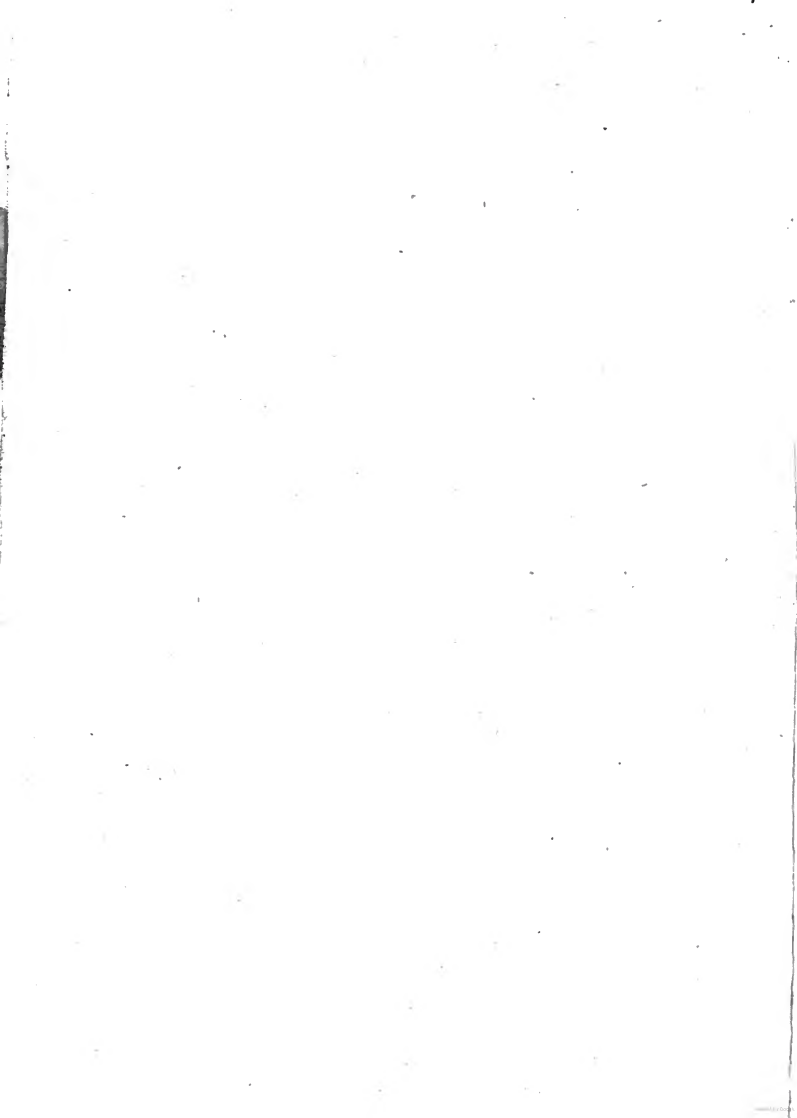


*image
not
available*



M c. 15



LA
SOVRANITÀ TEMPORALE
DEI ROMANI PONTEFICI

PARTE II. VOL. I.

CUM PRO ECCLESIIS OMNIBUS ROMANA LABORET ECCLESIA ,
QUISQUIS EI SUA AUVERT NON IPSI SOLI , SED ECCLESIIS
OMNIBUS SACRILEGII REUS ESSE COGNOSCITUR.

PASCH. II. EPIST. S. ANS. LIB. II. EP. 43.

LA
SOVRANITÀ TEMPORALE
DEI ROMANI PONTEFICI

PROPEGNATA
NELLA SUA INTEGRITÀ
DAL SUFFRAGIO DELL' ORBE CATTOLICO
REGNANTE PIO IX. L'ANNO XIV.

PARTE SECONDA
FRANCIA, BELGIO, SVIZZERA

VOL. I.
L' EPISCOPATO



ROMA
COI TIPI DELLA CIVILTÀ CATTOLICA
1860.

GLI EDITORI A CHI LEGGE

È nostro intendimento mandare innanzi alla Prima Parte della presente Raccolta un Discorso preliminare, che dia ragione della maniera, ond'essa è stata ordinata, ed alla stess'ora faccia sentire la rilevanza suprema di questo insigne monumento, il quale non sappiamo se resterà unico nella storia, ma sicuramente nel suo genere è stato il primo. Tuttavolta, essendoci deliberati a cominciarne la pubblicazione da questo Primo Volume della Parte Seconda, non possiamo preterire di premettergli qualche parola di schiarimento.

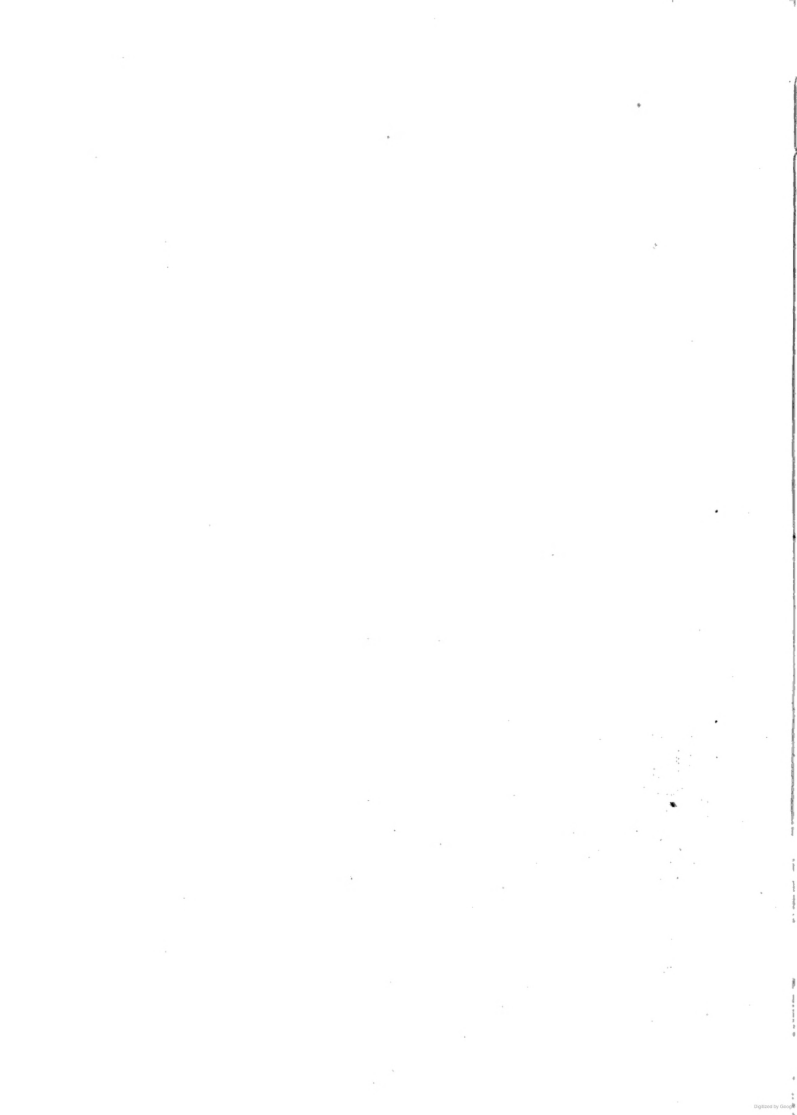
Ed innanzi tratto, abbiamo cominciato dalla Francia, perchè quanto all'Italia, che farà la Parte Prima, i disordini in tanta parte di lei prevalenti, ci persuasero che sarebbe stato prudente soprassedere di alcuni mesi il mettere all'aperto manifestazioni di convincimenti e di affetti, le quali sono in tanta opposizione cogli eccessi sacrileghi ivi perpetrati dalla fazione che impera. Essendoci poi, nel corso della edizione, cominciate a giungere Lettere e Pastorali anche della Francia, le quali si riferivano all'ultima Enciclica del Santo Padre, sotto la data del 19 Gennaio del corrente anno, abbiamo giudicato di serbare queste ad una nuova Serie, quando esse altresì si volessero pubblicare per le stampe; ma per ora non comprenderle in questo primo Volume, anche per non crescerne soverchiamente la mole.

Essendosi in questo Primo Volume raccolto ciò che dagli Episcopati della Francia, del Belgio e della Svizzera è stato scritto o al Santo Padre per significargli la propria devozione, od ai Clerici ed ai Fedeli per istruirli, premunirli e propugnare così nella sua integrità la Sovranità temporale dei Romani Pontefici; vi restano, a compimento della Parte Seconda, gli Indirizzi che da quelle contrade sono stati inviati al Santo Padre e gli Opuscoli precipui, che intorno al soggetto medesimo vennero ivi alla luce. E quelli e questi troveranno luogo o nel seguente o nei seguenti Volumi della medesima Parte Seconda, giusta la materia più o meno ampia che dovrà inserirvisi.

Ci parve poi opportuno raggruppare gli Scritti dei Sacri Pastori per Province Ecclesiastiche, e le Metropolitane e le Sedi ad esse Suffraganee disporre per ordine alfabetico. Che se nella serie degli Atti Episcopali ne manca qualche rarissimo, ciò ha potuto originarsi dal non esserci quello, per fortuite cagioni, venuto alle mani; ma a supplire quelle lacune, si aggiungeranno dove si potrà meglio apposite Appendici.

Roma, Aprile 1860.

L'EPISCOPATO FRANCESE



PROVINCIA ECCLESIASTICA DI AIX

L'ARCIVESCOVO DI AIX

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Avant même que l'invitation paternelle de Votre Sainteté me fût parvenue, j'avais prescrit dans mon Diocèse des prières pour Elle.

C'est avec la plus grande appréhension que Nous avons vu commencer la guerre, en vue surtout des difficultés qui devaient naître dans les États Pontificaux ; et la paix ne nous offrira de vraies consolations que lorsqu'elle aura banni toutes les agitations qui les désolent.

Empressés à obéir à votre demande, Très-saint Père, et ne faisant, au reste, que suivre l'impulsion de notre foi et de notre cœur, l'Archevêque, les Prêtres et les Fidèles du Diocèse d'Aix prient pour le digne Successeur de Saint Pierre avec les mêmes sentiments qui animaient les premiers Chrétiens quand ils priaient pour l'Apôtre captif.

La fête que nous célébrons aujourd' hui nous excite à demander à Dieu avec plus d'ardeur qu' il daigne, Très-saint Père, Vous inspirer les sages décisions que réclament les circonstances, Vous donner la force de triompher de tous les obstacles, et répandre dans Votre cœur toutes les consolations qu' il désire.

Puisse la sincère assurance de notre filiale tendresse et de notre entière soumission être un premier adoucissement à Vos douleurs !

Je suis avec la plus profonde vénération, implorant à Vos pieds Votre Bénédiction apostolique,

Très-saint Père,

Aix, le 1 Août 1859.

Le très-humble, très-respectueux
et très-soumis Serviteur

✠ GEORGE Archevêque d'Aix, Arles et Embrun

LETTERA CIRCOLARE DELL'ARCIVESCOVO DI AIX

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Les deux Prêtres du Diocèse que Nous avons chargés de porter au Souverain Pontife l'expression de votre amour, de votre respect et de votre soumission, viennent de Nous remettre une Lettre par laquelle Sa Sainteté daigne vous faire connaître Elle-même la satisfaction que votre démarche spontanée a fait naître dans son cœur.

Le Père commun des Fidèles a remarqué que notre Diocèse était le premier dans lequel les Prêtres ont voulu joindre le témoignage individuel de leurs pieux sentiments pour le Vicaire de Jésus-Christ, au témoignage déjà exprimé de leur part par leur Archevêque. Vous avez donné ainsi un éclatant démenti à ceux qui ont osé écrire que l'attachement des Evêques de France au Siège de Rome n'était point partagé par leur Clergé.

Vous lirez avec bonheur, vous conserverez comme un titre de gloire la Lettre du Successeur de Saint Pierre. Elle montre que vous n'avez point dégénéré et que vous êtes les dignes fils de ceux qui méritèrent les éloges d'un si grand nombre de Papes et en particulier celui de Saint Zozime quand il écrivait, au commencement du cinquième siècle, dans sa lettre aux Evêques de France : « *Arelatensis Ecclesia ex cuius fonte totae Galliae Fidei rivulos acceperunt.* »

Un nouveau sentiment de reconnaissance vous engagera, Messieurs, à continuer les prières que Nous avons plusieurs fois déjà réclamées en faveur du Saint-Père, et à demander à Celui qui du Ciel dirige les événements de la terre, de féconder les espérances que font naître dans notre âme les intentions généreuses et catholiques dont, il y a dix ans, l'Empereur a donné la preuve éclatante et dont si souvent depuis il a voulu renouveler l'assurance.

Pour associer à nos vœux les vœux de tous les Fidèles, Nous prescrivons que jusqu'à la fête de Noël, chaque bénédiction du Très-saint Sacrement soit précédée de l'oraison *pro Papa*, ajoutée à l'oraison ordinaire.

À la Lettre qu'a bien voulu nous envoyer le Souverain Pontife, Nous joignons celle qu'il Nous avait précédemment envoyée à Nous-même, et Nous avons également fait imprimer le texte de votre Adresse. Ce sont des pièces à conserver pour l'honneur de notre Église.

Que la Bénédiction de Pie IX donnée à tout notre Diocèse, mais à vous en particulier, Messieurs, ravive votre foi, votre zèle et votre attachement à l'Église Romaine. Méditez et mettez à profit les recommandations qu'il vous adresse avec une paternelle sollicitude; et recevez l'assurance que, si les éloges que veut bien faire de vous le Vicaire de Jésus-Christ ne peuvent pas augmenter notre tendre attachement à votre égard, ils augmentent, du moins, la gloire que nous sentons d'être placé à votre tête.

Tout à Vous en Notre Seigneur

Aix, le 3 Novembre 1859.

✠ GEORGE Archevêque d'Aix, Arles et Embrun

LETTERA DEL VESCOVO DI DIGNE AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Acerbos animi angores, quibus Sanctitas Vestra premitur, luctuosasque quibus implicatur molestias amare quin defleam nequeo. Hoc quidem persentire atque significare muneris mei est cordique consentaneum. At quam gratus mihi foret, si non tantum in moeroris consortium venire, sed etiam huic lenimenti aliquid afferre pence me esset. Veruntamen Deum omnipotentem deprecabimur, ut procellam iam Ecclesiae imminentem avertat et saeva disperdat impiorum consilia. Quod ut benignius dignetur nobis concedere, arctioribus in dies vinculis Sedi Apostolicae adhaerentes, qui illam, Deo misericorditer annuente, occupat, hunc humiliori observantia, alacriori obedientia, amore fervidiore prosequemur.

Arduis temporibus ad Ecclesiae clavum Sanctitas Vestra vocata est; at dies malos, Deo favente, traiecit; eodemque innixa praesidio, Petri naviculam manu valida usque gubernans, desaeventibus licet fluctibus, per varios scopulos ad portum fauste perducet.

P. II.

2

Saepius enim eum deplorata videntur omnia, exsurgit Deus et restituit universa. Huic autem fovendae fiducia quid aptius quam intima Episcoporum cum suo capite conjunctio et pietas illa eximia, qua Sanctitatem Vestram reverentissime colunt? Loquere, Pater Sancte; Nos vero more filiorum audientes et obediens erimus. Qui Summo Pontifici adversatur nobis adversatur, ipsum qui laedit nos laedit, ipsum qui tetigerit, tangit pupillam oculorum nostrorum. Ipsius doctrina, nostra semper erit doctrina: quin imo ipsius sensus nostri utique sensus; ut unitatis consummetur mysterium, et, iuxta Domini votum, omnes omnino unum simus.

Ad Pedes Sanctitatis Vestrae prostratus, enixe rogo, ut mihi et gregi meo Apostolicam impertiatur benedictionem, meque reputet humillimum et obsequentissimum servum suum.

Diniæ (in Gallia), die 8 Junii 1859.

✠ *m. JULIANUS Episcopus Diniensis*

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI DIGNE

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

NOS TRÈS-CHERS COOPÉRATEURS,

Nous avons reçu, il y a déjà quelque temps, une Lettre Encyclique dans laquelle Notre Saint-Père le Pape exprime la douleur profonde que lui cause l'insurrection de plusieurs de ses sujets contre son autorité légitime. La paix conclue par l'Empereur, d'une manière si inattendue et si glorieuse pour la France, nous faisait espérer que ce mouvement révolutionnaire, excité à l'occasion de la guerre, s'apaiserait et serait bientôt dissipé. Notre espérance a été trompée. L'esprit du mal continue de souffler la révolte dans une partie des États Pontificaux. Il est donc de notre devoir de vous faire connaître la Lettre de Sa Sainteté, et de nous conformer à ses intentions.

(Segue l'Enciclica del Santo Padre).

Nos Très-chers Coopérateurs, le cœur de Notre Père selon la foi est rempli d'amertume; toute la famille des chrétiens doit être dans l'affliction. Le corps de l'Église ne saurait goûter la joie lorsque son chef est dans la tristesse. Il tire de lui, avec sa vie,

les sentiments et les mouvements qui l'animent. Malheur à ceux qui ne comprennent pas ce mystère de l'unité établi sur la terre par le sang d'un Dieu. Malheur à ceux qui, tout en se disant les enfants du Père, se permettent de penser et de sentir autrement que lui. Malheur surtout à ces sages, à ces politiques du siècle qui, par aveuglement ou par hypocrisie, prétendent servir l'Église en dépouillant son chef. Imprudents! ils ne voient pas que tout, dans l'ordre social, est ébranlé si la révolte est le fondement du droit, et que, si tout mouvement qui emporte les peuples, légitime les Gouvernements qu'ils se donnent et peut déplacer l'autorité souveraine, on fait de l'audace la justice, on déclare la révolution en permanence, et on se voue au triste et interminable labeur de refaire chaque jour les limites des États.

Un esprit de vertige s'est emparé du monde. Il n'est plus aujourd'hui question des devoirs des peuples, mais seulement de leurs droits. On ne veut pas voir qu'il y a deux principes essentiels à l'ordre social : l'autorité et la liberté. Sans l'autorité, la liberté devient licence, et, sans la liberté, l'autorité est tyrannie. Le bon état de la société consiste dans une juste pondération de l'un par l'autre. Or, la sagesse demande que l'on maintienne cette sorte d'équilibre et que si l'un des deux éléments tend à prendre une prépondérance préjudiciable pour l'autre, on travaille à fortifier celui-ci, dans la crainte que l'équilibre étant rompu, les fonctions du corps social ne soient embarrassées et l'ordre public compromis. Mais lequel des deux principes, de l'autorité et de la liberté, menace de prévaloir sur l'autre, lequel des deux aurait donc besoin d'être soutenu et fortifié? C'est là une question qu'on se pose et qu'on résout sagement au jour d'une révolution, et lorsque l'abîme est ouvert sous nos pas; mais, en temps de paix, on est rassasié de l'esprit d'erreur qui nous avait autrefois dévoyé, et la sécurité nous altère le sens. Si demain, nous éprouvions une de ces commotions terribles qui mettent tout en péril, le cri que la frayeur arracherait à notre âme ne serait certes pas celui de cette

liberté et de cette indépendance des peuples qui foule aux pieds les droits sacrés des Souverains.

On se garderait bien alors de justifier, de considérer même avec indifférence les attentats commis contre le plus doux et le plus paternel des Gouvernements, les attaques dirigées contre le Chef de l'Église et contre ses ministres. On verrait, sans aucun doute, dans la souveraineté temporelle du Pape, la plus haute représentation de l'autorité des princes, et dans les coups qu'on lui porte, une menace pour l'édifice social. Mais nous osons le dire, l'esprit de plusieurs est frappé de vertige, et parce que la fortune et la vie leur paraissent en sûreté, ils laissent outrager à l'aise cette figure vénérable, et, au besoin, lui jettent eux-mêmes l'insulte, lui donnent des conseils comme on impose des lois, l'accusent d'incapacité et d'imprévoyance, et lui demandent enfin, dans l'intérêt de sa gloire, de déposer sa couronne aux pieds des peuples insurgés.

Mais, de quel droit dépouillerait-on le Pape de sa puissance temporelle? N'est-elle pas la mieux établie, la plus ancienne, la plus respectable et, par conséquent, la plus inviolable de l'univers? S'il y a dans le monde une loi de justice, elle doit être invoquée pour elle. Ces grands politiques qui en disposent fièrement ne souffriraient pas qu'on leur ravit la moindre parcelle de leurs domaines. Ils réclameraient contre cette violation du droit, et appelleraient toute la rigueur de la loi contre l'usurpateur du bien d'autrui. Or, bien qu'un Souverain ne soit pas propriétaire de ses États comme le maître d'un champ, ses droits sont aussi sacrés, et d'autant plus inviolables qu'ils reposent sur des principes qui établissent l'ordre même de la société et assurent la paix du monde. Nous n'hésitons pas à vous le dire, Nos Très-chers Coopérateurs, si on prétend que l'Insurrection peut légitimement dépouiller le Pape d'une partie de ses États, tous les peuples peuvent se révolter à leur tour contre leurs princes, et démontrer, par le succès, la justice de leur cause.

Au reste, il est nécessaire que vous sachiez que cette insurrection est plutôt le fait d'agents provocateurs venus de l'étranger que de la population elle-même. Depuis plusieurs années, cette malheureuse terre d'Italie a été travaillée par tous les révolutionnaires de l'Europe, et telle est la pression qu'ils y ont fait sentir, et la puissance de corruption qu'ils y ont exercée, qu'aucun Gouvernement placé dans les mêmes conditions n'eût pu résister. Il ne faudrait pas que celle de nos grandes puissances qui se croit le mieux affermie, fût soumise à la même épreuve : elle y succomberait.

Mais on reproche des abus au Gouvernement pontifical. Est-il bien étonnant, d'une part, que les ennemis de l'Église adressent des reproches à son Chef ! Ceux qui les ont devancés et dont ils poursuivent les desseins en ont fait à celui-là même dont il tient la place, à Dieu qui a fini par succomber sous le poids de leurs calomnies. D'autre part, n'y a-t-il pas partout des abus ? Il sont inhérents, par la malice ou l'ignorance des hommes, à toute institution humaine. La sagesse veut qu'on les corrige en temps opportun, et nullement qu'on détruise la chose à laquelle ils s'attachent.

Ce qui est remarquable, Nos Très-chers Coopérateurs, c'est que ce sont surtout des puissances hérétiques et schismatiques, naturellement ennemies du catholicisme, qui relèvent les prétendus abus des États pontificaux. Hypocrites, pourrions-nous leur dire avec notre Sauveur : Vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre. Vous parlez d'abus, et vous opprimez des peuples entiers sous votre sceptre de fer, ou vous saturez votre cupidité de leur substance. Vous les immolez comme corps de nation, et, pour les façonner plus aisément à la servitude, vous leur arrachez du cœur le dernier titre de leur noblesse, le dernier germe de leur indépendance, la foi de leurs pères ; vous les faites mourir de faim, et les forcez à fuir, comme une terre maudite, le sol qui les a vus naître, et à chercher aux extrémités du monde des contrées moins inhospitalières que leur propre patrie. Vous croyez avoir dans votre force

le droit de ne pas songer à cette violation flagrante de la première loi de l'humanité, et de jeter la pierre, avec le calme et la sérénité d'une conscience sans reproche, contre un vénérable accusé qui n'a pour se défendre que son innocence et sa faiblesse. Mais ignorez-vous qu'il y a au-dessus de la force deux choses terribles qui dévoileront au grand jour et châtieront cruellement l'astuce et les turpitudes de la politique avec les attentats de la puissance : la justice de Dieu et la justice de l'histoire ?

En attendant que cette justice se fasse, nous prions pour notre Père et pour ses ennemis. Nous demanderons pour ceux-ci la lumière qui dissipe les illusions de leurs vains et téméraires systèmes, leur donne la véritable notion du droit et leur montre les lois qui doivent régir les sociétés humaines. Nous demanderons aussi la grâce qui touche leurs cœurs ; qui, à la vue des excès dans lesquels les passions les entraînent, les fasse tomber dans une confusion salutaire, leur donne la force de confesser leurs égarements et les ramène enfin dans les voies de la justice et de la charité.

Nous prions surtout Notre Dieu de diriger Notre Saint-Père le Pape dans tous ses desseins, de le consoler dans ses tribulations, d'adoucir l'amertume dont son âme est remplie et d'affermir ses espérances. Nous prions avec confiance. Cette confiance repose sur la puissance et la bonté de Dieu qui ne permettra pas que l'ordre qu'il a établi depuis des siècles et qu'il a sanctionné, dans les temps difficiles, par une protection manifeste, soit jamais renversé par l'audace sacrilège des méchants. Nous ferons aussi reposer notre confiance sur l'assurance donnée par l'Empereur de protéger le Saint-Père, et de faire respecter tous ses droits de Souverain. Nous demanderons à Dieu de lui ménager au plus tôt des circonstances favorables qui lui permettent de proclamer hautement ses desseins, et de montrer à ceux qui pourraient être ébranlés dans les espérances qu'ils avaient d'abord conçues, que les calculs et les intérêts de la politique n'auront pas la puissance

d'annuler sa parole. Nous sommes convaincu qu'il gémit de l'état de l'Italie, que son cœur de Souverain catholique souffre de voir les ennemis de l'Église, qui le sont aussi de sa gloire, méconnaître ses intentions et associer le succès de nos armes à la spoliation et à la révolte.

On chantera dans toutes les paroisses, à l'issue des vêpres, pendant trois dimanches consécutifs, le *Miserere* et le *Sub tuum*, qui seront suivis de la bénédiction du Saint-Sacrement. On ajoutera au verset et à l'oraison de la bénédiction les *ŕ. Domine non secundum....., Ora pro nobis Sancta Dei Genitrix....., Oremus pro Pontifice Nostro PIO, ŕ. Dominus conservet eum*, etc., et les oraisons: *Deus, qui culpa offenderis....., Concede nos famulos tuos....., Deus, omnium Fidelium pastor et rector.....*

Vous ajouterez, chaque jour, à la messe, l'oraison *pro Papa*, jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli dans les États pontificaux, et vous inviterez les Fidèles à offrir à Dieu, pour la même fin, leurs communions et leurs prières.

Agrez, Nos Très-chers Coopérateurs, l'assurance de notre très-affectueux dévouement.

Digne, 10 Octobre 1859.

✠ MARIE-JULIEN Évêque de Digne.

IL VESCOVO DI FRÉJUS E TOULON

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Foroiulensi Episcopo indulgere dignetur Sanctitatis Vestrae benignitas, si, post acceptam ad omnes Episcopos epistolam, qua Beatitudo Vestra, effuso summo suo dolore supra nefaria subditorum et alienorum molimina contra civilem Sedis apostolicae principatum, totius Ecclesiae preces exposcit, tarde nimium venerit, ob continuos in visitandis parochiis labores, aerumnis et angoribus patris valde dilecti ut filiorum devotissimus, compati et tantis doloribus condolare. Dici non potest quanto moerore conficiat videns quae ab ingratissimis et scelestis hominibus erga mitissimum Principem, Christi Vicarium et iam patrata sunt et audent continuo hostes vaferrimi, magis magisque anhelantes latrocinia.

Quotidie gemimus, pastor et oves, enixe fundimus preces ut Deus omnipotens, pro sua iustitia, protervam istam impiorum retundat audaciam et, pro sua misericordia, caecorum aperiens oculos, errantes omnes ad supremum Pastorem adducat et throno sacri Principis circumliget.

Attamen, Beatissime Pater, Deo Optimo Maximo fervidas persolvimus gratias pro inconcussa Beatitudinis Vestrae firmitate in vindicandis Romanae Ecclesiae iuribus nec non civili suo principatu. Usquedum cesset lugenda ista rebellio, sine intermissione Deum orabimus ut Ecclesiae suae quam diutissime servet incolumem et consolatione sua munit tam sanctum, tam operibus divitem, tam in tribulationibus fortem et placidum, tam peritum ac providum Petri navigii gubernatorem.

Hoc etiam, Beatissime Pater, solatio fiat, si non dedignatur accipere, summae reverentiae meae et perfecti obsequii testimonium, quod ad Beatitudinis Vestrae pedes humillime deponit apostolicam Benedictionem impense postulans pro se et pro tota Foroiulensi Ecclesia

Beatitudinis Vestrae

Foroiulii, 1 Octobris 1859.

Reverentissimus et obsequentissimus Filius

✠ JOS.-HENRICUS *Episcopus Foroiuliensis
ac Tolonensis in Gallia*

MANDAMENTO

DEL VESCOVO DI FRÉJUS E TOULON

JOSEPH-ANTOINE-HENRI JORDANY,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRÂCE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE FRÉJUS ET TOULON,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Au début d'une guerre qui tenait tous les esprits dans l'anxiété et qui a été si glorieuse pour nos armes, Nous vous avons fait entendre la voix douce et tendrement paternelle du Vicaire de Jésus-Christ, notre père commun, nous appelant tous au pied de l'autel pour y demander le retour de la paix. Nous avons prié, et la paix a été promptement accordée à nos prières. Nous avions dès lors lieu d'espérer que bientôt l'ordre se rétablirait partout. Si une certaine agitation se faisait sentir encore autour du théâtre de la guerre, on pouvait croire que c'était comme les dernières ondulations des flots soulevés par l'orage. Nous espérions surtout que les droits de la Souveraineté pontificale, garantis par la parole solennelle du Monarque vainqueur, seraient respectés par le peuple que la valeur de notre armée venait de protéger et d'enrichir.

Jusqu'à présent les faits sont venus démentir nos prévisions et briser nos espérances.

L'esprit de révolte contre l'autorité légitime s'est étendu jusqu'aux États pontificaux. Quelques hommes pleins d'astuce et d'audace, au milieu d'un peuple timide, ont osé ravir au Chef de l'Église une des provinces qui forment le domaine sacré du successeur de Pierre. Ces hommes, soutenus par la coalition de toutes les haines impies et schismatiques, ne cessent d'abreuver d'amertumes et d'outrages le doux Pontife qui les a comblés de ses bienfaits. Un jour sa clémence voulut leur donner la liberté, ils ne s'en servirent que pour être ingrats et cruels envers lui.

Ah ! dans la douleur profonde qui attriste notre âme et que vous partagez avec nous, Nos Très-chers Frères, nous avons besoin d'espérer et nous espérons dans la volonté puissante qui a promis de défendre *tous* les droits du Saint-Siège contre les attaques de ses ennemis. Le moment ne peut tarder d'arriver où l'action libre de cette volonté souveraine fera cesser les inquiétudes du monde catholique.

Du reste, rien n'ébranlera jamais notre espérance dans le triomphe définitif de ces droits, consacrés par les siècles, sous l'action divine qui préside aux destinées de l'Église. Dieu est toujours là, veillant sur elle. Il est vrai, les mains du Vicaire de Jésus-Christ sont désarmées, à cause du caractère tout pacifique, exempt d'ambition, de son pouvoir, comme étaient désarmées, devant Caïphe et Pilate, les mains du divin Sauveur qu'il représente. C'est là ce qui excite l'ambition audacieuse et lâche de ceux qui convoitent ses possessions. Mais, quand il le faut, des légions s'élancent on ne sait d'où, pour le défendre ; et tôt ou tard les outrages qu'il a reçus, les injustices qu'il a subies, sont terriblement vengés.

D'ailleurs les droits du Souverain Pontife ne sont pas les droits d'un Souverain ordinaire ; ce sont les droits de l'Église qui se compose de tous les catholiques de l'univers. Le Pontife qui en est le dépositaire a fait le serment de les conserver et de les dé-

fendre. Il ne pourrait les abandonner, sans porter atteinte à l'indépendance qui, pour le bien de la Religion, est nécessaire à l'exercice de son pouvoir suprême. Rome capitale, non des États romains, mais du catholicisme, appartient à ces millions de fidèles qui, de siècle en siècle, l'ont enrichie pour être l'immuable apanage du Vicaire de Jésus-Christ. C'est pour cela que les mains victorieuses de Pépin et de Charlemagne l'ont fondé. Toucher à cet apanage pour l'amoindrir ou le dénaturer, ce serait violer le droit de tous les catholiques au profit de quelques ambitions cupides et sacrilèges. La France, fille aînée de l'Église, ne peut permettre cette énormité qui la blesserait dans ses intérêts les plus chers, ses droits, sa croyance et son honneur.

Nous devons, Nos Très-chers Frères, vous faire entendre les paroles pleines de tristesse, par lesquelles le Chef de l'Église, en signalant au monde la révolte d'une partie de ses sujets, manifeste son énergique volonté de maintenir intacts tous les droits de son Siège, et demande aux prières de son immense famille la seule consolation qui puisse le soutenir dans ses douleurs.

(Segue l'Enciclica del Santo Padre).

Après avoir entendu les paroles du Pasteur des Pasteurs, empreintes de cette majesté sublime que le malheur ajoute aux plus hautes dignités de la terre, quel cœur catholique ne se sent profondément ému ? Qui pourrait refuser les consolations de sa prière à ce Père bien-aimé plongé dans l'affliction ? Qui ne voudrait voler vers lui pour lui dire son dévouement filial et son amour, en dédommagement des injustices et des ingratitude qui accablent son cœur.

Ah ! nous prions avec lui, Nos Très-chers Frères, nous, ses enfants de la France, qui l'avons si souvent consolé dans ses tribulations. Nous prions comme priaient les premiers Fidèles quand Pierre était dans les chaînes, « *oratio febat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo.* » (Act. XII. 5). Nous prions, levant

sans cesse nos yeux vers le ciel d'où vient la force qui protège et la grâce qui adoucit les amertumes.

À ces causes :

Après en avoir conféré avec nos Vénérables Frères les Dignitaires et Chanoines du Chapitre de notre église Cathédrale,

Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Jusqu'à la pacification des États pontificaux, on chantera, tous les dimanches, à l'issue de la grand' Messe ou des Vêpres, le Psaume 122 *Ad te levavi*, suivi du *Sub tuum* et des versets et oraisons de la Sainte Vierge et pour le Pape.

ARTICLE II.

Pendant le même espace de temps, les prêtres ajouteront, tous les jours, à la Messe, l'oraison *pro Papa*.

ARTICLE III.

Nous invitons les communautés religieuses et les personnes de piété à faire une communion, par semaine, à cette intention.

Et sera notre présent Mandement lu et publié dans notre Église cathédrale, dans toutes les Églises paroissiales et dans les chapelles de nos Séminaires, des communautés religieuses, des hôpitaux, des collèges et autres établissements d'éducation de notre Diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Fréjus, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contreseing du Secrétaire général de l'Évêché, le 12 Octobre 1859.

✠ JOSEPH-HENRI Évêque de Fréjus et Toulon

Par mandement de Monseigneur

ROLLAND Chanoine, Secrétaire général

IL VESCOVO DI GAP AL SOVRANO PONTEFICE

IOANNES-IRENAEUS DEPERY,MISERATIONE DIVINA ET SANCTAE SEDIS APOSTOLICAE GRATIA,
EPISCOPUS VAPINCENSIS, SOLIO PONTIFICALI PRAELATUS ASSISTENS.

SUMMO PONTIFICI PIO IX.

BEATISSIME PATER,

Supra numerum multiplicati insaneque superbientes Ecclesiae Catholicae et Sanctae Apostolicae Sedis hostes iam non in abscondito nefaria sua consilia moluntur, sed palam confitentur atque exequi impio aggrediuntur. Hi certe, Beatissime Pater, Ecclesiae malignantium adversus sanctam et immaculatam Christi sponsam, nequissimi conatus Sanctitatem Vestram intimo ac vehementissimo dolore afficiunt, atque, ut ita dicam, in profundum tristitiae immergi faciunt. Porro docet nos Apostolus compati necesse esse omnia membra quando patitur unum membrum. Quis ergo Fidelium, quis imprimis Episcopus posset non compati, quando non quodlibet Ecclesiae membrum, sed nobilius, sed praecipuum caput, inquam, tot tantisque malis opprimitur? Urget me itaque, Beatissime Pater, Vestrarum aerumnarum magnitudo, meumque intensissimum in Sanctitatem Vestram studium ut Eidem Sanctitati Vestrae mei compatiens animi vividissimos sensus manifestos apertosque faciam. Minimus quidem sum Episcoporum, sed si minimus virtute

et merito, nulli Fratrum meorum impar sum, Pater Beatissime, veneratione, studio religioneque summa erga sanctam Beati Petri Cathedram atque Vestram Beatitudinem. Proinde non cesso genua mea flectere ad Patrem Domini Nostri Iesu Christi, Deum patientiae et solatii, Deum totius consolationis, ut Sanctitatem Vestram consoletur in omni tribulatione sua, mari et ventis imperet et fiat tranquillitas magna, vota, supplicationes gemitusque Sanctitatis Vestrae audiat et Christi Domini et Ecclesiae et Sanctae Sedis hostes convertantur et vivant.

Porro, Sanctissime Pater, multa sunt quae Beatitudinem Vestram in magnam spem erigere valent, scilicet fides certa, firmaque et potentissima Summorum Principum catholicorum voluntas, oratio quae fit sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro Sanctitate Vestra et Apostolica Sede, illa tandem Dei omnipotentis providentia, quae cum mirabili sapientiae suae dispositione Christi Vicarium ad summum Pontificatum plena perfectaue libertate gerendum voluerit temporali principatu potiri, hunc ipsum ab impiorum et pseudopoliticorum ausibus sartum tectumque servabit.

Haec vota mea, Beatissime Pater, haec certa fiducia. Interea ad omnia paratissimum perpetuo me exhibeam, quatenus omni modo meum flagrantissimum studium et obsequium erga Sanctitatem Vestram testatum faciam, ad hoc usque ut quo vesci solent pauperes in his Alpium montibus solo pane contentus essem ad Beatitudinis Vestrae et Sanctae Sedis subsidium. Hos mei animi sensus, has cordis mei praeparationes, Sanctitas Vestra, quaeso, gratas habere dignetur.

Sanctitatis Vestrae

Beatissime Pater,

Vapinci, die 30 Iulii 1859.

Addictissimus ac humillimus Servus et Filius

✠ IRENAEUS *Episcopus Vapincensis*

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI GAP

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

À la fin de cette année, nous aurions voulu, comme il est dans nos habitudes, repasser avec vous nos joies et nos peines, nos craintes et nos espérances; mais devant les souffrances et les amertumes dont il a plu à la divine Providence que fût abreuvé le cœur aimant de notre commun Père, tout disparaît, tout s'efface, et nous ne trouvons dans notre âme que des soupirs, dans nos yeux que des larmes pour gémir et pour pleurer sur ces noires ingratitude, sur ces lâches trahisons de sujets rebelles qui, sans honte et sans souvenir, jettent l'outrage à la face du plus tendre des Pères comme du meilleur des Souverains, ensanglantent son front d'une couronne d'épines, portent jusqu'à ses lèvres un calice tout plein de fiel et redisent, devant cette Majesté dépouillée, ce cri des Juifs déicides : *Nous ne voulons plus qu'il règne sur nous; nolumus hunc regnare super nos* !¹

Nous ne vous répéterons pas ici, Messieurs et chers Coopérateurs, ce qu'ont écrit, avec une plus haute autorité que nous ne saurions le faire, tant de savants et illustres Prélats sur les droits imprescriptibles du Saint-Siège, sur la nécessité et la légitimité de son indépendance temporelle, à laquelle l'autorité des âges, la reconnaissance des peuples, le respect des traités ont donné une sanction dix fois séculaire. Le monde catholique sait avec quelle

¹ S. Luc, 19, 14.

touchante unanimité l'Épiscopat français est venu, dans ces lamentables circonstances, déposer, au pied du trône pontifical, l'hommage de sa foi, de son dévouement, de son amour et de ses respectueuses et filiales sympathies. Ah! sans doute l'âme navrée de Pie IX a dû plus d'une fois tressaillir à ces voix si chrétiennes et si françaises qui lui redisaient, et les solennels et loyaux engagements du Chef de l'État, et les vœux ardents de la fille aînée de l'Église, et son immense douleur répondant à la douleur de son Pontife, et sa confiance bien fondée dans un avenir meilleur!

Pour nous, Messieurs, dans de si graves conjonctures, nous avons estimé que c'était un devoir de notre charge, comme un besoin de notre cœur, de faire parvenir, aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, l'expression de notre propre douleur et une nouvelle protestation d'amour et d'une inébranlable fidélité. Nous étions assuré d'avance de secourir, par cette démarche, les vœux et d'interpréter, quoique imparfaitement, les sentiments de tout notre Clergé. Le langage de notre piété filiale a été accueilli avec bienveillance, et Sa Sainteté a daigné nous adresser une réponse qui témoigne de la consolation qu'elle voulait bien trouver dans la large part que nous prenions à son affliction présente.

Aujourd'hui, Messieurs et chers Coopérateurs, c'est à la prière que nous vous convoquons; c'est l'arme toute-puissante et victorieuse de la prière que nous plaçons dans vos mains. Voyez comme monte le flot de l'hérésie, de l'impiété, de la révolution, des sociétés secrètes; avec quelle violence il bat la pierre angulaire de l'Église, le trône de son Chef! C'est l'heure du danger! levons-nous donc, nous, catholiques et prêtres, levons-nous et poussons le cri d'alarme et de confiance vers Celui qui commande aux vents et à qui les tempêtes obéissent: *Domine, salva nos, perimus* ⁹!

En présence de ces attentats sacrilèges contre le plus saint et le plus légitime des pouvoirs, c'est aux Fidèles, c'est principalement aux Pasteurs d'élever vers le ciel la voix de leurs larmes et

⁹ S. Math., 8, 25.

de leurs supplications, afin que Dieu abrège pour son Église les jours de l'épreuve; qu'il daigne éclairer les peuples et ceux qui président à leurs destinées sur les devoirs que leur imposent des circonstances aussi difficiles; que sa grâce console le cœur du Souverain Pontife au milieu de ses ineffables tristesses; que sa main puissante relève et affermisce à tout jamais son autorité si injustement méconnue, cette autorité la plus vénérable, la plus paternelle, la plus douce, image ici-bas de la divine royauté de Jésus-Christ.

« Approchons donc, vous dirons-nous avec le Pontife suprême, « approchons avec confiance du trône de la grâce, afin que, par « l'appui du secours divin, nous trouvions un peu de consolation « et de force au milieu de si terribles angoisses. Ne cessons de « conjurer et de supplier par des prières, où l'assiduité s'unisse « à la ferveur, notre Dieu, si riche en miséricorde, de ramener, « par sa vertu toute-puissante, à des sentiments meilleurs et aux « vrais sentiers de la justice, de la Religion et du salut, tant de « malheureux égarés, dont plusieurs trompés par une fascination « perfide ne savent pas même ce qu'ils font ¹. »

Mais en priant, ainsi que nous le demande le Saint-Père pour ses peuples coupables, prions encore pour ceux entre les mains de qui reposent la solution du présent, et les destinées de l'avenir. Nous savons de quelles nobles et généreuses intentions est animé le Prince dont l'éternel honneur sera d'avoir, en des jours mauvais, restauré la puissance Pontificale. Nous savons son dévouement filial au Saint-Siège: ses déclarations solennelles en font foi. Mais cette plénitude de dévouement sera-t-elle comprise et partagée par tous dans ce grand conseil de l'Europe qui va se réunir sous peu de jours et auquel sont réservées tant de graves et urgentes questions? Des Puissances révolutionnaires ou hérétiques ne presseront-elles pas de leur poids sur les décisions à prendre? Ne domineront-elles pas ces nobles désirs, ces bonnes volontés de l'Empereur? Ah! faisons une sainte violence à Dieu pour qu'il

¹ Allocut. pont. du 26 Sept. 1859.

envoie à tous et ces grandes pensées, et ces grandes résolutions, et cet heureux concours de circonstances nécessaire à l'exécution des grands desseins ! Et, après avoir ainsi tourné nos regards du côté du ciel, parce que c'est de là seulement que peut descendre l'espérance, hommes de foi, laissons au Très-Haut de rassurer les bons, de déconcerter les méchants, et de prouver une fois de plus que la main qui soutient le trône pontifical est la même main qui supporte le monde, et que, s'il est donné à la révolte de briser le cœur du plus généreux des Princes, nulle puissance au monde ne saurait lui enlever la triple couronne que Dieu et l'Église ont placée sur son front.

À ces fins Nous ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Un salut du Saint-Sacrement aura lieu dans toutes les Églises et chapelles de notre diocèse, à l'issue des Vêpres, pendant trois dimanches consécutifs. Avant la bénédiction, on chantera le Psalme 120 : *Levavi oculos*, et le *Sub tuum*.

Ce triduum de prières commencera le dimanche qui précédera l'ouverture du Congrès.

ARTICLE II.

À partir du jour de la réception de la présente Lettre pastorale et jusqu'à la fin du Congrès, les prêtres ajouteront à la Messe, quand la rubrique le permettra, les Collecte, Secrète, Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE III.

Les Fidèles seront invités à offrir une ou plusieurs communions aux mêmes intentions.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de notre paternel dévouement.

Gap, le 21 Décembre 1859.

✠ IRÉNÉE *Évêque de Gap*

Par mandement

L'Abbé MÉRINE Chanoine, Chancelier de l'Évêché

IL VESCOVO DI MARSIGLIA

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

L'univers catholique a été touché de voir combien le cœur de Votre Sainteté souffre des maux que le fléau de la guerre inflige à vos enfans de diverses nations.

Mais si nous devons nous unir avec reconnaissance aux vœux du Père commun pour invoquer la paix, les épreuves que lui suscite la révolte de sujets égarés ne sauraient nous trouver indifférens, et elles nous commandent de solliciter d'en haut pour Votre Personne sacrée les consolations les plus abondantes.

Quant à moi, Très-saint Père, j'ai éprouvé le besoin de Vous offrir celles de mon dévouement en lisant l'Encyclique, par laquelle Votre Sainteté épanche ses douleurs dans le sein de l'Épiscopat. Je ressens d'autant plus ces douleurs qu'elles sont celles de l'Église. C'est pour l'Église entière que Vous souffrez : atteinte dans son Chef, elle doit l'être dans ses membres et surtout dans l'âme de tous ses Pasteurs.

Grâces à Dieu, nos Catholiques en France comprennent de plus en plus que Votre Principauté temporelle est le patrimoine de toute l'Église, et que la violation de vos droits de Souverain des États pontificaux est la violation des droits de leurs consciences, soumises par Jésus-Christ lui-même à la plénitude de Votre Puissance

apostolique, dont le libre exercice réclame une position indépendante de toute autorité humaine.

J'ai la confiance que cette vérité que Votre Sainteté défend, au prix de tant de tribulations, contre l'esprit révolutionnaire prévaudra dans les conseils de la politique et que la divine Providence, en Vous réservant le nouveau triomphe, accordera à vos vertus cette éclatante preuve de sa constante protection sur son Église et sur le Saint-Siège.

C'est à cette intention qu'imitant Moïse et Aaron, dont vous nous citez l'exemple, je me fais un devoir, selon les pieux désirs que Vous m'exprimez, d'engager mes Diocésains à faire monter devant Dieu l'encens de la prière, afin de détourner de nous la colère du Seigneur provoquée par les péchés de quelques-uns. Tous les jours, au saint Sacrifice de l'autel, il sera fait une prière spéciale pour Votre Sainteté. Les Fidèles y seront associés, et nos regards élevés vers Dieu imploreront sans cesse sur son Vicaire des grâces précieuses pour tous vos enfants dans l'Église catholique; car il est bien juste que les vœux les plus ardents de la piété filiale ne Vous fassent pas défaut dans une circonstance où Vous êtes particulièrement en spectacle aux anges et aux hommes, tandis que Vous soutenez la cause de la sainte Église.

Prosterné à vos pieds, j'implore pour moi, pour mon Clergé et pour les Fidèles de mon Diocèse Votre Bénédiction apostolique et suis avec la plus profonde vénération

De Votre Sainteté

Marseille, le 6 Juillet 1859.

Le très-humble et très-dévoté Fils

✠ C.-J.-EUGÈNE *Évêque de Marseille*

P. S. — Je joins à cette Lettre le Mandement que j'ai donné en publiant Votre Encyclique du 27 Avril dernier.

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI MARSIGLIA

AI CURATI E RETTORI DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR LE CURÉ.

Nous avons reçu de Notre Saint-Père le Pape une nouvelle Encyclique, en date du dix-huit Juin dernier. Sa Sainteté, profondément affligée de la révolte d'un certain nombre de ses sujets dans plusieurs de ses provinces, épanche son cœur dans le sein de l'Épiscopat pour y chercher, nous dit-il, un soulagement à sa douleur. Il nous invite, en même temps, à prendre en main l'encensoir, comme Moïse et Aaron, pour offrir à Dieu la prière qui doit détourner du peuple la colère du Seigneur, provoquée *par les péchés de quelques-uns*.

Nous nous sommes fait un devoir de répondre incessamment au Souverain Pontife pour lui exprimer les sentiments que nous inspire, dans la situation actuelle, la touchante communication qu'il vient de nous faire; mais en nous associant à sa douleur, à sa confiance en Dieu et à ses sollicitudes pour l'intérêt de l'Église, nous devons encore réaliser sa pieuse pensée au pied des saints autels.

Nous défendrons ainsi les droits de l'Église entière dont la Principauté temporelle du Vicaire de Jésus-Christ est le patrimoine

sacré que la divine Providence lui a constitué, afin que la plénitude de la Puissance apostolique confiée au Successeur de Pierre pût être exercée, au milieu de toutes les vicissitudes des temps, en toute liberté et avec indépendance de tout pouvoir humain.

Nous savons tous que l'Empereur veut conserver à l'Église l'intégrité de ce patrimoine, mais toujours est-il nécessaire que nous donnions devant Dieu, au Père commun des Fidèles, un témoignage de notre piété filiale et de notre zèle religieux pour une cause si justement chère à tous les cœurs catholiques.

En conséquence, nous prescrivons qu'aux deux oraisons déjà indiquées, il soit ajouté, tous les jours, à la Messe, la Collecte, la Secrète et la Post-communion *pro Papa*.

Dans toutes nos communautés, chaque Religieuse fera, toutes les semaines, une communion à la même intention et nous exhortons les personnes pieuses à en faire autant.

Cette présente Circulaire doit être lue en chaire.

Recevez, Monsieur le Curé, avec notre bénédiction pastorale, l'assurance de notre sincère attachement.

Marseille, le 7 Juillet 1859.

✠ C.-J.-EUGÈNE *Évêque de Marseille*

P. S. — Pendant la durée de l'armistice, on n'ajoutera à la Messe que les oraisons : *pro Pace* et *pro Papa*.

MANDAMENTO

DEL VESCOVO DI MARSIGLIA

CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE DE MAZENOD,

PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE MARSEILLE, AYANT PRIVILÈGE DU SACRÉ PALLIUM,
ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL, SÉNATEUR, GRAND-CROIX DE L'ORDRE CONSTANTINIE
DES DEUX-SICILES, GRAND-OFFICIER DE L'ORDRE DES SS. MAURICE ET LAZARE, ETC. ETC.

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Lorsque l'insurrection révolutionnaire étant devenue maîtresse dans une partie des États Pontificaux, le Chef de l'Église a épanché ses sentiments dans le sein de l'Episcopat par l'Encyclique qui nous invitait à offrir à Dieu des prières publiques, Nous nous sommes empressé de répondre à ce cri de douleur qui, de la chaire de Pierre, retentissait dans tout l'univers. Nous avons estimé que c'était un devoir pour nous de faire parvenir aux pieds du Père commun l'expression de notre propre douleur. Le langage de notre piété filiale a été accueilli avec bienveillance, et Sa Sainteté a daigné nous adresser une réponse qui témoigne surtout de la consolation qu'elle voulait bien trouver dans la part que nous prenions à son affliction.

P. II.

5

Nous ne nous sommes point borné alors à ce premier acte de notre dévouement pour la personne auguste de Pie IX et de notre zèle pour les droits et la dignité du Saint-Siège, qui sont les droits et la dignité de l'Église entière : nous avons élevé la voix au milieu de nos ouailles, et, flétrissant la révolte que nous déplorions comme un attentat digne de la réprobation de tout cœur catholique, nous avons mis notre confiance dans la protection du Seigneur, qui a toujours, dans le cours des siècles, sauvegardé l'autorité de son Vicaire et conservé les conditions même temporelles de cette autorité. C'est ainsi que nous avons ordonné des prières quotidiennes, dans lesquelles les prêtres et les fidèles de notre diocèse persévèrent sans interruption, comme le faisaient les premiers chrétiens, alors que Pierre, également éprouvé par la tribulation, était lui-même dans les fers.

Notre confiance était, après Dieu, dans l'intervention de l'Empereur, dont les sentiments en faveur de la souveraineté temporelle du Chef de l'Église ne nous ont jamais paru douteux, et qui nourrissait toujours, nous en sommes assuré, la pensée de lui conserver l'intégrité de ses États. Depuis, nos espérances ont été confirmées, et nous avons, à part nous, de nouvelles raisons qui nous autorisent à croire que, malgré les complications qui sont survenues et qui, en retardant une solution favorable, ont si vivement alarmé le dévouement au Saint-Siège, le jour n'est pas éloigné, où nos vœux seront accomplis. Daigne le Seigneur hâter ce jour, où le meilleur des Pères et le plus doux des Souverains sera dédommagé de l'épreuve douloureuse infligée à son cœur si sensible et si généreux !

Cependant, N.-T.-C.-F., cette grande question qui intéresse à un si haut degré l'Église entière et l'ordre social lui-même nous semble entrer dans une nouvelle phase destinée à amener le résultat qui doit faire évanouir la révolte et confondre l'impiété. Le Congrès Européen qui va être tenu pourrait avoir à s'occuper de cette question, si déjà elle n'était définitivement résolue en dehors

de ses délibérations. C'est maintenant le moment de redoubler de prières, car il importe grandement que tous ceux qui auront à traiter cette affaire si importante et si délicate, s'inspirent par dessus tout de l'esprit de justice, qui ne saurait permettre à la rébellion de prévaloir, ne fût-ce que pour enlever au patrimoine de Saint-Pierre la plus légère portion de son territoire.

Ils ne peuvent méconnaître l'incontestable légitimité de la puissance temporelle du Saint-Siège, ils ne peuvent vouloir le dépouiller ni en totalité ni en partie d'une possession séculaire que la Providence lui a départie pour assurer sa dignité au milieu des nations, en même temps que son indépendance nécessaire dans l'exercice de la puissance Apostolique, dont Jésus-Christ l'a investi en toute plénitude. Les protestations que le Souverain-Pontife a fait entendre dans une allocution connue de vous, N.-T.-C.-F., sont l'expression des droits les plus sacrés comme de la douleur la plus touchante et la plus respectable. Cette voix du Pontife suprême, qui réclame contre la violence et l'iniquité, sera écoutée dans les conseils de l'Europe monarchique. L'Europe ne voudra pas renverser les bases sur lesquelles repose toute autorité, et blesser le sentiment catholique par un de ces coups dont le contre-coup atteindrait ceux-là même de la main desquels il partirait.

Non, la pensée si souvent exprimée par le fils aîné de l'Église pour le maintien des droits temporels du Saint-Siège ne sera pas contredite avec succès; la divine Providence y veillera, et, par suite de nos prières, elle épargnera à notre époque un malheur dont la postérité s'indignerait, le malheur de voir les chefs des peuples sanctionner la violence et l'usurpation au grand préjudice de la Religion humiliée et dépouillée dans les droits de Celui dont l'histoire raconte que Dieu frappe ceux qui le persécutent et protège ceux qui le protègent.

À ces causes, le saint nom de Dieu invoqué, et après en avoir conféré avec nos vénérables frères les Prévôt, Chanoines et Chapitre de notre Cathédrale,

Avons ordonné et ordonnons :

ARTICLE I.

Indépendamment de la Collecte, de la Secrète et de la Post-communion *pro Papa*, déjà indiquées et que l'on continuera à dire à toutes les Messes, on chantera, toutes les fois que l'on donnera la Bénédiction du Saint-Sacrement, les litanies de la Sainte-Vierge.

ARTICLE II.

Ces litanies seront chantées immédiatement après l'*Ave verum*, et avant les versets et Oraisons prescrits dans le diocèse.

ARTICLE III.

Et sera notre présent Mandement lu en chaire, ainsi que la lettre apostolique ci-après, dans notre Église Cathédrale, dans toutes les Églises paroissiales, et dans les Chapelles des Séminaires, Communautés religieuses, Hôpitaux et Collèges de notre diocèse, aux Vêpres du dimanche après sa réception.

Donné à Marseille dans notre Palais Épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Secrétaire, le 24 novembre 1859.

✠ CHARLES-JOSEPH-EUGÈNE *Evêque de Marseille*

Par mandement de Monseigneur

CARBONNEL Chanoine, Secrétaire général de l'Évêché.

IL VESCOVO DI AIACCIO

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIMO PADRE,

Ne riesce cosa dolcissima ad un figlio devoto e sommo il rendere partecipe l'augusto Capo della Cattolica famiglia di' tutto quel bene, che hanno fruttato i santi esercizi non è guari felicemente terminati nel gran Seminario d'Aiaccio.

I Sacerdoti ivi raccolti in numeroso stuolo dai punti più estremi dell'Isola avrebbon insieme co' loro Vescovi gustato a pieno quell'ineffabile gioia che il Padre Celeste infonde sempre nei cuori purgati e compunti, se non avesser saputo il Padrone de' nostri pensieri, appo Iddio, esser immerso nelle angosce e nelle afflizioni.

Qual contento infatti, se non sconcolato, possono provar mai figli obbedienti e fedeli, allorchè il loro buon Padre soggiace al peso di molteplici ed immeritate tribolazioni per fellonia di coloro che spregiano il tenero amor suo e rinnegano, anzi si mettono sotto i piedi i sacri suoi diritti?

Il Clero tutto di quest'Isola, segnato di tante memorie di attaccamento, di devozione, e di riconoscenza verso la Santa Sede, ha innalzato in quella solenne adunanza le sue umili e calde preci all'Onnipotente Dio, con intercedere il patrocinio dell'immacolata Maria, pel trionfo della giustizia e della ragione, pel ravvedimento di sconoscenti e travati figli, e per l'incolumità della sacra persona della Santità Vostra; Egli ha supplicato in pari tempo al supremo

Giudice che confonda i violatori ostinati d'ogni legge e d'ogni dottrina, in ispecial modo que' che calcano le vie delle depredazioni e del sangue.

La Corsica piange, Beatissimo Padre, colla Chiesa tutta i mali che funestano Roma, ma però porta certa fiducia che il Sommo Pontefice assistito dal Dio de' forti potrà dir tosto agli aggiratori della cieca moltitudine, siccome agli sconsigliati reggitori delle Nazioni: *« Sono la forza del Signore; guai a chi mi tocca! »*

Vostra Santità è sicura di scontrare, se fia duopo, in questa Diocesi anime profondamente devote, coraggiose e fide, le quali, anche a prezzo degli averi e del sangue, non sapranno mai venir meno alla Religione, di cui Ella è l'immagine vivente.

Non andrà guari che con lettera pastorale io ripeta dal Clero e dai Fedeli alle mie deboli cure commessi la continuazione di pubbliche orazioni, affinchè il nostro Dio degni nella sua misericordia far cessar prestamente lo scandalo vituperoso, del quale per somma sventura siam di nuovo testimoni, e ne conceda finalmente quella stabile tranquillità, cui da tanti anni aneliamo.

Prostrato a' suoi piedi, Beatissimo Padre, mi faccio a chiedere per me e per tutti i miei Diocesani l'Apostolica sua benedizione, mentre mi do l'alto onore di profferirmi umilmente

Di Vostra Santità

Aiaccio, li 12 Ottobre 1859.

Il più devoto e sommo de' figli

✠ S. S. RAFFAELE Vescovo d'Aiaccio

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI AIACCIO

XAVIER-TOUSSAINT-RAPHAEL CASANELLI D'ISTRIA,

PAR LA MISÉRICORDIE DE DIEU ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE D'AJACCIO, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, PRÉLAT DOMESTIQUE DE N. S. PÈRE
LE PAPE PIE IX, ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL, ETC. ETC.

*Au Clergé de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS COOPÉRATEURS,

Après avoir payé au Souverain Pontife, notre Père commun, dans la Lettre que Nous lui avons adressée naguère en votre nom et au nôtre, le tribut spécial de filiale sympathie que Nous lui devons dans la situation douloureuse où il se trouve placé et dont il Nous a fait lui-même, pour la seconde fois, le tableau déchirant dans son Allocution du 26 septembre, Nous venons aujourd' hui, pour accomplir la promesse que Nous lui en avons faite, réclamer de vous et de toutes nos ouailles un surcroît de supplications auprès de la divine miséricorde, afin qu'elle daigne mettre un terme à ses tribulations en apaisant la tempête qui agite une partie de ses États, et en ramenant au port ceux de ses sujets que le souffle de la révolte en a éloignés.

Pourrions-nous, nos très-chers Coopérateurs, ne pas nous associer de toute l'énergie de notre âme aux gémissements de Celui que nous vénérans comme notre Chef, et qui, indépendamment de l'autorité que lui donne sur nous son caractère auguste de Vicaire de Jésus-Christ, a des droits tout particuliers à notre amour par les dons éminents dont il a plu au Ciel de l'enrichir? Pourrions-nous ne pas déplorer avec lui l'aveugle égarement, l'ingratitude monstrueuse de ces sujets rebelles et dénaturés qui, au lieu de remercier Dieu de les avoir fait naître sous la domination d'un si bon Père, osent lui jeter à la face, à l'instigation de suppôts de Salan, ce mot insolent du Prince des ténèbres : *Non serviam; Je n'obéirai point?.....*

O vous qui n'avez pas craint, en proférant une telle parole, de fouler aux pieds les serments le plus saints, les devoirs les plus sacrés, qu'aviez-vous donc à reprocher à votre Souverain et que pourriez-vous alléguer pour justifier ou atténuer le crime de votre défection? — Serait-ce parce que Pie IX ne vous accordait pas assez de franchises et de libertés? Mais il vous en avait donné, libéralement et spontanément, plus que vous ne pouviez en porter! Qu'en avez-vous fait? Vous les avez tournées contre Lui! — Serait-ce parce que vous le trouviez trop sévère dans la répression des attentats commis contre sa personne ou son autorité? Mais il vous avait tous pardonnés, tous amnésés, non pas une fois, mais plusieurs fois! Quel a été le résultat de sa clémence? Elle n'a servi qu'à vous rendre plus hardis à arborer de nouveau l'étendard de la rébellion! — Serait-ce parce qu'il vous imposait des subsides trop lourds? Mais c'est vous qui par vos révoltes et vos dilapidations les avez aggravés! — Serait-ce à cause de son origine ou de celle de son pouvoir? Mais il est né sous le même ciel que vous! Le sang italien le plus pur coule dans ses veines, autant et plus que dans les vôtres!..... Quant à son pouvoir, en est-il un au monde qui repose sur des titres aussi incontestables, qui s'appuie sur des suffrages aussi nombreux, aussi imposants,

aussi universels ? Que sont quelques poignées de dissidents et d'anarchistes, en présence de la catholicité entière ? — Serait-ce enfin parce que Pie IX réunit la dignité de roi à celle de pontife ? Mais cette considération toute seule devrait vous rendre sa personne et son autorité plus augustes et plus recommandables ! — Ah ! s'il n'était pas prêtre, et s'il avait pour lui la puissance de l'or ou celle des baïonnettes, vous le respecteriez davantage ! Vous le reniez, parceque vous le savez bon ; parce que vous le voyez faible et désarmé !

Comment se défendre d'un profond sentiment de douleur et d'indignation, à la vue d'une si ignoble félonie ? Comment, d'une part, ne pas verser des pleurs sur les tristes victimes d'une pareille séduction, et, de l'autre, ne pas prononcer anathème contre les coupables auteurs de tant de malheurs et de tant de désordres ?

Ce n'est pas, nos Très-chers Coopérateurs, que nous appréhensions le triomphe final de l'usurpation, quelle que soit l'insolence de ses premiers succès. Non, Dieu ne permettra pas que l'astuce et l'iniquité prévalent, et que la justice et la vérité succombent. Il ne permettra pas que la puissance temporelle du Souverain Pontife souffre aucune atteinte dans l'intégrité de ses droits, de sa juridiction et de sa souveraineté. Il ne permettra pas qu'une institution consacrée par une si longue série de siècles, la plus ancienne de toutes, la plus légitime, la plus utile à la société, soit ébranlée dans son principe, ni amoindrie dans ses attributions. Quels que soient les efforts des sectes anarchiques, qui tant de fois se liguerent en vain contre le Christ et contre son Église, elle sortira victorieuse, aujourd'hui comme toujours, des épreuves qu'elle subit. — Nous en avons pour garant l'histoire de son passé, l'expérience de cette protection incessante dont le Fils de Dieu couvre son Épouse, et qui jamais ne lui faillit dans le besoin. — Nous en avons pour garant les protestations unanimes de la catholicité. Elle ne saurait souffrir que le Chef spirituel de deux cent millions

d'âmes soit renversé du trône temporel que la foi, le respect et l'amour des peuples lui ont érigé et où ils l'ont maintenu, moins pour rehausser sa haute paternité, que pour assurer son indépendance et sa liberté dans l'exercice de son suprême apostolat. — Nous en avons surtout pour garant la volonté de la France, solennellement proclamée par l'organe du Prince qui préside à ses destinées. Elle ne tolérera pas qu'on touche à une fondation qui fut en particulier son œuvre, l'œuvre d'un de ses premiers et plus illustres monarques. Elle ne tolérera pas qu'on démolisse, ni que l'on dépouille ou que l'on dépare le trône dont Elle s'est montrée tant de fois le plus zélé défenseur, le soutien le plus ferme, et que naguère encore Elle a si vaillamment sauvé et si bravement vengé des sacrilèges attentats de la horde révolutionnaire. Elle ne tolérera pas enfin que le sang qu'Elle vient de verser généreusement pour l'indépendance d'un peuple qui se dit notre ami, notre allié, notre frère, tourne au détriment de notre commun Père, de Celui-là même qui est et qui doit être le lien le plus solide, le nœud le plus sacré de notre fraternelle alliance.

Quelque fondées néanmoins que soient nos espérances ; quelle confiance que nous ayons dans l'appui du Seigneur et dans les loyales intentions du puissant instrument de sa Providence, auquel n'ont manqué jusqu'à présent ni le pouvoir ni la volonté d'accomplir sa mission ; quelle que soit, en un mot, notre sécurité sur l'issue des événements qui attristent à trop bon droit le cœur du Saint-Père et celui de ses enfants fidèles, nous ne laisserons pas de redoubler d'ardeur dans nos supplications pour obéir à son désir autant qu'au besoin que Nous en éprouvons nous-même. — À l'exemple des chrétiens de la primitive Église, qui, pendant que le Prince des Apôtres était dans les fers, priaient pour sa délivrance, nous supplierons instamment notre divin Maître de délivrer son digne Successeur de la tribulation qui pèse comme une lourde chaîne sur son âme opprimée ; nous souvenant que la prière de la foi et les soupirs de l'affliction ont la vertu de *pénétrer les nues*, et

arrivent toujours jusqu'au cœur de Dieu pour en faire descendre le secours qu'on implore. Heureux si nos gémissements, joints à ceux de la justice et de l'innocence opprimées, sont assez fervents pour être pleinement exaucés, comme le furent ceux des premiers fidèles. Nous ne devons pas douter de leur efficacité, alors même que, pour éprouver notre constance, Dieu semblerait affecter de ne pas les entendre, et que, pour nous faire apprécier le bienfait de sa protection, il voudrait nous le faire acheter par une plus longue attente.

La faction incrédule des ennemis de l'Église, dont l'hypocrisie fut de tout temps l'arme favorite, toujours habile et ardente à exploiter nos paroles et nos actes pour les travestir et les calomnier, ne se manquera pas à elle-même dans cette conjoncture. Leur tactique est connue; ils y seront fidèles. Ils ont appris à l'école de leurs devanciers l'art de démolir les autels et les trônes, en déversant le mépris sur les institutions sociales et sur la foi des peuples. Ils n'ignorent pas que pour révolutionner les États, il faut commencer par révolutionner les esprits, c'est-à-dire les tromper, les séduire, les pervertir, les corrompre. Pour y parvenir, ils ont les journaux, les feuilletons et les mauvais livres. Lorsque les journaux leur font défaut et que la crainte des arrêts de la Justice les empêche d'y insérer leurs calomnies et leurs diffamations, ils ont la ressource des pamphlets et des libelles, qu'ils font signer par des idiots, pour ne pas se compromettre en les signant eux-mêmes. Et, afin de se donner quelques chances de succès auprès de leurs lecteurs crédules, ils délivrent des diplômes d'auteur à leurs obscurs prétendons et s'efforcent de leur en fabriquer à grands frais la réputation menteuse. Peu leur importe l'étiquette sous laquelle ils essayent de propager, avec le venin de leurs inventions et le fiel de leurs outrages, le poison de leurs perverses doctrines, pourvu que ce poison circule dans les veines du corps social et qu'il y dépose des germes de mort et de dissolution. Dignes disciples en cela, comme en tout le reste, du Protée de Ferney, leur maître et leur

modèle, ils se soumettraient comme lui à jouer tous les rôles, pour assouvir leur haine contre la Religion, que dans sa rage satanique il appelait l'*Infâme*.

Ils ne manqueront donc pas de sonner le tocsin à l'occasion de cet appel fait à la prière sur tous les points à la fois du monde catholique et notamment de la France. Ils y verront une conjuration contre la liberté des peuples et la majesté des Empires, un attentat contre la personne de l'Empereur lui-même.

Le bon sens public fera justice de ces hypocrites alarmes ; et les ennemis de l'Église ne recueilleront cette fois, Nous l'espérons, aucun profit de leurs impostures. Non, jamais ils ne parviendront, quoi qu'ils fassent, à tromper l'opinion, au point de lui persuader que la prière des fidèles est une conspiration contre la liberté des nations et la sécurité des gouvernements. Les conspirateurs, on le sait, les ennemis des États et des Princes ne sont pas dans nos rangs. Ils n'y furent jamais.

En fait d'attachement, Nous avons fait nos preuves. Personne n'en doute. Nos calomniateurs eux-mêmes ne l'ignorent pas ; et c'est là peut-être le plus grand de leurs griefs contre Nous, le motif principal de la haine qu'ils Nous ont jurée et des menaces qu'ils ne cessent de Nous faire. Nous n'en sommes point effrayés, certains que Nous sommes que *notre hiver, même le plus rude, est toujours suivi d'un printemps fleuri*¹. Quoi qu'il en soit, ils pourront bien trouver quelque jour parmi Nous des martyrs ; des complices, jamais ! Nous nous croirions tout à fait dégradés de la sainteté de notre état si Nous nous abaissions jusqu'à les imiter. Mais il n'y a, grâce à Dieu, personne dans nos rangs qui soit assez *mauçais prêtre* pour en venir là.

En priant, nos très-chers Coopérateurs, pour la sainte Église Romaine, reine et maltresse de toutes les autres ; en priant pour l'immortel Pie IX, qui y siège si glorieusement, qui en relève la

¹ Ces mots sont d'un Evêque parlant au roi Louis-Philippe, en Mai 1844.

splendeur par ses hautes vertus , par son incomparable douceur , par son admirable constance et son intrépide fermeté , par l'élévation , en un mot , de son grand caractère au niveau des graves circonstances où Dieu l'a placé ; en priant , disons-Nous , pour ce Père chéri dont nous sommes fiers d'être les enfants soumis et dévoués , n'oublions pas , nos très-chers Coopérateurs , de prier aussi pour ceux de ses sujets qui , marchant sur les traces de l'impie Absalom , se sont déclarés contre Lui et lui font une guerre parricide. Prions pour que Dieu les éclaire et les ramène de leurs erreurs ; car plusieurs , le plus grand nombre sans doute , ne savent ce qu'ils font. Prions encore , selon le précepte du saint Évangile , pour tous ceux qui nous persécutent et nous calomnient , pour tous ceux qui , séduits par l'ange des ténèbres , s'imaginent peut-être , comme Paul avant sa conversion , servir les intérêts de Dieu et de la société en s'attaquant à nous , comme si nous étions les ennemis de l'un et de l'autre ; comme si les vrais ennemis de Dieu et de la société n'étaient pas , au contraire , ceux qui blasphèment la Religion et persécutent ses ministres.

À ces causes : le saint Nom de Dieu invoqué , Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Aussilôt après la publication du présent Mandement , un *Triduum* solennel de prières aura lieu dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse pour notre Saint-Père le Pape et la pacification de ses États.

ARTICLE II.

On chantera à cette fin , pendant trois jours ou trois dimanches consécutifs , à l'heure la plus commode pour le peuple , en présence du Saint-Sacrement exposé et avant la bénédiction , le psaume *Miserere* et l'antienne *Sub tuum præsidium* , suivis des versets et oraisons *Pro remissione peccatorum* , de *Beata Virgine* et *pro Papa*.

ARTICLE III.

Tous les prêtres réciteront à la messe, jusqu'au rétablissement de l'ordre dans les États Pontificaux, les Oraison, Secrète et Post-communion *Pro Papa*.

ARTICLE IV.

Nous exhortons toutes les âmes pieuses, et spécialement les membres des communautés religieuses, à faire une ou plusieurs communions à la même intention.

Et sera notre présent Mandement annoncé et publié dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse avec l'Encyclique et l'Allocution de notre Saint-Père le Pape ci-après rapportées, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Ajaccio, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire général, le 24 octobre, fête de Saint Raphaël Archange, 1839.

✠ X.-T.-RAPHAËL *Evêque d'Ajaccio*

Par Mandement

J.-C. SUSINI *Chanoine, Secrétaire gén.*

IL VESCOVO DI ALGERI

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

La nouvelle de l'insurrection de certaines parties des provinces du domaine temporel du Saint-Siège est venue douloureusement nous émouvoir, et les lettres Encycliques par lesquelles Votre Sainteté déplore et flétrit cette révolte impie n'ont fait qu'ajouter à notre émotion en faisant partager à notre cœur de fils toute l'émotion de votre cœur de Père et de Souverain outragé.

Votre Sainteté verra par les lettres circulaires ci-jointes que nous n'avions pas attendu jusqu'à ce jour pour nous préoccuper, devant Dieu et devant notre peuple d'Alger, de l'avenir des États Pontificaux, dont la conservation est si nécessaire à l'indépendance du Siège Apostolique et par là même à la liberté de l'Église tout entière. Outre cette manifestation ouverte de nos convictions, outre ces prières que nous avons ordonnées et faites jusqu'ici et que nous continuons, nous nous étions proposé de publier, sous une forme plus populaire, un opuscule sur la Royauté temporelle

du Pape, opuscule que nous avons eu l'insigne honneur de remettre de nos propres mains à Votre Auguste Prédécesseur. Les circonstances actuelles, en nous insinuant d'ajourner la publication de ce travail, nous donneront le temps nécessaire pour le rendre moins indigne de Votre Sainteté, aux pieds de laquelle je serai heureux de le déposer, malgré son peu de prix, comme un hommage de plus de l'inviolable fidélité et de la vénération sans bornes avec lesquelles

Je suis,

De Votre Sainteté, Très-saint Père,

Alger, le 26 Juillet 1859.

Le très-humble et très-obéissant Serviteur et Fils

✠ LOUIS-ANTOINE-AUGUSTIN *Évêque d'Alger*

CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI ALGERI

MONSIEUR LE CURÉ,

Il y a peu de jours que, dans une Encyclique dont vous lirez ci-après le texte et la traduction, le Saint-Père épanchait son âme désolée, mais tranquille, dans le sein de l'Épiscopat. À cette plainte d'une solennelle douleur Nous avons répondu, comme il convenait à notre foi, par une protestation de dévouement au Saint-Siège, d'amour pour la personne auguste du Souverain Pontife et d'inviolable respect pour son autorité temporelle. Nous ajoutions que nous avions devancé les vœux exprimés par l'Encyclique, et Nous apportions en preuve de l'accomplissement d'un devoir si douloureux notre Circulaire sur la guerre d'Italie.

Nous étions loin de Nous attendre, Monsieur le Curé, que, du milieu de ses terribles angoisses, et parmi les témoignages innombrables de fidélité que Sa Sainteté reçoit de tous les points de l'univers catholique, Elle voulût bien remarquer notre humble hommage.

Quelle a donc été notre joie lorsque Nous avons reçu le Bref que Nous vous communiquons ! Pourquoi hésiterions-Nous à vous le dire, Monsieur le Curé ? Ces paroles d'un Père cruellement affligé Nous ont plus profondément ému que toutes les douleurs, et elles ont été nombreuses, dont Nous avons ressenti la pointe ; mais, en même temps, elles Nous honorent et Nous consolent plus

que Nous ne saurions l'exprimer. Aussi avons-Nous baisé avec transport cette page bénie et l'avons-Nous pressée contre notre cœur, comme un doux message du ciel.

Vous la lirez avec une émotion égale à la nôtre, Monsieur le Curé, parce qu'une même pensée nous unit tous dans la question présente, non seulement au pied du Siège Apostolique, fondé qu'il est sur la parole inébranlable de Jésus-Christ, mais encore autour du trône temporel, si nécessaire à la liberté du Pontificat Romain et par là même à celle de l'Église dont il est le fondement.

Continuons, Monsieur le Curé, à prier pour le rétablissement de l'ordre si insolemment troublé par des enfants ingrats, dans une portion des États du Saint-Père. Oh ! Nous ne doutons pas le moins du monde de ce juste retour des choses, car la Providence y veille d'un œil jaloux ; c'est le plus impérieux besoin de la Religion et de la civilisation ; et heureuse, mille fois heureuse, la main qui leur servira d'instrument ! Mais notre cœur est déchiré, notre inquiétude s'accroît en voyant la persistance du désordre qui a troublé la paix des Légations et qui cherche, au grand scandale du monde entier, à y perpétuer le triomphe éphémère de la révolte.

Cherchons en Dieu, Monsieur le Curé, une espérance bien lente à se réaliser ; et, afin de concourir, autant qu'il est en nous, à l'*abréviation des jours de l'épreuve*, vous récitez, jusqu'à l'entière pacification des États Romains, tous les jours, à la sainte Messe, les oraisons *pro Papa*.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de notre inviolable attachement.

Alger, le 25 Août 1859.

✠ LOUIS-ANTOINE-AUGUSTIN *Evêque d'Alger*

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI ALBI

L'ARCIVESCOVO DI ALBI

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Le cœur de Votre Béatitude est justement affligé des odieux attentats commis contre les droits les plus légitimes du Siège Apostolique, par des factions rebelles dont l'audace ne connaît pas de bornes.

Que Votre Sainteté daigne permettre à l'un de ses Fils respectueux et fidèles de déposer à ses pieds sacrés l'expression de la douleur profonde où le plongent de tels excès de violence et d'usurpation sacrilèges!

J'espère que le Seigneur ne tardera pas à les réprimer.

Je vais prescrire, à eet effet, des prières dans mon diocèse, qui, étroitement attaché à la Chaire de Pierre, unira ses vœux ardents aux miens pour la prompte cessation des désordres dont nous gémissons tous unanimement avec le très-digne Successeur du Prince des Apôtres.

Je suis, dans les sentiments du plus profond respect,

Très-saint Père,

de Votre Béatitude,

Albi, le 10 Octobre 1859.

Le très-humble et très-obéissant Serviteur
et Fils tout dévoué en N.-S.-J.-C.

✠ J.-J.-M. EUGÈNE Archevêque d'Albi

CIRCOLARE

DELL'ARCIVESCOVO DI ALBI

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

Profondément attristé, Nos Très-chers Coopérateurs, des odieux attentats qui se commettent en Italie contre les droits les plus légitimes et les plus sacrés du Siègne Apostolique, nous avons déjà déposé aux pieds de Notre Saint-Père le Pape l'expression de notre douloureuse sympathie et de nos vœux ardents pour la prompte cessation de ces coupables excès de révolte et d'ingratitude.

Nous vous communiquons aujourd'hui l'Allocution prononcée par Sa Sainteté dans le Consistoire du 26 Septembre dernier.

La lecture de ce document vous fera partager les pénibles émotions dont nous sommes nous-même pénétré. Fils dévoués et fidèles du Chef suprême de l'Église, vous compatirez avec nous à l'affliction qui abreuve d'amertume le cœur de notre Père commun. Vous unirez vos prières aux nôtres pour obtenir du Dieu de toute justice et de toute clémence qu'il daigne mettre un terme aux cruelles épreuves de Celui en qui nous révérons le Vicaire de Jésus-Christ et sa vivante image sur la terre.

Jusqu'à la réintégration du Pape dans l'exercice de son pouvoir, usurpé par des factions rebelles, ou, du moins, jusqu'à de nouvelles instructions de notre part, chaque prêtre récitera à la sainte Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

Nous exhortons tous nos diocésains à prier à cette intention, et nous invitons les âmes pieuses à faire la communion à la même fin.

Cette Circulaire et l'Allocution de Notre Saint-Père le Pape seront lues en chaire, à la Messe paroissiale, le dimanche qui en suivra la réception.

Agréez, Nos Très-chers Coopérateurs, l'assurance de notre sincère attachement en N. S. Jésus-Christ.

Albi, le 13 Octobre 1859.

✠ J.-J.-M. EUGÈNE Archevêque d'Albi

IL VESCOVO DI CAHORS

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

L'Evêque de Cahors (France), uni au Clergé et aux Fidèles de son Diocèse, vient déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de son respectueux dévouement pour votre personne sacrée et de son inviolable attachement au Siège Apostolique.

Conformément au désir que Votre Béatitude avait exprimé dans l'Encyclique du mois d'Avril et dans l'Allocution au Consistoire secret du 26 Septembre dernier, il s'est empressé dans ces deux circonstances d'ordonner des prières publiques. Tous les Fidèles de son Diocèse et particulièrement les Congrégations religieuses, pour lesquelles il implore une bénédiction spéciale, ont prié avec ferveur pour une cause si sainte. Puisse le Ciel exaucer nos supplications et mettre ainsi un terme aux sacrilèges attentats dont Votre Sainteté est l'objet depuis quelques mois ! C'est le vœu le plus ardent que forme pour un Père très-vénéré et très-aimé Celui qui ose se dire son Fils obéissant et son Serviteur dévoué en Jésus-Christ.

Cahors, le 25 Octobre 1859.

✠ JEAN Evêque de Cahors

CIRCOLARE DEL VESCOVO DI CAHORS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MES CHERS COOPÉRATEURS,

Je viens vous demander encore des prières pour Notre Saint-Père le Pape. L'Allocution qu'il a prononcée dans le Consistoire tenu à Rome le 26 Septembre dernier, et dont il a bien voulu m'envoyer une copie, vous expliquera, beaucoup mieux que je ne saurais le faire moi-même, la désolation de son cœur à la vue des attentats dirigés contre sa personne sacrée et contre le Saint-Siège Apostolique, et la nécessité d'adresser au Ciel de ferventes supplications pour obtenir la cessation de si grands maux.

(Segue l'Allocuzione).

Tels sont, Mes chers Coopérateurs, les sentiments si pleins de tristesse qu'inspire au Père commun des Fidèles l'indigne conduite des ennemis du Saint-Siège. Qu'on ne se laisse pas tromper par leurs insidieuses paroles. Ce qu'ils veulent, en effet sous le prétexte de réformer les abus, c'est la destruction, si elle était possible, de l'Église catholique dont le Souverain Pontificat est le centre et le fondement.

Laissons à d'autres, Mes chers Coopérateurs, le triste courage d'unir leur voix aux clameurs sacrilèges de pareils réformateurs ;

laissons-les prendre parti contre l'autorité temporelle du Vicaire de Jésus-Christ. Ils comprendront, trop tard peut-être, tout ce qu'il y a d'odieux, en ce moment surtout, à faire cause commune pour battre en brèche le Siège Apostolique avec les révolutionnaires, les hérétiques, les excommuniés et les impies.

Pour nous, Mes chers Coopérateurs, redoublons de vénération, de dévouement et d'amour envers le doux et saint Pontife Pie IX. Cherchons à le dédommager des outrages dont il est l'objet par notre filiale obéissance. Prions Dieu de prendre en main sa défense. Avec les seules armes de la prière, nous remporterons tôt ou tard la victoire, mais une victoire avantageuse pour tous, même pour les vaincus.

À ces causes, nous ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Dès avoir reçu notre Circulaire, pendant trois dimanches consécutifs, on récitera, après l'office de Vêpres, devant le Saint-Sacrement exposé sur l'autel, les prières marquées au Processionnel *In quacumque tribulatione*. Après quoi on donnera la bénédiction du Saint-Sacrement.

ARTICLE II.

Tous les prêtres diront à la Messe jusqu'au premier dimanche de l'Avent les trois oraisons *pro Papa*.

ARTICLE III.

Nous exhortons les Congrégations et les personnes pieuses d'offrir à Dieu, à la même fin, leurs prières, leurs communions et leurs bonnes œuvres.

Et sera, la présente Circulaire, lue dans toutes les églises paroissiales, le dimanche qui en suivra la réception.

Cahors, le 12 Octobre 1859.

✠ JEAN Évêque de Cahors

IL VESCOVO DI MENDE

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

C'est un fils respectueux et tendrement dévoué qui, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, vient lui offrir, en son nom et au nom de tous ceux qu'Elle a daigné confier à sa faiblesse, l'hommage de son dévouement, de son respect, de son amour, et aussi de la vive douleur qui le pénètre à la vue des attentats sacrilèges depuis long-temps dirigés contre Votre personne sacrée, et contre les droits inviolables du Siège Apostolique.

Oui, Très-saint Père, nous souffrons tous avec Vous, pour Vous et comme Vous : comment ne pas partager les épreuves et les souffrances de Celui que Dieu nous a donné dans sa bonté pour nous conduire dans le chemin du salut et pour nous dispenser le trésor de ses grâces ; de Celui qu'il a donné pour Père à son immense famille sur la terre, et de qui on pourrait presque dire ce qu'on a dit de Dieu même : *« nemo tam pater. »*

Aussi, Très-saint Père, vos douleurs sont nos douleurs, les craintes qui vous assiègent sont nos craintes ; mais nous devons l'ajouter aussi, vos espérances sont nos espérances. Non, le Dieu de toute bonté, qui veille sur son Église, dont il Vous a confié le soin, ne permettra pas que le triomphe de l'iniquité se consume. Nous en avons pour garant la justice, la sainteté et la grandeur de Votre cause, qui est la nôtre, qui est la cause de l'Église et

de Dieu même. Nous en avons pour garants les immenses bienfaits que la Papauté, dans le cours des siècles chrétiens, que vous-même, Très-saint Père, vous avez répandus sur l'Europe et sur le monde. Nous en avons pour garants les gages que Vous avez donnés à votre peuple de votre amour paternel. Nous en avons pour garants vos touchantes vertus et la bénédiction d'en haut, qu'elles ne peuvent manquer d'attirer sur l'Église, en l'appelant sur votre personne sacrée. Nous en avons pour garants les sentiments et les vœux de toutes les nations catholiques, les sentiments et les vœux de la France, notre patrie bien-aimée, les sentiments et les vœux de son auguste Empereur et ses solennelles promesses.

Ces vœux, les plus ardents de nos cœurs, Très-saint Père, nous ne cesserons de les offrir au Seigneur, par l'entremise de Marie Immaculée, jusqu'à ce que, selon la parole d'un saint Roi, *« le torrent de l'iniquité ait passé ; »* et ce jour fortuné, nous le hâterons de nos plus ferventes prières, et nous le saluerons avec bonheur.

Daigne votre Bonté nous accorder, comme la plus précieuse de toutes les grâces et la plus douce des consolations, la Bénédiction Apostolique, que sollicite pour son troupeau et pour lui-même, humblement prosterné à vos pieds sacrés, l'indigne Pasteur, qui y dépose l'hommage du profond respect et de l'obéissance filiale avec laquelle il sera à jamais,

Très-saint Père,

de Votre Sainteté,

Mende, le 14 Octobre 1859.

Le très-humble et très-obéissant Serviteur et Sujet

✠ JEAN-ANT.-MARIE Évêque de Mende,
Assistant au Trône Pontifical

LETTERA CIRCOLARE
DEL VESCOVO DI MENDE

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

JEAN-ANTOINE-MARIE FOULQUIER

PAR LA MISERICORDIE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE MENDE, ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Au milieu des douleurs de l'Église, les paroles de la douce et auguste Victime, sur laquelle s'attendent en ce moment tous les cœurs chrétiens, ont quelque chose qui les émeut profondément, qui les attriste et les console tout ensemble. Vous aimerez à les entendre, telles que Pie IX les a prononcées, au Consistoire du 26 Septembre, dans son Allocution, qui a été ensuite envoyée aux Evêques du monde catholique. À travers ses larmes, vous y verrez briller toutes les qualités de son grand cœur et toutes les vertus de sa belle âme : sa foi, sa charité, qui plane au-dessus de tout, qui embrasse tous ses enfants, et ceux-là même qui se sont faits ses ennemis ; son espérance, qui lui fait lever les yeux

vers le Ciel dans ses longues épreuves, hélas ! si peu méritées. Il veut que ses enfants mêlent leurs prières à ses prières. Ah ! les nôtres n'ont pas attendu cet appel du meilleur des Pères ; mais il les rendra plus vives, s'il se peut, et plus ardentes encore. Oui, tous, nous prions et nous ne cesserons de prier, jusqu'à ce que « *le torrent de l'iniquité ait passé* ¹, » et que, rétablie et maintenue dans son intégrité séculaire, la couronne que l'humanité reconnaissante avait posée sur la tête du Vicaire de Jésus-Christ y reluisse de toute sa splendeur. Cette incessante prière, nous la devons au monde et à la civilisation chrétienne, que la Papauté a créée et qu'elle maintient ; nous la devons à l'Église notre mère ; nous la devons à Celui qui, dans l'ordre de la Religion et de la foi, est notre Père à tous. Nous ne faillirons pas à un si doux, à un si saint devoir : et la prière, l'humble et confiante prière de deux cent millions de Chrétiens sera exaucée ; et le monde épouvanté ne verra pas se consommer la plus injuste, la plus sacrilège des spoliations ; et notre siècle n'aura pas la honte de renverser l'œuvre des siècles, *ce qu'ils avaient fait et bien fait*, disait presque de nos jours le génie au pouvoir ² ; et, dans la personne de son auguste Chef l'Église sera reine : car Elle ne peut être esclave, Elle qui a affranchi et sauvé le monde, et qui seule peut le sauver encore, puisqu'Elle seule peut asseoir sur leurs vraies bases, sur des bases solides et inébranlables, la morale, la liberté, le pouvoir ; et Elle ne le peut qu'à la condition d'avoir et d'exercer une action libre et indépendante dans la personne de Celui qui la gouverne au nom du Ciel.

Quel sera ici l'instrument béni des desseins miséricordieux du Seigneur sur l'Église et sur le monde ? Il le sait et nous l'ignorons, bien que nos cœurs français forment à cet égard des vœux, qui sont aussi des espérances : qu'elles servent, ces espérances si douces, à animer la ferveur de nos prières ; et ne séparons pas,

¹ Ps. 76, 2.

² Napoléon I.

au pied des saints autels, le Pape de l'Empereur, l'Église de la France, notre patrie bien-aimée de la patrie commune de tous les Chrétiens.

En conséquence, Messieurs et chers Coopérateurs, jusqu'à la réintégration de la puissance du Pape, usurpée par la révolution, on ajoutera à tous les saluts du Saint-Sacrement, l'oraison *pro Papa*; et, de plus, on annoncera et on récitera, avant la bénédiction, un *Pater* et un *Ave* pour N. S. Père le Pape et pour la France.

Toutes les fois que, à la Sainte Messe, il y a une oraison *ad libitum*, on dira celle *pro Papa*.

Nous recommandons les mêmes intentions à tous les religieux de l'un et de l'autre sexe, à toutes les personnes pieuses dans leurs prières, communions et bonnes œuvres.

MM. les Curés, en communiquant, du haut de la chaire l'Allocation du Saint-Père et notre propre Circulaire, recommanderont aux Fidèles d'ajouter chaque jour, s'ils ne le font déjà, à leur prière du soir, un *Pater* et un *Ave* pour N. S. Père le Pape.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de notre sincère attachement.

J.-A.-MARIE *Évêque de Mende*

Par mandement de Monseigneur

J. POLGE *Secrétaire*

OSSERVAZIONI DEL VESCOVO DI PERPIGNANO

SOPRA GLI ATTENTATI

DIRETTI

CONTRO LA SOVRANITÀ TEMPORALE DEL PAPA

L'Église catholique est une famille surnaturelle, où, dans les temps d'affliction, toutes les larmes sont des prières. On y verse, sur les souffrances que le monde ne connaît pas, des pleurs que Dieu seul entend. Mais les larmes du Père commun ne sauraient être ni ignorées ni solitaires. D'un bout de la terre à l'autre, chaque église particulière les recueille dans son calice et les offre à Dieu. L'Église universelle n'imité pas les trois disciples qui accompagnèrent le Sauveur jusqu'au lieu où s'ouvrit pour lui la voie douloureuse. Ils n'avaient pas encore reçu les dons de l'Esprit consolateur, et ils ne purent veiller une heure avec Jésus souffrant et priant. Une autre conduite a été suivie depuis que la charité a été répandue par l'Esprit-Saint dans les cœurs fidèles, pour les unir entre eux dans le cœur du même Père. Quand le Vicaire du Christ a ses heures d'angoisses, quand son oratoire ressemble, sous quelques rapports, à la grotte de Gethsémani, il n'y est pas seul : toute l'Église y veille avec lui, y souffre avec lui, y prie avec lui.

Le temps des grandes épreuves a recommencé pour le Saint-Père lorsque des factieux, relevant à Bologne et dans les contrées

voisines le drapeau de la révolte, l'ont agité sur des populations qu'intimidaient tout à la fois les souvenirs de ce que les terroristes ont fait chez elles, il y a dix ans, et la prévision de ce qu'ils savent faire. Profondément attristé, Pie IX adressa alors à tous les Évêques du monde catholique une lettre, bien expressive dans sa brièveté, dont chaque mot semblait être une larme tombée de son cœur paternel. Nous avions eu à peine le temps de la méditer, quand éclata l'annonce d'un événement inattendu, qui sembla devoir donner aux affaires d'Italie un cours très-différent de celui que les hommes de désordre espéraient. Un signe de sérénité venait d'apparaître sur les champs de bataille. La poussière, soulevée sous les pas de quatre cent mille soldats prêts à s'entre-choquer, s'ouvrant tout à coup, laissa voir un traité de paix. Cet événement fut d'une consolation particulière pour le Saint-Père, qui avait été, comme il le dit lui-même, accablé de douleur à la vue de la lutte sanglante qui divisait les nations catholiques ¹. Le titre que les deux empereurs lui offraient était un hommage rendu à sa haute dignité comme Prince temporel, et un lien destiné à rattacher les États de la Péninsule au trône de saint Pierre. On savait, d'ailleurs, que les préliminaires de Villafranca renfermaient des clauses rassurantes pour la restauration de l'ordre en Italie, et il y avait lieu d'espérer que toutes les rébellions fléchiraient sous le poids de ce grand acte. La nouvelle de cette paix fut accueillie, dans toute la France, avec des témoignages de satisfaction presque unanimes. Dans ces circonstances nous crûmes nous conformer aux intentions présumées de Pie IX en nous abstenant de publier sa douloureuse Encyclique, pour ne pas mêler des accents de tristesse à la joie publique, d'autant plus vive qu'elle avait été imprévue. Mais, depuis lors, des événements sinistres, qui impliquent le renversement des bases de la paix, sont venus attrister et presque

¹ Ad gravissimum, quo cum bonis omnibus propter bellum inter catholicas nationes excitatum premium, dolorem maximus accessit moeror, etc. (Allocution du 20 Juin 1859).

décourager l'espérance. La faction révolutionnaire, un moment concertée, a redoublé d'audace; elle a grandi en attentats, particulièrement dans une des provinces romaines; elle vient d'y consommer ses prévarications sacrilèges. En présence de pareils faits, nous avons dû, pour répondre aux désirs du Saint-Père, recommander aux prêtres et aux fidèles de s'unir à nous dans de ferventes supplications, afin de demander tous ensemble au Dieu de la justice et de la miséricorde, pour le Souverain Pontife le triomphe du droit, pour ses coupables ennemis la grâce du repentir, et d'exercer ainsi, avec toute l'Église catholique, la noble et chrétienne vengeance de la prière.

Mais devons-nous en ce moment nous borner à gémir et à prier? Nous parlerons à Dieu des attentats qui se commettent: est-ce que nous n'en parlerons pas aussi aux hommes? Laisserons-nous passer sous nos yeux la majesté du Saint-Siège outragé et spolié, sans que d'énergiques protestations s'élèvent du sein de l'Épiscopat? Ne semble-t-il pas aux catholiques de notre diocèse que les sentiments dont leurs cœurs sont pleins doivent avoir un organe, et que cet organe doit être la bouche de leur Évêque? Nous ne voudrions pas tromper leur attente; nous voudrions encore moins manquer à ce qui nous paraît être pour nous un devoir.

On pense bien que, pour accomplir ce devoir, nous ne nous laisserons pas arrêter par les étranges prétentions de la presse anticatholique, qui voudrait nous condamner au silence sur ce qui se passe, sous le singulier prétexte qu'il s'agit, non de religion, mais de politique? Quoi! la souveraineté temporelle du Pape, instituée pour garantir la liberté de son ministère universel, n'est pas une question religieuse? La violation de la foi qui lui a été jurée, des serments de fidélité qui lui ont été faits, n'est pas une question religieuse? L'excommunication prononcée par le dernier des conciles généraux, par le concile de Trente, qui fait loi dans toute l'Église, contre les envahisseurs des domaines ecclésiastiques, n'est pas une question religieuse? Les démonstrations impies, que

les chefs de la faction spoliatrice provoquent partout où ils mettent le pied, qui éclatent à chaque pas qu'ils font, ne sont pas des questions religieuses ? La propagande protestante, qui marche dans leurs fourgons, n'est pas une question religieuse ? Dans ses causes, dans ses effets immédiats, dans ses conséquences futures, la situation actuelle implique les plus grands intérêts de la Religion. Elle est un outrage envers le passé, un attentat contre le présent, une effrayante menace pour l'avenir.

Les ennemis du Saint-Siège nous répètent, avec une apparente simplicité, que la souveraineté temporelle du Pontife ne tient, en aucune manière, au dogme. Mais d'abord, qu'en savent-ils ? Depuis quand sont-ils devenus de si doctes théologiens pour discerner la limite précise où les conséquences du dogme s'arrêtent ? Cette souveraineté est établie sur un principe révélé et sur un fait certain. Le principe révélé, c'est que le Chef de l'Église, qui dirige l'enseignement de toutes les nations, *docete omnes gentes*, a droit d'exercer librement le ministère que Dieu lui a confié ; le fait certain, c'est que son indépendance politique est le plus sûr moyen de sauvegarder l'application de ce principe. Cette souveraineté n'est ni un article du symbole ni un fait profane : elle est un fait protégé par un dogme. Et puis, outre les dogmes, est-ce qu'il n'y a pas la morale publique et privée dont l'Église est dépositaire ? Que, dans un siècle où tant d'hommes flottent dans le scepticisme et ne trouvent de point fixe que dans leurs passions, une population égarée, un gouvernement avide de provinces, se moquent des règles chrétiennes de la morale politique : nous n'en avons pas moins la mission de proclamer ces règles, particulièrement lorsque leur violation attaque, par son principe et par ses résultats, un intérêt du premier ordre pour le monde catholique. Et enfin, est-ce que l'Église n'est que dogme et morale ? L'Église catholique est une société divine qui a ses conditions terrestres d'existence et de liberté. Elle les enseigne, Elle les maintient, Elle les défend avec une infatigable patience, et c'est ce qui irrite le plus ses ennemis. Ils lui

pardonneraient d'être une abstraction religieuse ; ils ne lui pardonnent pas d'être une société vivante. Quand nous leur parlons de l'enfer et du ciel, ils nous disent qu'ils n'ont pas le temps d'entendre ces choses de l'autre monde, parce que le siècle est aux choses de ce monde-ci ; et, quand nous voulons les entretenir des choses de ce monde-ci, essentiellement liées à la cause de la Religion, ils nous répondent : qu'est-ce que vous nous dites là ? parlez-nous donc de l'autre monde. Nous leur parlerons, selon qu'il le faudra, de l'un et de l'autre, de l'un par rapport à l'autre. Nous tâcherons d'être fidèles à tous nos devoirs, à ceux qu'ils tolèrent et à ceux qui les importunent. Qu'ils se tranquillisent sur la seule fonction qu'ils nous recommandent, celle de bénir. Nous aurons assez de bénédictions pour toutes les œuvres que l'esprit du bien inspire ; mais nous aurons aussi, autant qu'il sera nécessaire, des protestations contre les attentats qu'engendre l'esprit du mal. Cela ne doit surprendre personne ; il y a dix-huit siècles que le monde est accoutumé à cela.

Le plus grand attentat du moment présent est dirigé contre la souveraineté temporelle des Papes. Ce n'est pas en soi quelque chose de nouveau. À diverses époques, cette souveraineté a eu sa part dans les tempêtes qui agitent la barque de Saint Pierre. Elle a été attaquée par deux voies différentes : tantôt d'en haut, tantôt d'en bas, tantôt par des princes ambitieux, tantôt par des populations soulevées.

Dans le siècle même où elle a été agrandie par la piété de Charlemagne, elle a eu un ennemi insigne : le Roi des Lombards ; il s'appelait alors Didier. Ce Roi des Lombards avait d'illustres exemples de vertu dans l'histoire de sa famille. Il avait reçu une éducation chrétienne. Il promit plusieurs fois, par lui ou par son ministre, de respecter le territoire des États de l'Église. Mais il était tourmenté du besoin d'annexer à son royaume les contrées voisines, dont plusieurs étaient placées sous l'auguste sceptre du Souverain Pontife. Les émissaires habiles et hardis qu'il y entretenait le servaient bien. Il arriva donc que, tout en protestant de

sa profonde vénération pour le Chef de l'Église, le Roi des Lombards s'adjudgea la possession de Bologne, Ferrare, Faenza, Imola, Ravenne, ainsi que d'autres lieux compris dans l'Exarchat de cette dernière ville, particulièrement dans la province qui s'appelait alors l'Émilie, et qui est aujourd'hui la Romagne. Il fallut que Charlemagne revint de la Germanie pour le remettre dans l'ordre et punir ses usurpations. Autant le Roi des Lombards était ennemi de l'Église Romaine, autant l'Empereur des Francs lui était dévoué. Ces sentiments de fidélité et d'attachement inébranlable qu'il manifesta, dans cette circonstance, au début de sa longue carrière, qui le dirigèrent dans tout le cours de sa glorieuse vie, ont été consignés par lui, d'une manière bien solennelle, dans l'acte de ses dernières volontés. Il y a, dans l'histoire de l'ordre social européen constitué sur la base du christianisme, deux testaments vénérables entre tous : au commencement, celui de Charlemagne ; au déclin, celui de Louis XVI. Ce dernier testament regardait particulièrement le passé : le Roi martyr pria son fils de pardonner les crimes sous le coup desquels les antiques dynasties succombent. Le testament du grand Empereur regarda l'avenir ; il recommanda à ses fils envers le Saint-Siège ce dévouement inaltérable qu'il savait être un gage des bénédictions de Dieu sur les dynasties naissantes : « Au-dessus de toutes choses, nous ordonnons que nos « fils prennent la protection et la défense de l'Église Romaine, « comme l'ont fait Charles, notre aïeul, le roi Pepin, notre père, « d'heureuse mémoire, et comme nous l'avons fait nous-même ; « qu'avec l'aide de Dieu ils s'efforcent de la défendre contre ses « ennemis, et qu'ils maintiennent ses droits, selon leur pouvoir, « et autant que la raison le demandera ¹ ». Quelles qu'aient été,

¹ Super omnia autem inbemus atque praecipimus ut ipsi tres fratres curam et defensionem Ecclesiae sancti Petri simul suscipiant, sicut quondam ab avo nostro Karolo, et beatae memoriae genitore nostro, Pippino rege, et a nobis suscepta est, ut eam cum Dei adiutorio ab hostibus defendere nitantur, et iustitiam suam, quantum ad ipsos pertinet et ratio postulaverit, habere faciant.

depuis cette époque, les vicissitudes des choses humaines, cette dernière parole de Charlemagne doit être immortelle dans le cœur de tous les princes catholiques, surtout des souverains de France et d'Autriche, qui ont recueilli, en grande partie, la succession de son empire.

Dans le douzième siècle, un autre genre d'attaques se produisit contre la monarchie Pontificale. L'Italie vit s'élever un tribun, beau parleur, grand fabricant d'intrigues, d'artifices et de troubles, également habile à paraître au grand jour et à se retirer dans l'ombre. A la voix d'Arnaud de Bresce toutes les mauvaises passions s'agitèrent, la démagogie reparut, la ruine de la souveraineté temporelle des Papes fut résolue. Il s'agissait de ressusciter la république romaine, le sénat, le peuple et le forum. Après avoir conspiré dans l'ombre, on fit une constitution. Mais ces fiers républicains surent se discipliner pour marcher vers leur but. Ils voulurent placer leur démocratie sous la protection d'un sceptre; ils offrirent à Conrad, avec la propriété de tous les biens ecclésiastiques, l'empire de l'Italie; Conrad ne refusa pas. C'est à ces révolutionnaires que saint Bernard adressa cette prédiction : « Vous « êtes près de votre ruine, au moment où vous vous obstinez dans « ce que vous faites ¹ ».

Nous avons tenu à rappeler ces deux exemples, qui sont le type d'autres faits anciens ou rapprochés de notre temps, que nous passons sous silence. Le besoin d'annexion qui avait été si vif chez Didier, chez l'ancien Roi de la Lombardie, a recommencé aujourd'hui sur une plus grande échelle; les doctrines d'Arnaud de Bresce ont reparu, mais avec l'ampleur et la tournure que les systèmes modernes leur ont données. Ces deux principes se sont unis. L'artisan de l'annexion l'avait préparée depuis long-temps en faisant la cour à la révolution; et, de son côté, la révolution, saisie de ses avances, a offert son cœur et sa main en signant

¹ Epist. 213.

le contrat d'annexion. De ce mariage, conclu dans les conciliabules secrets, et célébré sur les places publiques, sont nées les monstruosités que nous voyons.

La situation révolutionnaire de l'Italie se compose sans doute d'éléments divers; mais, dans cette diversité, elle présente un caractère dominant qui constitue l'unité radicale de toutes les divergences. Cette unité a été parfaitement comprise et prévue par des hommes supérieurs dans la science du mal, qui avaient la vue longue, qui étaient l'aristocratie des conspirateurs. Dans la première moitié de ce siècle il se forma en Italie une société secrète, qui prit le nom de *Vente suprême*, et qui avait son siège dans les États Romains. Les autres sociétés secrètes, bien qu'hostiles à l'Église, se préoccupaient immédiatement de projets politiques: la Vente suprême, *cui altior intellectus*, jugeait que ce n'étaient là que des moyens secondaires, qui n'allaient pas droit au but; qu'il fallait frapper plus haut et plus profondément, pour arriver à faire de l'Italie le vrai foyer d'une révolution universelle. Elle voulut donc subordonner toutes les vues et toutes les manœuvres des conspirateurs à une pensée fondamentale, la destruction du catholicisme. On peut s'en faire une idée par les extraits suivants, puisés dans ses abominables archives:

« Depuis que nous sommes établis en corps d'action, et que
 « l'ordre commence à régner au fond de la vente la plus reculée,
 « comme au sein de celle la plus rapprochée du centre, il est
 « une pensée qui a toujours profondément préoccupé les hommes
 « qui aspirent à la régénération universelle: c'est la pensée de
 « l'affranchissement de l'Italie, d'où doit sortir, à un jour déterminé,
 « l'affranchissement du monde entier, la république fraternelle et l'harmonie de l'humanité. Cette pensée n'a pas été encore saisie par nos frères d'au delà des Alpes. Ils croient que
 « l'Italie révolutionnaire ne peut que conspirer dans l'ombre, distribuer quelques coups de poignards à des sbires ou à des traîtres, et subir tranquillement le joug des événements qui s'ac-

« complissent au delà des monts pour l'Italie, mais sans l'Italie.
 « Cette erreur nous a été déjà fatale à plusieurs reprises. Il ne
 « faut pas la combattre avec des phrases, ce serait la propager ;
 « il faut la tuer avec des faits. Ainsi , au milieu des soins qui
 « ont le privilège d'agiter les esprits les plus puissants de nos
 « Ventes, il en est un que nous ne devons jamais oublier. La
 « Papauté a exercé de tous temps une action toujours décisive sur
 « l'Italie. Par le bras, par la voix, par le cœur de ses innom-
 « brables évêques, prêtres, moines, religieuses et fidèles de toutes
 « les latitudes, la Papauté trouve des dévouements sans cesse prêts
 « au martyre et à l'enthousiasme. Partout où il lui plait d'en évo-
 « quer, Elle a des amis qui meurent, d'autres qui se dépouillent
 « pour Elle. C'est un levier immense dont quelques Papes seuls
 « ont apprécié toute la puissance (encore n'en ont-ils usé que dans
 « une certaine mesure). Aujourd'hui il ne s'agit pas de reconsti-
 « tuer pour nous ce pouvoir dont le prestige est momentanément
 « affaibli ; notre but final est celui de Voltaire et de la Révolution
 « française, l'anéantissement à tout jamais du Catholicisme et même
 « de l'idée chrétienne, qui, restée debout sur les ruines de Rome,
 « en serait la perpétuation plus tard ¹ »...

« À mon dernier voyage en France, j'ai vu avec une satisfac-
 « tion profonde que nos jeunes initiés apportaient une extrême
 « ardeur à la diffusion du Carbonarisme ; mais je trouve qu'ils
 « précipitent un peu trop le mouvement. Selon moi, ils font trop
 « de leur haine religieuse une haine politique. La conspiration
 « contre le Siège romain ne devrait pas se confondre avec d'au-
 « tres projets. Nous sommes exposés à voir germer dans le sein
 « des sociétés secrètes d'ardentes ambitions ; ces ambitions, une
 « fois maîtresses du pouvoir, peuvent nous abandonner. La route
 « que nous suivons n'est pas encore assez bien tracée pour nous

¹ *L'Église romaine en face de la Révolution*, par M. Crétineau Joly, t. II, pag. 82.

« livrer à des intrigants ou à des tribuns. Il faut décaholiciser le monde, et un ambitieux arrivé à ce but se gardera bien de nous seconder. La révolution dans l'Église, c'est la révolution en permanence, c'est le renversement obligé des trônes et des dynasties ¹. »

Un pareil document ne laisse pas que d'éclairer, quoiqu'il ne date pas d'hier, les origines de bien des choses qui ont lieu en ce moment. On nous objectera sans doute qu'il a déjà une antiquité de plusieurs années et que les insurrections politiques, qu'on trouvait alors prématurées et compromettantes, ont pris le pas sur le projet qui avait directement pour but une révolution religieuse. Mais nous ne prétendons point exagérer la portée actuelle du mot d'ordre formulé par la Vente suprême. C'est précisément parce que nous avons de fortes vérités à dire que nous ne sentons pas la tentation de rien outrer. Nous sommes loin d'affirmer que cet infernal programme ait été recueilli, dans toute sa plénitude, dans toute sa profondeur, par tous ceux qui coopèrent, d'une manière plus ou moins active, à la destruction de la souveraineté temporelle du Saint-Siège. Nous n'avons point de difficulté à penser que beaucoup d'entre eux, surtout dans les rangs inférieurs, sont, à l'heure qu'il est, principalement entraînés par des excitations et des passions politiques, dont ils acceptent, il est vrai, les conséquences irréligieuses, sans toutefois qu'on puisse affirmer qu'elles soient le mobile immédiat de leur conduite. Mais en résulte-t-il que le mépris, la haine de la Religion catholique n'est pas le caractère général de ce parti? Est-ce qu'il ne commence pas à mettre en pratique plusieurs articles du programme dont il n'oserait avouer le principe fondamental? Les faits parlent: sans rappeler ici ses prouesses à Turin, à Milau, à Florence, voyez comment il se signale à Bologne. Il met la main sur les fondations pieuses. Il s'efforce de corrompre le peuple par une presse qui sue

¹ *L'Église romaine*, etc. pag. 123.

l'irréligion. Il flagelle de ses outrages le Vicaire de Jésus-Christ. Les personnes consacrées à Dieu sont tournées en dérision sur ses théâtres, comme elles l'ont été à Paris en 93 ; l'honnêteté des mœurs, la pudeur, la vertu n'y sont pas respectées. Il poursuit de ses sarcasmes les pratiques du culte, les exercices de la dévotion envers la Très-sainte Vierge, les plus enracinés dans les respects et les habitudes de la population ¹. Malgré l'intérêt évident qu'il aurait à préserver de ces turpitudes impies la pose théâtrale qu'il prend en politique, il ne parvient pas à se contraindre. Sa nature l'emporte: il éclate par des coups d'essai, qui le trahissent; il se livre, dans son berceau encore bien fragile et bien mal agencé, à des transports qui jettent une sinistre lumière sur ses gestes futurs.

En face de ces faits, qui osera s'inscrire en faux contre nous, lorsque nous affirmons que les idées exprimées dans le programme dont il vient d'être question ont déteint sur ce parti, sur ses chefs surtout, et qu'elles se sont infiltrées, à des degrés divers, dans ses veines? Qu'importe à cet égard qu'il ait modifié partiellement, au profit d'un royalisme de circonstance, ses tendances politiques? Il n'en est pas moins visible à tous que, sous le rapport religieux, les conspirateurs secrets d'alors ont fait l'éducation des révolutionnaires publics d'aujourd'hui.

¹ Non dubitarunt autem huiusmodi homines in ecclesiasticam quoque invadere potestatem, cum novas de Nosocomiis, Orphanotrophiis atque Piiis Legatis, Locis et Institutis leges ediderint. . . . Hos inter lamentabiles ausus non desinunt huius factionis moderatores omnem eorum artem in corrumpendis populorum moribus impendere per libros praesertim atque ephemerides tum Bononiae tum alibi editas, quibus fovetur quidlibet audendi licentia, et Christi hic in terris Vicarius laceratur, ac religionis pietatisque exercitationes ludibrio habentur, precesque ad Immaculatam Sanctissimamque Dei Genitricem Virginem Mariam colendam, eiusque potentissimum patrocinium implorandum adhibitae irridentur. In sceniciis vero spectaculis publica morum honestas, pudor virtusque offenditur, et personae Deo sacrae communi omnium contemptioni et irrisioni exponuntur. (Allocution de Pie IX, dans le Consistoire secret du 26 Septembre 1859.)

Après avoir signalé le caractère primitif et général de la faction rebelle qui domine à Bologne, nous allons la décomposer pour la bien connaître. Mais nous éliminerons d'abord certaines choses qui ne doivent pas être renfermées dans cette analyse, ou sur lesquelles ne doit pas porter le jugement accablant que méritent les vrais éléments de la faction.

Que, dans d'autres contrées de l'Italie, des hommes, serviteurs plutôt qu'amis des révolutions, éprouvent envers d'augustes maisons d'origine étrangère une susceptibilité, qui n'est pourtant, d'après la récente et célèbre note du *Moniteur*, qu'une malheureuse hallucination du sentiment national, ce fait est hors de notre sujet, et nous n'avons pas à l'apprécier ici, quoique nous soyons très-convaincu que le *Moniteur* a parfaitement raison. Nous ne nous occupons en ce moment que de la faction qui usurpe la souveraineté des provinces de la Romagne. Ce motif ou ce prétexte de répulsion n'est pas de mise à l'égard de la Papauté. Depuis plusieurs siècles, les Papes ne sont pas seulement Italiens, ils le sont plus que tous les autres princes de la Péninsule, parce qu'ils le sont doublement, et par leur naissance, et par leur élection, émanant d'un Corps auquel l'Italie fournit la très-grande majorité de ses membres. S'il venait à se former, dans les autres pays de la catholicité, un parti excentrique, qui se laissât aller à de fausses idées en sens inverse de celles qu'on propage en Italie, c'est lui qui serait tenté de se plaindre, non pas que la Papauté ne soit point assez italienne, mais qu'elle le soit trop; c'est lui qui reprocherait à l'Italie ce beau privilège, qu'un de ses fils, né dans un château ou dans une chaumière, soit toujours appelé à devenir le souverain du monde catholique. Les nations catholiques comprennent mieux les vraies grandeurs de l'Italie que ne le font ses faux patriotes, parce qu'elles sont dégagées à cet égard de ces vues étroites, qui sont presque toujours l'effet des passions fougueuses. De l'aveu même de ses ennemis, la Papauté est la plus grande institution qui existe sur la terre. Or, la plus forte raison pour

choisir toujours le Pape parmi les Italiens, c'est que le sujet élu doit monter sur un trône italien. La Papauté spirituelle et temporelle est donc pour cette partie du monde une couronne à la fois universelle et nationale. Les tribuns piémontais de Bologne ont la vue si basse qu'ils ne voient plus cela.

Nous venons d'écarter ce prétexte de souveraineté étrangère comme étant lui-même très-étranger à la question romaine. Nous devons aussi mettre à part une classe d'hommes qui n'ont pas mérité d'être confondus avec la faction rebelle. Ces hommes croient que des améliorations doivent avoir lieu dans l'ordre civil des États de l'Eglise; qu'on peut accomplir ce progrès en développant les principes posés dans des statuts déjà existants; qu'il importe d'effacer les traces encore plus ou moins profondes de la centralisation française, pour redonner aux municipes, aux provinces, une vitalité qui perpétuerait les vraies traditions politiques de l'Italie; que l'institution élective qui siège au cœur de l'État en recevrait elle-même un nouveau degré de vie; que tout cela peut se faire sans se jeter dans les aventures, les périls et les catastrophes du régime parlementaire, qui assurément va bien moins encore à l'Italie qu'il n'a pu convenir à la France. Quoique nous soyons persuadé, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs, qu'à bien des égards, la masse du peuple se trouve sous le sceptre pontifical dans des conditions meilleures que dans beaucoup d'autres pays, nous concevons et cette manière de voir et ces vœux. Mais les hommes qui forment ces vœux ne font pas à la faction usurpatrice l'honneur de figurer dans ses rangs. Ce ne sont pas eux qui ont travaillé de tout leur pouvoir à entraver les intentions du Saint-Père, en le plaçant dans l'alternative d'ajourner les mesures qu'il mérité ou de paraître les accorder à la révolte. Ce ne sont pas eux qui s'agitent pour briser les bases de la paix; qui, en livrant la moitié de la Péninsule à un seul gouvernement, rendraient impossible la Confédération italienne, destinée à donner à ce pays une unité qu'il n'a pas eue depuis tant de siècles. Ce ne

sont pas eux qui détestent cette présidence honoraire de la Confédération, que l'Empereur des Français, de concert avec l'Empereur d'Autriche, a offerte au Pape. Ce ne sont pas eux qui préfèrent aux conseils bienveillants de la France, prodigue de son or et de son sang aux bords du Tessin et du Mincio, les suggestions de l'Angleterre, aussi empressée de mettre la main dans toutes les intrigues révolutionnaires de l'Italie qu'elle a été revêche à y mettre le pied sur un champ de bataille. Ce ne sont pas eux qui, en annonçant un hideux forfait, s'abstiendraient, comme vient de le faire la *Gazette de Parme*, de prononcer le mot de crime, et qui prépareraient une excuse aux assassins par une théorie officielle des *transports irrésistibles*. Non, ces hommes n'appartiennent pas à la faction rebelle, ils en sont éloignés de tout l'intervalle qui sépare la loyauté et la félonie, la modération et l'empchement, la Confédération italienne et l'absorption piémontaise.

Ne devons-nous pas aussi mettre à part une autre classe d'hommes, bien qu'elle suive le char de la faction? Pie IX nous l'a indiquée lui-même dans une de ses allocutions, en parlant de ceux qui ne sont peut-être que misérablement trompés, qui ne savent ce qu'ils font¹. Nous avons en France l'expérience de soixante ans de révolutions; nous avons pu remarquer, à diverses reprises, surtout dans les rangs de la jeunesse, la contagion de cette ignorance fougueuse, de cette exaltation aveugle, suivie de tristes regrets quand le moment du vertige est passé. La chimère d'une Italie formant un grand Piémont, chimère assez semblable à celle d'une Allemagne devenue Prussienne, exerce sur de pauvres têtes une telle puissance de fascination, qu'elles voient tout dans ce rêve, excepté leur devoir.

Ces réserves faites, signalons les principaux éléments de la faction. Nous pouvons y remarquer l'action de six principes divers:

¹ Aberrantes, quorum forsitan aliqui misere decepti nesciunt quid faciunt. Allocution du 26 septembre 1839.

la haine de la Religion catholique, dont nous avons déjà parlé, l'ambition, la peur, l'absence du bon sens politique, le concours de tout ce qu'il y a de plus exagéré dans les anarchistes de l'Italie, et enfin les excitations d'un gouvernement qui a fomenté toutes les passions et organisé tous les désordres.

Les ennemis jurés du catholicisme ont la haute main dans ce mouvement, parce que, personnifiant les tendances irréligieuses, et proclamant les doctrines politiques du moment, ils résument en eux tout le parti, et le tiennent par ses deux principes. Ses chefs ont beau protester, assez rarement toutefois, qu'ils sont catholiques : on juge de leurs paroles par leurs actes. En France les fabricateurs du schisme de 1791 ont fait cent fois plus de phrases respectueuses envers l'Église. Mirabeau voulait qu'on plantât la croix sur la cime de tous les départements, et il n'en disait pas moins à ses confidents qu'ils travaillaient à *décatholiciser* la France.

Vient ensuite l'ambition qui s'agite dans tous les rangs et à tous les étages. Nous ne répéterons pas ici une vérité banale sur les miracles de patriotisme qu'elle produit dans les temps de révolution : nous ferons seulement remarquer sous ce rapport un caractère particulier de la révolution que le Piémont a provoquée. Le droit commun y est l'agrandissement des situations. Comment voulez-vous que des gens qui ont tout fait pour procurer à un gouvernement l'annexion d'une province, ne s'imaginent pas qu'il leur doit à son tour de leur annexer des places ? Leurs journaux, qui en savent long là-dessus, s'évertuent à nous montrer une longue file de Fabricius et de Cincinnatus, qui se sont révélés tout à coup ; ils accusent d'être Autrichien tout Français qui ose douter de tant de vertus civiques. Pauvres gens, s'ils croient que l'Europe les croit !

La peur, qui est une grande puissance dans les révolutions, exerce dans les Romagnes une influence que l'on peut mesurer d'après ce qui s'est passé chez nous. La France est une nation militaire, aguerrie aux troubles politiques ; et pourtant, dans les

premiers mois de la révolution de Février, les proconsuls envoyés dans les départements parvinrent à tenir sous le joug de l'intimidation une partie de la France. Qu'on se figure donc quel effet doivent produire sur des populations inhabiles à toute résistance, les dictateurs d'un parti bien organisé, escorté de baïonnettes piémontaises, et ayant pour arrière-garde les vétérans de Mazzini. La crainte, nous dira-t-on, ne peut régner dans les Romagnes, puisque les gouvernants actuels se montrent dévoués au maintien de la tranquillité matérielle. Mais une population peut être intimidée sans que les meurtres et les dévastations soient à l'ordre du jour, et voici comment les choses se passent. Au-dessous des chefs qui publient des proclamations plus ou moins rassurantes, il y a les subalternes qui propagent des menaces. Les premiers rédigent, dans leurs salons, des églogues constitutionnelles; les seconds, mêlés à tous les rangs de la population, y murmurent autre chose. Les uns font, autant que possible, patte de velours aux yeux de l'Europe; les autres, pénétrant dans l'intérieur des maisons, y montrent leurs griffes. Le plus terrible commissaire du Ministre de l'Intérieur en 48 fut moins effarouchant que ne l'est, pour les paisibles habitants des campagnes, le plus petit agent de police du dictateur de Bologne.

L'absence du bon sens politique est aussi un élément de la faction. C'est un trait caractéristique de ses orateurs. Ces hommes là, nous les connaissons en France depuis soixante-dix ans. Ils s'appelaient alors, mais avec un autre talent et une autre taille, Lameth, Dupont, Target, d'Éprémèsnil. Au lieu d'attendre le développement des réformes qu'avait entreprises le noble et généreux Louis XVI, ils poussèrent, tout en se disant monarchiques, à la destruction du pouvoir, et ils frayèrent à la France la route des abîmes. Ces hommes sont toujours nombreux au commencement des révolutions: nous les retrouvons à Bologne. Ils se jettent, tête baissée, dans les aventures et les catastrophes politiques. Leur constitutionnalisme imberbe rêve pour leur province un régime

dont la France, instruite par une longue expérience de déceptions, s'est détachée. Dans toutes les contrées de l'Italie où il s'agite, ce parti a fait preuve d'un esprit malsain et d'un cerveau troublé. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est la fameuse note du *Moniteur*, qui a essayé de lui faire entendre, en termes mesurés, qu'il a perdu la tête.

Quant au concours, à la fois sympathique et calculé de tous les séides de l'anarchie, un mot suffit : Mazzini vient de délivrer à l'annexion un certificat de civisme.

Mais ces divers éléments, quelque pernicieux qu'ils soient, n'auraient point produit les résultats dont nous sommes témoins, si des excitations externes ne les avaient mis dans un état de fermentation et d'incandescence, si une direction, partant de la même source, n'avait organisé l'insurrection. Avant, pendant et après les actes de révolte, le Piémont a tout mis en œuvre pour les faire naître, les développer, les consommer. Au commencement, ses provocations directes, assez visibles à travers les nuages dont il les enveloppait, étaient une iniquité bien odieuse, mais plus ou moins voilée. Sa coopération officielle par l'envoi de ses commissaires a été un mépris public du droit public. La sanction qu'il a donnée dernièrement, comme une chose toute simple, méritoire, glorieuse, à la déchéance du Pape dans les provinces de la Romagne, est une énormité hors ligne, qui avait été jusqu'ici sans exemple peut-être dans les annales des sociétés chrétiennes. Qu'un roi qui s'est emparé d'un pays par la force des armes et qui le garde pour lui, réponde par des paroles flatteuses aux adresses des nouveaux sujets, c'est ce qui s'est vu dans tous les temps. Qu'une dictature révolutionnaire qui se déclare en état de guerre contre toutes les monarchies, comme l'a fait en France la *Convention*, applaudisse publiquement à la destruction du pouvoir légitime dans les pays qu'elle a soulevés, cela s'est vu quelquefois. Mais qu'un gouvernement qui se dit monarchique accepte solennellement, à la face du monde, du haut d'un trône, l'acte qui prononce à son profit

la déchéance d'un autre gouvernement avec lequel il est en paix, et dont il a promis de respecter l'indépendance; qu'il félicite les auteurs de cet acte, qu'il les caresse, qu'il les glorifie, qu'il les exhorte à persévérer, qu'il leur promette son appui dans les conseils de l'Europe: nous ne nous rappelons rien de pareil dans l'histoire des peuples civilisés. Si cette énormité pouvait passer impunément, si, par impossible, elle venait à être sanctionnée, on serait tenté de se demander ce qu'est devenue, non plus la loyauté politique, mais la pudeur sociale.

On prétend justifier tous ces méfaits en les couvrant d'un nom souvent équivoque et souvent profané, le nom de la volonté nationale. En droit nous nions le principe tel qu'il est présenté par les révolutionnaires; en bonne logique nous nions que les deux gouvernements, qui mettent en avant ce principe en faveur des insurgés bolonais, puissent l'invoquer sans se contredire; en fait nous nions qu'il y ait eu à Bologne une expression de la volonté nationale, en tant que ce grand nom peut s'appliquer à de petites provinces.

En droit nous nions le principe tel qu'il est présenté. Sans doute, un gouvernement ne peut s'établir et se conserver sans un consentement du peuple gouverné: mais tout consentement humain, individuel ou collectif, a besoin d'une vérité régulatrice, qui constitue le titre radical de sa légitimité. Si le consentement est droit, il ne crée pas cette vérité, il ne fait que la proclamer; s'il est vicieux, tout ce qu'il entreprend contre elle est nul de soi. Dieu lui-même, dit Bossuet, a besoin d'avoir raison, et lui seul a par lui-même toujours raison. Est-ce qu'il ne peut y avoir, pour une ville, une province, un peuple, des moments de vertige, et la raison doit-elle alors adorer toutes les folies? Si un peuple, dit Rousseau, veut se faire du mal, qui est-ce qui a le droit de l'en empêcher? On lui a répondu: tout le monde. Nous ne traitons pas ici ce sujet; nous disons seulement que présenter la volonté d'une population comme étant, dans tous les cas possibles, quelque chose

d'essentiellement droit, irréformable, comme étant la règle des règles, devant laquelle toute intelligence, toute conscience doit se prosterner, c'est une superstition absurde, c'est un fétichisme populaire.

En bonne logique nous soutenons que les gouvernements, les hommes d'État, qui patronnent cette maxime en faveur de la faction antipapale, n'ont pas le droit de la mettre en avant, qu'ils ne peuvent l'alléguer sans se contredire. Ces gouvernements sont le Piémont et l'Angleterre. Le Piémont sait parfaitement que, si la Savoie était libre aujourd'hui, elle serait française demain : se montre-t-il fort touché de ses vœux ? Il invoque, pour attirer à lui les États de la Péninsule, le principe très-élastique des aspirations nationales ; et ce principe, il le comprime, il l'étouffe chez un peuple qui, s'armant des doctrines mêmes proclamées à Turin, voudrait revendiquer sa nationalité française. Le Piémont ouvre les bras aux insurgés de la Toscane, des Duchés, de la Romagne, en leur disant : Vous êtes Italiens, que votre volonté soit faite ; et puis, se retournant vers les Savoisiens, il leur dit : Vous êtes Français, taisez-vous. Vérité au delà des Alpes, erreur en deçà.

Les hommes d'État de l'Angleterre péroront, quand cela les arrange, sur le respect qu'un gouvernement doit aux aspirations, aux vœux d'un peuple : ils s'en moquent quand cela ne leur convient plus. C'est un argument qu'ils lancent dans le monde, ou qu'ils tiennent sous la remise, au gré de leurs intérêts variables. Comment l'Angleterre a-t-elle accueilli, dans le dernier siècle, la volonté nationale des États-Unis ? Elle l'a reçue à coups de canon. Récemment, les îles Ioniennes ont exprimé le vœu d'être réunies à la Grèce ; elles ont prié le gouvernement britannique d'être leur organe auprès des puissances signataires du traité qui avait accordé à l'Angleterre le protectorat de ces îles. Ce vœu a été exprimé officiellement, non par une assemblée improvisée sous le coup d'une révolte, mais par les membres d'un parlement régulier, par les représentants légaux du pays, élus sous l'empire de la constitution existante : un

mot, un seul mot de refus, froid, sec et dédaigneux, a été la réponse de l'Angleterre. La volonté du peuple Indien, qui prétendait n'être plus exploité par un comptoir de marchands étrangers, s'est prononcée, ce semble, d'une manière assez significative, et par malheur cruellement énergique. Les ministres anglais ont eu le droit de dire : ce sont des barbares, il faut les punir ; ils ont dit avant tout : il faut les dompter, ce sont des rebelles. Soit : mais leurs amis de Bologne sont-ils donc autre chose ?

Nous nions en fait qu'il y ait en l'expression de la volonté d'un peuple. Cette volonté se manifeste par des votes libres : les votes ont-ils été bien libres entre la pression piémontaise et la menace d'être tenu pour suspect ? Cette volonté se manifeste par des signes authentiques. En matière d'élections, et surtout d'élections générales, le droit public prescrit des formalités, des précautions, des garanties protectrices de l'intégrité et de la sincérité du vote : ces règles, les ont-ils observées ? Ils s'en seraient vantés, et ils ne l'ont pas dit. La formation des listes n'a été, de leur aveu, comme on le verra tout à l'heure, qu'une opération arbitraire. La volonté d'un peuple se manifeste toujours sous la condition d'un certain nombre de dissidences, qui se produisent et parmi les électeurs et parmi les élus : l'histoire l'atteste, et la nature humaine l'explique. Cette condition aussi a fait défaut. Leurs journaux ont préconisé l'unanimité mathématique de leurs assemblées : les malheureux ! ils auraient dû la taire. Comment n'ont-ils pas vu que c'est là le signe d'un parti qui obéit à un mot d'ordre ! La volonté d'un peuple se manifeste surtout par la voie du suffrage universel. Il a été beau leur suffrage universel ! Voici ce qu'on lit dans un rapport officiel adressé au dictateur Cipriani, et reproduit textuellement par les journaux de la haute Italie et de l'Italie centrale : « Dans toutes les provinces unies on dressa des « listes, en confiant ce travail à la bonne foi d'amis probes et « honnêtes, auxquels il fut enjoint de le circonscrire principale-

« ment aux seuls centres populeux ¹ ». Ainsi, voilà des listes électorales, dont la confection n'est confiée qu'à des frères et amis, et qui ont ordre de restreindre les élections à peu près aux seuls centres populeux, c'est-à-dire d'exclure, pour un motif ou pour un autre, la grande majorité du peuple. Tout cela est factice, frelaté, mensonger, frauduleux. Il y a lieu de s'étonner que des journaux français défenseurs du gouvernement impérial désignent tout simplement, sous le même nom de volonté nationale, ce qui s'est accompli en France et ce qui s'est tripoté dans la Romagne. Est-ce qu'ils ne sentent pas qu'un pareil langage semble abaisser le plus grand acte qu'une nation ait fait pour exprimer son opinion au niveau d'un escamotage politique !

Tels sont les principaux aspects sous lesquels se présentent à nous les origines, les caractères et les actes de la faction qui a conspiré la ruine de la souveraineté temporelle du Chef de l'Église. Ce point de vue diffère assurément beaucoup de celui qu'une assez grande partie de la presse offre à ses lecteurs ; mais c'est pour cela même que nous avons cru à propos d'exposer franchement ce qu'elle dissimule, d'éclairer ce qu'elle cache. Nous croyons l'avoir fait sous la seule influence de la vérité et de la justice : ce qui n'empêchera peut-être pas bien des personnes de nous reprocher d'avoir franchi les bornes de la modération. A cet égard tout dépend de savoir où il faut placer la borne, et tant qu'on ne prend pas la peine de prouver qu'elle doit être posée ici ou là, ce reproche n'est lui-même qu'une récrimination arbitraire. Ce qui nous rassure, c'est que nos jugements les plus sévères sont renfermés, en substance, dans les Encycliques, les Allocutions du Chef de l'Église, et qu'ils ne sont qu'un simple développement de ces graves et solennelles paroles.

¹ Per tutte le unite province, si diramarono le liste, raccomandandole alla fede di probi ed onesti amici, ingiungendo loro di circoscrivere principalmente l'azione ai soli centri popolosi.

Mais nous devons écarter un autre reproche qu'on ne manquera pas de nous faire. On nous dira que, dans nos accusations contre les révolutionnaires des États de l'Église, nous n'avons considéré qu'une face de la situation actuelle, et qu'il en est une autre dont, pour être juste, il faut tenir compte. On nous représentera qu'il ne faut pas attribuer uniquement à des passions mauvaises ce qui peut s'expliquer par des griefs réels, et qu'on peut ressentir vivement des sujets de plainte sans être ni impie, ni insensé, ni pervers.

Nous répondons que nous n'avons nullement besoin d'apprécier ici ces griefs pour maintenir tout ce que nous avons dit. Supposons, par forme d'argument, que le manifeste où ils sont exposés soit la vérité même, toute la vérité, rien que la vérité ; que tout y soit présenté sous le jour le plus pur ; qu'il n'y ait ni exagération, ni artifice, ni réticence : nous disons que, malgré tout cela, nous n'aurions rien à retrancher de nos accusations. Et, en effet, dans quels termes est posée actuellement la question ? Le manifeste dont il s'agit est-il un cahier de doléances pour solliciter des mesures réformatrices ? Non, il est un plaidoyer en faveur d'un attentat ; il est l'œuvre d'une faction révolutionnaire, qui fait l'apologie de son existence. C'est sous ce point de vue qu'il faut le juger. Si ce parti avait suivi une marche régulière, s'il avait témoigné quelque confiance dans l'ascendant graduel de l'opinion publique, s'il avait conclu, non à la légitimité d'une révolution, mais à la nécessité des réformes, ceux qui n'auraient pas été de son avis se seraient abstenus d'attribuer à des dispositions perverses une conduite que des sentiments honorables auraient pu expliquer. Mais a-t-il mérité cette explication ? Au moment même où ses griefs, quant à l'extérieur, n'avaient plus de base par suite du traité de Villafranca, et où le Souverain examinait, de concert avec une puissance amie, ce que les besoins intérieurs de l'Etat pouvaient réclamer, ces hommes ont renversé, de fond en comble, le principe sur lequel repose l'ordre social, et brisé, par la force,

les complications que la sagesse politique travaillait à dénouer. Eh bien ! qu'on nous prouve que cette conduite est légitime, loyale, raisonnable ; qu'on nous fasse voir une vraie proportion entre leurs attentats et leurs doléances ; qu'on nous démontre qu'ils étaient placés dans une de ces situations extrêmes, irrémédiables, où une société peut se croire forcée de sortir des voies régulières afin de pourvoir à sa conservation. Tant qu'on ne nous aura pas fourni ces preuves, nous jugerons ces hommes, non d'après leurs plaintes, mais d'après leurs actes. Nous persisterons à attribuer leur conduite, non à des sentiments favorables à l'ordre social, mais aux principes désorganisateur qui l'ébranlent et le ruinent ; et, si nous admettions leurs griefs, nous n'en serions pas moins en droit de condamner les passions qui leur ont fait chercher à ces griefs un affreux remède. En un mot, leurs griefs pourraient expliquer des instances pour une réforme ; leurs passions seules expliquent une révolution. S'il y a, parmi eux, un nombre plus ou moins grand d'individus qui se soient fait illusion sur la culpabilité de leur conduite, c'est qu'il y avait au fond de leurs âmes des dispositions préexistantes qui ont été complices de cette illusion ; c'est que leur volonté a été de moitié dans les égarements de leur esprit, et il ne faut pas oublier que, dans les temps de révolution surtout, il y a des erreurs qui sont des crimes. C'est une grande misère de ce temps, que cette facilité à plaider la bonne foi en faveur des révolutionnaires politiques. Est-ce qu'il n'y a pas aussi des convictions, chez les révolutionnaires sociaux, chez les publicistes du communisme, qui trouvent mauvais un système fondé sur la transmission héréditaire de la propriété, sur une distribution des biens de ce monde réglée, non par la loi du mérite, mais par l'aveugle fatalité de la naissance ? Est-ce qu'ils n'ont pas déroulé une suite d'arguments si spécieux, que l'Académie des sciences morales et politiques s'est crue obligée de publier coup sur coup je ne sais combien de traités, pour dissiper ou affaiblir l'illusion de ces sophismes ? Qu'on y prenne garde : cette disposition à expliquer

par des convictions sincères ce qu'il y a de plus extrême dans les commotions politiques : le renversement du pouvoir, ne laisse pas quo d'avoir des conséquences qui portent encore plus loin ; et, avant de se laisser aller sur cette pente, il serait prudent d'attendre que la société ébranlée fût tout à fait raffermie sur ses bases.

Du reste, les avocats de l'insurrection bolonaise visent à autre chose qu'à ce qu'ils plaident. Les arguments contenus dans leur mémoire en faveur d'une révolution dans la Romagne ont une portée plus vaste ; ils seraient valables, en grande partie, pour les autres provinces des États de l'Église, pour Rome comme pour Ravenne. Les conséquences prévues de ce manifeste dépassent ses conclusions restreintes. Ce qu'il demande, c'est la soustraction d'une province à la souveraineté temporelle du Pape ; ce qu'il veut, c'est l'anéantissement complet de cette souveraineté. Personne ne peut s'y tromper : la séparation de la Romagne et son annexion au Piémont seraient les préliminaires d'une invasion que l'on se flatte d'opérer, sous une forme ou sous une autre, dans l'État Romain tout entier. Le but, c'est l'Italie soumise, avec Rome pour capitale, à un gouvernement qui serait révolutionnaire par son origine, anticatholique par son usurpation ; et le manifeste, rédigé à Bologne ou dicté à Turin, n'est qu'une préface hypocrite du programme de Mazzini.

Nous nous arrêtons, pressé par le temps, quoique nous ayons encore beaucoup de choses à dire. Que serait-ce si, au lieu de nous renfermer, comme nous avons dû le faire, dans l'État romain, nous portions nos regards sur ce qu'ont eu à supporter d'autres contrées de la Péninsule ? Mais, sans entrer à ce sujet dans des considérations politiques, qu'il nous soit permis, du moins, de protester contre l'indignité avec laquelle des hommes, qui sont plus que des insurgés, ont foulé aux pieds les sentiments qu'inspire la double majesté des grands souvenirs et des grandes infortunes. La descendant de trente Rois, dans son berceau orphe-

line d'un père, et dans sa jeunesse veuve d'un époux, tombés tous deux sous le poignard des factions, avait, sous le soleil de l'Italie, un coin de terre royale, où elle retrouvait une ombre de ses destinées évanouies, et où elle mettait tous ses soins à préparer à son fils un peuple heureux. Ils ne lui ont pardonné ni ses aïeux, ni ses vertus importunes, ni ses espérances. Ils ont été brutalement insensibles à tout ce qu'ils ont fait souffrir à la princesse, à la femme, à la mère. Ils n'ont pas su prétexter, au moins par pudeur, que le sentiment était contraint de fléchir devant les duretés de la politique. Ils n'ont pas pu trouver un mot de vénération et de compassion dans un cœur qu'ils n'ont pas. Mais faut-il s'étonner que la faction ingrate qui n'avait pas rougi de condamner à un exil forcé Pie IX, dont la clémence venait d'ouvrir à ses chefs les portes de la patrie, se soit moquée de l'émotion européenne qu'a excitée le sort de la duchesse de Parme ? Il y a des hommes qui ne respectent pas plus, chez les autres, la sympathie, qu'ils n'ont pu supporter en eux-mêmes la reconnaissance.

Cette absence, ce mépris de sentiments qui ne sont jamais entièrement étouffés dans des âmes honnêtes est un triste présage pour l'Italie. Ce symptôme suppose bien d'autres dégradations. Il ne se produit que là où le mal est déjà étendu et profond. Le dix-huitième siècle de la France passant au delà des Alpes, les doctrines qui ont préparé chez nous la démagogie et le socialisme acceptées avec une imprudence aveugle ou une sinistre prévoyance, l'irrégion enseignée au peuple, les droits sacrés de la famille sur l'éducation envahis par l'État, les coups portés au principe de la monarchie héréditaire sur lequel repose l'ordre social européen, les attentats contre la grande et sainte institution qui constitue la liberté vitale du monde catholique, voilà les éléments du terrible orage qui vient de fondre sur l'Italie, et d'y creuser des abîmes. Comment finira-t-il ? Que sortira-t-il de ce chaos ? Nous attendons la lumière, et nous conservons l'espérance. Nous ne saurions croire que le moment soit arrivé où la France, fille aînée

de l'Église, sera impuissante à remplir la mission séculaire que Dieu lui a confiée, dans l'intérêt du monde chrétien. Nous ne doutons pas, ainsi que l'a dit un de nos plus vénérables Collègues qui a donné le signal des protestations de l'Épiscopat¹, nous ne doutons pas de la sincérité des paroles de l'Empereur qui ont rassuré les catholiques, ni de la force des moyens dont il dispose pour en amener l'accomplissement. Nous prions Dieu de lui accorder une de ces inspirations qui font reculer le désordre, comme il lui en a déjà envoyé une qui a refoulé la guerre. Le moment est solennel et décisif. Deux cent millions de catholiques, disséminés dans toutes les contrées de la terre, ont les yeux fixés sur Rome et sur la France. Si la souveraineté temporelle du Chef de l'Église, sur laquelle s'appuie la liberté nécessaire à l'exercice de son pouvoir spirituel, venait à être brisée ou mutilée, ils croiraient tous que l'axe de la situation religieuse et politique a changé.

En attendant que l'issue se déclare, restons calmes, nous enveloppant de notre foi, nous retirant dans la prière. Dieu n'a pas donné aux événements de ce monde qui nous affectent le plus sensiblement, le pouvoir de nous troubler dans cet asyle. Est-ce beaucoup pour nous, catholiques, qu'un orage de plus dans une tourmente de dix-huit siècles ? Nous croyons, d'une foi ferme et sur la parole de Dieu, que la Papauté est la seule puissance qui ait reçu la promesse de n'être pas vaincue par le temps. Nous savons qu'elle emportera avec elle, dans le cours de ses immortelles destinées, l'indépendance dont elle aura besoin. Un jour viendra où elle sera la survivante de toutes les choses agitées ou immobiles qui sont autour de nous. Les dômes de Bologne et de Turin auront été usés par les âges ; les événements qui remuent l'Italie seront relégués dans un coin reculé de l'histoire ; la de-

¹ Monseigneur l'Évêque d'Arras. (Note de Monseigneur l'Évêque de Perpignan).

meure funèbre des princes de la maison de Savoie ne sera plus que le caveau infréquenté d'une race éteinte : alors, il y aura dans la ville éternelle un homme qui s'appellera le Pape, qui gardera le tombeau de saint Pierre et qui bénira le berceau de nouveaux peuples. Et quand, dans quelques moments de loisir, il se fera relire les annales du vieux temps, il distinguera à peine, parmi les flots des siècles, la vague d'aujourd'hui. Voilà les pensées où nos esprits se reposent au bruit de cette vague qui gronde. Nos ennemis, qui n'ont pas cette foi, nous l'envieraient, s'ils pouvaient comprendre la paix et la sérénité qu'elle nous donne au milieu de toutes les choses qu'ils troublent, et qui, par un juste retour, leur rendent, à eux, plus d'agitations qu'elles n'en ont reçu.

C'est à vous surtout, ô Saint-Père, que cette paix appartient. Cette sérénité est une de vos vertus. Le monde le sait, et nous l'avons vu par nous-même. Lorsqu'il y a dix ans, nous eûmes le bonheur de recevoir votre bénédiction, de recueillir quelques-unes de vos paroles sur le rocher de Gaëte, nous sentîmes, en vous écoutant, que les eaux de son port tranquille ne pouvaient jamais être aussi calmes que l'était votre âme. De nouveaux orages vous retrouvent inaccessible à ces tourmentes intérieures, qui sont, quoi qu'ils puissent dire, le partage des perturbateurs de l'ordre et leur première punition. Vous ressentez toutes les impressions de cette parole du Sauveur : *non turbetur cor vestrum*, parce que votre cœur est plus haut que votre trône, et qu'il se tient tout près du Dieu qui seul enseigne à souffrir. Vous êtes dans la paix, non pas seulement malgré vos tribulations, mais aussi à cause de vos tribulations ; vous goûtez ce bien-être surnaturel que le Christ dont vous êtes le Vicaire a renfermé dans sa Croix, dont il vous a légué une si grande part ; vous savez jouir de vos souffrances. Pour nous, ô Père bien-aimé, nous aspirons à jouir des consolations que nous prions Dieu de vous accorder ; nous aspirons à vous en donner autant qu'il nous sera possible. Les Evêques de France re-

doublent de vénération, d'obéissance, d'amour pour vous. La méchanceté de quelques-uns de vos fils produit un surcroît de piété filiale dans les autres parties de votre immense famille. Les liens qui unissent au Saint-Siège les églises des diverses régions du globe se resserrent de tous les efforts qui sont faits pour briser une souveraineté que toutes ces églises savent être le bras temporel de la Providence dans le gouvernement spirituel du monde. Vous êtes le seul Roi pour qui l'on forme des vœux jour et nuit, et maintenant avec une ferveur croissante, dans les sanctuaires de l'Europe, les tentes de l'Orient et les huttes des tribus sauvages qui vous doivent leurs apôtres et leurs bienfaiteurs. Puissent les prières de la France, soutenues par cette prière universelle, contribuer beaucoup à obtenir bientôt la fin de vos épreuves! Fasse le ciel qu'à toutes ces souffrances, si dignement supportées, succède une longue suite d'années meilleures, où vous puissiez dire que, sauf des vestiges trop durables du mal qui a été fait, il ne reste plus, de tant d'amertumes, que le repentir dans le cœur de vos ennemis, et le pardon dans le vôtre!

AVVERTENZA

Per occasione della Circolare e delle Osservazioni recate qui sopra, i Superiori e Direttori del Gran Seminario, i Superiori e Professori del Piccolo, come altresì i Curati, Cappellani e Vicarii della città di Perpignano indirizzarono al loro Vescovo le seguenti parole; alle quali aderirono poscia formalmente gli Arcipreti, i Decani, i Rettori delle Succursali ed i Vicarii di tutta la Diocesi.

MONSEIGNEUR,

Certains journaux n'ont pas craint de dire que le Clergé français du second ordre ne partage pas la douleur et l'indignation

qu'inspirent à l'Épiscopat les événements survenus dans une partie des États de l'Église.

Une pareille allégation est repoussée par le Clergé français tout entier, nous en sommes pleinement convaincus ; mais, en ce qui nous concerne, nous éprouvons le besoin d'y opposer une protestation vraiment spontanée. Nous adhérons sans restriction aux sentiments, si dignes d'un Evêque pieux, savant et vénéré, que Votre Grandeur a exprimés dans les éloquentes communications qu'Elle vient de nous faire ; et, malgré l'affliction dont notre âme est remplie, nous sommes heureux d'avoir cette occasion de manifester hautement notre invincible attachement au Saint-Siège, et à la souveraineté temporelle du Pape, étroitement liée à l'indépendance du pouvoir spirituel qu'il a reçu de Dieu pour le gouvernement de toute l'Église.

Perpignan, le 6 Novembre 1859.

(Seguono le firme).

Pour copie conforme

Perpignan, le 29 Novembre 1859.

SALY Pro-Secrétaire de l'Evêché

IL VESCOVO DI RODEZ

AL SOVRANO PONTEFICE

SANTISSIME PATER,

Magno cum dolore accepimus ortas ex recenti bello in Italia perturbationes, ac praesertim rebelliones contra temporalem Sanctae Sedis principatum, qui per tot saecula multoties concussus nunquam avulsus est. Haec enim iura Maiestatis in patrimonium Sancti Petri ac in Urbem aeternam a Deo providenter constituta; toti Ecclesiae utilia, immo necessaria sunt, cum asserant in libertatem Summi Pontificatus exercitium per universum orbem.

Nec mirum igitur, si Ecclesiae perduelles, filii nequam, « latrunculi Chaldaeorum, et latrunculi Syriae, et latrunculi Moab, et latrunculi filiorum Ammon ¹ », undequaque convenient in unum, ut tam antiquam, tamque legitimam ac paternam potestatem impugnent, quippe qui papalis suprematus ac totius Ecclesiae ruinam meditari non desinant. Hanc esse tantorum causam malorum nemo non videt, ex quo tempore nefarii protestantismi haeresis, seu potius omnium haereseon recursus, ac veluti sentina, ingruit, ac tot gentes tabo infecit. Inde etiam perversa prodiit quae nunc dicitur philosophia, omne iugum dirumpens, divina ratiunculis humanis metiens, ac libertatis specie animos incautos alliciens, ut omnia

¹ IV. Reg. XXIV, 2.

perturbet, omnesque populos iugo pessimae servitutis incurvet. Talis philosophiae, seu melius dixerimus insaniae praecones, mire signavit Paulus Apostolus ad Timotheum scribens, cum ait: « Erunt homines seipsos amantes, cupidi, clati, etc. ». Et idem ad Romanos: « Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt ».

Quocirca, Sanctissime Pater, quamvis summopere doleamus de hodierna perturbatione qua extranei eversores, suggerente ac favente Sardinia, patrimonium Sancti Petri dilacerant, populos fideles divexant, ac Sanctitatis Vestrae animum amaritudine complent, haud miramur hoc sacrilegum bellum ingruere, cum istiusmodi belli fautores, iam toties sua spe delusi, Sanctam Sedem et cum ea catholicam Ecclesiam supremo nisu evertere satagant.

Sed non praevalerunt. Qui habitat in Coelis irridebit eos, et cum multoties de tantis periculis romanum Principatum eriperit et eruerit, speramus quoniam et adhuc eripiet. Providentia Dei reguntur universa. Haec est quae attingit a fine ad finem fortiter, quae disponit omnia suaviter. Porro, si rebus gentium politicis invigilet, si societatem humanam stare curet, quanto magis Ecclesiam suam sanctam regere et conservare dignabitur, quae in pro-cinctu posita, contra spiritualia nequitiae in coelestibus perpetuo pugnat! Ubi Papa, ibi Petrus; ubi Petrus, ibi Ecclesia; ubi Ecclesia, ibi Christus, qui imperabit mari, et flet tranquillitas magna.

Ita sane, Sanctissime Pater, speramus fore ut inimici temporalis Principatus vestri, qui sunt Ecclesiae hostes infensi, operiantur confusione et reverentia. Si forsitan ad tempus consistent, multisque angustiis populos romanae ditioni subiectos torqueant, tandem omnis sapientia eorum devorabitur, quia non est sapientia, non est prudentia, non est potentia contra Dominum.

Iam belli furor, qui inter maximos catholici orbis principes exarserat, pace subita et insperata sedatus est, antequam omnes Europae partes acie configerent, vel reipublicae christianae eversores, qui dominationem spernunt, maiestatem autem blasphemant, omnia miscerent. Foedus illud pacis tam optabile iura Vestrae San-

ctitatis asseruit, quibus honorem ampliorem adiacere voluisse Imperatores magnanimos, perspicuum est.

Haec sunt, Sanctissime et Amantissime Pater, signa melioris aevi et argumenta vigilantis de excelso Providentiae, in manu cuius sunt omnes fines terrae, consilia principum et sortes populorum. Haec sunt effectus orationum quas, iubente Vestra Sanctitate, pii Ecclesiae filii undequaque fuderunt.

Flectimus genua apud Deum, enixe petentes ut, quod tam benigne coepit, ipse perficiat, quatenus omnes devii ad rectum tramitem reversi, commissa defleant, vel saltem, si pertinacius per vetitum nefas ruerint, vi supera disiecti, confundantur et deficiant, ac tandem a territorio quod invadentes polluerunt turpiter aufugiant.

Ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, haec scribens amanter, sibi cleroque ac populo suae Dioecesis paternam vestram humiliter implorat benedictionem

Ruthenae, die 1 Augusti, in Festo S. Petri ad Vincula, anno 1859.

Vestrae Sanctitatis

Humillimus obsequentissimusque in Christo Filius

✠ LUDOVICUS *Episcopus Ruthenensis*

CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI RODEZ

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Dans notre Lettre pastorale du 2 février 1859, nous disions :

« Vous prierez pour Notre Saint-Père le Pape, qui est le point de mire des impies, des hérétiques, des schismatiques et des anarchistes répandus dans le monde; vaste conjuration des libres-penseurs contre la foi ».

Vous savez, Messieurs, ce qui s'est passé depuis cette époque, et comment, par suite de la guerre d'Italie, la révolution s'est installée dans une portion des États du Saint-Siège. Long-temps avant cette guerre, que la France a voulu faire uniquement contre la domination de l'Autriche, le gouvernement piémontais avait étendu sur la Péninsule le réseau de ses intrigues et de ses sociétés secrètes, afin de profiter de la première occasion favorable pour déposséder les princes régnants et le Souverain Pontife. Ce plan, habilement conçu, ne tarda pas à s'exécuter. Les émissaires du Piémont, dont les rôles étaient distribués d'avance, firent d'abord entendre avec une rare unanimité ce qu'on a appelé *les gémissements*

de l'Italie, dont les agitateurs de tous les degrés se firent les échos en Europe, et auxquels Sa Majesté sarde se montra d'autant plus sensible, que ce concert avait pour chorège son premier ministre.

Cela se faisait au nom des peuples: car, de même que Louis XIV disait: *L'État, c'est moi*; ainsi, aux époques de crise sociale, quiconque sait haranguer, écrire des libelles patriotiques, promettre et menacer avec audace, a le droit de s'écrier: *Le peuple, c'est moi*; en sorte qu'on peut dire à la vue des entrepreneurs de bouleversements: Tout est peuple, excepté le peuple lui-même. Le vrai peuple, c'est-à-dire la masse d'une nation, est habituellement témoin d'une révolution sans en connaître les causes; la partie malsaine de cette nation, qui se traîne dans les bas-fonds des capitales et des grandes villes, s'en fait ordinairement l'instrument et *travaille* au profit des meneurs; les honnêtes gens, qui sont en majorité, regardent avec stupeur et prennent le parti de laisser faire. C'est ce que l'historien Tacite a exprimé en peu de mots énergiques, qui peuvent servir d'épigraphe à tous les excès des prestidigitateurs de la démagogie: *Pauci audent, multi volunt, omnes patiuntur*.

La guerre d'Italie ayant produit une secousse générale dans cette contrée, les princes qui gouvernaient les duchés de Toscane, de Parme et Modène s'aperçurent bientôt que le terrain était miné sous leurs pieds et furent obligés de fuir en présence de l'insurrection.

Les États romains ressentirent aussi le contre-coup de cet ébranlement. La neutralité de cette puissance avait été reconnue par les parties belligérantes, et le Souverain Pontife restait dans sa capitale. Mais cet état de choses ne faisait pas les affaires de la révolution, parce que celle-ci, depuis long-temps, met en tête de son programme l'anéantissement de la Papauté comme souveraineté temporelle de Rome et comme souveraineté spirituelle de l'Eglise.

Riche de toutes les haines des sectaires, et des haines encore plus ardentes, s'il est possible, de la philosophie contemporaine, propagées par ses journaux et par ses sociétés secrètes, la révolution avait tressailli de joie en voyant qu'elle pouvait relever au-delà des Alpes son drapeau, abattu en France par le coup-d'État du 2 Décembre, en pensant que, cette fois, le Pape ne lui échapperait pas, et en comptant pour peu de chose tout ce qui n'aurait point pour résultat le renversement de cette Puissance. Elle lança donc sur l'Italie cette foule de conspirateurs qui avaient été forcés d'en sortir précédemment, et qui, de concert avec les agents piémontais, s'emparèrent de la situation. Sous cette double influence la Romagne se souleva contre son Souverain légitime, et, pour appuyer ce mouvement, le Piémont lui envoya ouvertement des hommes de guerre, des armes et des munitions.

Les choses en étaient à ce point quand nos armées furent conduites par la victoire sur les rives du Mincio. De ce côté-là, du moins, on ne voyait ni bassesse, ni perfidie, ni lâches fanfaronnades d'un patriotisme de club et de cabaret. C'étaient des braves qui se battaient contre des braves, et qui, à travers la mitraille, soutenaient l'honneur de la patrie. Si l'humanité avait à gémir sur les hécatombes d'hommes immolés à Magenta et à Solferino, du moins, nous contemplions avec orgueil les triomphes de nos drapeaux restés sans tache, chargés d'une glorieuse poussière et troués par les balles de l'ennemi.

Jugeant qu'il avait assez fait pour l'indépendance de l'Italie, l'Empereur des Français s'arrêta, parce qu'il ne voulait ni allumer l'incendie d'une guerre européenne, ni s'allier avec la révolution, comme il l'a déclaré depuis.

Vous savez, Messieurs, avec quelle joie fut reçue la paix de Villafranca, qui semblait présager l'organisation de la Péninsule sur les bases avantageuses posées dans ce traité et signées par les trois souverains.

Néanmoins, il n'en fut pas ainsi. Ni le Piémont, ni la révolution n'étaient satisfaits. Le Piémont voulait placer l'Italie tout entière sous son sceptre; la révolution voulait surtout détrôner le Souverain Pontife. On continua donc, dès que le canon eut fait silence, l'œuvre de démolition déjà commencée, au mépris des stipulations de Villafranca et du programme politique de Napoléon III. Bientôt on vit s'accomplir le second acte et l'on entendit le second concert du drame sardo-mazzinien. Les agents de cette détestable intrigue ayant choisi des électeurs, ces électeurs les choisirent à leur tour comme représentants des populations, et ceux-ci proclamèrent bien vite la déchéance des princes dans les duchés, et du Pape dans la Romagne. Le mot d'ordre fut suivi, et l'air fut exécuté avec une régularité aussi parfaite que l'avait été celui des *gémissements* de l'Italie.

Pour que le drame fût complet, il fallait encore procéder à un troisième acte, celui de *l'annexion* de ces pays à la Sardaigne, sous la dictature de Victor-Emmanuel. En peu de temps, ce nouveau coup de main fut exécuté. Les populations furent censées vouloir renoncer à leur autonomie, au sceptre de leurs souverains respectifs, à leurs droits, coutumes et libertés civiles et politiques, pour se livrer, sans restrictions ni conditions aucunes, aux appétits croissants du Piémont. On avait pensé que cette convoitise s'arrêterait au moins en face de la félonie de Bologne, ou plutôt en face de la Majesté la plus auguste du monde, et qu'on n'oserait pas donner les mains à la spoliation du Saint-Siège, ni sanctionner, par une acceptation, le fait éminemment anarchique d'une province qui se soustrait à son souverain légitime pour se livrer au voisin. Il n'en fut pas ainsi. L'acceptation fut un nouveau triomphe pour la révolution, c'est-à-dire pour le ramas des sectaires de toutes nuances, ligués contre la Papauté, et qui s'étaient rués sur l'Italie, ayant pour appui la presse démagogique de l'Europe et le fanatisme anti-catholique des hommes d'État de l'Angleterre. On sait assez que le dernier mot de cette synagogue de libres-

penseurs est la disparition de tout ce qui rappelle l'idée de Dieu parmi les hommes ¹. De là, cette haine immense, ces outrages et ces menaces contre le Pape, qui représente l'Église catholique, comme celle-ci personnifie la révélation divine, boulevard éternel de la conscience humaine, de l'ordre social et de la civilisation.

Combien n'y a-t-il pas, en Europe, de contrées où la conscience et la liberté sont écrasées sous le joug de la puissance publique ! Il y a là des *gémissements* qui ne sont pas factices : gémissements de l'Irlande et des Iles Ioniennes ; gémissements de la Pologne, de la Russie et de la Suède ; gémissements des chrétiens sujets de la Turquie ; gémissements de la Savoie, qui tend les bras à la France, etc. La révolution en prend-elle aucun souci ? Non ; elle garde le silence, surtout quand l'oppression pèse sur les catholi-

¹ PAGANISME ET RÉVOLUTION — « Le Paganisme, je le répète encore ici, ne consiste pas dans l'adoration de Jupiter ou de Vénus, de Boudha ou de Brahma : le paganisme consiste dans la substitution de l'homme à Dieu.

« Ainsi, dans l'ordre philosophique, il n'est que le *rationalisme*, ou la négation de toute raison, de toute foi et de toute vérité ; dans l'ordre moral, il n'est que le *sensualisme*, ou la destruction de toute vertu et de tout devoir ; dans l'ordre domestique, il n'est que l'*individualisme*, ou la destruction de tous les liens domestiques, et, par conséquent, l'anarchie ou l'esclavage de la famille, qui, tôt ou tard, se reproduisent dans l'État ; dans l'ordre économique, il n'est que le *communisme*, ou bien le morcellement des terres, la loi agraire, l'anéantissement de toute propriété ; dans l'ordre *civil*, il n'est que le *centralisme*, ou l'absorption de tous les pouvoirs subalternes par un seul pouvoir suprême, disant : « L'État, c'est moi ». Dans l'ordre politique, il n'est que le *despotisme*, ou le caprice remplaçant la justice, et la force, le droit ; dans l'ordre international, il n'est que le *vandalisme*, ou le brigandage sur une grande échelle, l'oppression des États faibles par les États forts, et l'extinction de toute nationalité ; enfin, dans l'ordre religieux, le paganisme n'est que le *césarisme* ou le pouvoir politique s'emparant et disposant à son gré de toute religion, de toute croyance ; dominant la pensée et la conscience, étouffant toute personnalité humaine, et créant la barbarie.

« Ce que l'on appelle la « révolution » a fait et fera toujours ecla ; donc la révolution n'est que le paganisme restauré en Europe, mis en action, appliqué dans ses plus petits détails à l'ordre social et élevé à sa plus haute puissance ». (Le P. Ventura de Raulica : *Le Pouvoir politique chrétien*, p. 536 et 57).

ques. Mais elle a choisi l'Italie pour théâtre de ses exploits libérateurs, parce que là est Rome, siège d'une Puissance détestée.

La révolution devait donc au roi qui avait fait son œuvre un témoignage de haute satisfaction, et elle le lui infligea par l'organe de Mazzini, dont la lettre restera comme une triste leçon et comme une menace ¹.

Voilà, Messieurs et chers Coopérateurs, le résumé historique des événements de l'Italie, par lequel nous avons voulu vous montrer que, si l'auguste Pie IX est poursuivi avec tant d'acharnement, c'est parce qu'il est Pape, et que l'anéantissement de la Papauté est la devise des Calons de l'hérésie, du schisme, de l'impiété et de la démagogie, réunis tous en ce point capital. Ils savent bien que son gouvernement ne le cède à aucun autre, et

¹ Avant, pendant et après les actes de révolte, le Piémont a tout mis en œuvre pour les faire naître, les développer, les consommer. Au commencement, ses provocations directes, assez visibles à travers les nuages dont il les enveloppait, étaient une iniquité bien odieuse, mais plus ou moins voilée. Sa coopération officielle par l'envoi de ses commissaires a été un mépris public du droit public. La sanction qu'il a donnée dernièrement, comme une chose toute simple, méritoire, glorieuse, à la déchéance du Pape dans les provinces de la Romagne, est une énormité hors ligne, qui avait été jusqu'ici sans exemple, peut-être, dans les annales de sociétés chrétiennes. Qu'un roi, qui s'est emparé d'un pays par la force des armes et qui le garde pour lui, réponde par des paroles flatteuses aux adresses de ses nouveaux sujets, c'est ce qui s'est vu dans tous les temps. Qu'une dictature révolutionnaire, qui se déclare en état de guerre contre toutes les monarchies, comme l'a fait en France la Convention, applaudisse publiquement à la destruction du pouvoir légitime dans les pays qu'elle a soulevés, cela s'est vu quelquefois. Mais qu'un gouvernement qui se dit monarchique accepte solennellement, à la face du monde, du hant d'un trône, l'acte qui prononce, à son profit, la déchéance d'un autre gouvernement avec lequel il est en paix, et dont il a promis de respecter l'indépendance; qu'il félicite les auteurs de cet acte, qu'il les caresse, qu'il les glorifie, qu'il les exhorte à persévérer, qu'il leur promette son appui dans les conseils de l'Europe, nous ne rappelons rien de pareil dans l'histoire des peuples civilisés. Si cette énormité pouvait passer impunément, si, par impossible, elle venait à être sanctionnée, on serait tenté de se demander ce qu'est devenue, non plus la loyauté politique, mais la pudeur sociale ».

(*Observations au sujet des Attentats dirigés contre la Souveraineté temporelle du Pape*, par Mgr l'Évêque de Perpignan, p. 15).

qu'il en surpasse beaucoup d'autres, en justice, en douceur, en vraie liberté, en progrès scientifiques, artistiques et industriels. Leurs griefs contre ce gouvernement ont été cent fois réfutés, ou singulièrement atténués, jet s'ils les répètent avec obstination, ce n'est que pour séduire les esprits faibles. Le crime de Pie IX est d'être Pape, comme le crime de Louis XVI fut d'être roi.

Des hommes bien intentionnés pensent que si le Pape faisait, comme souverain temporel, certaines réformes, et s'il donnait à son peuple ce qu'on nomme vaguement des institutions libérales, il affermirait par-là son pouvoir et désarmerait les factions liguées contre lui. C'est là ce qu'on peut appeler l'erreur des honnêtes gens, et Pie IX en fit lui-même la triste expérience. Non, rien ne pourrait assouvir le génie implacable de la démagogie, qui convoite Rome depuis si long-temps, et qui veut, non pas améliorer, mais anéantir le gouvernement temporel des Papes, afin de frapper au cœur l'Église catholique et de réaliser le rêve sanglant de l'unité italienne. Des réformes! Mais n'en est-il pas question partout? Si nous prêtons l'oreille, n'entendons-nous pas ce cri retentir en Angleterre, en Allemagne, en Russie, à Constantinople? C'est là, certes, un vaste champ où pourrait s'exercer le zèle des amis de l'humanité. Mais non, c'est en Italie, c'est surtout dans les États du Saint-Siège, que ce cri devient le signal de la démolition. N'est-il pas évident que cette haine privilégiée contre le meilleur et le plus légitime des souverains a pour objet principal le caractère dont il est revêtu pour gouverner l'Église et maintenir partout les droits sacrés de la pensée humaine?

Vous le savez, Messieurs, pour que le Souverain Pontife puisse exercer avec liberté et indépendance son auguste ministère et offrir au monde les garanties d'une haute impartialité, il ne doit être le sujet de personne. Aussi, dès que l'Église eut conquis, à force de souffrances, le droit de cité, l'*existence publique* dans l'empire romain, on vit se dessiner les plans de la Providence à l'égard de la Papauté. Constantin quitte Rome et établit le siège de son

empire à Byzance. Dès lors, les Empereurs n'exercent plus sur l'Occident qu'une action éloignée, souvent tracassière sur différents points de la théologie, et finalement impuissante contre l'invasion des Barbares. À cette époque de transition du monde ancien au monde nouveau, la Papauté grandit aux yeux des peuples par ses bienfaits et par la force morale, qui lui est inhérente. Plusieurs fois elle sauve Rome et l'Italie d'une ruine totale, et plusieurs fois aussi les Papes sont victimes de leur dévouement au salut du monde. La force majeure des événements les investit d'une souveraineté de fait, contre laquelle luttent en vain les Exarques de Ravenne et les Rois lombards. Pepin-le-Bref et Charlemagne interviennent dans ce combat entre la civilisation chrétienne et la barbarie; et l'épée de la France garantit pour l'avenir l'inviolabilité du domaine temporel du Vicaire de Jésus-Christ.

Vous connaissez assez, Messieurs, la grande histoire de cette royauté nouvelle qui sortit des événements comme une fleur sort de sa tige. Vous connaissez ses luttes multipliées, ses revers et ses triomphes durant une période dix fois séculaire. Sous le rapport temporel, la Papauté est devenue la base et la sauvegarde des nations modernes; sous le rapport spirituel, elle a été le fondement et le salut de l'Église. Voilà ce qu'a produit la réunion de la souveraineté temporelle avec la primauté ecclésiastique sur une même tête, et cette réunion était tellement passée dans le droit public de l'Europe, que, lors du séjour des Papes à Avignon, ils acquirent le domaine de cette ville et du comtat Venaissin, afin de ne relever que de Dieu et de leur conscience.

C'est pourquoi, sans avoir besoin de nous étendre plus longuement sur l'origine de cette Puissance, sur sa légitimité et sa nécessité, nous nous contenterons de rapporter les paroles remarquables du grand Evêque de Meaux sur ce sujet si grave:

« Dieu qui voulait que cette Église, la Mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siège où tous les fidèles devaient gar-

der l'unité, à la fin, fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son Chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun, et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes; et que, tenant en main la balance droite, au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments ¹. »

Si donc la souveraineté temporelle n'est pas de l'essence même de la Papauté, si elle n'est pas un dogme de foi, et s'il est vrai de dire que l'Église a vécu primitivement sans cette condition de son plein développement et de son existence publique, il n'en est pas moins incontestable que, dans la situation actuelle des choses, la destruction de cette souveraineté causerait une perturbation redoutable dans le monde catholique. Le Pape cessant d'être souverain deviendrait sujet, et, par conséquent, perdrait cette indépendance que réclame la haute magistrature dont il est investi dans l'ordre spirituel. En butte au caprice des monarques ou aux agitations des peuples, la plupart du temps il ne pourrait rester libre qu'au prix de l'exil, de la prison ou de la mort. On aura beau se perdre en raisonnements et en formules hypocrites de respect envers le Chef spirituel de la catholicité, en cherchant à le dépouiller de sa souveraineté sur le patrimoine de saint Pierre: si l'on parvient à le renverser de ce trône où la Providence l'a fait asseoir depuis mille ans, tôt ou tard il reprendra le chemin des catacombes, de Valence ou de Fontainebleau. Mais l'Église catholique est toujours associée aux destinées de son chef, et, par conséquent, une telle violation des droits les plus sacrés marquerait pour elle une nou-

¹ Bossuet, *Discours sur l'Unité de l'Église*.

velle ère de persécutions. Catholiques, voilà où veulent vous conduire les hommes pervers qui, sous prétexte de liberté et d'indépendance, préludent à l'anéantissement de votre Religion par le renversement de la Papauté. Que diriez-vous si l'impiété vous expulsait encore de vos églises, comme elle le fit à l'époque néfaste de la Révolution française, et cela, sous prétexte que les premiers chrétiens n'avaient pas de temples publics, et qu'ils se confinaient dans leurs maisons pour célébrer les grandeurs de Dieu? Trouveriez-vous cette raison bien péremptoire? Vous répondriez que les temps sont changés; que le christianisme a conquis sa place au soleil de la publicité, par le sang de ses martyrs, par les lumières de ses docteurs et par l'immensité de ses bienfaits; vous diriez que toute tentative faite pour le refouler dans l'état domestique est une intolérable tyrannie, ou plutôt un acte de démence qui ne peut durer, parce que le vêtement d'un enfant au berceau ne peut convenir à un homme parvenu à la maturité de l'âge. C'est, néanmoins, par un raisonnement de cette force qu'on voudrait vous persuader que la souveraineté temporelle des Papes est inutile à l'Église et qu'il faut l'abolir. Cette souveraineté, dit-on, n'a pas existé dans les premiers siècles. Non, sans doute, puisqu'alors les Papes et les fidèles étaient sous le glaive de la persécution. Mais dès que les vieux tyrans disparurent, et que le christianisme prit solennellement possession du monde au nom du Christ Rédempteur, les peuples ont voulu faire une existence élevée et indépendante à leur Père commun, afin qu'il fût le docteur et l'arbitre de tous, sans être le sujet ou l'esclave de personne, et qu'il restât ainsi le gardien intègre du droit, de la justice, de la conscience et de la dignité humaine au milieu des rivalités et des révolutions des empires ¹.

¹ « Une foule de savants écrivains ont fait, depuis le XVI^e siècle, une prodigieuse dépense d'érudition pour établir, en remontant jusqu'au berceau du christianisme, que les évêques de Rome n'étaient point, dans les premiers siècles, ce

« Ce sont, disait Napoléon I, ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils ont bien fait ! »

Dans nos temps modernes, les docteurs de mensonge ont tellement falsifié l'histoire et abaissé le niveau de la raison publique, qu'ils sont parvenus à persuader aux enfants de l'Église eux-mêmes que la grande existence des Papes fut conquise par l'orgueil et l'ambition, tandis qu'elle fut la conséquence naturelle et irrésistible de l'établissement public et universel de l'Église, et que les peuples catholiques jugèrent, d'un commun accord, que toute autre place qu'un trône serait indigne d'eux. En honorant ainsi les Chefs de leur Religion, en garantissant leur indépendance, en leur soumettant aussi la décision de leurs débats temporels, c'était eux-mêmes qu'ils honoraient, et ils n'auraient pas souffert que la loi universelle des esprits et des cœurs eût pour organe un homme sujet d'un monarque quelconque, qui eût pu exploiter à son profit une si haute autorité. Ah ! c'est qu'alors on comprenait la dignité de la conscience humaine, et qu'en se soumettant à l'Église, on entendait bien ne se soumettre qu'à Dieu. C'est ce qui explique aussi la susceptibilité jalouse des diverses puissances catholiques relativement au nombre des cardinaux qui représentent chacune

qu'ils furent depuis, supposant ainsi, comme un point accordé, que tout ce qu'on ne trouve pas dans les temps primitifs est abus. Or, je le dis sans le moindre esprit de contention, et sans prétendre choquer personne, ils montrent en cela autant de philosophie et de véritable savoir que s'ils cherchaient dans un enfant au maillot les véritables dimensions d'un homme fait. La souveraineté dont je parle en ce moment est née comme les autres, s'est accrue comme les autres. C'est une pitié de voir d'excellents esprits se tuer à vouloir prouver, par l'enfance, que la virilité est un abus, tandis qu'une institution quelconque adulte, en naissant, est une absurdité au premier chef, une véritable contradiction logique. Si les ennemis éclairés et généreux de cette Puissance (et certes, elle en a beaucoup de ce genre) examinent la question sous ce point de vue, comme je les en prie avec amour, je ne doute pas que toutes ces objections tirées de l'antiquité ne disparaissent à leurs yeux comme un léger brouillard ». (Le comte J. de Maistre ; *Essai sur le Principe générateur des Constitutions politiques*, pag. 32. Lyon, 1858).

d'elles dans le conclave où se fait l'élection du Pape, et dans le Sacré-Collège qui forme son conseil. Cette susceptibilité des *Couronnes* a sa raison d'être dans la crainte qu'une trop large part d'influence faite à l'une d'entre elles dans le gouvernement de l'Église ne tourne au détriment des autres. Tant il est vrai que l'indépendance de la Papauté est partout une garantie des intérêts nationaux ! Hôte ou sujet d'un peuple quelconque, le Pape perdrait cette belle prérogative, et quand même il ne serait ni influencé ni opprimé, il deviendrait un objet de défiance universelle. Alors on verrait partout se produire les tendances à l'établissement des *églises nationales*, comme elles existent en Angleterre, en Russie, en Prusse, en Suède, et comme la Révolution avait tenté d'en introduire une en France. Instruments de règne, esclaves de la puissance politique dont elles reçoivent leurs chefs, leurs croyances et leur discipline, ces églises seraient la tyrannie universelle des âmes et l'anéantissement de l'Évangile, qui a donné à l'homme sa véritable liberté en lui apprenant à rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, c'est-à-dire, en séparant le pouvoir spirituel du pouvoir temporel. Par quels degrés d'abaissement intellectuel est-on parvenu à persuader à certains peuples que le Fils de Dieu est venu sur la terre pour qu'ils dussent recevoir leur foi, leur morale et la forme de leur culte, d'un roi ou d'une reine, d'une assemblée parlementaire ou d'un bureau d'administration ? Nous savons que ce crime de lèse-Évangile et de lèse-humanité ne peut se généraliser, parce que l'Église a des promesses de Dieu qui ne sont pas vaines. C'est pourquoi, si le Souverain Pontife était victime des trames ourdies savamment contre lui, et de l'invasion des agents révolutionnaires qui infestent ses États, ce triomphe de la force brutale sur le droit n'aurait qu'un temps. Mais combien ce temps d'épreuve serait dangereux pour l'Église ! combien de tentatives ne verrait-on pas se renouveler contre sa divine constitution et contre ceux qui voudraient lui rester fidèles ! Le jour où la révolution aurait obtenu ce succès,

elle marcherait ouvertement à son but final, qui est l'anéantissement du catholicisme, à l'aide de son vieux programme, où figureront toujours la spoliation du sanctuaire ¹, la proscription et les massacres, suivis d'un système de lois combinées habilement pour réduire au rang des parias les catholiques qui auraient survécu. Le tout au nom de la liberté et du progrès social.

Nous ne croyons pas nous faire illusion en prévoyant ces tristes conséquences de la catastrophe qui ruinerait la souveraineté temporelle du Pape, parce que ces conséquences sont prévues et voulues par ceux qui travaillent avec tant d'acharnement à cette œuvre d'iniquité, ou, du moins, par ceux qui sont à la tête du mouvement, et par les complices que leur fournissent l'Angleterre, la Sardaigne, ainsi que la émagogie européenne. Pour dire ce qu'ils veulent, il suffit de savoir ce qu'ils sont. Ces fiers hiérophantes de la liberté sont la même race d'hommes qui a encensé toutes les tyrannies, celles d'en haut comme celles d'en bas. Qu'elle soit coiffée d'une couronne ou d'un bonnet phrygien, qu'elle s'appelle Néron, Henri VIII ou Robespierre, cette tyrannie leur plait dès qu'elle écrase les enfants de l'Église; ils mettent volontiers à son service leur rhétorique et leur philosophie, et ils seraient disposés à célébrer l'excellence du knout, pourvu qu'il ne tombât que sur le sacerdoce et les populations catholiques. À eux le droit d'insulter et de calomnier. Mais dès qu'on entreprend de leur répondre et de les démasquer, ils recourent aux mesures expéditives de la violence. C'est ainsi que, dans le royaume de Sardaigne,

¹ Le pillage des biens de l'Église a pris différents noms, selon les lieux et les temps. Il s'est appelé *secularisation*, *désamortissement*, *incamération*, etc.; mais il est toujours resté *pillage*, et il restera tel, quand même il se déguiserait sous le nom d'*annexion*.

On attribue au prince de Talleyrand d'avoir dit que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Quoi qu'il en soit de cette ironie, si l'on voulait une bonne fois appeler chaque chose par son nom, il deviendrait possible de restaurer l'ordre moral et social. Alors s'en serait fait de la révolution.

au milieu des orgies de la presse, du théâtre et de la caricature, ils ont bâillonné les journaux catholiques, grâce à la suspension indéfinie du gouvernement parlementaire ; c'est ainsi qu'ils enchaînent, par la terreur et l'assassinat, l'Italie centrale au char de la révolution. C'est ainsi qu'en France, dès que les Évêques se sont mis à plaider la cause du Saint-Siège, ces mêmes hommes se sont empressés d'invoquer contre eux le bras séculier, sous prétexte d'immixtion dans la politique.

Diviser, avilir, persécuter le catholicisme et l'*étouffer dans la boue*, tel est le but avoué de la coalition de l'hérésie, du rationalisme et de l'anarchisme moderne. C'est pour cela qu'elle veut détrôner le Pape et faire de Rome chrétienne la capitale d'une tyrannie athée. Tout autre prétexte mis en avant ne peut plus tromper que les esprits faibles.

Sans doute, la main de Dieu enchaînera la puissance du mal. Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre l'Église, et, jusqu'à la fin des temps, on pourra répéter ces belles paroles d'un de nos poètes :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Mais, nous l'avons dit, la sainte Épouse de Jésus-Christ se trouverait exposée à de terribles épreuves, si son Chef visible était obligé de reprendre le chemin de l'exil. Vous savez qu'il est écrit : « Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées ». Errant de pays en pays, où trouverait-il à reposer sa tête, surtout à une époque où l'on sent partout le sol trembler sous ses pas ? Comment s'environnerait-il du Sacré-Collège, qui forme son conseil et qui partage avec lui le gouvernement du monde catholique ? Que deviendraient ces congrégations de cardinaux, dont les admirables travaux sont indispensables au maintien de la foi, des mœurs, de la discipline, de la liturgie, et à la propagation de l'Évangile parmi

les nations infidèles ? Où et comment se ferait l'élection d'un nouveau Pape, lorsque Dieu appellerait aux joies du Ciel celui qui aurait été si cruellement éprouvé sur la terre ? N'aurait-on pas à craindre le retour de ces divisions déplorables qui donnèrent naissance au grand schisme d'Occident ? La haine implacable des ennemis de l'Église ne poursuivrait-elle pas le Pape détrôné, avec tout son entourage, jusques dans sa retraite la plus reculée, et ne s'efforcerait-elle pas d'abattre la puissance amie qui lui aurait offert un asyle ?

Vous voyez, Messieurs et chers Coopérateurs, combien de questions surgissent, dès qu'on veut examiner sérieusement les choses avec l'attachement profond à l'Église catholique qui doit caractériser le clergé et tous les vrais enfants de Dieu.

Aussi, les dangers que court le premier Pasteur préoccupent vivement son troupeau dans toutes les parties du monde, comme les premiers fidèles étaient préoccupés de l'emprisonnement de saint Pierre. Partout l'Épiscopat élève la voix, soit pour protester énergiquement contre la violence qui serait faite au chef de la catholicité, soit pour repousser les calomnies et les outrages dont on l'accable, soit pour signaler les conséquences funestes de la spoliation du Saint-Siège, même au point de vue de la politique de la France et de l'intérêt social de l'Europe¹ ; soit, enfin, pour

¹ Les partisans de la spoliation du Pape s'appuient sur deux raisonnements principaux. Ils disent d'abord : Il y a une foule d'abus à réformer dans les États pontificaux ; donc les habitants de ces États ont le droit de s'en séparer et de se donner à un autre souverain, et celui-ci a aussi le droit de les recevoir. Ce droit, c'est celui de l'*annexion*. Il est facile de voir que l'inexorable logique ferait sortir de cette doctrine le bouleversement général et permanent de tous les gouvernements. Où ne se plaint-on pas des abus ? Toutes les révolutions religieuses et civiles n'ont-elles pas eu pour cri de guerre : *La réforme !* Mais ce qu'il y a de plus opposé à la réforme, c'est la révolution, et Royer-Collard avait raison de dire aux électeurs de Vitry, après 1830 : « Messieurs, les révolutions ne rapportent jamais ce qu'elles coûtent ». Toutefois, l'inconvénient de la carte à payer est encore le moindre. Dans le domaine de la morale et des institutions politiques,

inviter les fidèles à redoubler de ferveur dans la prière, afin d'obtenir de la divine miséricorde l'apaisement des esprits et des cœurs, le rétablissement de l'ordre dans les États romains, et le triomphe définitif du droit sur l'usurpation révolutionnaire.

Depuis l'origine des événements, nous n'avons cessé nous-même d'invoquer le secours du Très-Haut, qui tient en sa main les destinées des rois et des peuples. Quelque temps après (le 1 Août), nous avons mis aux pieds du Saint-Père l'expression respectueuse de notre vive douleur ainsi que de nos espérances, et nous avons donné par là satisfaction à notre amour filial. La réponse que nous avons reçue du Saint Pontife est empreinte d'une tristesse courageuse et d'une charité qui ne cesse pas d'aimer des enfants coupables. Vous trouverez à la suite de notre présente Circulaire les pièces de cette correspondance.

Provoqué par les outrages que les journaux démagogiques ne cessent de prodiguer à notre Chef hiérarchique et à son gouvernement, nous avons écrit au Directeur de l'un d'eux pour le prier

ce qu'il y a de plus grave, ce sont les principes proclamés et acceptés, parce qu'ils tendent invinciblement à faire le tour du monde. Si donc il est une fois admis qu'une province, excitée et aidée par la puissance voisine, peut se détacher de sa capitale pour se jeter dans les bras de cette même voisine, et que ce baiser amical crée un droit de souveraineté sous le titre d'*annexion*, quel sera le coin de terre à l'abri des mêmes perturbations ? L'Espagne ne pourrait-elle pas, pour s'arrondir, pratiquer l'annexion successivement sur les diverses provinces du Portugal ; la France, sur la Savoie et la Belgique ; l'Allemagne, sur l'Alsace et la Lorraine ; la Grèce, sur les Iles Ioniennes, etc., etc. ? On se récrie et l'on dit que de pareilles tentatives échoueraient contre le droit international ou contre une défense vigoureuse. À la bonne heure ! Mais si vous reconnaissez le droit des gens, pourquoi n'en faites-vous pas l'application aux États romains et aux duchés ? Si, au contraire, vous ne reconnaissez d'autre règle politique que la ruse et la force, vous arrivez ainsi à inaugurer dans le monde civilisé la morale publique des Ilus et des Vandales, des ours et des panthères.

C'est là, comme on le voit, une grave considération d'intérêt général. Il ne s'agit plus seulement ici de l'équilibre européen, mais il s'agit des questions les plus élémentaires d'ordre et de justice sociale. Il s'agit de savoir si l'on devra écrire sur la porte de toutes les chancelleries et de tous les congrès :

« La raison du plus fort est toujours la meilleure ».

d'en discontinuer l'envoi qu'on s'était permis de nous faire. Cette lettre a suscité contre nous les clameurs de quelques feuilles de même nuance, qui se croient maîtresses souveraines de la raison publique, et nous nous sommes réjoui d'obtenir ainsi notre part des injures prodiguées largement à tout ce qu'il y a de saint et de vénérable parmi les hommes. Quelques jours après, nous avons fait acte d'adhésion à la protestation courageuse et éloquente de Monseigneur l'Évêque d'Orléans, qui fera le tour du monde catholique.

Mais nos paroles sont peu de chose au milieu de la tempête qui sévit autour de la barque de Pierre. Une seule voix a pu dominer ce bruit, et cette voix est celle du Souverain Pontife. L'allocution papale du 26 Septembre restera comme un monument de la tristesse et du calme, de la force et de l'ineffable douceur qui habitent le cœur de l'auguste Pie IX. Nous y voyons aussi le désolant tableau des désordres de tout genre que traîne après elle la révolution, tout en se vantant de faire le bonheur des peuples.

C'était un autre principe qui dirigeait Napoléon I, lorsqu'il disait : « Traitez avec le Pape comme s'il avait deux cent mille hommes ». Cette phrase-là exhale un parfum de droiture et de haute civilisation qui reportent la pensée aux vieux temps de la chevalerie, où l'on comprenait le sens des mots : *galant homme*.

L'autre raisonnement sur lequel s'appuie la Révolution est celui-ci : Les peuples ont partout et toujours le droit de disposer d'eux-mêmes comme ils l'entendent, et le droit de souveraineté n'est qu'un préjugé du moyen-âge. Il n'y a d'autre souverain au Ciel et sur la terre que le peuple. Pourquoi donc les Romaguols et les Romains seraient-ils seuls exclus de cette faculté commune ? On n'en a pas encore, il est vrai, fait usage partout. « Nous ne sommes nullement obligés d'aborder à la fois, et le même jour, toutes les parties de cette grande tâche. C'est un drame en plusieurs actes divisés par des intermèdes, dont le travail pacifique a le droit et la mission de s'emparer.... Le révolutionnaire ardent.... appelle une purification générale, un coup de balai universel, sans songer que peut-être ceux qu'il veut affranchir ne sont pas encore mûrs pour la liberté ». (*L'Opinion nationale*, 1 Octobre 1859).

Je n'ai pas à combattre ici la théorie du *coup de balai universel*. Mais si j'avais le malheur d'être roi ou prince régnant, elle ne me sourirait pas. *Caveat consulens*. J'ai seulement voulu montrer dans cette note la liaison qui existe entre la question romaine et l'intérêt social de l'Europe.

Il est consolant pour nous, Messieurs et bien-aimés Coopérateurs, de vous transmettre ce document, parce que votre cœur, nous en sommes assuré, s'associera aux douleurs du Vicaire de Jésus-Christ, qui sont les douleurs de l'Église. Vous redoublerez aussi de ferveur pour faire une sainte violence au Ciel et obtenir que la province de Bologne soit bientôt délivrée du joug des aventuriers, dictateurs, gouverneurs, commissaires, bandes armées, intendants, etc., qui l'oppriment, qui la corrompent et la ruinent.

En conséquence, à partir de la réception de cette Circulaire, tous les prêtres de notre diocèse réciteront chaque jour au saint Sacrifice de la Messe, jusqu'à la fête de Noël, les oraisons *pro Papa*.

On récitera la même prière à tous les saluts du Saint-Sacrement.

MM. les curés, les supérieurs des séminaires et les aumôniers recommanderont aux communautés religieuses, aux pieuses associations et à tous les fidèles, d'unir leurs prières à celles de l'Église, et de faire quelques communions extraordinaires à cette intention.

Enfin, nous n'oublierons pas que la Reine des Cieux, l'auguste Vierge Marie, est cette Femme mystérieuse qui a écrasé la tête du serpent, et que c'est elle, après Dieu, qui est la vie, la joie et l'espérance du monde : *Vita, dulcedo et spes nostra*. Nous la prions donc avec une confiance qui s'obstine, selon la belle expression de l'illustre Cardinal de Bordeaux, et nous appliquerons à l'intention du Souverain Pontife ces pratiques si nombreuses et si touchantes que la piété chrétienne suggère chaque jour aux enfants de l'Église.

N'en doutez pas, Messieurs et bien-aimés Coopérateurs, cette diplomatie céleste de la prière, ces aspirations de nos cœurs, ré-

unies comme en un faisceau, seront d'un grand poids dans la balance des destinées du Saint-Siège, de l'Église et de la société européenne. Nous en avons pour garant ces belles paroles de Jésus-Christ: « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera ».

Recevez l'assurance de notre affectueux dévouement.

Rodez, le 8 Novembre 1859.

✠ LOUIS *Évêque de Rodez*

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI AUCH

L'ARCIVESCOVO ED IL CLERO DI AUCH

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Archiepiscopus Auxitanus, Capitulum, Decanus scilicet et Canonici Ecclesiae Metropolitanae, Archipresbyteri et Parochi in synodo dioecesana congregati et totius Auxitanae dioecesis Clerus, in praesenti Apostolicae Sedis tempestate, maestissimum animum ad pedes Sanctitatis Vestrae deferunt.

Ex quo nonnulli homines, Ecclesiae hostes infensissimi, nihil non moliri visi sunt ut, sublata a finibus vestris pace, omnia misceantur et in peius convertantur, summopere doluimus scientes non alium ipsis esse finem quam Sedis Apostolicae subversionem et ruinam.

Nunc autem cum temerario ausu Apostolicam ditionem iam non in occulto sed manifeste iidem invaserint manum mittentes in arcam foederis quae virgam sacerdotii continet, apud nos « *Omne ca-
put languidum et omne cor moerens.* »

Si quid, ait Apostolus, in corpore patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra. Nunc autem non solum membrum quoddam sed caput ipsum dolet et ipsum Ecclesiae gemit cor unde in omnem subministrationis iuncturam effluit spiritus vivificans: nobis

igitur qui, minimum quidem sed vivens tamen membrum sumus, idem omnino dolor est, iidem gemitus, eadem lacrymae. Quae pax esse potest filiis cum bellum ingruit Patri?

Et hoc imprimis dolendum nobis est quod charissimi Apostolicae Sedis filii Ecclesiae matris viscera torqueant.

Utinam vehemens dolor filiorum in levamen Patris cedere posset!

Nobis idcirco in unum congregatis prima cura fuit unanimes ad Dominum effundere preces, cum Propheta dicentes: « *Exurgat Deus et dissipentur inimici eius, et fugiant qui oderunt eum a facie eius, sicut deficit fumus deficiant.* »

Plurimum confidimus quod gens nostra, quae ab antiquo gladium Dei in orbe portat, temporalem Sanctae Sedis tutelam toties invictae susceptam non deseret, sed opportuno tempore, cum scilicet Dominus eius dexteram apprehenderit, omnem voluntatem eius complebit, gloriosos, seu impios terrae humiliabit et causae Dei ultrix existet.

Dignetur Sanctitas Vestra quae persecutionem patitur sed non angustiat, aporiat sed non destituit, praesens doloris nostri testimonium benigne suscipere, et ex suo ultra modum afflicto corde quod maledicatur et benedicatur, blasphematur et obsecratur, optatam promovere pro condolentibus filiis benedictionem.

Ad pedes Beatitude Vestrae provoluti

Sanctitatis Vestrae

Auxis, in synodo, die 14 Octobris 1859.

Humillimi et devotissimi Filii

✠ ANTONIUS Archiepiscopus Auxensis

(Seguono le altre firme del Clero).

CIRCOLARI
DELL' ARCIVESCOVO DI AUCH

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

I.

MONSIEUR LE CURÉ,

Nous nous empressons de vous transmettre une Encyclique du Souverain Pontife, que nous venons de recevoir.

(Segue l'Enciclica del Santo Padre).

Cette lettre est adressée à tous les Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques et autres Ordinaires des lieux, qui sont en grâce et en communion avec le Saint-Siège. Les paroles que vous venez d'entendre arriveront aux extrémités de la terre. La douleur de Pie IX sera la douleur de toute l'Église; car l'Église est un corps uni en J.-C. par un lien si intime, que ce qu'un membre souffre, tous les membres le souffrent, nous dit S. Paul: et ici ce n'est pas dans un de ses membres, c'est dans son Chef que l'Église souffre et se sent atteinte.

Or, l'expression de la douleur de l'Église, ce ne sont pas de stériles gémissements, c'est la prière. Lorsqu'elle commençait à

prendre possession du monde et que les Juifs essayèrent de l'enchaîner dans le premier des Papes, elle priaït sans interruption : « *oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo* » (Act. Ap. XI); et les Anges ouvrirent la prison de S. Pierre et brisèrent ses fers. Ce qu'elle fit lorsque, née de la veille dans le tombeau du Sauveur, et sortant à peine du Cénacle, elle rencontra l'opposition de la Synagogue; elle l'a fait de siècle en siècle, toutes les fois que le monde et l'enfer ont entrepris de barrer le chemin de ses immortelles destinées; elle a prié; et les obstacles qui paraissent les plus insurmontables ont été renversés. La vie de l'Église, c'est la prière, parce que par la prière elle participe à la vie de Dieu. Ce miracle est voilé aux puissances de ce monde, qui ne sont pas éclairées par un rayon d'en Haut: et voilà pourquoi on les a vues se heurter, en aveugles, d'âge en âge, et se briser contre la puissance de l'Église, si faible en apparence, et qui seule demeure, tandis que tout passe, tout s'écroule autour d'elle.

Ému par la pressante exhortation qui lui est adressée, le monde chrétien unira sa prière aux prières de Pie IX. Partout où l'oblation sainte est offerte, c'est-à-dire, suivant la parole du Prophète, dans tous les lieux de la terre, le prêtre « *prendra avec une foi plus vive l'encensoir et le feu de l'autel, il jettera de l'encens dessus, il conviera le peuple; sa prière et la prière du peuple monteront, avec la fumée de l'encens, vers le Ciel.* » Dans l'oratoire le plus humble de nos campagnes, comme dans nos grandes basiliques, vieux témoins des révolutions des empires de ce monde et des triomphes de l'empire de J.-C.; depuis les églises de planches où les sauvages de l'Océanie s'agenouilleront peut-être avec plus de ferveur que nous, jusqu'à Saint-Pierre de Rome où Pie IX résumera dans son âme les tristesses, la confiance, la foi de tout le monde catholique, une supplication s'élèvera de toutes les parties de la terre. L'humanité priera pour le Pape dans toutes les langues qui se parlent sous le Ciel; car, il n'y a pas une langue où le doux nom de Père ne soit le nom propre qui le désigne.

Et comment ce cri unanime pourrait-il être repoussé? Est-ce que J.-C. ne nous a pas dit que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom nous sera accordé? Et ici que demandons-nous au Père céleste, sinon que les promesses qu'il a mises sur les lèvres de son Fils soient accomplies?

La fille aînée de l'Eglise, la France, en s'unissant à la prière du monde catholique, a quelque chose de particulier à demander. C'est que Dieu ne transporte pas à d'autres nations la faveur qu'il lui a faite de la choisir pour être la protectrice de l'indépendance du Saint-Siège; et ce vœu sera exaucé: nous en avons pour garant la confiance même de Pie IX. Comment ne serions-nous pas touchés de l'assurance avec laquelle il affirmait devant les Cardinaux que, non seulement les armées françaises qui sont en Italie ne feront rien contre le pouvoir temporel et la domination du Saint-Siège, mais, au contraire, le protégeront et le conserveront? (Allocution du 20 Juin).

Auch, en la fête de Ste-Élisabeth, 8 Juillet 1859.

II.

Cette Circulaire était imprimée, Monsieur le Curé, elle allait vous être adressée, lorsque le télégraphe annonça la conclusion de la paix.

La paix étant faite, on pensa qu'il n'y avait plus lieu de prier pour la paix : qu'il ne restait qu'à témoigner à Dieu notre reconnaissance.

Après y avoir plus mûrement réfléchi, nous en avons jugé autrement.

Toutes les fois que Dieu parle au monde par la bouche de Celui qui tient sa place ici-bas, le monde a droit d'entendre sa parole. Il y a dans tout ce qui émane du Pasteur suprême une grâce toute spéciale, d'un ordre à part, dont les fidèles ne doivent pas être privés. Nous vous aurions dérobé un don céleste en ne faisant pas arriver jusqu'à vous l'Encyclique de Pie IX.

De plus, la paix a été conclue avant que le peuple chrétien ait pu répondre à l'appel du Souverain Pontife ; mais Dieu a entendu cet appel. Et qui nous défendrait de penser que là est la véritable cause de la solution inespérée, providentielle, qui a dénoué tout-à-coup une situation où, à envisager les choses humainement, on ne voyait que des difficultés et des périls ? Élevons nos pensées à la hauteur de notre foi. Il n'y a en Dieu ni hier, ni demain, point de jours qui se succèdent : mais, l'immobile Éternité, d'où Dieu conduit les mobiles événements de ce monde, d'après un ordre qui résiste à toute la force de l'homme, à toute sa sagesse, à tout son orgueil, et que l'humble prière fléchit et modifie. L'acte de confiance et d'amour, exprimé en des termes si admirables dans l'Encyclique de Pie IX, n'a pas été plutôt formé

dans le cœur de ce saint Pontife, qu'il est monté jusque au cœur de Dieu. Dieu a vu la prière de l'Église universelle dans la prière de Celui en qui se résume toute la vie de l'Église, et sa miséricorde nous a prévenus; et il s'est hâté de faire dans le ciel la paix qui a été immédiatement scellée sur la terre. Car c'est Dieu, comme nous avons eu occasion de l'expliquer, qui fait la guerre et la paix: la guerre, lorsque nous la rendons nécessaire, lorsque nous l'imposons, pour ainsi dire, à sa justice; la paix, lorsque nous laissons un libre cours à sa miséricorde: « *Dominus faciens bellum — Dominus faciens pacem.* »

Dieu avait combattu; il avait, si nous osons le dire, fait évidemment la guerre avec nous: « *Dominus faciens bellum.* » Comment ne pas voir sa main dans cette suite de triomphes, de succès inouïs, qui, pendant deux mois, ont marqué chacun des pas de notre Empereur et de notre armée, et dont le souvenir sera immortel? — Si l'on nous disait que nos soldats ont prouvé depuis long-temps qu'il n'y a rien que l'on ne puisse attendre d'eux, rien qui doive étonner; que, à la guerre, tout ce qui est impossible, tout ce qui peut paraître surhumain, n'est que français: nous l'avouerons, mais, pourvu aussi que l'on reconnaisse que, si on remonte à la source, ceci, en définitive, vient de Dieu. Car c'est Dieu qui, ayant prédestiné la France à être dans la guerre le grand instrument de ses desseins, a fait avec des éléments si merveilleux l'âme de cette nation, et, particulièrement, le cœur de ses soldats.

Mais, ce qui est plus que français, ce qui est parti de Dieu directement, c'est la soudaine et magnanime résolution d'où est née la paix. Il y a ici quelque chose de supérieur à la gloire des armes, car il a fallu résister à l'entraînement de cette gloire; de plus fort que l'héroïsme guerrier, car il a fallu dominer cet héroïsme. Sur un champ de bataille où l'on voit ensevelir, sous des monceaux de cadavres, les dernières espérances d'un noble et puissant ennemi, s'élever au dessus de son triomphe, et, s'arrachant aussitôt à la fortune, qui semble abaisser toutes les barrières, se con-

tenir, s'arrêter juste au moment où, si l'on faisait un pas de plus, on paraîtrait s'engager dans les routes de l'ambition et des conquêtes, et l'on risquerait de produire une émotion et un ébranlement universels, c'est là un spectacle rare dans l'histoire. Il y a là une force que l'homme ne trouve pas en lui, et qui ne peut lui venir que de Dieu.

Donc, c'est Dieu qui a fait la paix : *Dominus faciens pacem*, et c'est ce qui nous donne une ferme espérance que cette paix sera stable, permanente, ainsi que l'Empereur le disait à l'Europe, il y a peu de jours.

Et, cependant, si nous songeons à toutes les folles prétentions que cette paix a déçues, à toutes les coupables espérances qu'elle a brisées, à tout ce qui se remue encore, à tout ce qui s'agite, à tout ce qui se trame, nous comprendrons la nécessité de prier avec Pie IX; de demander incessamment à Dieu qu'il continue de donner à l'Empereur sa lumière et sa force, afin d'affermir l'œuvre qu'il a faite par lui : « *Confirma hoc Deus quod operatus es.* »

Le Dimanche qui suivra la réception de cette circulaire vous donnerez le Salut du St-Sacrement;

Vous chanterez le *Sub tuum praesidium*, la prière pour le Pape et pour l'Empereur.

Vous inviterez les Communautés religieuses et, en général, tous les fidèles à prier et à offrir leurs Communions pour obtenir de Dieu l'affermissement de la paix.

Vous profiterez de cette occasion pour exhorter vos paroissiens à prendre part à la souscription ouverte en faveur des victimes de la guerre.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de ma sincère affection.

Bagnères-de-Bigorre, le 26 Juillet, fête de Ste-Anne.

✠ ANTOINE Archevêque d'Auch

LETTERA
DEL VESCOVO DI AIRE E DAX
AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

NOS TRÈS-CHERS COOPÉRATEURS,

Vous connaissez les nouvelles épreuves de l'Église et de son Chef. Vous avez appris avec stupeur la révolte de sujets ingrats contre leur Souverain plein de douceur. Vous avez contemplé avec une indicible tristesse les scènes de profanation et de scandale qui ont souillé des villes sincèrement dévouées à l'autorité légitime qui les gouverne depuis plus de mille ans, mais opprimées, à l'heure qu'il est, par une minorité insolente.

Ce sont *les portes de l'enfer* qui veulent tenter, une fois de plus, de *prévaloir contre l'Église*. Ce sont des insensés qui vont se briser infailliblement contre la pierre posée et soutenue par la forte main de Jésus-Christ, et mêler leurs débris à cet amas de ruines, que dix-neuf siècles de folles attaques ont amoncelées autour d'elle.

Au milieu de cette tempête et de cette mer en furie, le Pilote à qui Jésus-Christ a confié le vaisseau de l'Église est là, debout sur le tillac, la main ferme au gouvernail. Pour réveiller Jésus-Christ qui dort il a poussé un cri de détresse: il ordonne à tous les passagers, dont les âmes sont sous sa garde, de recourir au grand moyen qui décide toutes les causes au Ciel, et qui conjure

tous les orages sur la terre. Ce moyen tout-puissant, que l'Église invoque dans ses épreuves, malgré ses impérissables promesses, c'est la Prière.

Cet appel fait par Pie IX à une supplication universelle, vous l'avez entendu, Nos très-chers Coopérateurs; et vos troupeaux respectifs n'attendent qu'un mot d'ordre pour y répondre d'une voix unanime. Vos Supérieurs ecclésiastiques, pendant la vacance du Siège, se seraient empressés, nous le savons, de vous renvoyer, comme en écho, la voix de Pierre luttant contre les vents et les flots, si, par une déférence respectueuse qui les honore et qui nous touche, ils n'avaient réservé à l'Évêque, qui allait venir, la consolation de vous transmettre, avec son premier salut, cette convocation à la prière, qu'ont déjà promulguée dans leurs Diocèses les Évêques de la France et du monde catholique tout entier.

En conséquence:

1. Un salut solennel du Très-saint Sacrement sera donné dans toutes les églises et chapelles des paroisses, communautés et établissements religieux de notre Diocèse, le dimanche qui suivra immédiatement celui dont Nous avons disposé aux articles I et II du précédent Mandement. — On y chantera le Psaume: *Qui regis Israël, intende*, avec les verset et oraison pour le Souverain Pontife.

2. A commencer du même Dimanche, chaque Prêtre récitera, à la Messe, pendant une semaine, les Collecte, Secrète et Post-communion de l'Immaculée Conception, excepté les jours de la dite semaine où elles se trouveraient faire double emploi.

Donné à Saint-Brieuc, les mêmes jour et an que dessus.

✠ LOUIS-MARIE Évêque d'Aire et de Dax

LETTERA PASTORALE
DEL VESCOVO DI BAYONNE

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

FRANÇOIS LACROIX,

PAR LA MISÉRICORDIE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE BAYONNE,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Depuis bien des jours, Nos Très-chers Frères, nous déplorons avec une amertume profonde les maux de l'Église et les entreprises aussi injustes que sacrilèges, dirigées contre le Saint-Siège. Vous le savez, une double royauté est l'apanage du Vicaire de Jésus-Christ, du Chef auguste de la société chrétienne : royauté spirituelle et surnaturelle pour gouverner les âmes dans l'ordre de la foi et du salut ; royauté temporelle et humaine pour assurer l'indépendance du ministère divin et en faciliter l'exercice. Qui ne comprend la réunion de ces deux autorités dans Celui qui a reçu une juridiction universelle et les clefs même du Ciel ? Qui ne comprend combien une telle union importe au bon gouvernement de l'Église et à la libre administration des choses saintes, aux rapports intimes et incessants du chef avec les membres, du pasteur avec le troupeau, du père avec les enfants ? À quels périls la Reli-

gion ne serait-elle pas exposée, si le Pontife à qui ses intérêts sont confiés se trouvait dans les liens de la sujétion, subordonné à un autre maître, forcé de subir ses lois et ses caprices? Oui, le Pontife Suprême doit avoir un domaine indépendant, une juridiction indépendante, un état libre; il doit régner et ne relever que de Dieu seul.

La royauté temporelle du Pape est bien l'œuvre des siècles, mais elle est par dessus tout l'œuvre de la Providence divine. Elle est venue comme d'elle-même s'attacher à l'autorité sacrée et à l'éminente dignité du Pontife, à cette époque où le pouvoir impérial, concentré en orient, et d'ailleurs bien affaibli, laissait Rome sans protection, et semblait abandonner l'occident à ses propres forces. La direction de l'ordre civil fut donnée dans l'ancienne capitale du monde à Celui qui présidait avec tant de majesté à l'ordre spirituel, et qui était en vénération sur toute la terre. Au patrimoine de saint Pierre, déjà existant, vinrent s'ajouter successivement de très-justes acquisitions et de pieuses largesses, les royales concessions des Pepin et des Charlemagne, et les autres droits qui constituent depuis si long-temps le domaine du Saint-Siège.

Qu'elle est pure l'origine de cette royauté! En est-il d'aussi ancienne? en fut-il jamais de plus légitime et de plus respectable?

« Non-seulement, dit Bossuet, nous savons que les biens et
 « les droits qui forment le domaine temporel du Saint-Siège sont
 « fondés sur les titres les plus légitimes; mais nous les tenons
 « pour choses saintes et consacrées à Dieu: de telle sorte qu'on
 « ne pourrait sans sacrilège les envahir, les enlever, ou les
 « ramener à l'état séculier. Non seulement, nous félicitons ce
 « Siège apostolique de la possession de la ville de Rome et des
 « autres terres de sa domination, qui lui permet d'exercer plus
 « sûrement et plus librement le pouvoir spirituel dans tout l'univers; mais nous en félicitons aussi l'Eglise entière, et nous
 « faisons les vœux les plus ardents pour que cette principauté
 « sacrée demeure sauve de toute manière et à l'abri de toute atteinte. » (*Def. cl. gall. l. 1. §. 2.*)

Hélas ! il n'en est pas ainsi dans ce malheureux siècle, vous le savez, N. T. C. F. Mais pourquoi faut-il que, de nos jours, l'autorité pontificale soit si méconnue, et son domaine si indignement violé ? pourquoi cette invasion audacieuse et sauvage de l'Émilie, cette usurpation des droits les plus sacrés, ce bouleversement des institutions les plus utiles ? pourquoi, et sans cesse, la haine et la calomnie contre le gouvernement le plus sage, le plus juste, le plus paternel et le moins onéreux de tous ? pourquoi enfin cette excitation fébrile au soulèvement et à la révolte dans tous les états du Saint-Siège ? Ah ! c'est le génie du mal qui a prévalu au sein de l'Italie ; c'est une ambition coupable qui voudrait envahir et soumettre la péninsule entière ; c'est l'esprit révolutionnaire, ennemi de l'ordre et de la tranquillité publique, foulant aux pieds tous les droits, brisant les sceptres et les couronnes, entassant les ruines, et pour qui rien n'est sacré ; c'est l'impiété et l'hérésie, ennemis jurés du siège apostolique, qui voudraient abattre cette colonne de l'Église, et qui, ne pouvant lutter contre des promesses éternelles, essaient de ravir au Pontife Suprême, avec son domaine temporel, sa liberté d'action et son indépendance. Ah ! que tel ne soit pas le prix de la révolte et le triomphe de l'iniquité !

En présence du mal accompli et non encore réparé, comme en face des nouveaux périls qui nous menacent, l'Église universelle gémit et prie. Nous gémissons aussi et nous prions avec elle, depuis le commencement, N. T. C. F. ; mais voici le moment de redoubler d'instances et de supplications, puisque c'est celui où vont s'agiter dans les conseils de l'Europe les graves questions de juridiction temporelle qui nous préoccupent. Prions l'Esprit de sagesse et de justice de descendre dans ces conseils. Prions le Divin Fondateur de l'Église de prendre lui-même sa défense et celle de son Christ, de Celui qu'il lui a donné pour chef et dont il a fait son propre représentant sur la terre : qu'il lui envoie son secours du haut du ciel, et qu'il soit pour lui une tour de force inexpugnable, invincible contre les attaques de ses enne-

mis! Enfin, conjurons le Sauveur infiniment bon, dont nous allons célébrer la douce et bienheureuse naissance, de faire cesser toute révolte contre ses divines institutions, toute entreprise contre l'ordre social, toute discorde parmi les citoyens, et de nous faire jouir de la paix qu'il a apportée aux hommes de bonne volonté.

À cet effet, notre intention est:

1. Qu'à dater de la grande fête de Noël jusqu'à la fin de l'octave de l'Épiphanie, les saluts du Saint-Sacrement soient donnés à l'intention particulière de Notre Saint Père le Pape. À ces saluts, qui auront lieu les trois fêtes de Noël, le dimanche suivant et le jour de l'Épiphanie, on chantera, avec les prières ordinaires, le psaume 79: *Qui regis Israël intende*, et on ajoutera à l'oraison du Saint-Sacrement celle *pro Papa*.

2. À dater de la seconde fête de Noël, et jusqu'à la fin de l'octave de l'Épiphanie, tous les prêtres diront à la Messe les oraisons *pro Papa*.

3. Nous invitons toutes les personnes pieuses à faire une ou plusieurs communions à la même intention.

Et sera notre Lettre pastorale lue au prône de la messe, le dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Bayonne, le 15 Décembre 1859.

✠ FRANÇOIS Évêque de Bayonne

CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI TARBES

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

NOS TRÈS-CHERS COLLABORATEURS,

Nous venons vous communiquer la Lettre Encyclique par laquelle Notre Saint Père le Pape Pie IX nous demande des prières, à l'occasion de la révolte de quelques provinces soumises à son autorité; et nous vous faisons en même temps connaître l'allocation au consistoire du 26 septembre dernier, où Sa Sainteté exprime au sacré Collège et à tous les catholiques de l'univers la profonde affliction dont son âme est pénétrée à la vue de l'envahissement d'une partie de ses États.

Il est de notre devoir, Nos Très-chers Collaborateurs, de répondre aux intentions du Pasteur des pasteurs. Dans les deux retraites ecclésiastiques de cette année, nous vous avons entretenus de cette immense douleur de notre Père commun; et vous avez d'autant plus vivement senti, comme nous, les coups portés à son autorité, que vos cœurs lui sont plus profondément dévoués.

Nous avons espéré, et cette considération a retardé la communication de l'Encyclique, que les glorieuses victoires de nos armées, et la paix qui en a été la suite, ramèneraient promptement

ment la tranquillité dans les états du Souverain Pontife et calmeraient les angoisses de son âme.

Il n'en a pas été ainsi : les espérances les plus fondées ont été déçues et les meilleures intentions, neutralisées. En attendant, les ennemis de Dieu et de l'Église ne reculent devant aucun moyen, le succès couronne leur audace. Ils n'ont pas craint de porter une main sacrilège sur les droits les plus anciens et les plus sacrés ; ils ont soustrait à l'autorité la plus légitime qui fut jamais une partie de ce domaine temporel qui, depuis mille ans, assure l'indépendance du Pontife Romain, et donne ainsi les plus solides garanties à toutes les nations soumises à son gouvernement spirituel ; par leur ingratitude et par leurs outrages, ils achèvent d'abreuver d'amertume le cœur du bien-aimé Pie IX.

Lorsque, dans le corps humain, dit l'Apôtre, un membre est dans la souffrance, tous les autres membres participent à sa douleur ; et lorsque le Chef de l'Église est en proie à toutes les afflictions, pourrions-nous, membres vivants de ce corps mystique, rester insensibles et ne pas compatir à ses douleurs ? Pourrions-nous, enfants de la plus tendre des mères, ne pas gémir sur les maux dont elle est accablée ?

Sans doute, Nos Très-chers Collaborateurs, nous ne craignons pas pour le sort de l'Église Catholique : elle a les promesses éternelles ; son divin Fondateur a dit : « *voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles* ¹ ; » et encore : « *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle* ². » Malgré les épreuves et les persécutions de toute sorte, la barque de Pierre ne sera jamais submergée par les tempêtes de ce monde. L'Église de Dieu continuera sa marche victorieuse à travers les siècles ; elle sera

¹ Ecce ego vobiscum sum, omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. (*Matt. XXVIII, 20*).

² Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam, et portae inferi non praevalent adversus eam. (*Matt. XVI, 18*).

toujours la lumière du monde, placée sur la montagne pour éclairer les hommes et les conduire à l'éternelle félicité.

Mais si l'Église a reçu de son divin Époux le privilège de la perpétuité, il est vrai aussi que la malice de ses ennemis peut rendre moins féconde son action bienfaisante sur les peuples; et n'est-ce pas ce qui arriverait si des projets coupables triomphaient dans les États pontificaux?

Nos Très-chers Collaborateurs, le mal est grand, nous le reconnaissons; mais toute espérance humaine n'est pas perdue. Divers cabinets de l'Europe paraissent se préoccuper du funeste exemple qui serait donné par le triomphe de la force sur la justice dans les États de l'Église, et semblent vouloir prendre en main la cause du Juste opprimé. La France surtout, la fille aînée de l'Église, ne laissera pas détruire l'œuvre de Charlemagne; elle ne permettra point qu'on ravisse au Saint-Siège, ne fût-ce qu'une partie de ce domaine temporel, consacré d'ailleurs par une possession dix fois séculaire, et les solennelles promesses tombées d'une bouche auguste ne seront pas vaines.

Toutefois, comme les hommes s'agitent et que Dieu les mène, plaçons notre principale espérance dans la prière, et ontrons ainsi dans les intentions du Souverain Pontife. Lorsque Saint Pierre fut jeté en prison, les fidèles de Jérusalem ne cessaient de prier¹. Bientôt après, les chaînes du captif tombent, les portes de la prison s'ouvrent, Pierre est rendu à la liberté et ses frères étonnés sont réjouis de son heureuse délivrance.

Prions, nous aussi, Nos Très-chers Collaborateurs, afin que Dieu calme sa colère excitée par les iniquités de la terre. Conjurons-le de rendre la paix et la tranquillité à son Église, de consoler le cœur si tendre de Notre Bien-Aimé Père Pie IX, en lui ramenant ses enfants égarés, en le rétablissant dans la plénitude

¹ *Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo.*
(*Act. Apost. XII, 5*).

de cette souveraineté temporelle qu'il a fait serment de conserver et de défendre, pour la transmettre, dans son intégrité, à ceux qui lui succéderont dans le gouvernement de l'Église. Prions Dieu qu'il daigne éclairer les rois et les peuples sur leurs devoirs et leurs vrais intérêts, afin que l'Église puisse continuer en paix l'œuvre de la régénération du monde, selon la mission qu'elle a reçue d'en Haut, avec l'indépendance et la liberté d'action que réclame son sublime ministère : le gouvernement des consciences.

À partir de la réception de cette lettre, que vous lirez en chaire, le dimanche qui suivra sa réception; tous les prêtres ajouteront à la Messe, pendant neuf jours consécutifs, la Collecte, la Secrète et la Post-communion pour l'Église : *Ecclesiae tuae*. À tous les saluts du Saint-Sacrement jusqu'à la fin de la présente année ils chanteront, à la suite de l'oraison du Saint-Sacrement et sous la même conclusion : l'oraison *pro Papa: Deus omnium fidelium*.

Nous recommandons aux personnes pieuses et à celles qui vivent en communauté, de faire quelques communions aux intentions du Souverain Pontife.

Recevez, Nos Bien-aimés Collaborateurs, la nouvelle assurance de notre sincère attachement.

À Notre-Dame de Garaison, le 6 Novembre 1859.

✠ BERTRAND-S. *Évêque de Tarbes*

PROVINCIA ECCLESIASTICA

DI

AVIGNONE

L'ARCIVESCOVO DI AVIGNONE

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Très-saint Père, que je m'identifie aux sentiments de Votre Sainteté. Depuis le jour où des enfants ingrats et rebelles ont oublié ce qu'ils devaient de respect et d'amour au meilleur des pères, ou plutôt depuis qu'une faction impie a osé attenter à la majesté du Siège de Rome, au libre et légitime exercice de ses droits, secouer le joug le plus doux comme un joug oppressif, et briser d'une main sacrilège le sceptre le plus vénéré, la houlette sainte qui n'a jamais servi qu'à le protéger et à le conduire dans la voie du bonheur possible en ce monde, mon cœur, Très-saint Père, témoin de ces attentats sacrilèges, n'a plus connu d'autre sentiment que celui de la douleur.

Depuis quelque temps déjà j'étais pressé de le dire à Votre Sainteté, et de le répéter à la France. Mais la Providence semblait me ménager pour l'expression de mes sentiments une oc-

casion unique et privilégiée, dans l'inauguration solennelle de notre statue monumentale de la Vierge Immaculée, sur la tour de notre Métropole. C'est dimanche prochain, jour du saint patronage de cette auguste Mère, que cette cérémonie qui passionne pieusement la ville d'Avignon, mon diocèse et les diocèses voisins, se développera dans toute sa magnificence. Alors, Très-saint Père, en présence de cent mille âmes réunies en grande partie sur l'immense place de l'ancien palais des Papes, en présence d'un nombreux Épiscopat, en présence des autorités civiles et militaires du département et des départements voisins, je dirai vos douleurs et les nôtres et les espérances que nous conservons au milieu de la tempête.

Il m'est doux, Très-saint Père, de pouvoir assurer à Votre Sainteté que ma voix trouvera d'unanimes échos, et que ce peuple que je connais et que j'aime, pleurera avec son pasteur sur les maux du Père commun, en joignant aux accents de sa douleur les accents de sa prière. Oui, il demandera avec nous à la Vierge Immaculée et toute puissante paix et justice pour l'Église, paix et justice pour la Chrétienté, paix et justice pour son auguste Chef.

Humblement prosterné à vos pieds, je suis, Très-saint Père, avec un profond respect et le plus filial dévouement,

De Votre Sainteté,

Avignon, 18 Octobre 1839.

Le très-humble et très-obéissant Serviteur et Fils

✠ J.-M. MATHIAS Archevêque d'Avignon

MANDAMENTO
DELL'ARCIVESCOVO DI AVIGNONE

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

JEAN-MARIE-MATHIAS DEBELAY,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ARCHEVÊQUE D'AVIGNON, COMTE ROMAIN, PRÉLAT ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,
ETC. ETC.

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Les vœux et les prières que, selon un touchant et pieux usage, vous avez portés devant Dieu, au renouvellement de l'année, en faveur de vos parents, de vos amis et de tous ceux à qui vous lieut des devoirs, des relations sociales ou des bienfaits, n'ont point acquitté toute votre dette d'amour et de charité. D'autres affections, d'autres intérêts sollicitent vos cœurs et appellent un témoignage de dévouement. Après la famille selon le sang, il y a la famille selon la foi; à côté de la société civile, gardienne de la sécurité générale et protectrice de vos personnes et de vos fortunes, il y a la société religieuse, mère nourricière des âmes, qu'elle guide dans la vérité et dans la vertu. La prospérité et l'honneur de

cette famille selon la foi sont votre avantage et votre honneur propre; la paix et les droits de la société spirituelle à laquelle vous vous faites gloire d'appartenir sont votre bien; et tout péril qui menace dans sa paix, dans ses droits, dans son honneur, cette société des âmes, cette famille selon la foi, est un péril qui vous menace vous-mêmes. C'est pour des intérêts si saints et si élevés que nous venons aujourd'hui demander vos vœux et vos prières; vous les adresserez avec ferveur afin d'obtenir que Dieu détourne de l'Église votre mère les afflictions que lui causent des enfants rebelles; vous prierez afin que Dieu ramène au bercail du Pasteur les brebis égarées, afin qu'il protège dans la possession de ses droits séculaires le Pontife Roi et Père de la grande famille. C'est un devoir filial d'élever devant Dieu le cri de vos supplications aussi haut que montent les voix ennemies qui, par une audace ouverte ou par l'hypocrisie du respect, conspirent au renversement de la Pierre angulaire sur laquelle repose l'édifice spirituel et temporel de la société chrétienne.

Les préoccupations qui naguère ont inquiété et ému vos sentiments catholiques, révèlent les circonstances auxquelles notre appel fait allusion. Il n'est pas nécessaire d'en dérouler le pénible récit, elles sont présentes à tous les souvenirs et soulèvent encore des controverses irritantes.

Nous ne craignons rien pour la Papauté: depuis dix-huit siècles, de plus forts, de plus habiles, de plus redoutables adversaires l'ont assaillie, l'ont poursuivie par le fer, par la plume, par l'ironie, par le mensonge, par toutes les forces d'opinion et de discrédit qui emportent les institutions humaines; et la Papauté, institution de Dieu, appuyée sur les promesses de Celui dont la parole ne passe point, a continué son règne et sa mission de paix et de vérité au milieu du monde. Nous ne voulons même pas craindre pour le maintien des droits temporels que les siècles ont providentiellement reconnus et assurés au Chef de la Catholicité. Le religieux respect hautement professé par S. M. l'Empereur envers le Souve-

rain Pontife, et les paroles si expresses données solennellement aux Evêques et aux Catholiques par Son Excellence le Ministre des Cultes, au nom du Gouvernement Impérial, sont des gages de confiance pour Nous, et Nous dispensent de chercher des motifs de sécurité dans des considérations prises en un autre ordre d'idées.

Mais ce que nous déplorons, c'est cette fureur de dénigrement, de haine et de calomnie qui s'acharne contre le pouvoir le plus désarmé, le plus paternel et le plus respectable, s'il est permis de marquer des degrés dans le respect dû aux puissances établies de Dieu. Ce qui nous attriste profondément et nous indigne, ce sont ces partis pris de la passion, qui tantôt diffame la majesté du Vicaire de Jésus-Christ, par le journal, par le drame, par le pamphlet; et tantôt, avec un masque de révérencieuse piété, inflige l'outrage et la honte au Catholicisme dans la personne de son plus haut représentant, sous prétexte de servir la cause de la Religion et des peuples. Ces génuflexions dérisoires devant une royauté insultée ne datent pas d'aujourd'hui. Les Juifs aussi saluaient Jésus Roi des Juifs et proclamaient sa royauté sur le Calvaire, « *et genu flexo ante eum, illudebant ei, dicentes: Ave, rex Judæorum* ¹. » Eux aussi partagèrent son manteau royal et tirèrent au sort la robe sans couture; et cependant Jésus-Christ n'a pas cessé de vaincre, de régner et de dominer, « *Christus vincit, regnat et imperat.* »

Ce qui pénètre notre cœur d'amertume, et nous apparaît comme un des signes les plus désolants de l'affaissement des esprits et des caractères, c'est de voir des hommes se disant catholiques, se laisser surprendre à ces feintes apparences, faire écho à ces voix perfides, et accepter aveuglément une phraséologie dont le sens consiste à faire passer les peuples régis sous l'influence des principes catholiques, pour des peuples condamnés à l'idiotisme, et placés en dehors de toute condition de progrès et de civilisation.

¹ Matth. c. 27, v. 29.

Oh! qu'ils acceptent pour eux, ces catholiques si faciles à abdiquer leur dignité d'hommes et de chrétiens, qu'ils acceptent pour eux cette part qu'on leur fait dans le mépris; ils sont juges de l'estime qui leur convient. Mais au nom de tout catholique qui a le sentiment de sa dignité, au nom de la justice, au nom du bon sens et des faits, Nous repoussons cet outrage, Nous protestons de toute l'énergie de notre âme. Un peuple, dites-vous, condamné à vivre sous un gouvernement essentiellement catholique, sous la loi du dogme, est forcément placé en dehors des conditions d'activité, de développement et de progrès. Mais l'histoire vous crie que, sans le catholicisme, l'Europe serait encore barbare; que c'est le catholicisme qui a façonné la nationalité française, où, certes, l'activité et le progrès ne commencent pas d'hier; que c'est le catholicisme qui a déposé et fécondé dans vos lois, dans vos institutions et dans vos mœurs, tous les germes de civilisation qui élèvent les peuples chrétiens si haut au dessus des autres peuples. L'histoire vous crie que c'est le catholicisme qui, sous l'action ferme et constante de la Papauté, a lutté contre la force brutale pour le triomphe du droit, pour l'émancipation des serfs, pour la protection des faibles, pour la défense des opprimés. Si vous n'en croyez pas Notre parole d'Évêque, croyez du moins les aveux que l'évidence a fait sortir de la bouche de savants protestants, et des antagonistes les plus avérés du catholicisme; croyez-en à Leibnitz, à Muller, à Charles Bonnet, à Guizot; ils ne sont pas des partisans de la Papauté ni des dogmes catholiques; croyez-en à Hobbes, à Gibbon, à Voltaire lui-même lorsque sa haine anti-chrétienne n'altérerait pas la rectitude de sa raison. Certes, ce ne sont pas là des témoins intéressés; nous savons quels aveux ils ont fourni contre Nous aux esprits qui aiment à s'égayer dans la passion, le préjugé ou le sophisme. Eh bien! ce sont là des témoins entre bien d'autres qui déposent contre les pamphlétaires insulteurs des populations soumises à la loi du dogme et du gouvernement de la Papauté.

Ce que ces témoins ont proclamé en faveur de la bienfaisante action du catholicisme sous l'impulsion de la Papauté, ils l'ont dit, ils l'ont enseigné touchant la légitimité et l'heureuse influence de la puissance temporelle des Papes, puissance que l'on ose aujourd'hui déclarer impossible. Impossible! Et pourquoi? Serait-ce à cause de l'esprit essentiellement catholique dont ce gouvernement s'inspire? Mais on est mal venu à émettre une telle opinion en présence des destinées si grandes que le catholicisme a faites à l'Europe. Et pourquoi encore l'autorité temporelle et la spirituelle seraient-elles incompatibles sur la même tête? Serait-ce à cause du caractère sacerdotal du Souverain? Mais, en dehors même des grandes figures que la Papauté a fait surgir dans l'histoire, Suger, Ximénès, Richelieu, étaient prêtres; et quelle que soit l'appréciation que l'on fasse de leur politique, on avouera que le prêtre ne rabaisait pas le ministre en eux, et qu'ils savaient tenir haut et ferme l'honneur et les intérêts des nations. Serait-ce la mission de bénir et de pardonner qui exclurait dans le Pontife Roi la puissance de réprimer et de punir? Mais, avec cette antithèse grosse de sophisme, il faut nier le principe même de l'autorité sous quelque aspect qu'il se présente; il faut nier, pour être conséquent, l'autorité paternelle, nier l'autorité monarchique, nier même l'autorité spirituelle. Car enfin, la première, la plus belle, la plus naturelle prérogative du père est de bénir, d'aimer et d'être aimé; le plus beau fleuron de la couronne d'un Souverain, c'est le devoir et le pouvoir de protéger, d'encourager, de pardonner, de répandre le bonheur autour de lui. L'obligation de réprimer et de punir est une nécessité résultant de la faute de l'enfant ou du sujet obstiné dans sa révolte, et perturbateur dangereux de la paix; c'est un accident dans l'exercice de l'autorité, mais ce n'est pas la raison première et fondamentale de l'autorité. La loi d'amour et de bonté est l'Évangile du père et du prince dans la sphère de leurs devoirs, comme elle est l'Évangile du Pontife. Il faudrait enfin nier l'autorité spirituelle, car elle aussi, parce qu'elle est autorité, a le rigoureux

devoir d'infliger des peines aux esprits révoltés et même de les retrancher de sa communion.

La souveraineté temporelle du Pape impossible ! Soyez donc sincères et ayez le courage de vos intentions ; ce n'est pas le Souverain temporel qui vous fait ombrage, mais c'est le ministre de Jésus-Christ, le gardien de la révélation, c'est la voix de Pierre, toujours retentissante au milieu du monde, qui gêne les sectaires du rationalisme, du protestantisme et de la révolution.

Non, vous ne pouvez pas croire à l'incompatibilité des deux pouvoirs qui ne vous déplaisent point réunis sur la tête des Souverains d'Angleterre et de Russie. Eux aussi se sont faits les maîtres spirituels des âmes, en même temps qu'ils sont les chefs du gouvernement temporel, et vous n'y trouvez rien à reprendre. Les gémisséments de la Pologne et de l'Irlande vous laissent insensibles ; et cependant ces peuples tourmentés dans leur foi recevraient comme une faveur le sort fait par la Papauté à ces Romagnes qui font couler tant de larmes.

En vérité, il a fallu que les intelligences fussent déplorablement perverties par la presse, que les notions le plus élémentaires du vrai, du juste et de l'honnête fussent gravement affaiblies ou éteintes dans les âmes, pour qu'on en vint à représenter comme impossible un pouvoir qui a dix siècles de durée ; pour que des hommes qui se croient sérieux ne trouvassent rien d'étrange dans le projet de faire décréter, par un Sénat européen, l'impossibilité, et par suite la déchéance de fait, de la seule souveraineté qui a traversé mille ans de durée, qui est demeurée debout au milieu des ruines qui ont enseveli tant de dynasties, abaissé tant de trônes, élevé tant de races nouvelles, au milieu enfin des transformations, des bouleversements qui ont fait, défait et reconstitué vingt fois l'Europe.

Non, encore une fois, ce n'est pas là le vrai motif de tant de ruses et de déclamations. On sait que ce qui a duré dix siècles n'est dépourvu ni de vitalité, ni de raison d'être ; mais on espère

qu'en humiliant le ministre de la parole, on enchaînera cette parole, et qu'en abaissant le trône du Pontife, on étouffera sa voix, comme si la voix de Pierre, de Clément, de Sixte, dans les catacombes, dans les cachots, ne retentissait pas jusqu'au bout du monde, aussi vénérée et aussi obéie que si elle fût descendue du Vatican dans les jours de ses splendeurs.

Nous ne pousserons pas plus loin la discussion; notre intention n'étant ni de discuter, ni de réfuter à fond des opinions déjà réfutées avec une force de raison à laquelle nous ne pourrions rien ajouter. Nous avons voulu et dû seulement relever l'injure adressée à tous les catholiques dans l'outrage fait à leur foi et dans les projets de spoliation prêchés par des écrivains anonymes contre le Chef de la catholicité.

Il Nous est doux de penser que vous partagerez nos tristesses et que vous mettrez vos esprits en garde contre des suggestions qui tendraient à affaiblir le respect et l'attachement que Nous devons tous au Père commun des fidèles, respect et attachement qui, en ces jours d'appréhensions et de luttes, demandent une expression plus ferme et plus manifeste. Nous n'ajouterons qu'un mot: il ne s'agit pas seulement aujourd'hui d'une question qui intéresse la Religion, mais d'une question d'ordre social; Nous l'avons insinué déjà. Toute autorité est solidaire, toute autorité est égale en droit, quoique différente par l'objet et la fin de sa juridiction. Le jour où il serait admis qu'une autorité fondée en droit autant que nulle autre, peut être citée devant un aréopage dont elle ne relève pas comme autorité, et pourrait être par lui limitée, amoindrie, dépossédée, sans qu'il y ait eu de la part du pouvoir immolé, ni provocation, ni cas de guerre, ni manque de foi aux traités; ce jour-là tout principe d'autorité croulerait, il n'y aurait plus en présence que la force de la compression et la force de la révolution à qui la victoire appartiendrait logiquement dans l'avenir.

— Dieu préserve le monde de pareilles destinées!

Nous le répétons donc, N. T. C. F., Nous aimons à Nous rassurer contre ces extrémités auxquelles des partis voudraient précipiter l'Europe. La sagesse de l'Empereur y fera obstacle, et les représentants des Souverains, au prochain Congrès, ont trop le sens des droits des Princes et des intérêts des nations, pour sanctionner par leur adhésion des prétentions qui seraient la déchéance de toute autorité. Quels que soient les desseins qu'ils forment pour placer les nations de l'Europe dans un état de paix et de mutuelle concorde, quoi qu'ils décident pour réconcilier les Souverains dans l'affection des peuples, et raffermir le pouvoir; Nous attendons leurs décisions avec sécurité et bon espoir.

C'est à nous Catholiques de prier pour que Dieu les inspire et les éclaire dans cette haute mais redoutable mission; c'est à nous de conjurer le Ciel pour que Dieu donne protection au droit des faibles, satisfaction aux vœux légitimes des peuples qui la demandent dans la soumission et le respect; pour que la Religion ne soit pas traitée comme une importune étrangère, qui n'a rien à voir dans les mœurs, les lois et les institutions des hommes. Puissent nos suffrages et nos vives supplications attirer sur les membres de ce Sénat européen qui va s'ouvrir, les lumières nécessaires pour résoudre, selon le droit, les problèmes effrayants qui s'agitent aujourd'hui; et daigne Celui par qui les législateurs décrètent les choses justes, assister de ses conseils ceux que la confiance des Princes a investis du noble mandat de faire cesser les agitations et les secousses qui tourmentent les Nations.

À ces causes, après en avoir conféré avec Nos vénérables Frères les Chanoines et Chapitre de Notre Église Métropolitaine, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

ARTICLE I.

Conformément aux prescriptions de Notre Mandement du 25 Octobre dernier, publié à l'occasion de l'inauguration de la Statue

monumentale de Notre-Dame-des-Doms, tous les Prêtres continueront à réciter à la Messe les Oraisons, Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE II.

Tous les Dimanches jusqu'à Pâques, on chantera à Vêpres, avant le Salut, le Psaume 43: *Deus noster, refugium et virtus*, après lequel on dira les Oraisons *De Spiritu Sancto, de Beata Maria, pro Papa*, précédées des versets correspondants.

Et sera Notre présent Mandement lu dans Notre Métropole, dans toutes les Églises paroissiales et Chapelles de Notre Diocèse, le Dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Avignon, en Notre Palais Archiépiscopal, sous Notre seing, le sceau de Nos armes et le contre-seing de Notre Secrétaire, le 6 Janvier 1860.

✠ J.-M. MATHIAS *Archevêque d'Avignon*

Par mandement

CHABERT *Chan. hon., Secrétaire*

LETTERA CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI MONTPELLIER

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR LE CURÉ,

Les difficultés de la Question Italienne, comme on l'appelle, durent toujours; et si, en dehors de faits qui sont à peu près encore le secret de la diplomatie, nous ne pouvons, sans témérité, juger hâtivement de pareilles complications, il est cependant de notre devoir d'en solliciter la solution prompte de Celui-la même qui tient dans ses mains et les cœurs des princes et les cœurs des peuples.

Vous n'avez certainement pas oublié, Monsieur le Curé, qu'à la Retraite sacerdotale qui vient de nous être donnée, et alors que Nous n'avions pas encore en nos mains l'Allocution consistoriale du 26 septembre dernier, Nous vous avons demandé de prier tous les jours avec Nous, pour l'auguste Pontife dont les angoisses n'étaient hélas! que trop connues du monde catholique tout entier.

Eh bien! ce que nous-mêmes, Prêtres de Jésus-Christ, avons fait dans le secret du Sanctuaire, en disant à Dieu nos tristesses, nous devons tous vouloir qu'aujourd'hui les populations si catholiques de ce Diocèse le fassent elles-mêmes à leur tour.

Convoquez donc promptement, Monsieur le Curé, vos Paroissiens aux pieds de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, s'il a promis la tribulation à ses meilleurs serviteurs, ne leur refuse jamais la consolation, telle que, seul, il sait la donner.

C'est l'indépendance d'un pouvoir divin que Pie IX entend assurer par le maintien d'un autre pouvoir, qui, sans être de même nature, est pourtant d'un ordre évidemment providentiel, au jugement des meilleurs esprits : une parole auguste ¹, qui vient de se faire entendre, n'admet pas qu'il en puisse être autrement.

Le Ciel, Nous voulons l'espérer, Monsieur le Curé, entendra nos prières ; il exaucera nos vœux, et, disant droit aux supplications toutes puissantes de la Vierge-Mère, *il fera le calme après la tempête*, et redonnera au Chef visible de son Église des cœurs que Pie IX n'aurait pas dû voir lui devenir infidèles, après tout ce qu'il avait fait de si loyal et de si généreux pour se les attacher à jamais.

En conséquence, et à partir du Dimanche dans l'Octave de la Toussaint, un *Triduo* solennel de prières sera célébré dans toutes les Églises et Chapelles de notre Diocèse pour Notre Saint Père le Pape, Pie IX.

Pendant ce *Triduo*, le Très-saint Sacrement sera exposé de 8 heures du matin à 5 heures du soir, partout où des Adorateurs pourront aller s'agenouiller humblement devant lui.

Là où l'adoration du Très-saint Sacrement deviendrait trop difficile, attendu le peu d'importance des lieux, on l'exposerait quelques heures seulement avant le Salut, la bénédiction devant en avoir lieu, tous les jours de ce *Triduo*, vers le soir.

Cette bénédiction solennelle sera précédée du chant du *Tantum ergo* et du *Sub tuum præsidium*, ainsi que des Versets et Oraisons accoutumés. On y joindra les Verset et Oraison *Pro Papa*.

¹ Lettre de S. M. l'Empereur des Français au roi Victor-Emmanuel.

Immédiatement après la bénédiction solennelle du Très-saint Sacrement, et avant que Notre Seigneur soit renfermé dans le Tabernacle, on récitera, aux intentions ci-dessus indiquées, cinq *Pater* et cinq *Ave*. Nous attachons à la récitation fervente de cette prière une indulgence de 40 jours, et Nous invitons les Communautés religieuses et les pieux Fidèles à faire, au moins, une communion, aux mêmes intentions.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de notre tendre et bien sincère attachement.

Montpellier, le 1 Novembre 1839.

✠ CHARLES *Évêque de Montpellier*

IL VESCOVO DI NIMES

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Cum immenso cordis nostri luctu, maestissimisque gementes suspiriis, audivimus et legimus, mensium nuper elapsorum decursu, tum impias et iniquas adversus temporale Sanctae Sedis Apostolicae Gubernium iniurias tam in Italia quam in Galliis et in Britannia Maiori praelo quodam quasi satanico evomitae, tum facinora quibus perversi quidam homines, spretis grati animi consiliis, proculcatisque Sanctae Romanae Ecclesiae sacratissimis iuribus, nonnullas regiones ditioni Pontificiae ex antiquo subditas, ad excutiendam mitissimae Vestrae Paternitatis auctoritatem impellere non erubuerunt. Et id sceleris eo magis lugendum aestimavimus, quod princeps finitimus, ex stirpe regia fidei quondam et cathedrae Petri devotissima natus, hanc Legationum Romanarum rebellionem foverit et provocaverit, factiosis arma praestiterit, iamque nunc tumultuariis eorum turmis duces militares praefecerit, ut potestatis legitimae copiis obsistant, si occurrat conflictus occasio, tandemque nuper votum annexionis regno Sardiniae a coetu perduellium emissum gratanter exceperit, eodem temporis articulo fictam et desistoriam venerationis erga supremum omnium fidelium Patrem et Pastorem declarationem enuncians, et criminosos approbans aggressus quibus Sancta Romana Ecclesia, omnium Ecclesiarum mater et

domina, magna patrimonii sui parte fuit spoliata. Utinam saltem tot inter nefanda Imperatores christiani solemnem et filialem eederent protestationem! Austria vero silet; Gallia, licet Urbis Almae tutamini addicta, stat immobilis, sicque nullum sacrilegis provinciarum rebellantium deliriis fraenum imponitur. Quibus in angustiis universus orbis christianus Vestrae Paternitatis dolori consociatur; quia venerandum et dilectissimum militantis Ecclesiae caput affligitur, compatiuntur omnia membra, praesertim Episcopi, et nos insignibus munificentiae vestrae gratiis cumulati, in hac unanimes familiae catholicae tristitia, nullam prae nostra conteri mentem asserere non dubitamus. Eam sane, quantumvis dolentes, fiduciam habemus quod Napoleo III qui iam, Reipublicae nostrae Praeses, exulem Christi vicarium ad triumphantem solii possessionem reduxit, etiam, Gallorum Imperator effectus, populos qui defectionis vexillum extulerunt dominationi Pontificiae modo sit restitutus. Multum tamen abest quin hac spe temperata nostrae pietatis desolatio penitus extinguatur, et enixis precibus deprecamur Dominum, cui animorum sicut maris tempestates obediant, ut pro populis obcaecationis tempus, et pro Vestra Sanctitate dies tribulationis abbreviare dignetur.

Vestrae Benignitati placeat nobis Apostolicam impertiri Benedictionem, quam vividis votis implorat ad pedes Vestros demisse provolutus,

Vestrae Sanctitatis,

Humillimus, obedientissimus et devotissimus Servus et Filius

✠ HENRICUS *Episcopus Nemansensis*

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI NIMES

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

CLAUDE-HENRI-AUGUSTIN PLANTIER,

PAR LA GRACE DIVINE ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE, ÉVÊQUE DE NIMES,
PRÊLAT ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,

*Au Clergé de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Dans notre dernière instruction pastorale, Messieurs et Très-chers Coopérateurs, nous avons parlé à nos diocésains de la puissance spirituelle de la Papauté. Ce sujet était aussi grave qu'opportun; et si dans son développement *nous avons cru devoir faire de la controverse*, ainsi qu'on l'a dit dans un langage où l'ironie a quelque peine à s'unir à la politesse, nous l'avons fait afin de répondre, une fois pour toutes, aux insultantes provocations jetées chaque jour à notre foi par ces milliers de brochures qu'une propagande hétérodoxe répand parmi les fidèles. Nous l'avons fait avec une pleine connaissance des vaines chicanes d'exégèse, de chronologie et d'histoire, opposées par ces libelles aux démonstrations catholiques. Nous l'avons fait surtout avec une profonde compassion pour ceux qui, malgré trois siècles de réfutations victorieuses, répètent encore

ees futilités avec le même air de triomphe que si c'étaient des découvertes éerasantes pour les *Dignitaires de l'Église romaine*.

Aujourd'hui nous venons, selon notre promesse, traiter la grande question de la puissance temporelle du Saint-Siège. Il nous tardait d'autant plus de l'aborder qu'elle puise dans les circonstances douloureuses dont nous sommes témoins un plus haut et plus ardent intérêt. Depuis quelques mois, sans aucune cause apparente et dans un moment où les choses roulaient du train le plus pacifique et le plus régulier, il s'est produit, parmi nous, dans la presse, un déchainement effroyable d'impiétés et de colères contre ce Pouvoir aussi vénérable qu'il est légitime. On a poussé contre lui les violences de l'insulte à de telles extrémités qu'on en reste confondu. Que cette explosion se fût faite au sein des peuples séparés de l'unité, ce serait tout naturel. Le gouvernement pontifical ne persécute ni les protestants, ni même les Israélites; il ne parle pas de tolérance, la haine dans le cœur, l'injure sur les lèvres, la proscription dans les lois, le glaive dans les mains; il ne permet pas le divorce au nom de la morale chrétienne; il ne souffre pas qu'on inonde ses peuples de Bibles falsifiées et de principes qui les autorisent à trouver dans l'Évangile le droit de nier la divinité de Jésus-Christ et au besoin même l'existence de Dieu. À tous ces titres qui sont manifestement autant d'anathèmes, on conçoit que les États qui possèdent toutes ces gloires lui fassent un crime d'en être dépourvu, et le proclament par là même le plus détestable gouvernement du monde; le mal ne traite jamais autrement le bien. Mais que l'iniquité de ces emportements trouve un écho dans notre patrie, dans ce pays de France dont les anciens monarques ont fondé le royaume des Papes et dont les armées le défendent encore, après l'avoir tout récemment délivré de l'anarchie; dans ce pays de France que les Souverains Pontifes ont toujours honoré d'un amour spécial et qu'ils ont comblé de tant de marques de leur paternelle bienveillance; dans ce pays de France enfin qui, à défaut de la foi, devrait rester encore la terre privilégiée de la délicatesse, on

ne peut comprendre tant de vertige et d'ingratitude. Vous en avez gémi, Nos Très-chers Coopérateurs, comme nous en avons été désolé nous-même; et, c'est pour tempérer notre commune douleur, pour relever notre âme affaissée sous le poids de tant de honte et de blasphèmes, que nous allons rechercher et contempler ensemble les grandeurs incomparables de cette auguste Royauté qu'outragent à l'envi tant de plumes sacrilèges.

Nous l'examinerons dans son origine, et nous verrons que rien n'est plus légitime et plus sacré;

Nous la suivrons dans son histoire, sans en excepter notre époque, et nous nous convaincrons que rien n'est plus glorieux ni plus irréprochable.

I.

La plupart des pouvoirs humains sont nés brusquement dans le monde. Au sein du peuple Juif, les enfants de Samuël s'écarterent des voies de leur père. Lui jugeait avec conscience et désintéressement; mais eux, emportés par l'avarice, se laissaient pervertir par des présents et vendaient la justice. Dégoûtée de ce gouvernement vénal, la nation demande un roi. Le vieux prophète dont elle répudiait les fils, l'invite à réfléchir; mais elle insiste malgré les droits formidables que s'arrogera le futur monarque, et Dieu lui donne Saül pour premier souverain. Ainsi germe tout d'un coup la dynastie royale de Juda ¹. Il en est de même parmi les autres nations. Rome est déchirée par des ambitions rivales; Octave triomphe d'Antoine au combat d'Actium, et le lendemain le vainqueur, ceignant le diadème, se fait nommer Auguste. D'autres fois un peuple est au désespoir; l'usage aveugle qu'il a fait de ses libertés l'a conduit aux bords d'un abîme dont il s'épouvante, et pour échapper au gouffre qui va le dévorer, il se jette dans les bras d'un dictateur

¹ I. Reg. VIII, V.

qui le sauve et pose, sur les débris de l'anarchie mise en poudre, les fondements d'une famille souveraine. Voilà l'origine ordinaire des grandes races qui portent un sceptre quelconque dans l'histoire. Partout et toujours c'est un homme se couronnant lui-même par un coup d'heureuse audace, ou recevant l'autorité tantôt du caprice d'une armée, tantôt du suffrage d'une nation, dans un moment de reconnaissance ou d'effroi. Sa puissance est un éclair soudain qui jaillit d'un choc de nuages qui passent; et si le temps réserve à son sang un long avenir de règne et de gloire, quand il monte sur le trône ses titres et son passé datent de la veille.

C'est d'une préparation plus grave et plus solennelle qu'est sorti le pouvoir temporel du Saint-Siège. Huit siècles ont contribué successivement à le faire éclore, en donnant aux Pontifes de Rome, sans eux et malgré eux, une influence chaque jour croissante sur les affaires civiles et politiques de l'Italie et du monde. Dès le berceau même de l'Église, et pendant l'époque des persécutions, alors que les Papes, à la tête du troupeau du Christ, ne désertaient les catacombes que pour aller mourir dans l'amphithéâtre, les peuples durent être déjà saisis de respect à l'aspect de ce pouvoir étrange et de l'atmosphère de grandeur qui l'environnait, sans qu'on pût l'expliquer par aucune cause humaine ¹. En regardant les Césars, ces Pontifes du paganisme, ils n'apercevaient que démeuce, même parmi ceux qui se piquaient de philosophie; dans les Pontifes chrétiens, au contraire, ils voyaient éclater une sagesse jusqu'à ce jour inouïe. Avec une fermeté de doctrine et de raison sans exemple, ces nouveaux Docteurs condamnaient, à la face de l'humanité, les extravagances abritées sous la pourpre impériale. Ceux-là, malgré l'immensité du pouvoir qu'ils avaient dans les mains et l'effroyable tyrannie avec laquelle ils l'exerçaient, étaient incapables de se faire respecter; à tout instant sur divers points de l'empire, c'étaient des séditions parmi les peuples et des révoltes dans les

¹ De Maistre, *Du Pape*.

armées. Ceux-ci n'avaient aucune force à leur disposition; les bûchers et les bêtes féroces les dévoraient l'un après l'autre; et cependant les palais, le sénat, les troupes, les cités, les campagnes étaient remplis d'hommes qui leur obéissaient avec une vénération filiale, dût leur soumission les exposer à la haine des Néron et des Caligula. Les premiers, engraisés de la substance de tout l'univers, avaient à leur service une fabuleuse opulence; et leur corruption ne savait en user que pour se plonger avec plus d'ivresse et de fureur dans de monstrueuses débauches. Aux seconds, quoique proscrits et pouvant à peine avoir leur part au soleil, des richesses abondantes arrivaient aussi par des voies mystérieuses. Mais, au lieu de les prostituer au vice, leur vertu les consacrait au soulagement du malheur. Quand le Préfet de Rome demande à voir les trésors de l'Église, saint Laurent, Diacre privilégié du Pape saint Sixte, montre au tyran des milliers de pauvres qu'il a rassemblés de tous les coins de la ville et lui dit: « Voilà les trésors que je vous avais promis. J'y ajoute les perles et les pierreries! Vous voyez ces vierges et ces veuves, c'est la couronne de l'Église ¹. » De la capitale, la sollicitude de cette nouvelle Providence s'étendait aux extrémités de l'empire. Vers le milieu du second siècle, Denys, Évêque de Corinthe, écrivait aux Romains ces frappantes paroles: « Telle a été votre coutume, dès l'origine du christianisme, que vous combliez vos frères de toute espèce de bienfaits, et qu'à une foule d'Églises établies dans diverses cités, vous transmettiez les choses nécessaires à la vie. Ainsi soulagez-vous les pauvres et fournissez-vous aux besoins des fidèles condamnés aux Mines; et en cela, descendants des Romains et Romains vous-mêmes, vous perpétuez par une généreuse effusion de générosité, des usages qui furent la gloire de vos ancêtres. Ces nobles traditions, au lieu de dépérir entre les mains de Soter, votre Évêque actuel, prennent au contraire plus d'essor; il multiplie les secours destinés

¹ Fleury, *Hist. Eccl.* liv. VII, t. I, pag. 595.

aux saints, et quand des frères proscrits arrivent auprès de lui, de quelque pays lointain, il a pour les consoler des paroles plus douces que celles que le père le plus tendre adresserait à ses enfants ¹. » Plus on marche, plus ces libéralités deviennent magnifiques. Environ cent ans après Soter, un autre Denys, non plus de Corinthe, mais d'Alexandrie, remercie le Pape Étienne des dons par lesquels il a fait respirer les provinces de la Syrie et de l'Arabie ², et, lorsque vers le déclin du troisième siècle, Dioclétien déchaîne sa dernière persécution, Eusèbe nous apprend que la Charité Romaine ne tarit point à travers ces horribles tempêtes ³.

Tant de lumière, de sainteté, de grandeur et de bonté dans les successeurs de Pierre formant un contraste solennel avec les délires, l'abjection sans mesure et l'épouvantable cruauté des successeurs d'Auguste, il était naturel que les premiers conquissent l'estime et la confiance que perdaient ou plutôt que n'avaient jamais eues les seconds. À mesure que la gloire des Césars pâlissait, celle de la Papauté devenait plus radieuse. C'était au point que les maîtres du monde en prenaient de l'ombrage. « On lisait sur le front de ce Pouvoir naissant à peine le caractère d'un sacerdoce si éminent que l'Empereur qui portait parmi ses titres celui de Souverain Pontife, le souffrait dans Rome avec plus d'impatience qu'il ne souffrait dans les armées un César qui lui disputait l'empire ⁴. » Rome, de son côté, Rome sur les collines de laquelle se levait l'astre nouveau, lui décernait une part de respect et de déférence d'autant plus large qu'elle en sentait de plus près la vertu bienfaisante. Et lorsque Constantin fit monter sur le trône la religion si long-temps vouée au martyre, quand il eut fait placer sur les aigles impériales cette Croix dont la miraculeuse apparition lui avait annoncé la victoire, quoique la capitale fût encore loin d'être

¹ Euseb. Hist. lib. IV, 23.

² Euseb. Lib. VII, 4.

³ Id. Lib. IV, 23.

⁴ Bossuet, *Lettre past. sur la Comm. pasc.*, n.° IV. — De Maistre, *Du Pape*.

tout entière chrétienne, la place occupée par le Vicaire de Jésus-Christ dans la considération publique était immense même auprès de ceux qui ne croyaient pas, et déjà l'autorité du Prince commençait à pénétrer dans celle du Pontife.

II.

Cet ascendant, premier germe d'une royauté future, grandit bien plus sérieusement encore après la translation du centre de l'empire à Byzance. À ce moment, l'un des plus graves de l'histoire, les Empereurs, poussés par la Providence, qui se cache sous les inspirations de leur foi, se plaisent à se dépouiller vis-à-vis de l'Occident de certaines grandes fonctions de leur magistrature, pour en investir non pas un Pape en particulier mais la Papauté même. — Magistrature de la justice : sans doute dès les temps apostoliques, et pendant toute l'ère des persécutions, les Evêques de Rome, comme ceux de la Catholicité tout entière, avaient tranché les différends des fidèles qui fuyaient les tribunaux des païens, comme ils en fuyaient les temples. Mais ce n'était là qu'une autorité fondée sur la libre acception des Chrétiens; elle ne trouvait sa racine et son appui ni dans la volonté des Césars ni dans la consécration de la loi. Sous les Empereurs orthodoxes ce ministère de charité devient une juridiction véritable. De Constantin à Théodose et de Théodose à Justinien, divers décrets se succèdent, soit pour soustraire les Clercs et les religieux aux tribunaux séculiers et les soumettre exclusivement au jugement des Evêques, soit pour conférer aux Evêques le droit de juger les procès des laïques dans certaines limites déterminées, soit enfin pour donner aux parties condamnées par un juge laïque la faculté d'en appeler au jugement épiscopal ¹. L'Eglise d'Orient fit un ample usage de ce pouvoir.

¹ Sancimus si quis quamcumque habuerit causam cum aliquibus venerabilibus Ascetis aut sacris virginibus, aut mulieribus omnino in monasteriis con-

Rome en usa plus largement encore. La correspondance de saint Grégoire surtout est pleine de conseils, de félicitations ou de reproches qui l'attestent. On sent à la manière dont il en parle que le Pontificat suprême qu'il représente est, d'un bout à l'autre de l'Italie, le tuteur ou le vengeur des droits injustement outragés ou contestés ¹. Et non seulement ces actes judiciaires de la Papauté ne soulèvent aucun murmure parmi les Catholiques; mais ils sont respectés, ils sont même provoqués par les rois ariens de Ravenne. Théodoric en a laissé dans l'histoire de solennels exemples. Lui et ses successeurs permettaient également à Cassiodore, leur Ministre et Préfet du prétoire, d'exprimer aux Papes les sentiments résumés par ces remarquables paroles: « Je suis juge du palais; mais je ne cesserai pas pour cela d'être votre disciple. Nous ne pouvons sagement exercer nos fonctions qu'autant que nous ne nous écarterons point des règles que vous nous aurez tracées ². »

Magistrature de surveillance et d'ordre public. Différents novateurs au cinquième siècle se prirent à troubler Rome et l'Italie. En outrageant la Religion des peuples, ils jetèrent de déplorable divisions dans les esprits. Deux Papes les traitèrent avec rigueur, non seulement pour venger la foi compromise, mais encore

stentibus, Deo amabilem civitatis illius Episcopum interpellet; ille vero mitat, et cum omni honestate quae sunt de personarum praesentia disponat: sive oportet per Abbates, sive per responsales, sive per alios quoslibet hoc fieri; ipse vero cum omni veneratione sacerdotali causam examinet et iudicet; et civiles non sint penitus eis Iudices, neque confundant eorum honestatem, cum idonei sint singularum civitatum Episcopi et quae de lite sunt, et de cautela iudiciorum disponere atque iudicare honeste atque sacerdotaliter, secundum leges nostras et divinos canones.

Novell. LXXIX, 1, 2.

Si contigerit quempiam a Iudice Provinciae laedi, iubemus eum adire civitatis Episcopum, et ipsum iudicare iudicem et qui paratur laedi ab eo.

Novell. LXXXVI, cap. 7.

¹ S. Greg. Mag. *Epist. passim*.

² Sum quidem Iudex Palatinus, sed yester non desinam esse discipulus: nam tum ista recte gerimus, si a vestris regulis minime discedamus.

Cassiod. *Epist. Lib. XI, Epist. 2*.

pour rasseoir la paix ébranlée. On leur reprit les églises qu'ils avaient eux-mêmes arrachées au culte légitime ; on les contraignit à ne plus tenir leurs assemblées qu'en secret ; il en est même qu'on força de passer la frontière avec la double contagion de leurs erreurs et de leurs instincts séditioneux. Et ces actes d'énergie parurent si naturels, on jugea les Pontifes qui les accomplirent si bien en droit de frapper ceux qu'ils avaient atteints, que saint Prosper les félicite d'avoir ainsi réuni la puissance qu'ils tenaient des Empereurs à celle qu'ils tenaient des Apôtres pour chasser les perturbateurs du repos général ¹.

Magistrature d'administration. De Gènes à Otrante d'immenses possessions avaient été données à l'Église romaine, et dans la gestion de ces biens les Papes agissent avec la plus entière indépendance. Les régisseurs et les fermiers qui les gouvernent, ce sont eux qui les nomment comme ils l'entendent ² ; les contrats qui s'y rattachent, ce sont eux qui les règlent ; les difficultés et les procès dont ils sont l'objet, ce sont eux qui les jugent et les tranchent. Bien loin de se circonscrire dans les limites de leurs terres et de leurs domaines, leur autorité s'exerce sur des cités ou des provinces entières. Saint Grégoire déclare par un acte solennel aux habitants de Népî qu'il leur envoie Léonce pour gouverneur, et que, si quelqu'un méprise ou insulte ce magistrat, regardant cette injure comme faite à lui-même, il la fera suivre d'une sévère expiation dans celui qui s'en sera rendu coupable ³. Chose plus imposante encore : il écrit aux troupes de Naples qu'elles devront obéir au tribun qu'il vient de désigner pour leur chef ; qu'il exige cette soumission pour la tranquillité des Empereurs et le bonheur de la cité ; et qu'après tout cet esprit de subordination constitue la grande vertu des armées ⁴.

¹ S. Prosp. *Cons. collat.*, cap. 41.

² Joann. Diac. *Vit. S. Greg.* Lib. II, cap. 15.

³ S. Greg. *Mag. Epist.* Lib. II, Ep. 22.

⁴ Id. *ibid.* Epist. 31.

Enfin magistrature militaire et politique. Divers barbares se précipitent tour-à-tour sur l'Italie, et les peuples éperdus tremblent à l'aspect de ces hordes sauvages, dont un secret pressentiment leur annonce qu'ils seront un jour la proie. Quand le bruit de ces invasions trouve les Empereurs à Constantinople, ils en prennent peu de sollicitude et continuent à perdre leur temps et leur dignité dans des chicanes théologiques ou de misérables intrigues de palais. Quand ils sont à Rome, les frémissements du sol qui s'agite leur inspirent un effroi qui leur fait perdre la tête. Les Consuls qui ne sont plus qu'un titre et le Sénat qui n'est plus qu'une ombre, ne se possèdent pas mieux que les maîtres de l'Empire. Dans tout ce qui reste des grandes et vieilles institutions il n'existe plus ni conseils ni courage pour résister aux périls dont on est menacé. Le seul appui de l'édifice qui chancelle, ce sont les Papes. Voilà les Huns vainqueurs d'Aquilée : saint Léon s'avance à leur rencontre aux frontières de la Vénétie, et désarmé par les discours du Pontife, Attila leur chef ramène aux bords du Danube ce cheval formidable sous les pieds duquel l'herbe une fois foulée ne repoussait jamais plus. Genséric arrive à son tour aux portes de la cité ; Rome, ensanglantée du meurtre de Valentinien et de Maxime qu'elle vient de tuer coup sur coup, ne peut opposer aucune digue au torrent des Vandales ; c'est encore Léon qui sera son rempart, et s'il ne peut la préserver du pillage, il la sauve du moins de l'incendie et de la destruction. Enfin la conquête lombarde succède aux autres, et pendant de longues années le poids de cette effroyable situation retombe tout entier sur saint Grégoire, qui devient ainsi la colonne de l'Empire, comme il est la pierre angulaire de l'Église. Les Empereurs s'endorment, il les réveille ; les Exarques vexent les peuples au lieu de les protéger contre l'ennemi, et lui rappelle au devoir ces magistrats qui lui causent plus de chagrin que les Lombards eux-mêmes. Les troupes sont lasses ou flottantes, il en raffermi les chefs. Rome et d'autres cités ont besoin de défense, et lui d'un côté dépense des sommes considérables pour fortifier

la capitale, tandis qu'il excite d'un autre côté les Evêques et les Gouverneurs à mettre en état les villes secondaires. Quand on est fatigué de la résistance, il demande la paix aux Lombards, qui l'accordent avec une facilité mêlée de vénération. « En un mot, comme le dit un grave auteur, son autorité également respectée des princes et des peuples, des Romains et des Barbares, est comme le centre du gouvernement et de toutes les affaires politiques en Italie ¹. »

III.

Voilà déjà un pas immense fait vers la royauté. La générosité des Empereurs d'abord, leur incurie et leur faiblesse ensuite, réunies soit à la force des circonstances, soit aux vœux des peuples inspirés par le mérite des Papes, tels sont les degrés par où Ceux-ci sont montés au faite de puissance qu'ils ont atteint du sixième au septième siècle. À ce moment on peut dire qu'ils sont maîtres du duché de Rome. La stupide cruauté des despotes de Byzance achève l'œuvre commencée par un autre principe. Engagés tantôt dans une erreur et tantôt dans une autre, ils agissaient en sectaires au lieu de se conduire en Empereurs. L'Orient était bouleversé par leur fanatisme, qui déchainait ensuite sur l'Occident les mêmes orages. Toujours infatigables et d'autant plus ardents que les chefs de l'empire étaient plus aveugles, les Lombards ne cessaient alors de harceler ou Rome, ou Ravenne, ou tel autre point de l'Italie. Et que faisaient les théologiens couronnés de Constantinople? Passionnés jusqu'à la fureur pour l'hérésie, ils ne songeaient qu'à persécuter la bonne doctrine. L'Italie lui restait fidèle, on en confiait le gouvernement à des magistrats qui l'accablaient d'impôts et l'abreuvaient d'outrages. Les Papes condamnaient les nouveautés; tantôt on ordonnait de les traîner captifs à Constantinople: c'est ce que Justinien II essaya de faire vis-à-vis de Sergius; tantôt on tra-

¹ *Pouvoir du Pape*, par un Directeur du Séminaire de Saint-Sulpice.

vaillait à les faire périr : Léon l'Isaurien donna cette mission barbare à remplir sur le pape Grégoire II, parce qu'il foudroyait l'erreur des Iconoclastes, dont ce prince était le forcené défenseur. Ainsi l'esprit de secte détruisant dans ces absurdes souverains et le sentiment du patriotisme et celui de leurs propres intérêts, ils ébranlaient le seul soutien que leur puissance gardât en Italie. Ils n'avaient que les Papes pour leur servir de bouclier, et leur extravagante barbarie cherchait à se défaire des Papes. Ils y portèrent une injustice si révoltante, que les Lombards eux-mêmes se constituèrent les protecteurs des Pontifes outragés, quoique cependant ils trouvaient en eux une insurmontable barrière à leurs desseins d'envahissement et de conquête. Dieu se cachait derrière ces lâches délires, et la Papauté montait d'autant plus que les monarques de Byzance mettaient à l'abaisser une jalousie plus haineuse. Enfin les Lombards, devenant toujours plus inquiétants pour les peuples, Constantinople abandonnant aussi de plus en plus l'Italie, les Pontifes de Rome se jetèrent entre les bras de la France. Grégoire III sollicite l'intervention de Charles-Martel, qui promet le secours de son épée, mais ne peut franchir les Alpes. Pressé par les mêmes angoisses, Étienne II invoque le secours de Pepin, qui deux fois se précipite au delà des monts ; deux fois vainqueur d'Astolphe, il le contraint soit à déposer les armes, soit à restituer au Saint-Siège les domaines dont il l'a dépouillé ; il le force même, en punition des perfidies dont il s'est rendu coupable, à céder quelques unes de ses possessions, c'est-à-dire l'Exarchat et la Pentapole, pour en augmenter l'apanage des Papes ; et, afin que cette donation soit plus solennelle et plus inviolable, le triomphateur et le vaincu rédigent ensemble l'acte qui la consacre, et constituent ainsi les successeurs de Pierre maîtres indépendants et souverains du patrimoine de l'Église Romaine. Les Lombards, il est vrai, ne rougissent pas de reprendre leur parole ; mais Charlemagne accourt, il anéantit d'un coup la domination des Lombards, et non content de rendre au Saint-Siège ce qu'on avait tenté de lui ravir, il le dote encore de

nouvelles provinces, dépose sur l'autel de saint Pierre le diplôme qui l'atteste, et fait jurer à tous ceux qui l'ontourent qu'ils seront à jamais les défenseurs de l'Église Romaine.

IV.

Ce qu'il y a ici de plus digne d'attention du côté des Papes, c'est qu'ils n'ont ni ambitionné le pouvoir, ni agi dans le but de le conquérir au détriment des Empereurs. Celui de tous que la confiance publique entoure avec le plus d'éclat, entre l'empire qui tombe et les Barbares qui s'avancent, Celui qui, sous le poids de ces temps effroyables nous apparaît, suivant la grande image de Bossuet, comme cette colonne dont la masse solide est le plus ferme appui d'un temple ruineux ¹, saint Grégoire gémit profondément de cette multitude d'affaires qui viennent le submerger comme un océan et le désoler comme un martyr. « Être en même temps condamné, c'est lui qui parle ainsi dans ses lettres, soit à s'occuper des Evêques, des Clercs, des Monastères et du peuple, soit à se précautionner avec anxiété contre les pièges et les surprises de l'ennemi, soit à se tenir en garde contre les perfidies et les mauvais desseins des gouverneurs, c'est un travail, c'est une douleur dont votre fraternité ne mesurera jamais l'étendue ². Oh ! plaignez-moi, parce que je suis tellement accablé des soucis de ce monde que les fonctions de mon Episcopat m'arrachent presque irrésistiblement à l'amour de Dieu ! ³ » Ce n'est pas la soif de la

¹ Bossuet, *Oraison funèbre de Henriette de France*.

² Et nno tempore curam Episcoporum, atque Clericorum, Monasteriorum quoque et populi gerere, contra hostium insidias sollicitum vigilare, contra ducum fallacias suspectum semper existere, cuius laboris, cuius doloris sit vestra fraternitas penset.

S. Greg. M. lib. VII, Epist. 1.

³ Plangite quia huius mundi tantæ occupationes sunt, ut per Episcopatus ordinem pene ab amore Dei me videam esse separatum.

Id. lib. I, Epist. 29.

puissance qui palpite sous ces paroles, mais une évidente tristesse d'être contraint à l'exercer par la nécessité des choses. Sentiment d'autant plus sincère et plus incontestable qu'il est exprimé par un saint dans une correspondance d'amitié. Quand les Papes s'adressent aux Empereurs; au lieu de se prévaloir de leur influence pour se mettre au même rang qu'eux, ils les proclament les maîtres de l'Empire, et s'inclinent sous leur autorité, dans tout ce qui se rattache au gouvernement de l'État. Grégoire II écrit à Léon l'Isaurien : « Vous savez, Prince, que la définition des dogmes n'appartient pas aux Empereurs, mais aux Pontifes, qui sont en droit de les enseigner librement. Ainsi, de même que les Évêques préposés au gouvernement de l'Église s'abstiennent de toucher à la chose publique, de même les Empereurs doivent s'abstenir de se mêler aux affaires ecclésiastiques, pour se borner à celles qui leur sont confiées ¹. » Les actions répondent au langage. Ce pouvoir que les Pontifes de Rome honorent dans leurs paroles, ils le font respecter par les peuples, jusques dans les moments les plus orageux et quand un mot suffirait pour le faire mettre en pièces. Sans doute, si l'Empereur, hérétique et sectaire, veut imposer l'erreur à ses sujets, les Papes commandent de résister; mais, sur tout ce qui ne porte pas atteinte à la foi, sur tout ce qui rentre dans le domaine légitime de la couronne, ils prescrivent l'obéissance. Au sein des froissements les plus amers, ils préviennent la révolte et sauvent cette domination dont on fait souvent contre eux l'abus le plus atroce. « Dans la conjoncture la plus critique qui fut jamais, dit un auteur du dernier siècle, lorsque d'un côté l'hérésie, armée de la puissance impériale, s'efforçait de s'introduire en Italie, et que de l'autre, l'Italie semblait ne pouvoir repousser l'hérésie qu'en se

¹ Scis, imperator, sanctae Ecclesiae dogmata non Imperatorum esse, sed Pontificum qui tuto volunt dogmatizare, idcirco Ecclesiae praepositi sunt Pontifices, a reipublicae negotiis abstinentes, et imperatores ergo similiter ab ecclesiasticis abstineant, et quae sibi commissa sunt capessant.

Greg. Epist. — Labb. *Collect. Conc.* T. VI, Ep. 1 et 2, pag. 18, 26.

révoltant contre son souverain, le Pape Grégoire II remplit également deux devoirs, qui paraissaient alors incompatibles. Chef intrépide de l'Église, il s'opposa constamment à l'exécution d'un édit contraire à la pratique du christianisme; il fit tous ses efforts pour détourner l'Empereur de son dessein impie; il fortifia les peuples dans la résolution de rejeter des ordres auxquels ils ne pouvaient obéir sans trahir leur Religion. Mais en même temps, fidèle sujet du Prince, il se tint lui-même et maintint les peuples dans une juste obéissance; il étouffa l'esprit de révolte; et malgré les noirs complots que le Prince tramait contre sa vie, Prélat apostolique, supérieur à tout sentiment de vengeance ainsi que de crainte, il fut assez généreux pour conserver au Prince l'Italie prête à lui échapper ¹. » Il alla même plus loin. Lui qu'on voulait faire massacrer, il ne se contenta pas de conserver au sceptre de Constantinople les provinces qui ne l'ont pas encore abandonné, mais il emploie tout son crédit pour lui faire restituer certains lambeaux de ses possessions envahis par les Lombards. C'est ainsi qu'il écrit au Gouvernement de Venise: « Comme Ravenne, chef-lieu de la province, est tombée, à cause de ses péchés sans doute, sous la funeste domination des Lombards, et que son estimable Exarque, notre fils, est maintenant auprès de vous dans votre cité; Nous vous conjurons de lui rester fidèle, et d'unir, en notre nom, vos efforts aux siens, pour rétablir l'ancien ordre de choses et ramener la ville, devenue la proie de l'étranger, sous l'empire de nos seigneurs et fils Léon et Constantin, désireux que Nous sommes personnellement de remplir les devoirs de subordination que la foi Nous impose, et de demeurer éternellement attaché à l'autorité des Empereurs ². »

¹ Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*. T. XIII, liv. LXIII, n.° 34.

² Quia, peccato faciente, Ravennatum civitas, quae caput extat omnium, a nec dicenda gente Longobardorum capta est et filius noster eximius exarchus apud Venetias, ut cognovimus, moratur; debeat nobilitas tua ei adhaerere, et cum eo nostra vice pariter decertare, ut ad pristinum statum sanctae reipublicae, in imperiali servitio dominorum filiorum nostrorum Leonis et Constantini, magnorum

L'abnégation ne peut se manifester sous des formes plus authentiques et plus glorieuses. Voilà des Pontifes que la puissance ne se borne pas à rechercher, mais qu'elle obsède; les peuples éperdus sont à leurs pieds, les conjurant de les sauver des maux qui les oppressent et des dangers qui les menacent; les armées, dépourvues de commandement, sont prêtes à déchirer les vieilles bannières pour y substituer, s'ils le veulent, des bannières nouvelles; l'insouciance ou les vexations des Empereurs envers l'Italie semblent les encourager à saisir le sceptre qu'on leur présente; enfin, l'ingratitude dont ils sont eux-mêmes victimes de la part de ces despotes, dont ils défendent pourtant les intérêts et la couronne, les desseins de mort formés contre eux, en échange des sacrifices qu'ils ont faits et de l'héroïque dévouement qu'ils ont témoigné pour sauver et les Césars et l'Empire, tout cela ne les autoriserait-il pas à s'emparer d'un gouvernement dont les souverains de Byzance se sont rendus indignes? Mais non, plus le flot s'approche, et plus leur désintéressement recule; il leur suffirait d'étendre la main pour prendre le diadème qui tombe; mais au lieu de l'étendre, ils la replient; et, pour qu'ils se résignent à s'asseoir sur le trône que la Providence a mis huit cents ans à leur dresser, il faut qu'elle les y porte elle-même par cet instrument mystérieux de sa volonté qu'on appelle la force des choses.

V.

Ainsi s'est formée la Puissance temporelle des Papes. « Il n'y a rien, comme le dit un grand écrivain moderne, de si évidem-

imperatorum, ipsa revocetur Ravennatum civitas, ut zelo et amore sanctae fidei nostrae in statu reipublicae et imperiali servitio firmi persistere, Domino cooperante, valeamus.

Greg. II. Epist. ad Ursum, Venetiarum ducem.

Baron. Annal. T. IX, an. 726.

Labh. Conc. T. VI, pag. 1447.

ment juste dans son origine que cette souveraineté extraordinaire. L'incapacité, la bassesse, la férocité des souverains qui la précédèrent; l'insupportable tyrannie exercée sur les biens, les personnes et la conscience des peuples; l'abandon formel de ces mêmes peuples livrés sans défense à d'impitoyables barbares; le cri de l'Occident qui abdique l'ancien maître; la nouvelle souveraineté qui s'élève, s'avance et se substitue à l'ancienne, sans secousse, sans révolte, sans effusion de sang, poussée par une force cachée, inexplicable, invincible, et jurant foi et fidélité jusqu'au dernier instant à la faible et misérable puissance qu'elle allait remplacer; le droit de conquête enfin obtenu et solennellement cédé par l'un des plus grands hommes qui aient existé, par un homme si grand que la grandeur a pénétré son nom, et que la voix du genre humain l'a proclamé grandeur au lieu de grand; tels sont les titres des Papes, et l'histoire ne présente rien de semblable ¹. » C'est une oeuvre manifestement providentielle; providentielle, parce que les siècles l'ont élaborée avec lenteur mais avec un progrès continu; providentielle, parce qu'elle est sortie de causes contradictoires, et qu'une vertu mystérieuse a contraint à la fonder des forces ennemies, conjurées pour l'empêcher d'éclore; providentielle enfin, parce que nul homme ne peut dire qu'il fut le créateur de cette royauté sans égale et sans exemple. Des conquérants ont mis le couronnement à l'édifice; mais les mains de Dieu même avaient jeté les fondements.

VI.

Et quelle sagesse profonde dans ce dessein de la Providence! Quelles raisons magnifiques pour nous l'expliquer! Raison d'indépendance pour le Saint-Siège. Tant que l'empire reste uni sous un seul maître, la Papauté n'exerce d'autre puissance que celle de

¹ De Maistre, *Du Pape*. Liv. II, ch. 6.

son autorité spirituelle. Ce n'est pas que dans cet ordre de choses sa liberté soit entière; mais enfin des couronnes rivales n'existent pas pour tenter, sous l'inspiration d'intérêts opposés et d'une mutuelle jalousie, de l'attirer à leur parti. Au huitième siècle, au contraire, l'empire se décompose; de ses débris se forme la grande famille des États chrétiens d'Europe, et dans ce vaste fractionnement la place du Père commun, s'il fût resté ce qu'il était auparavant, n'eût pas été facile à trouver. Aurait-il habité la France? l'Italie s'en serait émue. L'Italie l'eût-elle possédé, qu'en aurait pensé l'Angleterre? L'Espagne à son tour se serait-elle résignée à le voir sur des bords étrangers? Chaque empire aurait voulu s'approprier ce trésor, parce qu'il eût espéré le faire peser avec avantage dans la balance de ses destinées et le faire au besoin servir d'instrument à son ambition. Sans doute le Vicaire de Jésus-Christ aurait trouvé le secret de conserver son indépendance morale partout; il l'avait gardée dans la prison Mamertine et dans les catacombes, et quand l'ère des Césars aurait recommencé pour lui, rien n'aurait pu enchaîner complètement l'action de sa parole et de sa puissance. Mais on aurait essayé de l'entraver. Les pouvoirs humains croient si facilement à l'irrésistible influence de leurs séductions ou de leur force, que du Pape, constitué leur sujet, ils eussent tenté de faire leur courtisan si ce n'est pas leur complice. S'il avait refusé de ramper comme un esclave, qui sait si leur dépit ne l'eût pas sacrifié comme une victime? Et si la fantaisie de gêner ses communications avec le monde se fût emparée de leur esprit par caprice ou par vengeance, quels obstacles n'auraient-ils pas pu susciter? Et enfin quand même le prince sous la domination duquel il eût été placé l'aurait traité toujours avec les égards dus à sa dignité sublime et commandés par sa grande mission, les autres souverains ne l'auraient-ils pas tenu pour suspect, n'en auraient-ils pas accueilli les actes avec défiance par cela même qu'il aurait résidé sur les terres d'un autre monarque? Oui sans doute et oui mille fois. Une situation qui le fit entrer dans le conseil des rois au lieu

de l'en maintenir le subordonné, assez de grandeur pour marcher leur égal et d'indépendance pour échapper à leur oppression, un trône du haut duquel il pût parler à tous en maître et sans qu'on pût le soupçonner d'obéir à d'autres inspirations que celles de sa conscience, voilà de quelle sphère élevée il convenait que son autorité planât sur le monde ; et c'est justement à ce faite sublime que la Providence l'a porté par la création du pouvoir temporel, à l'heure précise où la nouvelle organisation de l'univers chrétien réclamaient cette grande institution.

VII.

C'est ce que fait observer Bossuet, avec l'accent du génie et de l'éloquence, dans son fameux discours sur l'unité de l'Église. « Dieu, dit-il, qui voulait que cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel et que le siège, où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité, que l'Église, indépendante dans son Chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance ecclésiastique de régir les âmes, et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments ¹. »

Fleury fait la même remarque avec le calme et la gravité de l'historien. « Tant que l'empire romain a subsisté, il renfermait dans sa vaste étendue presque toute la chrétienté. Mais depuis que

¹ Bossuet, *Sermon sur l'unité*, 1.^{re} partie.

l'Europe est divisée entre plusieurs princes indépendants les uns des autres, si le Pape eût été le sujet de l'un d'eux, il eût été à craindre que les autres n'eussent peine à le reconnaître pour Père commun, et que les schismes n'eussent été fréquents. On peut donc croire que c'est par un effet particulier de la Providence que le Pape s'est trouvé indépendant et maître d'un état assez puissant pour n'être pas aisément opprimé par les autres souverains, afin qu'il fût plus libre dans l'exercice de sa puissance spirituelle, et qu'il pût contenir plus facilement les autres Évêques dans leurs devoirs 1. »

Voici maintenant l'opinion du bon sens gouvernemental et militaire, s'exprimant par la bouche du vainqueur de Marengo, au moment où il préparait la restauration du culte Catholique en France : « Le Pape est hors de Paris, et cela est bien ; il n'est pas à Madrid ni à Vienne, et c'est pour cela que nous tolérons son autorité spirituelle. À Vienne, à Madrid, on pourrait en dire autant. Croyez-vous que s'il était à Paris, les Autrichiens et les Espagnols consentiraient à recevoir ses décisions ? Nous sommes donc trop heureux qu'il réside hors de chez nous, et qu'en résidant hors de chez nous, il ne réside pas chez nos rivaux ; qu'il habite cette vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin de celle de la France et des rois d'Espagne, tenant la balance entre les souverains catholique, incliné toujours un peu vers le plus fort et se relevant promptement si le plus fort devient oppresseur. Ce sont les siècles qui ont fait cela et ils ont bien fait. Pour le gouvernement des âmes, c'est l'institution la meilleure et la plus bienfaisante qu'on puisse imaginer 2. »

Tel est l'avantage principal du pouvoir temporel du Saint-Siège. Maître de lui-même, grâce au patrimoine dont il est en possession, le successeur de Pierre accomplit, quand il lui plaît et comme il

¹ Fleury, *Hist. ecclés.* T. XVI. Disc. n.° 10.

² Thiers, *Hist. du Consulat et de l'Empire.* — *Du Concordat.*

lui plaît, les grands actes de son autorité spirituelle. C'est un livre, c'est un enseignement qu'il veut condamner, il les condamne, et sa sentence est promulguée sans obstacle. C'est une Encyclique qu'il désire adresser au monde catholique, ses presses l'impriment librement et ses messagers l'emportent aux quatre vents des cieux. C'est une douleur qu'il se propose de confier au Sacré-Collège; voici que certains États le forcent à gémir sur les concordats indignement violés, sur l'Église spoliée, sur les Evêques outragés, sur les Congrégations dépouillées et proscrites, sur la vraie Foi persécutée, sur le sang des Chrétiens répandu; il faut qu'il épanche l'amertume de son âme dans l'âme des Cardinaux, ses vénérables Frères et Conseillers; il les rassemble quand il lui convient, et de ses lèvres augustes partent sans entraves des accents dont les échos vont retentir, pour les émouvoir, au fond de tous les palais et sur le rivage de tous les océans. Que les rois s'en étonnent ou s'en irritent, peu importe; ils sont chez eux, et le Pasteur Suprême est chez lui. Ses paroles et sa main sont libres comme sa conscience. Il ne s'effraie pas plus du courroux des monarques et des gouvernements, qu'il n'en épouse les querelles et les passions. Du sommet du Palatin, les Césars envoyaient autrefois la discorde aux Empires pour les assujétir après les avoir divisés. Du haut du Vatican, les Papes étendent leur sceptre, comme un symbole de paix et d'union, sur la tête de tous les Princes; il les appellent à l'unité de cœur, en même temps qu'ils les maintiennent dans l'unité de Foi; ainsi deviennent-ils doublement le lien des nations chrétiennes, et l'indépendance du Souverain facilite et féconde en eux la mission du Pontife.

VIII.

A côté de la raison d'indépendance se placent des motifs de glorification. Et d'abord glorification par la majesté.

Certains hommes qui ne croient pas à la divinité de Jésus-Christ se constituent pourtant les tuteurs de l'esprit évangélique, et se permettent de rappeler les Pontifes de Rome à l'intelligence de leur véritable grandeur. Ils nous disent : Quand la Papauté proscrite était condamnée à se cacher dans des tombeaux, quand elle n'avait d'autre pourpre que celle de son sang, et d'autre trône que les bûchers et les gibets, où chaque jour elle montait comme sur un autre Calvaire ; quand elle n'avait d'autre richesse que ses vertus, et d'autre majesté que l'autorité morale qu'elle exerçait dans le monde ; alors elle était véritablement auguste et digne de vénération. Et pourquoi ne reviendrait-elle pas aujourd'hui, les persécutions exceptées, à cette obscurité qui lui fut si glorieuse ? Au lieu de l'agrandir, sa puissance temporelle l'abaisse. On ne sait pas reconnaître dans ces nouveaux Césars les Vicaires de Jésus-Christ et les successeurs du pauvre Pêcheur de Galilée ; au Vatican nous sommes loin de l'étable de Bethléem et des cabanes du lac de Tibériade.

Eh bien ! oui, nous en sommes loin non pas pour l'esprit et la doctrine qui sont toujours les mêmes, mais pour la position sociale ; et Dieu, qui voyait l'avenir, a permis cette transformation pour faciliter le respect des souverains et des peuples. Sans doute la dignité spirituelle des Papes est sublime, et quiconque a la foi vive sait tomber comme anéanti devant cette Royauté qui n'est pas de la terre. Mais cette foi, si générale dans les premiers temps, devait-elle toujours rester aussi commune parmi les Chrétiens ? À l'époque même de sa plus grande ardeur n'était-il pas aisé de prévoir que, sans s'éteindre, elle s'affaiblirait, un jour, dans une masse immense de fidèles ? Et alors comment ces âmes émoussées auraient-elles considéré des Pontifes sans honneur et sans éclat ? La splendeur impalpable des vertus qu'ils auraient pratiquées, aurait-elle suffi pour saisir les nations attiédies et les préparer, par une sorte de religieux frémissement, aux acquiescements comme aux sacrifices de l'obéissance ? Quel compte auraient-elles tenu

de cette Majesté contrainte à s'abriter dans des cavernes, et de ce sceptre de roseau que chaque prince eût pu froisser à son aise du pommeau de son épée ? On peut faire de la poésie sur la dignité de ces abaissements, mais s'ils avaient constitué l'état habituel de la Papauté, avec eux quel prestige aurait-elle exercé sur la plupart des hommes ? Les peuples, même spiritualisés par le Christianisme, vivent encore par les sens. Ce qui fait de l'éblouissement pour leurs regards, voilà ce qui les frappe ; ils ne conçoivent la grandeur qu'entourée d'un certain appareil, et leurs hommages montent plus naturellement au pouvoir quand la pompe et la gloire lui font cortège. Les souverains eux-mêmes subissent cette influence dans la proportion qu'admet leur rang, et comme leurs sujets, lorsqu'ils aperçoivent le Prince dans le successeur de Pierre, leur front se courbe plus spontanément sous la bénédiction du Pasteur commun des nations et des rois.

Ainsi nous n'entendons nullement nier la grandeur attachée à l'humble condition de la Papauté primitive, condition relevée par la splendeur de hautes vertus ; jointes à la majesté du martyre. Les Papes eux-mêmes se gardent bien de répudier au Vatican les traditions du Janicule, et Pie IX ne disait-il pas naguère, dans une parole sublime, qu'il serait prêt à reprendre, s'il le fallait, le chemin des Catacombes ? Mais chaque chose a son heure. Au lustre du martyre Dieu a fait succéder sur le trône de saint Pierre le lustre de la royauté. Le premier avait son opportunité, le second n'a pas moins d'à-propos ; et devant cette triple couronne qui repose sur la tête autrefois meurtrie, maintenant glorifiée des Pontifes romains, il n'est pas de genou mortel qui ne se sente pressé de fléchir sous le poids d'une involontaire vénération. Glorification par la majesté.

IX.

Glorification par la moralité. Moralité dans l'élection des Pontifes. C'est chose ordinairement assez triste que le choix des souverains dans les gouvernements où le pouvoir n'est pas héréditaire. Quelles intrigues et parfois quelles sanglantes infamies pour faire triompher certaines ambitions! Quels noms aussi sortent trop souvent du tumulte ou de la vénalité des suffrages! Quelle rapidité de succession dans les dépositaires de la puissance qui, portés au faite social par un coup de tempête, ne tardent pas à en être précipités par un coup de foudre! Rien n'est tourmenté, mobile et semé de catastrophes, comme l'histoire des monarchies électives.

Une seule grande dynastie fait exception dans le monde: c'est la dynastie des Pontifes romains. Le trône qu'ils occupent ne passe pas de celui qui meurt à celui qui le remplace par voie de testament et d'héritage, mais par voie d'élection, et chose admirable! le plus ordinairement, cette élection, préparée dans le calme et la pleine liberté de la conscience, aboutit au plus noble résultat. Nous ne prétendons pas certes que dans ces grandes opérations l'humanité ne se retrouve jamais. Qu'il y ait eu des cabales, que certains hommes aient prévalu quand ils auraient dû rester à jamais oubliés, c'est possible. Mais ces faits ont été le plus souvent provoqués par des passions étrangères au cercle des électeurs appelés à choisir le Souverain de Rome. Des familles puissantes, des monarques redoutés intervenaient pour contraindre ou diviser les votes et susciter ainsi des agitations et des conflits plus ou moins regrettables; sans ces manœuvres parties de l'extérieur les choses se seraient passées alors avec plus de paix et de dignité. Et après tout, même avec l'action des influences du dehors, ces luttes ont été rares dans le Sacré-Collège; plus rares encore les choix dont l'Eglise et Rome aient dû gémir. Que de

Papes ont passé, depuis le huitième siècle, portant les clefs du Pontife et le sceptre du Souverain ! Tous étaient sortis du libre suffrage, et l'urne où leurs noms avaient été déposés n'eut presque jamais à se repentir de les avoir recueillis pour leur décerner la couronne. Ils ont été pour la plupart des hommes d'éminente vertu, de science étendue, de profonde expérience. D'éclatants mérites les avaient distingués avant leur élévation ; de grandes œuvres ont signalé leur gouvernement. Ils se sont surtout fait un invariable devoir de respecter et de continuer les entreprises et les desseins de leurs prédécesseurs. Nés sous des climats divers, appartenant à des patries et à des familles différentes, sortis de Congrégations religieuses qui n'étaient point les mêmes, ils ont agi néanmoins comme si le même sang avait coulé dans leurs veines, et jamais on n'a vu chez aucun peuple des souverains appartenant à la même race se traiter, en se succédant, avec autant d'honneur, poursuivre les mêmes plans avec autant de continuité, se diriger d'après les mêmes règles avec autant de suite et d'ensemble que l'ont fait les Papes, malgré leurs innombrables nuances d'origine, de génie et d'éducation.

Certes, des élections de cette nature, se perpétuant pendant plus de neuf siècles avec le même caractère de gravité et se terminant par des choix aussi honorables, sont-elles fréquentes dans le monde et dans l'histoire ? À vrai dire, quand on connaît, comme nous, les Printes de l'Église sur lesquels retombent le droit et le soin de nommer les Papes ; quand on sait quelle conscience et quel esprit de foi les accompagnent dans l'exercice de cette prérogative ; quand on s'est rendu compte des religieuses préparations par lesquelles ils sont obligés de passer avant d'émettre leurs suffrages ; quand on croit, et avec raison, que l'Esprit-Saint est là, se cachant sous le voile de leurs bonnes intentions et travaillant par une secrète influence à mûrir une décision qui doit toucher si gravement aux intérêts de la Religion et aux destinées de Rome ; quand on est pénétré de toutes ces choses, on ne s'étonne pas de

voir le scrutin faire passer ordinairement la tiare sur le front du plus digne. Mais le fait en lui-même n'en est pas moins magnifique. Il est beau pour l'Église de pratiquer avec tant d'ordre et de succès, pour la plus sublime Royauté qui soit au monde, ce système d'élection, qui partout ailleurs est comme impossible, tant il entraîne après lui de mouvements ou de malheurs; il est beau surtout que cet instrument formidable ait fait monter sur le Trône pontifical plus de cent cinquante souverains, avec le même calme que le principe d'hérédité, sans laisser comme lui la barrière largement ouverte à l'avènement du vice ou de la médiocrité.

Moralité d'élection; moralité de conduite. Assurément le christianisme a purifié l'atmosphère au sein de laquelle vivent les pouvoirs humains, et les horreurs qui souillèrent autrefois les palais de Sardanapale ou des Césars ne sauraient aujourd'hui se reproduire dans le monde régénéré par l'Église. De pareilles infamies n'existent que dans les pays encore infidèles; et partout ailleurs, au lieu d'être comme autrefois l'objet d'un culte général, elles n'excitent plus qu'un immense dégoût! Mais en deça de telles ignominies, n'est-il pas une corruption plus ou moins délicate à l'usage des cours? Les Clotilde et les saint Louis représentent-ils dans les annales du pouvoir une vertu commune, traditionnelle, ou seulement de glorieuses exceptions? Depuis les Monarques du Bas-Empire jusqu'au successeur de Louis XIV, n'a-t-on pas eu la douleur de rencontrer les plus humiliantes faiblesses réunies à la plus haute dignité? N'est-il pas, sous les règnes même les plus glorieux, une passion qui devient une puissance, et fait mouvoir plus de ressorts, provoque plus d'exaltations ou de disgrâces, donne le branle à plus d'événements inattendus ou sinistres que la politique et la conscience? Et quand elle ne pénètre pas jusque dans l'administration des États, ne remplit-elle pas les palais d'intrigues plus ou moins illustres? Et n'y répand-elle pas dans les fêtes, dans les parures, dans les mœurs générales, des facilités ou des scandales dont la publicité devient une contagion pour les peuples?

Eh bien ! trouvez quelque chose de semblable au Vatican. Lié par les mêmes vœux que le sacerdoce, dont il est le chef-suprême, le prince temporel de Rome a pris la virginité du Christ pour son partage. Il connaît la grandeur et les sollicitudes des Rois, mais il mène la vie des anges. Nul n'entoure les Monarques et les Reines d'égards plus exquis et plus affectueux ; il les admet avec une facilité touchante à d'intimes conversations, mais il ne sait pas les inviter à des fêtes profanes. Dans son royal séjour des trésors immenses ont été rassemblés pour les jouissances de l'esprit, mais on en écarte tout ce qui aurait pour but d'éveiller ou de flatter les vils instincts des sens. Rien n'est plus magnifique et rien n'est plus austère ; jusque dans son palais on respire les parfums du temple ; et, par une exception malheureusement bien rare sur la terre, on peut y montrer un trône où la vertu réside en permanence sous les traits du pouvoir. Ainsi, père de ses peuples, le Pape en est aussi le modèle ; sa vie et avec elle son administration ne s'inspirent qu'à de nobles sources et ne donnent que des exemples salutaires. Tout ce qui l'environne et le sert porte l'empreinte de la même dignité morale ; et tandis que mille fois l'autorité gouverne et pervertit, lui, plus heureux et plus honorable, édifie et sanctifie en même temps qu'il gouverne.

Moralité dans la politique. Prise en elle-même, la politique est grande par son objet, puisqu'elle s'occupe du secret de gouverner les peuples ; mais, telle qu'elle a été pratiquée par les pouvoirs humains, elle est descendue bien des fois des hauteurs de sa nature à de tristes abaissements. Suivez-la dans l'histoire. Tantôt elle est sceptique ; elle se moque de la Religion comme d'une bagatelle ou l'emploie seulement avec un sérieux hypocrite comme un instrument de règne. Tantôt elle est égoïste, et serait prête à sacrifier ou à dévorer le monde pour faire prévaloir les intérêts plus ou moins grossiers dont elle poursuit le triomphe. Tantôt elle est déloyale ; elle n'use du langage que pour dissimuler sa

pensée ou ses desseins. Si elle affecte certains sentiments, c'est pour tendre un piège. Si elle fait telles promesses, c'est avec la secrète intention de ne pas les tenir. Si elle est désireuse d'en finir avec telle convention qui la lie, avec telles et telles servitudes qui lui pèsent, elle saura découvrir mille et mille subtilités pour colorer d'un air de justice et de droit l'émancipation qu'elle médite. Tantôt enfin elle est matérialiste et par là même barbare; elle ne croit ni à la puissance des bonnes doctrines, ni à l'efficacité de la conscience; elle n'a foi qu'à la vertu de la ruse, de la corruption ou de la force, et quand elle n'a pu ni surprendre ni subjuguier les mauvaises passions, elle traite sans pitié les peuples, pour lesquels elle n'a qu'un souverain mépris.

Dans la politique du Saint-Siège, au contraire, les préoccupations et la conduite du Prince temporel sont réglées par l'esprit et les principes du chef de l'Église, et tout y porte le sceau de la plus pure et de la plus haute moralité. Ici, au lieu de placer la Religion au dessous de la politique, on subordonne la politique à la Religion; la Religion en est tout ensemble et le but et la loi, et l'on dit anathème à cette hideuse doctrine qui, de Dieu, de son Christ, de l'Évangile et de l'Église, ne fait qu'une sorte de rouage gouvernemental, sans valeur intrinsèque et absolue, bon seulement dans la mesure où l'on peut en tirer parti dans l'intérêt de l'ordre public, et qu'on est libre de répudier du moment où telle autre croyance paraîtra mieux servir les besoins ou les ambitions du pouvoir. Autant on abhorre le scepticisme, autant on fuit la déloyauté. Sans doute la politique Romaine est habile, et la diplomatie qui la représente est ostimée avec raison la première diplomatie du monde. Elle est calme, maltresse d'elle-même, étrangère à tout emportement comme à toute précipitation. Comme toute autre, et mieux que toute autre, elle sait attendre, se contenir, se taire et parler quand il le faut. Mais sa discrétion n'est jamais de l'hypocrisie; sa prudence et son adresse n'ont rien de commun avec la ruse et la duplicité. L'art de tromper n'entre pas

dans ses expédients. Elle peut bien retenir sa pensée captive ; mais ce qu'elle dit , elle le pense ; ce qu'elle a promis s'exécute. Les traités et les stipulations qu'elle a signés sont pour elle inviolables. Au lieu de recourir à des paradoxes érigés en principes ou à des subtilités de mauvaise foi pour se soustraire à sa parole , elle marche avec la probité la plus délicate par la grande voie de ses engagements. C'est qu'elle sait s'abstenir des passions qui poussent à ces détestables finesses. Elle n'a pas d'autre ambition que de rester dans son droit. Parce que le domaine temporel du Saint-Siège est un don de la piété des peuples , parce qu'il porte en vertu de cette origine un caractère sacré , elle ne peut souffrir sans protestation qu'on essaie de l'entamer dans les possessions qui le constituent ; mais elle s'interdit aussi pour l'agrandir tout dessein déloyal , tout effort sans honneur , non seulement comme une injustice , mais comme une sorte de sacrilège. Ce qu'elle ne fait point par elle-même , il ne faut pas qu'on espère le lui arracher. Voilà des puissances qui conspirent et se liguent contre une autre puissance. On veut attirer dans cette coalition la politique pontificale , et , pour l'y décider , on invoque tour-à-tour le sophisme , les promesses ou les menaces. Mais elle résiste avec une force d'équité que rien ne peut vaincre ; le Souverain de Rome , suprême représentant de la justice sur la terre , se laissera dépouiller et chasser de ses États , plutôt que de prêter ses mains à des complots d'iniquité. Dans de semblables situations , le Pontife ne peut jamais se séparer du Monarque. Prince d'un petit royaume , il est en même temps le père de tous les rois comme de tous les peuples ; les droits de tous lui sont également chers ; sa règle la plus sacrée est de tenir entre tous la balance perpétuellement égale , et les passions du dehors auront beau jeter dans l'un ou dans l'autre bassin le poids de leur épée ou celui de leurs séductions , il aura toujours un double et victorieux contre-poids pour conserver l'équilibre : celui de sa conscience et celui de son amour.

Respectueux pour le droit de l'humanité, il ne l'est pas moins pour la dignité de notre nature. C'est là sans contredit un des caractères les plus distinctifs de la politique Pontificale; elle estime les hommes et les honore par les moyens qu'elle emploie pour les conduire. D'autres ne font appel qu'à la corruption, ils placent la conscience dans les intérêts ou les appétits. Elle, au contraire, croit à la conscience réelle et à la possibilité de la mettre utilement en œuvre du côté des peuples dans le gouvernement des États; c'est avant tout à elle qu'elle s'adresse, au lieu de flatter en première ligne les instincts de l'orgueil ou de la cupidité. D'autres encore considèrent l'homme social comme une brute sans entrailles et sans délicatesse; ils n'admettent pour le mener que le fer ou le bâton. Elle a d'autres principes; elle fait une part au cœur, parce qu'elle croit au cœur; en ne prêtant aux peuples qu'égoïsme, insensibilité, ingratitude, il lui semblerait outrager l'œuvre du Créateur et blasphémer le fruit de la Rédemption. Quand elle voit notre nature, malgré le dessèchement dont l'a frappée la chute originelle, déployer tant de dévouement et de tendresse sous l'action de l'Église; comment supposer que, sous le sceptre des Princes et dans l'ordre temporel, elle ne serait plus qu'une espèce de monstre de bronze ou d'acier, étranger à toute pulsation généreuse, n'entendant rien au langage de l'affection, et prêt à broyer avec une égale insouciance, et celui qui le froisse et celui qui le caresse? Jamais les Souverains de Rome ne lui feront cette injure; toujours, au contraire, ils partiront de ce principe: que la sensibilité du Chrétien se retrouve au fond de leurs sujets, et laissant à qui voudra l'honneur de faire marcher les hommes comme s'ils étaient des tigres ou de simples rouages, ils aimeront mieux les conduire comme des enfants et faire de leur puissance une haute et douce paternité.

De la grandeur et de l'incomparable loyauté de cette politique résulte un fait aussi frappant qu'il est glorieux pour la Cour Romaine. Bien des ambassadeurs et des diplomates sont arrivés à

Rome, non seulement avec des instructions plus ou moins hostiles, mais encore avec des préjugés plus ou moins amers. Ils n'avaient jugé le Saint-Siège que de loin, sur des appréciations étrangères, c'est-à-dire le plus souvent infidèles, et le pressentiment, si ce n'est pas l'intention qu'ils apportaient dans leurs nouvelles fonctions, c'était qu'ils auraient plus d'une fois à s'attrister et probablement à combattre. Mais le voile ne tarda pas à tomber de leurs yeux. Quand ils virent de près et sous leur véritable jour, la politique et le Gouvernement des Papes, quand ils eurent aperçu cette droiture, cette sincérité, cette prudence, cette élévation de principes, cette noblesse affectueuse de sentiments, leur étonnement fut profond et leur cœur se sentit subjugué. Leurs craintes ou leurs desseins d'hostilités s'évanouirent. Ils comprirent qu'en se renfermant dans les limites du droit et des bonnes doctrines, rien n'était plus facile que de s'entendre avec Rome, et leur attachement s'éveilla pour une Cour où l'on traitait si dignement les affaires. Ils avaient pensé n'être à Rome que sous la tente, bientôt ils aspirèrent à s'y fixer comme dans une patrie tendrement aimée. Pendant leur séjour ils se constituèrent les apologistes du Saint-Siège, au lieu de s'en faire les agresseurs, et lorsque leur gouvernement les appela à s'éloigner du Vatican pour le représenter au sein d'un autre empire, ils éprouvèrent en partant la douleur que ressent un fils quand il est contraint de quitter le foyer paternel.

X.

Cette politique, à force d'être morale, devient éminemment prévoyante. Quand on parcourt l'histoire, on est consterné de voir souvent combien sont courtes les vues de ceux qui gouvernent les peuples, même avec le plus de talent ! Si l'on touche à leur dignité, même légèrement, ils sont inexorables ; si la révolte se montre, à l'instant même ils l'écrasent ; si même de simples inquiétudes se manifestent parmi les peuples, ils s'alarment et se hâtent

de prendre des mesures pour prévenir l'explosion du volcan dont ils ont aperçu les premières fumées. Un embarras se présente, ils l'écartent; un danger se révèle, ils s'empressent de le conjurer. Mais en même temps il est de mauvaises doctrines qui, sans ébranler directement le trône, minent sourdement la terre sur laquelle il repose et bientôt ouvriront des abîmes au fond desquels il tombera; aveugles! quand ils ne les professent pas ouvertement, ils les laissent librement circuler et compromettre l'avenir. Il y a des forces pures et vives qui travaillent énergiquement à les défendre; il y a au contraire d'autres forces hostiles et fatales qui travaillent à les renverser; insensés! ils persécutent les premières et ménagent les secondes. Poussés par le plus inexplicable des vertiges, ils abattent et mettent en poussière autour d'eux tous ces grands appuis de l'ordre religieux et moral qui peuvent seuls assurer la durée des gouvernements et des empires. Ils épargnent, au contraire, ils encouragent, ils fortifient ces passions meurtrières qui, par une disposition vengeresse de la Providence, se retournent toujours contre ceux qui les autorisent ou les flattent. Les seuls soutiens dont ils s'environnent sont les habiletés de leur fausse sagesse et les précautions de la force. Remparts fragiles, défenses impuissantes, que mille obstacles imprévus déconcertent et que le souffle d'un enfant emporte; et quand les moments orageux s'élèvent, ceux qui s'y confient, abandonnés par leurs amis qu'ils ont corrompus, attaqués par les vices qu'ils ont traités avec indulgence, si ce n'est pas avec honneur, trahis par les moyens de salut qu'ils s'étaient préparés, succombent avec une facilité dont ils s'étonnent, comme s'il n'y'avait pas un Dieu qui venge tôt ou tard son nom blasphémé, les principes outragés, la conscience publique pervertie, la véritable prudence sacrifiée à je ne sais quelle astuce misérable, qui n'est après tout que la plus aveugle des imprévoyances.

Allez à Rome, et vous verrez si l'on n'y regarde pas de plus haut et plus au loin. Vous faites asseoir sur le trône le Déisme

et mille autres erreurs qui, en altérant la foi publique, compromettent à sa base l'édifice social. Le Vatican n'a jamais professé que des doctrines éminemment conservatrices ; et pas une fois vous ne le trouverez solidaire des délires par où tant de gouvernements ont épouvanté l'histoire. Vous supportez, vous protégez même certaines associations infernales dont le but immédiat est de détruire la moralité de leurs adeptes, et dont le résultat définitif sera de bouleverser la société, tandis que mille fois vous proscrivez ces corporations religieuses dont la fin directe est de faire des saints et dont l'effet ultérieur est de sauver les peuples. Du Vatican mieux inspiré que votre politique, il n'est sorti que des anathèmes pour les premières, des encouragements pour les secondes ; et si l'Europe avait suivi les mêmes principes, elle eût évité les sanglants désastres d'une foule de révolutions. Vous permettez à des écrivains audacieux et corrupteurs d'outrager tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré dans le monde ; vous irez même jusqu'à les combler d'honneurs pour récompenser l'éclatante dépravation de leur génie, et vous ne remarquez pas qu'en les glorifiant vous payez les instruments de votre ruine. Rome ne connaît pour le talent d'autre droit que celui de faire le bien ; au lieu d'en couronner les dépravations, elle les voue à l'ignominie, et dans sa pensée qui est celle du bon sens, on ne peut sans la plus insigne démente exalter comme salulaire ce qui doit être inévitablement funeste pour les nations. Enfin vous attendez votre solidité de l'habileté ou de la force, et l'habileté vous est souvent un piège, et la force est fréquemment paralysée au moment où vous comptez sur son appui. Rome entend mieux les choses, et, sans mépriser les soutiens extérieurs, elle croit et proclame que le vrai fondement des trônes et des États, c'est la conscience des peuples.

Aussi Rome a-t-elle eu l'incomparable gloire de présager à presque tous les empires les secousses qui les ont agités, les catastrophes qui les ont plongés dans le chaos. Tandis que les

gouvernements s'endormaient ou se jouaient de ses oracles, elle leur montrait la cause assurée de ces futurs orages dans les théories ou les immoralités auxquelles on laissait libre carrière, et les faits ont prouvé qu'elle avait raison. Elle, à son tour, a passé, il est vrai, par des épreuves formidables. Mais aucune n'avait été préparée ni justifiée d'avance par les doctrines du Vatican; aucune n'a eu pour instruments des passions et des désordres qu'il eût glorifiés. Le caprice ou l'ingratitude des peuples a tout fait, et quand ces tempêtes se sont calmées, les choses n'ont eu besoin, pour rentrer dans l'ordre et suivre un cours régulier et prospère, que de remonter aux principes et au système du gouvernement suivis par la Royauté pontificale avant les bouleversements qu'on venait de traverser. C'est là le gage les plus éclatant de la sagesse et de la prévoyance politique.

XI.

Glorification par la sagesse et la prévoyance. Glorification par la puissance des œuvres. Parler des œuvres de Rome payenne, c'est éveiller à l'instant même l'idée de grandeur. Tous les débris qui nous en restent portent le sceau d'un peuple-roi. Les ruines de ses palais, de ses amphithéâtres, de ses ponts, de ses aqueducs, de quelques-uns de ses temples, de ses tombeaux, présentent, malgré les mutilations plus ou moins effroyables que les siècles leur ont fait subir, un caractère de majesté dont l'aspect remplit de stupeur et d'admiration le voyageur qui les contemple.

Eh bien ! le gouvernement des Papes a-t-il moins fait que le gouvernement des Consuls et des Césars, quoique avec des ressources souverainement inégales ? Les Césars avaient élevé des palais merveilleux, mais les Papes n'ont-ils pas construit le Vatican ? Les Césars nous ont légué le Panthéon ; mais qu'est-ce que le Panthéon si vous le comparez à Saint-Pierre et à toutes les basiliques romaines ? Sous les Césars on vit paraître d'illustres

artistes ; mais les Papes n'ont-ils pas suscité Raphaël, le Guide et Michel-Ange ? À la cour des Césars on pouvait autrefois rencontrer des savants ; mais quel est le Pape qui, sous son règne, n'en ait pas fait fleurir un nombre plus ou moins imposant et dont les noms appartiennent à l'histoire ? De nos jours même, est-il un érudit dont les recherches, les connaissances et les ouvrages aient égalé ceux du cardinal Maï ? Est-il un philologue qui puisse lutter avec le souvenir du cardinal Mezzofanti ? Est-il des archéologues supérieurs au Père Marchi, et à son illustre élève, aujourd'hui son digne émule, le chevalier de Rossi ? Les Césars ont fait des travaux utiles ; mais les Papes n'ont-ils pas aussi construit des aqueducs immenses, des fontaines magnifiques ? Et leur capitale n'est-elle pas une de celles qui peuvent se vanter d'avoir les eaux les plus abondantes, les plus saines et les plus belles ? N'ont-ils pas également ouvert de grandes voies de communication, et que trouvez-vous de plus solennel, de plus ravissant que cette route qui, partant de Bologne, s'en va rejoindre Ancône et Lorette, en courant sur les bords enchantés de l'Adriatique, traverse ensuite les Apennins au milieu de replis éminemment pittoresques, et tombe sur Foligno par des pentes d'où l'on découvre la riante plaine de l'Ombrie ? N'ont-ils pas exécuté dans les Marais-Pontins des travaux que n'accomplirent jamais les Empereurs avec les milliers d'esclaves et de soldats dont ils pouvaient disposer ? N'ont-ils pas en même temps encouragé l'agriculture ? Ne l'encouragent-ils pas encore avec une générosité sans exemple ailleurs ? Et que trouverez-vous au monde de plus admirablement cultivé que les Légations et les Marches, depuis Ferrare jusqu'à Tolentino ? Voilà pour l'ordre artistique et matériel.

Que n'ont-ils pas entrepris encore dans l'intérêt de l'instruction publique au sein de leurs États ? Bologne et Rome n'ont-elles pas toujours eu des Universités florissantes et dont la gloire luttait avantageusement avec celles de Pavie et de Padoue ? Les élèves qui les ont fréquentées n'ont-ils pas été nombreux, et n'accouraient-ils pas, auprès des professeurs qu'elles possédaient, de tous les

points de l'Europe pour ne pas dire du monde ? Ne soutiennent-elles pas encore aujourd'hui leurs antiques succès et leur vieille renommée ? Les cités secondaires, quelles qu'elles soient, n'ont-elles pas aussi des foyers d'enseignement accessibles aux enfants de toutes les classes et de toutes les fortunes ? Et pour qui connaît les États Pontificaux, n'est-ce pas un fait notoire que les jeunes gens suivant là bas les cours d'instruction secondaire et de latinité dépassent proportionnellement le chiffre de ceux qui les suivent en France ? Qui ne sait aussi que cette éducation littéraire plus répandue est aussi plus religieuse et plus forte, parce qu'elle est plus chrétienne et renfermée dans un cercle plus judicieux ? On est étonné, quand on parcourt le domaine des Papes, de tout ce qu'on rencontre, non seulement de facultés naturelles, mais encore de culture, même parmi les hommes populaires. Nous avons plus de hardiesse qu'eux à nous prétendre éclairés ; avec plus de modestie, eux possèdent plus de bon sens et de lumières, et mille fois nous faisons sourire la certitude et la gravité de leur science par les témérités et les faux pas de notre demi-savoir.

Enfin racontez, si vous le pouvez, tout ce que les Papes ont fait, après l'art et la science, dans l'intérêt de la charité ! Institutions pour les enfants orphelins, institutions pour les vertus exposées ou les fragilités repentantes, institutions pour les fortunes déchues, institutions pour les vieillesse abandonnées, institutions pour abriter la démence, institutions pour les maladies de toute nature, de toutes langues et de tous climats, que ne trouvez-vous pas à Rome et dans les villes les plus importantes du domaine des Papes ! Nulle part cette sublime végétation de la bienfaisance chrétienne ne s'est épanouie avec une fécondité plus opulente. Il est possible que dans l'administration des divers établissements qu'elle a créés, les choses ne marchent pas aussi géométriquement et sous une forme de discipline aussi sévère, aussi précise que parmi nous. Mais tandis que nous sommes ruinés, au milieu de nos registres si bien tenus, eux prospèrent ou du moins se

suffisent largement. Les dons affluent à leurs trésors parce que la charité, dégagée de réglemens et de contrôles ombrageux, se sent portée d'attrait à multiplier leurs ressources. Ils assurent au malheur un patrimoine correspondant à ses besoins ; dans ces mêmes lieux où les Césars les livraient en proie aux bêtes de leurs arènes ou aux poissons de leurs viviers, la misère et la souffrance reconnaissent avec éclat que le Vatican continue pour elles les traditions d'amour inaugurées par le Calvaire.

Grands par ce qu'ils ont fait, les Papes ne le sont pas moins par ce qu'ils ont conservé. Rome ancienne, tant de fois renversée par les conquérans divers qui tour-à-tour ont franchi son fleuve et ses murailles, est devenue son propre tombeau. Sa gloire est ensevelie dans la poussière de ses décombres. Mais enfin, sous ces ruines, il en demeure quelques restes. Chaque Souverain Pontife se fait comme un devoir de soulever ce linceul, et d'arracher, des débris qui les recouvrent, les monuments plus ou moins meurtris que le vandalisme des vainqueurs y a précipités. Et quand un chapiteau se montre, quand une inscription se livre, quand une statue apparaît, quand un objet d'art quelconque se présente, on le recueille avec une sorte de respect ; on le porte en triomphe auprès de ses frères qui l'attendent, et pour l'abriter dignement, on le place sous le même toit que les rois de Rome eux-mêmes. Ainsi se sont formées les incomparables galeries du Vatican couronnées par ce Belvédère plus incomparable encore.

Et lorsque les fouilles n'étaient pas nécessaires, quand les monuments restés debout malgré les barbares ne demandaient plus qu'à être protégés contre l'action du temps, les Papes ont étendu sur eux une main tutélaire. De tous ils ont fait un piédestal à la Croix, et par cette destination nouvelle, ils leur ont imprimé le sceau d'une inviolabilité qui les rend éternels. Les voilà devenus le patrimoine de la foi qu'ils honorent et qui les fait participer à sa vie. On tient à ce qu'ils soient impérissables pour qu'ils puissent rendre au christianisme vainqueur du polythéisme un impé-

rissable témoignage. N'ayez pas peur que l'amphithéâtre des Flavius achève de crouler ; le sang des martyrs qui le rougit autrefois demande grâce, et Rome saura s'imposer des sacrifices pour soutenir les lambeaux gigantesques de ses murailles chancelantes et de ses voûtes affaissées. Ne craignez rien pour l'arc de Titus ; il parle du renversement de Jérusalem déicide, et l'on ne reculera devant aucun effort pour obtenir que ce témoin des vengeances divines soit immortel. Soyez sans inquiétude sur la colonne de Trajan ; elle trouve le plus sûr des boucliers dans la statue du prince des apôtres qui la surmonte. Ne vous préoccupez pas des vastes mais ruineux fragments du Palatin ; ils subsisteront à jamais pour attester éternellement que les Balthazars de la nouvelle Babylone ont été foudroyés comme ceux de l'Orient.

Voilà les Papes comme Princes temporels ; ils ont sauvé d'une complète destruction d'innombrables merveilles ; ils ont ensuite à leur tour enfanté des merveilles peut-être plus nombreuses et plus frappantes encore. On leur doit le Colysée et le Laocoon du Belvédère ; on leur doit aussi les loges du Vatican et le Moïse de Saint-Pierre-aux-liens. Par cette admirable réunion de chefs-d'œuvre recueillis et de chefs-d'œuvre suscités, ils ont fait de leurs États et surtout de leur capitale la patrie de l'art et de ses plus sublimes enchantements. Quel est l'homme intelligent qui ne rêve d'un voyage d'Italie comme du suprême bonheur ? Et dans toute l'Italie quelle est la cité qu'on aspire le plus à visiter et même à revoir ? C'est Rome. Vous avez vu Florence avec ses musées ravissants, Naples avec les richesses qu'elle tient d'Herculanum et de Pompéi, Venise avec les œuvres de sa grande école, Milan avec les magnifiques pages de Léonard de Vinci et la prodigieuse majesté de sa cathédrale. Tout cela est beau sans doute et vous a jeté dans d'extatiques admirations. Mais si vous n'avez pas vu Rome, ce vide vous cause une douleur que nul autre souvenir ne peut apaiser ; si au contraire Rome vous est connue, tout le reste pâlit devant cette grande image. C'est la plus brillante et la

plus riche école des arts ; c'est le théâtre où le génie du beau s'est révélé sous les formes les plus éclatantes ; c'est le sanctuaire où se sont donné rendez-vous, presque de tous les points du temps et de l'espace, les ouvrages les plus achevés de la main de l'homme. Qui ne les a pas approchés ne sait rien. Les monuments religieux surtout s'y distinguent par des splendeurs inouïes ; on ne peut en soupçonner la gloire de loin, et quand on la voit de près on en reste pour ainsi dire anéanti. C'est là pourtant ce qu'ont fait les Papes, et chose incontestable, ils ne l'ont fait que parce qu'ils ont été Papes et Princes temporels. S'ils n'avaient été que rois, ils n'auraient eu ni la pensée de tant de grandes œuvres, ni le concours de la catholicité tout entière pour les accomplir ; s'ils n'avaient été que Papes, ils n'auraient pas eu la liberté de les entreprendre parce qu'ils n'auraient pas été leurs maîtres ; et Rome fût demeurée éternellement à l'état de majestueux souvenir, mais de cité vulgaire. La première Rome avait été faite avec ses édifices les plus somptueux par des Césars-pontifes ; pour faire la seconde telle qu'elle est il fallait des Pontifes-Rois. La couronne ne pouvait leur suffire ; ils avaient besoin de la tiare.

XII.

Glorification par la puissance des œuvres. Glorification par le charme d'une incomparable hospitalité.

Le Pontife de Rome est le père de la grande famille chrétienne ; il fallait, à ce titre, que tous ses enfants, quels qu'ils fussent, à quelque pays, à quelque nation qu'ils appartenissent, pussent aisément aborder le séjour qu'il habite. Il fallait surtout que l'Épiscopat catholique, dont il est le Chef suprême et le suprême inspirateur, fût assuré que, quand il se présenterait au seuil de sa demeure, la porte s'ouvrirait librement et qu'une puissance hostile et jalouse ne serait pas là pour en fermer la barrière. En eût-il été de la sorte si le Saint-Siège eût été placé sous un autre pou-

voir temporel que lui-même ? Le Prince dont il eût relevé n'aurait-il pas pu retenir à la frontière les fidèles et les Prélats accourus pour visiter le Vicaire de Jésus-Christ ? Un simple caprice n'aurait-il pas suffi pour lui faire porter cette défense ? Des causes politiques, des sentiments de vengeance ou de défiance vis-à-vis des États d'où seraient partis les pèlerins, ne lui eussent-ils pas mille fois conseillé de leur interdire l'entrée de Rome ? Grâce à la royauté dont ils sont en possession, les Papes laissent tous les chemins ouverts ; nul obstacle de leur côté n'empêche la piété catholique de porter ses hommages aux pieds du Souverain Pasteur, et les Évêques, à leur tour, dans leurs joies, dans leurs anxiétés et dans leurs amertumes, ont la douce consolation de penser que, dès qu'ils le voudront, le Vatican les admettra dans son sein, pour verser dans le cœur de celui qui daigne les appeler ses Frères, quoiqu'il soit leur Père et leur Docteur, les émotions heureuses ou tristes dont leur propre cœur surabonde.

Et quel accueil ce Père auguste ne fait-il pas à tous ses enfants ? Accueil simple ; si obscur que vous puissiez être, il se fait petit avec vous, et tel est le charme de sa condescendance, qu'en présence de la majesté la plus haute qui soit sous le ciel, vous vous sentez à l'aise. Accueil souriant ; la grâce la plus exquise repose sur son front et sur ses lèvres ; il ne sait vous adresser que des paroles bienveillantes, onctueuses comme une huile parfumée, et la douceur de son regard le dispute à celle de son langage. Accueil facile ; pour obtenir accès auprès de lui vous n'avez pas besoin de passer par ces formalités désespérantes dont s'entourent tant d'autres monarques ; aujourd'hui vous sollicitez la faveur d'une audience, demain vous serez admis. Accueil universel : vous êtes un ouvrier sans nom, vous êtes un militaire ignoré ; vous êtes Anglican, vous êtes Russe schismatique, n'ayez crainte ; frappez à la porte de Pierre, et Pierre vous introduira près de son foyer, parce qu'il est l'ami de tous, de l'indigent et du riche, de l'ignorant et du lettré, du Grec et du Barbare.

Tous, il vous porte, comme l'Apôtre, dans les entrailles de sa charité; tous aussi vous recueillerez de sa bouche vénérée des accents dont le souvenir embaumera les restes de votre vie. Certes! quelle autre royauté se montre dans le monde aussi paternellement accessible?

Est-ce tout? Vous désirez visiter les merveilles de Rome, les facilités les plus amples vous sont acquises. Ce sont les musées du Vatican que vous voulez voir, ce sont ses manuscrits, ce sont les chambres de Raphaël, ce sont les fresques de la Chapelle-Sixtine, rien n'est plus simple; chaque jour vous pouvez vous présenter, et vous serez admis à tout parcourir; les gardiens auront pour vous autant d'empressement que de politesse. Il est vrai que ces diverses collections se trouvent dans le palais du Souverain Pontife; pendant que vous les étudierez avec la foule il ne pourra s'y promener lui-même et vous le condamnerez à rester captif dans un coin retiré de sa demeure. Mais il accepte cette servitude sans regret. Il a fait plus pour vous être agréable. De tant de chefs-d'œuvre dont il pouvait disposer librement, il avait le droit sans doute de détacher les plus remarquables pour en faire l'ornement de ses appartements particuliers; quels sont les princes qui ne le font pas? mais non; sa tendresse se fût reproché cette jouissance solitaire, comme un fait d'égoïsme. Il n'a voulu pour lui que la simplicité la plus entière, et tout ce qu'il avait de bien et de beau dans tous les genres, il en a fait pour ainsi dire le patrimoine du monde.

Ce qui se fait au Vatican se reproduit dans tous les monuments publics de Rome. Partout l'étranger reçoit l'accueil le plus exquis. Il en est de même auprès des grandes familles qui se forment sur le modèle et s'inspirent des sentiments de leur auguste Souverain. La plupart d'entre elles possèdent de superbes palais ou des villas magnifiques; à grands frais elles y ont rassemblé des collections plus ou moins précieuses d'antiquités ou de tableaux. Sur le bruit de la renommée qui vous en parle, vous souhaitez

les voir; on se fait un bonheur de vous les montrer, et vous vous y promenez avec autant de liberté que dans les galeries pontificales. Voilà l'hospitalité romaine.

Que si vous avez l'intention de vous livrer à des recherches et à des études spéciales, d'innombrables auxiliaires vous sont assurés. Il vous faut des cabinets scientifiques? Pas un ne vous sera fermé. Il vous faut des bibliothèques? Pas une qui ne soit à votre disposition; ni celles de l'État, ni celles des particuliers, ni celles des corporations religieuses ne feront difficulté de vous livrer les trésors qu'elles possèdent. Il vous faut des indications et des conseils? Allez; vous aurez là des milliers d'hommes compétents, qui se feront un bonheur de mettre à votre service leur expérience et leurs lumières. Ce sont des Dominicains ou des Jésuites. N'importe; malgré tous les préjugés que vous pouvez avoir contre eux, malgré les articles plus ou moins impies et calomnieux que vous leur avez peut-être consacrés, vous verrez que leur complaisance est au dessus de celle de tous les savants européens, et que nulle science n'est comparable à leur science. C'est peut-être encore un Cardinal que vous auriez besoin de consulter: que sa pourpre ne vous effraie pas; il n'aura que des bontés pour vous et ce qui vous confondra quand vous l'approcherez, ce sera la simplicité qu'il retient au milieu de la dignité la plus auguste et du savoir le plus profond. Voilà encore l'hospitalité Romaine.

Rome n'est pas seulement hospitalière pour la science et la curiosité; elle l'est encore pour l'infortune. Depuis que les Papes sont en possession du pouvoir temporel, que de proscriptions ont chassé des autres États d'obscures ou illustres victimes! que de grandes existences brisées! que de royautes détronées! Le sol de la patrie a refusé de les retenir; il leur a fallu porter leur exil sur des rives étrangères. Et quelle terre, quelle cité mit plus d'empressement et de tendresse à leur donner asile? N'est-ce pas la terre et la cité des Papes? Dès que ces malheureux étaient

condamnés à fuir leurs pays, ils tournaient leurs regards vers le Vatican comme vers le phare de l'espérance; ils étaient sûrs que, s'ils pouvaient y parvenir, ils y vivraient paisibles et respectés à l'ombre du trône Pontifical, et leurs pressentiments n'ont jamais été déçus. Il serait impossible de dire tout ce que les catastrophes sociales ont jeté de naufragés dans les États de l'Église et surtout à Rome; il semble qu'un secret instinct ait poussé ces ruines vivantes à chercher un refuge dans la cité des grandes ruines; et l'histoire de leur reconnaissance atteste que les habitants les ont bientôt et toujours traités comme des concitoyens et des frères, tandis que les Papes les ont accueillis et protégés comme des enfants.

Rien n'est grand, rien n'est beau comme cette hospitalité romaine. Mais ce qui l'est moins, c'est la hideuse ingratitude de quelques écrivains de notre temps. Ils sont allés à Rome; on les y a reçus en amis; on s'est épuisé en complaisances pour leur être agréable; peut-être le Souverain Pontife lui-même les a-t-il personnellement comblés de bienveillance. Et les malheureux, au sortir peut-être de cette audience qui n'était pas seulement une politesse, mais une grâce, après avoir usé, peut-être même abusé des libertés que leur laissait pour tout voir l'extrême condescendance du gouvernement Pontifical, ils ont osé le flétrir avec la plus inique impudence. Les actes les plus légitimes de son pouvoir, ses lois, son organisation générale, son esprit, ses bienfaits, ils ont tout dénaturé, nié, calomnié, critiqué, condamné, bafoué, avec le plus ignoble mélange de déloyauté, d'irrévérence, d'indignation ridicule, de mauvais langage et de mauvais ton. C'est ainsi qu'ils ont payé l'hospitalité qu'ils avaient reçue et les empressements dont on les avait entourés. Noble effet du rationalisme, qui détruit à la fois la rectitude de l'esprit et la délicatesse du cœur, et ne fait de ceux qu'il aveugle que des hommes sans équité, sans affection, sans gratitude et sans entrailles ¹.

¹ II. Tim. III, 3.

XIII.

Malgré l'injustice de ces dénigrements, le gouvernement Pontifical ne reste pas moins couronné d'incomparables grandeurs ; grandeur d'indépendance, grandeur de majesté, grandeur de moralité, grandeur de sagesse et de prévoyance politiques, grandeur d'œuvres accomplies, grandeur enfin de simplicité, de bienveillance et d'hospitalité. Grandeurs qu'on peut appeler les raisons providentielles de son existence. Au moment où sa fondation se préparait, Dieu les voyait devant lui sous un seul et même regard ; d'avance il mesurait tout ce qu'elles feraient rejaillir de gloire et sur le trône de Pierre et sur l'Église véritable dont il est le fondement, et c'est pour assurer ce magnifique résultat, qu'il a jeté de ses propres mains, à travers les vicissitudes orageuses des premiers siècles, les bases de cette royauté qui n'avait point eu d'exemples, et qui n'eut jamais d'égales. C'est aussi pour les mêmes motifs qu'il l'a soutenue de son bras dans son existence aussi tourmentée qu'elle fut solennelle. Bien des causes se sont réunies ou succédé pour ébranler ce pouvoir temporel du Saint-Siège. Un certain nombre de conquérants se sont tour-à-tour précipités sur lui, comme sur une proie qu'ils espéraient ne point lâcher pour la laisser retourner à ses anciens maîtres. Vaine espérance ! Ephémères triomphes ! Les tempêtes ont passé ; les conquérants ont été brisés, et tandis qu'ils périssaient l'un après l'autre dans des catastrophes vengeresses, la Papauté momentanément proscrite, reprenant à revers le chemin de l'exil, rentrait au Vatican, le front couronné de la tiare et de cet autre diadème qu'apporte toujours avec soi le malheur noblement supporté. Ce que la Providence a fait jusqu'à ce jour, elle le fera sans doute encore. À vrai dire, le trône du Prince n'a pas ici les mêmes promesses de perpétuité que la chaire du Pontife. Mais Dieu, pour le fonder et le soutenir, a fait tant de prodiges, les

motifs qui l'ont déterminé dans sa suprême sagesse à établir cette grande institution sont si graves et si persistants, que tout annonce pour elle une intarissable durée. Avant l'érection de cette puissance temporelle, les Huns, les Hérules et les Goths ne purent se fixer au pied du Capitole; une force mystérieuse les en chassait afin que la souveraineté des Papes pût librement s'y asseoir. Il en sera de même pour tous les barbares futurs. Barbares des révolutions ou barbares de la conquête, peu importe; si vous arrachez le sceptre aux mains augustes des Pontifes, vous ne le garderez pas long-temps; le sol de la ville éternelle, indignée des tourments et des hontes que lui feront subir vos usurpations sacrilèges, se hâtera de vous repousser ou de vous engloutir, et l'obélisque du Vatican, déjà témoin de tant de défaites ou de funérailles, en vous voyant fuir par une barrière de Rome, tandis que la Papauté rentrera par l'autre, pourra chanter une fois de plus l'hymne glorieux inscrit sur son piédestal: « Le Christ, dans la personne de son Vicaire, a vaincu, le Christ règne, le Christ commande; *Christus vincit; Christus regnat; Christus imperat.* »

XIV.

On dira peut-être : Le gouvernement de Rome est tout clérical; un gouvernement clérical est immobile comme le droit canonique, dont il s'inspire et qui lui sert de règle suprême. Et qu'attendre d'un gouvernement immobile comme la pierre ?

Est-il possible d'être plus ignorant ou plus déloyal ? Où donc ces fiers théologiens ont-ils appris que le droit canonique est radicalement immobile ? Sans doute il contient quelques points essentiels et dogmatiques qui sont immuables et qui servent de régulateur et de pivot à la législation de tous les temps. Mais en est-il de même des dispositions réglementaires dont il se compose ? Cette discipline est-elle invariable comme le dogme ? N'a-t-elle pas subi des modifications plus ou moins profondes avec la mar-

che des siècles et de la société chrétienne ? La plupart des grands conciles n'y ont-ils pas introduit des changements selon que le besoin des temps leur paraissait les réclamer ? Est-il également inouï que les Souverains Pontifes en aient abrogé certaines prescriptions ou l'aient enrichi de quelques prescriptions nouvelles ? Chaque jour encore ne les voyons-nous pas suspendre ou tempérer divers articles de cette législation, quand ce n'est pas les remplacer par des décrets nouveaux ? Sans doute l'Église évite autant qu'elle le peut cette sorte de remaniement ; elle est justement convaincue qu'une excessive mobilité déconsidère les lois, tandis qu'elles puisent une consécration précieuse dans la majesté de l'âge et de l'immutabilité. De là vient que la plus grande partie du droit canonique, quoique déjà fort ancien, est encore en vigueur ; et telle en est encore l'admirable flexibilité qu'elle se prête sans embarras aux mouvements des peuples qui l'observent, et s'accommode sans choc et sans dispartate au mécanisme de leur constitution politique. Mais quoique cette stabilité soit dans les vœux et les habitudes de l'Église, même pour les pratiques disciplinaires, elle sait y déroger dans de sages proportions, et tout ce qu'on dit sur cette granitique inviolabilité du droit Canon, n'est qu'un rêve de l'ignorance. Jugez après cela si le gouvernement clérical doit être nécessairement immobile !

Même ignorance quand on suppose que le Gouvernement pontifical se règle sur le droit canonique dans l'administration temporelle de ses États. Sans doute, il respecte le droit canonique et le fait respecter ; sans doute, entre cette législation religieuse et le droit politique et civil, il maintient une harmonie inaltérable ; peut-il en être autrement dans le royaume des Papes ? Qu'il en aille différemment ailleurs : que dans des Empires rationalistes ou dissidents on foule aux pieds le droit canon, qu'on établisse entre ses prescriptions et les lois nationales d'irréconciliables hostilités, c'est un crime autant qu'un malheur, mais on le conçoit. Dans les États Pontificaux ce fait n'est pas possible ; les deux ordres de

législation doivent s'y donner la main. Mais pour être unis, sont-ils confondus? Est-ce que pour être admis à prendre ses grades, un élève en médecine est forcé de répondre sur le Décret de Gratien? Sans doute, nul employé des Douanes romaines ne sera nommé s'il n'a pas étudié les traités de la Hiérarchie ecclésiastique et des Officialités. Il est manifeste aussi que jamais on ne portera de Décrets sur des objets d'impôts, de voirie ou de finances qui n'aient été préalablement discutés en Concile. Tant il est vrai qu'on se rend souverainement ridicule en se mêlant de questions qu'on ne connaît pas. Et voilà pourtant ce qu'ont dit naguère parmi nous des publicistes renommés et qui passent pour honnêtes : ils ont pris pour un fait la plus inepte de toutes les erreurs ; et des milliers de lecteurs, aussi mal instruits qu'eux, ont répété de confiance que l'administration des États Romains était réglée par le droit canonique ! Comme si ces deux choses n'étaient pas distinctes quoique amies, et ne roulaient pas l'une dans l'autre sans s'identifier, et en même temps sans se heurter et sans se combattre. Téméraires docteurs ! étudiez donc avant d'écrire, et prenez pitié de votre gloire !

XV.

Mais au moins ce Gouvernement est clérical, et c'est un malheur ; il lui faut la sécularisation pour le régénérer.

La sécularisation ? Qu'entendez-vous par ce mot et jusqu'où porte-t-il dans votre pensée ? Voulez-vous une sécularisation radicale ? Faut-il supprimer sans exception le pouvoir temporel du Souverain Pontife ? Est-ce là ce que vous voulez dire ? Et pourquoi ne l'exprimez-vous pas nettement ? Votre réticence n'est pas de la délicatesse, elle n'est qu'une hypocrite lâcheté. Vous en expliquez-vous sans détour ? Êtes-vous décidément d'avis que le trône des Papes soit renversé ? Vous proférez alors une impiété pleine d'aveuglement et d'ingratitude. C'est une impiété, parce que vous

ne pouvez sans sacrilège appeler la destruction d'un pouvoir fondé par la main de la Providence et par la foi des siècles chrétiens. C'est en même temps une impiété pleine d'ingratitude, parce qu'elle oublie tout ce que les Papes, non seulement comme Pontifes, mais aussi comme Princes, ont fait pour le progrès de la civilisation. C'est enfin une impiété pleine d'aveuglement; que deviendrait Rome si vous en arrachiez le gouvernement temporel au Saint-Père? Aujourd'hui c'est la cité des cités; plus de cent millions de Catholiques la considèrent comme leur patrie. Chacun d'eux aspire à la visiter, et de fait il n'est pas d'année qui ne les conduise en foule dans la Ville éternelle. Il n'est pas jusqu'aux princes et aux peuples hérétiques et schismatiques qui ne viennent la voir; et quand à certaines époques vous en suivez les rues, quand vous entrez dans ses églises, quand vous assistez à quelques-unes de ses grandes cérémonies religieuses, vous rencontrez des Allemands, des Anglais, des Espagnols, des Danois, des Américains, souvent même des Éthiopiens, des Chinois et des Australiens, rassemblés comme les brebis d'un même bercail sous les regards du même Pasteur. Et qu'est-ce donc qui réunit ces hommes venus de tous les vents du ciel? Vous direz que ce sont les monuments de Rome. Mais ces monuments, s'ils étaient seuls, croyez-vous qu'ils fussent visités par des étrangers aussi nombreux? Ne faut-il pas pour les animer, pour en compléter le charme, pour leur donner un attrait victorieux, la présence de la Cour pontificale? Au moyen-âge, il fut un moment où les Papes avaient déserté le Vatican; et voilà qu'un vide incurable s'était fait autour de lui malgré tous les trésors que pouvait contenir la ville éternelle; et Rome explorée redemandait, par la voix de ses saints et de ses poètes, le retour de ses souverains proscrits par les factions. De nos jours également, la Papauté devenue prisonnière avait dû prendre une fois de plus la route de l'exil. Le Colysée, le Capitole, Saint-Pierre, les Catacombes étaient restés à leur place, et malgré cela, les voies qui jadis y conduisaient tant de pèlerins, gémissaient dans

la plus morne solitude. On n'allait plus à Rome parce que Rome n'avait plus le Pape pour souverain. Chaque fois que vous en renouvellerez l'expérience, la même cause produira le même malheur. Avec le Pape sur le trône, Rome sera le centre du monde; le Pape découronné, Rome ne sera plus qu'un désert. Et, chose indubitable! dans ce désert les ruines ne tarderont pas à s'accumuler. Quel gouvernement remplacera celui de la Papauté? Celui des révolutionnaires? Ils sont par essence iconoclastes et vandales; peut-être l'Apollon du Belvédère trouvera grâce devant leur barbarie, parce qu'il est païen; mais assurément les monuments chrétiens, dont ils n'auront plus que faire, les trouveront sans pitié. Celui d'un prince intelligent? Mais de deux choses l'une: ou il sera philosophe, et alors il s'inquiètera bien des édifices et des chefs-d'œuvre religieux! il n'est que la foi qui les apprécie; ou il sera catholique fidèle, et alors, même avec les meilleures intentions, il ne pourra suffire à l'énorme entretien de ces immenses merveilles dont la nouvelle Rome est en possession. Avec les Papes, le monde catholique tout entier concourt à la dépense exigée par ces gigantesques besoins. Sans les Papes, Rome n'aura plus d'autres ressources que sa propre fortune, qui ne sera jamais à la mesure du fardeau qui lui serait imposé. À présent même, on ne peut faire face à tout sans de suprêmes et continuels efforts; brisez le sceptre pontifical, comment ne serait-on pas écrasé? La décadence serait inévitable, et de tant de prodiges dont l'œil est ébloui dans cette grande capitale, il ne resterait bientôt plus que des débris, dont la honte et l'abaissement accuseraient d'extravagance et de calamité le fait de la *sécularisation*.

Si vous n'allez pas jusqu'à demander la suppression de la puissance temporelle du Saint-Siège, quel sens attachez-vous au mot de *sécularisation*? Faut-il, pour vous être agréable, que la majorité des employés et des fonctionnaires soient laïques? Vos vœux sont déjà satisfaits. Dans les charges civiles, on compte 124 ecclésiastiques contre 6,854 séculiers; dans les congrégations ec-

clésiastiques, sur 317 places, 158 seulement sont occupées par des prêtres, tandis que les autres sont confiées aux laïques; la proportion est-elle si monstrueuse qu'on doive s'en révolter? Entendez-vous par *sécularisation* que les fonctionnaires même les plus élevés du Gouvernement pontifical doivent être laïques? Mais c'est une pensée déraisonnable. Comment! Le Pape, en même temps qu'il est roi des États Romains, est le chef de l'Église; ces deux caractères ne se séparent jamais en lui; qu'il fasse de la politique ou de l'administration, qu'il traite avec les autres puissances ou qu'il s'occupe de ses sujets, le Prince et le Pontife sont toujours indissolublement unis. À ce titre il a des principes, des règles, des appréciations, des intérêts et un esprit à part, et chose évidente, tout cela ne peut être saisi que par des ecclésiastiques. Eux seuls peuvent complètement juger des choses sous le même jour et s'identifier entièrement à ses vues; eux seuls sont à même de le seconder avec une intelligence parfaite et une parfaite harmonie dans les grands actes du gouvernement intérieur; eux seuls aussi sont capables de le représenter avec d'exactes doctrines auprès des cours étrangères. À très-peu d'exceptions près, les laïques même les plus éclairés seraient dans l'impossibilité d'y réussir, et qui ne le comprend pas n'a pas le premier atome de sens commun.

Et puis à quel titre proseriro les ecclésiastiques des hautes charges du gouvernement Pontifical? À titre d'incompatibilité? Les ecclésiastiques par là même qu'ils entrent dans les ordres sacrés, ne cessent pas d'être citoyens; et comme citoyens, ils peuvent, aussi bien que les autres, prendre part aux fonctions publiques, même du plus haut degré, quand elles ne dépassent ni leur mérite général ni leur intelligence. À titre d'économie? Mais quel est au contraire le gouvernement qui donne à ses fonctionnaires les plus éminents des émoluments plus modestes? Les ecclésiastiques, on le sait bien, ne tiennent pas à l'argent; à Rome, ils ont cette gloire pour le moins autant qu'ailleurs: ils sorvent le Souverain Pontife et leur patrie par dévouement, par conscien-

ce et par esprit de foi. Il est probable que la *sécularisation* n'y porterait pas le même désintéressement ; on peut en juger par ce qu'elle a fait au sein de tant d'autres États. Ainsi ce n'est pas de ce côté que viendrait l'économie. L'économie ne pénétrerait pas mieux avec la *sécularisation* dans la gestion des finances publiques. Voici déjà bien des années que cette admirable *sécularisation* fait ses preuves en Europe, et malgré la puissance magique dont elle est en possession, la situation financière des peuples qu'elle gouverne ne paraît pas avoir été très-glorieuse ; mille fois les budgets se sont clos en déficit ; les impôts sont allés sans cesse grandissant, et la dette publique n'en est pas devenue plus légère. À l'heure qu'il est encore, on ne saurait dire s'il est beaucoup d'États qui puissent se féliciter avec sincérité de la prospérité du trésor, tandis que les États Pontificaux, avant les dernières commotions, avaient marché toujours en équilibre, et que depuis les désastres dévorants de la République, ils ont su remonter à la surface après avoir un instant plongé dans l'abîme, et qu'actuellement le chiffre des recettes dépasse d'une quantité qui étonne le chiffre des dépenses.

Serait-ce enfin à titre d'incapacité qu'on voudrait proscrire les ecclésiastiques des hautes charges pour y placer la *sécularisation* ? Mais quand cette impertinence serait aussi fondée qu'elle est injuste, pensez-vous que la *sécularisation* ferait mieux que le Sacerdoce qu'elle détrônerait ? Suffira-t-il qu'au lieu de la pourpre ou de la soutane, on porte l'habit ou la simarre pour qu'à l'instant même on devienne un grand homme d'État ? Certes, la *sécularisation* s'est emparée des affaires en plusieurs pays, et voit-on qu'entre ses mains les grands côtés de la civilisation, les grandes institutions des peuples se soient relevés avec avantage et vers de plus hautes destinées ? Elle s'est emparée de l'instruction publique, et nous avons moins de science et de littérature que nos ancêtres. Elle s'est emparée de la bienfaisance publique, et les établissements de charité qui jadis étaient au niveau de

leurs besoins, sont maintenant impuissants à y satisfaire. Elle s'est emparée de la politique et de l'administration, et chaque soir on est à se demander si le lendemain l'on ne se réveillera pas aux éclats de l'une de ces révolutions qui se succèdent coup sur coup depuis bientôt un siècle. Avec une histoire si glorieuse, on conçoit qu'elle aspire à déposséder le haut clergé Romain des dignités qu'il occupe. Ce serait manifestement le signal d'une nouvelle ère de grandeur pour cette pauvre ville éternelle !

En attendant l'inauguration de cet âge d'or, qu'on apprenne à connaître ces grands dignitaires ecclésiastiques qu'on voudrait éloigner des fonctions qu'ils exercent. Ils ne sortent pas aujourd'hui du néant ; depuis bien des années déjà nous les voyons à l'œuvre sur différents théâtres. On les voit à Rome, non pas dans les conseils du Gouvernement où personne ne pénètre, mais dans les audiences et les conversations où chacun peut les approcher et causer avec eux d'affaires. On les voit dans les nouciatures où, comme représentants du Saint-Siège, ils marchent à la tête du corps diplomatique. On les a vus enfin parfois dans les congrès se mêlant aux grandes questions de politique générale. Partout on a pu et l'on peut encore les comparer avec les hommes d'État des autres empires, et l'on ne dit pas qu'ils leur soient trouvés inférieurs. Il est même une supériorité que leur assure toujours le point de vue chrétien, au sommet duquel ils se placent pour déterminer leurs résolutions. Égarés par les doctrines modernes, la plupart des diplomates n'entendent rien à la nature, ni à l'importance, ni aux droits de la Religion et de l'Église. Ils ne sentent pas combien ces grandes choses se lient profondément aux destinées des gouvernements et des nations, et lorsqu'il s'agit de prendre des décisions qui s'y rattachent, ils y portent un fond d'aveuglement et de vertige qui vous consterne. À cette absence de lumière religieuse se joint une excessive infatuation des droits de l'État ; on en fausse la notion dans ses idées ; on en déplace la limite dans ses exigences, et ainsi donne-t-on naissance à des conflits aussi fâcheux

qu'ils sont inévitables. Enfin, le plus ordinairement pour assurer la paix des royaumes, on ne songe à lui donner pour bases que des combinaisons géographiques ou des appuis purement mécaniques et matériels, comme si l'ordre extérieur ne reposait pas sur l'ordre moral ! comme si pour régulariser la marche et les mutuelles relations des peuples, il ne fallait pas avant tout et par dessus tout les moraliser ! Qui ne se pénètre pas profondément de ce principe, ne doit pas se mêler de diplomatie et de gouvernement ; le sens pratique lui fera complètement défaut, et quelques précautions qu'il prenne pour asseoir la tranquillité des États, il les précipitera, sans le savoir et par l'influence fatale de ce qui lui manque, sur la pente des révolutions. Tels sont les bienfaits de la sécularisation si hautement glorifiée. À Rome, les hauts dignitaires ecclésiastiques ont le bonheur de les ignorer, et leur politique n'en a que plus de sagesse et de grandeur. Précisément parce qu'ils sont ecclésiastiques, ils comprennent mieux la part qu'on doit faire à la Religion et à l'Église, c'est-à-dire à Dieu dans le gouvernement et la législation des sociétés ; parce qu'ils sont ecclésiastiques, ils savent plus exactement définir les droits que peut revendiquer l'État et les bornes qu'il ne doit pas franchir ; parce qu'ils sont ecclésiastiques, ils ont une expérience plus approfondie des hommes et des choses ; les traditions pratiques et dix-huit fois séculaires de l'Église sont là pour les éclairer ; et fondés sur cette lumière, sans négliger les expédients matériels qui peuvent concourir à maintenir les États en équilibre, ils regardent plus haut et plus profond, et déclarent à qui veut l'entendre, que rien n'est fait si l'on ne va pas éteindre les tempêtes sociales dans le foyer intime qui les forme, c'est-à-dire dans les convoitises des peuples. Cette politique vaut bien celle de la *sécularisation*.

Faut-il ajouter, et pourquoi pas ? que la présence des Ecclésiastiques dans les hautes fonctions des États Romains présente au peuple un exemple salubre ? Ailleurs comment la *sécularisation* se traduit-elle trop souvent dans les faits ? C'est par une sorte de sépa-

ration complète entre le gouvernement et l'Église, en vertu de la liberté des cultes mal comprise; l'État protège toutes les religions et n'en accepte aucune; son symbole et sa règle, c'est l'indifférence dogmatique. L'indifférence pratique vient la couronner; on ne croit à aucune religion, et il n'en est aucune qu'on observe. Peut-être se dit-on catholique, mais on ne remplit nullement les devoirs que ce titre auguste impose, et dans toute la hiérarchie des fonctionnaires on ne sait guère où prendre ceux dont la conduite se conforme à l'Évangile interprété par l'Église. Jusqu'à quel point ces infractions sont-elles coupables, nous ne l'examinons pas; à Dieu seul il appartient de sonder les reins et les consciences. Mais on ne peut disconvenir que ce ne soit un immense malheur, parce que c'est un scandale immense au milieu des nations chrétiennes. À Rome, centre de la foi, ce n'est pas ainsi que doivent marcher les choses. L'Église et l'Église seule doit être offerte au peuple comme l'image et l'interprète de la Religion véritable. C'est précisément ce que signifie la présence des Cardinaux et des Prélats dans les grandes fonctions; on sent à ce fait qu'on est dans les États de l'Église et non point sur la terre du rationalisme ou de l'hérésie, et comme ces augustes dignitaires sont ordinairement aussi graves qu'ils sont éclairés, comme ils se comportent, et dans leurs emplois publics et dans leur conduite privée, non seulement comme des chrétiens vertueux, mais comme des prêtres exemplaires, ils deviennent ainsi un spectacle de vie et de sanctification pour ceux qui les contemplent. Plus ils sont placés haut, plus aussi devient puissante la recommandation qu'ils impriment à la Religion dont ils se montrent les fidèles observateurs. Raison décisive pour ne pas appeler de sitôt l'athéisme pratique de la *sécularisation*.

XVI.

Mais il faut au moins des réformes profondes dans le Gouvernement pontifical.

Il est possible qu'il y ait des imperfections; quel gouvernement humain peut se flatter d'être parfait? Mais vous, publicistes présomptueux, qui parlez si haut de réformes à introduire dans celui de Rome, comment savez-vous qu'il en a besoin? Le connaissez-vous intimément? L'avez-vous étudié de près? Peut-être n'êtes-vous jamais allé en Italie et sur les bords du Tibre. Ce que vous dites n'est en vous que le bruit d'un écho. Vous avez entendu quelque rationaliste, quelque dissident, quelque révolutionnaire, quelque utopiste, quelque esprit faux ou superficiel affirmer qu'il existait des abus aussi déplorables qu'invétérés dans l'administration des États Romains. Vous avez lu la même allégation dans une correspondance hostile ou dans un journal incendiaire d'Italie, et sur-le-champ vous vous êtes écrié de loin, sans étude préliminaire et sur la foi d'une parole inconnue, qu'il fallait des réformes plus ou moins radicales. Quelle témérité! quelle injustice! quel humiliant défaut de respect pour le Saint-Siège et pour vous-mêmes!

Et puis, qui êtes-vous donc, vous qui réclamez la suppression de ces abus? Êtes-vous philosophe, c'est-à-dire ne croyant ni à la divinité de Jésus-Christ ni à l'autorité de l'Église? Peut-être êtes-vous anglican, grec séparé, que sais-je encore? S'il en est ainsi, votre point de vue n'est pas favorable pour juger le gouvernement du Pape; avec vos idées rationalistes, hérétiques et schismatiques, il est une foule de choses dont le sens et l'explication vous échappent, et vous êtes rudement exposé à prendre pour des abus des institutions ou des usages aussi utiles qu'irréprochables. Ainsi expliquez-vous! quand nous saurons d'où vous venez, quel baptême vous avez reçu, nous verrons si vous avez le droit de parler.

Après tout, fussiez-vous catholique, il importe de ne pas oublier que les droits sont ici communs et réciproques. Vous demandez des réformes au Saint-Siège, il peut vous en demander à son tour. Vous vous plaignez d'abus qui ne sont peut-être que des chimères; s'il regardait votre pays de près, n'y trouverait-il rien à reprendre? Si vous vous croyez sans péché, oubliez votre caractère

de fils, et lancez, si vous l'osez, lancez la pierre au front sacré de votre père ? Mais ensuite laissez votre Père examiner si vous n'êtes pas dans l'illusion, et permettez, s'il vous juge dans l'erreur, qu'il vous renvoie cette pierre dont vous l'aurez frappé ? La chose ne vous convient pas sans-doute ; vous tenez à ce qu'on respecto vos secrets d'intérieur. Ayez la même délicatesse vis-à-vis du Saint-Siège.

Du reste, quelles réformes demandez-vous, de grâce ? Quelles améliorations appelez-vous ? Les libertés municipales ? Nulle part elles n'existent plus larges que dans les États Romains ; un conseil d'État chargé de préparer et discuter les lois ? Il existe et fonctionne, et ce sont des laïques qui le composent ; une consulte issue directement ou indirectement des conseils provinciaux pour délibérer sur les lois et voter le budget ? Cette assemblée existe aussi, et représente nos anciennes chambres parlementaires, moins le bruit et les scandales dont leurs débats étaient accompagnés ; une perception économique et facile des impôts et des finances de l'État ? Elle existe encore et nulle part le recouvrement des deniers publics ne se fait avec moins de frais ; un contrôle pour les dépenses locales et générales ? Il existe comme tout le reste, et chaque année les vérifications se font avec une exactitude sévère ; l'introduction d'un code nouveau ? Mais les codes modernes, même les meilleurs, se sont inspirés, sur plusieurs points, d'un esprit que le Saint-Siège ne peut pas accepter, et d'un autre côté ce qu'ils ont de plus sage n'est qu'un emprunt fait au Droit Romain qui évidemment appartient avant tout à Rome. Ainsi la plupart des vœux qu'on forme dans l'intérêt des États Pontificaux sont accomplis ; le fracas avec lequel nous les avons exprimés en France prouve seulement à quel point nous sommes légers dans des questions aussi graves, et combien notre ignorance est profonde sur tout ce qui se passe autour du Vatican.

Et puis, qu'on nous permette de répéter une simple mais grande parole, que daigna nous dire un jour un Prince illustre de

l'Église: « À Rome on pense comme ailleurs. » Oui, à Rome on pense comme ailleurs et plus sainement qu'ailleurs. On ne refuse pas certes d'admettre des améliorations et d'ouvrir au pays de nouvelles sources de progrès et de prospérité. Mais on pense, on examine, on ne veut pas se précipiter dans une voie de hasards et de catastrophes. Tant d'autres États sont allés trop vite, les uns pour les chemins de fer, les autres pour la création des compagnies industrielles, ceux-ci pour le développement de certaines branches de commerce, ceux-là pour l'établissement d'exploitations agricoles! Il en est résulté tant d'embarras, tant de crises, tant de sinistres naufrages, que Rome, avertie par ces lugubres expériences, tient à ne pas pousser son humble fortune vers les mêmes écueils. Précisément, parce que son royaume est moins important et moins riche que bien d'autres, elle veille à ne le lancer dans des routes nouvelles qu'avec une extrême prudence et seulement quand elle est sûre de le conduire au succès.

Autre considération. De grandes choses pourraient certainement s'accomplir à Rome. La Papauté les voit et sans doute elle serait heureuse de les réaliser. Mais il faudrait ajouter aux impôts. Elle ne multiplierait ses ressources qu'en aggravant le fardeau qui pèse sur les peuples, et cette perspective l'arrête. Elle connaît, à vrai dire, les principes inaugurés par certains économistes modernes et qui proclament que plus on paie, plus on est heureux; et que plus la charge est lourde, plus on doit la trouver légère. Mais cette doctrine ne lui paraît pas encore définitivement acquise ni à la science administrative ni même au sens commun; et, fidèle à l'ancienne maxime: que le meilleur gouvernement est celui qui, tout en faisant ce qui convient, pressure le moins ses sujets, elle aime mieux, au risque de passer pour rétrograde, ajourner certains progrès que de les hâter en imposant aux contribuables un surcroît de taxes et de sacrifices. Rome sait attendre; et sa règle est de demander au temps l'accomplissement de ses grands desseins plutôt qu'à l'exagération de ses budgets.

XVII.

Mais le peuple romain gémit sous l'autorité des Papes; son mécontentement se manifeste par d'inquiétantes fermentations; et de là vient pour le gouvernement pontifical la nécessité cruelle de s'abriter sous les baïonnettes de deux armées étrangères.

Avant tout, évitons les abus de mot; qu'entend-on par peuple romain? Si l'on veut désigner par là quelque enfant perdu de l'aristocratie romaine qui se croie appelé à siéger avec une puissance laïque au Vatican, et qui s'indigne de le voir occupé par les Souverains Pontifes; il n'est pas impossible qu'on ait raison. Si l'on veut encore dire qu'il se trouve à Ferrare, à Bologne ou à Rome des lettrés et des écoliers extravagants ou libertins qui brûlent de renverser l'ordre de choses actuel, pour y substituer en leur personne un pouvoir ressuscité de Tite-Live ou de Tacite, il est encore possible qu'on soit dans le vrai. Si l'on veut enfin faire entendre qu'il est un certain nombre de révolutionnaires farouches dont le sang bouillonne sous l'administration si pure et si régulière des Souverains Pontifes, et qui se meurent du fiévreux désir de les renvoyer aux Catacombes, c'est encore possible. Toutes ces folies peuvent se voir même dans le plus petit et le meilleur des États. Mais ce n'est pas là le peuple romain. La masse de la population, voilà ce qui le constitue. Et pensez-vous que cette masse gémissé? Vous l'aurez lu peut-être dans la correspondance d'un journal sceptique, dans celle d'un bourgeois perdu dans les haines arriérées du voltairianisme, ou dans celle d'un commis voyageur, esprit fort et grand oracle en matière politique. Singuliers appréciateurs! Si vous alliez aux véritables sources, vous sauriez que les choses vont tout autrement qu'on ne vous les dépeint. Et nous aussi nous avons vu le peuple romain de près: nous l'avons vu de Ferrare à Terracine et de Pérouse à Ceperano; nous l'avons vu dans les campagnes et dans les villes; nous l'avons vu à Ancône,

sous les baïonnettes autrichiennes, et à Rome, sous le château Saint-Ange, gardé par l'armée française. Sur tous ces points, nous avons cherché dans ses traits et son langage une expression quelconque de tristesse, et nous ne l'avons pu surprendre. Tout au contraire, en lui respire un air de calme et de douce satisfaction. Quand l'homme des champs se rend à son labour avec sa charrue traditionnelle et ses bœufs magnifiques, il chante de gais refrains ou quelques vers à la Madone. S'il va conduisant sa légère voiture ou ses pesants chariots au marché de la cité voisine, tantôt il aiguillonne son cheval élégant ou modeste avec l'accent d'une sérénité ravissante à force d'être naïve, tantôt il cause avec ceux de ses parents ou de ses amis qui se sont accumulés sur son char, et tous y mêlent l'humeur la plus aimable et le plus riant abandon. Dans les villes, aux jours où cette agreste population s'y rassemble, vous êtes charmés de l'entrain qui l'anime; elle a des jeux, elle a des chants qu'elle fait marcher de front avec les affaires; et quand le soir elle regagne sa demeure, l'air retentit encore des joies de la journée. Rien n'annonce qu'elle se considère comme esclave et qu'elle frémit contre le pouvoir qui la gouverne; elle porte les fers dont on la croit chargée comme d'autres porteraient des guirlandes de fleurs. La population sédentaire des cités ressemble à celle des campagnes. Sous des formes peut-être plus douces et plus polies, elle manifeste le même fond de béatitude. Tous les fronts ont du soleil; les physionomies sont souriantes, les causeries sont jaillissantes et pleines d'expansion; les allures sont dégaugées comme celles d'un homme à l'aise; et que vous preniez les Romains dans leurs comptoirs, leurs magasins ou leurs boutiques, que vous les preniez dans le mouvement et le tourbillon de leurs promenades, ils paraissent ne faire de la vie qu'une fête continuelle. On chercherait vainement sur leurs visages l'aspect morne, concentré, farouche, d'un peuple opprimé qui souffre et qui conspire.

Il n'est pas jusqu'aux pauvres eux-mêmes qui ne soient étrangers à ce sombre caractère. On parle beaucoup et bien stupidement des

mendiants romains. Il est avant tout manifeste que la mendicité ne doit pas être proscrite des États de l'Église. Depuis que Jésus-Christ est né dans une crèche et mort sur une croix, la pauvreté n'est plus ce qu'elle était sous le paganisme; elle était alors regardée comme une honte et presque comme un crime, elle est maintenant une espèce de royauté. On serait tenté de l'appeler l'aristocratie de l'Église, suivant une pensée de l'Apôtre saint Jacques, et chose évidente, avec cette majesté dont l'Homme-Dieu l'a revêtue, elle doit avoir le droit de vivre et de se montrer dans un royaume dont le Pape est le souverain. Mais, après tout, elle y est plus rare qu'on ne le suppose au dehors. L'aisance, au contraire, est générale et peut-être plus générale que dans aucun autre État. Sur les bords de l'Adriatique surtout, les populations sont très-heureuses. Ce qu'il y a d'indigents se borne presque aux mendiants qu'on rencontre auprès des édifices publics; et qu'est-ce que cela pour l'ensemble du domaine pontifical? Le voyageur qui s'en trouve plus ou moins obsédé, quand il passe, trouve que c'est beaucoup, et quand il sera rentré dans son pays, il dira que la misère est affreuse dans les États de l'Église. Mais c'est une erreur. Dans d'autres royaumes opulents, la misère qui se montre est déjà épouvantable, celle qui se cache est plus épouvantable encore. Dans les États romains, la pauvreté se fait voir à peu près entière aux portes des églises. Et là, vous la trouvez respectueuse, suppliante, honnête dans son attitude comme dans son langage. Elle peut vous sembler importune, elle n'est jamais insultante. Après tout elle aurait peu raison de se montrer sauvage et de s'irriter de sa destinée; la charité publique est assez libérale envers elle pour lui permettre de faire quelquefois une petite fortune, et quand elle ne pourra plus tendre la main sur le seuil du temple, le gouvernement a préparé de nobles asyles pour la recueillir avec son impuissance et sa caducité.

Non, le peuple Romain ne porte pas avec impatience la sainte et paternelle autorité des Papes; non, ses pensées ne sont ni au

mécontentement, ni à l'inquiétude, ni à la conspiration. S'il paraît s'émouvoir, c'est par le fait d'excitations étrangères. Des Français, des Anglais, des Prussiens, des Russes, des Américains s'en vont à Rome; ils y sont accueillis avec une bonté que nulle autre cité ne leur témoignerait ailleurs, et, foulant aux pieds toutes les lois de la délicatesse, violant tous les droits de l'hospitalité, ils tenteront de prouver à Rome qu'elle est malheureuse sous le régime pontifical; qu'elle aurait mille fois plus de liberté et de prospérité sous l'empire d'une autre constitution politique. Le bon sens Romain fait le plus souvent justice de ces insinuations, qui contiennent autant de délire que d'ingratitude. Mais enfin quelques esprits superficiels, quelques imaginations exaltées peuvent se laisser surprendre. Ce sera plus qu'il n'en faut pour susciter une certaine inquiétude et créer un danger social. Mais ces égarements particuliers et provoqués par des causes extérieures ne changent rien aux dispositions générales de la nation, qui veut la paix, estime et goûte sa condition, bénit enfin le sceptre pontifical au lieu de le maudire.

Comme les États Romains ne connaissent point par eux-mêmes les haines politiques, ils ne connaissent pas davantage les haines sociales. Que de peuples et les plus grands peuples sont divisés aujourd'hui! Les doctrines du libéralisme Voltairien et celles du socialisme qui n'en sont que la suprême efflorescence ont creusé des abîmes entre les différentes classes; celui qui doit obéir ne peut plus supporter celui qui commande; celui qui ne possède pas abhorre celui qui possède; celui que le rationalisme a saisi ne voit qu'avec une sorte de mépris ou de rago les institutions catholiques, et volontiers il les anéantirait s'il en avait le pouvoir. Ainsi la société n'est plus qu'une aggrégation d'éléments ennemis, que nul autre ciment ne rapproche que la main de la force. Dans les États Romains, il n'en est pas de même. L'obéissance n'a rien qui coûte au subordonné, et le respect tient tellement à sa conscience et à ses habitudes qu'il paraît s'en faire un bonheur plutôt

qu'un sacrifice. L'esprit de fraternité n'est ni moins spontané ni moins général. Dans la rue de la cité l'ouvrier et le paysan coudoient le militaire, le Jésuite et le Capucin, et tous se regardent d'un œil ami ; ils conversent avec intimité, et ni la diversité des carrières, ni la différence des costumes ne les empêchent de se traiter comme les membres d'une même famille. À côté d'eux passent les équipages de l'opulence, ils peuvent en plaisanter avec une aimable et spirituelle gaité, mais ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse les voir avec une noire et frémissante impression d'envie. Aussi dans les réjouissances publiques tout ce monde est confondu dans une admirable unanimité de sympathie et de mutuelle politesse. Le noble ne craint pas de se mêler au peuple ; le peuple à son tour est plein d'égards et de convenance pour la noblesse. Jamais une catégorie n'a même la pensée d'en blesser une autre, et rien n'est plus facile que de maintenir l'ordre au milieu des multitudes immenses attirées et formées par ces fêtes populaires. Voilà le peuple de Rome.

Que si, depuis la dernière révolution, il a fallu des troupes étrangères pour protéger le trône du Souverain Pontife, on sait bien que la cause n'en est pas dans les États Romains eux-mêmes. Il a fallu d'abord y éteindre les dernières agitations d'un orage que nous avions nous-mêmes déchaîné sur l'Europe. Et puis, qui l'ignore ? Les anarchistes de tous les pays, sans en excepter la France, ont les yeux fixés sur Rome. Précisément parce que la force militaire des Papes est plus restreinte, ils espèrent qu'ils feraient facilement leur proie de cette capitale dans un moment de crise. C'est là qu'ils se sont toujours promis d'établir leur premier centre d'opérations s'ils venaient à susciter de nouveaux mouvements, et pour arriver plus aisément à bout de ce dessein, pour se ménager dans l'occasion des auxiliaires tout prêts à les seconder, ils s'acharnent à travailler secrètement le peuple, afin d'y entretenir un éternel ferment de rébellion. Et voilà le péril que les armées d'occupation jusqu'à ce jour ont eu pour mission de

conjuré ; elles sont là pour arrêter l'explosion du mal dont nous avons créé la cause. Elles sont aussi là bas pour défendre nos propres foyers. L'Europe et tous ses États sont solidaires du sort de l'Italie. Si vous permettez à l'anarchie de triompher à Rome, vous verrez que du centre de la Péninsule, elle aura bientôt étendu ses ravages jusqu'aux bords de la Vistule. En assurant la paix du Domaine Pontifical, vous assurez celle du monde.

Ainsi de ce que les armées étrangères tiennent encore garnison dans quelques villes des États Romains, on ne peut pas conclure que les sujets du Pape soient las de son gouvernement, ce fait prouve au contraire qu'ils l'aiment. Combien comptez-vous de Français et d'Autrichiens sur les bords du Tibre et de l'Adriatique ? Le nombre en est insignifiant, et pour qu'une si faible poignée de troupes tienne tout un peuple en respect, il faut que la haine de ceux qui le gouvernent et l'esprit de désordre et de bouleversement ne le torturent pas à l'excès. Certes, que deviendrions-nous, si nous n'avions pour nous garder qu'une force proportionnée à celle que nous entretenons en Italie ? On prétend que nous sommes dans le calme et que les mauvaises passions sont éteintes ; cependant nous avons plus de trois cent mille hommes sous les armes. Avouons après cela que les dangers de Rome sont moins terribles que notre paix !

Du reste, personne n'ignore que le Souverain Pontife a déclaré qu'à ses yeux le moment de l'évacuation semblait être venu ; il espère pouvoir se suffire à lui-même avec les forces qu'il organise, pourvu que nous ne laissions pas à ces artisans de révolutions que nous portons dans notre sein la liberté de se précipiter sur les États du Saint-Siège. Livré à lui seul, le peuple Romain ne remuera pas. Il a plus de bon sens que ceux qui parfois se donnent le droit injuste de le mépriser. Ce qu'il doit à la Papauté, la grandeur qu'il emprunte à l'honneur d'être gouverné par elle, les ménagements, les bontés et les sollicitudes extrêmes dont elle se fait une loi dans la manière dont elle le traite, les encou-

ragements qu'elle lui prodigue et les améliorations vers lesquelles elle le pousse par des primes décernées à l'agriculture et à l'industrie, par les chemins de fer qu'elle établit, par les moyens de communications qu'elle rend plus faciles et plus multipliés, les limites de modération dans lesquelles elle s'étudie à maintenir les impôts dont il est frappé, le prix réduit auquel elle veille à ce qu'il puisse avoir les substances les plus nécessaires à la vie, les fêtes multipliées et délicieuses dont elle sème l'existence publique, les étrangers de tout pays et de toute distinction qu'elle attire, la gloire qu'il a par elle de voir son nom s'attacher à l'Église catholique comme sa désignation spéciale et caractéristique, voilà tout autant d'avantages qu'il sait apprécier. Il est assez judicieux et assez clairvoyant pour comprendre que nulle autre royauté ne l'établirait dans d'aussi glorieuses conditions; nulle autre ne l'élèverait au même rang dans le monde, et grâce à cette conviction, ce ne sera jamais par l'impulsion de ses propres instincts qu'il se détachera du Trône Pontifical.

Et n'essayez pas de lui faire entendre que le pouvoir temporel des Papes est un obstacle au triomphe de la cause Italienne. Il vous demandera d'abord où est l'Italie; il voit des Italiens, mais une Italie, encore une fois où la prendre? Et puis la cause Italienne? Qu'est-ce que cela veut dire? En quoi consiste-t-elle? C'est peut-être l'éloignement de l'étranger? Mais lors même que cet intérêt serait aussi certain qu'il est problématique, il n'est au fond que l'affaire d'une province; le peuple romain n'a pas à s'en mêler, quand surtout il s'agit de porter atteinte à une possession garantie par des traités solennels. Si jamais il était blessé dans ses droits, il ferait ce que lui prescrirait son gouvernement. Mais jusqu'à ce moment qui viendra tard sans doute, il reste tranquillement renfermé dans ses frontières, et la véritable cause Italienne, à ses yeux, c'est le respect de la justice, des grandes stipulations internationales, des droits dont elles sont le fondement, et l'inviolable intégrité du pouvoir temporel du Saint-Siège, clef de voûte

de l'édifice social, garantie suprême de paix et de liberté pour la Péninsule, trésor sacré qu'il importe de ne sacrifier ni aux rêves des utopistes, ni aux calculs de quelques aveugles ambitions.

XVII.

Et maintenant, N. T.-C. C., à quelle conclusion nous arrêter? À la résolution de la prière. Quand Pierre était à Jérusalem dans les prisons, l'Église priait avec autant d'ardeur que d'unanimité pour la délivrance du Prince des Pasteurs. Aujourd'hui le successeur de Pierre n'est pas dans les fers, mais il est dans les angoisses; il peut dire, comme le Prophète, qu'il a trouvé dans la paix ses anxiétés les plus amères¹. Peut-être comme Pontife a-t-il des raisons de se réjouir; les destinées générales de l'Église, à l'heure qu'il est, ne sont pas sans éclat et sans triomphes. Mais c'est comme Prince temporel qu'il se voit abreuvé des plus inexplicables insultes. Nulle âme de souverain ne fut plus suave, plus clément, plus généreuse; aucun pouvoir n'a tenté plus courageusement de lancer son peuple dans une voie de progrès et d'amélioration; personne non plus n'a su pardonner avec plus de magnanimité que lui les ingratitude révoltantes dont on a payé ses nobles intentions et ses immenses bienfaits; il n'est pas de Monarque enfin plus digne d'être heureux parce qu'il n'en est pas qui désire plus vivement de répandre autour de lui le bonheur. Et malgré tant de titres qui le recommandent à la vénération de tous, il est une foule d'esprits aveugles et d'écrivains sans délicatesse qui l'outragent, dénigrent avec la plus criante injustice et son gouvernement et la situation de ses États, travaillent à déchaîner contre son trône des ouragans par lesquels ils seraient heureux de le voir emporter. Ces attentats parricides sont connus du Pontife auguste contre lequel ils sont dirigés, et sans doute il

¹ Isaïe, XXXVIII.

en ressent la plus accablante affliction. Ah! conjurons le Seigneur de répandre sur lui des consolations proportionnées à ses douleurs, et d'écarter de cette tête sacrée les tempêtes que des haines impies voudraient faire éclater sur elle.

Prions encore, si vous vous sentez la force de solliciter le plus grand des miracles, prions pour que Dieu daigne éclairer les ennemis du Saint-Siège. Les plus aveuglés de tous ne sont pas les anarchistes, ce sont les rationalistes soi-disant honnêtes. Hommes inconséquents, ils se prétendent catholiques; ils écrivent même parfois des livres de dévotion, et puis ils ne rougiront pas d'envoyer au Pape d'arrogantes leçons de tolérance et de droit canonique. Ils se tairont sur les persécutions dont les Catholiques sont l'objet dans certains royaumes dissidents, et vous les entendrez pousser de ridicules gémissements sur la grande affaire de Bologne. Ils ont une peur immense des révolutions parce qu'ils sont essentiellement conservateurs; et de tous leurs efforts, tantôt par de méchants sarcasmes, tantôt par de puériles indignations, ils poussent les États Pontificaux à des agitations, qui ne manqueraient pas d'envahir l'Europe entière. Si ce malheur, fruit de leur imprudence, éclate, ils se réfugieront épouvantés dans les bras de l'Église pour lui demander son appui, et quand le calme sera revenu, vous les verrez encore se retourner contre leur bienfaitrice et provoquer contre Rome une nouvelle explosion de ces orages qui les avaient désespérés. Il n'est pas dans le monde d'aveuglement comparable à celui de ces prétendus sages; il n'en est pas non plus que Dieu prenne moins en pitié. Mais enfin prions malgré cela; peut-être le Seigneur fera-t-il violence aux règles ordinaires de sa justice pour restituer à ces yeux malades la lumière dont ils sont si profondément indignes. Prions surtout, à la vue des complications qui paraissent se préparer, pour ceux que la Providence a placés à la tête des peuples. Sans doute, en ce moment, ils n'ont tous envers le Saint-Siège et sa puissance temporelle que des pensées de dévouement et de respect. Mais quand

on s'engage dans les hasards d'une grande lutte, on ne peut se répondre qu'on saura perpétuellement se commander à soi-même. Souvent on est emporté plus loin qu'on ne le croyait en débutant. Un enivrement, une irritation, une apparente nécessité vous égare et vous jette à des extrémités désavouées auparavant par la raison comme par la conscience. Ah! conjurons Celui qui commande aux évènements et dirige la pente des cœurs comme le cours des fleuves, de soustraire à cet entraînement fatal ceux entre les mains de qui reposent les destinées de l'Europe. Implorons pour eux la grâce de pouvoir se contenir, de laisser Rome étrangère à des débats avec lesquels elle n'a rien à démêler, et de se rappeler toujours qu'on ne touche jamais à ce rocher du Capitole, sur lequel repose aujourd'hui le Trône pontifical, sans y briser souvent son sceptre et toujours son glaive et l'honneur de son nom.

Donné à Nîmes en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire général de notre Evêché, le dix-sept Avril, dimanche des Rameaux, jour où l'Eglise nous rappelle que, pour les Disciples comme pour le Maître, les ovations touchent de près au sacrifice du Calvaire.

✠ HENRI Evêque de Nîmes

Par mandement de Monseigneur
SEBASTIEN CHAN, hon. Secrétaire général de l'Evêché

LETTERA PASTORALE E MANDAMENTO DEL VESCOVO DI NIMES

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

CLAUDE-HENRI-AUGUSTIN PLANTIER,

PAR LA GRACE DIVINE ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE NIMES, ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL

*Au Clergé de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Quand, il y a quelques mois, Nos Très-chers Coopérateurs, nous fîmes paraître, sur le pouvoir temporel du Saint-Siège, cette Lettre pastorale que vous avez accueillie avec tant d'empressement et lue avec tant d'avidité; notre cœur frémissait de sinistres alarmes en regardant l'Italie, et vous en avez entendu le douloureux écho retentir dans nos paroles. Les solennels évènements dont la Péninsule, depuis cette époque, est devenue le théâtre, n'avaient point encore éclaté, et déjà nous les avions entrevus dans ce qu'ils devaient avoir de funeste comme dans ce qu'ils devaient offrir de glorieux. L'Autriche vaincue plutôt qu'humiliée, nos armées triomphant avec la splendeur de leur héroïsme accoutumé, le nouvel empire ajoutant aux fastes militaires de la France des pages que le premier empire eût signées avec un légitime orgueil, le même souverain qui naguère avait accordé la paix sur les bords de la mer Noire et les débris encore fumants de Sébastopol, po-

sant les bases d'une paix non moins honorable sur les rivages épouvantés du Tessin ou du Mincio, toutes ces espérances nous apparaissaient dans la lumière d'une certitude aussi profonde qu'elle était précieuse à notre patriotisme. Mais en même temps, il était facile de prévoir qu'à la faveur des secousses imprimées au sol italien par la lutte de deux peuples géants, la révolution reprendrait son œuvre momentanément interrompue; que, sous prétexte de donner à la cause de l'indépendance l'appui d'hypocrites sympathies et celui d'un perfide concours, elle s'emparerait en dominatrice des États secondaires; qu'elle soufflerait la révolte jusque dans le domaine du Gouvernement Pontifical; qu'elle essaierait enfin de réaliser, dans une mesure plus ou moins large, ce rêve de l'unité italienne, à l'impossible exécution duquel elle a consacré, depuis des siècles et des siècles, tant d'efforts impies et de sanguinaires fureurs. Elle avait sans doute entendu la voix formidable de Celui qui devait étonner le Pô et la Sesia par la rapidité de ses victoires, déclarer qu'il voulait maintenir intacts les droits du Saint-Siège sur le patrimoine dont l'ont doté la Providence et la religion des rois comme celle des peuples. Mais avec cette pénétration que donne souvent l'instinct du crime, elle devait comprendre qu'à travers l'ébranlement plus ou moins prolongé, produit par la guerre, et l'incertitude qu'entraîneraient avec elles les négociations de la paix, l'intervention de la France serait nécessairement suspendue, et qu'elle pourrait, à l'ombre de cette immobilité, poursuivre son travail et s'assurer la force d'une situation créée et d'un nouvel ordre de choses établi: rempart terrible derrière lequel il lui serait aisé de se retrancher avec énergie contre le retour des pouvoirs légitimes qu'elle aurait proscrits ou renversés. Secondée par d'aveugles ambitions, dont elle a fait ses instruments en attendant qu'elle en fasse ses victimes, elle a consommé ses attentats avec un effroyable mélange d'audace et de succès. Après avoir envahi Parme, Modène et Florence, elle s'est jetée dans les Légations qu'elle a soulevées et qu'elle

opprime depuis Ferrare jusqu'à Rimini. Elle y a décrété la déchéance du Pouvoir Pontifical, et si Rome n'était pas défendue par le dévouement de nos soldats, peut-être eût-elle tenté d'y renouveler contre Pie IX ces conjurations parricides dont elle s'est rendue coupable à une autre époque de hideuse mémoire.

Au milieu de ces crimes, où l'ingratitude le dispute à l'impiété, Nos Très-chers Coopérateurs, l'âme du Saint-Père est inondée de douleur. Sans crainte et sans alarmes pour lui-même, il gémit des atteintes portées soit à l'auguste dignité dont il est revêtu, soit aux droits sacrés et séculaires dont il est le dépositaire et le tuteur, et l'affliction qui l'opprime s'est déjà deux fois épanchée, en termes pleins de grandeur et de tristesse, dans le sein du Sacré-Collège, confident suprême de ses joies comme de ses désolations. Il faut que vous entendiez quelques-uns des derniers cris exhalés de son cœur, afin que vous puissiez compâtrer à ses immenses angoisses, et que vous songiez avec ardeur à conjurer le Ciel d'abréger pour lui les jours de la tribulation.

I.

« Déjà, dit-il à ceux qu'il daigne nommer ses Vénérables Frères, dans l'allocution que Nous vous avons adressée le 20 du mois de Juin dernier, Nous vous avons retracé, en gémissant et l'âme accablée d'une douleur sans bornes, les attentats commis par les ennemis du Saint-Siège, soit à Bologne, soit à Ravenne, soit ailleurs, contre le pouvoir temporel dont nous sommes légitimement en possession ¹. »

Chaque parole de ce début, détrempé pour ainsi dire de larmes paternelles, est pleine d'un sens profond. Avec quelle vérité d'abord

¹ Maximo animi nostri dolore in Allocutione ad vos die vicesimo proximi mensis Junii habita, lamentati sumus ea omnia quae ab huiusce Sedis Apostolicae hostibus tum Bononiae, tum Ravennae, tum alibi contra civilem legitimumque Nostrum et eiusdem Sedis principatum patrata sunt. — Allocut. 26 Sept. 3.

les faits dont il est ici question, sont attribués aux ennemis du Saint-Siège ! Les principaux auteurs de ces crimes affectent souvent un respect religieux pour l'autorité doctrinale et la puissance spirituelle de Rome ; dans leurs discours, leurs proclamations ou leurs écrits, ils en feront une déclaration solennelle ; s'il fallait prendre leur langage à la lettre, il n'existerait pas au monde de catholiques plus fidèlement soumis au Successeur de Pierre. Mensonge ! hypocrisie ! Allez au fond de leurs croyances, s'ils en ont ; vous y trouvez un rationalisme stupide ou blasphémateur. Ils se rient des enseignements de Rome, comme ils se moquent de ceux de l'Évangile, et la vénération dont ils se parent n'est, en définitive, qu'une forme plus amère du mépris et de la dérision. Ce n'est pas en eux seulement du dédain, c'est aussi de la haine. Tant que le Vatican sera debout, ils savent qu'il dénoncera leurs folies au bon sens des peuples et qu'il les frappera d'anathèmes auxquels répondra la conscience de l'humanité. Cette conviction les irrite. Ils voudraient anéantir ce tribunal inexorable, toujours prêt à foudroyer leurs extravagances ; et parce qu'ils supposent qu'ils en viendraient plus sûrement à bout si, au lieu de porter une couronne, le Souverain Pontife n'avait qu'une existence subalterne, précaire, livrée aux caprices des pouvoirs humains, ils aspirent à dépouiller la Papauté de cette puissance temporelle qui, en ajoutant à son prestige, donne aussi quelque chose de plus solennel et de plus décisif aux coups de son autorité. Voilà le fond de leurs sentiments. Dans le Pape, ils n'attaquent le Souverain que parce qu'en abaissant le Souverain, ils espèrent détruire le Pape ; ils sont *ennemis du Saint-Siège*.

À cette haine de principe s'ajoute une haine d'ambition. Il est en Italie des imaginations insensées qui rêvent le réveil de l'ancienne République romaine avec ses dictateurs, ses armées, ses expéditions, ses mœurs austères et souvent féroces, peut-être même son polythéisme et ses débauches. C'est le délire des étudiants, des professeurs, des avocats et des petits lettrés. Chacun d'eux se croit

prédestiné par son génie à ressusciter la gloire des Brutus et des Scipion. À côté d'eux s'agitent quelques nobles ruinés de raison, d'honneur ou de fortune. Ceux-ci laissent en paix la vicille Rome, et s'arrêtent au moyen-âge: fractionner les États pontificaux en parcelles plus ou moins nombreuses et s'établir dans l'une d'entre elles avec une autorité féodale et dévorante, comme l'ont fait peut-être quelques-uns de leurs aïeux, tel est l'objet de leur convoitise. Les premiers veulent être consuls; les seconds veulent être de petits tyrans, travestis en petits rois. Et parce que la Papauté met obstacle à l'accomplissement de leurs vœux et de leurs projets, elle n'est qu'un gouvernement oppresseur et détestable. Il faut en finir avec elle. On ne se donne pas même la peine de distinguer entre le Monarque et le Pontife; on condamne l'un et l'autre à tomber sous le même coup de glaive. Cette sentence assurément ne sera pas sans appel aux yeux de la Providence; mais l'attentat sur lequel spéculent leur ambition n'en est pas moins le but de leurs conspirations sacrilèges; ils étendent leurs mains criminelles sur la Tiare pour l'arracher au front sacré qui la porte, fussent-ils ne réussir que le temps strictement nécessaire pour reconstituer par le brigandage leur fortune en déroute, ou prendre une place glorieuse parmi les illustres profanateurs de l'Arche Sainte. Encore les *ennemis du Saint-Siège*.

II.

Et de quelles cités partent ces actes de scélératesse? De Ravenne. Et qu'est-ce que Ravenne? Ce n'est plus que l'ombre d'une ville habitée par l'ombre d'un peuple. Après la splendeur du paganisme, elle eut sous les rois Goths la splendeur de l'hérésie. Mais comme si ce double contact de l'erreur l'avait voué à la malédiction, sa gloire s'est éclipsée, sans que les empereurs d'Orient, en la créant le centre d'un exarchat, aient pu réussir à la relever. Sa suprématie est tombée depuis des siècles; son port s'est

vu comblé par les sables ; comme si ses anciens rivages avaient été maudits, la mer a reculé d'horreur. Afin que le vide fût plus entier, Ravenne a joint aux déchéances politiques et matérielles les oublis de l'ingratitude religieuse. Quand on lui demande ce qu'elle a fait du souvenir de Cassiodore, elle répond par l'étonnement à ce nom qui pour elle est inconnu ; elle ne se rappelle pas mieux ceux de Romuald, de Pierre Damien et de saint Chrysologue. La seule majesté qui lui reste, c'est celle de ses temples chrétiens et de leurs mosaïques orientales. Sans ces monuments elle n'aurait plus aucun titre à l'intérêt du voyageur ; et ces monuments eux-mêmes ne vivent que parce qu'ils sont abrités sous la main tutélaire de la Puissance Pontificale. Qu'elle tombe, cette ville ingrate, sous la domination des révolutionnaires qu'elle nourrit dans son sein, que deviendront son baptistère, le mausolée de Galla Placidia, les basiliques de saint Vital et de saint Apollinaire ? Ces nouveaux barbares les livreraient aux dévastations de l'incurie ou de l'impiété. Qui sait même s'ils n'iraient pas jusqu'à laisser crouler le tombeau de Théodoric, quoique ce prince fût hérétique, et celui du Dante, quoique poète gibelin, tandis que la Papauté conserve l'un et l'autre avec cette sollicitude à laquelle rien n'échappe entre les débris du passé ? Alors Ravenne aura disparu de la mémoire humaine ; et les efforts qu'elle tente pour se dérober au gouvernement de Rome, ne sont qu'un délire d'orgueil, qui, au lieu de l'aider à renaître de ses ruines, ne fera que la précipiter dans un abaissement sans fond comme sans espoir.

Avec Ravenne, Pie IX a cité Bologne. Déjà, dès le quinzième siècle, cette ville était appelée par un homme illustre « la mère des études mais plus encore des révolutions, digne sœur de Gènes la remuante, et ne connaissant d'autre fixité que celle de l'inconstance ¹ ». Telle est encore aujourd'hui sa gloire. Elle est en pos-

¹ Bononia quae non tam studiorum mater quam seditionum altrix appellari potest, soror et ipsa civitatis Genuae, ac solius inconstantiae constans. Aen. Sylv. *Hist. Europ.* — C. LIII. p. 452.

session d'une Université florissante; des bibliothèques immenses se déroulent autour de ses Facultés. Comme autrefois elle enfante des hommes célèbres, et naguère encore n'a-t-elle pas placé dans le sanctuaire principal de sa grande nécropole le buste du cardinal Mezzofante, ce philologue incomparable dont la facilité pour apprendre et parler les langues tenait du prodige? Mais au culte de la science cette ville a toujours joint la fièvre de l'agitation. Dans son humeur inquiète, elle n'a jamais su accepter aucun frein, incapable de se laisser gouverner et plus encore de se gouverner elle-même. Ville insensée! Son histoire dans ce qu'elle a d'éclatant: ses monuments religieux, ses musées, les grandes dépouilles de saint Dominique et de sainte Catherine dont elle est dépositaire, la mémoire de ceux de ses fils qu'elle a vus s'asseoir sur le Saint-Siège, les noms des artistes immortels qu'elle a produits et qui tous furent encouragés, inspirés, glorifiés par les Papes, tout cela ne devrait-il pas la rattacher à l'autorité pontificale par d'indissolubles nœuds? La reconnaissance ne lui en fait-elle pas le plus impérieux devoir, puisque c'est à Rome qu'elle doit tout ce qu'elle fût et tout ce qu'elle est encore? N'est-ce pas également l'intérêt de son avenir; et si elle brise avec le Vatican, n'est-elle pas menacée d'une irréversible décadence? Qui terminera ses églises inachevées? Qui soutiendra la gloire de ses études? Qui amènera dans son sein les pas et la pieuse curiosité du voyageur? Elle a passé par d'autres dominations que celle des Pontifes romains, et peut se rappeler ce qu'elle a perdu de vie et de grandeur en changeant de maîtres. Cette humiliation renaitra pour elle si elle persiste dans sa révolte; une fois de plus elle verra ce qu'on gagne à repousser l'autorité douce, paternelle, dévouée, intelligente des successeurs de Pierre, pour se livrer à des rhéteurs impies, à d'ambitieux intrigants ou à des soldats d'aventure, vautours affamés et sans entrailles qui ne s'abattent sur les peuples que pour s'abreuver de leur sang et se repaître de leurs chairs déshonorées et mises en lambeaux.

III.

Si encore ces villes révoltées et celles qui les ont suivies dans leur rébellion pouvaient élever une plainte légitime contre le gouvernement romain. Mais non. « Tout le monde sait, dit le Saint-Père, que dès le premier instant de Notre Pontificat, Nous avons fait usage de mansuétude et de clémence, et qu'au travers d'un temps plein de difficultés et d'angoisses, animé du dévouement et du zèle les plus sincères pour le bonheur et la tranquillité temporelle de Nos peuples, Nous avons sans cesse tourné vers cet objet tous Nos soins et toutes Nos pensées ¹. » Oui, la mansuétude et la clémence ont signalé, dès son inauguration, le gouvernement de Pie IX. À peine ceint de la tiare, il a rouvert aux conspirateurs proserits les portes de la patrie ; il en est même dont il a fait des ministres, et les ingrats ont préparé les meurtres qui bientôt après ont ensanglanté les marches de son trône, et les soulèvements qui l'ont forcé de fuir les États dont il voulait être le régénérateur. Depuis, les mêmes bontés ont enfanté pour lui les mêmes noirceurs, et parmi les misérables usurpateurs qui se mêlent aujourd'hui d'administrer et de spolier les provinces rebelles, il en est plusieurs qui, vingt fois dignes de l'exil, ont été vingt fois amnistiés par son excessive indulgence. À l'amour qui pardonne, il n'a pas un moment cessé d'unir la sollicitude qui se dévoue. N'a-t-on pas entendu, dans les premiers jours de son règne, un libéralisme moins juste que prudent lui reprocher d'avoir ouvert trop largement la barrière aux libertés comme aux réformes politiques, et déchaîné par là sur son existence les tempêtes

¹ Cum omnes... noscant quanta mansuetudine ac lenitate, vel ab ipso Supremi Nostri Pontificatus initio semper usi simus, et quanta alacritate studioque inter gravissimas temporum difficultates nunquam intermiserimus curas omnes cogitationesque ad temporariam quoque Nostrorum populorum utilitatem tranquillitatemque promovendam convertere. — Allocut.

impies qui l'ont si cruellement agitée? A-t-il montré moins d'activité pour les réformes administratives et matérielles? Ce qu'il a fait pour l'organisation de la justice et des finances, pour le développement de l'agriculture, pour l'établissement des chemins de fer, pour l'expansion des arts et du commerce, pour l'essor et le perfectionnement des sciences et des études, n'a-t-il pas provoqué l'admiration de tous ceux qui en ont suivi les mouvements? Quel est le monarque qui, dans un Etat aussi restreint et disposant d'aussi faibles ressources, peut se flatter d'avoir entrepris davantage et même d'avoir fait autant? S'il n'est pas allé plus loin, n'est-ce pas la faute des anarchistes, ces ennemis frénétiques de tout bien raisonnable, qui l'ont empêché de s'avancer jusqu'au bout de ses intentions et de ses projets? N'est-ce pas notre faute à nous-mêmes qui, par les dénigrements partis de l'iniquité de nos journaux, ou les intrigues de ces conspirateurs que nous prétendons à tous les peuples, avons suscité des entraves à ses nobles et généreuses inspirations? Oui, tous les obstacles sont venus de là. Jamais aucun diadème ne vit s'abriter sous un front royal des desseins plus larges que ceux qu'il avait conçus. S'il eût été maître de son action, malgré l'humilité de sa fortune, il eût enfanté des prodiges, et quand on l'accuse de ne pas avoir assez fait, on le blâme d'une impuissance dont ses accusateurs eux-mêmes ont été la cause. C'est un reproche à la fois inconséquent et barbare.

Après tout, sachons-le bien, s'il existe des imperfections et des lacunes dans le gouvernement Pontifical, n'en peut-on pas trouver ailleurs d'aussi graves et de plus déshonorantes? La plupart de celles qui peuvent exister dans le gouvernement romain tiennent à l'excès de bonté qui l'anime. Il n'a pas d'armée: c'est qu'il craint de frapper l'impôt du sang; il pourrait introduire certaines améliorations, mais il faudra charger ses peuples de taxes plus onéreuses et cette perspective le tient en suspens. Cet esprit de ménagement et de mansuétude préside à tout, et s'il se rencontre quelques côtés faibles, ils s'expliquent par ce principe,

qui en définitive est honorable. Au sein d'autres nations, vous avez des armées imposantes; mais qu'en pensent les familles, auxquelles une loi légitime sans doute mais terrible en demande les éléments avec une autorité de fer? On réalise de grandes choses; mais où en sont les charges publiques? Certes, à travers tant d'organisations qui représentent la puissance dans ce qu'elle a de précis mais en même temps d'impérieux, d'inflexible, laissez donc la Papauté représenter le pouvoir dans ce qu'il peut admettre d'indulgence et de douceur.

IV.

« Mais les peuples de l'Émilie sont las du joug pontifical. » C'est un mensonge si vous savez ce qui se passe dans ces provinces, et c'est une témérité pleine d'erreur si vous l'ignorez. Entendez le Saint-Père s'écrier avec une voix raffermie au milieu de ses sanglots par un soudain sentiment de bonheur: « Sous le poids d'une si grande affliction, Nous sommes consolé par la certitude que l'immense majorité des habitants de la province d'Émilie gémissent des criminelles manœuvres dont ils sont témoins, et que, remplis pour elles d'une profonde horreur, ils restent attachés avec une fidélité constante à Nous leur Prince légitime et au gouvernement temporel du Saint-Siège. Nous ne sommes pas moins consolé par la conduite unanime du Clergé de ces mêmes provinces, qui s'est montré souverainement digne d'éloges, et n'a rien eu de plus à cœur que de remplir exactement son devoir, au milieu du mouvement et des révolutions qui l'entouraient, et de prouver avec éclat qu'il tenait à Notre Personne et au Siège Apostolique par les liens d'un attachement et d'une obéissance inviolables, affrontant et méprisant pour cela les plus effroyables périls ¹. »

¹ In tanta autem acerbitate hoc solatio utimur quod Aemiliae provinciarum populi ex parte longe maxima dolentes huius modi molitiones, atque ab illis sum-

Tel est le véritable tableau de la situation. Une imperceptible minorité d'anarchistes indigènes, quelques étrangers recommandés par leurs anciens forfaits à l'estime de ces révolutionnaires, enfin cette poignée de misérables sans nom, sans existence, sans idée, que le moindre soufuffle de démagogie entraîne toujours à la révolte, voilà le peuple qu'on dit las du joug pontifical. Mais la masse de la population, mais les nobles qui se respectent, mais les bourgeois et les lettrés honnêtes, mais cette race religieuse, tranquille, laborieuse des agriculteurs, ceux-là sont-ils dégoûtés de la domination des Papes? Ils la vénèrent, ils la chérissent. Ils se désolent des calomnies qui l'outragent et des rébellions qui la repoussent, tandis qu'ils maudissent les usurpateurs qui substituent à sa place leur despotisme sans autorité, sans lumière et dont le mérite est de tuer brutalement la prospérité publique afin de la développer, comme on égorge un homme quand on veut le guérir. Aussi, les réformateurs ou plutôt les petits tyrans des Romagnes le savent bien. Ils ont appris de nos journalistes conservateurs et de nos pamphlétaires sceptiques le secret d'éluder en deux mots les anathèmes d'une majorité qui les condamne et les abhorre. Les habitants honorables des cités, ce sont des *Jésuites*; les vertueux habitants des campagnes, ce sont des *ignorants*. Avec cela tout est dit. L'écume du pays, mêlée de quelque fange exotique, voilà le peuple tel qu'on l'entend et le seul dont on croit devoir tenir compte. Misérable équivoque! Abus de langage hypocrite, dont on se sert tour-à-tour pour glorifier ou désavouer au besoin tous les forfaits. Qu'un crime soit heureux et

mopere abhorrentes, suam erga legitimum Principem fidem servant ac civili Nostrae et huius Sanctae Sedis dominationi constanter adhaerent; et quod univ-
versus earundem provinciarum clerus, summis certe laudibus dignus, nihil an-
tiquius habuit quam, in hoc rerum motu et perturbatione, sui officii partes sedulo
explere, ac luculenter ostendere qua singulari fide et observantia Nos et hanc
Apostolicam Sedem prosequeatur, asperrima quaeque contemnens ac despiciens
pericula. — Allocut. 6.

trouve l'art de ne pas soulever trop de réprobation, on bénit le peuple de l'avoir accompli. Qu'il excite de l'horreur dans l'esprit public, on maudira le peuple de l'avoir consommé; ceux même qui l'auront poussé le puniront pour avoir obéi trop docilement aux impulsions qu'il en avait reçues. C'est un dieu que ses flatteurs font passer en un clin-d'œil de l'autel à l'égout. À l'exception de quelques hommes estimables égarés par la peur ou l'illusion, tel est le peuple emporté dans les Romagnes par le tourbillon révolutionnaire. L'ensemble est resté fidèle. En sera-t-il toujours ainsi? Il est possible que non. Dans les moments de crise, il suffit de quelques heures pour bouleverser les nations les plus saines et les têtes les plus raisonnables; mais jusqu'à présent le fond général des Légations n'est pas atteint et tout ce qu'on en a dit n'est qu'une exagération, qui n'a pas même eu le mérite d'être sincère.

Le clergé l'a soutenu dans cette fidélité généreuse. Si le temple est demeuré debout, c'est que les colonnes elles-mêmes sont demeurées inébranlables. À Bologne, le Cardinal-Archevêque n'a pas un instant fléchi devant le pouvoir usurpateur. Les ordres qu'il en a reçus, il n'a pas voulu les reconnaître; les cérémonies religieuses qu'on a réclamées, il a refusé d'y souscrire et d'y paraître; les émeutes ou les menaces qu'on a fait gronder, il a su les mépriser avec un facile courage. C'est une grande page de plus ajoutée à son histoire déjà glorieuse. Nonce à Vienne avant que Rome l'appelât aux honneurs de la pourpre, il a préparé par des études profondes le concordat autrichien; il y a fait entrer des stipulations d'une éminente sagesse et d'une haute prévoyance. Des utopistes impies, c'est-à-dire à courtes vues, ont pu le blâmer au nom de je ne sais quel italianisme puéril; mais les esprits sérieux l'admireront plus tard comme un acte aussi remarquable sous le rapport social que sous le rapport religieux. Celui dont les négociations intelligentes l'ont entrepris et conduit à bonne fin, après avoir ainsi fait preuve de haute raison dans

la paix, a su faire preuve d'intrépidité dans la tempête. Français par son origine, Cardinal par sa dignité, Archevêque par son autorité et sa mission, il a montré la grandeur d'âme quo lui commandaient tous ces titres. Ses Prêtres ont imité son exemple. Nul n'a voulu pactiser avec la révolution. S'ils ont subi quelques insignes qu'elle a pris fantaisie de leur infliger, ils n'ont jamais ni reconnu ses droits, ni déserté ceux du Saint-Siège. On avait prétendu que la fidélité au Pouvoir Temporel de Rome n'était que le fait des hauts dignitaires de l'Église; les ecclésiastiques de Bologne et de toutes les provinces soulevées ont prouvé que c'était aussi la gloire du clergé secondaire. Evêques et Prêtres ont montré sur ce point la plus complète uniformité de sentiments, de même qu'on serait prêt à la faire éclater au besoin dans toutes les Églises de l'univers catholique.

V.

Et qu'on ne parle pas de cette assemblée soi-disant nationale dont le suffrage unanime a déclaré la déchéance du Pape et l'annexion des Romagnes au Piémont. C'est là le vœu du peuple, et le vœu des peuples est sacré!

Le vœu des peuples est sacré! Mais la Pologne ne fait-elle pas des vœux pour recouvrer son indépendance, et cependant, malgré ces vœux qu'on dit sacrés, ne la laisse-t-on pas froidement étouffer par les serres de l'aigle moscovite? — Les vœux des peuples sont sacrés! — Mais l'Irlande catholique n'aspire-t-elle pas au droit de vivre de son sol et de prier librement son Dieu, et malgré ce qu'il y a dans ce vœu de légitime et de sacré, n'est-elle pas condamnée à subir les plus amères vexations dans sa foi religieuse, et à voir, chaque année, une foule innombrable de ses enfants périr de faim sur leur terre natale, ou condamnés, s'ils veulent échapper aux tortures de cette détestable meurtrière, à demander à l'exil le pain que leur refuse l'impitoyable

patrie? — Le vœu sacré des peuples! Mais l'Inde n'a-t-elle pas exprimé, les armes à la main, le désir que ses habitants ne trouvassent pas dans le régime du vainqueur les procédés d'un bourreau; et malgré ce que ce vœu contenait de raisonnable, n'a-t-on pas démontré, non seulement par la brutalité du canon, mais par une répression de cannibales, que ce pauvre peuple avait eu tort de se croire digne d'une autre destinée que celle d'un ilote ou d'une bête féroce? — Le vœu sacré des peuples! Mais la Savoie n'a-t-elle pas laissé percer récemment certaines intentions, et malgré ce qu'on attribue de sacré aux vœux des peuples, celui-ci n'a-t-il pas été flétri, condamné dans son principe, comprimé, châtié dans ses manifestations comme un impardonnable attentat envers la patrie et le gouvernement national? Voilà l'estime qu'on fait du vœu sacré des peuples! Il est sacré quand il flatte ou favorise des ressentiments ou des convoitises qu'on adore; il est sacrilège quand il éclate contre nous, et qu'on a sous sa main des armées assez formidables pour l'étouffer dans le cœur des nations, dont l'insolente audace s'est permis de le concevoir.

Le vœu sacré des peuples? Mais que signifie cette parole appliquée aux Légations? Voulez-vous dire que l'assemblée de Bologne est sortie d'un suffrage véritablement universel? Les faits avoués par la révolution même vous démentent; la minorité seulement des électeurs a pris part au vote, et quand l'unanimité des électeurs s'y serait portée, l'assemblée pour cela eût-elle été légitime? Et aurait-elle eu le droit d'arracher la couronne au Successeur de Pierre? — Reconnaissez-vous au contraire qu'elle n'est l'œuvre que d'une faible minorité? Pourquoi l'appellez-vous assemblée nationale? Et comment osez-vous la représenter comme l'interprète autorisée et sincère des vœux sacrés du peuple? Dans des questions aussi délicates, de semblables dérisions sont une insulte faite au bon sens public et une sorte d'impiété vis-à-vis du Saint-Siège.

Le vœu sacré des peuples! mais le vote dont il s'agit fût-il plus général, cesserait-il pour cela d'être ingrat et stupide? Comment! Les Légations, avant leur révolte, n'étaient-elles pas soumises, dans la personne auguste de Pie IX, au plus italien de tous les princes italiens? N'est-il pas né sur ce beau littoral de l'Adriatique qu'elles déshonorent aujourd'hui par tant de forfaits? Si de l'humble cité de Sinigaglia qui fut son berceau la Providence l'a fait monter sur le trône du Vatican, n'est-ce pas par une élection où l'Italie, représentée tout entière par divers membres du Sacré-Collège, dominait de sa voix tous les autres suffrages? Enfant de l'Italie, élu roi par l'Italie, n'a-t-il pas aussi montré qu'il avait un amour ardent pour l'Italie? À cette époque de la première guerre où l'Autriche, victorieuse du Piémont, semblait aggraver son joug sur la tête des populations vaincues, n'a-t-il pas fait entendre de nobles gémissements en faveur de l'Italie? Et depuis, dans le voyage qu'il a fait à travers ses États, quelles grâces n'a-t-il pas semées sur son passage, surtout au sein des villes actuellement révoltées? Les peuples, frémissant de bonheur, sous le charme de son sourire et les effusions de sa tendresse, n'ont-ils pas proclamé avec transport, qu'en se prenant à battre pour le monde, son cœur n'avait pas cessé de battre pour l'Italie? Enfin à tous ces avantages ne réunit-il pas celui de résumer en soi la grandeur éminemment italienne des deux cent cinquante Papes qui l'ont précédé? Et c'est ce Prince, fleur sublime éclos de leur sol, vivant de leur vie, ce Prince, qui par son sang, ses sentiments, sa dignité, ses bienfaits, se lie aux gloires les plus nationales de l'Italie *Romaine* et sait si admirablement en continuer la chaîne magnifique, c'est ce Prince que des insensés répudient parce qu'ils trouvent qu'il ne touche pas assez intimement aux entrailles de leur pays! C'est ce Prince qu'ils déclarent déchu pour s'attacher à une dynastie venue du dehors! Dynastie glorieuse sans doute, mais imposée à l'Italie par des alliances ou des conquêtes, dont les racines ne plongent point

dans le passé de son histoire et qui ne peut en personnifier aucun des grands souvenirs? Faire cet échange est-ce du patriotisme? Et comment ose-t-on nommer cela le vœu sacré des peuples?

Le vœu sacré des peuples? Mais ce vœu, de grâce, est-il spontané de la part des Légations? S'est-il manifesté, même tel quel, sous l'empire et l'action d'une pleine et entière liberté? La terreur inspirée par de sauvages menaces n'a-t-elle pas conduit un grand nombre de votants à l'urne électorale? Ceux dont la crainte n'a pas dicté le suffrage n'ont-ils pas été surpris par les mensonges et les manœuvres d'une puissance étrangère? « Après avoir arboré dans ces provinces, dit encore le Saint-Père, le drapeau de la révolte et de la défection, on a d'abord établi des dictateurs piémontais, qui plus tard ont pris successivement le titre de commissaires extraordinaires, puis celui de gouverneurs généraux, et qui, s'arrogeant les droits de Notre pouvoir suprême par une sacrilège usurpation, ont écarté des fonctions publiques tous les hommes dont ils soupçonnaient que l'attachement inaltérable au Saint-Siège ne se prêterait pas à leurs pervers desseins ¹. » Ces paroles, Nos Très-chers Coopérateurs, avant d'arriver aux lèvres de Pie IX, ont dû creuser en son âme un sillon profondément douloureux. Rome avait eu par le passé des choses plus glorieuses à dire de la maison de Savoie. Les princes de cette grande tige royale s'étaient distingués pour la plupart par un dévouement filial au Saint-Siège; entre les princesses auxquelles elle avait donné naissance, il n'en est presque pas une qui n'ait pratiqué des vertus éclatantes, et tout récemment encore le Vatican vient d'ouvrir pour ainsi dire la voie de la béatification à

¹ In iisdem provinciis, rebellionis ac defectionis erecto vexillo, et Pontificio sublato Gubernio, primum Subalpini Regni Dictatores constituti fuerunt, qui postea Commissarii extraordinarii dicti, ac deinde Gubernatores generales appellati, quique Supremi Nostri Principatus iura sibi temere arrogantes, a publicis obsequiis muneribus illos amoverunt quos ob spectatam erga legitimum Principem fidem cum pravis eorum consiliis minime consentire suspicabantur.

une reine sortie de cette illustre et chrétienne famille. Et au moment où le Saint-Père préparait ce décret qui fait rejaillir tant d'éclat sur le sang des Humbert et des Amédée, un de leurs descendants participait à d'épouvantables attentats commis contre la Papauté. Nous aimons à le penser : ce n'est point de son initiative que sont parties les provocations ou les complicités. Fils d'un monarque éminemment religieux et d'une mère qui fut une sainte ; élève d'un Prélat que l'élévation de son intelligence et de ses vertus, encore plus que la reconnaissance de son royal disciple, a fait archevêque de Gènes ; époux d'une princesse dont la mémoire est vénérée par l'amour et la piété d'un peuple auquel elle fut ravie trop tôt ; père de deux fils auxquels il a fait donner les éléments d'une éducation souverainement religieuse par des ecclésiastiques dont nous avons pu par nous-même apprécier le rare mérite et l'esprit pleinement sacerdotal : ce roi ne saurait avoir par lui-même aucune hostilité systématique pour le gouvernement pontifical : et sans doute il a dit vrai lorsque, dans une circonstance solennelle, il a parlé de son respect pour le Chef suprême de l'Église catholique. S'il paraît à l'heure présente conspirer contre lui, s'il prête des instruments pour organiser la révolte dans les Romagnes et les soustraire à la domination du Saint-Siège, c'est qu'il est égaré par le vertige du temps et les conseillers de sa couronne. Ces actes procèdent en lui plutôt de faiblesse ou d'illusion que d'impiété froide et raisonnée. Mais enfin ces actes n'en ont pas moins existé ; ce sont eux qui ont fait dans les Légations *le vœu sacré* des peuples, et certes, à ce titre, quoiqu'ils aient été vraisemblablement suggérés par des impulsions perfides à celui qui en porte la haute responsabilité, ils n'en sont ni moins douloureux pour le Saint-Père, ni moins inexcusables aux yeux de la politique et de la foi, ni moins accusateurs auprès de la Providence qu'ils outragent dans son plus auguste Représentant sur la terre. Dieu ne punit pas seulement, dans les dépositaires de la puissance, les crimes directement voulus et résolument ac-

compris; il châtie presque avec la même rigueur les condescendances pusillanimes; et, quand surtout c'est le Christ et l'Oint du Seigneur qu'ils laissent lâchement insulter en leur nom, sa vengeance les frappe toujours comme s'ils avaient eux-mêmes meurtri son front d'une main sacrilège.

Le vœu sacré des peuples? Mais que devient le droit des souverains, que devient même celui des nations si, chaque fois que quelques groupes de factieux réussiront à bouleverser un empire et à remettre en question le principe de son gouvernement, on doit s'en rapporter aux suffrages qu'ils auront arrachés par le mensonge et la violence? Quel Prince et quel État peuvent accepter cette doctrine? N'est-ce pas allumer sous chaque trône et sous chaque société le foyer d'un volcan, qui d'un instant à l'autre peut les emporter dans une explosion formidable? Et en même temps qu'on les expose à ce danger, ne leur enlève-t-on pas par avance même le misérable droit de se plaindre et de protester contre ceux qui auront précipité gouvernements et peuples dans l'abîme? Nous ne savons pas s'il est jamais une circonstance où l'on puisse parler prudemment des droits et des vœux des peuples; mais ce que nous savons bien, ce qui nous semble plus éclatant et plus indubitable que le soleil, c'est qu'on ne peut les glorifier sans l'inopportunité la plus flagrante et sans les plus effroyables périls, en présence des forfaits monstrueux qui chaque jour épouvantent l'Italie.

Enfin, le vœu sacré des peuples! Ah! cent fois avengles ceux qui ne voient pas les calculs insidieux qui se cachent derrière cette mensongère parole. Le prince qu'on exalte avec enthousiasme aujourd'hui par delà les Alpes comme le monarque Italien par excellence, n'est qu'une victime qu'on mène à l'autel parée de fleurs. Il semble qu'on le conduit au triomphe et on le pousse à la mort. On a besoin de lui pour réaliser le grand projet de l'Italie unitaire. Si, au sommet de cette pyramide, on entrevoyait un président, les peuples refuseraient de l'élever; pour les décider à la bâtir, on leur donne l'espérance de la voir couronnée par un roi.

Une République les épouvanterait; sans leur promettre une monarchie, on leur permet d'y croire. Mais que l'unité se fasse, le prince qu'on aura mis au faite ne tardera pas à en être précipité; le Capitole lui-même deviendra pour son pouvoir et sa vie la roche tarpéienne; et sur le piédestal que sa chute aura laissé désert, l'affreuse démagogie s'installant à son tour, outragera ses restes et s'emparera de son empire. Maltresse alors d'une force immense, non seulement elle bouleversera la Péninsule entière, mais elle essaiera d'agiter le monde, et, si la Providence ne l'enchaîne dans ses fureurs, elle nous apprendra une fois de plus que la grandeur et la liberté véritables de l'humanité consistent dans l'effusion du sang innocent et dans l'éternel martyre de la vertu.

VI.

Entre ces crimes qui souillent le présent et les dangers qui planent sur l'avenir, les regards du Père commun des fidèles se sont tournés du côté des cieux, parce que c'est de là seulement que peut descendre l'espérance. « Approchons, s'est-il écrié, approchons-nous avec confiance du trône de la grâce, afin que par l'appui du secours divin, nous trouvions un peu de consolation et de force au milieu de si terribles angoisses. Ne cessons de conjurer et de supplier, par des prières où l'assiduité s'unisse à la ferveur, notre Dieu, si riche en miséricorde, de ramener par sa vertu toute puissante à des sentiments meilleurs et aux vrais sentiers de la justice, de la religion et du salut, tant de malheureux égarés dont plusieurs trompés par une fascination perfide, ne savent pas même ce qu'ils font ¹. »

¹ *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiae ut divini auxilii ope solatium et fortitudinem in rebus tam adversis assequamur: nec desistamus, divitem in misericordia Deum assiduis fervidisque precibus humiliter enixeque orare et obsecrare, ut omnipotenti sua virtute aberrantes, quorum forsitan aliqui misere decepti nesciunt quid faciunt, ad meliora consilia, atque ad justitiae, religionis, salutisque semitas reducat. — Allocut. 7, 8.*

C'est avec empressement que nous devons répondre, Nos Très-chers Coopérateurs, à cette invitation du suprême Pasteur. Oui, prions pour l'Europe chrétienne, qui n'a pas su comprendre tout ce que la piété filiale commandait d'exquise délicatesse envers le Vicaire de Jésus-Christ. Que des hérétiques et des schismatiques l'aient insulté dans des termes haineux et grossiers, rien de plus naturel; on ne pouvait s'attendre de leur part à des procédés plus convenables. Mais que des catholiques se soient permis la même audace et les mêmes insolences; que dans des feuilles quotidiennes ou d'ignobles libelles ils se soient acharnés à flétrir le gouvernement pontifical, à dénigrer ses plus augustes dignitaires, à se moquer de ses institutions, à réclamer en termes injurieux et passionnés des réformes soi-disant nécessaires, c'est là un fait aussi coupable qu'il a été solennel. Avant tout ne pouvait-on pas demander si les abus que ces insolents réformateurs se donnaient la mission de dénoncer étaient réels; et, quand ils l'auraient été, convenait-il à des catholiques d'en signaler tout haut l'existence et d'en mesurer publiquement la profondeur? Au lieu de déchirer le voile, leur main respectueuse ne devait-elle pas le tenir fermé? Et l'obstination que nous avons mise à flétrir notre commun père, en outrageant au degré suprême la piété filiale, n'aura-t-elle pas irrité contre nous le Dieu qui est le vengeur de toute paternité comme il en est la source? L'histoire ici nous apprend à trembler; le Seigneur ne laissa jamais impunies les humiliations infligées à la gloire de son Christ, et pour détourner de nous les représailles de sa justice, nous n'avons pas de recours plus efficace que celui de la prière.

En priant pour les peuples coupables, prions pour ceux entre les mains de qui reposent la solution du présent et les destinées de l'avenir. Nous savons tous de quelles intentions généreuses sont animés les Souverains des deux grandes puissances catholiques: l'Empereur des Français a cent fois déclaré qu'il désirait voir le Saint-Siège rester en possession de l'intégrité de ses domaines;

l'Empereur d'Autriche n'a point parlé, mais ses sentiments sont connus, surtout depuis le concordat. L'un et l'autre sont dévoués filialement au Souverain Pontife, non seulement comme Pape, mais encore comme Roi. Cette plénitude de dévouement sera-t-elle comprise, partagée, favorisée par l'Italie? Ne trouveront-ils point dans la ligue des ambitions, des utopies et des impiétés qui s'agitent là bas au sein d'une minorité turbulente, un obstacle à l'accomplissement de leurs vœux? Certains faits accomplis, certaines situations créées par les derniers événements, ne domineront-ils pas leur bonne volonté; et tous leurs nobles désirs, malgré le double appui que leur prêtent l'habileté de la diplomatie et la force du glaive, n'aboutiront-ils pas à l'impuissance et au triomphe au moins partiel d'une révolution parricide? Ah! faisons une sainte violence au Ciel pour qu'il leur envoie et ces grandes pensées, et ces grandes résolutions, et cet heureux concours de circonstances nécessaires à l'exécution des grands desseins! Il choisit autrefois Pepin et Charlemagne pour ajouter au patrimoine de saint Pierre l'exarchat et la Pentapole; qu'il donne au Successeur actuel de ces souverains de conserver à la couronne Pontificale ce diamant que leur main victorieuse y avait attaché.

Enfin, prions pour le Saint-Père lui-même. Certes, nous pouvons être sans inquiétude sur l'indestructible solidité de son trône royal; il est assis sur la main de Dieu même et ne peut pas périr. Ceux qui l'ébranlent ou qui le laissent ébranler quand ils devraient le défendre, seront châtiés les uns de leurs efforts sacrilèges, les autres de leur coupable apathie; mais Lui subsistera malgré la double conspiration de l'indifférence et de l'hostilité. Nos espérances sur l'immutabilité de son avenir ne peuvent être incertaines. Mais les horreurs dont ses États sont le théâtre le désolent. N'a-t-il pas vu des pouvoirs usurpateurs procéder à leur inauguration par l'infâme parodie d'une cérémonie religieuse, célébrée par des prêtres sans autorisation, comme ils étaient sans conscience? N'a-t-il pas vu les temples profanés par d'autres orgies plus monstrueuses

encore et dont l'odieuse lubricité rappelle les saturnales dégoûtantes de notre grande révolution? N'a-t-il pas vu les Evêques maltraités, les Vicaires généraux traînés devant des tribunaux révolutionnaires, les cloîtres forcés par une curiosité impie et probablement immorale? Ne s'est-il pas trouvé, pour opposer un frein à tant de crimes, dans la nécessité de lancer les foudres de l'excommunication contre les provocateurs, les conseillers et les instruments de toutes ces horreurs? Ne s'est-il pas aperçu enfin que les censures mêmes, destinées à changer les coupables en les frappant, n'ont fait qu'exciter leur courroux ou leur mépris? Et n'est-ce pas là ce qui met le comble à son affliction, en lui montrant qu'on ne tient pas plus compte de sa rigueur que de sa tendresse? Ah! conjurons Celui qui veut bien se nommer le Dieu de toute consolation d'alléger l'effroyable fardeau qui pèse sur le cœur de notre commun Père. Il désire pour toute réparation que ses enfants égarés reviennent dans les bras de son amour. Malgré leurs iniquités et leurs rébellions, il les chérit encore. Telle est même son indulgence qu'il s'efforce d'excuser leurs torts, en disant que pour la plupart ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient et qu'ils ont été séduits par de funestes fascinations. Ce reste d'innocence qu'il se plaît à leur prêter l'intéresse à leurs déviations et lui fait souhaiter ardemment pour eux la grâce du retour. Que notre piété filiale s'unisse à ses vœux. Sollicitons pour les aveugles le réveil de la lumière, celui du cœur pour les ingrats, celui de la conscience pour les pervers; et que par la puissante efficacité de nos prières, l'Europe, une fois de plus étonnée, admire encore de Ferrare à Terracine, de Pérouse à Ancône, les populations romaines, agenouillées sous l'impression d'un commun repentir et d'un amour commun, recevoir de Pie IX, redevenu maître de tous ses droits, la bénédiction de la paix et de la réconciliation.

À ces causes, le saint nom de Dieu invoqué, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Jusqu'au premier dimanche de l'Avent inclusivement, on récitera chaque dimanche après Vêpres et immédiatement avant la bénédiction du Saint-Sacrement, le Psaume 50 : *Miserere*. — Les paroisses qui n'auraient pas pour les dimanches le privilège de la bénédiction, sont autorisées à la donner jusqu'à la fin du mois de Novembre pour répondre à la prescription marquée dans cet Article.

ARTICLE II.

MM. les Ecclésiastiques réciteront à la Messe, jusqu'à ce que le Souverain Pontife soit rentré en possession de son domaine, les Oraison, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE III.

Toutes les Communautés religieuses feront trois Communions à cette fin.

ARTICLE IV.

Le présent dispositif sera lu dans toutes les Églises du Diocèse le dimanche qui suivra immédiatement sa réception.

Donné à Nîmes, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire général de notre Évêché, le quatre Novembre, mil huit cent cinquante-neuf, fête de saint Charles-Borromée, l'un des plus grands réformateurs de l'Italie, mais en même temps l'un des défenseurs les plus dévoués des prérogatives du Saint-Siège.

✠ HENRI *Évêque de Nîmes*

Par mandement

SENZ Chan. honor., Secrétaire gén. de l'Évêché

LETTERA DEL VESCOVO DI NIMES

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

INTORNO ALL'OPUSCOLO INTITOLATO

LE PAPE ET LE CONGRÈS

CLAUDE-HENRI-AUGUSTIN PLANTIER,PAR LA GRACE DIVINE ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE, EVÊQUE DE NIMES,
PRÉLAT ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,*Au Clergé de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Une nouvelle brochure sur la question Romaine vient d'être publiée, N. T.-C. C.; elle a pour titre : *le Pape et le Congrès* ¹. L'Auteur a cru devoir taire son nom, et il a bien fait, parce que son écrit nous le montre sans franchise dans les sentiments, sans élévation dans le caractère, sans valeur dans les doctrines, et même sans prestige dans la littérature. Mais à juger de sa situation par le bruit qui s'est fait autour de son œuvre, il doit avoir quelque importance dans la presse et dans le monde. Avant même que l'ouvrage n'eût paru, l'opinion s'en préoccupait; les initiés l'annonçaient joyeux, souriants, comme un événement décisif; les vrais

¹ Paris. Dentu, libraire-éditeur. 1859.

catholiques, émus de ces tressaillements impies, ne pouvaient penser sans alarmes à cet autre coup dont le Souverain Pontife allait encore être frappé, après mille autres qui l'avaient déjà meurtri; il y avait dans l'attente générale je ne sais quoi de solennel, comme si la voix d'un prophète s'apprêtait à faire entrevoir une ruine par delà les futures résolutions du Congrès. Dès que le livre a vu le jour, la presse d'Outre-Manche s'en empare et l'exalte avec frénésie, parce qu'elle y trouve un auxiliaire pour ses haineux desseins contre Rome; en France, les applaudissements sont unanimes parmi les feuilles révolutionnaires, qui ne lui reprochent que le tort de la modération; les journaux soi-disant honnêtes le trouvent grave, quoiqu'ils signalent quelques légères difficultés d'exécution; les uns et les autres l'acceptent volontiers comme une exposition de doctrine et de droit parfaitement légitime, et dans leur pensée secrète, les plénipotentiaires qui vont se réunir n'auraient rien de mieux à faire que de s'adresser, ce document dans les mains, au Représentant du Saint-Siège et de lui dire: « Retournez à votre Maître, et faites-lui savoir, au nom de l'Europe entière, qu'au lieu d'être le roi d'un État, il ne sera désormais que le podestat d'une cité. »

À notre tour, N. T.-C. C., nous allons juger ce libelle à la lumière des vrais principes du droit et de la raison. De quelque plume qu'il soit émané, de quelque source qu'en soit partie la première inspiration, nous avons comme Évêque non seulement autorité mais mission pour l'examiner, et nous le ferons avec autant de franchise que de mesure. Nous ne dissimulerons rien de notre pensée parce que notre devoir est de la dire tout entière; mais en déployant tout ce qu'appellent de vigueur les outrages faits au Saint-Siège sous le voile d'un mensonger respect, nous saurons nous arrêter à la limite que notre dignité nous ordonne de ne pas franchir.

I.

L'Auteur commence par déclarer qu'il veut étudier la question qu'il aborde « en catholique sincère ¹. » À Dieu ne plaise que nous voulions juger les reins et les cœurs! C'est là un trésor ou plutôt un abîme dont le secret n'appartient qu'à Celui qui l'a creusé. Mais pourtant lorsqu'un homme, avant d'entrer dans l'arène, s'attribue certains sentiments religieux, on peut bien lui demander où sont en lui les caractères qui les justifient. Vous vous dites catholique sincère? Mais un catholique sincère se reconnaît à un respect profond pour les décisions émanées du Saint-Siège et surtout pour les censures qu'il a lancées, pour les protestations qu'il a cru devoir faire éclater: et ce respect le montrez-vous? Depuis que le pouvoir temporel des Papes est constitué, bien des fois diverses parcelles de leurs États ont été soustraites à leur autorité, tantôt par la révolte et tantôt par l'invasion. À chacun de ces soulèvements, à chacune de ces injustes conquêtes, le Pontife qui portait alors le sceptre a fait entendre des reproches ou des réclamations énergiques. Lisez l'admirable et fécond recueil des lettres d'Innocent III, vous en trouverez de frappants exemples ². C'est ce qu'a fait Pie IX, à l'imitation de tous ses Prédécesseurs. Dans son Allocution du 20 Juin 1859, n'a-t-il pas condamné de toute l'indignation de son cœur, de toute la puissance de sa voix, comme il le dit lui-même, les actes de rébellion, d'impiété, de spoliation, dont Bologne, Ravenne et Pérouse ont été le théâtre? Ne rappelle-t-il pas toutes les excommunications portées contre les auteurs, quels qu'ils soient, de semblables forfaits depuis les constitutions apostoliques jusqu'au Concile de Trente ³? Sa seconde Allocution du 25 Septembre ne roule-t-elle pas sur le même fond d'idées, et dans celle-ci

¹ *Le Pape et le Congrès*, 5.

² *Patrolog. Lat.*, T. 214.

³ *Alloc. habita in Cons. Secret. die XX Jun MDCCCLIX*, pag. 7, 8.

comme dans l'autre, n'épuise-t-il pas les termes les plus vigoureux pour exprimer la réprobation dont il frappe les faits qui se sont accomplis? N'ajoute-t-il pas que, s'il désavoue et flétrit les attentats consommés contre son pouvoir, c'est parce qu'il a fait serment de maintenir intacts les domaines sacrés de l'Église romaine, de les défendre contre tous les sacrilèges qui tenteraient de les entamer? Et ne termine-t-il pas en publiant que la promesse qu'il a jurée devant rester immuable, les résistances, de son côté, seront toujours les mêmes ? » Oui, telle a été la conduite du Pape. Il tonne contre ceux qui l'ont dépouillé des Légations; et vous lui conseillez d'abandonner même les Marches et l'Ombrie; il foudroie les usurpateurs; et vous cherchez à démontrer que le Congrès a le droit de circonscrire ses possessions à la seule ville de Rome. Et voilà ce que vous appelez un *catholique sincère*! Impie dérision!

Un catholique sincère n'a pas seulement du respect pour les jugements et les anathèmes de Rome; il connaît aussi les sympathiques tristesses de la piété filiale. Voici plusieurs mois que quelques misérables rebelles ont payé, sur les bords de l'Adriatique, les bienfaits du plus clément et du plus généreux des rois par la plus atroce des ingratitudes; après avoir repoussé sans motifs et sans pudeur sa douce autorité, ils ont appelé, pour la remplacer, je ne sais quelle dictature exotique qui, malgré la neutralité reconnue des États romains, n'a pas rougi de se prêter à cette usurpation. Elle aussi prétendait, en commettant cet infâme attentat, rester catholique sincère. Mais à Rome, on a su l'apprécier à sa juste valeur, et le Saint-Père a profondément gémi de tous ces outrages faits à sa Souveraineté. Le Vatican ne pourrait dire tout ce qu'il lui a vu répandre de larmes; depuis le commencement des horreurs il jette les cris de sa douleur à tous les échos de la catholicité. Et pendant que les Évêques et les Fidèles gémissent de ses angisses, l'Auteur de la brochure, avec le calme d'un di-

¹ Allocut. ut supra.

plomate sans entrailles, met en œuvre un secret inoui pour le consoler. Il commence par déclarer « qu'il n'a point à se préoccuper de l'intérêt des populations des Romagnes, du droit qu'elles peuvent avoir de se donner un autre gouvernement, des plaintes qu'elles élèvent contre l'administration Pontificale, de la sincérité plus ou moins sérieuse des votes qui ont prononcé l'annexion au Piémont ¹. » Évidemment ces atrocités, au lieu d'être des coups de poignard pour le cœur du Saint-Père, n'ont été pour lui que de faibles piquûres. Il n'y a pas à en prendre souci. Ou bien si son âme a cru devoir en être blessée, voici que, pour tempérer ses amertumes, on lui prouve mathématiquement qu'il doit tout abandonner. « Ah ! Très-saint-Père, vous gémissiez de la défection de Bologne, renoncez à Pérouse et vous verrez tarir vos pleurs. D'iniques ravisseurs vous ont enlevé vos plus riches provinces ; mais ne tenez aucun compte du droit légal qu'ils ont outragé ; montrez-vous encore plus détaché qu'ils n'ont été spoliateurs ; réduisez-vous à rien ; ne demandez plus votre pain de chaque jour au sol de vos États, mais à l'aumône volontaire des grandes puissances, et alors votre âme surabondera de joie ! » Quelle belle philosophie que celle d'un *catholique sincère* ! comme elle possède bien l'art d'adoucir les grandes tribulations !

Il est vrai que ce catholique sincère est aussi catholique indépendant. Par le rapprochement de ces deux qualités, les extrémités les plus opposées se touchent et se concilient. Catholique sincère, on semble respecter les sentences pontificales ; catholique indépendant, on sait s'en affranchir. Catholique sincère, on peut admettre à la rigueur que les droits du Saint-Siège ont été lésés par le démembrement des Légations ; catholique indépendant, on soutient qu'il n'a pas raison de s'en plaindre. Catholique sincère, on veut que le Pontife ait un pouvoir temporel ; catholique indépendant on proclame que ce pouvoir doit reposer et s'exercer sur

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 21, 22.

le vide. Catholique sincère, on avoue que le Pape gémit ; catholique indépendant, on lui conseille de centupler ses tribulations pour en alléger le fardeau. On est admirablement à l'aise sous l'égide de ces deux caractères réunis sur un même front et dans un même cœur ; le oui et le non s'y donnent une main fraternelle, et rien n'empêche d'avoir contre le Vicaire de Jésus-Christ les haines d'un Moscovite ou d'un Musulman sous le masque d'un Romain.

II.

Des sentiments religieux que l'Auteur s'attribue, il est intéressant de passer aux intentions qui l'animent.

Avant tout il s'est promis de rester maître de lui-même ; c'est ce qu'on peut appeler son intention morale. « La question, d'après lui, a été imprudemment passionnée. La passion, a dit Montesquieu, fait sentir, mais ne fait jamais voir. Essayons donc de la bannir d'un sujet où la conscience et la raison peuvent seules parler avec autorité ¹. »

La question a été *imprudemment passionnée* ? Et par qui ? Par la presse anarchique ou honnêtement impie ? Pourquoi ne pas l'exprimer ? Mais non, ce n'est pas d'elle que vous prétendez vous plaindre, puisque vous fondez vos espérances de succès sur la complicité de ses sympathies. Par les journaux catholiques ? Ils méritent assez peu ce reproche, puisque tout le monde sait jusqu'à quel point ils ont eu les mains libres. Et d'ailleurs, pourquoi ne pas le dire nettement afin de ne pas exposer l'opinion publique à faire remonter l'accusation plus haut ? Est-ce par les Évêques ? Oui, voilà sans doute ceux que vous avez en vue ; on le sent, quoique vous ne le disiez pas. Mais qu'ont-ils fait pour la plupart ? Au début de la guerre, ils ont publié presque sans commentaire une Encyclique par laquelle le Saint-Père les invitait à prier et à

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 3.

faire prier pour que la lutte qui s'ouvrait ne fût ni trop prolongée, ni trop sanglante ? Un peu plus tard quand l'incendie, après avoir envahi la Toscane et les duchés secondaires, eut pénétré dans les Romagnes, Pie IX leur fit parvenir une Allocution consistoriale dans laquelle étaient résumés les crimes commis par les anarchistes romains, appuyés par l'impie ambition d'une puissance étrangère. Il leur adressa encore une Allocution nouvelle au mois de Septembre, portant à-peu-près sur les mêmes objets et les conviant pour la troisième fois à redoubler leurs supplications. Leur devoir était de faire connaître ces actes à leurs peuples et ils les leur ont communiqués. Mais dans les diverses Lettres pastorales écrites à cette occasion, qu'ont-ils fait pour passionner la question italienne ? Ils ont flétri la spoliation ; mais fallait-il la bénir ? Ils ont condamné la révolte ; mais devaient-ils la consacrer ? Ils ont répété ce que le Souverain Pontife avait dit de ses droits ; mais puisqu'ils n'ont pas encore le secret d'être catholiques à la fois *sincères* et *indépendants*, pourquoi se seraient-ils hasardés à démentir le Docteur universel et suprême ? Ils ont fait retentir l'écho de ses gémissements en y mêlant le cri de leur propre désolation ; mais parce que la politique vous a desséché le cœur, parce que vous dissertez sur les angoisses du plus doux des Pontifes avec l'insensibilité qu'un anatomiste mettrait à disséquer un cadavre, est-ce à dire que, nous, les enfants aînés de cette grande victime, nous devons partager le déshonneur de votre impassibilité ? Enfin, ils ont exhorté les fidèles à se réunir avec eux au pied des autels pour y répandre en commun leurs prières et leurs larmes ; mais pouvaient-ils permettre aux membres du corps sacré de l'Eglise d'être en paix et de se réjouir, pendant que l'âme de Celui qu'ils appellent si justement leur père était dans les tortures ?

Voilà ce qu'ont fait les Evêques ; ils ont fait éclater au dehors les tristesses infinies de leur piété filiale et cela sans emportement et sans violence. D'ignobles pamphlets, sous forme de brochure ou d'articles, ont essayé d'égarer ou d'ameuter l'opinion contre

le Saint-Siège; au lieu de l'agiter ainsi, eux n'ont cherché qu'à l'éclairer. Ils n'ont ni condamné la politique de l'Empereur, ni dénaturé ses discours par de fausses interprétations, ni manifesté des défiances vis-à-vis de ses intentions à l'égard du Souverain Pontife. Le Gouvernement lui-même a dû leur rendre publiquement cet hommage. Quand le pouvoir, par une mesure exceptionnelle, a cru devoir interdire la reproduction dans les journaux de ceux de leurs mandements qui touchaient à la question romaine, se sont-ils plaints de la défense? On a dit que cet acte avait été dicté par un sentiment de respect pour la dignité pontificale; ils n'ont pas écrit une ligne pour contester la sincérité de ce motif. Les conséquences de ce fait étaient immenses, et cependant ils ne les ont pas signalées. Cette conduite si pleine de modération, de convenance et de respect, est-elle de la passion? Y en a-t-il davantage dans les cris d'indignation ou de douleur que leur ont si naturellement arrachés les attentats sacrilèges commis contre le Saint-Siège? Et quand ils auraient crié plus fort et plus haut encore, aurait-on pu dire même alors qu'ils y mettaient de la passion? Eh bien! oui, c'est de la passion; mais une passion sainte, mais une passion qui porte en soi-même autant de sagesse que de dignité. Ce n'est pas celle dont parle Montesquieu, et qui empêche de voir pour ne laisser que sentir. Celle-là au contraire ne fait sentir que parce qu'elle fait voir. Quiconque en est atteint, celui-là voit juste dans les hautes questions de droit et de délicatesse; quiconque ne l'a pas, celui-là n'y voit rien. Son intelligence n'aura sur ce point en politique que des idées fausses ou misérables, parce qu'il manque à sa sensibilité certaines fibres généreuses; c'est le cas d'appliquer cette parole d'un Homme illustre: Les grandes pensées viennent du cœur.

Ainsi l'intention morale de l'Auteur est sans objet. Vient ensuite son intention doctrinale, qui n'est guère plus heureuse. « Entre ceux, dit-il, qui, détestant le pouvoir temporel du Pape, appellent hautement sa chute et ceux qui, considérant ce pouvoir com-

me un article de foi, ne veulent pas que l'on y touche, il y a place pour une opinion moins exclusive dans un sens ou dans l'autre ¹. » Qu'il existe des hommes aspirant avec fureur au renversement absolu de la puissance temporelle du Saint-Siège, c'est un fait malheureusement trop certain. Mais où sont ceux qui considèrent l'existence de ce Pouvoir comme un article de foi ? Quelle définition de l'Église, quelle bulle pontificale lui a jamais attribué ce caractère ? Citez un évêque, un théologien quelconque, même un seul journaliste intelligent qui l'ait placée parmi les questions dogmatiques ? Que la possession de cette Souveraineté soit utile, précieuse, convenable, nécessaire même d'une certaine nécessité morale, voilà ce qu'on a pu dire ; on a pu même ajouter qu'elle avait été providentiellement établie, et que c'était aussi providentiellement qu'elle se soutenait encore. Mais en faire un article du symbole, lui assigner la même origine et la même immutabilité qu'aux vérités évangéliques, c'est chose complètement inouïe. Ainsi quand l'Auteur de la brochure prétend qu'on l'assimile à un article de foi, de deux choses l'une : ou il entend ces paroles à la rigueur, et alors il est complètement dans le faux : ou il s'exprime en hyperbole, et dans un homme qui se charge d'illuminer le Congrès, rien n'est plus déplacé que de pareilles exagérations de langage.

Il ne faut pas les justifier en disant qu'on a proclamé absolument inviolable la Souveraineté temporelle du Saint-Père, et qu'on ne veut pas qu'on y touche. Et quel si grand mal ? Ce Pouvoir est appuyé sur le plus incontestable des droits et sur une possession plus de dix fois séculaire ; avec une pareille consécration faudra-t-il qu'il soit moins respectable que tant d'autres droits qui sont moins solidement établis ? Suffira-t-il que des scélérats lui portent atteinte pour qu'il cesse d'être sacré ? Ou bien suffira-t-il que d'insensés publicistes colorent du nom de vœu populaire l'au-

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 6.

dacieux attentat qui l'aura confisqué, pour justifier le crime de cette usurpation? Ou bien enfin serait-on trop téméraire et trop absurde en soutenant que ce forfait, condamné par la justice et la raison, ne peut être absous et légitimé par les décisions d'un Congrès? Et après tout, n'est-il pas évident que, même en professant ces doctrines, même en regardant les domaines du Pape comme inattaquables au point de vue du droit politique et de l'équité, on ne va point pourtant par là même jusqu'à compter leur inviolabilité parmi les articles de foi? Ce premier extrême dont l'Auteur de la brochure veut se tenir éloigné n'est donc qu'une chimère.

D'autre part, il est moins écarté du second extrême qu'il ne le suppose. Il veut, à vrai dire, la conservation du pouvoir temporel du Saint-Siège; c'est à ses yeux une incontestable nécessité. Mais il déclare en même temps qu'à ses yeux ce pouvoir doit être à-peu-près nul, et que ses possessions doivent se borner à la seule ville de Rome, en y joignant tout au plus une faible banlieue pour ceinture. Certes! réduit à de telles proportions, que devient le pouvoir pontifical? N'est-ce pas toucher de près à ceux qui en désirent l'entière destruction? Vaut-il la peine de tirer le glaive contre eux pour conserver au Vicaire de Jésus-Christ ce misérable coin de terre que vous voulez lui donner pour apanage, et qui n'aura tout juste que l'emplacement d'un tombeau? Ainsi, vous qui croyiez devoir vous battre contre deux genres d'adversaires, vous n'en avez point devant votre belliqueuse épée; ce ne sont pas ceux qui font du pouvoir temporel un article de foi, puisqu'il n'en existe pas; ce ne sont pas non plus ceux qui désirent dépouiller le Pape de toute espèce de souveraineté, puisque ceux-ci, séparés de vous seulement par l'épaisseur d'un atôme, se donnent pour vos amis et battent frénétiquement des mains en l'honneur des conclusions posées dans la brochure. Si votre pensée était le démenti de leurs vœux, ils vous honorerait de leurs injures; et puisqu'ils vous flétrissent de leurs éloges,

c'est preuve qu'ils trouvent en vous, quoique *catholique sincère*, un auxiliaire précieux pour leurs projets impies. — Voilà pour les intentions.

III.

Quelles sont maintenant les combinaisons que l'Auteur écarte comme impossibles, relativement à l'organisation du pouvoir temporel? La première élimination signalée par la brochure porte sur le territoire.

« Non seulement, dit-elle, il n'est pas nécessaire que son territoire soit très-étendu, mais nous croyons qu'il est essentiel qu'il soit restreint. Plus le territoire sera petit, plus le Souverain sera grand ¹. » Sans doute il ne serait ni nécessaire, ni même peut-être opportun que le Souverain Pontife, comme Prince, eût des États aussi vastes que la France. Si c'est là ce que vous avez voulu dire, on ne court aucun risque à vous donner raison. Mais qu'entendez-vous par ce territoire restreint dans lequel vous croyez *essentiel* de l'emprisonner? À combien de milles italiens prétendez-vous en réduire le diamètre et la circonférence? Trouveriez-vous par hasard que l'étendue actuelle du domaine Pontifical constitue un grand royaume, et ne peut raisonnablement être classé parmi ces territoires que vous appelez *restreints*? Mais un enfant, s'il entendait ce langage, ne pourrait s'empêcher de sourire.

« Plus le territoire sera petit, plus le Souverain sera grand ». Mais dites-vous ces paroles avec sérieux? Alors, en votre qualité de *catholique sincère*, renvoyez les Papes aux catacombes: puisqu'à ce moment ils ne seront rien, en vertu de vos doctrines ils seront tout, et jamais ils n'auront été plus Princes que lorsqu'ils auront cessé de l'être. Quelles radieuses illuminations pour le Congrès!

¹ *Le Pape et le Congrès*, p. 10 et 11.

« En effet, poursuit la brochure, un grand État implique certaines exigences auxquelles il est impossible que le Pape donne satisfaction ¹. » Dans un État de quarante ou soixante millions d'habitants, c'est possible. Mais encore, si ces exigences sont légitimes, quelles sont celles auxquelles le Pape ne donnerait pas satisfaction? — « Un grand État veut vivre politiquement. » Mais la vie politique peut se manifester sous mille formes différentes, et parmi ces formes n'en est-il pas, même de grandes et solennelles, qui soient compatibles avec le régime Pontifical? — « Un grand État veut perfectionner ses institutions. » Et quel obstacle y mettront les Papes pourvu que ces perfectionnements soient raisonnables? — « Un grand État veut participer au mouvement général des idées. » Si ces idées sont fausses, les Papes en écarteront le fléau; mais quel si grand mal? Si elles sont vraies, sages, tutélaires, fécondes, ils leur permettront sans difficulté de franchir la frontière. Parmi les idées de cette nature quelle est celle qu'ils ont repoussée? — « Un grand État veut bénéficier des transformations du temps. » Que le bénéfice soit réel, Rome ne s'opposera point à la transformation. — « Il veut, enfin, bénéficier des conquêtes de la science et des progrès de l'esprit humain ². » Eh bien! quel empêchement mettront les Papes à ce que leurs peuples s'assurent la possession de ce double avantage? Quelle est la science digne de ce nom dont ils arrêteront la marche? Quel est le progrès intellectuel, mais progrès honorable, dont ils comprimeront l'essor? Faut-il répéter ce fait devenu banal: que la civilisation moderne, même pour les perfectionnements matériels, est sortie presque tout entière de l'impulsion des Papes? Faut-il ajouter, ce qui n'est pas moins connu, que même actuellement pour les arts, l'érudition, la jurisprudence et la diplomatie, leur gouvernement et leurs États en ont peu qui les effacent dans le

¹ *Le Pape et le Congrès*, p. 11.

² *Idem*, p. 11.

monde ? Ce qu'ils ont fait et ce qu'ils font encore ne sera-t-il pas toujours possible ? Et quelle est donc cette iniquité qui, en dépit de l'histoire, s'obstine à les représenter comme enchaînant leurs sujets dans des langes éternels ?

IV.

Mais voici les motifs de ces suppositions étranges. Un grand État sous l'autorité des Papes ne pourra marcher, parce que « ses lois seront enchaînées aux dogmes. » Qu'est-ce que ces mots signifient ? Voulez-vous dire que les lois seront invariables parce que les dogmes le sont, et qu'elles en suivront inévitablement la destinée ? — Et pourquoi ? Vous qui vous prétendez catholique sincère, vous admettez sans doute l'immutabilité des dogmes, objet de votre croyance ; et cependant, avec ces dogmes immuables ne vous sentez-vous pas capable de créer des règlements qui ne le soient pas, et qui suivent le mouvement social ? L'immutabilité ne peut-elle pas être dans le chrétien, et le progrès dans le législateur ? Parce que dans tous les siècles il sera vrai que Jésus-Christ est Dieu, s'ensuit-il que tous les siècles où l'on croira cet article fondamental devront être gouvernés par le même code et la même jurisprudence ? Regardez dans l'Église ; sa foi ne change pas, c'est là le dogme ; et cependant sa discipline qui forme comme le corps de ses lois, n'est-elle pas variable dans une certaine mesure ? Celle qu'elle impose maintenant aux fidèles est-elle de tous points la même que celle qui régnait au moment où elle sortit des catacombes ? Et de grâce, pourquoi ce mélange d'immutabilité dogmatique et de mobilité légale ne se reproduirait-il pas dans le gouvernement des Papes ? Rien n'empêche que d'une main ferme ils maintiennent le dépôt des révélations divines toujours le même, toujours inaltérable, et que de l'autre ils conduisent leurs États avec un frein plus ou moins flottant, plus ou moins serré, suivant les besoins et le tempérament des différentes époques.

« Son activité, poursuit la brochure, sera paralysée par la tradition. » Il est évident que les grands Papes qui ont bâti Saint-Pierre, créé le Vatican, doté Rome de toutes les merveilles qui la décorent, inspiré Michel-Ange et Raphaël, ont étouffé l'activité de leur peuple et des génies cachés dans son sein sous le fardeau de la tradition. Il est également évident que ceux des Souverains Pontifes qui ont assaini les marais Pontins, ouvert les magnifiques routes qui sillonnent leurs États, appelé l'établissement des chemins de fer, donné à l'agriculture des encouragements qu'elle n'a reçus d'aucun autre gouvernement, n'ont travaillé par tout cela qu'à river la société Romaine à l'humiliante colonne d'une tradition rétrograde. Avec un tel passé qu'attendre de l'avenir ?

« Son patriotisme, reprend l'auteur, sera condamné par sa foi ». Et la preuve ? Interprétez le patriotisme dans son sens le plus exact et le plus élevé ; et sous le régime pontifical sa foi ne le condamnera pas. Par patriotisme, entendez-vous l'esprit d'intrigue, d'ambition ou d'anarchie ? Entendez-vous encore la passion de l'utopie et la fureur de lancer son pays à la poursuite de gloires chimériques ? La foi, s'il se produit sous cette forme, pourra le condamner. Mais si le patriotisme est un amour judicieux de la patrie, s'il est l'ardent désir de l'honorer par l'art, la science, la littérature, l'industrie ou la vertu, s'il consiste dans la généreuse résolution de sacrifier sa fortune, sa santé et au besoin sa vie, pour en améliorer les institutions et en défendre contre l'étranger l'indépendance et les frontières, où donc avez-vous vu que la foi le condamnerait ? La Papauté, gardienne de la foi, ne le condamnerait pas davantage ; on en a pour garantie le patriotisme qu'elle a fait éclater elle-même dans toutes les occasions critiques. Personne ne fut jamais plus Italien que les Souverains Pontifes ; depuis saint Léon jusqu'à Pie VI et Pie VII, il n'en est pas un qui, lorsque le péril l'a demandé, n'ait su résister avec un cœur de diamant aux envahisseurs de la patrie, de quelque nom qu'ils s'appelassent, empereurs ou barbares.

« Il faudra qu'il se résigne à l'immobilité ou qu'il s'emporte jusqu'à la révolte ». Ni l'un, ni l'autre; il n'y aura point d'immobilité puisque ni le dogme, ni la tradition, ni la foi n'empêchent de faire une part légitime au progrès. Et s'il y a révolte, ce ne sera qu'un mouvement désordonné, provoqué par des passions coupables, et non point par le sentiment et l'impulsion d'une exigence raisonnable et sainte.

« Le monde marchera et le laissera en arrière ». Tous les États, pas plus que tous les hommes, ne sont point appelés à marcher du même pas. Est-ce que le Piémont est à la hauteur de la France? Les provinces Danubiennes peuvent-elles entrer en parallèle avec l'Angleterre? Tous les astres brillent-ils du même éclat et roulent-ils avec la même rapidité dans l'espace? De même des sociétés. On ne peut exiger d'un État de trois millions d'âmes qu'il ait une civilisation dont les splendeurs égalent celle d'un empire de trente-huit millions; et quand même celui-là resterait en arrière de celui-ci, on n'en pourrait rien conclure contre le gouvernement du premier; l'infériorité du progrès tiendrait évidemment à celle des ressources.

Après tout, parce qu'un État n'en suivrait pas un autre, ce ne serait pas à dire qu'il restât en arrière. Toute agitation n'est pas une gloire, tout mouvement n'est pas un progrès. Qu'un peuple coure à sa ruine en croyant se précipiter à la grandeur, sera-ce donc demeurer en arrière que de ne pas se jeter avec lui sur la pente des abîmes? Et qui nous assure que ce que vous appellerez marche rétrograde dans les États Romains ne sera pas ce prudent arrêt sur la route des écueils?

Enfin, sous quels points de vue la civilisation du gouvernement Pontifical sera-t-elle laissée en arrière? Au point de vue des doctrines religieuses? Vous n'oseriez pas le prétendre. Au point de vue des arts? Mais vous n'ignorez pas que ce sont les Papes qui ont fait de l'Italie et la plus grande école et le plus riche sanctuaire de la peinture, de la musique, de la statuaire et de l'architecture. Au

point de vue agricole? Mais dans aucun État la grande culture n'est plus intelligente, la terre plus féconde, le laboureur et le propriétaire plus largement indemnisés de leurs sueurs et de leurs dépenses. Au point de vue scientifique? Mais entre les savants les plus extraordinaires de notre temps comme de tous les âges, plusieurs sont sortis des États de l'Église. Au point de vue de la magistrature et des lois? Mais qui vous démontre que Rome ne soit pas au niveau des autres sociétés? Tout au plus pourrez-vous dire qu'ayant plus de capitaux, en vertu de nos trente-six millions d'habitants, nous l'emporterons par la supériorité de l'industrie, du pavage des rues et de l'éclairage au gaz, ce qui même quelque jour pourra être contesté. Par les côtés essentiels, par ceux qui constituent véritablement l'honneur d'un peuple et d'une civilisation, il est d'autant moins sûr que les États Romains resteront au dessous des autres, que sur plusieurs points jusqu'à cette heure ils les ont incontestablement effacés.

« Alors il arrivera de deux choses l'une : ou tout s'éteindra chez ce peuple, et il ne restera rien en lui des généreuses activités de la vie publique : ou bien les nobles aspirations de la nationalité déborderont, et il faudra, comme cela s'est vu déjà, que la force matérielle vienne suppléer à l'insuffisance de l'autorité morale. Le pouvoir temporel du Pape, dans ces conditions, ne pourra se maintenir que s'il est protégé par une occupation militaire autrichienne ou française ¹ ». Des deux termes de ce dilemme le premier est faux; oui, il est faux que, sous le régime Pontifical, les généreuses activités de la vie publique doivent s'éteindre; ainsi que nous l'avons fait observer, les raisons qu'on en donne sont absurdes, et les faits qui le démentent sont plus éclatants que le soleil. Le second terme du dilemme est également faux et de plus il est indigne. Quelles sont ces aspirations de nationalité auxquelles on fait allusion? Quels sont ces débordements que l'autorité morale a été insuffisante à contenir? Ce sont

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 11, 12.

évidemment ces explosions révolutionnaires dont Pie IX a été victime, et que la France et l'Espagne réunies sont allées combattre sous les murs de Rome. Et vous appelez cela de nobles aspirations ? Quoi ! les trahisons de ministres amnistiés, la défection d'une armée qu'on a pervertie, les fureurs sauvages d'assassins qui tuent un des secrétaires du Pape dans le Quirinal et l'illustre Rossi dans l'escalier du palais de la Constituante, les spoliations et les meurtres en masse commis par les frénétiques délires d'une multitude égarée, tout cela vous paraît grand, louable, digne de respect ? Vous le regardez comme s'élevant contre le Pouvoir temporel pour le convaincre d'impuissance et d'incompatibilité radicale avec les nobles instincts de la vie politique ? Quel renversement d'idées ! Quelle coupable consécration de l'infamie ! Et voilà jusqu'où peut aller un homme qui se dit *catholique sincère* et qui prétend ne s'inspirer que *de la conscience et de la raison* ! Palpitations légitimes du patriotisme et passions incendiaires de l'anarchie, il confond tout. En même temps il oublie tout ; il oublie qu'à l'avènement de Pie IX, le gouvernement Pontifical, par la plus généreuse des initiatives, entra dans une voie magnifique d'améliorations et de liberté ; il fit plus qu'il n'en fallait pour satisfaire les cœurs véritablement italiens ; et s'il n'est pas allé plus loin, s'il a dû s'arrêter dans la route où l'admirable noblesse de ses intentions le poussait, c'est que la démagogie est venue empoisonner ses bienfaits. Elle seule a rendu l'autorité morale impuissante, comme elle l'avait fait en France, en Autriche, en Prusse et en Saxe ; elle seule a rendu nécessaire l'intervention des armées étrangères, comme ailleurs, au même moment, elle a rendu nécessaire l'intervention vigoureuse des armées indigènes ; c'est contre la prépondérance du désordre, déterminée par ses soulèvements qu'on a dû s'armer en Italie comme dans le reste de l'Europe. Mais non ; vous pouvez en croire la brochure : c'était là tout simplement les *nobles aspirations de la nationalité* qui débordaient parce qu'elles avaient été trop contenues !

V.

L'Auteur a la passion du pléonasme, de la redite et surtout de l'affirmation sans preuve. Il conclut avant d'avoir raisonné.

« Ainsi *donc*, le pouvoir temporel du Pape est nécessaire et légitime; mais il est incompatible avec un État de quelque étendue. » Nous avons vu jusqu'à quel point. « Il n'est possible que s'il est exempt de toutes les conditions ordinaires du pouvoir, c'est-à-dire de tout ce qui constitue son activité, ses développements, ses progrès ¹. » On ne peut rien dire de plus incontestable: pour être possible il faut qu'il soit impossible. Il y a longtemps, la physiologie nous l'enseigne, que pour donner à un homme la taille d'un géant et la force d'un athlète, on sait qu'il est indispensable de supprimer en lui la tête et les bras. Vous aurez tari en lui tous les principes *d'activité*, de *développement* et de *progrès*. Mais c'est justement pour cela que la végétation de son être sera plus puissante, et que bientôt de cet arbuste sans sève et sans racine vous verrez sortir un chêne, unissant à la gloire d'une hauteur colossale la solidité d'une tige de fer. Ainsi en sera-t-il du pouvoir Pontifical; telle est sa loi que pour exister il doit être incapable de vivre.

« Il doit vivre sans armée. » Et qui vous a donné le droit de prononcer cet arrêt? Les Papes ont eu d'autres doctrines; croyez-vous être plus compétent qu'eux pour trancher la question? Non seulement ils ont eu la persuasion qu'ils pouvaient avoir des troupes; mais ils ont pensé qu'ils avaient le droit de les envoyer contre des ennemis pour les combattre, et même contre des sujets révoltés pour les réduire. Tout récemment encore Pie IX a dû faire marcher ses soldats contre Pérouse mise en insurrection par des révolutionnaires étrangers. Et de bonne foi pensez-vous qu'en-

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 12.

tre un casuiste sans théologie, sans autorité, sans études comme vous l'êtes, et les décisions et la conduite du Vatican, foyer suprême de la lumière dans le monde, nous puissions balancer? Qui êtes-vous pour dire au Vicaire de Jésus-Christ ce qui ne convient pas à son caractère de Pontife et à la mansuétude qui doit en être le plus bel apanage? Toutes ces façons dogmatiques ne sont que ridicules.

Et puis, de quelle armée parlez-vous? Que le Souverain Pontife n'ait pas une armée nombreuse et n'aspire pas à transformer son gouvernement en régime militaire, c'est bien. Mais qu'il n'ait absolument point de troupes, qu'il n'ait pas même quelques régiments pour constituer un certain noyau solide de forces, pour se défendre s'il est attaqué, quel est le motif qui le commande? « C'est sans doute que celui qui doit bénir ne peut frapper et que la mission du Vicaire de Jésus-Christ n'est pas de faire couler le sang, mais de répandre des grâces. » L'un n'exclut pas l'autre : comme Pontife le Pape doit tout ensemble pardonner et punir; il porte à la fois dans ses mains les instruments de la miséricorde et ceux de la justice; il a dans l'une la houlette qui protège et dans l'autre des foudres qui écrasent. Ces deux genres d'attributs non seulement n'ont rien d'inconciliable, mais doivent même être réunis en un même faisceau. De même dans le Pontife-Roi. Dites, si vous le voulez, que la mansuétude doit être le fond, l'âme et le caractère de son gouvernement, vous avez raison. Mais cette douceur n'est pas appelée à être telle qu'elle doive proscrire entièrement la vigueur; au sceptre, symbole de la puissance, rien ne s'oppose à ce qu'il unisse le glaive, symbole de la force. Le Dieu, dont Il est l'image ne craint pas, quoiqu'il soit la Bonté infinie, de se nommer le Dieu des armées et de se faire saluer sous ce titre, parce que les armées sont ici-bas le bouclier du bien et la terreur du mal. Pourquoi le Pape, représentant de la douceur suprême, ne serait-il pas à son tour le maître d'une armée, pour contenir les passions mauvaises et assurer dans ses

États la tranquillité des hommes de bien? Usant avec modération de cette puissance, il abritera sous son égide les grands intérêts de son peuple sans compromettre son autorité de Pontife. Même quand il agira avec sévérité, on ne laissera pas de le vénérer comme l'homme de la clémence, et s'il est obligé de verser le sang, on saura non seulement l'en absoudre, mais l'en bénir, à cause des désordres qu'il aura châtiés et des périls qu'il aura fait disparaître par cet acte d'indispensable et discrète énergie.

Aussi, n'est-il jamais venu à la pensée d'un homme instruit de condamner ni même de regretter l'existence d'une armée Pontificale. Il y a même plus, c'est que les esprits éclairés souhai-teraient au Saint-Siège des forces plus respectables. Le peuple catholique est bien plus loin encore de voir avec scandale le Pape entouré d'une certaine puissance militaire. Il comprend, dans sa droiture naturelle, que le trône du Vatican, comme tous les trônes, doit trouver dans le glaive une partie de sa solidité, et que si jamais il s'en sert pour frapper le vice ou la rébellion, il sera parfaitement irréprochable, parce qu'il est, plus que personne sur la terre, le vengeur de l'ordre et du devoir criminellement outragés.

L'Auteur, après avoir éliminé l'armée, élimine aussi le parlement, et dit que le gouvernement pontifical doit vivre « sans représentation législative ¹. » On peut très-bien soutenir que le régime parlementaire ne convient guère au gouvernement Pontifical, et il n'est pas le seul. Nous avons pu voir en France à quels délires et à quelles catastrophes il entraîne, quand on le pratique dans certaines conditions orageuses. Mais après tout, la grande vie politique ne peut-elle pas exister sans la licence de la tribune et les tempêtes d'une assemblée tumultueuse? Pour que des lois puissent être convenablement élaborées, faut-il qu'elles passent avant d'éclore par le crible de ces agitations et de ces violences? Est-il même nécessaire qu'elles soient soumises aux discussions

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 13.

d'une chambre de députés quelconque? On peut suppléer à tout cela par un mécanisme qui, sans avoir les mêmes formes, sans porter les mêmes noms, présente les mêmes avantages. Ainsi constituée, la représentation législative est si peu incompatible avec le pouvoir temporel des Papes, que depuis long-temps elle existe et opère avec succès dans les États Pontificaux.

On veut encore que le pouvoir temporel vive, pour ainsi dire, « sans code et sans justice. » Voici qui nous paraît surtout plaisant, quoique par certains côtés ce soit odieux. Comment! le Pape est le gardien suprême de la loi morale et le régulateur souverain de la conduite des peuples! et vous voulez qu'il livre au caprice de chacun tout l'ensemble des relations et des transactions sociales? Vous prétendez qu'il ne doit point avoir de législation écrite, arrêtée, pour en déterminer les détails à la fois si délicats, si mystérieux et si compliqués? Mais pourquoi, de grâce, cette insultante doctrine? Que vous lui défendiez d'avoir une armée, passe encore; on peut invoquer contre lui ce sophisme, que Jésus-Christ ne portait pas d'épée. Mais dire que, souverain temporel, Il doit vivre sans code, quel principe étrange! Et le motif, de grâce? Serait-ce que vous le regarderiez comme incapable de faire un corps de lois? Mais vous ne pouvez être injuste et insolent à ce point! Serait-ce qu'il ne lui conviendrait pas d'en promouvoir l'exécution? Mais c'est là sa mission, comme Pontife, et pourquoi ne serait-ce pas son droit et son privilège, comme Prince? En vérité, l'on a peine à croire à de telles extravagances.

Il doit vivre aussi « sans justice. » C'est toujours la brochure qui le déclare. Et d'où vient qu'à vos yeux le Pape ne pourrait pas fonder une magistrature? Nous comprenons que vous le disiez pour vous créer un titre à prononcer la déchéance du Souverain Pontife comme roi; mais le langage de votre parti pris est-il celui du bon sens? La justice ne touche-t-elle pas de près au sacerdoce et ne peut-on pas dire d'une certaine manière qu'elle en est une branche? À ce titre, quel monarque est mieux admis que les

Papes à dresser des tribunaux chargés de la dispenser aux peuples? Lequel peut mettre plus de soins à choisir des juges éclairés et incorruptibles? Lequel peut mieux inspirer à ces hommes que l'Écriture ne craint pas de nommer les Dieux de la terre, c'est-à-dire aux tuteurs du droit, aux protecteurs de la veuve et de l'orphelin, l'esprit de droiture, de force, de désintéressement et d'équité, dont ils peuvent avoir besoin? Et de fait, une magistrature existe dans les États Romains. Ne pourrait-elle pas porter quelque célérité de plus dans l'expédition des affaires, c'est possible, quoique rien ne nous le démontre avec évidence. Mais plus de conscience, une étude plus approfondie des causes, une impartialité plus inaltérable, un respect plus sévère pour les droits de tous et de chacun, un penchant plus marqué pour l'indulgence envers les coupables, une observation plus exacte de toutes les formalités établies pour les préserver d'une injuste condamnation, en un mot, une combinaison plus heureuse de l'esprit de justice avec un légitime sentiment d'humanité, voilà ce qu'on ne rencontre nulle part à un plus haut degré que dans la magistrature romaine. Mais n'importe: le *catholique sincère* dira que les États Pontificaux ne doivent point avoir de code ni de justice.

VI.

À toutes les éliminations précédentes, l'Auteur ajoute une dernière élimination qui les résume toutes: « Il ne faut pas, dit-il, que cette souveraineté oblige le Pape à jouer un rôle politique, car alors le Pontife, loin de trouver dans ce pouvoir une garantie d'indépendance, n'y trouverait qu'une condition de servitude pour lui ou une nécessité d'asservissement pour son peuple ¹. » Nous disons, au contraire, qu'il importe éminemment au monde entier que le pouvoir temporel des Papes les appelle à jouer un rôle po-

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 15.

litique. Il y a importance pour le Pape lui-même, parce que, s'il est englouti dans une simple municipalité comme dans un tombeau, s'il n'a pas rang parmi les souverains, il sera traité comme un pur néant par les puissances, et dans toutes les occasions où cette fantaisie leur viendra, ils se joueront de lui, comme la tempête se joue d'un grain de poussière. Devant une puissance sérieuse, au contraire, on hésite, même quand elle est désarmée. Importance pour les sujets du Pape. Ne lui donnez qu'une poignée de sujets, qui en tiendra compte en Europe? Ils ne seront pas esclaves, ils seront oubliés, ce qui est la plus humiliante de toutes les destinées. Que le Pape, au contraire, règne sur un vrai peuple, qu'il entre dans la famille des Princes, qu'il ait sa voix dans les réunions des têtes couronnées, ses sujets ne sont plus oubliés, la dignité du monarque rejaillit sur la nation dont elle sort en grande partie elle-même. Ils ne sont pas davantage esclaves; nulle tyrannie étrangère ne se permettra de les assujettir, et le Pape de son côté n'aura pas besoin d'une verge de fer pour les faire marcher, à part les temps difficiles qui lui sont communs avec tous les gouvernements, il les mènera d'une main plus clémente et plus aimée que celle d'aucun autre pouvoir, et jusque dans les moments orageux, c'est encore lui qui saura montrer le plus de modération dans l'énergie. — Enfin, importance pour l'humanité. Au sein de la politique générale les Papes représentent par excellence la franchise, la loyauté, le respect des principes et du droit, la moralité, le désintéressement et l'amour des peuples. Nulle puissance n'est au même degré le symbole et le bouclier de toutes ces nobles et saintes choses. Dans un grand nombre de gouvernements pris à part, au sein d'une foule d'assemblées souveraines, on les a vues s'éclipser; c'est même à cause des nuages qui les ont trop souvent obscurcies que la politique qui, par soi-même est si grande et si honorable, ne jouit ordinairement que d'une estime vulgaire et d'une médiocre considération. Mais la Papauté l'a constamment maintenue à sa plus grande hauteur, soit dans l'administration particu-

lière de ses États, soit dans les congrès dont elle a fait partie. Si quelques exceptions individuelles se rencontrent, elles sont insignifiantes, et vouloir la proscrire de la politique, ce serait la chasser d'une sphère dont elle fut toujours le soleil.

Ainsi la brochure s'effraie à tort d'un rôle politique exercé par les Papes ; cette situation ne sera pas pour eux une condition de servitude, puisqu'au contraire ils auront d'autant plus d'indépendance qu'ils occuperont une place plus élevée sur l'échelle des pouvoirs humains ; cette situation n'enfantera pas non plus une nécessité d'asservissement pour les peuples, parce qu'ils auront le secret de les conduire sans les opprimer. Aucune nation n'a jamais eu plus de véritable liberté que n'en ont eu leurs sujets : c'est ce que démontre l'histoire.

C'est assez pour les combinaisons qu'on repousse. Quels sont les plans qu'on propose ?

VII.

On trouve beaucoup trop étendu le territoire actuel des États Pontificaux. À quelles limites va-t-on le restreindre ? « On peut admettre qu'il existe en Europe un petit coin de terre séquestré des passions et des intérêts qui agitent les autres peuples et voué uniquement à la gloire de Dieu. Dans ce coin de terre illustré par les plus grands souvenirs de l'histoire, le Centre de l'unité catholique a remplacé la capitale du monde. Rome qui résumait naguère toute la grandeur des siècles païens a une destinée exceptionnelle. En perdant sa domination politique, elle a conquis une domination d'un caractère plus élevé dans l'ordre spirituel, et elle s'appelle la Ville éternelle. La Religion, les souvenirs, les arts forment aussi une nationalité..... Rome appartient donc au Chef de l'Église..... Rien de plus simple, de plus légitime et de plus essentiel que le Pape trônant à Rome et possédant un territoire restreint ¹. »

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 13, 14, 15.

Vous avez raison : rien de plus simple que le Pape trônant à Rome ; c'est simple comme un miracle perpétuel de la droite divine qui soutient, depuis onze siècles, ce trône que nulle force humaine ne protège, et que toutes les hostilités les plus violentes ou les plus hypocrites s'efforcent sans repos de déraciner. Oui, rien n'est plus légitime, parce qu'aucun droit ne repose sur des bases plus antiques et plus sacrées. Oui, rien n'est plus essentiel, parce qu'il faut que le Successeur de Pierre ait son siège où Pierre lui-même est mort, et que le Centre du monde nouveau créé par l'Évangile soit le centre même du monde ancien, tel que l'avait fait le Polythéisme. Mais ce qui n'est pas *essentiel*, c'est qu'avec Rome le Pape, comme prince temporel, n'ait qu'un *territoire restreint*. Ce soi-disant *essentiel* n'est qu'une rêverie monstrueuse. Comment ! d'un trait de plume vous effacez de la carte des États Pontificaux, non seulement les Légations révoltées, mais même toutes les provinces reconquises ou toujours demeurées fidèles ; dans vos arrangements arbitraires vous ne laissez à Rome que Rome même ; et cela, sans vous préoccuper des fondements sur lesquels est assis le droit des Papes aux parties de leurs domaines qu'il vous plaît de supprimer ; sans égards pour la religion des souverains et des peuples qui les ont attachées au patrimoine de saint Pierre ; sans prétexte puisé dans les mécontentements réels ou imaginaires des populations qui vivent heureuses sous la douce autorité de Pie IX ; tout simplement enfin parce que, dans vos illusions de *catholique sincère*, il vous plairait de voir la Papauté réduite à n'avoir d'autre empire que les cours et les jardins du Vatican ! Mais nourrir volontairement cette pensée, la traduire froidement en proposition qu'on estime digne d'être soumise au Congrès, c'est appeler la plus infâme spoliation, c'est sourire à la plus sacrilège des iniquités. Que dirait l'Auteur de la brochure si l'Angleterre venait à lancer un libelle déclarant qu'on doit enlever à la France tout le littoral des deux mers qui la baignent, et condamner l'Empereur à n'avoir d'autre territoire que la ville de Paris ? Cette idée pour le fond ne paraîtrait que ridicule parce qu'elle ne pourrait avoir l'air ni d'une menace ni

d'un danger. Mais enfin, s'il était permis de la prendre au sérieux, ne vous semblerait-elle pas révoltante à force d'injustice ? Eh bien ! en l'exprimant par rapport au Saint-Père vous la rendez bien plus révoltante encore. Le Pape est sans force militaire et nos soldats sout aux bords du Tibre. Cette situation, indépendamment de tout autre motif, devrait nous inspirer une extrême réserve, un respect plein de délicatesse pour ses droits temporels. Et vous au contraire, enfant d'un grand peuple, sujet et peut-être fonctionnaire du gouvernement dont les armées tiennent garnison à Rome et font sentinelle au château Saint-Ange, vous les poussez à se prévaloir de sa supériorité matérielle pour déshériter le Saint-Père ! Vous voudriez qu'il abusât pour cette fin criminelle de la position que lui ont faite les services qu'il a rendus au Souverain Pontife et la confiance du Souverain Pontife lui-même ? C'est lui demander ce que la France a le plus en horreur : l'immolation du faible par le fort ; le sacrifice du droit aux caprices de la brutalité. Voilà pour le Pape.

Vis-à-vis de vous-même, la proposition de la brochure est une in conséquence. Si vous aspirez à déponiller le Saint-Père, c'est, dites-vous, pour qu'il soit plus tranquille, et puisse s'appliquer avec une liberté plus entière au gouvernement religieux de la catholicité. Et pour cela vous lui donnez Rome pour séjour ; Rome, la ville la plus agitée de ses États, parce qu'elle est la plus peuplée ; Rome dont l'esprit, depuis dix ans, s'est tristement égaré dans une certaine fraction populaire, par suite de la révolution qu'y ont portée nos démagogues et qui, apaisée dans les faits par la présence de nos troupes, se prolonge encore dans les âmes, grâce aux excitations clandestines, mais permanentes de la propagande révolutionnaire ; Rome enfin plus exposée qu'aucune autre ville italienne à se voir en tout temps sillonnée par « ces courants de passions, d'intérêts, de nouveautés qui, d'après vous, se produisent partout où il y a des agglomérations considérables ¹. »

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 21.

Il fallait être plus logique, et proposer d'envoyer le Souverain Pontife dans les montagnes de la Sabine ou parmi les ruines d'Ostie; il eût été mille fois plus paisible dans le calme des déserts ou celui des tombeaux.

Mais « Rome est la cité des grands souvenirs. » Et justement ne voyez-vous pas que c'est ce qui la rend et la rendra toujours inquiète? Quand le jeune Romain gravit le Capitole, quand il passe sous les arcs de triomphe qui se succèdent comme les anneaux d'une chaîne glorieuse depuis le pied de cette colline fameuse jusqu'à l'Amphithéâtre Flavien, quand il vient rêver à l'ombre de cet Amphithéâtre lui-même et de ses débris gigantesques, quand il visite enfin les décombres dont se couronne le Palatin, son imagination ne s'exalte-t-elle pas à la pensée de ce passé glorieux et n'est-il pas porté comme irrésistiblement à en désirer le réveil? Incapable de l'obtenir, ne s'en console-t-il pas par l'idée que cette cité jadis la capitale de l'univers n'est pas entièrement dépourvue de grandeur politique, et qu'elle est encore le centre d'un État auquel l'Europe n'est pas indifférente? Mais si vous la condamnez à être isolée dans cette Italie dont elle fut la reine et dans le monde dont elle fut la dominatrice, si surtout vous la vouez à cette déchéance parce qu'elle aura le Pape, de quel œil voulez-vous qu'elle considère le Pontife qui lui vaudra cet effroyable abaissement? Quelles sympathies pouvez-vous supposer qu'elle lui témoignera? N'est-il pas manifeste qu'elle se vengera sur Lui des humiliations dont elle lui sera redevable? Ainsi s'évanouiront les brillantes chimères esquissées par votre meurtrière vénération pour le Vicaire de Jésus-Christ. Vous pensiez fonder un « régime à part et qui se rapprochât plus de l'autorité de la famille que de l'administration d'un peuple ¹; » vous n'aurez fondé qu'un système odieux où le Pape, au lieu d'être vénéré comme un père, sera maudit par les Romains comme un génie

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 13.

funeste à leur grandeur, dont il aura fait la ruine. Vous entendiez que « les dogmes fussent des lois ¹. » Singulières lois, se dira-t-on, puisque par égard pour elles, après avoir été tout, on décide que nous devons n'être rien. « Les prêtres seront, d'après vous, les législateurs ². » C'est impossible d'abord puisque les lois doivent être les dogmes, et que les dogmes ne sont pas faits par les prêtres. Mais la chose fût-elle possible en elle-même, quel crédit auraient ces législateurs dont les décrets auraient pour objet d'organiser le néant et un néant abhorré par ceux qui devraient le subir? « Les autels, continuez-vous, seraient les citadelles ³; » figure de rhétorique; on comprend aisément que ces citadelles devraient parfaitement protéger le Pape contre le dépit causé par un avilissement de fortune et de situation qu'il aurait provoqué. Enfin, « la puissance de ce gouvernement serait dans sa faiblesse ⁴. » Il est manifeste que la faiblesse serait alors d'autant plus puissante, aux yeux des Romains, qu'elle aurait amené pour leur ville une chute totale, et que pour se recommander à leur affection comme à leur respect, elle aurait à présenter le souvenir de la gloire et du bonheur dont on les aurait dépouillés. Ainsi par la plus étrange des contradictions, vous voulez un régime spécial pour le Pape, et vous rendez impossible le but pour lequel vous faites ou plutôt vous inventez ce nouvel État de Salente.

Il y a plus: c'est que vis-à-vis des Romains votre rêve d'écolier n'est autre chose qu'une utopie à la fois naïve et barbare. « Ce sera un peuple, dites-vous, qui n'aura pas de représentation nationale, d'armée, de magistrature. Toute sa vie publique sera concentrée dans son organisation municipale. » On ne voit pas, à vrai dire, pourquoi même en le renfermant dans une sphère si limitée, il n'y aurait pas de magistrature; est-ce parce qu'il n'y

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 13.

² Idem, ut supra.

³ Idem, ibid.

⁴ Idem, ibid.

aura plus de crimes possibles, ou parce qu'il ne devra plus y avoir de crimes punis? Il eût été précieux que la brochure s'ex-pliquât. Elle aime mieux ajouter: « En dehors de ce cercle étroit, il n'y aura d'autre ressource pour lui que la contemplation, les arts, le culte des grands souvenirs, et la prière. Il sera à jamais dés-hérité de cette noble part d'activité qui dans tous les pays est le stimulant du patriotisme, et l'exercice légitime des facultés de l'esprit ou des supériorités du caractère. Sous le gouvernement du Souverain Pontife on ne pourra prétendre ni à la gloire du soldat, ni à celle de l'orateur ou de l'homme d'État. Ce sera un gouverne-ment de repos et de recueillement, une sorte d'oasis où les passions et les intérêts de la politique n'aborderont pas et qui n'aura que les calmes et douces perspectives du monde spirituel ¹. »

C'est-à-dire, sans phrase et sans poésie, que vous voulez trans-former Rome en un vaste monastère. Vous trouvez déjà sans doute que cette ville possède trop de maisons de recueillement et de contemplation; mais sans vous inquiéter d'être d'accord avec vous-même, vous avez résolu d'en étendre le réseau. Jeunes-gens et jeunes-filles, hommes et femmes mariés, artistes, savants, juris-consultes et boutiquiers, tout le monde, sans pitié comme sans exception, doit se résigner à une sorte de vie claustrale, et ne plus aspirer qu'à se nourrir de méditation, de silence et d'une sainte passion pour la *gloire de Dieu*. Mais qui êtes-vous pour im-poser fatalement cette vocation d'immobilité politique et morale à toute une population prise en bloc? Si parmi les quelques cent mille âmes que vous voulez emprisonner dans ce maillot éternel, il en est qui se sentent appelées à la conquête raisonnable des supériorités de l'esprit ou de celles du caractère, de quel droit les forcerez-vous de sacrifier ces hautes aspirations pour ramper à jamais au fond d'une nature vulgaire? Quel est le Dieu qui vous a délégué pour les immoler en holocauste à la cruelle satisfaction

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 18.

de graviter ou plutôt de languir autour d'une Papauté sans honneur ? Il est bien singulier que vous vous donniez ainsi la licence de désigner en masse toutes ces grandes organisations pour le martyre.

Singularité d'autant plus inexcusable que c'est Rome que vous leur donnez pour autel. Si vous reléguiez le Pape dans un coin de ses États sans nom comme sans activité, si vous lui fixiez pour prison Terni, Spolète ou Assise, vous causeriez moins de torture aux âmes ardentes, généreuses, douées de facultés éclatantes, dont vous enchaîneriez le sort à sa destinée. Exilées dans une solitude plus ou moins profonde, loin de toutes les excitations capables d'exalter leurs nobles instincts et de les pousser à de glorieuses ambitions, elles pourraient peut-être ne pas trop souffrir de l'inaction dans laquelle elles dormiraient ensevelies. Mais les placer à Rome, en face de tant de monuments et de souvenirs qui leur parleraient de patriotisme et de grandeur, au milieu d'un mouvement de population qui provoquerait inévitablement une certaine fermentation d'idées et de préoccupations politiques, les établir dans ce foyer qui, bon gré malgré, les échaufferait, et leur dire de rester froides et de retenir captifs des élans que tout conspirerait à faire éclater, ce serait évidemment une double barbarie.

Et quelles compensations leur offrez-vous en échange de cette cruauté ? « Les douces et calmes perspectives du monde spirituel ¹ » ? Mais vous qui avez tant de respect pour la liberté de conscience, vous ne déciderez pas sans doute que tous les Romains de votre oasis devront avoir la foi ; vous leur laisserez la latitude de ne pas croire, et si de fait ils ne croient pas, que signifieront pour eux les perspectives du monde spirituel, si douces et si calmes qu'il vous plaise de les supposer ? — Citerez-vous comme compensation l'honneur de s'appeler citoyen Romain : *Civis Romanus* ² ? La belle

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 18.

² *Idem*, pag. 20, 21.

gloire en vérité quand vous aurez condamné les habitants de la ville éternelle à l'insigne privilège d'un éternel idiotisme! — Sera-ce l'administration paternelle du Pape? Il n'est pas douteux qu'ils en seront très-fiers, quand vous leur aurez déclaré qu'on l'a réduite à rien parce qu'elle est inintelligente, et qu'on les a trouvés dignes de devenir inintelligents avec elle et comme elle? — Sera-ce la splendeur d'une cour nécessaire à la double majesté du Pontife et du Roi? L'essentiel est de savoir si cette cour nécessaire sera cependant bien réelle, et si les tributaires chargés d'entretenir sa magnificence ne refuseront pas, dans certains moments de caprice ou de détresse, de lui fournir même du pain. Ainsi dans la part que vous faites à Rome tout respire une cruauté mêlée de dérision.

Après tout, si vous vous obstinez à prétendre qu'il faut des victimes à la Papauté, pour lui procurer l'incalculable avantage de n'être rien dans le monde, pourquoi ne les prenez-vous pas en France? Les habitants du Latium n'ont-ils pas pour désigner Paris le même droit que vous vous arrosez pour désigner Rome? « Faites à Paris, pourront-ils vous dire, le sort que vous nous destinez; alors avec le Pape pour souverain, cette ville, au lieu d'être un foyer d'orages, deviendra une oasis où les intérêts et les passions politiques n'aborderont plus. Et si les Parisiens se plaignent, vous leur montrerez d'immenses dédommagements dans l'administration paternelle du Pape, dans l'exemption des impôts, dans le culte des souvenirs, dans l'amour des arts et surtout dans la contemplation des douces et calmes perspectives du monde spirituel. » Vous souririez à Paris de ce langage; on sourirait aussi du vôtre à Rome, s'il ne cachait pas derrière lui des périls. Dans la bouche d'un Italien, ce ne serait qu'une spirituelle plaisanterie et une ingénieuse réfutation; sous votre plume c'est une indignité, parce que, si puériles qu'elles soient, ces idées sont accueillies avec enthousiasme par des haines impies. — Voilà pour le territoire.

VIII.

Mais au Pape, il ne faut pas seulement un sol pour asseoir son trône : il faut un budget et des ressources pour soutenir sa dignité. Comment allez-vous y pourvoir ? « C'est aux puissances catholiques, répond la brochure, à pourvoir à ces dépenses, qui les intéressent toutes, par de larges tributs payés au Saint-Père. Son budget ne sera pas ainsi exclusivement romain ; il sera international comme son autorité, qui, au point de vue religieux, est reconnue et respectée partout où le dogme qu'il représente est la loi des consciences ¹. » Admirable invention ! Nous demandons seulement ce qu'il arriverait si les puissances catholiques refusaient le concours de leur générosité ? Comment vivrait le Pape ? Qu'arriverait-il également, si au lieu de se porter pour tributaires de Rome, elles s'en donnaient pour les bienfaitrices ? Où serait alors la dignité du Pape ? Qu'arriverait-il enfin, si jamais les puissances, après avoir d'abord consenti, venaient à retirer leurs dons ou parce qu'elles seraient dans l'impuissance de les acquitter, ou parce qu'elles auraient changé de dispositions envers le Souverain Pontife, soit par le fait d'un froissement, soit par le fait d'une apostasie ? Que deviendraient à ce moment, l'existence, la cour et l'avenir du Pape, comme Prince temporel ? Une situation subalterne, puisque vous le réduiriez à tendre la main ; une situation incertaine, parce qu'il ne saurait jamais ni ce qu'il devrait espérer ni ce qu'il devrait craindre ; une situation précaire, puisque d'une année à l'autre, d'une heure à l'autre, le télégraphe pourrait lui apprendre que telle ou telle nation supprime la part qu'elle apportait précédemment au budget pontifical. Voilà ce que vous donnez au Saint-Père en échange de ce qu'il possède aujourd'hui. C'est un plan tout simplement ridicule.

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 17.

Voici qui est odieux. Par ce système de tribut international, le Pape aura l'inappréciable avantage de n'être « pas obligé de pressurer son peuple par des impôts qui ne rempliraient son trésor qu'en discréditant son nom ¹. » Sur quoi portent ici vos intentions ? prétendez-vous insinuer que par le passé les Papes ont pressuré leurs peuples par des impôts exorbitants ? C'est en vous une calomnie qui n'est pas même sincère ; vous savez très-bien que de tous les peuples, celui dont les impôts sont le moins lourds, est le peuple romain ; ceux qui le gouvernent depuis le huitième siècle n'ont jamais, par les charges dont ils l'ont frappé, ni rempli leur trésor, ni discrédité leur nom ; c'est un fait constaté par la statistique et l'histoire. Est-ce de l'avenir que vous avez dessein de parler ? Pourquoi faire d'aussi atroces insinuations lorsque les antécédents n'ont rien qui les autorise ? On concevrait difficilement un procédé plus déloyal — Les vues de la brochure sur les Papes ne sont donc pas plus acceptables que ses projets relatifs au territoire.

IX.

Et sur le fond du pouvoir dévolu aux Papes, que pense le fameux libelle ? « Il faut, dit-il, qu'une liberté municipale, aussi large que possible, dégage le gouvernement pontifical de tous les détails de l'administration et fasse ainsi une part de vie publique locale à ceux qui sont déshérités de la vie politique ². » Merveilleuse tendresse de la brochure pour les Papes comme princes. Elle tient à ce qu'ils aient le moins possible à faire, tant elle serait heureuse de les voir couler des jours sereins ! tant elle jouirait s'ils pouvaient consacrer exclusivement leurs soins à la conduite religieuse du troupeau de Jésus-Christ ! Elle a le cœur

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 17, 18.

² *Idem*, pag. 43.

si sincèrement catholique ! Hypocrisie misérable. Dites donc ouvertement votre pensée ; vous n'aurez atteint l'objet de vos vœux que le jour où le manteau royal de la Papauté ne sera plus qu'une pourpre dérisoire et son sceptre qu'un fragment de roseau ; et, c'est pour cela qu'après l'avoir dépouillée de toute importance politique, vous voulez la proscrire même de la vie municipale, quand Rome n'en aura plus d'autre.

Quant à la sécurité du pouvoir, vous n'avez pas l'ombre de difficultés pour en déterminer le principe ; vous vous jouez avec tous les problèmes : « Il faut qu'une milice italienne, prise dans l'élite de l'armée fédérale, assure la tranquillité et l'inviolabilité du Saint-Siège ¹. » Très-bien. Mais si jamais l'autorité militaire de la Confédération venait à rompre avec le Saint-Siège, quel genre de garde sa milice ferait-elle autour du Souverain Pontife ? Serait-ce une garde d'honneur ou une garde de surveillance ? Ceux qui la feraient seraient-ils des amis ou des gendarmes ? Et qui répond qu'à un jour donné, si les Romains venaient à se lasser de rêver parmi les ruines et prenaient fantaisie de renvoyer les Papes aux catacombes, les soldats fédéraux ne prêteraient pas l'appui de leurs armes à cette conspiration ? Voilà comment vous auriez sauvé la tranquillité et l'inviolabilité du Saint-Siège.

Telle est donc la manière dont vous entendez voir accomplir les vœux que vous formez pour le gouvernement Pontifical. Vous désirez qu'il ne soit pas humilié ² ; et pour cela vous excluez le Saint-Père de la famille des souverains pour le faire descendre un peu au dessous d'un maire de grande ville. Vous désirez qu'il ne soit pas contraint ³ ; et pour qu'il entre pleinement en possession de cet avantage, vous commencez par décréter qu'on lui ravira brutalement la presque totalité des États dont il jouit depuis

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 8.

² *Idem*, pag. 8.

³ *Idem*, pag. 8.

une longue série de siècles. Vous désirez enfin qu'il ne soit pas *subordonné* ¹, et c'est afin qu'il soit plus indépendant, plus maître de lui-même, que, pour les finances, vous le livrez à la merci des puissances catholiques, et que, pour la défense de son domaine, vous le placez sous la tutelle de l'armée fédérale qui, au lieu de le protéger seulement, recevra plus d'une fois la mission de l'opprimer et de l'asservir. Nous pouvons en juger par ce qui se passe à Bologne. Avouez qu'il sera difficile, après cela, de vous disputer et surtout de vous arracher la palme de l'inconséquence.

X.

Mais du moins ne ferons-nous pas une exception pour les Romagnes ? Ne faudra-t-il pas consentir à ce qu'elles restent séparées du domaine Pontifical ? Et pourquoi cette séparation ? Les Romagnes appartiennent-elles oui ou non au Saint-Père ? Oui, répond la brochure : « La Romagne est une possession parfaitement légitime du gouvernement Pontifical. L'insurrection de ses habitants est donc une révolte contre le droit légal et contre les traités ². » Eh bien ! puisque le droit du Pape est certain, puisque indépendamment de ses titres séculaires vous reconnaissez qu'il s'appuie sur de récents traités, puisque vous appelez révolte le soulèvement par lequel des misérables l'ont naguère outragé, la conclusion logique, rigoureuse, c'est que le Souverain Pontife doit être remis en possession des provinces rebelles. C'est ainsi qu'on rachète les atteintes portées au droit, c'est-à-dire, en restituant son objet.

« Mais, reprend la brochure, est-il utile oui ou non à la gloire de l'Église, à l'autorité de son Chef, que la Romagne soit rendue au patrimoine de Saint Pierre ³ ? » Ce n'est pas dans ces

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 8.

² *Idem*, pag. 22.

³ *Idem*, pag. 25.

termes qu'il faut poser la question; en ne prenant le fait qu'au point de vue de la gloire et de l'autorité morale de l'Église et du Saint-Père, on peut inventer mille raisons plus ou moins sophistiques, mille considérations plus ou moins spécieuses pour sanctionner et transformer en situation permanente la coupable défection des Romagnes. Mais il est un point de vue plus élevé, plus précis, plus essentiel, au faite duquel il faut toujours se placer pour déterminer la solution du problème et le parti qu'on doit prendre: c'est celui du droit. Dans un siècle comme le nôtre et dans un moment comme celui que nous traversons, rien n'est plus important à conserver que l'inviolabilité du droit. C'est assez que sa notion véritable se soit obscurcie dans les intelligences, c'est assez qu'on se permette aisément de l'outrager quand il s'agit des pouvoirs, pour que les hommes sérieux se vouent inexorablement à la défense de son intégrité. L'Église et son Chef n'ont pas d'autres pensées; c'est là surtout la grande gloire à laquelle ils aspirent, et dussent-ils, auprès des anarchistes et des esprits faux, perdre une certaine popularité, ils entendent se montrer à jamais inflexibles sur la sainteté du droit. Jusqu'à ce jour ils n'ont fait aucune concession sur ce point qui est le fondement des souverainetés et de l'ordre social; ils n'en feront pas plus pour les Romagnes que pour tout le reste. Sans cesse ils vous demanderont si elles appartiennent en droit au Saint-Père, et puisque vous répondez: oui, ils en revendiqueront la restitution au nom de ce droit même auquel vous rendez hommage.

« Nous ne croyons pas, quant à nous, que la séparation des Romagnes soit un amoindrissement pour le pouvoir temporel du Pape. Son territoire est diminué, cela est vrai; mais son autorité politique, en se dégageant d'une résistance qui la paralyse, ne s'affaiblit pas, elle grandit moralement ¹. » Quel chaos et quelles aberrations! On avoue que par le démembrement des Romagnes le

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 23.

territoire pontifical est diminué; comment soutenir avec cela que son pouvoir temporel n'est pas amoindri! Comme si la puissance d'un prince et l'importance d'un gouvernement ne variaient pas suivant qu'ils exercent leur action sur un rayon plus ou moins étendu! — Mais l'autorité politique grandira dans la proportion même où diminuera le territoire! En vérité, vous prenez maintenant beaucoup trop de souci de l'autorité politique, vous qui tout-à-l'heure prétendiez que le Pape ne doit point en avoir dans le monde. Et puis comment osez-vous dire que cette autorité grandira moralement par l'abandon des Romagnes? Non, elle ne grandirait pas, parce que cet abandon serait l'abdication d'un droit sacré, séculaire, incontestable, devant le fait criminel et brutal d'une rébellion. Le soutenir énergiquement en face d'une révolte triomphante et d'une résistance qui paralyse ses moyens d'action, c'est pour la Papauté la plus insigne des gloires. L'énergie de la protestation, telle est la force des faibles; avec elle un gouvernement sans armées ne remporte pas des victoires, mais il flétrit les vainqueurs; par elle celui-là recueillera l'admiration de l'avenir, et ceux-ci, comme tous ceux qui les auront soutenus ou glorifiés, seront voués aux mépris de l'histoire.

« Qu'importent au prestige, à la dignité et à la grandeur du Souverain Pontife les lieues carrées enclavées dans ses États? A-t-il besoin de l'espace pour être aimé et vénéré? Est-ce que ses bénédictions et ses enseignements ne sont pas la manifestation la plus puissante de son droit ? » Néron et Domitien n'avaient pas d'autre raisonnement à faire pour envoyer les Papes aux catacombes. C'est aussi ce qu'on pouvait dire de Pie VII captif à Savone; et pourquoi n'iriez-vous pas vous-même jusqu'aux dernières conséquences de votre principe? Mettez le Pape dans un cachot qui n'ait que quelques mètres carrés de surface, et alors, au moyen de votre touchante argumentation, ne lui prouverez-vous

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 24.

pas qu'il a la plus riche situation du monde ? Qu'importe, Très-Saint Père, qu'au lieu d'un royaume vous n'ayez plus qu'une prison ? Avez-vous besoin de l'espace et même de la liberté pour être aimé et vénéré ? Est-ce que vos bénédictions et vos enseignements n'ont pas le secret de traverser les murs qui vous entourent pour atteindre aux extrémités du monde ? Quelle pitié que des hommes qui se disent sérieux se permettent des considérations d'une impiété si dérisoire !

Pourquoi, du reste, confondre ainsi dans le Pape le Prince avec le Pontife ? Il n'est pas douteux que si réduit, si abaissé que soit le Prince, le Pontife aura toujours le secret d'être grand, aimé, vénéré dans le monde. Mais le Prince aura-t-il toujours le même prestige, si vous mutilez ses États de manière à les supprimer ? N'importe-t-il pas à sa grandeur royale que vous lui laissiez un certain nombre de lieues carrées pour domaine ? N'en a-t-il pas également besoin pour son indépendance ? Et ne serait-il pas puéril de supposer qu'emprisonné et pour ainsi dire étouffé à Rome, il en aurait autant que si vous placiez ses possessions au nombre des États sérieux ?

« L'importance du Pape ne se constate pas par les vingt-et-une provinces qu'il possède aujourd'hui ¹. » Parlez-vous de son importance comme Pontife ? Entendons-nous ; son pouvoir dogmatique, ses titres aux respects de la foi ne se constatent pas, il est vrai, par le nombre des provinces ; mais l'auréole de majesté qui l'entoure, ce rayonnement de grandeur qui frappe et saisit les peuples est évidemment augmenté par l'étendue plus ou moins considérable du territoire. « Bologne, Ancône et Ravenne séparées de Rome par une chaîne de montagnes, le caractère des habitants et les souvenirs historiques, n'ajoutent rien à l'éclat et à la puissance du Saint-Siège ². » Toutes ces villes sont séparées de Rome

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 23.

² *Idem*, *ibid.*

par une chaîne de montagnes. À-peu-près comme la Savoie l'est du Piémont, et nous ne supposons pas que les Apennins soient pris pour un argument plus décisif que les Alpes et le Mont-Cenis. Séparées par le caractère des habitants? Bien moins qu'on ne le suppose. Séparées par les souvenirs historiques? Quelques-unes, oui; la majorité, non. Personne n'ignore ce qu'il exista jadis de contacts entre Rome et Ravenne durant l'ère païenne; l'arc de triomphe qu'on admire sur une des jetées d'Âncône annonce qu'à la même époque ses relations avec la ville des Césars n'étaient pas insignifiantes. Entre Rome, Bologne et toutes les autres villes du littoral énumérées par la brochure, voici bientôt douze siècles que la vie et l'histoire sont à-peu-près communes sous le gouvernement des Papes. Ainsi la séparation n'est point radicale et ne démontre pas l'impossibilité de maintenir ces diverses cités dans le cadre du domaine Pontifical. Dire après cela qu'elles n'ajoutent rien à l'éclat et à la puissance du Saint-Siège, c'est toujours retomber dans la même confusion d'idées et de langage. Sans augmenter la puissance religieuse du Saint-Siège, ces provinces ajoutent un lustre et des ressources incontestables à sa souveraineté temporelle. On dit bien que « le Pape trônant à Rome et siégeant au Vatican est ce qui frappe le monde, et qu'on aperçoit à peine le Souverain des États romains ¹. » Phrases d'humaniste que tout cela. On peut n'apercevoir que secondairement le roi des États-Romains; mais on l'aperçoit, et on l'aperçoit d'autant mieux, on le considère avec d'autant plus de respect, on le traite avec d'autant plus d'honneur qu'à sa couronne se rattache un plus brillant apanage.

« Si encore, poursuit-on, la Romagne appartenait au Pape par l'adhésion, la confiance et l'attachement des populations, comme elle lui appartient par le droit de l'histoire et des traités, elle ne pourrait être considérée comme un embarras pour lui. Les faits

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 25.

prouvent qu'il n'en est pas ainsi ¹. » Non, les faits ne prouvent pas qu'il en soit autrement. Les agitations qui se sont produites jusqu'à ce jour dans les Légations n'ont pas été le fait de la majorité. Ce sont quelques esprits turbulents poussés par des hommes ambitieux qui les ont suscitées; la masse des habitants toujours calme, toujours respectueuse pour l'ordre et la loi, toujours dévouée de cœur à l'autorité du Saint-Siège, a refusé perpétuellement de prendre part à ces mouvements condamnés par son bon sens et par ses véritables intérêts. Jusque dans la dernière révolte, les choses se sont ainsi passées. Quelques misérables ont rêvé de détruire le gouvernement Pontifical pour s'emparer du pouvoir; ils ont essayé d'ameuter contre lui les aveugles passions de la multitude; à leurs efforts se sont unis ceux d'auxiliaires venus du dehors, méprisables écume de toutes les nations, attirée là par l'espoir d'une proie à dévorer. Les campagnes sont restées totalement sourdes à leur appel; ils n'ont guère trouvé plus d'écho dans les villes, et s'ils ont réussi dans leurs criminels projets, après le départ de la force étrangère, c'est par le fait de cette stupeur, mêlée de timidité, qui paralyse les gens honnêtes au début de presque toutes les révolutions, et livre un facile triomphe à des minorités d'anarchistes, rachetant par l'audace et la brutalité la puissance qui leur manque du côté du nombre. Ainsi le premier succès de la révolte dans les Romagnes n'est nullement l'expression des sentiments publics. Elle ne l'est pas plus maintenant que dans le principe. Si elle s'est organisée d'une façon quelque peu durable, si elle a pris un simulacre de consistance, c'est parce qu'elle s'est placée sous la tutelle d'une dictature Piémontaise, et non point parce que les sympathies des populations se sont ralliées à son drapeau. Les rapports, les plaintes et les colères des insurgés eux-mêmes nous l'apprennent tous les jours. Et vous concluez de là contre la popularité du régime Pontifical? Parce que des assassins parmi

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 25.

nous n'ont pas rougi d'attenter à la vie de l'Empereur, aurait-on le droit d'en inférer que son gouvernement ne repose plus sur l'estime et la reconnaissance du pays? Ne prenons pas ainsi pour des populations entières des exceptions monstrueuses et parasites qui leur font horreur.

Mais quoi qu'il en soit, de fait, l'autorité du Saint-Siège est détruite dans la Romagne. On ne peut l'y rétablir que par la force; et quelle force? Celle des troupes Pontificales? Elle est insuffisante. Celle des nations catholiques? Ce serait un malheur. « En rendant alors les Romagnes au Saint-Père, on ne lui donnerait pas des sujets respectueux, soumis et dévoués, prêts à s'incliner sous sa main. On ne lui donnerait que des ennemis de son pouvoir, décidés à lui résister et que la force seule pourrait contenir. Qu'y gagnerait l'Église? Elle serait obligée de voir des fils infidèles dans des sujets rebelles, et d'excommunier ceux qu'elle devrait frapper. Pour rester souveraine, elle devrait renoncer peut-être à son plus beau titre, à celui de Mère ¹! » Rien de plus sentimental, mais aussi rien de plus faux. Et d'abord il n'est pas sûr que la force fût nécessaire pour rétablir l'autorité du Souverain Pontife dans les Romagnes. Que le Piémont retire d'un territoire, qu'il ne devait pas violer, ses généraux et les bandes de volontaires étrangers qu'ils ont sous leurs ordres; et bien des probabilités existent pour faire espérer qu'une réaction immédiate éclaterait en faveur du Saint-Siège. Les voix se taisent, mais les cœurs crient et soupirent après son retour. La liberté apportée par les démagogues travestis en patriotes est si douce, qu'on aspire du fond de ses entrailles à redevenir esclave sous le joug Pontifical. Au treizième siècle, une situation pareille à celle d'aujourd'hui pesait sur ces malheureuses provinces: et voici ce que les consuls et le peuple d'une ville, enveloppés dans la donation de la comtesse Mathilde, écrivaient à Innocent III: « Nous sommes unanimes dans le désir

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 26.

de reprendre place parmi vos sujets, et nous demandons avec d'autant plus d'ardeur à vous faire serment de fidélité que nous vous regardons comme ayant reçu l'Esprit de Dieu et un pouvoir souverain pour ramener tout à l'ordre, et tirer une juste vengeance de ceux qui ont osé se révolter contre la sainte Église Romaine. Plusieurs des populations qui nous entourent voudraient s'unir à nous dans le lieu fortifié qui nous abrite; mais nous ne ferons rien avant la réponse de Votre Sainteté ¹. » Aujourd'hui comme alors, beaucoup de bourgs et de cités romagnoles envoient au Saint-Père des témoignages de fidélité, des protestations d'inaltérable obéissance aussi prononcées que celles que nous venons de reproduire. Pie IX l'a formellement déclaré dans ses différentes Allocutions, et le jour où ces populations redeviendraient sérieusement libres par la cessation de la tyrannique liberté qui les opprime, elles iraient se précipiter avec amour aux pieds de Celui qu'elles n'ont cessé de vénérer comme leur Père et leur Roi.

Après tout, quand une certaine force serait employée pour réduire les rebelles, quel si grand mal? Pourquoi les troupes Pontificales ne seraient-elles pas autorisées à remplir leur devoir? Pourquoi même les armées des grandes nations catholiques ne viendraient-elles pas en aide aux armées du Pape? Elles ont cru pouvoir intervenir en Italie pour l'affranchir de l'étranger; pourquoi n'interviendraient-elles pas dans les Romagnes pour les arracher à la révolution, mille fois pire que l'Autrichien? Après tout, ce n'est pas une cause purement italienne qui s'agit à Bologne; c'est une question d'ordre général. Que le principe représenté par la révolution triomphante s'y enracine définitivement et sans retour, toutes les notions du droit public sont anéanties et tous les trônes en péril. Là, se formera la tête d'un monstre dont les replis immenses s'insinueront au milieu des divers peuples européens, pour y étouffer, dans d'impitoyables étreintes,

¹ Innocentii PP. III. *Regest. Lib. 1, Litt. XLVIII.*

la paix, le pouvoir et la liberté. À ce titre, on ne peut leur refuser le droit d'intervenir, pas plus qu'on n'aurait pu dénier à la France le droit de faire, en 1849, l'expédition de Rome, afin d'y écraser la tête de la révolution, qui de là menaçait tous les empires.

Et ne craignez pas pour l'autorité du Pontife; la présence des Français ne la compromet pas à Rome, auprès des citoyens honnêtes, qui sont heureux, au contraire, de la voir protégée par l'aigle de nos drapeaux. La présence d'une grande nation ne la compromettra pas davantage dans les Romagnes, auprès des esprits sensés et généreux qui les habitent. Ils ont trop connu les charmes de la liberté révolutionnaire, pour ne pas bénir quiconque leur rapportera les chaînes de l'obéissance au Saint-Père. Et quand le Saint-Père lui-même reconquerrait par ses propres armées les provinces rebelles, on l'en bénirait encore. On sait parfaitement lui pardonner la nécessité cruelle, où le mettent parfois les mauvaises passions, de rétablir par la force l'ordre qu'elles ont compromis par leurs mouvements désordonnés. Les révolutionnaires peuvent le maudire alors et l'accuser de barbarie; la dépravation de leurs instincts ne leur permet pas un autre langage. Mais les hommes d'ordre et vraiment dévoués au pays, l'en absolvent et l'en remercient, sachant bien qu'il n'en est venu, qu'avec larmes et poussé par des circonstances irrésistibles, à ces extrémités douloureuses.

Ne craignez pas davantage pour l'Église. Il y aura pour Elle, soyez-en sûr, moins de fils infidèles que vous ne le supposez; puis si ces enfants insubordonnés se bornent à frémir dans le cœur, elle ne les frappera point de ses foudres; enfin, s'ils se révoltent, il est possible qu'elle les excommunie; mais en les châtiant alors, elle ne cessera pas plus d'être mère que ne le fait une mère selon la nature, quand elle punit justement un fils qui se permet des outrages envers son autorité! — Assez pour les Romagnes.

XI.

Maintenant un mot sur le Congrès. L'Auteur lui fait une double insulte. Il l'insulte d'abord dans sa dignité. On veut que cette assemblée souveraine se borne à enregistrer un fait accompli¹. Au lieu de se tracer à soi-même son programme, elle le trouvera tout rédigé par les événements, et sans avoir même à discuter sur les solutions qui lui seront soumises, elle n'aura d'autre tâche que de les consacrer par son suffrage. Ainsi, les Romagnes sont séparées, elle enregistrera la séparation des Romagnes! Demain les comités insurrectionnels qui s'organisent à Bologne, soulèveront les Marches et les détacheront de Rome: le Congrès enregistrera ce nouveau démembrement. Certes, c'est en faire bien peu d'estime que de le condamner à ce rôle passif; comme si, avant de sanctionner des faits d'une gravité si redoutable, ce grand Aréopage ne devait pas, non seulement à la justice, mais à son propre honneur d'examiner, jusqu'à quel point il doit, oui ou non, donner sa signature!

La brochure, après l'avoir insulté dans sa dignité, l'insulte aussi dans son bon sens et sa délicatesse. Il est possible qu'au moment où le Congrès s'ouvrira, si jamais il se tient, certaines provinces des États Romains soient demeurées soumises, malgré toutes les tentatives qu'on aura faites pour les mettre en rébellion. Un Ami de l'auteur proposera sans façon de les démembrer, comme les Romagnes et avec les Romagnes pour procurer au Pape l'honneur d'être *plus grand en devenant plus petit*. Pensez-vous que tous les plénipotentiaires, à cette proposition, éclatent en enthousiasme et l'acceptent à l'unanimité? Croyez-vous qu'il n'en soit aucun dont la conscience hésite et demande réflexion? Vous leur direz qu'ils sont tout-puissants; est-il certain que l'idée qu'ils

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 38.

auront de leurs pouvoirs réponde à votre parole ? Vous insisterez en affirmant qu'ils peuvent bien défaire en 1860 ce qu'ils ont fait en 1815, et que rien ne s'oppose à ce que certains droits qu'ils ont créés alors, ils les suppriment aujourd'hui. Mais il n'est pas impossible qu'à leur tour ils proclament qu'en 1815, ils ont restitué des droits plutôt qu'ils n'en ont créés ; que si d'ailleurs ils en ont établi quelques-uns, c'est avec le consentement des puissances, au détriment desquelles ils pouvaient tourner, ou bien par le fait d'un temps exceptionnel qui, après avoir tout renversé, permettait de tout reconstruire ; qu'aujourd'hui la situation n'étant plus la même, ils n'ont aucune raison sérieuse de toucher aux droits reconnus ou consacrés par le Congrès de Vienne, et qu'ils se garderaient bien d'en déplacer les limites et de reconnaître ou d'aggraver *l'autorité des faits accomplis*, pour le seul plaisir de satisfaire des ambitions d'utopistes ou les désirs sinistres de quelques démocrates sanguinaires.

Vous ajouterez peut-être que le territoire des États Romains n'est pas essentiellement indivisible ¹. Sans doute, pourra-t-on vous répliquer, géographiquement il est divisible ; mais dans les circonstances présentes est-il divisible au point de vue du droit ? Les titres du Saint-Père à le posséder dans toute son étendue sont-ils si peu sacrés qu'on puisse y porter atteinte, sur un point ou sur un autre, sans injustice et sans sacrilège ? Est-il un fleuve, une montagne, une gorge, une ville où l'on puisse dire : Ils s'arrêtent-là. Eh ! non sans doute ; il n'est pas une parcelle, pas plus sur le littoral de l'Adriatique que sur les bords de la Nera, sur laquelle le Pape ne règne avec autant de droit que sur Rome même, et dans cet état le sol actuel du royaume Pontifical est moralement *indivisible*.

Enfin vous direz peut-être au Congrès, comme raison dernière pour le déterminer à ne point consacrer l'inviolabilité du territoire

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 38.

pontifical : « Ce serait rabaisser la puissance divine que de diviniser ce qui n'est qu'humain et de donner le caractère de l'éternité à des institutions mobiles et variables comme les accidents, les transformations et les progrès de la société ¹. » Mais c'est une erreur, vous répondra-t-on ; dès que le sol pontifical devra rester indivisible en vertu du droit Européen, la puissance divine de la Papauté semblera diviniser la puissance temporelle elle-même ; la seconde participant à l'immutabilité de la première, le territoire sur lequel elles reposeront l'une et l'autre, demeurant étranger à toute espèce de déplacement et de vicissitude, elles formeront un contraste glorieux pour elles avec la destinée des autres empires dont le sol très-souvent varie autant que leurs institutions.

Ainsi, pour notre part, nous nous regardons comme n'ayant ni le droit ni la mission de dicter au Congrès les résolutions qu'il doit prendre. Mais nous trouvons que l'Auteur de la brochure, qui croit pouvoir se permettre ce que nous n'oserions hasarder, a bien peu compris les égards qu'il devait à cette grande assemblée. Il la déclare toute-puissante avec l'emphase la plus solennelle, et les pouvoirs absolus dont il l'investit ne doivent aboutir qu'à ratifier ou à décréter vis-à-vis du Saint-Siège la plus inique et la plus inintelligente des spoliations. Le Congrès saura le comprendre, nous en sommes sûrs ; et si la brochure devait pénétrer dans son sein avec un certain caractère d'autorité, nous avons la certitude qu'elle rendrait à la cause Pontificale un immense service auprès des plénipotentiaires, mais dans un autre sens que les conclusions indiquées par l'*indépendante piété* de l'Auteur.

XII.

Tel est, Nos Très-chers Coopérateurs, cet écrit dont l'Europe entière vient de s'émouvoir. L'Auteur se prétend catholique sin-

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 20.

cère, et son filial respect pour la Papauté conseille envers Elle aux souverains les iniquités les plus criantes. Il se dit calme et sans passion, et dans cette question délicate, sa tranquillité d'esprit le pousse à des extrémités à peine dépassées par les vœux de la démagogie dans ses emportements les plus frénétiques. Il affirme qu'à ses yeux le pouvoir temporel du Saint-Siège est nécessaire, mais qu'il veut le *transformer*; et pour le transformer il lui fait subir une déchéance qui vaut presque une ruine. Il n'aspire pas seulement à le *transformer*, mais à le consolider, et il entend l'affermir comme on consolide l'existence d'un homme en le scellant sous le marbre d'un tombeau. Il paraît gémir de la séparation des Romagnes, et pour soulager sa douleur, il demande que le fait accompli soit consacré et qu'on y joigne le démembrement des autres provinces Pontificales, à l'exception de la seule ville de Rome. Il exalte enfin par delà toutes limites la compétence du futur Congrès; mais c'est à la condition que cette grande assemblée obéisse aux conseils qu'il lui donne, et force le gouvernement Pontifical à subir l'honneur éminemment évangélique de chercher sa puissance dans une incurable faiblesse, et sa royale grandeur dans un dépouillement absolu de toute espèce de majesté. On ne peut rien imaginer de plus chimérique ou de plus misérable.

Mais c'est précisément parce que cet écrit est de tout point déplorable que l'accueil qu'il a reçu nous paraît un triste symptôme. Plusieurs libelles de cette nature ont été lancés dans le monde à différentes époques, tantôt contre l'Église, tantôt contre les souverains, et presque tous ont été le prélude et le signe de crises plus ou moins formidables. Dieu avait semblé les permettre comme une dernière iniquité publique pour faire déborder la coupe de sa justice et de ses colères; c'était comme ces éclairs plus vifs qui signalent la chute de la foudre. Nous aimons à penser que cette loi générale ne recevra pas son application dans la circonstance où nous sommes; mais le fait n'en est pas moins alarmant et d'un lugubre présage.

Quoi qu'il en soit pour ce qu'elle annonce, cette brochure en elle-même est une mauvaise action. D'infâmes pamphlets ont été vomis par des haines grossières contre la Papauté; on ne peut pousser plus loin la fureur de l'hostilité, et l'abjection de l'injure. Mais leurs emportements mêmes et leur ton méprisable en ont détruit l'influence auprès des âmes honnêtes. Plus habile, *le Pape et le Congrès*, se donne des airs sincères ou perfides de dévouement au Saint-Siège; il veut le tuer au temporel, mais c'est pour le faire vivre; il travaille à le perdre, mais c'est pour le sauver; et grâce à ce vernis religieux dont on se colore, on fait à la Papauté dans les esprits simples ou mal instruits de meurtrières blessures; on complète dans les cœurs l'œuvre de démolition commencée dans les faits par la démagogie.

Ah ! repoussons avec énergie, Nos Très-chers Coopérateurs, cette amitié qui n'est qu'une trahison ! Réprouvons aussi les espérances qu'elle paraît fonder sur l'Empereur; oui, réprouvons-les comme étant injurieuses au Prince illustre qui nous gouverne. Elle oublie que Napoléon III est loyalement esclave de sa parole, et puisqu'il a juré solennellement au Saint-Père qu'il voulait le maintenir dans l'intégrité de ses droits comme prince temporel, c'est l'outrager que de l'inviter à ne laisser au Pape que la possession de Rome, en jetant le reste en pâture à la voracité de la révolution. À la plus haute droiture l'Empereur réunit la plus généreuse reconnaissance; par un fait assez rare dans l'histoire des Souverains, il a su dans son élévation se souvenir de ceux qui s'étaient dévoués à lui dans l'infortune. Comment avec ce noble cœur oublierait-il la Papauté? Au moment où sa famille proscrite ne pouvait trouver aucun asyle en Europe, Rome s'est montrée pour elle un port hospitalier; lui-même a grandi, protégé contre les réactions politiques par la bienveillance des Papes; plusieurs de ses parents en ont connu la clémence, et quand elle n'a pu s'étendre pleinement aux pères, elle s'est dédommée en s'attachant aux enfants avec un plus tendre amour. Depuis que l'Empereur est sur

le trône, Pie IX n'a cessé de lui témoigner une affection de préférence et de privilège ; il a daigné par un Légat tenir le Prince Impérial sur les Fonts-Sacrés, en présence de tout l'Épiscopat français, convoqué pour cette auguste cérémonie ; en toute circonstance, il a prononcé de belles paroles pour glorifier l'auguste Exilé devenu le chef d'un grand peuple, et le remercier de ses services comme de ses promesses. Toutes ces choses ont indubitablement tracé des sillons ineffaçables dans l'âme d'un Souverain qui se distingue autant par la mémoire du cœur que par la puissance du génie. Il réconciliera, pour employer une fausse expression de la brochure, le Pape avec son peuple et son temps ¹ ; mais au lieu de s'inspirer des vues de l'Auteur, il s'inspirera des souvenirs de sa piété filiale pour le Saint-Siège, et rétablira l'harmonie en déconcertant les sinistres desseins de la révolution qui l'a troublée.

Et quand Napoléon III ne pourrait pas faire tout ce qu'il désire, quand l'impiété démagogique l'emporterait un instant et verrait se réaliser avec plénitude ses rêves mêlés de ruines et de sang, sachons être sans inquiétude sur le sort du pouvoir temporel du Saint-Siège. On l'a vu renaître de crises pour le moins aussi effroyables que celles que notre temps voudrait lui faire traverser. Au moyen-âge, Grégoire VII, chassé de Rome par des intrigues et des persécutions allemandes, alla mourir à Salerne, en prononçant ces grandes paroles qui résument sa politique et expliquent ses malheurs : « J'ai aimé passionnément la justice et haï l'iniquité, et c'est pour cela que je meurs en exil ². » Sa dépouille repose encore auprès du golfe orageux qui lui vit rendre le dernier soupir. Pie VII, à plusieurs siècles en deça et dans un temps qui connut toutes les tempêtes et tous les délires de la gloire, n'a-t-il pas été retenu captif au palais de Fontainebleau ? Naguère encore Gaëte et Portici s'ouvraient tour-à-tour à Pie IX, proscrit pour

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 46.

² *Dilexi iustitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio.*

avoir doté ses États de réformes trop généreuses. Malgré tous ces ostracismes dont l'a frappée, à divers intervalles, la colère des despotes ou l'ingratitude des peuples, la Papauté règne encore immobile, comme souveraineté temporelle sur cette « pierre sacrée, que nulle commotion humaine ne saurait renverser ¹. » Il en sera toujours de même. Si l'abaissement auquel l'Auteur de la brochure a prêté l'appui de son catholicisme indépendant et de ses révoltants sophismes, vient à s'accomplir, un jour de deuil pèsera sur l'Église et d'effrayantes catastrophes éclateront sur le monde. Mais tôt ou tard cette éclipse aura son terme, et pendant que dans l'autre vie, Dieu, dont les jugements sont terribles, demandera compte à l'Auteur du mal qu'il aura fait, ici-bas il relèvera de ses humiliations passagères ce trône du Vatican, qui, depuis tant de siècles, domine de si haut les gloires mêmes de l'ancien Capitole.

Donné à Nîmes, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire général de notre Évêché, le cinq Janvier mil huit cent soixante, veille de l'Adoration de Jésus-Christ par les Rois-Mages, symbole de ce qu'ont fait les Rois chrétiens, quand ils ont pris la Papauté sur le seuil des catacombes pour lui ceindre le front d'un diadème.

✠ HENRI *Évêque de Nîmes*

Par mandement

SERRE Chan. hon., *Secrétaire gén. de l'Évêché*

¹ *Le Pape et le Congrès*, pag. 9.

CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI VALENZA

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR LE CURÉ,

Il y a peu de jours que le Souverain Pontife, notre père à tous, Evêques, Prêtres et Fidèles, a fait entendre du haut de la Chaire apostolique, en présence du sacré Collège réuni, un dernier cri de douleur sur les malheureux événements qui s'accomplissent dans la partie septentrionale de ses États.

Vainement il les a avertis, avec toute la tendresse et la mansuétude qu'on lui connaît, de demeurer fermes et fidèles sous son sceptre paternel; vainement il les a menacés, s'ils n'écoutaient pas sa voix, d'user vis-à-vis d'eux des armes spirituelles que le Seigneur a mises, avec les clefs qui ouvrent et ferment le ciel, entre ses mains. « Tout, s'écrie le Pontife affligé, dans son Allocution du 26 Septembre, a été inutile. » Loin de s'arrêter devant ses exhortations réitérées et ses paternelles menaces, le désordre n'a fait que s'accroître et s'étendre; trompées par les mauvaises doctrines qu'on répand et les odieuses manœuvres qu'on emploie, les populations, naguère les plus paisibles et les plus soumises, ont fini par se ranger, avec les autres, sous l'étendard de la révolte.

On conçoit, Monsieur le Curé, tout ce que le noble cœur de Pie IX, ce Pontife si aimant et si digne d'être aimé, a souffert de tous ces attentats à sa sacrée autorité. Devait-il, lui qui ne rêvait qu'au bonheur de ses peuples, lui qui n'aspirait comme nos meilleurs Souverains qu'à les rendre heureux, s'attendre à tant de félonies? Ses soins les plus pressés et les plus délicats, ses sacrifices les plus spontanés et les plus réitérés, ses générosités sans mesure et sans nombre n'ont été payés que par les plus noires ingratitudes. Plusieurs de ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits ont été les premiers à briser ses armoiries et à chasser ses Légats.

Quel devoir, Monsieur le Curé, nous est imposé dans ces douloureuses circonstances? Avons-nous besoin de vous l'apprendre? Est-ce que votre cœur, dont le battement est si instinctif, ne vous le dit pas assez haut? C'est un bon et sûr conseiller; vous n'avez qu'à écouter et suivre ses inspirations; elles vous indiqueront l'attitude que vous avez à prendre dans une question qui est moins de politique que de justice, d'honneur et de délicatesse.

Lorsque le chef d'une grande ou petite famille, — car le sentiment est le même à tous les degrés de l'échelle sociale, sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'ouvrier, comme dans la maison du riche, — est frappé de quelque malheur, il n'est aucun des siens qui ne se presse auprès de lui, ne vienne compatir à ses douleurs, et ne cherche à répandre du baume et à mettre quelque liniment sur ses plaies. Eh bien! le Chef suprême de la catholicité, le pasteur universel des âmes, le père commun des fidèles gémit et pleure sur l'infidélité de ses enfants. Comment ne partagerions-nous pas ses angoisses? comment ne soutiendrions-nous pas sa cause? sa cause est la nôtre; c'est celle de toute l'Eglise qui a besoin que son Chef jouisse, pour la liberté et la dignité de ses actes, de la souveraineté temporelle, que les siècles lui ont faite, et ont bien faite, suivant la belle pensée de Napoléon I.

Mais est-ce là, Monsieur le Curé, tout ce que le Saint-Père attend de vous dans la pénible situation où il se trouve? Non, il désire quelque chose de plus que des paroles de condoléance et de consolation; il désire que nous intéressions le ciel à sa cause; il désire que nous pressions le Seigneur de dessiller les yeux de ses enfants égarés; car, au point où les événements en sont arrivés, il n'y a que Celui qui commande aux vents et à la mer qui puisse apaiser les flots soulevés par la plus horrible tempête. Que d'idées à refouler? que de principes à rétablir? que de haines à assoupir? que de colères à étouffer? que de rapprochements à opérer? Lorsque les peuples se sont crus majeurs ou émancipés, et que, dans cet enivrement, ils se sont livrés à toutes sortes de folies, il est bien difficile de les ramener dans la ligne du devoir.

Donc, Monsieur le Curé, c'est à Dieu et à Dieu seul que nous devons, en ces douloureuses conjonctures, nous adresser pour obtenir la solution que nous désirons. Tout secours comme toute lumière vient d'en haut. On peut tout attendre et tout espérer de ce foyer de chaleur et de force. Le Seigneur n'a jamais manqué, au milieu même des plus grandes épreuves, à son Église.

Combien de motifs n'avons-nous pas, au milieu de toutes les complications qui surgissent, de nous en rapporter à lui? N'a-t-il pas mis à la tête de notre glorieuse nation un Prince plus glorieux encore qui fait son œuvre? Que de services n'a-t-il pas rendus, depuis son avènement au trône, à la Religion et à l'Église? N'est-ce pas lui qui, en 1848, s'est hautement prononcé, malgré les hésitations et les titubations des pouvoirs d'alors, pour la souveraineté temporelle du Saint-Siège? N'est-ce pas lui qui, par suite de ce même dévouement, a rendu le plus tôt qu'il a été possible le Saint-Père à la ville éternelle et à ses États? N'est-ce pas lui qui, depuis ce jour, a mis à sa disposition une belle Division de notre armée, avec une succession d'habiles généraux qui ont

maintenu l'ordre avec la liberté dans la ville de Rome et les contrées qu'ils occupaient?

Aussi, pour nous servir de la pensée d'un éminent Cardinal, est-ce avec une confiance qui ne se décourage pas que nous tournons nos regards du côté du Prince qui a donné tant de preuves de son dévouement. Nous nous souvenons trop des paroles qu'il a prononcées, avant de partir pour l'Italie, et qu'il a réitérées, après la victoire, dans les stipulations de *Villafranca*, pour ne pas compter sur leur réalisation. Ces paroles sont des engagements; il ne dépendra pas certainement de l'Empereur qu'elles ne soient couronnées d'un entier et plein succès; la paix qui, grâce à ses efforts, vient d'être signée à Zurich entre la France et l'Autriche, est un nouveau gage de sa bonne volonté à cet égard.

Dans cette espérance, Monsieur le Curé, je vous invite à réciter à la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*, jusqu'au rétablissement de la paix dans les Légations. On pourra ajouter, durant le même espace de temps, aux prières liturgiques des saluts du Saint-Sacrement, le Psaume *Qui regis Israel*, entende, avec l'oraison *Deus omnium fidelium*, etc.

Valence, le 19 Octobre 1859.

✠ JEAN-PAUL *Evêque de Valence*

Par mandement de Monseigneur

BOUROULET *Char. hon., Secrétaire de l'Evêché*

IL VESCOVO DI VIVIERS

AL SOVRANO PONTEFICE

Episcopus Vivariensis in Gallia cum universo Clero et omni Populo fidei suae Dioecesis, ad Sanctissimum Summum Pontificem, Pium IX, nunc gementem et maximo dolore oppressum.

SANCTISSIME PATER,

Provolutus ad pedes Vestrae Sanctitatis, Ludovicus Deleusy, Episcopus Vivariensis, cum universo Clero et omni populo fidei Dioecesis suae Vivariensis, prius et reverenter obtenta a Vestra Paternitate licentia condolendi doloribus huiusce temporis personae sacrae Vicarii Domini Nostri Iesu Christi, profunde condolemus omnibus Vestris tribulationibus; humiliterque et sine intermissione Nostras lacrymas et preces profundimus ante Omnipotentem, *ut fiat manus sua super virum dexterarum suarum et super filium hominis quem confirmavit sibi; ut secundum multitudinem dolorum tuorum in corde tuo, consolationes suae laetificent animam tuam.*

Quapropter, Sanctissime Pater, et post Sanctam Romanam Liturgiam hocce anno corrente in nostram Dioecesim apprime introductam, nobis omnibus filiali pietate implorantibus Apostolicam Benedictionem dignetur benigne impertire Vestra Sanctitas.

Vivarii, in Gallia, die 14 Novembris 1839.

✠ LUDOVICUS DELEUSY Episcopus Vivariensis

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI VIVIERS

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

LOUIS DELEUSY,

PAR LA MISÉRICORDIE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE VIVIERS,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Nous venons, Messieurs et chers Coopérateurs, vous communiquer l'Allocution prononcée par le Saint-Père, dans le Consistoire du 26 Septembre, et adressée à tous les Evêques du monde chrétien.

Nous ne devons rien ajouter, Messieurs et chers Coopérateurs, aux paroles tombées de la bouche auguste du Vicaire de Jésus-Christ. Nous craindriions d'affaiblir la fermeté, la sagesse, la modération et la paternité qu'elles expriment si bien, avec l'accent de la douleur la plus profonde. Notre devoir est de les écouter avec respect et docilité et de prier pour l'auguste Victime d'un gouvernement trop doux et trop paternel.

L'Evêque, le Clergé et les Fidèles du Diocèse de Viviers n'ont qu'un cœur et qu'une âme pour partager la douleur du Père commun de toute la Catholicité. Aussi est-ce avec larmes qu'ils

vont, tous ensemble, demander au Seigneur qu'il daigne bientôt apaiser la tempête soulevée sur un cœur si noble et *garder de toute atteinte les droits et les possessions de l'Église romaine*, patrimoine légué au bienheureux Pierre par le dévouement de nos siècles de foi.

Cette Allocution, Messieurs et chers Coopérateurs, se borne à nous demander des prières : la prière du chrétien, en effet, est toute-puissante, comme la miséricorde de Dieu. Oui, la puissance de notre prière est infinie, aussi bien que cette miséricorde éternelle à laquelle nous nous adressons dans nos supplications. Prions donc tous avec confiance pour le Souverain Pontife.

Hier, Messieurs et chers Coopérateurs, Nous commençâmes, pour cette fin, notre prière personnelle, dans un sanctuaire plein de grands souvenirs, sous ces voûtes séculaires qui ont abrité des Papes visités par la tribulation, dans cette Basilique, autrefois asyle honorable du Vicaire de Jésus-Christ et aujourd'hui gloire de notre France toujours protectrice et hospitalière au besoin. Là, notre cœur palpitait d'amour et d'espérance en faveur de Pie IX. Nous nous représentions nos anciens Papes faisant l'office solennel, sur ce même trône où le digne Archevêque d'Avignon officia le matin et Celui d'Aix, le soir. Dans ce sanctuaire vénéré, Nous avons prié pour notre Clergé et pour nos bien-aimés diocésains. La ferveur de nos frères dans l'Épiscopat, parmi lesquels Nous avions l'honneur de nous trouver, ranimait alors notre foi et notre piété.

Aujourd'hui, Nous avons eu la consolation d'offrir le saint Sacrifice sur l'autel de Notre-Dame-des-Doms, et la grande solennité que la cité reconnaissante d'Avignon célébrait en l'honneur de la Vierge Immaculée, semblait nous promettre le succès de nos humbles supplications. Aussi avons-nous demandé à Dieu, avec toute la ferveur dont notre âme est capable, ses faveurs et son secours, pour le Pape et pour l'Église, pour l'Empereur et pour la France.

Nous ne devons jamais séparer, Messieurs et chers Coopérateurs, à l'autel de la grâce et au pied du trône de la Miséricorde, les deux autorités établies de Dieu pour notre bonheur. La première a reçu la mission divine de nous conduire tous à la patrie éternelle; la seconde est pareillement établie de Dieu pour protéger notre marche à travers le désert de cette vie. L'une et l'autre réclament et attendent le secours de nos prières.

À dater donc du jour de la publication de notre Mandement, tous les Prêtres ajouteront, jusqu'à nouvel ordre, aux Oraisons de la Messe, les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

Le dimanche où Notre Mandement sera publié, il y aura bénédiction du Très-saint Sacrement à la suite des Vêpres.

Avant la bénédiction on chantera le Psaume 19: *Exaudiat te Dominus* et le *Sub tuum praesidium* avec les versets, répons et oraisons analogues.

Et seront Notre présent Mandement et l'Allocution de Notre Saint-Père le Pape lus et publiés au prône de la Messe paroissiale, dans toutes les Églises et Chapelles de Notre Diocèse, le dimanche qui suivra leur réception.

Donné à Viviers, le 24 Octobre 1859.

✠ Louis Évêque de Viviers

Par mandement de Monseigneur

A. BOURG Chan., Secrétaire

PROVINCIA ECCLES. DI BESANÇON

IL CARD. ARCIVESCOVO DI BESANÇON

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Magno cum moerore ea perlegi quae ad Fratres suos et omnes Episcopos dixit et rescripsit Sanctitas Vestra, quantisque angustiis miserrimis hisce temporibus detineatur, cum omni iure postposito, omni iurisiurandi despecta veneratione, sacris contemptis, spretaque divinae iustitiae vindicta, nefarii homines in ea vim inferant quae ipsis defendenda potius quam occupanda erant. Maecte animo, Sanctissime Pater, nec dubites omne adire discrimen quin temporalem etiam Sancti Petri haereditatem in aliquo imminui concedas, aut imminutam patiaris. Deus tecum erit qui faciet in eis iudicium conscriptum.

Sanctitatis Vestrae pedibus humiliter prostratus, paternam mihi meoque gregi benedictionem efflagitans, permaneo,

Sanctitatis Vestrae,

In visitatione pastorali apud Donnum Petrum ad Ripam Saalonis, die 6 Julii 1839, in Octava Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli.

Humillimus et obsequentissimus Servus et Filius
✠ CAESARIUS Card. Archiepiscopus Bisuntinus

MANDAMENTO
DEL CARD. ARCIVESCOVO DI BESANÇON
AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JACQUES-MARIE-ADRIEN-CÈSAIRE MATHIEU,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
 CARDINAL PRÊTRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE DU TITRE DE S. SYLVESTRE IN CAPITE,
 ARCHEVÊQUE DE BESANÇON,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
 en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Le 19 Mai dernier, d'accord avec notre vénérable et bien-aimé Chapitre, nous avons, Nos Très-chers Frères, en conformité de la lettre Encyclique de Notre Très-saint Père le Pape du 27 Avril précédent, ordonné des Prières publiques jusqu'à la fin de la présente année pour répondre à ses intentions et vous appeler tous à unir vos soupirs et vos vœux à ceux de notre Père commun.

Dieu, dont les vues sont cachées et les décrets impénétrables ¹, a permis que, depuis cette époque, le mal latent se déclarât et que la position empirât au point qu'une partie des États du Saint-Père s'est trouvée tout d'un coup violemment soustraite à

¹ Quam incomprehensibilia sunt iudicia eius, et investigabiles viae eius!
 (Rom. XI, 33.)

son autorité, et qu'à notre grande douleur des accusations injustes, des suppositions odieuses contre son gouvernement se sont mêlées à cette infraction de toutes les règles et à ce mépris des choses les plus sacrées parmi les hommes.

Notre intention n'est pas de traiter ici, l'histoire à la main et avec l'appui des graves auteurs qui ont tracé les principes du droit public, tout ce que le présent état de choses dans la partie des États du Saint-Père qu'on appelle les Légations, a de contraire aux notions communément reçues. Nous ne voulons pas présentement entreprendre de montrer combien cette révolution soudaine et opérée par un petit nombre de factieux ébranle le fondement de tous les trônes et compromet la base sur laquelle s'appuie la tranquillité publique, nous réservant de le faire dans d'autres temps et dans d'autres lieux. Tout notre dessein est de prémunir votre bonne foi, Nos Très-chers Frères, contre des insinuations perfides qui n'iraient à rien moins qu'à affaiblir votre confiance dans Celui que la volonté du Seigneur nous a donné pour Pasteur suprême. Cette perte de la confiance serait mortelle pour les enfants de la grande famille de l'Église, comme elle l'est dans toutes les familles qui composent la société. Quand la confiance se retire, la direction devient incertaine, les préventions s'accumulent dans l'esprit, et, en même temps qu'elles l'obscurcissent, elles font au cœur la plaie la plus cruelle, en diminuant la tendresse filiale, qui est le plus doux lien d'union entre le père et les enfants et que ne supplée pas l'autorité toute seule.

Nous sommes en droit, Nos Très-chers Frères, de vous tenir ce langage, parce que vous connaissez notre sincérité entière et vous savez parfaitement que nous nous modelons sur ce que dit l'Apôtre ¹. Le oui est pour nous le oui, et le non, le non. Depuis 26 ans que nous sommes au milieu de vous, vous savez que nous

¹ Numquid levitate usus sum? aut quae cogito, secundum carnem cogito, ut sit apud me est et non? Fidelis autem Deus, quia sermo noster, qui fuit apud vos, non est in illo est et non. (II. Cor. 1, 17, 18.)

n'avons jamais trompé personne, et si parfois on a eu à se plaindre de notre sévérité, jamais de notre défaut de franchise.

Vous en croirez donc, Nos Très-chers Frères, votre Evêque, lorsqu'il vous dira ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu et appris, non point par d'autres mais par lui-même, dans les cinq voyages qu'il a faits à Rome, en 1843, 1847, 1850, 1852, et 1854. Il est vrai que nous n'avons pas beaucoup visité les grandes curiosités de cette belle ville et de ce pays, remarquable entre tous les autres: on nous l'a même reproché. Ce n'était point certes par indifférence. Notre oreille est sensible à la douceur de l'harmonie, comme nos yeux à tout ce qui est noble, grandiose, splendide; mais nous cherchions quelque chose de plus grand encore: cette magnificence cachée des choses de Dieu qui se révèle dans Celui qui est chargé de le représenter en ce monde. Venu de loin, comme la Reine de Saba pour entendre la sagesse du nouveau Salomon ¹, il nous suffisait d'atteindre ce but sublime et de pouvoir lui dire: Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours en votre présence et qui entendent sans cesse vos paroles ²! D'ailleurs, occupé d'affaires importantes ayant toutes un but spirituel, nous étions plus empressé de les terminer que d'employer le temps à des recherches de curiosité. Mais, par contre, nous avons pu voir plus à loisir et étudier plus à fond cette Cour Romaine, dont ont parlé tant de gens qui l'avaient à peine entrevue et qui, dans un rapide voyage, en ont esquissé les traits avec leur noir erayon, payant par l'ingratitude et la calomnie les prévenances dont ils avaient été l'objet.

C'est ici le point de vue pratique et moral, pour ainsi parler, de la question que nous entreprenons d'aborder, et nous le faisons d'autant plus volontiers qu'il est plus simple et plus facile à saisir. Écoutez donc, Nos Très-chers Frères, écoutez les paroles de

¹ III. Reg. 10, 1.

² Beati viri tui, et servi tui, qui stant coram te semper, et audiunt sapientiam tuam. (III. Reg. 10, 8.)

votre père, qui ne voudrait pour rien au monde vous tromper, mais qui ne veut pas non plus que vous le soyez par les serpents qui sifflent à vos oreilles pour vous enchanter et vous attirer dans le piège ¹.

Les ennemis du Saint-Siège, qui ont parlé de son pouvoir temporel, le représentent comme une dérogation à la pauvreté de Jésus-Christ venant au monde dans le dénûment le plus absolu et mourant dépouillé de tout sur la croix : ils plaignent hypocritement l'Église du surcroît d'occupations que ce pouvoir donne à son Chef vénéré et de l'impossibilité pour des ecclésiastiques, séparés du monde, de se mêler à ses misères et de le conduire convenablement. Ce sont là leurs communes objections, sous lesquelles se cachent des motifs moins honorables et que je ne craindrai pas de dévoiler au moment opportun.

Sans doute, Jésus-Christ est né et mort pauvre ; il a eu pour berceau la crèche des animaux et pour lit de mort le gibet des criminels, et son tombeau a été un sépulchre d'emprunt. Nous tombons, à ce souvenir, la face contre terre et nous adorons. Mais s'ensuit-il que tous ses représentants doivent marcher dans la même voie et se traiter de la même manière ? Outre l'impossibilité physique de le faire, il y a encore une raison profonde pour qu'il n'en soit point ainsi, c'est que Jésus-Christ n'est pas venu en ce monde précisément pour régner, quoique son Père lui ait donné pour héritage toutes les nations de la terre ² ; il y est venu principalement pour souffrir et nous racheter par ses souffrances ; mais du reste, en Dieu infiniment sage comme en Sauveur infiniment bon, il a laissé toutes les choses d'ici bas continuer leur train ordinaire : les maîtres de ce monde le gouverner, l'honneur et le pouvoir s'attacher à leur suite, les conditions se distinguer selon leur différents degrés, les riches s'entourer de leurs privilèges et jouir

¹ Furor illis secundum similitudinem serpentis. (Ps. 57. 3.)

² Dabo tibi gentes hereditatem tuam, et possessionem tuam terminos terrae. (Ps. 2, 8.)

de plus de commodités que les pauvres. Et la preuve que le divin Maître n'a point voulu bouleverser les rangs, c'est qu'il a ordonné de rendre à César ce qui lui appartenait ¹, c'est qu'il a honoré de sa présence les repas que les grands et les riches lui donnaient ², c'est qu'il a visité leurs maisons, guéri leurs serviteurs et leurs enfants ³ et enfin, ce qui n'est pas moins significatif, c'est que jamais, depuis la prédication de l'Évangile, aucun Apôtre, aucun Évêque, aucun prêtre ni missionnaire, tenant à l'Église de Jésus-Christ n'a prêché le dénûment absolu comme la condition inséparable de l'adhésion à la foi du Sauveur. Cela est si vrai que les Réformés, qui prétendent s'attacher à la pure parole de Dieu, ne tiennent pas en ce point une autre doctrine que la nôtre. Leurs Évêques et Pasteurs jouissent d'une grande autorité, de grandes positions politiques, de grands revenus temporels, et, pour les catholiques qui se sont avisés de préconiser le détachement entier de tout temporel de la part du Saint-Siège, ils n'ont pas vu qu'ils se condamnaient eux-mêmes ainsi que tous ceux auxquels ils adressaient la parole; car, si, pour se conformer à l'exemple de Jésus-Christ, son Vicaire en ce monde ne doit point posséder d'État temporel, il faudra que, pour se conformer à l'exemple des Apôtres et des premiers Fidèles, les Ministres sacrés et les Chrétiens eux-mêmes ne possèdent rien, et que, comme aux temps primitifs, ils vendent leurs biens et déposent tout dans un fonds commun ⁴. Qui voudrait soutenir de pareils excès? et cependant, pour être conséquents avec eux-mêmes, il faut qu'ils en viennent là et qu'ils se mettent ainsi au ban de l'univers.

¹ Reddite ergo quae sunt Caesaris, Caesari. (Matth. 22, 21.)

² Matth. 26, 6. — Luc. 5, 29. — Ioan. 2, 1.

³ Marc. 5, 22. — Ioan. 4, 46.

⁴ Multitudinis autem credentium erat cor unum, et anima una; nec quisquam eorum, quae possidebat, aliquid suum esse dicebat, sed erant illis omnia communia. . . . Quotquot enim possessores agrorum aut honorum erant, vendentes afferebant pretia eorum quae vendebant, et ponebant ante pedes Apostolorum. (Act. 4, 34, 35.)

La sagesse éternelle, qui a paru au milieu de nous avec sa bonté et son humanité pour nous instruire ¹, nous donne la solution de la difficulté apparente qui résulte de l'état qu'elle a embrassé avec celui où elle nous laisse. C'est la pauvreté d'esprit qu'elle a prêchée et qu'elle présente comme le nœud de l'énigme, pauvreté d'esprit dont plaisaient les hommes superficiels, comme si toutes les paroles du Seigneur n'étaient pas infiniment respectables, pauvreté d'esprit qui ouvre son premier sermon sur la montagne comme le point qui affermit la terre et qui sert aux Chrétiens à monter jusqu'au ciel ², pauvreté d'esprit qui a été de tout temps le caractère distinctif des vrais ministres de Jésus-Christ comme des vrais Fidèles, même placés sur le trône, et que nous voyons reluire d'une manière merveilleuse dans le Souverain Pontife, obligé plus qu'aucun autre à en donner l'exemple.

Voyez-le, Nos Très-chers Frères, ce Souverain, dont on blâme tant le temporel, voyez-le vous recevoir dans une petite chambre qui n'est pas plus grande que ce qu'on appelle les *poêles* à la campagne ³. Là, point de tableaux, point même de gravures, un simple Christ sur sa table de travail où nous avons vu un encrier de plomb. Point de meubles, si ce n'est deux modestes encoignures, à peine quelques sièges, et dans la pièce d'attente, des chaises de bois peint qui portent le nom du Pape régnant, et que l'on prend pour une fente creusée au milieu. Notre esprit surabondait de joie en voyant ainsi mise en pratique à l'extérieur la pauvreté d'esprit recommandée par l'Évangile ; mais le sentiment intérieur qui anime ce représentant de Jésus-Christ en terre est bien plus sublime. On voit que c'est un grand esprit et un cœur dont toutes les inclinations

¹ Cum autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei. (Tit. 3, 4.)

² Videns autem Iesus turbas, ascendit in montem, et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli eius. Et aperiens os suum docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est regnum coelorum. (Matth. 5, 1, 2, 3.)

³ Dans les montagnes on appelle *poêle*, la chambre, toujours assez exigüe, où la famille se réunit pour se chauffer et travailler auprès du *poêle*.

sont tournées vers la pauvreté. Il accueille bien les pauvres, sa porte est ouverte à tous; le Pape actuel a voulu qu'il y eût des jours et des heures où on pût entrer sans demander audience. Depuis saint Grégoire, se jetant aux pieds d'un pauvre prêtre, jusqu'à Pie IX, accueillant le moindre de ses sujets et le plus inconnu des étrangers avec bienveillance, c'est toujours le même esprit: bienheureux les pauvres! C'est toujours la même condescendance et la même paternité. Il n'y a donc nulle opposition entre la parole de Jésus-Christ et l'état de son Vicaire en ce monde. Rien de forcé, rien d'exagéré, rien d'excessif, mais tout marchant avec la tranquillité et la splendeur de l'astre qui éclaire le jour et l'inonde de sa lumière: assez d'autorité pour se faire respecter, pas trop pour se faire craindre; assez de domaines pour être indépendant, pas trop pour être envahissant et terrible: assez de dignité pour ne pas tomber dans le mépris, pas trop de hauteur pour ne pas effrayer les faibles. Oh! bienheureuse pauvreté d'esprit qui sait faire un mélange si admirable de choses si éloignées, et les rapprocher si étroitement dans la vertu du Seigneur, de sorte que tout y est disposé avec force et douceur, de manière à réunir sans violence les points extrêmes, la plus haute autorité et le sentiment le plus bas de soi-même: « *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* 1. »

D'ailleurs, ne voyez-vous pas, Nos Très-chers Frères, que ce pouvoir temporel du Souverain Pontife est ordonné vers un bien spirituel qu'avait parfaitement senti le grand homme qui en a doté le Saint-Siège, et que ceux qui sont sages doivent répéter ici cette parole encore proverbiale parmi nous: « *Il ne faut pas remuer les bornes qu'a posées Charlemagne.* »

La première objection contre le Pouvoir temporel du Saint-Siège, tirée de son opposition avec la doctrine et l'esprit de Jésus-Christ, est donc une objection qui ne peut se soutenir, à moins de

¹ Sapient. 8, 1.

renverser la société civile, et de faire de la société religieuse elle-même une véritable impossibilité. Maintenant se dresse une seconde objection de même nature que la première, spécieuse comme elle et non moins fausse. Ne donnez point, dit-on, au saint-Père les embarras d'un gouvernement temporel, auquel il ne s'entend point, et ne mêlez pas le Clergé dans ces affaires du monde.

Les sages du siècle qui tiennent ce langage ne diront jamais rien de plus fort sur la séparation de l'esprit du monde et l'éloignement de ses affaires, que ce qu'en ont dit les SS. Pères et les Docteurs, et cependant ni les Pères, ni ces hommes doctes qui soulevaient toutes les questions et les examinaient jusque dans leurs plus intimes détails, avec une rigoureuse impartialité, ne se sont jamais élevés contre le domaine extérieur du Saint-Siège, ni contre la part que plusieurs des ministres sacrés ont de tout temps prise aux affaires publiques d'une manière plus ou moins étendue, suivant les temps et les circonstances. C'est qu'il y a une grande différence à posséder des domaines de soi-même en s'y ingérant par cupidité ou par ambition, ou de s'y résigner par nécessité et par devoir, parce qu'on trouve la chose établie, comme aussi il y a une grande différence entre s'introduire soi-même dans les fonctions publiques, dans les intérêts des particuliers, dans les commerces du monde, ou le faire parce que la position y oblige, que la loi de l'État le veut, que les biens de famille ou les relations sociales y contraignent. Entrer à ce titre dans les affaires publiques, ou porter la couronne en même temps que la tiare, c'est ce qu'ont fait les grands hommes et les Saints dans tous les siècles de l'Église, et il faut convenir qu'au lieu de s'être montrés au-dessous de leur position, ils l'ont au contraire honorée, et se sont rendus utiles à la chose publique par de grands talents et de grandes actions. D'où vient que le prêtre et le Pontife, quoique séparés du monde, ont cependant aussi bien conduit, si ce n'est mieux que les autres, les affaires du monde? C'est que, pour se diriger dans son tourbillon, il faut avoir l'esprit plus élevé que cette sphère

tumultueuse, s'y diriger par des principes fixes et avoir des règles tracées d'en haut, donner peu à l'esprit de famille, tout au bien de l'État, s'affranchir des bienséances du monde pour lui consacrer plus de temps, connaître les hommes et les respecter, au lieu d'agir comme ces politiques qui prétendent les deviner et qui les méprisent. Un sentiment mal défini, mais invincible parce qu'il repose sur un instinct que l'expérience a prouvé être juste, ce sentiment invincible a poussé, dans tous les temps, à jeter, dans les moments de détresse publique, comme un regard suppliant vers l'Église pour la prier de sauver les peuples; elle s'y est employée par les œuvres de la charité et par ses prières; parfois aussi elle a dit à ses enfants de descendre dans la plaine, et de s'engager au milieu de tous les désordres et de toutes les misères pour remédier aux uns et soulager les autres. Ce qu'il faut pour cela, c'est de ne pas usurper l'autorité, de l'accepter avec crainte, de l'exercer avec discernement, de la porter avec constance.

Le Saint-Père le fait dans ses États, et il en soutient le fardeau avec ses fils les Cardinaux et les Prélats inférieurs. Une tactique assez commune en ces jours est de donner des louanges hypocrites au Saint-Père, mais de frapper sans ménagement tous ceux qui l'entourent, Cardinaux et Prélats, et de leur imputer les maux publics. Une réponse péremptoire, c'est que les maux les plus graves et les plus difficiles à guérir n'ont existé dans les États romains qu'à partir du moment où l'autorité du Saint-Père y a été méconnue, outragée, anéantie, et que les plaies d'argent occasionnées par la Révolution, et qui avaient été la cruelle maladie du peuple, ne se sont adoucies et n'ont cessé qu'à partir du moment où la main du Saint-Père a pu s'occuper de les cicatriser. J'ai vu à Rome en 1830, le papier-monnaie presque seul en circulation sur les marchés et dans les boutiques. Quelle misère que celle de remuer ces billets vils et souillés, dont le seul aspect montrait bien l'inanité et le vide des conceptions souterraines qui les avaient inventés! Cette plaie des assignats romains, sans faire aucun tort

au public qui en était nanti, a été desséchée et guérie en un petit nombre d'années par les efforts, les sacrifices et les sages combinaisons du gouvernement papal. Scra-t-il permis encore de crier aveuglement aux abus de ce gouvernement? Le pire de tous les abus est celui qui ruine les peuples, et non pas celui qui les sauve de la perte de leur commerce et de leurs biens. Où sont les abus de faveur qui n'existent également dans d'autres pays, abus qui sont aussi anciens que le monde et qui ne finiront qu'avec lui? Est-il un lieu où ils soient plus modérés et plus rares qu'à Rome où le népotisme est frappé par les lois, où le souverain Pontife, dans sa conduite extérieure, paraît, pour ainsi parler, sans famille, n'ayant, comme Melchisédech, ni père, ni mère, ni géuéalogie, en tout semblable au fils de Dieu dont il exerce le Pontificat¹? Et ces Cardinaux, ses vénérables frères, dont on nous parle en des termes si insultants, que sont-ils? Les hommes les plus respectables par leur caractère, les plus distingués par leur science, les plus aimables par leurs manières; à leur humilité, à leur modestie, à leur conversation calme et tranquille, à leurs relations pleines de délicatesse et d'honneur, on voit bien qu'ils sont dignes de prendre part à la sollicitude de toutes les Églises et aux affaires du gouvernement du Saint-Siège. Leur train est modeste: on s'aperçoit qu'ils ne sacrifient qu'à regret à l'étiquette, et les honorables traces de pauvreté qu'on y remarque, en regardant les choses de près, comme j'ai fait, montrent qu'ils sont les vrais disciples de Jésus-Christ, qu'ils comprennent et partagent les sentiments de son Vicaire en terre. Leur vie est occupée au delà de toute mesure, jamais de récréation ni de divertissements, et pour la plupart une mort prématurée; car, comme le disait Laurent de Médicis à son fils devenu Cardinal, en prenant un pan de sa soutane rouge: « *Mon enfant, cet habit ne s'accorde pas avec la santé.* »

¹ Hic enim Melchisedech, rex Salem, sacerdos Dei summi. sine patre, sine matre, sine genealogia. assimilatus autem Filio Dei, nunc sacerdos in perpetuum. (Hebr. VII, 1, 3.)

Je le dis à haute voix, et je voudrais être entendu jusqu'aux extrémités de la terre: tout ce qui est noble, tout ce qui est digne, tout ce qui est modeste, réservé, aimable et chrétien; tout ce qui porte à Dieu, tout ce qui fait aimer et estimer les hommes, je l'ai trouvé à Rome dans les Cardinaux, et je ne manque pas à la vérité en assurant que c'est le Sénat le plus vénérable, et le plus capable de la terre.

Si de ce haut degré de la hiérarchie mes regards descendent dans les rangs de la Prélature inférieure, dire tout ce qu'elle renferme d'un mérite vrai et supérieur, serait impossible. Les uns sont versés dans l'histoire soit ecclésiastique, soit profane; les autres dans la littérature ancienne, grecque et latine; ceux-ci s'appliquent aux langues orientales, ceux-là aux langues modernes des différents peuples; mais tous ceux qui sont employés dans les affaires y excellent par la sagacité de leur esprit, par la solidité de leur jugement, par la précision, la sobriété, la convenance de leur rédaction. On n'a qu'à voir les mémoires qui sortent de la secrétairerie d'État pour juger de la haute capacité de ces hommes modestes qui s'ensevelissent dans le secret de leur cabinet, et y passent toute leur vie dans les occupations les plus utiles à l'Église et à l'État, sans se produire, et sans autre ambition que celle de satisfaire à leur devoir et de diminuer la charge du Père commun qui les emploie. Depuis plus de trente ans que j'ai de fréquentes relations avec tous les tribunaux romains, avec les différentes Congrégations qui administrent les affaires spirituelles, et, en ces derniers temps, avec les Cardinaux et les Prélats qui s'occupent des affaires publiques, je n'ai rien vu sortir de leurs mains, dans les petites choses comme dans les grandes, qui ne fût parfait et achevé, frappé au coin de la sagesse et empreint d'une véritable connaissance des hommes et des choses. Si tout cela ne constitue pas, avec la probité, l'honneur et la délicatesse dont on ne saurait nier qu'ils font la profession la plus ouverte, si tout cela ne constitue pas, et abondamment, ce qu'il faut pour bien

conduire les peuples, dans les affaires de ce siècle comme dans celles de la Religion, il faut renoncer à l'espoir de trouver la bonne direction des empires et condamner d'un seul coup tous ceux qui s'y sont employés avec le plus de succès. Au surplus, une triste réalité n'est venue que trop confirmer ce jugement: lorsqu'il y a quelques années, la révolution voulut détrôner, comme elle le disait, le régime ecclésiastique des États Romains, elle produisit ses hommes, séculiers s'il en fut jamais, et enseignés à toutes les profondeurs de sa science. Mais, à peine placés sur le pinnacle, que montrèrent-ils? Une ignorance complète, une absence totale de jugement, un égarement de vues qui n'était égalé que par le mépris qu'ils professaient en pratique pour la liberté, dont la louange était si souvent passée par leurs lèvres. Les cités et les bourgades, malheureuses de cette domination de fer appesantie sur elles avec toute la rudesse d'un poignet mal appris, en vinrent bientôt à se plaindre; mais, ô dureté de ces temps misérables! tandis qu'on avait déclamé tout haut contre un gouvernement doux et protecteur, on osait à peine murmurer auprès du foyer domestique les vives douleurs qui inondaient l'âme, et comme les larmes sur le passé étaient réputées pour autant de crimes, on s'empressait de les essuyer furtivement, et on affichait au dehors, avec le drapeau de la révolte, la détestation de ce qu'on aimait le plus et de ce qu'on déplorait amèrement d'avoir perdu.

Que les irréconciliables ennemis de tout ce qui est bien, vertu, paix et bonheur publics, s'applaudissent, à l'exemple de leur maître qui est aux enfers, du trouble et du désastre qu'ils jettent parmi les hommes, on le conçoit, et qu'ils trépignent de joie sur ce pressoir qu'ils foulent à leurs pieds, on n'en est pas étonné; mais que des âmes honnêtes se laissent abuser jusqu'au point de croire que le bien va sortir de ce mal, et la prospérité publique de ce four à chaux vive où on jette toutes les vraies libertés des peuples, sous le prétexte de les retremper, mais pour en détruire jusqu'à la moindre parcelle; que ces âmes honnêtes croient à des

paroles de mensonge et s'endorment dans la confiance que leur inspirent des manœuvres perfides, c'est ce qu'un cœur droit ne saurait tolérer et ce qui doit fortement engager à les tirer de leur erreur, en secouant à leurs yeux le flambeau de la vérité.

Nous avons cherché à le faire, Nos Très-chers Frères, dans ce simple exposé. Il ne convaincra pas les endureis, il n'aura pas d'empire sur les âmes passionnées, mais il sera goûté par les vrais Fidèles, par tous les esprits calmes et clairvoyants de ce religieux Diocèse. Ils seront rassurés dans leur respect et leur confiance pour le Saint-Siège, dont ils verront la justification avec la joie que des enfants bien nés éprouvent à ne pas trouver leur père en défaut; et, espérant pleinement dans les miséricordes du Seigneur, appuyés sur Sa parole qui a promis son assistance perpétuelle à Pierre contre les portes de l'enfer ¹, sentant que ses volcans s'allument maintenant plus que jamais et font trembler sous les pieds de l'Église la terre sur laquelle elle repose, ils appelleront le secours d'en haut, ils diront au Seigneur que l'œuvre des siècles, placée à côté de celle de l'Éternité, va périr, et la même voix qui sauva l'Apôtre des flots en courroux gourmandera cette mer furieuse, et la tranquillité reviendra à sa surface, parce que le commandement du Seigneur se sera fait entendre à ses abîmes ².

À ces causes, et après en avoir conféré avec nos vénérables frères les Doyens, Chanoines et Chapitre de notre Église Métropolitaine,

Nous continuerons jusqu'à nouvel ordre toutes les prières ordonnées par notre Mandement du 19 Mai dernier et qui consistent dans les points suivants:

¹ Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc Petram aedificabo Ecclesiam meam, et portae inferi non praevalent adversus eam. (Matth. 16, 18.)

² Matth. XIV, 22, 33. — Luc. VIII, 24.

1. Tous les dimanches, au salut, le Saint-Sacrement exposé, les Litanies de la Sainte-Vierge, le *Tantum ergo*, les oraisons *Deus qui nobis sub Sacramento mirabili* et celle *pro Pace: Deus a quo sancta desideria*. Avant la bénédiction, trois fois les invocations *Cor Iesu sacratissimum, miserere nobis; Cor Mariae immaculatum, ora pro nobis*.

2. Tous les jours, à la Messe, les Prêtres diront les oraisons *pro Papa*.

3. La lettre Encyclique de Notre Saint-Père le Pape du 27 Avril 1859, qui demandait les prières, ne portant pas de limite de temps pour gagner les Indulgences qui y sont accordées, les Fidèles qui assisteront aux prières ci-dessus indiquées profiteront de 300 jours d'Indulgence pour chaque fois et d'une indulgence plénière chaque mois pendant la durée de ces prières, en un jour à leur choix, pourvu qu'ils se confessent, communient, visitent une Église et y prient aux intentions du Souverain Pontife, ce qu'on est réputé faire, en disant cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Nous invitons tous nos Diocésains et en particulier les bons Chrétiens, les Séminaristes, Religieux et Religieuses vivant en communauté à profiter de ces Indulgences et à redoubler leurs prières, bonnes œuvres et mortifications aux intentions du Souverain Pontife.

Nous joignons à ce Mandement la Lettre que le Souverain Pontife a bien voulu répondre, le 6 Août dernier, à celle que nous lui avons écrite le 6 Juillet précédent, pour lui exprimer tous nos sentiments dans la cruelle situation où il se trouvait placé.

(*Qui si reca la lettera dal Santo Padre scritta
all' Eminentissimo Arcivescovo.*)

Et sera notre présent Mandement lu dans toutes les Églises, Chapelles et Communautés de notre Diocèse, le dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Besançon, sous notre sceau, notre seing et le contre-seing du Secrétaire de notre Archevêché, le 12 Décembre de l'an de grâce 1859.

✠ CÉSaire Cardinal, Archevêque de Besançon

Par mandement

RUGSTUHL Chan. hon., Secrétaire

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI BELLEY

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Depuis plus d'une année nous avons annoncé en diverses circonstances notre intention d'aller à Rome, cet hiver, pour présenter nos respectueux devoirs au Souverain Pontife, l'entretenir des intérêts spirituels du Diocèse qui nous a été confié, et lui demander sa paternelle bénédiction pour nous et tous nos bien-aimés enfants.

Les évènements du jour, ceux dont un avenir prochain semblerait nous menacer, devraient peut-être, suivant les calculs de la prudence humaine, nous engager à ajourner nos projets de voyage. Mais, grâce à Dieu, nous sommes parfaitement tranquille; nous ne craignons rien pour nous, et les tristesses, les amertumes, jusqu'aux dangers qui assiègent en ce moment le trône Pontifical, ne font que nous attirer plus puissamment vers l'auguste et douce Majesté qui l'occupe.

Vous venez de l'entendre, Nos Très-chers Frères, se plaindre douloureusement et recourir à vous pour vous demander des prières. C'est une bien douce consolation pour votre Évêque d'aller lui dire de votre part que vous priez, que vous priez avec ferveur *et sans interruption* ¹, que vous prenez part à tou-

¹ Oratio fiebat sine intermissione. (Act. XII, 5.)

tes ses peines, à toutes ses douleurs. . . . Ah ! que ne sommes-nous l'ange qui doit enfin annoncer à Pierre l'heure de la délivrance !

En 1843, au mois de Novembre, nous arrivions à Rome où nous eûmes le bonheur de passer six mois entiers dans une humble et studieuse retraite comme chapelain de l'église Saint-Louis-des-Français. Plus on reste à Rome, plus on se promet d'y revenir ; saintes émotions de la piété, joies vives et pures de l'intelligence et du cœur, grandioses spectacles dans lesquels se résume le présent, le passé et l'avenir du monde. Oh ! les plus beaux jours, les plus beaux mois de notre vie ont été ceux que nous passâmes à Rome !

Laissez-nous vous répéter le cantique qui s'échappa de nos lèvres, lorsqu'au déclin du jour nous aperçûmes pour la première fois dans le lointain la coupole de Saint-Pierre illuminée par les derniers rayons d'un splendide soleil : *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*. Nous le chantions les yeux baignés de larmes, et notre cœur le commentait dans les applications suivantes : Je me suis réjoui à la pensée que nous allions entrer dans la cité, dans la maison du Seigneur. — *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Jerusalem*. O Rome, o Jérusalem nouvelle, la joie de te voir nous retient immobile dans un ravissement de joie, d'admiration et d'amour. — *Jerusalem quae aedificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum*. Rome est bâtie comme une ville ; c'est la ville éternelle, dont toutes les parties sont en si admirable union, en si parfaite harmonie, qu'en elle et par elle se conservent et l'unité de croyance et l'unité de direction. — *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini, ad confitendum nomini Domini*. C'est là, c'est ici que montent depuis des siècles les tribus fidèles pour chanter au Seigneur un hymne digne de sa gloire et de sa majesté. — *Quia illic sederunt sedes in judicio, sedes super domum David*. Oui, c'est bien ici le siège par excellence, le Saint-Siège, le siège qui domine tous les autres.

et du haut duquel le jugement n'a jamais failli, ne faillira jamais. — *Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem, et abundantia diligentibus te.* Oh ! tous, demandons à Dieu ce qui peut contribuer à la paix de cette sainte cité, et que ceux qui l'aiment soient dans l'abondance : non pas des biens terrestres, des honneurs périssables, mais des joies pures que donnent la pratique de la vertu, la pensée de Dieu, l'union avec Jésus-Christ, souverain médiateur. — *Fiat pax in virtute tua et abundantia in turribus tuis.* Que la paix soit dans tes forteresses et l'abondance dans tes tours, chère et sainte Cité. — *Propter fratres meos et proximos meos loquebar pacem de te.* La paix que je te désire, elle doit s'étendre sur ce peuple innombrable de frères répandus dans tout l'univers catholique. — *Propter domum Domini Dei nostri quæsi vi bona tibi.* O Rome, o Sainte Église Romaine, c'est pour Dieu et pour sa Religion que je forme des vœux en les adressant pour toi.

Dans le prochain voyage que nous allons entreprendre, quel sera notre cantique de bien-venue en approchant de la ville éternelle ? Ah ! certes, en songeant à tant d'injures, de colères, de menaces, de tristes défections, nous serions tenté de redire le Psaume 2 : *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ! Dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum..... Qui habitat in coelis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.....* « Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit ? Et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets ?..... Rompons, ont-ils dit, leurs liens, et rejetons loin de nous leur joug et leur domination. Mais Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux ; et le Seigneur se moquera d'eux. »

Mais non, nous le sentons déjà, nous ne saurons que répéter notre premier cantique de paix et d'amour, nous ferons taire le sentiment d'indignation et de douleur qui par moments saisit notre cœur ; notre grâce d'attrait, comme le publie notre devise, a toujours été le pardon des injures et l'amour des ennemis ; notre grâce d'Épiscopat a été une grâce d'intime confiance ; et nous

savons que l'Église peut, comme Dieu, attendre et être patiente, parce qu'elle est éternelle : *Patiens quia aeternus*.

À ces causes, et après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les Chanoines de l'Église Cathédrale, le Saint Nom de Dieu invoqué ;

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

À partir de la réception de notre Lettre pastorale, tous les Prêtres diront à la Messe, jusqu'à notre retour, la Collecte, Secrète et Post-communion : *pro Summo Pontifice*. — Chaque dimanche on chantera après Vêpres le *Miserere* et on donnera la bénédiction du Très-Saint Sacrement. À la récitation du Rosaire, une dizaine de chapelet sera spécialement affectée à l'intention du Souverain Pontife, aux besoins de l'Église, à l'arrangement des affaires de l'Italie, et plus spécialement de celles de Rome.

Les personnes pieuses et les Communautés voudront bien faire une ou plusieurs communions aux mêmes intentions.

Enfin nous vous recommandons à tous, bien-aimés enfants, l'heureux succès de notre voyage. Que Dieu le bénisse, qu'il nous ramène le plutôt possible près de vous, et que la main fraternelle et paternelle sous laquelle nous allons nous incliner bénisse et rende plus étroits, plus indissolubles que jamais, les liens sacrés d'affection et de dévouement qui nous unissent à vous.

Donné à Belley, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire de notre Évêché, le 28 Octobro 1859.
fête des Apôtres saint Simon et saint Jude.

✠ PIERRE-HENRY *Évêque de Belley*

Par mandement de Monseigneur

MAGNIN *Chanoine honoraire, Secrétaire*

IL VESCOVO DI BELLEY

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Timorem quo cor nostrum angebatur, ineunte bello Italico, auxerunt litterae quas Sanctitas Vestra ad Episcopos direxit ut ipsi instantes preces effunderent et Christi fideles ad publicas supplicationes adhortarentur. Quae deinde lugenda evenerunt multis in locis, praesertim in Legationibus, nostros oculos lacrymis opplevire. Quis enim filius patris amantissimus a dolore acerbissimo temperare possit cum eum inter tot et tantas tempestates versari, timere et flere noverit?

Idcirco iter quod ad limina Apostolorum et pedes Sanctitatis Vestrae anno proximo iure facturi eramus citius aggredimur et Romam properamus non aliquid praesidii ingenio, industria vel viribus, sed aliquid forsitan solatii animo devotissimo Vobis allaturi. Multis praeterea de causis ad Vos convenire desiderabamus primum ut in tanto intervallo optata Summi Pontificis praesentia frueremur, deinde ut dioecesis nostrae statum Vestrae prudentiae patefaceremus, tum ut vota sensusque Cleri et Christi fidelium nobis immerentibus commissorum ad pedes Vestros deponeremus, ac postremo de rebus ad populum cui praefecti sumus spectantibus vobis communicaremus. Iter ergo hebdomada proxima contendimus et Romae, opitulante Deo, die decima sexta mensis Novembris

praesto fore confidimus. Nunc, Beatissime Pater, cum vestra summa potestas summaque auctoritas multum apud Deum valeant, vehementer vos rogamus ut nobis nostrisque vice sociis benedictionem impertiamini, quae mare tranquillum faciat et ad almam Urbem totius orbis matrem atque Sedem Vestram felicem promptumque adventum oblineat.

Sanctitatis Vestrae,

Bellicae, die 1 Novembris 1859.

Beatissime Pater,

Devotissimus Filius

✠ PETRUS-HENRICUS *Episcopus Bellicensis*

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI BELLEY

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET BIEN-AIMÉS COOPÉRATEURS,

Il y a quelques jours à peine, nous déposions nos respectueux hommages aux pieds de Pie IX, et nous versions dans son cœur tout ce que Dieu mettait dans le nôtre de filiale tendresse, de fraternel dévouement, de sympathique émotion; nous le questionnions sur ses peines du regard et de la voix, et son calme et ses douces paroles nous faisaient du bien à nous-même; nous n'oublierons jamais son angélique sourire¹; il suffirait à lui seul pour soutenir et ranimer notre confiance; non, non, le Divin Maître ne dira jamais à Pie IX, comme il le dit un jour à saint Pierre: « *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ?* »

À votre tour, Frères et enfants bien-aimés, vous êtes venus entourer et questionner votre Évêque; vous lui avez protesté de votre affection et de votre dévouement; vous lui avez demandé force et conseil dans les circonstances douloureuses où se trouve placée la Sainte Église.

¹ Act. VI, 15. *Viderunt faciem eius tanquam faciem Angeli.*

² Math. XIV, 8.

Nous voici, Vénérables Frères; après vous avoir remercié de vos bienveillantes et filiales paroles, nous allons vous ouvrir notre cœur, vous communiquer nos sentiments et nos plus secrètes pensées. Malgré la tristesse de quelques-unes de nos réflexions, nous espérons vous laisser voir à travers chacune de nos paroles, ce calme, cette paix, cette confiance, cette douceur patiente que Dieu seul peut donner et qui nous a si profondément touché et ravi dans la personne de Pie IX.

1. *Rome appartient-elle par l'esprit et le cœur de ses habitants au Souverain Pontife? C'est la première question qui nous a été adressée. Rome appartient encore, Rome appartient toujours au Souverain Pontife par l'esprit et le cœur de ses habitants; il y a des exceptions sans doute, mais elles sont peu nombreuses. Qu'advierait-il toutefois dans la supposition d'une conflagration générale en Italie? Qu'advierait-il dans le cas où les troupes françaises se retireraient? Qu'advierait-il si l'armée pontificale, concentrée sur les frontières, était débordée par le flot montant de l'insurrection des provinces? Qui peut le prévoir? Qui ne sait l'influence exercée dans les circonstances critiques par des minorités audacieuses, lorsque ces minorités reçoivent les encouragements et les excitations du dehors?*

2. *Y a-t-il des abus dans les États Pontificaux, et quels sont ces abus s'il en existe? Seconde question à laquelle nous allons répondre, en résumant nos réflexions en quelques paragraphes.*

⁴ On nous assurait à Rome qu'à l'époque des bouleversements de 1849, Rome voulait le Pape et repoussait la République. La défection des chefs militaires dont plusieurs avaient été graciés par Pie IX, entraîna celle des troupes; un sentiment de fierté nationale fit combattre vaillamment la bourgeoisie Romaine contre les soldats Français occupés au siège de Rome.

Dans les provinces et même dans les Romagnes, la majorité des populations et surtout le peuple des campagnes appartient au Souverain Pontife et par l'esprit et par le cœur, malgré tous les moyens de séduction mis en œuvre par un patriotisme faux et exagéré, secondé par l'irreligion et l'hérésie.

I. *Y a-t-il des abus?* Il y a sur ce point délicat une foule d'exagérations et d'erreurs incroyables; plusieurs publicistes, et notamment la *Civiltà Cattolica* ont relevé grand nombre de ces erreurs sans pouvoir les énumérer toutes, et sans pouvoir malheureusement faire briller la vérité à des yeux fermés ou prévenus. On lit les attaques, qui est-ce qui lit les réponses? Qui est-ce qui cherche sérieusement à connaître la vérité? Nous avons trouvé à Rome même des personnes qui, après un séjour de plusieurs mois, ignoraient tellement les lois et les institutions du gouvernement Pontifical, qu'elles disaient ou répétaient de la meilleure foi du monde des choses fausses ou absurdes.

II. *Y a-t-il des abus?* Étrange question! Où n'y a-t-il pas quelques abus? À Rome est-on sur la terre ou dans le ciel? Les Romains et ceux qui les gouvernent sont-ils des anges ou sont-ils des hommes?

Remarquez d'ailleurs qu'il y a des choses qui nous paraissent des abus à nous, Français, accoutumés à un régime démocratique et à un état social où la Religion tient une place législative si petite, et qui réellement n'en sont pas. Ainsi le gouvernement Pontifical, comme le gouvernement de l'Angleterre, conserve un puissant élément aristocratique; il reconnaît et consacre le droit d'aînesse; dans ce cas, les abus reprochés sont la forme elle-même du gouvernement que l'on met en question. D'autres prétendus abus tiennent à l'influence de l'élément religieux dans la législation, dans l'ordre civil et politique; cet élément, faut-il l'exclure? La réponse se présente d'elle-même lorsqu'il s'agit du gouvernement que préside et dirige le Souverain Pontife; mais nous aurons à revenir sur ce point de vue si important. D'autres se rattachent à la prédominance des prêtres sur les laïques dans la direction de la chose politique; on oublie encore ici que c'est le Pape qui préside et gouverne. D'autres enfin peuvent paraître

et plus spécieux et plus gênants pour les étrangers, par la manière paternelle dont la plupart des Papes exercent leur autorité; quand il faut des Sixte V, Dieu sait en trouver pour Rome et pour son Église; mais habituellement un régime plus doux, plus maternel que celui du sévère Pontife qui avait à purger Rome des voleurs et des bandits, peut suffire, et le peuple Romain s'y est habitué. « La plupart des imperfections et des lacunes qui peuvent exister dans le gouvernement Romain, dit Monseigneur l'Évêque de Nîmes, dans son éloquente Lettre du 4 Novembre dernier, tiennent à l'excès de bonté qui l'anime. Il n'a pas d'armée; c'est qu'il craint de frapper l'impôt du sang; il pourrait introduire certaines améliorations, mais il faudrait charger ses peuples de taxes plus onéreuses, et cette perspective le tient en suspens.... Certes, à travers tant d'organisations qui représentent la puissance dans ce qu'elle a de précis, mais en même temps d'impérieux, d'inflexible, laissez donc la Papauté représenter le pouvoir dans ce qu'il peut admettre d'indulgence et de douceur. »

III. *Quels sont les abus s'il en existe?* Ceux qui sont inhérents à tout gouvernement terrestre; il peut y avoir des hommes qui n'ont pas le cœur assez haut ou l'esprit assez élevé et assez ferme pour les emplois et les missions qu'on leur confie; il peut être besoin d'une inspection plus vigilante et plus sévère dans les diverses branches de l'administration; on pourrait demander peut-être une plus égale répartition des charges; les abus à corriger seraient plutôt des améliorations à obtenir; il y a toujours ce *mieux* et ce *plus*, fait observer sur ce sujet un publiciste éminent, qu'on peut désirer dans un monde où tous aspirent au *mieux* sans que le *parfait* puisse être atteint par personne.

Et pourtant que d'améliorations réalisées depuis quelques années dans le gouvernement Pontifical? Nous avons été nous-mêmes les heureux témoins d'une sorte de transformation dans le régime des prisons, et nous ne connaissons pas de pays où le spectacle

d'une geôle et de ses tristes habitants soit moins pénible au point de vue matériel et surtout au point de vue moral, que celui des prisons de Rome. Les écoles de frères et de sœurs deviennent chaque jour plus nombreuses et plus florissantes. Sous l'impulsion donnée par Pie IX, des particuliers soutiennent à eux seuls des établissements d'instruction ou de charité. Nous avons visité plusieurs fois une de ces maisons charitables, qui coûte annuellement à son fondateur plus de soixante mille francs; les noms de ces bienfaiteurs, prêtres et laïques, se pressent en ce moment dans notre cœur, viennent sur nos lèvres; nous n'osons pourtant les publier par respect pour leur modestie.

Des améliorations? Et combien n'en rêvait pas et n'en a pas essayées la grande âme de Pie IX? Combien qui subsistent et fleurissent encore, ne demandant pour s'enraciner dans le pays, après les diverses épreuves inséparables des premières années, que le temps, la bonne volonté et la paix. Je ne dirai rien des grands événements religieux accomplis sous ce règne prédestiné à tant de peines et de douleurs; non, il s'agit en ce moment de la puissance temporelle, du prince temporel. Sans parler des encouragements donnés aux arts, à l'agriculture, au commerce; sans parler des providentielles découvertes des catacombes de saint Calixte, de la basilique de saint Alexandre, de l'église souterraine et primitive de saint Clément et des tombeaux de la voie Appienne; sans parler des grands travaux d'Ostie, où la science, l'art et l'industrie trouvent également de si admirables résultats, je ne veux citer qu'une chose positive, claire, simple et pourtant bien éloquente dans le siècle où nous vivons. Depuis 1850, le gouvernement Pontifical était parvenu à payer une dette de quarante-huit millions contractée sous la République! En parlant des améliorations qu'une situation financière si prospère pouvait permettre au gouvernement Pontifical de réaliser, un interlocuteur Romain, aussi distingué par sa science que par ses nobles qualités, me disait: « Cette révolte des Romagnes a tout arrêté, tout

compromis. Ce n'est pas seulement un malheur, c'est un crime de lèse-nation. »

Abordons, sous l'impression de cette parole, les autres difficultés principales qui ont été soulevées contre le pouvoir temporel.

3. *Ce pouvoir lui-même est-il donc nécessaire, indispensable pour assurer l'indépendance spirituelle du Souverain Pontife?* Ce point est tellement acquis aux débats, qu'il n'est presque personne qui le conteste même parmi les adversaires de la Papauté; aussi nous ne nous y arrêterons pas..... Nous vous disions dans notre Lettre du 12 Mai 1859: « Si le Pape perdait momentanément son Pouvoir temporel, l'ère des persécutions violentes recommencerait presque sans nul doute. » Ce mot nous paraît tout résumer, c'est pour cela que nous le rappelons en ce moment. Nous aimons bien une autre parole prononcée par un orateur éminent qui ne doit pas être suspect par un excès de dévouement au Saint-Siège, M. Odilon Barrot: « Il faut que les deux pouvoirs soient confondus dans les États Romains, pour qu'ils soient séparés dans le reste du monde ¹. »

4. *Mais au moins ne pourrait-on diminuer ce Pouvoir temporel?* Qu'entend-on par le mot *diminuer*? Est-ce restreindre le territoire ou restreindre la puissance? Prenons-le successivement dans ces deux sens.

I. *Ne pourrait-on pas diminuer ou restreindre le territoire sur lequel s'exerce le pouvoir du Souverain Pontife?*

Et quelle sera la partie du territoire que l'on choisira? On comprend le droit de conquête entre parties belligérantes; mais les États neutres du Souverain Pontife, qui peut en disposer?

¹ *Moniteur* du 21 Octobre 1849.

On comprend le droit de nationalité et la résurrection d'un pays qui s'est long-temps appartenu; mais le droit d'insurrection et de révolte contre le plus ancien, le plus légitime, le plus libéral de tous les Souverains, peut-on le comprendre?

Et quel est le motif de séparation que ne pourraient alléguer à leur tour les autres provinces du territoire?

D'ailleurs, le Pape peut-il donner son consentement à une séparation qui deviendrait l'état normal et définitif? Il a juré le maintien intégral du patrimoine de l'Église. Ses États forment une propriété *nationale-universelle*, si nous pouvons parler ainsi. Deux cent millions de voix lui en demandent la conservation.

Il y a eu pourtant le traité de Tolentino. — Oui, mais dira-t-on que le Souverain Pontife fut libre dans cette circonstance? l'état de l'Italie était-il un état normal et définitif? Les faits, après quelques années, ont bien prouvé le contraire.

Ce traité même de Tolentino fournit un puissant argument en faveur du maintien intégral des États Pontificaux, et tout le monde connaît la lettre dans laquelle le général vainqueur s'excuse auprès du Directoire des conditions qu'il a dictées, et assure *que Rome ne peut pas exister long-temps dépouillée de ces belles provinces.*

Ce ne sont pas seulement les ressources matérielles qui feraient défaut au Pontife; c'est le degré d'ascendant moral qu'il doit exercer sur l'Italie et sur tous les États, même sur ceux qui ne sont pas catholiques; je devrais dire au contraire, *particulièrement* sur ceux qui ne sont pas catholiques; car enfin on aurait beau adoucir les expressions qui consacraient la mesure prise dans les conseils de l'Europe, la diminution du territoire serait dans les circonstances actuelles une sorte de punition et de flétrissure.

Mais non, reprennent à ce mot des voix nombreuses, *cette diminution de territoire est demandée au Saint-Père dans l'intérêt de l'unité et de l'indépendance italienne.* — Unité et indépendance de l'Italie! Mais cette unité et cette indépendance sont-elles possibles dans le sens voulu par un patriotisme trop exclusif et trop

ardent ? Combien d'hommes graves, historiens, écrivains, publicistes, hommes d'État, en dehors même des idées et de ce qu'on veut bien appeler les *préoccupations* religieuses, pensent et disent que non, soit qu'ils aient étudié le caractère des populations italiennes et la configuration du pays, soit qu'ils aient vu l'Italie fractionnée en plusieurs États renfermer plus d'éléments civilisateurs, que si elle était radicalement une. Quel est le royaume grand comme l'Italie, disent-ils, qui peut offrir comme ces belles contrées autant de vraies capitales que de provinces ? Et entre toutes les capitales du monde, y a-t-il beaucoup de noms qui en disent plus pour les institutions municipales, les établissements de toutes sortes, les chefs-d'œuvre de toute espèce, les hommes distingués dans tous les genres, que Bologne, Turin, Milan, Venise, Padoue, Gènes, Modène, Plaisance, Pise, Sienne, Florence, Naples, Rome, etc.

Mais Dieu veut-il cette unité, cette indépendance qui va bousculer l'œuvre des siècles ? La Providence compte bien pour quelque chose dans le gouvernement et la direction des choses humaines ! Avec quelle peine profonde nous avons lu une brochure faite par un écrivain qui se dit catholique ¹ ! Pendant huit ou dix siècles, dit cette brochure, qui n'est qu'une violente diatribe contre la Papauté, ce sont les Papes qui ont empêché l'unité et l'indépendance italienne ! Eh quoi ! dans l'histoire d'une Religion divine, le Chef de cette Religion contrarierait pendant huit ou dix siècles les desseins de la Providence ? Eh quoi ! en dehors même du point de vue divin sous lequel il faut voir le Catholicisme et la Papauté, voilà huit ou dix siècles de la civilisation européenne qui ont échappé pour ainsi dire à l'action providentielle ! Que l'auteur de la brochure et ceux qui partageraient ses idées veuillent bien essayer d'un projet d'histoire auquel notre esprit s'est arrêté bien souvent ; qu'ils fassent une histoire de

¹ M. Arnaud de l'Ariège

l'Europe, de l'Église et de la Papauté, je ne dis pas pendant dix-huit siècles, je ne dis pas depuis Charlemagne, je dis pendant un siècle seulement; qu'ils essaient cette histoire d'après leurs idées, nous verrons quelle Europe et quel univers ils auront au bout de cent ans, quelle France, quelle Angleterre, quelle Espagne, quelle Allemagne, quelle Turquie, quelle Italie, mais surtout quelle Religion et quelle Église..... Croient-ils donc que Dieu ne veille pas sur l'Église, sa divine épouse, d'un œil plus jaloux que le leur, et ne croient-ils pas qu'il ait la main plus puissante que leur faible bras?

Non, Dieu ne veut pas l'unité et l'indépendance italienne, telles que les veulent de modernes et téméraires réformateurs. Dieu veut avant tout l'unité et l'indépendance de son Église, Dieu veut ensuite l'union fraternelle de toutes les nationalités, de tous les États, de tous les royaumes de l'Europe et du monde, et les États neutres du Souverain Pontife sont une merveilleuse réalisation du plan divin. Dieu ne veut pas ce nationalisme étroit, exclusif, presque sauvage, qui ne verrait des compatriotes et des frères que dans ceux qui parleraient la même langue et obéiraient au même Souverain. Des hommes d'un républicanisme sincère qu'enthousiasme l'idée de fraternité universelle devraient comprendre l'admirable rôle accompli par le Pouvoir temporel du Saint-Siège dans ce travail de l'union des nationalités européennes sans fusion, d'indépendance nationale sans sauvage exclusivisme.

II. Mais ce n'est plus le territoire que l'on veut diminuer ou restreindre, c'est le Pouvoir temporel lui-même.

Et pourquoi?

1. Le Pouvoir temporel tel que le Pape l'exerce en ce moment, en plein dix-neuvième siècle, est un danger perpétuel pour l'Europe. C'est la révolution, c'est l'esprit révolutionnaire qui est le danger,

le grand et véritable danger de l'Europe. Dieu veuille qu'elle n'en ressente pas de nouveau les terribles explosions!

2. *Que le Pape donne au moins à ses sujets plus de libertés politiques.* Ne l'a-t-il pas fait, l'essai a-t-il réussi? Les libertés politiques vont-elles à tous les pays?

3. *Mais enfin, une concession! On demande au Pape, dans les provinces insurgées, les principes de la civilisation moderne, et entre tous les autres, le grand principe de la liberté de conscience.*

La liberté de conscience? Est-ce que le Pape force les consciences? Est-ce qu'il n'a pas dans ses États des hommes de toutes les religions? — Oui, mais on entend plus précisément par cet mot « *liberté de conscience* » la manifestation extérieure et publique, le libre exercice du culte et de la religion à laquelle on appartient. — Et dans quel pays cette liberté existe-t-elle d'une manière absolue et complète? Est-ce que l'Europe n'est pas encore partout assez chrétienne, pour que partout il y ait de grandes restrictions à tout culte non chrétien? Est-ce que l'observation du dimanche, par exemple, n'est pas commandée, sauvegardée par la loi en Angleterre, aux États-Unis, comme en Espagne, en Suisse, en Italie? Non, non ce n'est pas une prétendue loi naturelle qui n'est et ne sera jamais fixée, ce n'est pas la raison de Voltaire, ce n'est pas la profession de foi du vicaire savoyard, qui fixe la liberté religieuse de l'Europe. Malgré les tendances de certains esprits, Dieu ne le permettra pas, à moins que le socialisme et la barbarie ne viennent à triompher; oui, tout dans la vie politique et sociale de l'Europe se rattache plus ou moins à Jésus-Christ. Il y a de faux Christ, des Christ incomplets; mais enfin c'est toujours ce nom sacré qui domine.

Vous avez pu remarquer dernièrement dans une réponse faite à Monseigneur l'Archevêque de Florence par le chef politique

du gouvernement provisoire de Toscane, le passage suivant: « La liberté de conscience, c'est la liberté de culte compatible avec l'ordre public, et le gouvernement civil est le juge souverain de cette compatibilité. » Quel idéal de gouvernement que *l'ordre public et matériel*! et quelle liberté d'ailleurs sous un gouvernement qui pourrait devenir si facilement persécuteur! « À l'époque où nous sommes, ajoute le gouverneur, on ne trouverait plus de martyrs, ou du moins on ne trouverait plus de bourreaux. » Et quelques lignes plus bas il cite un témoignage de Rossi, le courageux ministre de Pie IX, tombé sous le fer de lâches assassins! Et il écrit non loin d'une ville récemment ensanglantée par un meurtre politique demeuré impuni!

O chère et malheureuse Italie, et c'est vous, le pays aux catholiques instincts et aux effervescentes passions, c'est vous qui deviendriez le pays de l'indifférence religieuse absolue, tellement absolue que tous les cultes se coudoieraient sans se heurter! Et c'est vous, Italie, chère et malheureuse Italie, terre classique du catholicisme, c'est vous qui ne pourriez plus supporter un gouvernement catholique, purement catholique, où les lois civiles relatives au mariage, par exemple, s'inspireraient du catholicisme, seraient fixées par le catholicisme? Vous ne le pourriez pas, notamment dans cet État romain qui a toujours donné le premier branle à la civilisation italienne, et qui, depuis trois cents ans surtout, s'est fait remarquer par les institutions les plus admirables et une foule de personnages, prêtres et laïques, aussi distingués par la profondeur du savoir que par l'habileté politique et administrative?

4. *Mais on veut dans les États du Saint-Père au moins assez de liberté de conscience pour ne plus voir se renouveler le fait Mortara.*

Et pourtant ce fait Mortara devrait être si simple pour un Chrétien! Hélas, si l'instinct social en Europe est chrétien, si les

croyances populaires sont chrétiennes, les idées de bien des personnes dans les classes instruites et élevées ne le sont presque plus. Nous supposons que l'enfant Mortara eût reçu l'assurance d'une magnifique fortune : mais sa famille mettait obstacle à l'exécution des volontés d'un bienfaiteur généreux. Le Pape l'a enlevé *momentanément* à ses parents jusqu'à douze ans, l'époque de sa première communion, pour qu'il puisse jouir des millions qui lui ont été offerts. Quel est de tous ceux qui blâment le plus amèrement le Souverain Pontife, celui qui, dans la supposition faite, ne l'approuverait pas ? Quel est le pays civilisé qui n'ait mis des lois restrictives à l'autorité paternelle dans l'intérêt bien entendu des enfants ? Eh bien ! ce ne sont pas des millions, ce n'est pas de l'or qui a été garanti au jeune Mortara ; c'est l'éducation chrétienne, c'est la grâce inestimable du Baptême, donné en danger de mort, dans des conditions prévues par la loi, loi violée par la faute du père ¹. O Chrétiens, enfants des martyrs qui mouraient en se glorifiant de ce nom, et vous criez à la violence, à l'injustice, à la barbarie !

5. *Cependant avec un territoire ou un pouvoir diminué, restreint, le Pape pourrait être si tranquille !*

Tranquille ? Qui est assez tranquille en Europe pour promettre et garantir au Saint-Siège dix ou vingt années de tranquillité ?

Le Pape tranquille ? Et qui vous a dit que c'était là l'idéal de sa situation et de sa mission. Conduite admirable de la Providence toute à l'encontre des idées humaines, mais qui se justifie par une longue épreuve ! Le Pouvoir temporel du Pape a été providentiellement voulu et établi pour maintenir son indépendance spirituelle, et partant la liberté de l'Église ; mais ce Pouvoir tem-

¹ Il est défendu aux Juifs dans l'État Pontifical d'avoir des servantes Chrétiennes.

porel a ses dangers au point de vue de la conscience pour celui qui l'exerce ; dangers de séduction, dangers d'orgueil, dangers de tranquille repos, et cependant il faut qu'il rentre plus facilement que tout autre dans les conditions évangéliques d'une royauté chrétienne. Dieu y a pourvu en l'entourant de menaces et d'orages. Sauf les deux ou trois siècles, dont nous avons parlé, pendant lesquels la Papauté suffisamment tranquille (quoiqu'elle ait eu encore bien des peines et des difficultés), s'est épanouie sur toute l'Italie centrale en magnifiques et vigoureuses institutions, le Pouvoir temporel des Souverains Pontifes a été pour eux une cause incessante, mais nécessaire, de tourments, de déboires et d'embarras ; et jamais le pouvoir exercé surtout à Rome ne fut plus menacé, plus contesté au moyen-âge que dans Rome même. Non, non, que les hommes ne se préoccupent pas tant de la tranquillité du Pape comme Souverain temporel : nous préférons Dieu et l'orage au calme avec la main de l'homme ; nous aimons mieux une tiare chancelante et doublée d'épines qu'un diadème assuré que ne paraîtrait plus couronner la croix !

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'expression de mon affectueux dévouement en Notre Seigneur.

Belley, le 11 Janvier 1860.

✠ PIERRE-HENRI *Évêque de Belley*

IL VESCOVO DI METZ

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Litteras, quas ad me Sanctitas Vestra *ex multa tribulatione et angustia cordis* scribere dignata est mense Iunio nuper elapso, nec non et gravissimam Allocutionem in Consistorio secreto die 26 Septembris habitam, non sine acerbo et intimo doloris sensu perlegi. Si enim, ex verbis Apostoli, *cum aliquid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra*, quanto maiore tristitia afficiuntur veri Christifideles maximeque Gregis Pastores et Episcopi, quando ipsummet corporis Ecclesiae visibile Caput sacrilegis manibus, ut olim *Qui dilexit nos et tradidit seipsum pro nobis*, veluti corona spinea dilaceratur et redimitur!

Iam vero ab eo tempore in dies crescunt tum impiorum furor, tum plurimorum etiam qui se Catholicos profitentur turpis ignavia, atque eorum qui Gentium dominantur coeci errores, ac Sanctae Sedis istorum necessariorumque iurium et Principatus nunquam salis lugenda desertio.

Sed e contra (quod utinam Sanctitati Vestrae solatio sit!) eo magis, Beatissime Pater, in Gallia ac potissimum in hac Metensi dioecesi excitantur erga amantissimum Patrem omnium et Cleri praecipue effusus amor, pia affectio, anxia sollicitudo, praesertimque fervidae et continuae ad Deum preces, ut ab Eo qui *imperat*

rentis et mari sedata quamprimum tempestate, fiat ubique tranquillitas magna, Sancta Romana Ecclesia, coeterarum Ecclesiarum magistra et mater, in suis iuribus unanimi omnium consensu vindicetur ac inconcussa stabiliatur, tandemque, secundum multitudinem dolorum suorum, in corde suo caelestes consolationes optimi Patris animam sanctissimam laetificent.

Quod ego in primis, Beatissime Pater, nunquam satis laudatam Vestram benignitatem, duobus fere abhinc annis, Romae expertus, dum quotidianis quamvis indignis precibus efflagito, nunquam ab eo proposito divelli aut tantillum amoveri passus sum aut deinceps patiar, quaecumque fuerint aut futurae, sint Gubernii sollicitationes, ut in mandatis publicis seu Litteris pastoralibus ad populum cyrae meae pastorali creditum, ne ullum quidem verbum excidere contingat, quod liceat interpretari velut deflendi istius belli, ut aiunt, Italiae, et omnium quae subsecuta sunt perversorum consiliorum laudem vel qualemeumque approbationem.

Quos ex intimo animo sensus dum profiteor, infirmitatis quidem meae conscius sed gratia divina fretus, in aeternum ero *ad commoriendum et ad convicendum,*

Beatissime Pater,

Metis, die 9 Octobris 1859.

Sanctitatis Vestrae,

Humillimus, devotissimus et obedientissimus Filius ac Servus

✠ PAULUS *Episcopus Metensis*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI METZ

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

PAUL-GEORGES-MARIE DU PONT DES LOGES,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE
APOSTOLIQUE, ÉVÊQUE DE METZ,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Le 8 Décembre 1857, nous assistions, Nos Très-chers Frères, à la Messe solennelle dans la chapelle Sixtine. Placé vis-à-vis du Vicaire de Jésus-Christ, nos regards ne pouvaient qu'avec peine se détacher de lui. Nous ne nous lassions point de contempler ce visage auguste sur lequel, nous vous l'avons déjà dit, brille comme une image de la bonté divine et de la sérénité du ciel. Or, pendant le saint-Sacrifice, des larmes abondantes tombaient de ses yeux. Elles coulaient doucement; car, ce jour-là, c'étaient des larmes de bonheur. Le saint Pontife se rappelait sans doute, avec une émotion qu'il ne pouvait contenir, qu'à pareil jour trois ans auparavant, environné, dans la basilique de Saint-Pierre, de deux cents Évêques accourus de toutes les parties du monde comme les députés de toute l'Église, Il avait proclamé, aux applau-

dissements de l'univers, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, et posé ainsi sur la tête de cette Reine du ciel et de la terre une nouvelle et brillante couronne.

À l'approche de cette même fête, ce touchant souvenir nous revient à la mémoire, Nos Très-chers Frères ; mais, cette année, avec un sentiment si profond de douleur, que nous éprouvons le besoin de l'épancher dans vos cœurs afin que vous l'adoucissiez en le partageant, et surtout afin que vous imploriez, avec un redoublement de ferveur, l'intercession toute-puissante de la Vierge Immaculée en faveur du Père commun des Fidèles et du Siège apostolique. Car, hélas ! ces joies saintes dont nous vous parlions tout à l'heure, se sont depuis changées en tristesse ! Notre Père bien-aimé répand encore des larmes ; mais ce sont aujourd'hui des larmes amères. À voir comment la Révolution se presse de travailler à son œuvre de bouleversement et de ruine, on dirait qu'elle a enfin trouvé *son heure* ¹. Résolue de renouveler le monde à sa manière, et de renverser toute autorité légitime, sous prétexte d'affranchir les peuples, elle dirige d'abord ses attaques contre le plus auguste et le plus élevé de tous les trônes. Elle sait bien que si elle parvenait à le renverser, elle creuserait par là même sous tous les autres un abîme où ils seraient bientôt engloutis. Déjà, par le moyen des sociétés secrètes, qui lui servent d'instrument, elle a réussi à souffler l'esprit de rébellion dans une partie des États Pontificaux, et une minorité factieuse, faible en nombre, il est vrai, mais puissante par son audace et par la terreur qu'elle inspire, s'est révoltée contre un Souverain dont la bonté n'est égalée que par l'ingratitude de ceux qui se sont faits ses ennemis. Là ne s'arrêteront pas ses entreprises sacrilèges. Elle ne s'en cache pas ; elle veut à tout prix détruire l'œuvre de Pepin et de Charlemagne, cette œuvre digne de la grandeur de leur génie et de leur foi, cette œuvre qui a reçu la consécration

¹ Luc. XXII, 53.

des siècles et la sanction de tous les monarques de l'Europe, cette œuvre au maintien de laquelle sont intéressés deux cent millions de catholiques, cette œuvre, rappelons-le en passant à la gloire de l'Église de Metz, à laquelle a eu l'honneur de concourir par la belle mission dont il fut chargé, un de ses plus saints et plus illustres Évêques, saint Chrodegand ¹.

En présence de ces dangers, menaçants pour l'Église et pour la société, pouvions-nous demeurer indifférent? Pouvions-nous nous contenter de gémir dans le secret de la prière? Non, Nos Très-chers Frères, nous ne l'avons point pensé. Nous devons au Vicaire de Jésus-Christ une nouvelle protestation d'amour, d'inébranlable fidélité et de dévouement sans bornes; nous devons au vénérable Clergé et au peuple si catholique de notre Diocèse, nous nous devons à nous-même de consoler notre Père affligé, en lui offrant un nouvel hommage de vos sentiments et des nôtres, et en lui donnant une fois de plus l'assurance solennelle, avec les paroles de saint Paul, que nous étions à lui à la vie et à la mort, *ad commoriendum et ad convivendum* ². C'est ce que nous avons fait par une lettre du 9 Octobre dernier. Trois jours après, nous adhérons à la noble protestation de Monseigneur l'Évêque d'Orléans.

La réponse du Souverain Pontife ne s'est pas fait attendre, Nos Très-chers Frères, et nous considérons comme un devoir de vous la communiquer. Elle est si paternelle et si douce, qu'elle

¹ Cum à Longobardis, Ravennate potitis exarchatu, urbs Romana iam vicinque illi castra vehementius opprimerentur, ac Summus Pontifex Stephanus Francorum regis potentissimam rogaret intercessionem, ipse Chrodegangus a Pippino omnique procerum coetu electus est, Romamque directus. Inde Papam, ut cunctorum vota anhelabant, ad Gallias evocavit, regemque contra Aistulphi tyrannidem accingens; ut supradictus exarchatus pluraque beati Petri patrimonia Romanæ Ecclesiæ restituerentur, iuge studium et operam impendit. Ob quæ præclara Apostolicæ Sedi præstita obsequia, pallio archiepiscopali ornatus est. (Proprium Sanctorum Ecclesiæ Metensis.)

² II. Cor. VII, 3.

nous semble une continuation des bontés dont l'auguste Pie IX nous a naguère comblé dans la ville éternelle. Vous la lirez avec attendrissement et respect ; vous y apprendrez que ce que nous avons dit de votre attachement filial, de vos inquiétudes, de vos ferventes prières, a consolé le Saint-Père et apporté quelque adoucissement à ses douleurs. Vous y puiserez surtout de nouveaux motifs de redoubler vos bonnes œuvres et vos supplications pour la cause sacrée du Saint-Siège et de l'intégrité de sa souveraineté et de ses droits.

Qui, Nos Très-chers Frères, dans de si graves conjonctures, ne nous laissons point de prier. Prions, afin que, selon les expressions pleines de mansuétude et de charité du Vicaire de Jésus-Christ, « Dieu daigne, selon les richesses de sa miséricorde, ramener, par sa grâce toute-puissante, tous les ennemis de l'Église » et du Siège apostolique dans les sentiers de la vérité, de la justice et du salut. » Prions en union avec l'Église universelle qui, en ce moment, d'un pôle à l'autre, adresse au ciel des vœux unanimes en faveur de son Chef vénéré, de Celui qui lui représente son divin Fondateur lui-même. Prions en union avec le saint Pontife qui, comme Moïse, placé au sommet de la montagne, tient les yeux et les mains continuellement élevés vers le ciel d'où il attend et d'où lui viendra assurément le secours ¹. Laissons l'impiété se glorifier vainement dans sa force et dans l'habileté de ses complots ; laissons-la se railler de la faiblesse d'un Monarque désarmé, d'un Vieillard presque abandonné. Ah ! Nos Très-chers Frères, combien elles sont plus puissantes que toutes les armées, les larmes et les prières du Pontife du Très-Haut ! Écoutez plutôt ce qu'en pensait saint Bernard écrivant à un Pape qui avait été son disciple : « Qu'il craigne, disait-il, le pouvoir de vos prières, Celui de qui vos remontrances n'ont obtenu que des mépris ! » Qu'il se considère comme l'objet du courroux non d'un homme,

¹ Ps. CXX, 1.

« mais de Dieu même, celui contre qui Vous êtes courroucé ! Enfin, que celui qui ne vous a pas écouté tremble que Dieu ne « vous écoute, et ne prononce contre lui. » *Timeat orationem, qui administrationem contempsit. Cui irascaris tu, Deum sibi iratum, non hominem putet. Qui te non audierit, auditurum Deum, et contra se, paveat.* (De consider. Lib. IV, Cap. VII.)

À ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les Chanoines et Chapitre de notre Église cathédrale, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Une Octave de saluts sera célébrée dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, pour demander, par l'intercession de l'Immaculée Vierge Marie, le retour de l'ordre dans les États pontificaux, et le rétablissement du Saint-Siège dans l'intégrité de ses droits et de sa souveraineté temporelle. Cette Octave commencera le deuxième dimanche de l'Avent, où se célèbre *in choro* la fête de l'Immaculée Conception, et se terminera le dimanche suivant. Au salut, qui aura lieu le soir à l'heure indiquée par MM. les Curés, on chantera, avant le *Tantum ergo*, le Psaume *Miserere* et l'antienne *Inviolata*, et après le *Tantum ergo*, l'on ajoutera à l'oraison : *Deus, qui nobis sub Sacramento* l'oraison *pro Papa* sous la même conclusion.

ARTICLE II.

Nous exhortons tous les Prêtres de notre Diocèse à réciter à la Messe l'oraison *pro Papa* lorsque la rubrique indique une oraison *ad libitum*, et les pieux Fidèles, particulièrement les personnes vivant en communauté, à offrir souvent leurs communions et leurs bonnes œuvres aux intentions ci-dessus exprimées, tant que durera ce temps d'épreuves pour l'Église et pour le Saint-Siège.

Et sera notre présent Mandement, ensemble la Lettre que notre Saint Père le Pape nous a adressée, lu et publié au prône de la Messe paroissiale, le dimanche qui suivra sa réception, dans toutes les églises de notre Diocèse, et dans les chapelles des Séminaires, Collèges et Communautés religieuses.

Donné à Metz, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing du Secrétaire de notre Évêché, le 21 Novembre de l'an de grâce 1859, en la fête de la Présentation de la Sainte-Vierge.

✠ PAUL *Évêque de Metz*

Par mandement de Monseigneur

THOMAS Chan., *Secrétaire*

IL VESCOVO ED IL CAPITULO DI SAINT-DIÉ AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Quam intimo animi dolore, quam piis affectibus, Ego, Clerusque meus, et omnes huius Dioecesis boni Fideles amaritudini Vestrae amarissimae communicemus; quae vota, quas supplicationes Domino illi Omnipotenti, qui imperat ventis et mari, et obediunt ei, ex imis praecordiis offeramus, Sanctitati Vestrae manifestare non praetermisi, in iis Litteris quas nuper, post collatas amplissimas *Sororibus de Providentia nuncupatis* gratias, corde devotissimo mittebam.

Quoniam vero res in peius de die in diem adducuntur, et perditorum hominum superbia simul ac nequitia ascendit semper, haud possum, quin iterum Beatitudini Vestrae tot et tantis acerbitatibus et molestiis angustiatæ, aliquid solatii, pro parvitate mea, afferre enitar.

Si quid patitur unum membrum, ait Apostolus, compatiuntur omnia membra: quomodo igitur omnes nos, oves Vestrae, agni Vestri, filii Vestri non ureremur, dum caput nostrum, Pater, Pastor, Princeps gregis Dominici impiis undique conatibus impetitur, et haereditas sacra, regium patrimonium Petri, bono religionis, libertati-que Apostolatus Vestri pernecessarium, convellitur et discerpitur!

In hoc tam flagitioso turbine, levamus oculos nostros in montes unde profecto veniet auxilium nobis et Vobis. Sed auxilium nostrum a Domino qui fecit coelum et terram; qui irridet gentes frementes, et subsannat populos meditantes inania et iniqua: qui

convertit inimicos retrorsum; qui fulgurat coruscationem et dissipat eos, emittit sagittas suas et conturbat eos.

Altissimum ergo posuimus refugium nostrum. Parens enim ego, filius vester, verbo vestro, tuli thuribulum, et praecepi populo meo, ut pro votis vestris, effusis supplicationibus et lacrymis placaret iram egressam a Domino, et plagam desaevientem poenitentia cohiberet.

Inimici Sanctae Matris Ecclesiae, in curribus et in equis, nos autem in nomine Dei nostri invocamus. Propterea obligabuntur isti et cedent, sed Sanctitas Vestra surget et erigetur.

Eriget Illam utique dux noster Christus, ex quo pridem, Beatissime Pater, ceciderunt vobis funes in acerbis, sed mox, uti speramus, uti confidimus, cadent tandem in praeclaris, in consolatoriis, in pacificis. Eriget Illam Beatissima Mater et Virgo cui fecistis magna in potentia vestra; ecce enim per Vos Immaculatam eam dicent omnes generationes. Teterrimus anguis insidiatur calcanéo vestro, et ipsa conteret caput eius.

Haec Beatitudini Vestrae humiliter et peramanter dicenda volui, non ego solus, sed et mecum Capitulum huius Ecclesiae Cathedralis sancti Deodati, et in Capitulo Clerus Dioecesis universus.

Dignetur Sanctitas Vestra hanc paginam nostri doloris, amoris, filialisque subiectionis nostrae testem, animo benigno excipere, et Apostolicam ac paternam bonorum omnium auspicem, benedictionem importire,

Beatissime Pater,

Sancti Deodati, 5 Novembris 1859.

Sanctitalis Vestrae,

Humillimis, devotissimis et obsequentissimis Filiis,
✠ LUDOVICO-MARIAE Episcopo Sancti Deodati

(Seguono le altre firme.)

MANDAMENTO

DEL VESCOVO DI SAINT-DIÉ

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

LOUIS-MARIE-JOSEPH-EUSÈBE CAVEROT,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE SAINT-DIÉ,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Les événements douloureux dont une portion des États Pontificaux est en ce moment le théâtre, nous imposent un devoir que nous ne saurions émettre sans manquer à nos engagements les plus sacrés, et sans faillir à la confiance que vous avez placée en Nous, Nos Très-chers Frères, et qui fait notre appui et notre bonheur.

Lorsqu'un membre du corps de Jésus-Christ est dans la souffrance, dit l'Apôtre Saint Paul, tous les autres membres partagent et ressentent sa douleur ¹. Or, aujourd'hui, ce n'est pas dans un de ses membres que le corps de l'Église se trouve atteint; c'est dans son Chef auguste et vénérable. C'est Pierre, non pas encore, il est vrai, jeté dans un cachot, ni chargé de chaînes; mais insulté, mais trahi par des enfants ingrats. Ils ne demandent point encore

¹ I. Cor. XII, 26.

qu'il soit crucifié ¹; mais dans leur révolte sacrilège, ils s'écrient: nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous; *nolumus hunc regnare super nos* ².

Celui-là cependant, c'est ce Pie IX, dont l'avènement fut salué par les acclamations de l'Europe entière; dont le nom ne se prononçait qu'avec un enthousiasme plein de respect: Pie IX, l'amour de son peuple, la gloire de l'Église, et pour l'impartiale postérité, l'immortel honneur de l'Italie! Celui-là, c'est le Pontife courageux et magnanime dont les premiers jours de règne furent signalés par les réformes les plus sincères et les mesures les plus généreuses. Celui-là, c'est le Père dont la première parole fut une sentence de pardon, dont le premier acte fut de briser les barrières qui fermaient à des exilés l'entrée de la patrie. Voilà celui que des pervers et des aveugles repoussent, et qui, pour la seconde fois, voit se tourner contre lui ceux-là même qui furent l'objet de sa clémence et de ses bienfaits.

Lorsqu'éclata cette rébellion si coupable, le Souverain Pontife épancha sa douleur dans une Encyclique adressée à tous les Évêques du monde catholique, et réclama le secours tout-puissant de la prière universelle. Mais, au moment même où nous parvint ce document empreint d'une tristesse pleine de majesté, dont vous allez entendre la lecture, la paix, si sage et si glorieuse de Villafranca, venait d'être conclue. Ce traité, vous le savez, donnait non seulement une nouvelle consécration aux droits du Saint-Siège sur son domaine temporel, mais il ajoutait un rayon de plus à l'auréole de notre commun Père; nous crûmes donc, comme beaucoup d'entre nos vénérables Collègues, que le but indiqué par l'Encyclique était atteint, et nous ne voulûmes point vous contrister par l'expression d'angoisses qui nous semblaient avoir enfin trouvé leur terme.

¹ Matth. XXVII, 23.

² Luc. XIX, 14.

Nous nous trompions, hélas ! L'esprit du mal n'avait pas dit son dernier mot : il ne déposa point les armes ; il s'établit en maître dans les plus riches provinces du patrimoine de l'Église, et voilà que, par l'obstination de sa révolte, *le fort armé*¹ cherche à paralyser les généreux desseins dont la révélation avait comblé de joie tous les cœurs catholiques.

Loin de nous assurément la pensée de dicter des conseils au Prince dont l'éternel honneur sera d'avoir, en des jours mauvais, restauré la Puissance Pontificale. À lui de diriger, de maîtriser les événements par sa force et par sa prudence. À nous de lever les mains en haut, et de l'aider par nos prières à surmonter les difficultés dont il se plaignait naguère², et que l'enfer et les passions des hommes lui suscitent ; à nous de consoler par notre amour, par notre vénération douloureuse, le cœur si affligé, si méconnu, du plus doux des Pontifes et du meilleur des Pères ; à nous d'obtenir par nos supplications, la cessation de tant d'épreuves, et le retour, la conversion de ces fils de contradiction auxquels il ne cesse de tendre les bras : *expandi tota die manus meas ad populum incredulum et contradicentem mihi*³.

Prenons donc en main les armes du Chrétien, Nos Frères bien-aimés. *Ces armes de notre milice*, dit l'Apôtre, *ne ressemblent en rien aux armes de la chair*. Essentiellement pacifiques, elles se nomment la prière, les gémissements, la pénitence, l'aumône, le divin et redoutable sacrifice. Mais tout impuissantes qu'elles paraissent à la sagesse humaine, à l'orgueil humain, elles sont invincibles, parce que la puissance de Dieu même réside en elles : *Arma militiæ nostræ non carnalia sunt sed potentia Deo*⁴. Aussi gardons-nous de laisser la méfiance et le découragement péné-

¹ Luc. XI, 21.

² Réponse de S. M. au discours de S. Ém. le Cardinal Archevêque de Bordeaux.

³ Is. LXV, 2.

⁴ II. Cor. X, 4.

trer dans nos âmes. Le trône temporel de Pierre peut être ébranlé par le souffle infernal ; mais il est trop nécessaire au monde, pour que Dieu permette à la tempête de l'engloutir. L'Église, d'ailleurs, n'en est point à ses premières lutttes, ni le Pontificat suprême à ses premières larmes ; l'Église au contraire et la Papauté se fortifient dans le combat, et jusque dans la défaite ; leur faiblesse apparente est le secret de leur durée : et le triomphe momentané de leurs ennemis a toujours préparé à l'Épouse bien-aimée du Sauveur une gloire plus éclatante, une paix plus profonde, et des conquêtes plus glorieuses.

(*Segue l'Enciclica del Santo Padre.*)

À ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les Chanoines et Chapitre de notre Cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

À toutes les bénédictions du Saint-Sacrement qui seront données d'ici à la nouvelle année, l'on chantera, immédiatement avant l'hymne *Tantum ergo*, l'antienne *Sub tuum* suivie du verset *Ora pro nobis*, et de l'oraison *Concede nos*, puis du verset *Oremus pro Papa nostro Pio*, *¶ Dominus conservet eum*, etc., et de l'oraison *pro Papa*.

ARTICLE II.

Jusqu'à nouvel ordre les Prêtres ajouteront chaque jour à la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE III.

Nous invitons les personnes pieuses à réciter chaque jour, aux intentions ci-dessus indiquées, une dizaine de chapelet, et à

offrir une ou plusieurs communions. Les congrégations et associations de piété réciteront à chacune de leurs assemblées un *Pater* et un *Ave*, et Nos chères Filles les Religieuses feront, chaque semaine, une communion extraordinaire pour Notre Saint Père le Pape.

Sera notre présent Mandement, lu et publié dans toutes les Églises et Chapelles de notre Diocèse, à la Messe paroissiale, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Saint-Dié, en notre palais épiscopal, sous notre seing, notre sceau, et le contre-seing du Secrétaire général de notre Évêché, le 25 Octobre de l'an de grâce 1859.

✠ LOUIS-MARIE *Évêque de Saint-Dié*

Par mandement de Monseigneur

BALLAND Chan. hon., *Secrétaire général*

IL VESCOVO DI STRASBURGO AL SOVRANO PONTEFICE

SANCTISSIME PATER,

Desolatione desolata est Ecclesia sancta Dei, ex quo attonitis populis notum factum est, quid adversus thronum Petri ausa sit impia perditorum hominum coniuratio. Stupent ac lugent Fideles; et undique gentium ad Deum totius consolationis deferuntur supplicationes et vota, ut tantae impietati finem imponere et Sanctae Sedis apostolicae inimicos humiliare dignetur. Aequissimum enim est, ut dolente Patre condoleant filii; et ut Clerus atque populus magno consensu et sancta amoris concordia conspirent ad salutem et incolumitatem Summi Pastoris, cuius est pascere agnos et oves.

Nos vero, qui nullis nostris meritis, sed sola Dei miserentis gratia de plenitudine potestatis apostolicae accepimus et in partem sollicitudinis vocati sumus, intimo cordis affectu tribulationes cunctas persentiscimus et cum Sanctitate Tua communicamus; nec possumus quin nostrorum in Episcopatu collegarum exempla secuti, palam protestemur contra iniquas coniuratorum adgressiones, quibus nec pudor, nec ullus iam est humanitatis sensus. Filios Pontificis se negant, et tyrannorum servos se iactant. Ast qui habitat in caelis irridebit eos et Dominus subsannabit eos.

Sane quidem de solo principatu terreno huc usque certamen esse proclamant. Verumtamen, quis non horreat venenum aspidum sub labiis eorum? Caecis quoque clarum, quo spiritu, quo sensu, quo fine clament, scribant et agant. Quo dirigatur impetus, quo vibrata tela, neminem fallit. Sed cum adversus Christum pugnent,

certe gloriosos Vicario Eius parant triumphos. Commota iam est Gallia, commota Germania, commota Europa; et in hac ipsa commotione populorum subitanea, qua, una mente ac una voce, devotos ac memores testantur animos erga communem omnium Patrem, novo utique splendore in mundo refulget maiestas Pontificis; et exaltatus in cruce omnia trahit ad seipsum.

Dolenter comperimus, qua fronte, qua violentia, quo furore provincias auctoritati pontificiae subiectas vastare et ad rebellium invitare nituntur ambitiosi factionum moderatores. Sed pactum cum inferno non stabit. Non auferetur sceptrum Pontificis, qui regnat in nomine Eius, per quem reges regnant, et legum conditores iusta decernunt. Tantam Tibi, Beatissime Pater, illatam iniuriam aequo animo certe non ferent, qui Ecclesiae Catholicae filios se confitentur et protectores, optime intelligentes quanti sua intersit, ut salvum integrumque sit et maneat patrimonium Petri, quod non sine provido Dei disponentis consilio Ecclesiae Romanae adnexum constanter reveriti sunt reges et principes, et quod origine, antiquitate, destinatione et saeculorum sanctione omnia regna mundi longe supereminet. Nutarent regna, ruerent imperia, nec firma iam staret ulla rerum proprietas, si dominatione sua fas esset spoliare Principem, qui super omnes est et cui similis alter in orbe terrarum non est.

Dignetur Sanctitas Tua hanc animi nostri solemnem declarationem et nostrae erga Cathedram Petri observantiae testificatam voluntatem pio favore suscipere, atque nobis et universo Clero nostro et populo fidei, nostrae sollicitudini commissis, pro felici statu Sanctae Romanae Ecclesiae sine intermissione orantibus benedictionem apostolicam benigne largiri.

Sanctitatis Tuae,

Argeutorati, die 18 Octobris 1859.

Obsequentissimus et addictissimus Servus et Filius

✠ ANDREAS *Episcopus Argentinensis*

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI STRASBURGO

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

Vous venez d'entendre ¹, Nos Très-chers Frères, le cri de détresse échappé de la bouche de notre bien-aimé Souverain Pontife: Que pourrions-nous ajouter à ces paroles si navrantes pour vous dépeindre, dans toute leur étendue, les maux qui affligent son cœur paternel? Adorons les décrets de la Providence qui sait tirer le bien du mal, et qui ne permet le triomphe passager des méchants que pour éprouver les bons et pour faire mieux éclater la puissance de son bras au moment fixé par sa miséricorde. En attendant ce moment, prosternons-nous avec humilité et confiance devant les autels pour conjurer le suprême dispensateur des grâces d'abréger ces jours d'épreuve et de protéger le vénéré Pontife qui lutte avec tant de calme et de dignité contre la tempête que l'enfer a déchaînée contre Lui. Prions le Seigneur qu'il daigne éclairer de sa lumière ces esprits égarés qui, selon la parole si pleine d'indulgence du Saint-Père, ne savent ce qu'ils font et qui obéissent aveuglément à l'impulsion qui leur est donnée par les éternels ennemis de Dieu et de l'Église.

À ces fins, après en avoir conféré avec Notre vénérable Chapitre de la Cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

¹ Si reca nel principio l'Allocuzione del Santo Padre.

ARTICLE I.

Un salut du Saint-Sacrement aura lieu dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, à l'issue des Vêpres, pendant trois dimanches, pour attirer la protection de la Vierge immaculée sur l'Église de Rome et sur le Souverain Pontife. Ce *triduum* de prières commencera le dimanche qui suivra la réception de la présente.

ARTICLE II.

On chantera chaque fois une antienne du Saint-Sacrement, le Psaume 120 : *Leravi oculos meos*, le *Parce, Domine*, le *Sub tuum* et le *Domine, salvum fac*. Les prières seront terminées par la bénédiction avec le Saint-Sacrement exposé dans l'ostensoir.

ARTICLE III.

À partir du jour de la réception de la présente et jusqu'à la fin du *triduum*, tous les Prêtres ajouteront à la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE IV.

Les Fidèles sont invités à offrir aux mêmes intentions une communion.

Et sera la présente Lettre lue en chaire le dimanche qui en suivra immédiatement la réception.

Strasbourg, le 18 Octobre 1859.

✠ ANDRÉ Évêque de Strasbourg

Par mandement de Monseigneur

Bior Chanoine, Secrétaire

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI VERDUN

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

LOUIS ROSSAT,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE.
ÉVÊQUE DE VERDUN,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Quand la tête souffre, tout le corps est malade ; quand le pasteur est frappé, tout le troupeau est en danger ; quand le père est dans l'affliction, la famille entière est dans le deuil. Qui donc, parmi nous, pourrait rester insensible lorsque l'auguste Chef de l'Église universelle, le Pasteur suprême et le Père commun de tous les Fidèles, menacé et atteint déjà dans ses droits les plus sacrés, fait entendre à l'univers catholique les accents de la douleur dont son cœur est oppressé ?

Vous ne l'ignorez pas, Nos Très-chers Frères, les jours mauvais se sont levés de nouveau sur les États Pontificaux. Les mêmes hommes qui, dans un passé dont on aimait à perdre le souvenir, ont forcé le magnanime Pie IX à prendre le chemin de

l'exil, recommencent aujourd'hui leurs coupables manœuvres. Sans respect pour l'autorité, dix fois séculaire, du plus débonnaire des Monarques, sans tenir compte de ce que la foi et la sagesse de nos pères ont établi pour sauvegarder la dignité du Vicaire de Jésus-Christ et garantir l'indépendance de son gouvernement spirituel, ils veulent ravir au Saint-Père ses domaines et son titre de Souverain temporel, et l'œuvre de spoliation est déjà commencée. Entreprise aussi téméraire que sacrilège, et qui, si elle était consommée, serait grosse pour l'avenir de malheurs incalculables!

Qui ne voit, en effet, Nos Très-chers Frères, que méconnaître ou violer le droit le plus antique comme le plus légitime et le plus incontestable, c'est mettre en péril tous les droits; c'est relâcher tous les liens moraux, ébranler tous les trônes, rouvrir l'abîme des révolutions, préparer au monde des maux sans nombre et sans fin?

Mais écoutons le Saint-Père révéler lui-même ses tristesses et ses alarmes, dans un langage empreint tout à la fois de majesté, de mansuétude et de profonde douleur.

(*Segue l'Allocuzione.*)

Vous le voyez, Nos Très-chers Frères, le mal déjà fait est grand, et celui qui menace l'Église est plus grand encore. À tant de maux quel remède? La prière, la prière à laquelle Dieu lui-même a promis de tout accorder ¹.

Aux premiers jours du christianisme aussi, Pierre était persécuté: il était dans les fers, on se promettait sa mort, et, avec elle, la ruine de l'œuvre naissante du Sauveur. Mais l'Église priait; *elle priait sans relâche* ², dit l'historien sacré, sans laisser

¹ Omnia quaecumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis. (Marc. XI, 24.)

² Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo. (Act. XII, 5.)

défaillir sa foi ni sa confiance. La prière triompha : Dieu envoya son ange, et Pierre fut délivré.

Imitons cet exemple, Nos Très-chers Frères, prions avec foi, confiance et persévérance. Et si Dieu n'envoie pas visiblement son ange, il enverra, par le ministère des saints Anges, de salutaires inspirations, de sages conseils à ceux qui président aux destinées des peuples ; il guérira les peuples eux-mêmes de l'esprit d'imprudence et de vertige qui les perd, et, par un de ces retours impossibles à l'homme, mais qui ne coûtent rien à *la droite du Très-Haut* ¹, les choses changeront de face, le calme succèdera à la tempête, la joie aux larmes, et il n'y aura plus sur nos lèvres comme dans nos cœurs que la bénédiction et l'action de grâces ².

À ces causes, et après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les Chanoines et Chapitre de notre église Cathédrale,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

À partir de la publication du présent Mandement, jusqu'à l'entier rétablissement de l'autorité du Saint-Père, tous les Prêtres ajouteront à la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE II.

Pendant trois dimanches consécutifs, à partir de celui qui suivra la Toussaint, on chantera dans toutes les paroisses à l'issue des Vêpres, et dans les chapelles ou annexes, à l'heure qui sera jugée la plus convenable, le *Miserere* et le *Sub tuum*, qui seront suivis du verset ordinaire et de l'oraison *Concede* avec l'oraison *pro Papa*, *sub eadem conclusione*, ensuite le *Tantum ergo*, avec

¹ Haec mutatio dexteræ Excelsi. (Psal. LXXVI.)

² Tob. III, 22 et 23.

les verset et oraison correspondants, et la bénédiction du Saint-Sacrement.

À tous les autres saluts, jusqu'à nouvel ordre, on ajoutera à la dernière oraison, sous une même conclusion, l'oraison *pro Papa*.

ARTICLE III.

Les personnes pieuses et les Communautés religieuses sont invitées à faire une communion par semaine dans les mêmes intentions.

Et sera notre présent Mandement lu en notre Église cathédrale, après l'évangile de la grand' Messe, et dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, le jour de la Toussaint.

Donné à Verdun, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire général de notre Évêché, le 28 Octobre, jour de la fête des Apôtres Saint-Simon et Saint Jude, 1859.

✠ LOUIS *Evêque de Verdun*

Par mandement de Monseigneur

DASCIER *Chanoine, Secrétaire général*

PROVINCIA ECCLES. DI BORDEAUX

L'ARCIVESCOVO ED I VESCOVI

RIUNITI IN CONCILIO PROVINCIALE NELLA CITTÀ DI AGEN

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Episcopi provinciae Burdigalensis, una cum Metropolitano suo Sanctae Romanae Ecclesiae Cardinali, Aginni in provinciali Synodo congregati, antequam ad alia decreta conficienda et evulganda procedant, primum illud, *de Sancta Sede Romana et Summo Pontifice*, hac ipsa die in Ecclesia Beatae Mariae de Bono Occursu ab ipso Cardinali Metropolitano dedicata, promulgari voluerunt.

Quis, in praesentibus rerum adiunctis, fuerit omnium nostrum affectus et amor, quantaque simus filiali compassione pressi, satis, ut speramus, Paternitati Vestrae erit apertum.

Faxit ergo Deus ut, quod unanimi Patrum consensu emissum est decretum, a Vestra Beatitudine, reverentiae et devotionis testimonium habeatur.

Ita vovent, apostolicam Benedictionem enixe postulantes,

Beatissime Pater,

Aginni, die 11 Septembris 1859.

Sanctitatis Vestrae

Obsequentissimi et devotissimi Filii, in concilio Aginnensi congregati

- ✠ FERDINANDUS *Cardinalis* DONNET *Archiepisc. Burdigalensis*
- ✠ IOANNES *Episcopus Petrocorensis et Sarlatensis*
- ✠ IOANNES *Episcopus Aginnensis*
- ✠ AUGUSTINUS *Episcopus Imae Telluris*
- ✠ LUDOVICUS-EDUARDUS *Episcopus Pictaviensis*
- ✠ ANTONIUS-CAROLUS *Episcopus Engolismensis*
- ✠ FRANCISCUS-AUGUSTINUS *Episcopus Lucionensis*
- ✠ IOANNES-FRANCISCUS *Episcopus Rupellensis et Sansonensis*

SCHWINDENHAMMER *Superior generalis Congregationis S. Spiritus et Imm. Cordis Mariae, Illūi ac Rūi D. D. Armandi Rūi Episcopi S. Dionysii in Insula Unionis Procurator.*

GUESDON *Vicarius generalis, Procurator Illūi et Rūi D. D. Ludovici Martini Episcopi Dioecesis S. Petri et Arcis Gallicae, in Insula Martinica.*

DECRETO DEL CONCILIO PROVINCIALE

De Sancta Sede Apostolica et Romano Pontifice.

Filiorum Ecclesiae, immo et pastorum, simul ut in unum conveniunt, ea debet esse communis omnium voluntas ut, oculis in Deum primum erectis, mox ad Patrem aspiciant qui Christi vices in terras agit et pro ipso legatione fungitur. Nos vero in hac Synodo Aginnensi feliciter congregati, ad supremum Ecclesiae caput eo promptius mente et animo dirigimur quod ab ultimo nostro in civitate Petrocorensi Concilio, inter gravissimas subinde exortas tempestates, non defecerunt verba, decreta, allocutiones et litterae Apostolicae, quibus, aequae ac pacatissimis in Ecclesia annis, pius pastor gregem sibi commissum pabulo sanae doctrinae enutrire ac lumine boni consilii illustrare et regere non destitit. Verba haec in corde omnium servari, haec decreta ad populorum nostrorum notitiam devenire, has litteras et constitutiones Apostolicas promulgari, et in praxim adduci, erit praecipuus permultorum huiusce quarti nostri Concilii decretorum scopus. Ita enim verus elucebit erga Sanctam Sedem noster affectus, vera semper comprobabitur erga Pontificem Romanum et successorem Sancti Petri filialis reverentia, si diligimus eum et mandata eius custodimus.

Quidni vero afflictissimi Patris priora gaudia regerere fas sit? Duobus enim vix abhinc annis, dum pro singulari sua erga Immaculatam Sanctissimamque Dei Genitricem Virginem Mariam pietate, religiosissimum augustissimumque Lauretanum templum venerabundus

adiret, ac deinde ad invisendos Pontificiae suae ditionis populos primarias Apostolici patrimonii civitates peragraret, omnes undique omnium quacumque transivit locorum, omnes omnium ordinum, omnes omnium aetatum, tam egregias erga Pontificem ac Regem suum pietatis, fidei omnimodaeque observantiae significationes manifestare laetati sunt, ut hoc ipsius iter Sanetissimae nostrae religionis pontificatusque Romani perpetuus solemnisque videretur triumphus. Neque omittebat interea Pastor sagacissimus ea sive statim et extemplo peragere ac statuere, sive memoriae suae ac consilio committere, quae ad ipsorum populorum religionem magis magisque excitandam et fovendam, atque ad maiorem eorum in temporariis quoque rebus utilitatem promovendam commodaque procuranda conducere existimabat.

Audire est verba piissimi Pontificis ac zelantissimi Principis amplissimum Cardinalium caetum de tot et tantis sui itineris fructibus alloquentis: « Nunquam vero, aiebat, desinemus in humilitate cordis nostri enixe orare et obsecrare, ut tam populos quos nuper invisimus, tum alios civili huius Apostolicae Sedis principatui subiectos uberrimis quibusque divinae suae gratiae donis volens ac propitius semper cumulet, eosque sanctissima sua fide, spe, caritate, ac solida pietate, omniique vera virtute quotidie magis repleat, illorumque labores, industriam, commercium coelesti suo favore dirigat, adiuvet, fortunet, ac det illis omnem de rore caeli, et de pinguedine terrae abundantiam, et ipsos carissimos nobis populos omnipotenti sua virtute a pestifera tot serpentium errorum contagione defendat, atque a nefariis impiorum hominum insidiis, fallaciis et molitionibus tueatur et eripiat. »

Quod ut averteretur malum, simulque debitae Deo gratiae redderentur, publicas preces cum Indulgentia in forma Iubilaei per universum orbem indicendas auctoritate Apostolica mandabat. Ex hoc autem opportunissimo Iubilaeo quot quantaque religioni ac salutis animarum per multas huiusce provinciae partes incrementa accesserint, nemini inficiandum.

Ecce autem in agrum Domini tam vigilanter excultum *super-venit inimicus homo et superseminavit zizania*. Non modo enim pacem inter Christianos principes turbatam ingenuit, ipsamque a Deo iterum iterumque efflagitandam totis viribus conclamavit Pontifex, vicariam illius gerens operam qui resurgens a mortuis et in coelum ascendens pacem reliquit discipulis suis; sed et insuper ad gravissimum dolorem quo, cum bonis omnibus, propter bellum inter catholicas nationes excitatum premebatur, maximus accessit moeror ob luctuosam rerum conversionem ac perturbationem quae in nonnullis pontificiae ditionis provinciis nefaria impiorum aliquot opera ac sacrilego prorsus ausu nuper evenit.

Dum autem in tanto rerum turbine ad fratres suos Episcopos per totum orbem sparsos Sanctissimus Pontifex sese convertit, ut aliquod dolori suo solatium quaerat, et iam, ut ipse ait, ex ipsisimis suis litteris non parum solatii percipit, confidens nempe nos desideriis curisque suis cumulate responsuros; nos equidem omni qua possumus filialis animi observantia et amore, tot et tantis amantissimi patris ac pastoris amaritudinibus condolemus, cunctosque Fideles curae nostrae commissos enixe hortamur, ut suarum nostrarumque precum et orationum quasi manufacta vis Deo inferatur, sicque optatissimus ille quamprimum elucescat dies quo et ipsos filios resipiscentes atque ad officium reductos iterum paterno sinu regius pastor cum gaudio excipiat, et omni perturbatione sublata ordinem tranquillitatemque in tota Pontificia ditione restitutam videre possimus.

Interea, cum perversis quibusque fraudibus et artibus, sed praesertim fraudulentis calumniosisque permultis editis libellis, bonorum ipsorum catholicorumque mentes a vera sentiendi ratione nonnunquam dimoveantur, nos cum ipsomet Summo Pontifice iterum palamque edicimus necessario servandum esse Sanctae Romanae Sedis civilem principatum, ut in bonum religionis sacram potestatem sine ullo impedimento exercere possit. Plena itaque mentis ac cordis nostri gratitudine Sanctissimo Christi Vicario congratulamur,

humilique, qua decet, reverentia plaudimus et assentimur, dum ipse palam hoc profitetur, indutum se virtute ex alto quidvis discriminis, quidvis acerbitatis ante perpessurum, quam apostolicum ulla ex parte deserat officium.

Neque audiendi sunt captiosissimi religionis Christianae Romanaeque Ecclesiae hostes, dum aut asserunt Ecclesiasticum regimen temporali hominum commodo legitimisque societatis civilis progressibus per se et natura rerum adversari, aut nonnisi miserrimam de facto sortem obvenire civitatibus ac populis huiusce modi dominatui subiectis conclamitant. Sane neminem fugit sacerdotalem characterem nil praeiudicii afferre iis ingenii naturaeque dotibus ac viribus quibus utilis reipublicae rector perficitur: quod quidem ratione simul constat et experientia. Quaecumque enim crimina male conficta exaggeraverint ignari aut malitiosi ac vaniloqui homines, ea certe quae palam in urbis et orbis theatro patent omnibus, quae oculis suis testes, quorum hic etiam inter nos stant plures, vidisse se asseverant, referre non piget: videlicet integerrimam totius publicae rei curam, indefessam in amovendis calamitatibus levandisque populorum aerumnis, tollendisque, si qui erant, abusibus sollicitudinem; sobriam et cautam, ut decet, sed sinceram et diligentem eorum omnium quibus scientia vel industria societates civiles nuperrime dotaverunt et ornaverunt probationem et adoptionem; parcam et providam communis aerarii oeconomiam; sicque cito resartas civilium turbarum, fictae et lubricae pecuniae feracium, clades et ruinas; nec tamen intermissam illam quae opulentissimos reges saepe superat magnificentiam, sive ad publicorum monumentorum decus et incrementum, sive ad veterum Urbis coemeteriorum sumptuosissimam, doctissimam, piissimamque recognitionem, sive (ut tot misericordiae opera et instituta taceamus), ad fovendas urbis scholas et academias omnium gentium et ecclesiarum alumni liberrimo accessu patentes; aequam denique datam omnibus meritis rationem, siue ulla personarum aut conditionum acceptione, sed bene et decenter servata, ut par est Christi regis

Vicario, Ecclesiastici ordinis ac regii sacerdotii praestantia. Sed quis commemorandi finis praeclare gesta, fortiter incepta, plerumque ipsorum malis artibus impedita et turbata, qui nunc ea sibi deesse queruntur?

Faxit ergo bonus Deus ut cum tot calumnias opprobriaque perpessus sanctissimus Pastor et mitissimus Rex discipulum non esse super magistrum ex his didicerit, maiorem quoque esse qui in ipso est quam qui in mundo quam citissime experiatur. Quod et ardentem exoptamus et suppliciter petimus, eoque confidentius speramus, quod coelestium Sanctorum turbam, cui augendae et glorificandae totus videtur esse mirabiliter serenus et divine prudens pontifex, nobiscum unanimiter et efficacius pro eo adprecaturam non dubitemus. Fausto etiam et materno vultu ipsi in omnibus occurrat Beatissima et Immaculata Virgo Maria, cuius templum sub titulo Beatae Mariae de Bono Occursu hodie dedicatum et consecratum omnes quicumque sumus in hac sancta Synodo congregati pie visitamus; et ad cuius pedes vota, orationes et obsecrationes pro dilectissimi Patris nostri prosperitate, pro omnium eius iurium incolumitate dominiq[ue] integritate, humili, filiali, devotoque corde profundimus.

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI AGEN

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MES TRÈS-CHERS COOPÉRATEURS,

S'il est quelque chose qui puisse nous consoler et nous rassurer en présence des épreuves que traverse aujourd' hui le Chef suprême de l'Église, c'est l'unanimité des Pontifes dans les mêmes vœux et dans les mêmes sympathies, non seulement en France, mais dans le monde catholique tout entier. Le Père commun des Fidèles a fait entendre un cri de douleur et d'alarme, et, d'un pôle à l'autre, le monde chrétien s'est ému.

Vous n'avez pas été les derniers, Mes Chers Coopérateurs, à élever vers le ciel vos mains suppliantes. Le clergé de notre beau Diocèse, nous le savons, n'est qu'un même cœur, un même dévouement pour le Chef bien-aimé de l'Église universelle.

Nous vous devons communication de la plainte touchante qu'il adressait naguère au monde catholique. Vous y retrouverez, avec attendrissement, l'inaltérable mansuétude dont nous avons été tant de fois émus.

Bien des rêves dangereux troublent encore les esprits, bien des passions mauvaises s'agitent et se cachent sous des mots et sous des aspirations respectables. Redoublons nos prières, Mes Chers

Coopérateurs ; demandons au Dieu des nations, pour ceux qui tiennent l'épée et qui ont la puissance, l'esprit de sagesse et de conseil ; pour la royauté désarmée du Pontife romain, toutes les lumières, toute la force, toutes les consolations de l'esprit de Dieu.

À dater de la réception de la présente Lettre, qui sera lue au prône avec l'Allocution du Saint-Père, vous récitez à la Messe, chaque jour, jusqu'à l'Avent, les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

Vous voudrez bien exhorter les Fidèles, et, en particulier, les Communautés religieuses à continuer leurs prières et à communier à l'intention du Souverain Pontife.

Pendant les trois dimanches qui suivront la publication de notre présente Circulaire, on chantera dans toutes les paroisses, à l'issue des Vêpres, le Psaume *Qui regis Israel*. . . . et le *Sub tuum*, qui seront suivis du *Tantum ergo* et de la bénédiction du Très-saint Sacrement. On ajoutera les oraisons *Concede nos famulos tuos*. . . ., et *Deus omnium fidelium pastor et rector*. . . . à celle du Saint-Sacrement, *sub una conclusione*. Après la bénédiction, le *Parce, Domine*, sera chanté trois fois.

Recevez, Mes Très-chers Coopérateurs, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

Agen, 29 Octobre 1859.

✠ JEAN Évêque d'Agen

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI ANGOULÈME

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Dès le début de la guerre d'Italie, nous ne vous avons point dissimulé nos vives appréhensions sur les suites qu'elle pourrait avoir. Tout en demandant à Dieu la victoire pour nos armes, nous insistions surtout pour qu'on lui demandât la sagesse de bien user de la victoire.

« Quand on mesure, disions-nous dans notre Mandement du 16 Mai, les difficultés de cette grande entreprise, la hauteur, la multiplicité, la complication des intérêts divers qui y sont engagés, on sent de plus en plus la nécessité du secours divin, pour parvenir à les régler dans un juste équilibre, de manière à assurer cette bienheureuse paix, féconde en fruits de salut, réclamée en termes si touchants par notre Saint Père le Pape. »

« Heureusement, ajoutions-nous aussitôt, dans ces nombreux intérêts si difficiles à régler, il est un point capital, sur lequel la sagesse de l'Empereur a délivré de toute inquiétude par sa parole souveraine l'esprit et le cœur de tous les véritables enfants de l'Église. Sa Majesté veut, c'est son Ministre qui nous l'écrit de sa part, que le Souverain Pontife soit respecté, non pas

seulement dans sa personne sacrée et dans son autorité spirituelle, mais encore *dans tous ses droits de Souverain temporel*. Ainsi l'œuvre de Charlemagne reste hors de toute atteinte. Cette œuvre, chère à tous les catholiques de l'univers, à qui elle garantit la liberté et l'indépendance de leur Chef, est chère surtout à la France, et ce n'est pas une de ses moindres gloires, en ce siècle, que d'avoir su la défendre contre les entreprises de l'impiété révolutionnaire. »

Telle était alors notre confiance, Messieurs et chers Coopérateurs : vous en avez pu retrouver l'expression dans chacune des trois communications que nous avons eu à vous faire depuis sur le même objet : expression discrète et tempérée ; car notre confiance, toujours la même quant au fond et au résultat final, ne tarda pas, nous devons l'avouer, à être mêlée de quelque inquiétude, en face de tant de passions déchaînées, de ce débordement d'outrages et d'iniquités qui provoquent le courroux du Ciel. Aussi, même depuis la conclusion de la paix entre les deux Empereurs catholiques, n'avons-nous cessé de prescrire l'oraison *pro Pace*, comme obligatoire, à tous les saluts du Saint-Sacrement. Nous voyions trop clairement que cette heureuse paix ne serait jamais acceptée par les ennemis de l'Église, qui ont juré le renversement du Gouvernement temporel du Pape et qui espèrent arriver par là à la ruine du Saint-Siège et de l'Église catholique elle-même.

Aujourd'hui l'illusion n'est plus possible sur leurs desseins pervers. Leur audace croissant avec le succès, c'est à peine s'ils dissimulent encore quelquefois cette horrible espérance.

Eh bien ! nous, nous avons contre cette espérance une espérance meilleure et plus ferme encore : *Contra spem in spem* ¹. Nous comptons sur le secours du Ciel et sur la miséricorde du Seigneur ². Tâchons de la mériter et d'en hâter les effets par une

¹ Rom. IV, 18.

² II. Mach. XI, 10.

humble prière. Voilà pourquoi nous venons aujourd'hui vous recommander avec plus d'instance que jamais de redoubler vos supplications auprès de Notre Seigneur et de sa Sainte Mère, afin d'arrêter ce déluge d'erreurs répandues sur notre pays par les mille voix de l'impiété, qui menacent d'anéantir chez nous le bon sens avec la justice. On dirait que la fumée sortie du puits de l'abîme en a déjà obscurci les plus simples notions dans un trop grand nombre d'âmes. Mais Dieu peut d'un regard dissiper toutes ces ténèbres.

Du haut du Ciel il se rit de ces conseils tenus contre lui et contre son Christ; il l'a établi roi ¹; il lui a donné toute puissance sur terre comme au Ciel ², et il ne sera donné ni au monde ni à l'enfer de prévaloir contre cette parole du Très-Haut.

Mais ce règne de Jésus-Christ si contrarié aujourd'hui, si violemment combattu, c'est notre devoir de le défendre par la parole, par l'instruction et par la puissance de la prière.

Vous n'avez certainement pas manqué à ce devoir, Nos chers Coopérateurs, dans ces temps de grandes épreuves. Toutefois nous venons aujourd'hui vous le rappeler encore, et voici à quelle occasion.

Dès l'ouverture du concile de la Province, au mois de Septembre dernier, notre première pensée fut, avec notre Éminentissime Métropolitain et nos vénérables Collègues, de rédiger un décret pour promulguer et publier les diverses Lettres apostoliques et Allocutions du Saint-Père adressées aux Évêques dans ces derniers temps, et d'exprimer par là à Sa Sainteté les sentiments de notre cœur et la part que nous prenons tous, avec le Clergé et les Fidèles de nos Diocèses, à ses douloureuses épreuves. Ce décret, publié en session, fut envoyé à Rome, avec une lettre remplie du respect le plus filial, et remis aux mains de Notre Saint Père le 27 de Septembre.

¹ Psalm. II, 6.

² Matth. XXVIII, 18.

Dès le 3 d'Octobre, Sa Sainteté daignait nous répondre par la Lettre suivante, qui, par l'effet de quelque contre-temps, n'est arrivée que ces derniers jours à Son Éminence Monseigneur le Cardinal Archevêque de Bordeaux.

Vous ne la lirez pas sans un profond attendrissement, et nous ne doutons pas que tous les bons fidèles de vos paroisses n'entrent avec vous dans les mêmes sentiments que tous les Évêques de la Province, en entendant cette parole si douce et si ferme, cette plainte douloureuse et ces paternelles exhortations, et qu'ils ne s'empressent de répondre à notre appel pour les supplications solennelles que nous croyons devoir prescrire.

(*Segue la Lettera del S. Padre al Card. Arciv. di Bordeaux.*)

Voici maintenant, Messieurs et chers Coopérateurs, l'ordre des prières que nous croyons devoir prescrire, conformément aux désirs exprimés de nouveau dans la Lettre de Notre Saint Père le Pape :

1. L'antienne pour la paix *Da pacem* reste et demeure obligatoire au commencement de tous les saluts du Saint-Sacrement.

2. On y ajoutera l'antienne à la Sainte-Vierge *Sub tuum*, suivie des versets *Fiat pax* et *Ora pro nobis sancta Dei Genitrix*, et des oraisons *Deus a quo sancta*. . . . et *Defende quæsumus*. . . .

On chantera ensuite, à l'ordinaire, le *Tantum ergo* avec le verset et l'oraison du Saint-Sacrement.

3. Le salut ainsi réglé sera continué jusqu'à nouvel ordre tous les jours pour lesquels nous avons autorisé la bénédiction du Saint-Sacrement dans chaque église.

Nous l'autorisons généralement pour cette année tous les dimanches de l'Avent, après Vêpres.

Dans toutes les églises et chapelles des Séminaires, Collèges et Communautés religieuses, chacun de ces dimanches, il sera précédé des Litanies des Saints, chantées solennellement à genoux au pied de l'autel. On n'ajoutera aux Litanies que les versets et oraisons pour la rémission des péchés et pour le Pape.

4. Tous les Prêtres ajouteront à la Messe l'oraison *pro Papa*, tous les jours où la rubrique le permet.

Vous aurez à lire cette Lettre, au prône de la Messe paroissiale, le premier dimanche de l'Avent.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de notre entier dévouement.

Angoulême, 19 Novembre 1859.

✠ ANT.-CB. *Évêque d'Angoulême*

LETTERA
DEL VESCOVO DE LA ROCHELLE

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Vous connaissez les douleurs du Père commun des Fidèles, et déjà vous vous êtes associés de cœur à ses larmes et à ses pénibles angoisses. Continuons à implorer la miséricorde de Dieu et à solliciter pour le Vicaire de Jésus-Christ et pour l'Église Romaine un avenir meilleur. Que le cœur de ce bon Père soit consolé et fortifié, et que la Providence lui donne une lumière surabondante pour conduire la barque de Pierre en ces temps difficiles !

Jusqu'à nouvel ordre, MM. les Prêtres diront tous les jours, à la sainte Messe, l'oraison *pro Papa*.

Veuillez agréer, Messieurs et chers Coopérateurs, la nouvelle expression de mon affectueux dévouement.

La Rochelle, le 18 Octobre 1859.

✠ JEAN-FRANÇOIS *Évêque de la Rochelle et de Saintes*

IL VESCOVO DI LUÇON

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE ,

Il ne suffit pas à l'Évêque de la pieuse et Catholique *Vendée*, d'avoir récemment uni sa faible voix à celle de ses vénérables et bien-aimés Frères, les autres membres du Concile Provincial d'Agen, pour exprimer l'amertume et l'angoisse qui oppriment nos cœurs à la vue des peines cruelles de tout genre et des appréhensions trop fondées que lui suscitent des enfants rebelles et sacrilèges.

Des liens tout particuliers d'impérissable gratitude rattachent l'Évêque de Luçon au Père vénéré de l'Église; des paroles pleines de bienveillance, tombées de ses lèvres augustes, déjà abreuvées de fiel et de vinaigre, furent en effet rapportées de Portici au Gouvernement Français, par deux hommes officiels: ils exprimèrent à leur retour, je ne l'ai su que long-temps après, le désir qu'aurait daigné manifester Votre Sainteté de me voir occuper un Siège Épiscopal.

Je n'ai pu ignorer la part d'initiative que, dans son extrême indulgence, Elle a bien voulu prendre à ma promotion à l'Évêché de Luçon, agité alors par une violente tempête, bientôt calmée

par la grâce du Seigneur. J'ai puisé du courage dans cette mission plus spontanée du Vicaire de Jésus-Christ, comme je lui ai attribué le calme profond qui s'est rétabli. Tout ce que ces circonstances personnelles peuvent ajouter à mes sentiments, si sincèrement, si profondément dévoués d'Évêque, augmente dans la même proportion mes anxiétés et mes douleurs.

Ces sentiments sont partagés par tout le Clergé et tous les Fidèles de la pieuse et héroïque Vendée, fils de Confesseurs et de Martyrs de la Foi, tous voudraient pouvoir protéger le Trône Pontifical au péril de leur vie et le rétablir dans la plénitude de ses imprescriptibles droits.

Tous du moins, Nous ne cesserons de prier à cette fin, répétant avec autant de confiance que de ferveur : *Salva nos, perimus*, jusqu'à ce que le calme soit rétabli.

Humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, Très-saint Père, je La prie de daigner agréer cette faible expression des sentiments du Pasteur et du troupeau et d'étendre sur nous sa Bénédiction apostolique.

De Votre Sainteté,

Luçon, le 22 Octobre 1859.

Le très-humble et très-obéissant Serviteur
et Fils tout dévoué en N.-S.-J.-C.

✠ FRANÇOIS-AUGUSTIN Évêque de Luçon

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI LUÇON

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

TRÈS-CHERS COOPÉRATEURS,

Nous ne venons pas aujourd'hui vous signaler la vaste conspi-
ration dont le foyer est en Italie, et qui a pour but incessant de
renverser le trône Pontifical, et de lui substituer un gouvernement
impie, qui aurait pour mission la ruine des trônes et des autels.
Ce devoir pénible, Nous l'avons accompli dans Notre Mandement
pour le Jubilé et le Carême de 1838. Nous nous félicitons, il est
vrai, avec le Très-saint Père, de la marche triomphale qu'il ve-
nait d'accomplir, et nous espérons que l'amour de son peuple avait
affermi pour long-temps dans ses mains augustes la plénitude du
Pouvoir temporel reconquis par les armes de la France. Mais Nous
ne pouvions Nous empêcher de redouter le renouvellement d'évè-
nements qui désolent et inquiètent vivement tous les cœurs catho-
liques; nos appréhensions n'étaient, hélas! que trop fondées!

Nous vous exhortons, Chers Coopérateurs, à relire nos premiè-
res pages: vous verrez malheureusement que le plan infernal des
sociétés secrètes, que nous avons signalé et stigmatisé, se déroule

dans les faits avec une précision effrayante. Encore quelques jours peut-être, et la révolution audacieuse, continuant d'étouffer par la terreur la vraie voix du peuple, aura déjà fait d'innombrables victimes et amoncelé des ruines irréparables. Voyez plutôt les scènes sauvages et les actes du cynisme le plus sacrilège et le plus infâme dont Parmo et Rimini viennent d'être le théâtre. Les insurgés ne s'arrêteront pas d'eux-mêmes dans leur course impétueuse. Les puissances de la terre se réveilleraient trop tard pour leur propre sûreté le jour où l'anarchie serait dans Rome, et où l'Italie tout entière serait en combustion.

Espérons encore que la Providence, touchée de tant de vœux et de tant de larmes, va faire sortir des conseils de l'Europe, à laquelle ces graves et urgentes questions semblent réservées, des paroles solennelles, qui, rassurant les bons, déconcertant les méchants, raffermiront le trône du Souverain Pontife, si essentiel au bon gouvernement de l'Église et ramèneront au devoir ceux de ses enfants égarés qui ont osé lever l'étendard sacrilège de la révolte contre le meilleur des Pères.

Celui qui tient tous les cœurs dans sa main peut seul les diriger sûrement vers le but qu'il veut atteindre. Supplions sa miséricorde d'apporter un remède prompt et efficace aux maux que nous déplorons.

À ces fins, et pour nous conformer aux vœux exprimés dans l'Allocution pontificale du 26 Septembre dernier, nous avons statué ce qui suit :

1. On célébrera, dans toutes les paroisses et chapelles publiques du Diocèse, à l'issue des Vêpres, pendant trois dimanches consécutifs, un Salut du Saint-Sacrement ; on y substituera au Psaume du temps le chant du *Domine, non secundum*, etc., et on ajoutera l'oraison *pro Summo Pontifice*.

2. À partir de la réception de notre présente Lettre et jusqu'à nouvelles instructions, tous les Prêtres ajouteront à la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Summo Pontifice*.

3. Les Fidèles seront invités à offrir aux mêmes intentions leurs communions et leurs prières.

Recevez, Très-chers Coopérateurs, la nouvelle assurance de mon affectueux et entier dévouement.

Luçon, le 22 Octobre 1859.

✠ FRANÇOIS-AUGUSTIN *Évêque de Luçon*

L'ANTICO VESCOVO DI LUÇON

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Étant rapproché comme j'ai le bonheur de l'être du Siègé apostolique, sur lequel le Seigneur vous a établi pour la gloire de son Église, il m'est plus aisé qu'à mes vénérables collègues de France d'apprécier l'immensité de vos accablantes douleurs, et de mesurer l'étendue de vos cruelles angoisses. Vos profonds gémissements, que recueille avec de filiales et indicibles anxiétés l'univers catholique, vos larmes abondantes répandues aux pieds des saints tabernacles, transportées par des messagers célestes jusqu'aux extrémités du monde pour y faire couler partout des pleurs, doivent briser surtout le cœur d'un Évêque pour qui Votre Sainteté a daigné avoir tant de bontés. Et c'est ce qui me détermine à solliciter auprès d'Elle l'insigne faveur de venir, à la suite des Évêques de cette France aujourd'hui si affligée, déposer à vos pieds sacrés, que j'embrasse, dans cette solennité de la Chaire de Saint Pierre, la nouvelle assurance de mon dévouement sans bornes à la sainte Église Romaine, et au magnanime Pontife qui la gouverne.

Je ne cesse pas néanmoins de bénir le Seigneur de ce qu'il fait éclater en Votre Sainteté cette suite non interrompue de prodiges qui remplissent le monde d'admiration : une sérénité inaltérable au sein des plus violentes tempêtes, une confiance sans bornes au milieu d'extrêmes dangers ; une prière continuelle dans l'inextricable complication des affaires et des difficultés, une fermeté inébranlable jointe à une angélique suavité, une patience que rien n'altère, une bonté que rien ne lasse, un cœur qui ne sait qu'aimer et pardonner, une droiture qui déconcerte les plans le plus habilement combinés de ce que la politique terrestre a de plus raffiné et de plus astucieux.

Aussi les yeux du monde entier ne semblent être ouverts que pour contempler ces prodiges ; tous les regards sont fixés sur cette faible nacelle de Saint-Pierre pour y admirer le calme imperturbable de Celui qui la dirige au milieu des orages affreux déchaînés contre l'Église. Nous vivons à l'une de ces époques solennellement douloureuses où Satan semble avoir la faculté de secouer le Successeur du Prince des Apôtres, et de le cribler comme on fait le froment. Mais le Seigneur a prié et la vertu de sa prière confondra les sacrilèges efforts des puissants du siècle.

L'esprit révolutionnaire, qui depuis soixante dix ans sème dans le monde la perturbation et l'immoralité, l'irréligion et le désordre, a voulu tenter enfin un dernier et suprême effort. Alors les États Pontificaux, que de sacrilèges conquêtes sous le règne de Pie VI, et la plus insensée des ambitions sous Pie VII accablèrent de tant de maux, sont devenus le théâtre de ses hypocrites fureurs. Les horribles principes de 1789, la brutale et sauvage maxime du fait accompli a soulevé sa tête hideuse, elle est venue s'attaquer directement à la pierre fondamentale sur laquelle Jésus-Christ a bâti son Église. Hélas ! presque toutes les têtes couronnées semblent plongées dans la léthargie, seul vous veillez, Très-saint Père, pour lutter presque seul contre ce torrent furieux. La sainte prudence du Siège apostolique ne laisse entrevoir, il est

vrai, que celles de vos généreuses résistances qui ne sauraient se cacher : mais un jour viendra, et puisse-t-il n'être pas éloigné, où les résistances héroïques de votre grand cœur pourront s'étaler aux yeux du monde ravi d'admiration.

Aujourd'hui votre parole sacrée parcourt la terre avec la rapidité de l'éclair pour porter partout la lumière et la force, pour produire partout de solides et d'inébranlables convictions.

La révolution a eu la folle et détestable audace de s'en prendre à la pierre fondamentale de l'édifice chrétien : elle viendra se briser contre ce roc inexpugnable, elle sera écrasée, et la victoire du Saint-Siège mettra fin à tant de spoliations sacrilèges, qui dans ce siècle ont fait si souvent couler les larmes de l'Église. Les catholiques n'en comprennent pas tous la malice et le crime ; mais l'attentat inoui commis contre les possessions temporelles du Siège apostolique ouvre les yeux de tous, réveille les assoupissements, dissipe les illusions : et les propriétés des églises particulières seront moins exposées à d'injustes envahissements, parce que les catholiques comprendront mieux et leurs droits et leurs devoirs.

Jamais, ce semble en effet, les intérêts temporels du Saint-Siège furent-ils mieux reconnus ? À quelle époque des annales de l'Église les douleurs de son auguste Chef furent-elles mieux partagées qu'aujourd'hui ? À quelle époque le monde entier fit-il, comme à présent, cause si commune avec le Siège apostolique que chacun se soit trouvé blessé dans ses affections les plus tendres lorsqu'il a su que le Successeur de Saint Pierre était en butte à d'indignes réactions, et aux sollicitations les plus importunes ? Des droits pour la défense desquels s'élèvent tant de millions de voix, des droits dont la violation soulève une indignation immense, un cri de réprobation générale, sont des droits inamissibles. Dieu leur prépare dans sa bonté le plus glorieux triomphe, et vos peuples aujourd'hui gémissants sous l'affreuse tyrannie de quelques ignobles despotes entonneront bientôt dans de saints transports les

cantiques de la délivrance, et l'hymne d'actions de grâces. Que le Seigneur prolonge les jours précieux de l'héroïque Pontife dont la prière et l'inébranlable fermeté auront procuré tant de bienfaits au monde !

Je suis avec le plus profond respect et la plus filiale tendresse,

Très-Saint Père,

Rome, le 18 Janvier 1860.

De Votre Sainteté

Le très-humble, très-soumis et très-obéissant Fils

✠ JAC.-MAR.-JOS. *anc. Evêque de Luçon*

IL VESCOVO DI PÉRIGUEUX E SARLAT

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

L'Évêque de Périgueux, son Chapitre, ses Prêtres et les Fidèles de son Diocèse sont maintenant en prières et conjurent le Dieu de toute lumière, de toute force et de toute consolation de venir en aide à leur Père tendrement vénéré, dont le cœur est abreuvé de tant d'amertumes.

C'est aux pieds de Votre Sainteté que je viens déposer le Mandement que j'ai publié à cette occasion et qui m'a été inspiré par ma foi, mes serments et mon cœur.

Je fus, le deux Juillet 1846, le premier des Évêques de France béni par vos mains, Très-saint Père ; témoin alors de vos gloires du Thabor, je veux aujourd'hui vous suivre au Calvaire ; et si je ne puis porter votre croix, je veux du moins compatir aux douleurs de mon Père.

Puissent les sentiments exprimés dans ma Lettre Pastorale et cet acte de mon Épiscopat apporter quelques consolations à Votre

Sainteté, et être un nouveau témoignage de l'obéissance entière, du respect filial et de la tendre vénération que je lui porterai jusqu'à mon dernier soupir!

Veuillez, Très-saint Père, agréer l'expression de ces sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Sainteté,

Périgueux, le 28 Octobre 1859.

Le très-humble et très-obéissant Serviteur et Fils
✠ JEAN *Evêque de Périgueux et de Sarlat*

MANDAMENTO

DEL VESCOVO DI PÉRIGUEUX E SARLAT

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JEAN-BAPTISTE-AMÉDÉE GEORGE,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

La sainte Église, Nos Très-chers Frères, subit en ce moment l'une de ses plus terribles épreuves dans la personne de son Chef, dont le noble cœur est abreuvé de tant d'amertumes.

Si, après avoir réfléchi, prié, nous nous sommes décidé à élever la voix, Dieu nous est témoin que nous n'avons d'autre but que celui de réclamer le secours de vos prières en faveur de notre Père bien-aimé Sa Sainteté Pie IX, d'éclairer notre peuple et d'accomplir un double devoir de conscience et de cœur.

Prions, Nos Très-chers Frères, et ne cessons de prier.

Seigneur, j'élève mes regards vers vous et les collines éternelles d'où me viendra le secours ¹ *que j'implore avec foi et attends*

¹ Psalm. CXX, 1, 2.

avec confiance. Sans doute, l'âme du Pontife-Roi, comme son trône et la pierre angulaire de l'Église, eussent été déjà mille fois ébranlés par les flots impurs qui montent sans cesse sous le souffle dévastateur de l'hérésie, de l'impiété, des sociétés secrètes, des révolutions, ces éternels ennemis de l'Église et de son Chef; mais ayons confiance au Seigneur, qui commande aux flots, aux vents et aux tempêtes, et qui a fait au premier Pape cette magnifique promesse, déjà sanctionnée par dix-huit siècles : *Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle* ¹.

Sans doute, l'Église subsistera toujours, Nos Très-chers Frères : fût-elle, comme à son origine, persécutée, nue, pauvre et mendicante, elle vivra; toutefois, nos rois et les princes chrétiens ayant voulu, depuis de longs siècles, doter d'un territoire indépendant leur mère la sainte Église Romaine, et le Souverain Pontife leur père, il ne saurait, dès lors, y avoir de propriété plus sacrée, plus antique, plus justement acquise et plus saintement possédée aux yeux de Dieu et des hommes que ce domaine temporel de Saint Pierre, tel que la reconnaissance et la foi des âges, tel que le respect des traités l'ont établi et fondé.

Or, voici que de nos jours, comme à la fin du siècle dernier et comme il y a douze ans, au nom de cet affreux principe des révolutions : *la propriété c'est le vol*, on voudrait *partager* encore, c'est-à-dire dépouiller le faible : à qui donc appartiendra-t-il de répéter aujourd'hui comme alors : *Non furaberis*, tu ne voleras pas, si ce n'est au représentant de la justice éternelle dans chaque Diocèse, à l'Évêque? Et pourrait-il rester muet quand on cherche à spolier l'Église?

C'est donc pour nous un devoir de conscience, Nos Très-chers Frères, d'être fidèle à la promesse et au serment que nous fîmes à la face du ciel et de la terre au jour de notre consécration

¹ Matth. XVI, 18.

épiscopale. Nous promîmes de *recevoir, enseigner et observer les traditions des Pères et les constitutions du Saint-Siège*; et nous jurâmes de *conserver et défendre les droits, honneurs et privilèges, ainsi que l'autorité de l'Église Romaine et de notre Saint Père le Pape* ¹. Telles furent nos promesses, tel fut notre serment.

S'il ne nous a pas encore été donné de vous faire connaître la dernière Lettre encyclique du Souverain Pontife, c'est qu'à l'époque où elle parut, certaines affaires importantes de notre Diocèse nous en tinrent éloigné pendant quelque temps; puis survint le Concile d'Agen, suivi bientôt de notre Retraite ecclésiastique. Il nous tardait, Nos Très-chers Frères, de vous communiquer cette lettre touchante, et l'Allocution prononcée dans le dernier Consistoire. Nous l'affirmons: bien dur serait le cœur catholique qui, après ces éloquentes protestations et ces sublimes gémissements, ne s'écrierait avec le Prophète des douleurs: *Qui donnera à ma tête une source d'eau et à mes yeux une fontaine de larmes* ²?

Prions, Nos Très-chers Frères, et pleurons!

Le *serviteur*, a dit Notre Seigneur Jésus-Christ, *n'est pas au dessus du maître: s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi* ³. Or, à commencer par Saint Pierre, premier Pape, combien de Souverains Pontifes ont passé par les outrages du prétoire et suivi la voie royale et sanglante du Calvaire! Comme le Maître ils furent livrés et trahis, bafoués, conspués, flagellés et couronnés d'épines. Ils subirent le manteau d'ignominie, le roseau dérisoire, le salut moqueur: *Ave Rex Judæorum*, le hideux parallèle et l'ignoble choix: *tolle hunc et dimitte nobis Barabbam!* Barabbas, l'insigne voleur!!!..... puis la croix, les clous, le fiel et le vinaigre, les moqueries et les blasphèmes, jusqu'au solennel et divin *consummatum est!* tout est consommé! rien ne manqua ici-bas à leur martyre.

¹ Pontific. Rom., de Consecrat. Episc.

² Jerem. IX, 1.

³ Ioan. XV, 20.

Sera-ce l'histoire de la vie et de la passion de Sa Sainteté Pie IX? Comme Notre Seigneur avait eu son entrée triomphale à Jérusalem, il eut aussi ses jours d'*Hosanna*. Nous en fûmes le bienheureux témoin, Nos Très-chers Frères, à l'époque de notre pèlerinage au tombeau des Saints Apôtres, lorsqu'après avoir reçu les dernières bénédictions de Grégoire XVI, de pieuse mémoire, et l'avoir accompagné jusqu'à son tombeau dans les larmes, nous visitâmes le sanctuaire tendrement vénéré de Notre-Dame-de-Lorette. Nous reprenions le chemin de notre Diocèse, lorsque tout à coup, au milieu des Romagnes, nous apprîmes l'élection toute providentielle de Pie IX. Voulant recevoir une des premières bénédictions du nouvel Élu, nous traversâmes pour la seconde fois ces pays, au milieu de ces populations qui faisaient éclater leurs transports par des manifestations de joie que nous ne pourrons jamais oublier.

Pauvre peuple, si religieux et si bon! c'était ta foi et ton cœur qui parlaient en ces jours bénis! Pourquoi t'es-tu laissé tromper par ces misérables qui chantaient au grand jour, avec toi, les louanges du nouveau Pontife et conspiraient dans l'ombre pour t'opprimer et le perdre? Hypocrites alors, puis devenus ingrats, ils ont au front cette double flétrissure, imprimée comme les stigmates de l'infamie.

Le cœur de Pie IX n'a pas changé.

Empruntant à l'Église les reproches qu'elle adresse aux juifs par la bouche du divin Crucifié, au jour anniversaire de sa passion et de sa mort, Pie IX ne peut-il pas redire à son peuple égaré :

Popule meus quid feci tibi ¹? Mon peuple, que t'ai-je donc fait? *Ego eduxi te de terra Ægypti*, j'avais amnistié tes enfants, et ils m'ont exilé! Par mes bienfaits je faisais couler pour toi le lait et le miel, et *tu me potasti felle et aceto*, tu m'abreuves de fiel, de vinaigre et d'amertume! *Mon peuple, qu'ai-je pu faire pour toi que je n'aie pas fait?* réponds moi! *Responde mihi!* N'étais-je pas

¹ Offi. fer. VI in Parasc.

plutôt ton Père que ton Roi ? et tu préfères au joug doux et léger du Pontife la main de fer qui s'appesantit sur toi, main toujours dure et rapace qu'on appelle la main des révolutions. C'est la main de l'hérésie, l'hérésie avec son or, ses pamphlets, son commerce de poisons et son principe de *libre examen*, principe anti-social, parce qu'il est essentiellement ennemi de toute autorité ! C'est la main des sociétés secrètes, toujours armée du poignard et de la torche, toujours préservée par d'affreux serments, toujours agissant dans l'ombre et toujours triomphant à la faveur des ténèbres !

Consultez l'histoire, Nos Très-chers Frères, et vous verrez que l'établissement de l'hérésie et la formation des sociétés secrètes au milieu d'un peuple, précèdent et accompagnent, fomentent et entretiennent partout et toujours les révolutions.

Et que veulent-ils donc ces sectaires affiliés pour le mal, conspirateurs d'iniquité contre le Seigneur et son Christ ? Ce qu'ils veulent avant tout, c'est anéantir la souveraineté temporelle du Pape, lier ses mains qui bénissent, enchaîner ses pieds qui courent après la brebis égarée. Sans doute, ils ne parviendront jamais à lier et enchaîner cette âme qui enseigne, ce cœur qui aime et chérit ; mais ils savent bien qu'un des plus fermes soutiens de l'Église, à laquelle ils ont voué haine et mépris, a toujours été l'indépendance de son Chef. Ce qu'ils veulent, c'est ce qu'ont voulu les révolutionnaires de tous les temps et de tous les lieux.

Or, qu'advierait-il, Nos Très-chers Frères, si, ce qu'à Dieu ne plaise, on venait à consacrer la spoliation du domaine temporel de l'Église ? Le Souverain Pontife aurait bientôt perdu toute indépendance et toute liberté.

Chef de la chrétienté tout entière, il ne peut cependant, et il ne doit être ni le tributaire, ni le sujet d'aucun prince. Père de la grande famille catholique, il est l'arbitre de tous ses enfants et ne saurait être le vassal d'aucun d'eux, sans abdiquer ou du moins sans exciter des jalousies et des soupçons. Il faut, Nos Très-chers Frères, que le Chef suprême de l'Église soit respecté

dans tous ses droits de Souverain temporel, et, comme l'explique si justement un illustre Cardinal ¹, « dans tous ses droits, par « conséquent, sur les Légations comme sur la ville de Rome, « sur les Romagnes comme sur le patrimoine de saint Pierre; dans « ses droits reconnus par onze siècles au moins, par les puissances et les traités; dans ses droits que la neutralité déclarée des « États Pontificaux aurait dû faire respecter. »

La spoliation de l'Église, sachez-le bien, Nos Très-chers Frères, n'est plus seulement une question religieuse, forcément elle devient une question sociale. Qu'advierait-il, encore une fois, si cette spoliation venait à être consacrée? Outre le sacrilège commis et puni par la plus terrible de toutes les peines, *l'excommunication*, on porterait la plus grave atteinte au droit de propriété, cette clef de voûte de l'ordre social. Dès lors, comme à la fin du siècle dernier, il y aurait au milieu des peuples des ruines et du sang; et, comme il y a douze ans à peine, on entendrait bientôt ce terrible cri retentir dans nos villes et nos campagnes: *Partageons!*.....

Malheur aux peuples qui ne le comprennent pas!

Dépouiller le Père de la grande famille catholique de ses États, dou généreux des princes chrétiens, sanctionné par tant de nations et la possession de tant de siècles, pour le bonheur de la chrétienté tout entière, ce serait, Nos Très-chers Frères, une de ces iniquités qui crierait vengeance au ciel et sur la terre. Et quelle propriété donc serait désormais à l'abri du *partage*, c'est-à-dire du pillage et du vol? L'histoire nous dit que l'on commence toujours par dépouiller l'Église; mais elle nous apprend aussi comment tout se termine et jusqu'où l'on va. Les révolutions et les passions ne disent jamais: *c'est assez*, car elles sont comme l'incendie qui ne s'arrête que faute d'aliment lorsque tout est consumé. Nous adjurons tous ceux qui possèdent d'y réfléchir sérieusement; et si les intérêts de l'Église et la majesté sainte d'un

¹ Mandement de S. Ém. le Cardinal de Bonald, du 7 Octobre 1839.

auguste vieillard, leur Père, que l'on veut dépouiller, ne peuvent émouvoir leur cœur, qu'ils tremblent du moins pour leur idole : leur or et leur argent !

Pauvre et misérable question si l'on ne considère que l'or et l'argent, elle devient importante quand on envisage la société et la famille ; mais, comme tout-à-coup elle croît et grandit au plus haut degré, quand il s'agit des plus chers intérêts de l'Église et de son Chef ! Or, il faudrait être bien aveugle, Nos Très-chers Frères, pour ne pas voir que l'indépendance du Souverain Pontife se trouve attachée à son pouvoir temporel, et que de cette sainte liberté dépendent l'honneur et la prospérité de l'Église. Ils le savent bien ses éternels ennemis, puisque, la considérant comme une question de vie ou de mort, ils ont toujours dirigé vers ce but leurs infernales machinations. Hélas ! pourquoi faut-il *que les enfants de ce siècle soient plus prudents que les enfants de lumière* ? et ce n'est pas sans une profonde tristesse, disons-le, sans une vive indignation, que nous avons entendu des catholiques, sans doute ignorants, irréflechis ou étrangement abusés, traiter cette question du domaine temporel des Papes avec une légèreté, une indifférence et une partialité révoltantes.

Sont-ils catholiques encore ?.....

Serait-il encore Français, Nos Très-chers Frères, celui qui contemplerait d'un œil sec sa chère et bien-aimée patrie, sa belle France, aux mains de ses ennemis, qui, après l'avoir déshonorée, s'en partageraient entre eux les lambeaux souillés ?..... Et s'il était indifférent à ce partage, s'il y applaudissait, s'il l'avait provoqué !..... serait-il encore Français ?..... Non, mille fois non !

Si nous en appelons au cœur français, comment n'en appelions-nous pas au cœur catholique ?

Victime de son cœur et de ses bienfaits, Pie IX n'a-t-il donc pas assez souffert ? Après l'*Hosanna* des premiers jours, il eut ses douleurs et ses épreuves. La révolution leva sa tête menaçante, et bientôt commencèrent ses incessantes demandes. Tout ce que

la conscience du Pontife permit à son cœur d'accorder, il l'accorda; mais quand arriva, comme toujours, le moment de redire *non possumus*, cri apostolique qui a retenti dans la suite des âges, le sang de ses serviteurs coula. Captif lui-même dans son propre palais, sous la menace du poignard, il échappa par miracle aux mains de ses bourreaux et se réfugia sur une terre amie.

Alors la France, la noble France, fille aînée de l'Église, accomplit sa mission en replaçant sur le trône le Successeur de Pierre, et c'est elle qui, de nos jours, a l'honneur de veiller religieusement près de lui.

Hélas! Nos Très-chers Frères, le cri sinistre des révolutions vient encore de se faire entendre dans les États Pontificaux! De nouveau, on veut remplacer la tiare par la couronne d'épines; le manteau de gloire par quelques misérables lambeaux de pourpre; la houlette, sceptre touchant du Pasteur-Roi, par le vil roseau! Pie IX est flagellé par d'ignobles pamphlets, son autorité méprisée, ses intentions travesties, ses bienfaits oubliés, son cœur, si généreux et si bon, méconnu. Nous entendions naguère des ingrats répéter: *Nolumus hunc regnare super nos* ¹; il ne règnera plus sur nous, nous n'en voulons plus!! Volontiers, ses ennemis acharnés à sa personne auguste, comme les juifs à celle de Jésus-Christ, le présenteraient ainsi dépouillé, flagellé, à deux cent millions de catholiques, avec cette insultante dénomination: *Ecce homo*, voilà l'homme!.....

Entendra-t-on le *crucifigatur*, qu'il soit crucifié? Tant d'autres Papes l'ont entendu et sont morts martyrs!

Le vieux roi de nos aïeux, Nos Très-chers Frères, à l'origine de la monarchie française, entendant prêcher, un jour, la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, se leva tout-à-coup, saisi d'indignation, et, portant la main à son épée, il s'écria: *Que n'étais-je là avec mes Francs!* Noble cri d'un noble cœur!

Clovis fut béni de Dieu.

¹ Luc. XIX, 14.

La France y est, Nos Très-chers Frères; elle occupe ce poste d'honneur, tant envié par les autres nations catholiques: qu'elle y termine dignement, comme elle l'a commencée, sa grande et religieuse mission! la France et l'Empereur seront bénis; et ne serait-ce pas à ce qui déjà s'est fait pour l'honneur et la défense du Saint-Siège que nous serions redevables de nos prospérités et de nos triomphes? Nous aimons à le penser, et l'histoire nous redit les gloires des défenseurs des Papes, comme les terribles châtimens des spoliateurs de la Sainte Église.

Nous lisons, Nos Très-chers Frères, aux Actes des Apôtres: *Tandis que Pierre était captif, l'Église était sans cesse en prières pour lui*: bientôt il fut délivré par l'Ange du Seigneur ¹.

Si notre Très-Saint Père le Pape n'est plus captif, il est toujours malheureux, et son cœur, comme celui de Notre Seigneur Jésus-Christ au Jardin des Olives, *est triste jusqu'à la mort* ²: Que l'Église universelle fasse donc monter vers les cieux le cri de ses supplications. Prions, Nos Très-chers Frères, pour notre bien-aimé Pontife Pie IX, *Oremus pro Pontifice nostro*. Anges saints, couvrez-le de vos ailes, et que le Tout-Puissant le conserve, le fortifie, le rende heureux sur cette terre et ne permette pas qu'il tombe aux mains de ses ennemis. *Dominus conservet eum et vivificet eum et beatum faciat eum in terra et non tradat eum in animam inimicorum eius*. Daigne le Seigneur, après lui avoir envoyé l'Ange des consolations, députer aussi l'Ange des bons conseils vers les Princes catholiques, défenseurs-nés du domaine temporel des Papes, surtout aux jours des révolutions et des tempêtes.

À ces causes, et après en avoir conféré avec nos vénérables frères les Dignitaires, Chanoines et Chapitre de notre Église Cathédrale, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

¹ Act. XII, 5, 7 et seq.

² Matth. XXVI, 38

ARTICLE I.

Pendant les trois dimanches qui suivront la réception de ce Mandement, on donnera, à l'issue des Vêpres, la bénédiction du Très-saint Sacrement et on y chantera trois fois le *Parce, Domine*.

ARTICLE II.

Tous les Prêtres ajouteront, jusqu'à la fin de l'année, à l'oraison de la sainte Messe, l'oraison, la Secrète et la Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE III.

Les personnes vivant en communauté et les âmes pieuses sont invitées à faire, à l'intention du Souverain Pontife, une communion chaque semaine.

ARTICLE IV.

Nous engageons fortement tous les Fidèles, et spécialement les pères et les mères, à réciter dans le même but, un *Pater* et un *Ave* à la prière du soir, qui doit se faire en commun dans toutes les familles chrétiennes.

ARTICLE V.

Et sera, notre présent Mandement, lu et publié dans toutes les églises de notre Diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Périgueux, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing du Secrétaire de notre Évêché, en la fête de Saint Front, premier Évêque de Périgueux, le 25 Octobre de l'an de grâce 1859.

✠ JEAN *Évêque de Périgueux et de Sarlat*

Par mandement de Monseigneur

JACQUIN *Chanoine, Secrétaire*

IL VESCOVO DI POITIERS

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Les exercices de la retraite ecclésiastique de mon Diocèse venaient de commencer, lorsque, le 5 de ce mois, Votre lettre Encyclique du 18 Juin précédent m'est parvenue. Il me serait impossible d'exprimer à Votre Sainteté tous les sentiments que cette Lettre a fait naître dans nos âmes. Les 400 prêtres assemblés au Séminaire, et le vénérable Chapitre de ma Cathédrale, m'ont prié d'être auprès de Votre auguste personne l'interprète de leur respectueuse et profonde admiration pour Votre courage apostolique, ainsi que de leur filiale et sympathique condoléance aux amertumes et aux anxiétés qui pèsent sur Votre cœur. Chacun des jours de la retraite, d'ardentes prières ont été adressées à Dieu à l'intention de Votre Sainteté; et les Psaumes indiqués à cet effet étaient chantés par ces 400 voix sacerdotales avec un accent de ferveur et d'amour qui me donna la hardiesse de dire publiquement, le dimanche 10 Juillet, qu'il était impossible que Dieu n'exauçât pas un tel concours de supplications. La dépêche télégraphique, annonçant la paix conclue le 11 Juillet entre les deux Empereurs, a été un sujet de joie pour toute la réunion synodale au moment où elle se séparait.

Pour moi, Très-saint Père, je ne me lasse pas de bénir Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a inspiré à Votre Sainteté ; soit dans son Encyclique et son Allocution du 18 et 20 Juin ; soit dans sa Lettre autographe au Cardinal Vicaire, les paroles les plus énergiques et en même temps les plus opportunes pour la direction et le soulagement des âmes chrétiennes.

Il faut l'avouer, une sorte d'épidémie d'admiration et d'enthousiasme s'était emparée d'une portion du Clergé et des Fidèles, fâcheusement influencés par des publications peu justifiées. Votre Sainteté a tout ramené à des idées plus saines en parlant de la *profonde douleur* qu'Elle ressentait de cette guerre entre des Princes catholiques, douleur qu'Elle déclarait être celle de tous les gens de bien ; en qualifiant de *sédition contre les Princes légitimes* les actes commis dans les États voisins ; enfin, en stigmatisant, comme il le mérite, le gouvernement excommunié au profit duquel se faisait toute cette révolution. Puisse cette leçon tout-à-fait tempestive profiter à ceux qui avaient poussé la complaisance et la servilité jusqu'à égarer l'opinion et tromper les consciences en proclamant cette cause *juste et légitime*, etc. !

Mais hélas ! Très-saint Père, si l'effusion du sang est arrêtée, peut-on bien dire que la paix soit faite ? *Dixerunt pax, pax, et non erat pax*. Nous sentons tous qu'il y a lieu de redoubler nos prières, parce que les jours les plus difficiles sont venus pour Votre Sainteté et pour le Saint-Siège.

En effet, le gouvernement temporel du Vicaire de Jésus-Christ est aujourd'hui l'asyle à peu près unique de la politique orthodoxe. Quel triomphe pour l'enfer si cette dernière forteresse du droit public chrétien était forcée et renversée ! Votre Sainteté, du sommet où Elle réside, l'a discerné mieux que personne : la crise actuelle est moins politique et internationale que religieuse et ecclésiastique. C'est un effort suprême de la révolution et de l'enfer pour introduire les principes de 89 dans toute l'Italie et jusque dans les États de l'Église, afin que l'Église n'ait plus ni la

pensée, ni la possibilité de rétablir les principes du droit chrétien dans les sociétés civiles, ainsi qu'elle venait de le faire si heureusement au sein d'une grande nation par le concordat autrichien. Ce traité régénérateur, dont l'application et l'extension seraient un coup de mort pour la révolution, est très-particulièrement l'objet des colères et le point de mire de la réaction satanique dont nous sommes témoins.

Il vous sera donné, Très-saint Père, de triompher de cette levée infernale de boucliers. Votre fermeté indomptable déconcertera et vaincra tous vos adversaires : je comprends sous ce nom ceux-là même qui se disent et qui ont la volonté sincère d'être les protecteurs du Saint-Siège, mais dont la dose de christianisme et la portée d'esprit ne vont pas jusqu'à discerner le vice fondamental des institutions issues du principe irrégulier de 89. Lorsque ces hommes, accoutumés à croire qu'aucun lien nécessaire n'enchaîne le Pouvoir temporel à la Religion révélée, constateront l'impossibilité absolue d'entraîner le Vicaire de Jésus-Christ avec eux dans le camp de la politique indépendante, ils s'arrêteront tout court. L'Europe n'est pas en mesure de laisser crouler un trône de la conservation duquel dépend l'équilibre même matériel du monde. Et l'histoire dira plus tard que la salutaire résistance opposée par Votre Sainteté à la politique mal avisée des princes d'aujourd'hui, aura sauvé et tenu en réserve pour leurs héritiers le germe du salut et de la régénération des sociétés et des dynasties, incessamment agitées et renversées depuis qu'elles sont sous le régime d'une politique sans foi.

Pardonnez, Très-saint Père, ce long épanchement de l'âme d'un de vos fils les plus obscurs et les moins dignes de Votre attention, mais qui ne respire que pour les intérêts de la Sainte Église de Dieu, et dont les pensées et les affections se portent nuit et jour vers Votre auguste personne et vers toutes les pré-occupations dont il comprend que Votre âme est remplie.

Que le Seigneur, Très-saint Père, vous multiplie les consolations et les suavités intimes au milieu de tant de sujets de douleur ! Que ses desseins miséricordieux s'accomplissent à l'aide des entreprises humaines les moins raisonnables ! Qu'à la prière de Marie Immaculée, dont vous avez eu la gloire d'être le hérault, Jésus-Christ vous emploie comme son instrument et son ministre pour l'accomplissement des grandes choses dont la proclamation dogmatique du privilège virginal doit être le signal tant en Orient qu'en Occident ! Que, la sagesse de Dieu prévalant sur les pensées des hommes, il nous soit donné de voir le Vicaire de Jésus-Christ, non pas seulement Président honoraire d'une confédération Italienne plus ou moins hybride, mais l'âme et l'oracle d'une alliance plus sainte et plus vaste, dont les nations dissidentes ont le bon sens et la franchise de reconnaître et de suggérer elles-mêmes la nécessité prochaine pour les peuples catholiques romains ! Que toutes les brebis se rassemblent de jour en jour plus serrées sous la houlette d'un même Pasteur ! Et que les bénédictions les plus abondantes de ce Pasteur et de ce Père très-aimant s'épanchent en particulier sur celui qui se dira toujours,

de Votre Béatitude,

Mauroc, près Poitiers, 28 Juillet 1859.

Très-saint Père,

Le très-humble et très-obéissant et très-dévoté
Serviteur et Fils

✠ LOUIS-ÉDOUARD *Évêque de Poitiers*

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI POITIERS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

LOUIS-FRANÇOIS-DÉSIRÉ-ÉDOUARD PIE,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE LA SAINTE ÉGLISE DE POITIERS, ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,
ETC.,

*Au Clergé de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

MESSIEURS ET BIEN-AIMÉS COOPÉRATEURS,

Nous n'avons rien à vous apprendre sur la marche des événements en Italie. En présence de tout ce qui s'accomplit, mille pensées, mille réflexions s'offrent à tous les bons esprits. Pour notre part, nous ne nous départirons pas de la réserve silencieuse dans laquelle nous nous sommes constamment renfermés. Fiers autant que personne du courage guerrier et des gloires militaires de la France, justes et reconnaissants envers les pouvoirs publics pour tout ce qu'ils ont fait de bon et d'utile, nous nous contenterons de gémir et de prier à la vue des épreuves qui s'appesantissent sur la sainte Église romaine, notre mère, et des douleurs sans nom qui obsèdent le cœur du plus généreux des Pontifes et du plus tendre des Pères.

Oui, nous gémirons et nous prions. Nos pleurs ne sauraient devenir matière à accusation : nous sommes loin, grâce à Dieu, de ces temps où les citoyens qu'on ne pouvait convaincre de complot contre la chose publique, étaient accusés pour leurs larmes et poursuivis pour crime de douleur : *Qui occupandae reipublicae argui non poterant, ob lacrymas incusabantur* ¹. Et quant à nos prières, elles intercéderont en faveur de ceux-là même qui abreuvant en ce moment l'Église d'amertume. Nous conjurerons le Seigneur d'ouvrir les yeux des sujets rebelles du meilleur des Princes, et de toucher le cœur des usurpateurs sacrilèges du domaine Apostolique.

Vous continuerez donc jusqu'à nouvel ordre, Messieurs, de réciter les oraisons que nous avons prescrites seulement jusqu'à la fin du mois qui s'achève. Quand Pierre est dans l'angoisse, la prière de l'Église doit *se faire sans intermission* : c'est la règle qui nous a été tracée dès les premiers jours du christianisme : *Oratio autem febat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo* ². Vous ajouterez même aux oraisons jusqu'ici indiquées, des supplications publiques.

Nous gémirons et nous prions.... Mais, est-ce assez, Messieurs et chers Coopérateurs ? Nous surtout, votre Évêque, qui dans la cérémonie de Notre sacre avons prêté serment de fidélité à la sainte Église de Rome et au Pontife romain, et qui avons juré non seulement de ne jamais conniver aux machinations tendant à les déposséder de leurs droits, de leurs privilèges, de leurs possessions, de leur autorité, mais encore de nous opposer à toutes ces manœuvres ennemies dans la mesure de notre pouvoir ³, est-ce que nous serions quitte de notre engagement si nous laissons s'établir sans contradiction autour de nous des courants trompeurs d'opinion, si nous n'opposons aucune dénégation à tant d'attaques

¹ Tacit. *Annal.* liv. VI, 10.

² Act. XII, 5.

³ Pontific. Rom., De consecratione electi in Episcopum. Forma iuramenti.

violentes, à tant d'allégations outrageantes, mensongères, calomnieuses, d'assertions erronées, schismatiques, hérétiques, de provocations aussi lâches qu'impies, fortifiées du lamentable appoint que leur apporte la félonie de quelques esprits aventureux et dévoyés? Non, Messieurs, il ne nous serait pas permis de nous taire devant ce débordement de sophismes et de blasphèmes, si déjà, dès les premiers jours où nous avons vu s'ourdir cette trame criminelle, nous n'avions rempli tout notre devoir, et si nous n'avions répondu d'avance à toutes les invectives dont le Pouvoir temporel du Saint-Siège a été l'objet depuis trois ans ¹. Nous avons eu la patience, et, disons-le, le triste courage de lire à peu près tous les libelles, toutes les brochures, tous les réquisitoires lancés contre le gouvernement Pontifical durant ces derniers mois. Malgré cette levée immense de boucliers et cette conspiration de clameurs bruyantes, les choses restent ce qu'elles étaient. Nous redisons avec la même assurance que, sans méconnaître les efforts faits depuis soixante ans par les autres pouvoirs pour dégager les sociétés et les lois de l'élément impie et révolutionnaire qu'y avait déposé le siècle précédent, c'est rendre un simple hommage à la vérité et faire un acte de pure justice que de proclamer la supériorité manifeste des institutions romaines sur les institutions toujours ébranlées et chancelantes des temps modernes. Nous ajoutons que, sans rien ôter aux qualités personnelles des princes qui tiennent entre leurs mains les rênes des autres États, ni aux grandes capacités des ministres, des conseillers et des fonctionnaires de tout ordre qu'ils ont appelés au timon des affaires, le gouvernement romain, dans son Chef, dans ses hauts dignitaires et dans ses représentants actuels, n'est inférieur à aucun gouvernement contemporain, et qu'à tous les degrés de l'administration centrale,

¹ *Instruction synodale* (n.° 34) sur *Rome considérée comme siège de la Papauté* (1836.) Nous croyons utile que MM. les Curés relisent aux Fidèles au moins toute la dernière partie de cette Instruction.

provinciale, municipale, il peut subir sans risque la confrontation qui serait faite de mérite à mérite, de position à position, d'homme à homme. Nous affirmons enfin que le bien-être général des peuples placés sous le sceptre paternel du Vicaire de Jésus-Christ dépasse de beaucoup celui des pays hérétiques, et ne le cède en rien à aucun autre pays du monde.

À ce témoignage que nous avons rendu, et que nous rendons encore, en pleine connaissance de cause, la propagande révolutionnaire a opposé et elle pourra opposer de nouveau des montagnes d'injures et des amas d'accusations cent fois réfutées; l'ignorance et la pusillanimité y ont ajouté et elles pourront y ajouter encore le poids de leur parti pris et l'autorité de leurs branlements de tête; mais, à travers les flots d'encre et de paroles qui ont coulé, nous attendons toujours une raison, une preuve, et nous n'avons trouvé jusqu'à ce moment que préjugés vulgaires, déductions forcées, assertions gratuites, mais surtout opposition acharnée contre la Religion catholique, et projet à peine dissimulé de renverser avec la souveraineté civile du Saint-Siège la principale garantie de l'indépendance et de l'autorité de l'Église.

Nous avons la confiance, Messieurs et bien-aimés Coopérateurs, que les prières et les larmes de tant de milliers d'âmes vraiment religieuses répandues sur toute la surface de la terre seront promptement exaucées, et que le monde chrétien ne sera pas en proie à des calamités aussi extrêmes ni aussi prolongées que celles qu'il a subies à d'autres époques. Nous espérons aussi que la droiture d'esprit et la rectitude de jugement d'un grand nombre de nos contemporains ne tarderont pas à faire justice de ces principes faux, de ces axiômes sans fondement, de ces déclamations injustes et forcenées dont quelques gens de bien ont pu se laisser impressionner. L'iniquité s'écoulera comme l'eau du torrent, mais la vérité du Seigneur restera éternellement. C'est le Tout-Puissant lui-même qui a proféré cette parole: « Je te dis » que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et

« les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ¹. » Appuyé sur cette parole, ô Pierre, vous êtes inébranlable comme Dieu même. « Ils périront, mais vous, vous demeurerez. Tous, « ils vieilliront comme un vêtement; vous les changerez comme « on change un habit usé, et ils feront place à d'autres. Mais « vous, vous êtes toujours le même, et vos années ne passeront « point. Les fils de vos serviteurs leur succéderont sur cette terre, « et leur postérité la plus reculée y sera régie encore par votre « sceptre divin: » *Ipsi peribunt, tu autem permanes: et omnes sicut vestimentum veterascent, et sicut opertorium mutabis eos, et mutabuntur. Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficiunt. Filii servorum tuorum habitabunt: et semen eorum in saeculum dirigitur* ².

À ces causes, après en avoir conféré avec Nos vénérables frères, les doyen, chanoines et chapitre de Notre Église cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

ARTICLE I.

Le dimanche 2 Octobre prochain, fête du Saint Rosaire, à l'issue des Complies, une procession solennelle sera faite dans l'intérieur de toutes les églises de Notre Diocèse, à l'effet d'attirer la protection de la Très-sainte Vierge sur le Souverain Pontife et sur l'Église romaine. On y chantera les Litanies de la Sainte-Vierge, terminées par les versets et oraison accoutumés. À la station devant l'autel de la Sainte-Vierge, on interrompra les Litanies pour chanter le *Sub tuum*.

ARTICLE II.

À partir de ce jour et jusqu'au premier dimanche de l'Avent, au salut du Saint-Sacrement qui sera célébré tous les jours de

¹ Matth. XVI, 18.

² Psalm. CI, 27-29.

dimanches et de fêtes fériées dans toutes les Églises et Chapelles publiques du Diocèse, on chantera le *Miserere* et les autres prières telles qu'elles avaient été indiquées par Notre précédent Mandement du 12 Mai de l'année courante.

ARTICLE III.

Tous les Prêtres continueront jusqu'à nouvel ordre de réciter chaque jour, à la Messe, les oraisons *pro Papa*, conformément à Notre prescription faite le 20 Juillet par suite de la Lettre encyclique du 18 Juin précédent.

ARTICLE IV.

Les religieux de l'un et de l'autre sexe, les élèves de Nos Séminaires, et tous les vrais Fidèles sont exhortés à se concerter pour que des communions quotidiennes soient faites à l'intention du Souverain Pontife et de la sainte Église de Rome.

ARTICLE V.

Et sera notre présente Lettre pastorale lue et publiée dimanche prochain au prône de la Messe paroissiale dans toutes les églises, chapelles des Communautés religieuses, Séminaires, Collèges et Hôpitaux de Notre Diocèse.

Donné à Poitiers, en Notre palais épiscopal, sous Notre seing, le sceau de Nos armes et le contre-seing de Notre Secrétaire, le 28 Septembre 1859, dixième anniversaire de Notre préconisation épiscopale à Portici, près Naples.

✠ LOI IS-ÉDOUARD *Évêque de Poitiers*

Par mandement de Monseigneur

HÉLÈNE Chan., *Secrétaire*

PROVINCIA ECCLES. DI BOURGES

(La Sede di Bourges è vacante.)

IL VESCOVO DI CLERMONT

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE ,

Au milieu des tribulations qui Vous assiègent, c'est pour vos enfants un besoin immense non seulement de prier et gémir, mais encore de faire arriver aux pieds de Votre Sainteté l'humble expression de leurs profondes et douloureuses sympathies. Ce besoin de tous les cœurs catholiques est, en particulier, celui qu'éprouvent dans toute son étendue l'Évêque, le Clergé et les Fidèles du Diocèse de Clermont. Comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque ni les plus éminentes vertus, ni les droits les plus sacrés n'ont pu préserver Notre Père commun des attaques sacrilèges et incessantes dont son Gouvernement temporel est le but ? Sans doute, nous voulons toujours espérer que les puissances de l'Europe, et spécialement la France, fille aînée de l'Église, ne permettront pas que les ennemis de tout ordre religieux et social usurpent les droits, même temporels, du premier Représentant de Dieu sur la terre ; car c'est là une des questions fondamentales qui les interesse

elles-mêmes au plus haut degré. Toutefois en attendant, le mauvais génie des révolutions s'acharne à poursuivre son oeuvre d'iniquité. Et voilà pourquoi, Très-saint Père, redoublant de ferveur dans nos prières, publiques et privées, nous nous adressons, avant tout, au divin Fondateur de l'Église, qui lui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Il est vrai que l'infailibilité assurée à l'Épouse du Sauveur ne doit pas la mettre à l'abri des épreuves qui l'attendent ici bas, d'après la prédiction du Sauveur lui-même. Mais chaque fois que les épreuves se renouvellent par la machination de l'esprit de ténèbres, c'est un devoir sacré pour nous, Clergé et Fidèles, de serrer de plus en plus nos rangs autour du Chef visible de l'Église, et de lui faire comme un rempart de notre dévouement, à lui qui le premier est constamment en butte aux attaques de l'ennemi. Puis, n'est-ce pas aussi un nouveau et pressant motif de recourir, avec ardeur et avec confiance, à la toute-puissante protection de Celui auquel obéissent les tempêtes et les flots de la mer en courroux ?

Daignez, Très-saint Père, agréer l'hommage de ces sentiments, avec lesquels, prosterné à Vos pieds, j'ai l'honneur d'être,

De Votre Sainteté,

Clermont, le 21 Octobre 1859.

Le très-soumis et très-dévoué Fils
✠ L.-C. *Évêque de Clermont*

LETTERA

DEL VESCOVO DI CLERMONT

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

La dernière Allocution du Souverain Pontife nous a instruits des nouvelles épreuves qui remplissent son cœur de sollicitude, et l'abreuve d'amertume. Or, en présence d'un état de choses si affligeant, bien qu'il n'entre aucunement dans notre pensée de faire entendre la moindre parole irritante ou même inopportune, n'est-ce pas du moins, pour votre Évêque, un devoir tout à la fois et un besoin impérieux de gémir et de prier, avec vous, au pied des autels ?

L'admirable sagesse avec laquelle le Père commun des Fidèles gouverne l'Église ; la modération, la mansuétude et la charité dont il est le modèle ; les vertus, en un mot, les plus éminentes, comme les droits les plus sacrés, rien n'a pu le mettre à l'abri des tribulations qui l'assiègent.

Ainsi, lorsque, il y a peu de temps encore, nous applaudissions, de toutes parts, au bienfait de la paix qui semblait devoir couronner définitivement les victoires de notre héroïque armée, des hommes exaltés par l'esprit révolutionnaire n'y avaient pas trouvé leur compte : pour les satisfaire il eût fallu apparemment renverser

tout ce qui s'oppose au développement des mauvaises passions ; et dès lors, rallumant la guerre de leur propre mouvement et sous une inspiration qu'elle n'avait point eue dans le principe, ils ont envahi une partie des États pontificaux, à force d'intrigues et d'excitations à la révolte.

Il est vrai que, pour séduire des populations trop crédules et les soulever contre leur légitime Souverain, les agitateurs, fidèles à une tactique bien connue, avaient d'abord affecté de dire que leur unique but était d'obtenir des réformes au profit de l'intérêt prétendu de la liberté des peuples et dans l'ordre purement administratif. Mais s'il en eût été ainsi, pourquoi donc s'emparer violemment de l'un des pouvoirs les plus inoffensifs et les plus inviolables, celui du Chef visible de l'Église ? Du reste, que l'on ne s'y trompe pas : quoiqu'il y ait sans doute, parmi les instruments de cette usurpation, un grand nombre d'esprits égarés par de fallacieuses utopies, n'a-t-on pas sujet de croire qu'il s'y trouve aussi, et avant tout, des chefs de file dont la pensée va plus loin que celle de leurs auxiliaires ? Ennemis déclarés de nos croyances, parce que nos croyances sont la base indispensable de l'ordre social, ils savent bien ceux-là que, s'il était possible d'anéantir l'autorité spirituelle du Vicaire de Jésus-Christ, les pouvoirs humains auxquels la Providence a confié le soin de défendre la société finiraient bientôt par disparaître, à leur tour, dans le chaos de l'anarchie. Et voilà, au fond, pourquoi le génie du mal s'est acharné, dans tous les temps, contre l'Église, colonne inébranlable de la vérité ¹.

Assurément, sous ce point de vue fondamental, l'Église catholique, apostolique et romaine n'a rien à redouter de ses ennemis ; car, son divin fondateur l'a dit : *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre Elle* ². Or, nous savons également, et nous croyons d'une foi ferme, que le ciel et la terre passeront, tandis que

¹ 1. Tim. III, 15.

² Matth. XVI, 18.

la parole de Dieu ne passera point ¹. Mais parce que Jésus-Christ a promis à son Église d'être avec Elle jusqu'à la consommation des siècles ², n'en résulte-t-il pas évidemment qu'ils sont bien coupables ou bien aveugles, ceux qui mettent tout en œuvre pour dépouiller de ses droits, même purement temporels, le premier et le digne Représentant de Jésus-Christ sur la terre ?

Quoi qu'il en soit, Messieurs et chers Coopérateurs, à l'exemple du divin Maître qui a dit, sur la croix, en parlant de ses persécuteurs : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* ³, nous ne voulons renoncer ni à un profond sentiment de compassion envers les ennemis du Saint-Siège, ni à l'espoir que, mieux inspirés, ils finiront peut-être par abandonner des projets aussi iniques qu'insensés. Nous aimons également à penser qu'au besoin les puissances de l'Europe ne resteraient pas indifférentes sur une aussi grave question et qui les intéresse, elles-mêmes, au plus haut degré. Puis nos espérances, à cet égard, pourraient-elles ne pas être soutenues en particulier, et par la haute sagesse de l'Empereur des Français, et par le dévouement filial qu'il a si souvent témoigné au Souverain Pontife ?

Mais en ce qui nous concerne plus spécialement, Messieurs et chers Coopérateurs, n'oublions pas que le moyen le plus efficace de consoler, au milieu de ses afflictions, le vénérable et vénéré successeur du Prince des Apôtres, c'est de recourir à la prière, cette *clef miraculeuse qui ouvre le trésor des miséricordes divines* ⁴.

Prions donc souvent, prions avec foi, avec ferveur, Celui qui tient dans sa main le cœur des peuples et le cœur des rois, afin que, dans ces jours difficiles, il daigne leur accorder les inspirations les plus utiles aux intérêts de la Religion et à ceux de la société, qui sont inséparables les uns des autres.

¹ Math. XXIV, 35.

² Idem, XVI, 18.

³ Luc. XXIII, 34.

⁴ S. Augustin.

C'est à ces fins, qu'assuré des sentiments dont vous êtes animés, nous vous invitons à unir vos supplications aux nôtres et à celles des Fidèles, en vous conformant, jusqu'à nouvel ordre, aux dispositions suivantes :

1. Les Prêtres de Notre Diocèse réciteront à la sainte Messe, tous les jours non empêchés, les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

2. On chantera, au salut ordinaire du mois, le Psaume 53 : *Deus in nomine tuo, saluum me fac*, etc., avec la Collecte ci-dessus désignée.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de mon sincère attachement en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Clermont, le 17 Octobre 1859.

✠ L.-C. *Évêque de Clermont*

IL VESCOVO ED IL CLERO DEL PUY AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Cum e Cathedra Petri, sicut e throno Dei beneficentissimo, indesinenter defluant in toto terrarum orbe omnis generis bonorum flumina, quibus faccundatur, ditatur, et laetificatur mundus universus; nemo non videt ipsius Sanctissimae Cathedrae damnum, esse damnum omnium, et, ipsa dolente, immenso dolore affici quicumque divinarum et humanarum rerum curam non abiecerunt.

Et sane quidem, Beatissime Pater, si hodiernis temporibus adversus Christum Dominum et adversus Vicarium eius fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania, certissime confidimus eum qui habitat in Caelis irrisurum esse illos et in brevi eos omnino conturbaturum. Sed cum de tanta impiorum audacia et de multorum heu! nimium filiorum ingratitude Pater amantissimus contristari summopere debuerit, ideo, ad pedes Sanctitatis Vestrae provoluti, Episcopus Aniciensis, et Capitulum Ecclesiae Cathedralis necnon et totus Clerus ac eiusdem Dioecesis Fideles, profiteri iudicavimus quo firmo mentis assensu detestemur errores illos vaferimos quibus iura temporalia Sedis Apostolicae impugnare aut minuire nituntur perversi incautivi homines; quo pietatis fervore

Deum omnipotentem deprecemur ut exurgat tandem et dissipentur inimici eius; et interea qua animi promptitudine nos et omnia nostra offeramus Summo nostro Pastori ac Patri amantissimo, ut ipsius participes esse mereamur dum praeliabitur praelia Domini,

Beatitudinis Vestrae,

Anicii (le Puy), die 23 Ianuarii, anno Domini 1860.

Humillimi, addictissimi et devotissimi Servi et Filii

✠ AUGUSTUS *Episcopus Aniciensis*

(Seguono le altre firme.)

LETTERA PASTORALE

DEL VESCOVO DEL PUY

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JOSEPH-AUGUSTE-VICTORIN DE MORLHON,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DU PUY, ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Vous auriez sujet d'être étonnés, Nos Très-chers Frères, si Nous ne joignons pas Notre voix à celle de Nos vénérés Frères dans l'Épiscopat, pour vous demander des prières en faveur d'une cause qui est tout à la fois la cause de l'Église, de la France et de la civilisation. Une tempête soulevée par le souffle de la révolution menace d'engloutir le domaine temporel du Souverain Pontife, et déjà elle en a ravagé la plus florissante partie. Ce patrimoine, vous le savez, sans être essentiel à l'Église, qui a su s'en passer dans les siècles de persécution, est pourtant nécessaire pour garantir l'indépendance du Vicaire de Jésus-Christ dans ses rapports avec les peuples soumis à son autorité. Entre toutes les nations catholiques, c'est la France qui a fait le plus d'efforts et de sacrifices pour le fonder et pour le défendre, et ce n'est pas le moindre

titre de gloire du Prince magnanime qui nous gouverne, d'avoir signalé son avènement au pouvoir en arrachant à une usurpation sacrilège ce patrimoine de la famille catholique.

Comment donc pourrions-nous, sans une vive douleur, voir ces mêmes hommes que nos armes avaient repoussés, s'abattre de nouveau sur ces belles provinces, y porter le trouble et l'agitation, renverser les plus salutaires institutions, lâcher la bride à toutes les passions mauvaises? Comment n'être pas profondément attristé quand on les entend donner un éclatant démenti aux déclarations les plus solennelles du Gouvernement français, chercher par des louanges hypocrites à le faire passer aux yeux du monde pour complice de ces coupables desseins, et exploiter au profit de leur insurrection la gloire de nos triomphes et le sang de nos braves soldats? Enfin, comment ne pas s'affliger quand on voit des écrivains qui se disent amis de l'ordre prêter la main à ceux qui n'ont d'autre but que de renverser la base même de l'ordre social, et ressasser avec une triomphante complaisance les accusations, mille fois réfutées, contre le gouvernement de l'Église? On se demande si ces hommes sont assez simples pour se persuader que le renversement de la Papauté est le but final de la révolution, s'ils croient sérieusement qu'après avoir détruit ce Pouvoir, le plus vénérable et le plus paternel de tous, l'esprit d'anarchie, content et satisfait, acceptera sans résistance une domination moins douce et moins sainte? On se demande s'ils ont oublié ce que l'histoire la plus moderne aurait dû graver profondément dans leur esprit, le rapport intime et nécessaire qui existe entre les dissensions religieuses et les révolutions sociales. — Il faut avoir bien besoin d'oublier pour ne pas se rappeler qu'il y a douze ans à peine, une querelle de religion dans un des États les moins importants de l'Europe, fut le prélude de l'immense catastrophe qui bouleversa le Continent tout entier. Que serait-ce si, comme ces hommes paraissent désirer, la révolution parvenait à renverser la clef de voûte de l'ordre européen?

Mais non, il n'en sera pas ainsi, Nos Très-chers Frères, la France qui, grâce à Dieu, reste catholique malgré tous les efforts qu'on fait pour la pervertir, ne saurait permettre qu'on détruise en un jour l'édifiée que depuis de longs siècles elle s'est appliquée à fonder par ses libéralités et à cimenter de son sang le plus pur. Le Prince auguste qui la gouverne vient de nous en donner, dans une circonstance solennelle, une nouvelle assurance. Il n'a pas oublié les paroles si rassurantes qu'il avait prononcées au début de la guerre, et il aime qu'on les lui rappelle. Ce Pouvoir temporel du Saint-Père, que la révolution déclare incompatible avec la civilisation, il s'en proclame le défenseur, il veut que nous ayons confiance en lui et que nous écartions des alarmes inutiles; mais il veut aussi que nous priions la Providence *d'éclairer les peuples et les rois sur le sage exercice de leurs droits comme sur l'étendue de leurs devoirs.*

Nous répondrons à des désirs si chrétiens, Nos Très-chers Frères. Quelque défavorables que soient les apparences, quelque tristes que soient les événements qui se succèdent depuis deux mois, quelque sombre que soit l'horizon de l'avenir, *Nous nous obstinerons dans la confiance*; Nous aimerons à nous rappeler les promesses qui ont été faites à la France et au monde catholique, et que Nous étions si heureux de vous transmettre, il y a quelques mois. Nous nous redirons que *le Prince qui a sauvé la France de l'esprit démagogique ne saurait accepter ni ses doctrines, ni sa domination en Italie.* Nous nous reposerons sur l'assurance que *le Prince qui a ramené le Saint-Père au Vatican veut que le Chef de l'Église soit respecté dans tous ses droits de Souverain temporel.* Ce qu'il veut, nous pouvons à peine douter qu'il ne puisse l'exécuter; il nous a assez accoutumés aux prodiges depuis quelques années pour qu'il nous soit permis d'attendre une heureuse issue aux complications actuelles. Comme la divine Providence, la politique humaine la mieux intentionnée a ses lenteurs nécessaires; elle arrive quelquefois d'autant plus sûrement à son but qu'elle paraît moins impatiente à l'atteindre.

Ayons donc confiance, Nos Très-chers Frères, et tenons-nous également éloignés *des passions ardentes* que cherchent à allumer les méchants, et *des inutiles alarmes* que les pusillanimes pourraient concevoir. Ces deux dispositions sont également contraires au tempérament du chrétien; ee ne sont pas les paroles des Evêques qui pourront jamais les faire naître dans l'esprit des peuples. Non, en présence des plus graves dangers qui pourraient menacer l'Eglise, le chrétien ne saurait concevoir aucune alarme sérieuse sur sa conservation. N'aurait-il pas la parole de son Dieu pour l'assurer que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre Elle*; le témoignage de l'histoire serait suffisant pour lui donner la certitude qu'elle sortira plus forte de toutes les luttes que les pouvoirs de la terre lui susciteront. Plusieurs ont voulu se mesurer avec cette Épouse du Christ, et l'unique résultat des attaques qu'ils lui ont livrées a été de les ébranler eux-mêmes. Si nous remontons le fleuve des siècles, nous trouverons de nombreuses et frappantes applications de la prophétie de Daniel, et nous verrons plus d'un gigantesque colosse renversé au choc de cette petite pierre qui n'emprunte sa force à aucun bras humain.

Ce n'est donc pas pour l'Eglise elle-même que nous pourrions être alarmés à la vue des haines qui se liguent contre Elle. Nous ne pourrions l'être que pour la France, si nous n'avions l'espoir fondé qu'elle saura conserver son noble rôle de protectrice du Saint-Siège, et se dégager victorieusement des complicités dans lesquelles la révolution voudrait l'enlacer. Nous pourrions être alarmés pour l'Europe dont toutes les parties sont liées les unes aux autres par une solidarité de plus en plus étroite, si nous n'étions persuadés que tous les gouvernements comprendront que laisser porter atteinte au Pouvoir de celui d'entre eux qui sauvegarde tous les autres, ce serait mettre tous les droits en question et ouvrir la voie aux plus déplorables bouleversements.

Mais cette confiance ne doit pas nous empêcher de prier, et de prier avec toute la ferveur dont nous sommes capables, car

Dieu attend des hommes cette coopération de la prière pour sauver la société aussi bien que pour sauver les individus. Nous prions pour les Princes, *afin que Dieu les éclaire sur l'exercice de leurs droits*; qu'il leur fasse comprendre que le fondement le plus solide de ces droits sacrés est leur fidélité à Dieu dont ils sont les représentants dans l'ordre temporel, et leur soumission à l'Église qu'il a revêtue de son autorité dans l'ordre spirituel.

Nous prions aussi *pour les peuples, afin que Dieu les éclaire sur l'étendue de leurs devoirs*, car c'est l'oubli de ces devoirs qui a relâché tous les liens sociaux et compromis tous les droits. Nous demanderons pour eux qu'ils cessent enfin de prêter l'oreille à ces apôtres de mensonge qui leur persuadent qu'il n'y a de liberté que dans la révolte, de civilisation que dans l'incrédulité, de progrès que dans les conquêtes matérielles, de dignité que dans l'indépendance de toute autorité et dans l'oubli de toute pensée céleste.

Nous prions enfin pour le Père des rois et des peuples, pour le Chef de la famille chrétienne, pour le plus saint des Pontifes et le plus doux des Monarques, pour l'incomparable Pie IX. Nous prions pour que Dieu éloigne de ses lèvres ce calice amer que, pour la seconde fois, la révolution veut le forcer à boire en punition de sa bonté et de sa clémence. Nous prions pour qu'il n'ait pas la douleur de voir plus long-temps arrachées à son sceptre paternel et à son autorité sacrée ces provinces si fidèles qui, il y a si peu de mois, accouraient comme un seul homme sur son passage et l'acclamaient avec l'enthousiasme le plus spontané.

Nous prions, et Dieu écoutera notre prière; car, s'il écoute toujours des enfants qui prient pour leur père, comment serait-il sourd au cri de la famille chrétienne l'invoquant pour l'homme qui représente le plus majestueusement ici-bas sa divine paternité? Nous nous adresserons à Marie, la Mère de l'Église, à Marie, le *secours des chrétiens*, dont la puissante protection a si souvent justifié ce titre en écartant miraculeusement les dangers qui menaçaient la famille de son divin Fils.

À ces causes, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Tous les Prêtres diront, à la Messe, à partir de la réception de la présente Lettre, et jusqu'à la réintégration de la puissance du Pape, les Oraison, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE II.

À toutes les bénédictions du Très-saint Sacrement on ajoutera aux prières accoutumées l'antienne *Sub tuum praesidium.....* avec les versets *Domine, non secundum..... Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix..... Oremus pro Pontifice nostro Pio. ꝯ. Dominus conserve eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum eius,* et les oraisons *Deus qui culpa offenderis..... Concede nos..... et Deus omnium fidelium pastor et rector.....*

ARTICLE III.

Nous exhortons les Fidèles à redoubler leurs prières pour l'Église, et les Communautés, ainsi que les personnes pieuses, à faire des communions à cette intention.

Et sera¹, Notre présente Lettre Pastorale, lue et publiée dans toutes les Églises et Chapelles de Notre Diocèse, le dimanche qui suivra sa réception.

Donné au Puy, sous Notre seing, le sceau de Nos armes et le contre-seing du Secrétaire de Notre Évêché, le 18 Octobre, en la fête de Saint Luc, Apôtre, de l'année 1859.

✠ AUGUSTE *Évêque du Puy*

Par mandement de Monseigneur l'Évêque

ALIROL *Chanoine, Secrétaire*

IL VESCOVO DI LIMOGES

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Ubi primum audivimus ex Encyclicis Litteris a Sanctitate Vestra Romae datis 18 Iunii 1859 nova detestabiliaque hominum coepta in Apostolicam Sedem, vehementissimo dolore affecti fuimus, ob vim sacrilegam Pontificiae illatam Auctoritati. Statim autem, licet indigni, ante conspectum Domini Nostri non cessavimus cum Clero populoque Lemovicensi hostias et preces offerre, ut totius consolationis Deus, qui Petrum Apostolorum Principem eripuit de omni expectatione plebis iudaeorum, Sanctitatem Vestram, illis inimicorum Ecclesiae machinationibus, fortiolem erectioremque efficiat, beatamque reddat in pulchritudine pacis requieque placidissima.

Dignetur Sanctitas Vestra hanc nostri filialis amoris observantiam benigne paterneque excipere, et Nobis, Clero gregique nostris Benedictionem apostolicam elargiri.

Beatissime Pater,

Lemovicis (in Gallia), hac 4 Augusti 1859.

Sanctitatis Vestrae

Humillimus ac obedientissimus Servus et Filius

✠ FLORIANUS *Episcopus Lemovicensis*

IL VESCOVO DI SAINT-FOUR

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

L'Évêque de Saint-Flour, en France, uni au Clergé et aux Fidèles de son Diocèse, se fait un devoir de déposer aux pieds de Votre Sainteté l'hommage respectueux de sa vénération profonde, de sa parfaite obéissance, de son religieux et inviolable attachement.

Jusqu'à ce jour il avait espéré que les droits imprescriptibles de Votre Siègre Apostolique seraient enfin reconnus et respectés des ennemis de l'Église; que les vertus suréminentes, qui recommandent Votre Auguste Personne à l'amour de tous les Catholiques, feraient taire les plus injustes préjugés; et, dans cette attente, il adressait au Ciel les prières les plus ferventes pour qu'une épreuve, déjà trop longue, fût abrégée et fit place à des temps meilleurs et plus calmes.

Hélas! Très-saint Père, les orages, au lieu de disparaître, semblent s'amonceler encore; et, lorsqu'en publiant l'Allocution prononcée par Votre Sainteté dans le Consistoire du 26 Septembre, je demande aux Fidèles, confiés à mes soins, de se réunir, pour la troisième fois, au pied des saints autels afin d'y laisser épancher leurs gémissements et leurs vœux, ma piété ne serait

point satisfaite si je n'assurais, avec tous les Évêques de la Catholicité, Votre Sainteté des sentiments et de la douleur qui pénètrent mon âme.

Puisse cet humble et sincère témoignage de fidélité apporter quelque consolation à Votre cœur paternel, si cruellement déchiré ! Puisse le Ciel ne plus se montrer sourd à nos prières ! Et Vous même, Très-saint Père, daignez, avec votre indulgence accoutumée, bénir le plus petit des Évêques qui, au milieu des difficultés et des tribulations qui surgissent de toutes parts, sent, plus que jamais, le besoin d'une grâce particulière d'en Haut, pour marcher lui même, et pour diriger constamment dans les voies du salut cette portion du troupeau que Vous avez bien voulu confier à ses soins.

Prosterné à vos pieds, et les baisant avec amour, il aime à se dire,

Très-saint Père,

Saint-Flour, le 18 Octobre 1859.

de Votre Béatitude

Le Fils le plus soumis et le Sujet le plus dévoué

✠ P.-A. *Évêque de Saint-Flour*

CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI SAINT-FLOUR

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET TRÈS-CHERS COOPÉRATEURS,

Pour la troisième fois, le Souverain Pontife a fait entendre au monde la voix de son affliction. Je me fais un devoir de vous transmettre les paroles tombées de sa bouche sacrée, et je crois inutile d'y joindre l'expression de mes propres sentiments. Ce langage, admirable de douceur et de fermeté, se recommande assez par lui-même; et, s'il avait besoin d'un commentaire, il le trouverait et dans la douleur qui oppresse tous les cœurs catholiques et dans les joies, mal dissimulées, des ennemis de l'Église.

En présence d'une situation dont ce double symptôme accuse tous les dangers, et dans l'attente des événements que recèle un prochain et mystérieux avenir;

Plein de sécurité en ce qui concerne les destinées immortelles de l'Église, et prévoyant, toutefois, les suites funestes de l'affaiblissement du principe d'autorité, attaqué dans sa personnification la plus auguste et la plus élevée;

Comptant toujours sur la *haute sagesse du Prince, dont l'énergie et la loyauté bien connues ne feront défaut ni à la Religion ni*

au pays ¹, mais effrayé des tentatives de la révolution, qui se hâte de prêter d'abord à ses usurpations criminelles les apparences, pour leur assurer plus tard la valeur des faits accomplis ;

Avec tout le calme et la dignité du bon droit dans une question qui touche à la fois aux plus hauts intérêts de l'ordre religieux et de l'ordre social ;

N'ayant au cœur d'autre passion qu'une fidélité inviolable à nos devoirs, qu'un dévouement sans bornes à l'Église et à la patrie ;

Nous nous empressons, Nos Très-chers Frères, et de protester contre les envahissements du mal et de vous convoquer de nouveau, Pasteurs et Fidèles, au pied des saints autels, afin d'obtenir de la miséricorde divine la fin des douloureuses épreuves que le Seigneur saura bien, quand il le voudra, faire tourner à sa gloire, mais qui entraîneraient, si nous devons en subir toute la rigueur, d'immenses perturbations et les calamités les plus redoutables.

À ces causes, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

1. Le jour de la Toussaint, ou le dimanche qui suivra la réception de la présente Circulaire, on chantera, à l'issue des Vêpres, le Psaume 45 : *Deus noster, refugium et virtus* suivi du verset *Oremus pro Pontifice nostro Pio*, *¶. Dominus conservet eum*, etc. et de l'oraison *Omnipotens, sempiterna Deus, miserere famulo tuo Pontifici nostro Pio*, etc. (Voir au bréviaire les Litanies des Saints.)

2. Chaque jour, et jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli dans les États Pontificaux, tous les Prêtres ajouteront à la Messe, à moins que les rubriques n'y mettent obstacle, l'oraison *pro Summo Pontifice*.

¹ Paroles extraites de la circulaire adressée par Son Excell. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes à l'Épiscopat français.

3. Pendant le même temps on chantera aux saluts du Très-saint Sacrement le *Sub tuum praesidium* et le verset *Ora pro nobis*, avec l'oraison *Concede nos*, etc., afin d'appeler sur l'Église et sur la France la protection toute spéciale de la Reine des Cieux.

4. Nous voulons que nos chères filles les Religieuses des diverses Communautés de notre Diocèse offrent à Dieu, et aux mêmes intentions, leurs prières, leurs bonnes œuvres et une communion par semaine.

5. Nous prions enfin les familles chrétiennes d'ajouter, et toujours dans le même but, le *Souvenez-vous, ô très-pieuse Marie*, à la prière du soir qu'elles sont dans la sainte habitude de faire en commun.

Et sera notre présente Lettre circulaire lue au prône dans toutes les églises paroissiales et dans les églises et chapelles de nos grand et petit Séminaires, Communautés religieuses, Hospices, etc.

Donné à Saint-Flour, le 20 Octobre 1859.

✠ P.-A. *Évêque de Saint-Flour*

PROVINCIA ECCLES. DI CAMBRAI

L'ARCIVESCOVO DI CAMBRAI

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Accepi Litteras quas ad me Sanctitas Vestra, sicut et ad coeteros omnes catholici orbis Episcopos, decimaoctava mensis Iunii proxime elapsi, mittere dignata est, quibusque et cordis sui moerorem ob turbatas quasdam Pontificiae Ditionis provincias exprimit, et preces ab omnibus fieri postulat, quo rebus misere turbatis pax atque ordinatio legitima, miserante et adiuvante Deo, redeant.

Ea est, Beatissime Pater, christianae caritatis lex, ut, si quid in Ecclesia patitur unum membrum, compatiantur omnia membra: quo igitur affectu, qua pietate compati nos decet ac necesse est Summo universalis Ecclesiae Pontifici, optimoque Patri nostro tot iniqua nunc et acerba toleranti!

Quotquot sumus in hacce Cameracensi Dioecesi, Beatissime Pater, tum Clerici, tum Fideles, omnes uno prorsus animo abhorremus, uno ore reprobamus ac damnamus quidquid contra civilem Sanctae Sedis Principatum ingrate, perverse, impie mentiuntur, machinantur, moliuntur caeci aut nefarii homines.

Sacrum illum Principatum necessario servandum esse credimus ac proferimus, ut sua Summo Pontifici in re catholica administranda, regenda, tuenda servetur integra libertas.

Idecirco nunquam intermittimus, Beatissime Pater, Illum rogare ac deprecari cuius vices in terris gerit Sanctitas Vestra, qui quae habitat in coelis, ut irrideat et subsannet eos qui astiterunt et convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum eius; seu potius misericorditer praestet ut intelligant et erudiantur, serviantque Domino in timore et apprehendant disciplinam, ne quando irascatur Dominus et pereant.

Gaudemus autem vehementer, Beatissime Pater, ac Sanctitati Vestrae reverentissime gratulamur quod ipsi ratum fixumque penitus in animo sit Summi Pontificatus iura quaeque constantissime tueri ac integra semper servare.

Quod ut sine gravioribus in posterum acerbitatibus a Sanctitate Vestra praestetur « exaudiat te Dominus, Beatissime Pater, in die tribulationis..... Mittat Tibi auxilium de Sancto et de Sion tueatur Te. Memor sit omnis sacrificii tui..... Tribuat Tibi secundum cor tuum et omne consilium tuum confirmet. Laetabimur in salutari tuo et in nomine Dei nostri magnificabimur. »

Quae dum toto corde Sanctitati Vestrae, meo meorumque omnium nomine, apprecor, ad sacros Pedes provolutus apostolicam Benedictionem mihi meaque Dioecesi enixe imploro,

Sanctitatis Vestrae,

Cameraci, 20 Iulii 1859.

Beatissime Pater,

Humillimus et obsequentissimus Servus ac Filius

✠ R.-F. *Archiepiscopus Cameracensis*

LETTERA CIRCOLARE

DELL'ARCIVESCOVO DI CAMBRAI

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

L'œuvre d'iniquité qui s'accomplit depuis quelques mois dans une partie des États du Souverain Pontife poursuit, au scandale du monde et à la douleur de l'Église universelle, son déplorable cours.

À mesure que s'aggravent et se multiplient ses odieux attentats contre le Père vénéré de notre grande famille catholique, l'amour que lui portent ses enfants doit s'accroître, s'il est possible, et se manifester chaque jour plus vivement. Si la guerre sacrilège que lui font des hommes égarés ou pervers ne se ralentit pas, il ne doit pas y avoir dans les prières que nous ferons pour lui moins de persistance et d'ardeur.

Nous venons donc, Messieurs et chers Coopérateurs, vous ré-péter aujourd'hui ce que nous avons dit à notre Diocèse entier, dans une solennelle et récente circonstance: « Enfants dévoués de l'Église, vous demanderez que les amertumes dont le cœur du Père commun des Fidèles est abreuvé, depuis quelque temps, aient enfin un terme; que les droits du Saint-Siège, heureusement garantis par d'augustes promesses, et protégés par une volonté aussi sage que puissante, soient rétablis et maintenus dans leur intégrité; que l'amour, la vénération et la reconnaissance de l'univers

catholique continuent à dédommager Pie IX des ingratitude, des calomnies et des injustices qui poursuivent avec tant d'obstination et d'indignité sa personne sacrée et son gouvernement paternel ; que rien enfin ne trouble désormais le cours déjà tant de fois et si douloureusement éprouvé d'un pontifical consacré entièrement au bien de la Religion, et, par là même, à celui de l'humanité ¹. »

Ces prières que Pie IX, par son Encyclique du 18 Juin 1859, avait demandées à tous les Évêques du monde qui sont en communion avec le Saint-Siège, nous les avons faites avec vous, Messieurs et chers Coopérateurs, pendant les deux retraites ecclésiastiques qui vous ont tous réunis autour de Nous, il y a quelque temps ; et, après notre séparation, vous les avez continuées, pendant plusieurs jours, chacun dans votre église.

Mais, depuis lors, le Saint Père a de nouveau fait entendre ses trop justes plaintes. Avec cette piété résignée et cette inaltérable mansuétude qui le caractérisent, il a encore une fois recommandé qu'on ne cessât point d'implorer, par des prières assidues et ferventes, pour Lui, consolation et courage au milieu des calamités qu'il déplore ; pour ceux qui sont les auteurs de son amère affliction, « et parmi lesquels il en est quelques-uns peut-être qui, malheureusement trompés ne savent ce qu'ils font, » que le Dieu riche en miséricorde les rappelle à de meilleures pensées et les fasse rentrer dans les voies de la vérité, de la justice et du salut ².

Les vœux qu'exprime le Vicaire de Jésus-Christ sont des ordres pour nous.

Vous voudrez donc bien, Messieurs et chers Coopérateurs, à partir du dimanche qui suivra la réception de la présente Circulaire, et jusqu'à ce que nous en ayons autrement ordonné, ajouter tous les jours, autant que la rubrique le permettra, aux oraisons de la Messe, les Collecte, Secrète et Post-comunion pour le Pape.

¹ Mandement du 9 Août 1859.

² Allocution du 29 Septembre 1859.

On chantera chaque dimanche, également à l'intention du Souverain Pontife, aux saluts du Très-saint Sacrement, l'antienne *Sub tuum praesidium*, le verset *Oremus pro Pontifice nostro Pio.* §. *Dominus conservet eum*, etc. et l'oraison *Ecclesiae quaesumus, Domine, preces placatus admitte*, etc. (au missel, inter orationes ad diversa.)

Nous n'avons point à vous dire, Messieurs et chers Coopérateurs, que ces violences et ces injustices dont nous demandons à Dieu la cessation, n'ont rien qui doive jeter dans nos âmes le trouble et le découragement. Vous le savez trop bien : si Dieu permet souvent que son Église et Celui qu'il lui donne pour Pasteur suprême soient soumis à de rudes épreuves, il ne les délaisse jamais. Ceux qui ont le malheur de se faire leurs ennemis paraissent quelquefois et pendant quelque temps triompher, mais ils ne tardent guère à recevoir leur châtiment, et souvent ils le trouvent même dans les succès éphémères qu'ils obtiennent.

Après avoir dit au Seigneur, au milieu de leurs tribulations en apparence les plus désespérées, *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me? Multi insurgunt adversum me*, l'Église et le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre ont toujours pu et pourront toujours ajouter : *Tu autem, Domine, susceptor meus es, gloria mea et exaltans caput meum..... Tu percussisti omnes adversantes mihi sine causa: dentes peccatorum contrivisti.* (Psalm. III.) ¹

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de mon affectueux dévouement.

Cambrai, le 25 Octobre 1839.

✠ R.-F. Archevêque de Cambrai

¹ MM. les Curés inviteront les Fidèles à s'unir aux prières que Nous prescrivons. Ils pourront lire cette Lettre au prône de la Messe paroissiale, mais sans y ajouter aucun commentaire.

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI ARRAS

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

PIERRE-LOUIS PARISIS,

PAR LA MISÉRICORDIE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE D'ARRAS, DE DOULOGNE ET DE SAINT-OMER,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Nous devons avant tout, Nos Très-chers Frères, vous expliquer comment Nous ne promulguons qu'aujourd'hui ces paroles solennelles du Prince visible des Pasteurs, destinées, par leur nature, à être connues de tous les enfants de la sainte Église de Dieu.

C'est à Paris, où Nous avait appelé la session du Conseil impérial de l'Instruction publique, que Nous avons préparé le Mandement qui devait accompagner cette promulgation prescrite, et comme l'impression de toutes nos communications au Diocèse se fait dans notre ville épiscopale, il en est résulté des retards durant lesquels furent annoncés, d'abord l'armistice, puis la paix, et l'on jugea que ces événements subits, en changeant la situation des choses, ôtaient toute opportunité au Mandement et même à l'Encyclique.

On pouvait croire en effet que les désordres, dont le Saint-Père se plaignait à si juste titre, étaient occasionnés uniquement par l'effervescence que communique toujours une grande guerre aux pays qui en sont le théâtre, et même aux contrées voisines. Cette circonstance semblait tout expliquer, et il nous était facile de comprendre qu'au milieu des innombrables préoccupations qu'exige le commandement en chef d'une grande armée conduite si rapidement à des batailles effroyables et à des victoires gigantesques, on ne pouvait pas, de quelque génie que l'on fût doué, toujours tout prévoir ni tout contenir au loin. Voilà ce que Nous aimions à nous dire.

La guerre étant donc terminée et le résultat ordinaire de la paix étant de tout faire rentrer dans l'ordre, puisque le désordre, c'est encore la guerre, Nous devons croire que les provinces soulevées contre l'autorité temporelle du Souverain Pontife, reviendraient à l'obéissance qu'elles lui doivent, que la Puissance à laquelle le Saint Père attribue surtout ces agitations serait obligée de suivre une autre voie, et qu'ainsi, les plaintes exprimées dans les Lettres encycliques du 18 Juin n'ayant plus d'objet, il n'y aurait plus lieu d'ordonner à cette occasion des prières spéciales. Voilà pourquoi Nous avons attendu.

Mais, à notre grande douleur, des espérances si naturelles et si fondées se trouvent déçues. Loin de se calmer, l'insurrection de ces provinces, dépendantes de l'autorité pontificale, continue, s'accroît et comble la mesure. À la révolte on ajoute l'outrage; on cherche à couvrir l'ingratitude par les accusations les plus injustes et par les plus odieux mensonges; on représente comme tyrannique et comme incapable le Gouvernement le plus sage et le plus paternel, et dans des assemblées dont il est impossible, sous aucun rapport, de reconnaître ni la compétence ni la légitimité, on pousse l'audace jusqu'à prononcer la déchéance de la Puissance souveraine la plus ancienne et la plus sainte qu'il y ait au monde.

Or, remarquez-le bien, Nos Très-chers Frères, ce qu'il y a de plus triste dans ces coupables égarements, ce ne sont même pas les atteintes portées aux droits temporels du Saint-Siège, quelque criminelles et maudites qu'elles soient : ce sont les pensées malveillantes, ce sont les sentiments hostiles répandus, fomentés, et, pour ainsi dire, naturalisés pour la première fois dans ces populations chrétiennes contre le Chef de l'Église qu'elles étaient habituées à vénérer, non seulement comme la plus haute puissance humaine, mais comme le dépositaire auguste et suprême de la puissance de Dieu.

On se demande avec effroi ce que pourront respecter des peuples catholiques qui auront été dressés à braver et à bafouer un tel Souverain, et comment il sera jamais possible d'établir un gouvernement quelconque dans ces belles provinces d'Italie, quand on les aura enivrées de toutes les folies de l'insubordination, de la haine et de toutes les joies infernales du sacrilège.

Ce qui ajoute encore à notre tristesse et à nos alarmes à la vue de la décomposition sociale qui s'opère en ce moment dans ces contrées si comblées des bienfaits du Ciel, c'est que, par une coïncidence malheureuse, elle se rattache, malgré nous, à la gloire de nos armes : — puisqu'une guerre entreprise avec un noble désintéressement, pour donner à cette brillante partie de l'Europe une organisation plus en rapport avec certaines idées modernes, n'y aurait produit jusqu'à cette heure qu'une désorganisation où tous les calculs se perdent ; — et puisqu'une paix, qui, par une de ses clauses fondamentales, tendait à mettre comme un rayon de plus sur le diadème Pontifical, a été suivie d'outrages, de trahison et de blasphèmes précisément contre cette couronne trois fois bénie.

Assurément, Nous n'en croyons pas moins à la droiture des intentions et à la sincérité des paroles ; aujourd'hui, comme il y a quatre mois, Nous sommes bien sûrs que la France n'est pas *allée en Italie pour fomentier le désordre, ni pour ébranler le Pouvoir*

du Saint-Père qu'elle avait replacé sur son trône ¹, et nous espérons toujours fermement que cette parole souveraine triomphera tôt ou tard des obstacles qui s'opposent à son entier accomplissement.

Mais enfin ces obstacles subsistent, puisque les affaires ont marché dans un sens tout contraire et que la sagesse humaine est aux abois. Or, tant qu'ils subsistent, le mal se fait, les esprits se pervertissent, le respect de toute autorité se perd, des ambitions insensées se généralisent, et, ce qui est plus déplorable encore à nos yeux, les saintes croyances de la foi s'altèrent, la simplicité des mœurs chrétiennes disparaît, le règne de Dieu enfin que Nous avons mission de propager et de défendre, ce règne, sans contredit, le plus légitime et le plus inviolable de tous, dépérit dans les âmes et dans les habitudes publiques, sous l'influence continue des déclamations impies, des publications licencieuses et des exemples scandaleux.

Voilà, Nos Très-chers Frères, pourquoi Nous venons vous demander des prières plus ferventes et plus unanimes; car, quand l'homme est impuissant pour détourner des fléaux, à qui recourir si ce n'est à Celui qui seul domine toute puissance?

Nous prions donc tous, Nos Très-chers Frères, pour que le cœur si généreux et si sensible de notre Souverain Pontife et Père soit consolé, que tous ses sujets reconnaissent ses bienfaits et se soumettent à ses douces lois, que les peuples soient désabusés des enchantements qui les égarent et des haines qui les corrompent, qu'ils se séparent des factieux et des anarchistes, enfin qu'ils comprennent cette grande et éternelle parole des saintes Écritures: que c'est la justice qui, seule, fait grandes les nations, et que c'est le péché qui les rend malheureuses ². Alors tout rentrera dans l'ordre, les amertumes de l'Église seront adoucies, la société européenne reprendra le cours de ses pacifiques prospérités et

¹ Proclamation du 3 Mai.

² *Iustitia elevat gentes, miseros autem facit populos peccatum.* (Proverb. XIV, 34.)

les magnanimes promesses de l'Empereur étant remplies attireront sur sa personne sacrée et sur la France l'abondance des bénédictions divines.

À ces causes, Nous avons ordonné et ordonnons :

ARTICLE I.

À tous les saluts du Très-saint Sacrement, on chantera trois fois l'antienne *Parce, Domine* avant le *Tantum ergo*, et l'on dira l'oraison *Ecclesiae tuae* après l'oraison ordinaire.

ARTICLE II.

Tous les Prêtres diront à la sainte Messe, les trois oraisons *pro Papa*.

ARTICLE III.

Nous exhortons les Fidèles à faire en leur particulier d'autres prières aux intentions susdites et d'y appliquer de temps en temps le fruit de leurs communions et autres bonnes œuvres.

Et sera Notre présent Mandement, ensemble les Lettres apostoliques, lus au prône, le dimanche qui suivra leur réception.

Donné à Arras, en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, le 18 Septembre 1859.

✕ PIERRE-LOUIS *Évêque d'Arras, de Boulogne
et de Saint-Omer*

Par mandement de l'illustrissime et révérendissime Evêque d'Arras
TERNINCK Chanoine, *Secrétaire général*

Per occasione dell'opuscolo intitolato: Le Pape et le Congrès, il Vescovo di Arras pubblicò una Lettera indirizzata all'Autore di quello; la quale dice così:

Monsieur,

Hier, pour la première fois, j'ai lu vos quarante-six pages, et j'éprouve le besoin de vous adresser sans retard de sérieuses observations, parce qu'on attache à votre publication une importance que ne comporte pas une opinion particulière.

Vous êtes *catholique*, — on le soupçonne aux formes profondément respectueuses de votre langage, mais vous êtes *indépendant*, — et on le devine à l'étrangeté hasardeuse de vos systèmes. Vous êtes *de bonne foi*, — jusqu'à preuve du contraire on doit le croire, puisque vous le dites, et on peut le croire quand on pense à l'ignorance, en fait de religion, dans laquelle sont plongés de nos jours tant d'esprits d'élite. Vous avez pu vous faire illusion à vous-même; car vous l'avez faite à plusieurs autres, et c'est précisément pour dissiper ces illusions que je vous écris d'abord un mot, parce qu'elles sont très-dangereuses.

Tous vos raisonnements se résument en celui-ci: il importe peu que le Saint Père, comme Souverain temporel, ait plus ou moins de pouvoir; ce qui importe, c'est que sa Souveraineté spirituelle soit bien entière et puisse s'exercer sans entraves; or, pour cela, il faut le débarrasser de tous les devoirs compromettants de la politique, lui ôter toutes les conditions matérielles qui font la

force des autres Souverains, et ne lui laisser que l'autorité morale, moyennant de larges subventions faites par les puissances catholiques pour soutenir la haute dignité de sa position suprême.

Je comprends qu'avec un peu d'irréflexion, en oubliant la réalité des choses, on puisse, même comme catholique, se complaire devant cette hypothèse mystique du Père commun des Fidèles, à qui ses enfants, toujours respectueux, aimants et dociles, font spontanément une situation d'autant plus magnifique, qu'il s'est dépouillé de tout pour leur bonheur, en sorte que, n'ayant plus à s'occuper de son temporel, il puisse donner exclusivement tous ses soins au salut et à la perfection des âmes.

Cependant vous avez dû soupçonner bientôt que cette transformation proposée n'était pas sans péril, et que cette amélioration prétendue couvrait quelques conséquences désastreuses; car il s'est manifesté soudainement deux symptômes dont la réunion ne laisse plus de place au doute: les applaudissements unanimes de tous les ennemis de l'Église, la douleur profonde des Prêtres et des Fidèles. Tandis que, dans la protestante Angleterre, on signalait triomphalement votre publication comme sonnant le glas de la Papauté; dans nos villes, les catholiques s'abordaient partout les yeux pleins de larmes et se serraient la main en étouffant leurs plaintes.

Vous, catholique, est-ce que ce double spectacle ne vous a pas fait réfléchir?

Peut-être, dans la sincérité de votre bon vouloir, vous demandez-vous encore comment des propositions, si pénétrées à votre sens de spiritualisme, ont pu produire deux effets si contraires à vos idées: je vais vous le dire.

Vous proposez que le Souverain Pontife soit dépouillé, ou, selon vous, débarrassé de son temporel tel qu'il le possède depuis mille ans et plus, afin qu'il puisse plus librement se livrer à son ministère spirituel. Eh bien, je vais vous faire voir que précisément sa liberté d'action, si indispensable à la mission qu'il a reçue de Notre-Seigneur, serait très-exposée, très-compromise, et

quelquefois rendue impossible dans la position nécessairement dépendante que vous voulez lui faire.

Ainsi je dégage pour cette fois la question de tous les autres intérêts, bien que je ne les méconnaisse pas et qu'il s'y trouve des considérations très-péremptoires contre vos conclusions. Je veux ici ne parler ni des droits augustes que les siècles ont consacrés, ni de l'éclat dont, en ces temps de matérialisme, on doit entourer les choses saintes, ni de l'encouragement donné à la Révolution, cet ennemi gigantesque des sociétés modernes, ni du préjudice causé à tous les pouvoirs de la terre par l'affaiblissement, et dans un sens, par la destruction du plus grand d'entre eux; je m'arrête à ce seul point, celui qui nous touche le plus, celui dont personne ne méconnaît l'importance, la liberté spirituelle du Saint-Père dans le gouvernement des âmes, et je dis que vous en proposez la ruine.

Quelle est dans l'Église la charge essentielle du Souverain Pontife? C'est de maintenir intact le dépôt des doctrines révélées, de conserver pure la foi sans laquelle nul ne peut faire son salut, et de renfermer dans l'unité de ses infaillibles enseignements tous les Fidèles répandus sur cette terre.

Il faut donc que le Chef de l'Église puisse soutenir en tout et pour tous la vérité contre toutes les erreurs, le droit contre toutes les injustices, la vertu contre tous les désordres quels que soient d'ailleurs les fauteurs de ces désordres, les auteurs de ces injustices et les apôtres de ces erreurs. C'est là le caractère éminent et sacré de la puissance spirituelle, de ne faire aucune acception de personne, de ne relever que de Dieu, d'être l'organe incorruptible de sa loi, et, tout en étant auprès de tous l'instrument miséricordieux de son inépuisable charité, de pouvoir, selon le besoin, dire également à tous, avec une invincible indépendance, le formidable *non licet*.

Oh! combien, en ces jours d'éblouissements intellectuels et d'abaissement moral, cette libre manifestation du vrai et du juste

est nécessaire au monde, même pour ses intérêts d'ici-bas; mais combien surtout elle est nécessaire aux âmes pour leur sanctification au milieu de tant de fascinations qui séduisent, de passions qui enivrent et de mensonges qui égarent!

Ainsi la première liberté nécessaire à l'Église, c'est la liberté de la parole; il la lui faut pour tous ses ministres, surtout pour ses évêques; il la lui faut éminemment et tout entière pour son Chef.

Il faut que le Pape puisse transmettre où il veut, quand il veut, et comme il veut, sa parole de Pontife, qui est pour nous tous la parole de Dieu. Cette diffusion libre de la parole de vérité est dans l'Église ce qu'est la circulation du sang dans nos corps: — une condition de vie.

Or, si la Papauté a rempli sans interruption jusqu'à présent ce grand et divin ministère, c'est à l'aide de sa souveraineté temporelle qu'elle l'a fait toujours et envers tous.

Sans doute, on a pu néanmoins et l'on peut encore entraver quelquefois dans certains pays la communication de la parole apostolique à quelques provinces, mais ce n'est là qu'une gêne partielle et temporaire; la parole doctrinale n'en a pas moins été prononcée souverainement et canoniquement promulguée. Tôt ou tard elle sera répétée par tous les échos du monde catholique.

Au contraire, supposons que cette parole de salut pût être étouffée à sa source et la vie arrêtée au cœur! L'idée seule de cette perturbation ne vous pénètre-t-elle pas d'effroi?

Or ne pourrait-on pas avoir cet immense danger à craindre dans la situation où vous proposez de mettre le Saint-Siège? Nous savons comment les gouvernements peuvent user de ces prohibitions terribles; comment ils peuvent non seulement fermer toutes les voies à la publicité, mais en interdire et en briser tous les instruments.

Que cela se fasse contre quelques Évêques dans une mesure restreinte pour une question spéciale, c'est une dure contrainte.

ce n'est pas la mort. Mais, si cela venait à se faire contre le Chef de l'Église pour des questions qui se rattacheraient substantiellement à l'intérêt des âmes, comprend-on quel désastre et quel martyre !

Cependant est-ce qu'en fait de doctrines religieuses les gouvernements ne sont pas exposés à faire fausse route ? Est-ce qu'il ne pourrait pas quelquefois y avoir certaines complications entre les dogmes sacrés et les calculs politiques ? Est-ce qu'une erreur grave de croyance ne pourrait pas, en certains cas, devenir le drapeau d'un puissant parti ?

C'est surtout pour ces circonstances qu'il est dit aux Successeurs des Apôtres de garder fidèlement le dépôt de la foi : *depositum custodi, devitans profanas vocum novitates*, etc. ; c'est pour ces jours de séductions et de ténèbres que le divin Législateur leur a commandé de ne jamais permettre qu'un seul iota de la loi fût effacé ou changé.

Le Pape parlera donc alors afin de confirmer ses frères dans la vraie foi ; mais, si les puissances dont il sera devenu simplement le protégé ne trouvent pas sa parole conforme à leurs intérêts ou à leur goût ; si, au regard de la sagesse humaine, elle leur paraît inopportune ; si enfin cette considération indéfinie et dominante que l'on appelle la raison d'État les portait à l'étouffer, croyez-vous que, le pouvant, elles ne le feraient pas ?

Ne parlons pas de l'humiliation douloureuse qu'en éprouverait la première autorité du monde. Restreignons-nous, comme nous l'avons annoncé, aux seuls intérêts de la doctrine du salut.

Alors, alors qu'arriverait-il ? Que l'erreur aurait seule le droit de se faire entendre, que seule elle jouirait et des faveurs si recherchées du pouvoir et de la puissance incalculable de tous les genres de publicité, et de la liberté effroyable de mentir impunément. Alors non seulement l'organe suprême de la vérité divine serait muet pour le monde, mais on pourrait lui attribuer des paroles qu'il n'aurait pas dites, des doctrines qu'il n'aurait pas eues,

des décisions qu'il n'aurait pas prononcées, et il ne le saurait pas ; et, quand il le saurait, il n'aurait plus aucun moyen pour les démentir efficacement. Ainsi la nuit se ferait bientôt, et les Fidèles, trompés par les faux prophètes, s'en apercevraient à peine ; ainsi les vérités antiques, altérées, falsifiées, décriées, après avoir été soutenues plus ou moins par les premières générations, seraient abandonnées par les suivantes ; ainsi le monde, qui, au quatrième siècle, s'étonna un jour d'être arien, aurait à s'étonner bientôt après dix-huit siècles de foi d'être devenu mécréant ; et Satan, le prince du mensonge, debout sur ces immenses ruines, pourrait de nouveau lever la main contre le ciel, et prononcer son sacrilège défi : « *Super astra Dei exaltabo solium meum similis ero Altissimo* ¹. »

Je me hâte de dire très-hautement et très-fermement que, dans tous les cas, ces espérances seront vaines, et que la promesse du Sauveur prévaudra : *Portae inferi non praevalerunt*.

Mais n'est-il pas vrai que votre publication, imprudent Auteur, est de nature à les inspirer aux hommes qui n'ont pas la crainte de Dieu ? Aussi c'est bien pour cela qu'ils y ont tant applaudi. C'est encore pour cela que les chrétiens sincères, mais timides, ont conçu des appréhensions si navrantes.

Non, non, en fait, il n'y a, même dans cette téméraire supposition, ni lieu de triompher pour les uns ni sujet de se décourager pour les autres. Si la Providence permettait qu'une nouvelle épreuve fût ajoutée aux innombrables épreuves de l'Église ; si, ce qu'à Dieu ne plaise ! le Saint-Père devait être un jour momentanément privé de sa Souveraineté temporelle, cette même Providence, infinie dans ses voies, susciterait comme toujours des moyens appropriés aux circonstances, pour faire briller aux yeux des peuples le pur flambeau de la foi, pour maintenir dans l'unité les

¹ Isaïe XIV, 14.

vrais enfants de l'Église et conserver la paix promise aux hommes de bonne volonté.

Aussi c'est avec une sécurité inébranlable que nous répéterons, au nom de la sainte Église, les paroles du prophète : *Congregamini, populi, et vincimini; confortamini, et vincimini; accingite vos, et vincimini. Inite consilium, et dissipabitur; loquimini verbum, et non fiet, quia nobiscum Deus* ¹.

Si donc la force irrésistible des évènements humains amenait sur l'Église cette tempête, la plus redoutable de toutes, elle la supporterait, elle en triompherait.

Mais est-ce une raison pour que des catholiques lui proposent avec instance de présenter elle-même aux liens de l'esclavage ses mains consacrées à la liberté la plus pure et la plus parfaite?

Ah! vous paraissez si compatissant pour les inconvénients superficiels que peut susciter au Saint-Siège son gouvernement temporel, et vous n'auriez pas souci de la dure et fatale servitude dans laquelle vous le précipiteriez. Sans aucun doute, il faut éviter, autant que le permettent les choses d'ici-bas, tout ce qui peut jeter de l'odieux sur le ministère des âmes; mais il faut aussi prendre garde de l'amoindrir et de le déconsidérer aux yeux des peuples: il faut surtout éviter ce qui l'entraverait au point de le rendre impossible.

De tout ce qui précède je conclus, à l'opposé de tous vos raisonnements, que ce ministère spirituel et sacré du Pontificat suprême serait inévitablement et constamment exposé à des entraves funestes s'il n'était protégé, surtout dans la liberté de sa parole, par cette Souveraineté temporelle que vous voulez lui enlever, et qui lui appartient à tant d'autres titres.

Il faut donc la lui conserver telle qu'elle est.

¹ Isaïe VIII, 10 et 11.

Vous me dites que c'est impossible. — Je vous réponds très-nettement que je n'en crois rien, et, sans entrer dans une discussion politique, qui ne serait peut-être pas sans péril, qui nous conduirait trop loin et qui d'ailleurs n'est pas de ma compétence, j'ai et je conserve la conviction invincible que, pour faire rentrer le Saint-Siège dans la plénitude de son Pouvoir souverain et pour l'y maintenir en paix, il faut et il suffit que la France le veuille de cette volonté absolue à laquelle rien ne résiste.

Arras, le 3 Janvier 1860.

✠ PIERRE-LOUIS *Evêque d'Arras*

PROVINCIA ECCLES. DI LIONE

IL CARD. ARCIVESCOVO DI LIONE

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Ex quo tristes Nuntii ad Nos pervenerunt, de usurpatione a nefariis hominibus provinciarum auctoritati tuae subiectarum, commota est universa Archidioecesis lugdunensis. A clero et populo ingenti dolore afflictis enixe flagitabamur, ut quantocius Beatitude Tuae nostrum tam iniquarum aggressionum horrorem significaremus.

Itaque ad sacros pedes Sanctitatis Tuae omnes provoluti, sensus fidelitatis, devotionis amorisque erga Sanctam Sedem, et Pontificem qui tam laudabiliter eam occupat, renovamus ac ardentius profitemur, Christum Iesum suppliciter exorantes, ut animam sui in terris Vicarii propter illatas Religioni iniurias afflictam, soletur; confundantur superbi, quia iniuste iniquitatem fecerunt in te, Beatissime Pater; et filii, a perditorum hominum coniuratione a tuo paterno sinu abstracti, redeant ad cor amantissimi patris et pastoris.

Haec vota, hocce nostrae erga cathedram Petri, devotionis testimonium pio favore aspiat Sanctitas Tua, et mihi et gregi sollicitudini meae commisso tuam Benedictionem apostolicam benigne impartiri dignetur.

Sanctitatis Tuae,

Lugduni, die 7 Octobris 1859.

Obsequentissimus et addictissimus Servus et Filius

✠ L.-I.-M. Card. DE BONALD *Archiepiscopus Lugdunensis*

MANDAMENTO

DEL CARD. ARCIVESCOVO DI LIONE

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

LOUIS-JACQUES-MAURICE DE BONALD,

PAR LA GRACE DE DIEU ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
CARDINAL-PRÊTRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE, DU TITRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ
AU MONT PINCIUS, ARCHEVÊQUE DE LYON ET DE VIENNE,
PRIMAT DES GAULES, ETC.,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Le cri de guerre du patriarche d'une philosophie impie contre Dieu et contre son Christ a retenti avec une nouvelle fureur dans les antres de la démagogie. « Il faut, disent les fauteurs de dés-
« ordre, rompre, à tout prix, la chaîne qui rattache l'homme à
« son Créateur. Il faut jeter loin de soi le joug de l'Évangile,
« dont la sévérité proscriit le culte de l'or et de la chair, les
« seules divinités dignes de notre adoration. C'est vers ce but
« que doivent tendre tous nos efforts ; et c'est pour l'atteindre
« que nous nous sommes unis par les serments les plus formida-
« bles, la main étendue sur un fer homicide. La destruction de
« la Religion, de l'Église, de toutes ces entraves qui nous gênent,
« voilà la fin d'un libre penseur : voilà notre mission. »

Ne croyez pas, Nos Très-chers Frères, que, pour obtenir le triomphe de ces funestes projets, Satan veuille forcer les chrétiens par la terreur des supplices, à fouler aux pieds la croix du Calvaire. Le moment n'est pas encore venu d'allumer le feu de ces sanglantes persécutions. Plus habile dans sa marche, plus cauteux dans ses allures, l'ange de ténèbres n'ignore pas *que le sang des martyrs a été une semence de chrétiens*, et que c'est au milieu des violents orages soulevés par sa haine, que le grand arbre planté par Jésus-Christ, et dont le feuillage devait abriter les oiseaux du ciel, s'est plus profondément enraciné, et qu'il a étendu plus au loin ses rameaux vigoureux. Sa rage saura se contenir. Pour parvenir à ses fins, ses attaques seront plus adroites : ses coups seront mieux dirigés.

Avant de remonter vers son Père, le Rédempteur a fondé son Église, gardienne de sa parole, interprète de ses oracles, dépositaire de son autorité. Il l'a bâtie sur une Pierre fondamentale, visible, indestructible. Il a réuni et resserré toutes les parties de la voûte par une clef puissante, qui en assurera la solidité jusqu'au dernier jour du monde. Si les puissances de l'enfer pouvaient prévaloir, la Pierre étant brisée, l'Église tomberait en ruines. Si la clef de la voûte était ébranlée, l'édifice croulerait de toutes parts. Cette pierre, c'est le Souverain Pontife. Cette clef de la voûte, c'est le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre : *Tu es Petrus, et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam* ¹. Toutes les menées de l'impiété, toutes ses conspirations, toutes ses pensées auront donc pour objet l'anéantissement de l'autorité Pontificale, parce que la Religion, si gênante pour les passions désordonnées, ne survivrait pas à la chute du Siège Apostolique. Elle ne s'est pas dissimulé la difficulté de l'entreprise ; mais elle espère que, par une marche savante, elle arrivera à l'accomplissement de ses vœux. Elle cherchera donc à avilir la majesté

¹ Matth. XV, 18.

du Pontife Romain, à ternir l'éclat de la tiare, à amoindrir le prestige de sa dignité, en privant le Pape de toute indépendance par une spoliation sacrilège. Et, pour mieux voiler l'odieux de ces attentats, l'anarchie les déguisera sous les formules du respect le plus obséquieux. Elle saluera ce suprême Hiérarque du titre de Roi. Elle lui conservera un lambeau de pourpre ; elle fléchira le genou devant lui ; et pendant qu' elle lui offrira ces hommages hypocrites, et qu' elle se fera un jeu de ces dérisions insultantes , elle le dépouillera peu-à-peu de cette puissance temporelle dont la Providence l' a entouré , pour qu' il ne fût le sujet d' aucun Monarque particulier , et qu' indépendant de toutes les couronnes de la terre , il fût plus libre dans tous les actes de son administration spirituelle.

Ce dessein de la Providence n' a pas échappé au grand Evêque de Meaux. « Dieu, dit Bossuet, qui voulait que cette Église, « la mère commune de tous les royaumes , dans la suite ne fût « dépendante d' aucun royaume dans le temporel, et que le Siège, « où tous les Fidèles devaient garder l' unité , à la fin fût mis « au dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies « d' État pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C' est par une heureuse « suite de leur libéralité , que l' Église , indépendante dans son « Chef de toutes les puissances temporelles , se voit en état d' exercer plus librement, pour le bien commun, et sous la commune « protection des Rois chrétiens, cette puissance céleste de régir « les âmes ; et que, tenant en main la balance droite, au milieu « de tant d' empires souvent ennemis, elle entretient l' unité dans « tout le corps, tantôt par d' inflexibles décrets, et tantôt par de « sages tempéraments ¹. »

Le sentiment de cet illustre Evêque, sur ce point, est empreint d' une force si invincible, que Voltaire lui-même observe

¹ *Discours sur l' unité de l' Église.*

avec raison, dans ses *Annales de l'Empire*, que « les Papes d'Avignon étaient trop dépendants des volontés des rois de France, et ne jouissaient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité ¹. »

Permettez-nous, Nos Très-chers Frères, de rappeler à l'appui de ces réflexions les aveux d'un célèbre auteur protestant : « Faute de cette indépendance de tout pouvoir temporel, dit Hurter, le Pape pourrait facilement, et tel avait été le projet d'Henri VI, être réduit à devenir un simple patriarche de la Cour impériale, et la chrétienté entière être livrée aux caprices de ce Souverain, comme l'Église d'Orient l'était aux caprices de l'Empereur de Constantinople ². » Ainsi la parole du Pontife Romain dépouillé de la royauté temporelle, enchaîné aux intérêts d'une puissance, et simple citoyen d'une cité, ne serait plus bien souvent pour un prince rival de son souverain la parole du suprême Pasteur, mais la parole d'un ennemi. Ses ordonnances ne seraient plus les actes pacifiques de l'Évêque universel ; ce seraient les volontés haineuses d'un Pontife, mises au service d'un compétiteur. On n'entendrait plus dans sa voix la voix de Pierre, mais les accents dictés par une puissance que l'on redoute et que l'on voudrait abattre. C'est à ce degré d'humiliation qui lui ôterait la confiance filiale des peuples, qu'on veut faire descendre le Chef vénéré de l'Église catholique, dans la ferme persuasion de voir enfin se réaliser cette espérance si chère, depuis long-temps entretendue, de célébrer bientôt les funérailles d'une Religion, qui fait du respect de l'autorité le fondement de tout ordre dans l'Église, dans l'État, dans la famille, et qui ne veut déifier aucune des convoitises de la chair. Telle est en peu de mots, Nos Très-chers Frères, l'histoire des douleurs de notre bien-aimé Père, le Pape Pie IX !

¹ *Annales de l'Empire*. Tom. I, pag. 397.

² Hurter, *Histoire d'Innocent III*. Tom. II, pag. 216.

À Dieu ne plaise que les machinations les plus habiles et les plus puissantes de l'enfer contre le Siège Apostolique, ébranlent au seul moment notre foi, et nous fassent oublier la promesse de Jésus-Christ d'être toujours avec son Église ¹. La Pierre angulaire qui la soutient, pourra bien être couverte de l'écume des flots irrités; mais elle ne pourra jamais être ébranlée, parce qu'il ne sera pas donné aux portes de l'enfer de prévaloir contre Elle ², et qu'elle est affermie par la droite de Dieu même. Que l'incrédulité, le rationalisme, l'hérésie, que toutes les passions se concertent pour sa ruine; qu'elles essaient de porter sur Elle leurs mains sacrilèges pour l'arracher de ses fondements: leurs tentatives insensées seront vaines. Cette Pierre, posée divinement par le Rédempteur, porte en elle-même une vertu d'immortalité qui défie les complots des méchants, les révolutions des empires, les vicissitudes des temps, l'ingratitude des hommes: *Deus fundavit eam in æternum* ³.

Cette ferme confiance en la parole de l'Auteur de notre foi, Nos Très-chers Frères, ne peut pas nous rendre insensibles aux douleurs de notre Père bien-aimé! Quand il souffre, toute l'Église souffre avec lui; et les épreuves de son apostolat sont les épreuves de tout son troupeau. Toutes les amertumes, dont la plus noire ingratitude abreuve son cœur généreux, retombent sur le nôtre comme un poids accablant: *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* ⁴. Ce qui peut rendre moins vive l'affliction des fidèles, c'est le souvenir des paroles que le ministre de l'Empereur nous adressait naguère, et qui apportaient avec elles tant d'espérances. « Le Prince, disait ce conseiller de la couronne, qui a donné à « la Religion tant de témoignages de déférence et d'attachement, « qui, après les mauvais jours de 1848, a ramené le Saint-Père

¹ Math. XXVIII, 20.

² Ibid. XVI, 18.

³ Psalm. XLVII. 9.

⁴ Psalm. LXVIII.

« au Vatican, est le plus ferme soutien de l'unité catholique; et
 « *il veut que le Chef suprême de l'Église soit respecté dans tous ses*
 « *droits de souverain temporel* ¹. » Vous l'entendez, Chrétiens:
 Napoléon III veut que le Pape *soit respecté dans tous ses droits de*
Souverain temporel, dans ses droits, par conséquent, sur les Lé-
 gations comme sur la ville de Rome, sur les Romagnes comme
 sur le Patrimoine de saint Pierre; dans ses droits reconnus par
 onze siècles au moins, par les puissances, par les traités; dans
 ses droits que la neutralité déclarée des États Pontificaux aurait
 dû faire respecter. Telles sont les paroles solennelles qui doivent
 tempérer les inquiétudes des catholiques, et nous faire espérer
 de voir bientôt la justice triompher; et la plus inique des usur-
 pations céder à la volonté loyale, religieuse, hautement exprimée
 d'un Prince dont les services désintéressés méritaient plus de re-
 connaissance.

Ah! Nos Très-chers Frères, tournons nos regards vers les col-
 lines éternelles. C'est de là et non de cette vallée de larmes, que
 peut venir le secours que nous implorons pour notre Pontife. Que
 la prière s'élève sans interruption de toutes les paroisses, de tou-
 tes les familles, de tous les cœurs pour le Successeur de Pierre,
 et bientôt nous connaissons que *le Seigneur s'est souvenu de la*
douceur du Pontife royal, et qu'il a ramené dans ses bras des
 enfants dénaturés qui ont tant de fois abusé de sa clémence.

À ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables frè-
 res, les Chanoines et Chapitre de notre Église primatiale, Nous
 avons ordonné et ordonnons :

ARTICLE 1.

Les Dimanches et fêtes jusqu'au premier dimanche de l'Avent,
 on chantera, le soir, avant la bénédiction, le Psaume *Miserere*.

¹ Lettre du Ministre des cultes aux Evêques, du 4 Mai 1839.

ARTICLE II.

Tous les Prêtres réciteront à la Messe, jusqu'à nouvel ordre, l'Oraison, Secrète, et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE III.

Dans toutes les Communautés religieuses qui ont un aumônier on célébrera les prières des Quarante-heures, aussitôt après la réception du présent Mandement.

Dans toutes les Communautés d'hommes et de femmes, on fera, toutes les semaines, des communions extraordinaires pour le Pape.

Et sera Notre présent Mandement lu au prône de la Messe paroissiale, le dimanche qui suivra sa réception, et dans toutes les chapelles des Communautés religieuses, des Séminaires, des Collèges.

Donné à Lyon, en notre palais archiépiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Secrétaire, le 7 Octobre, jour de la fête de Saint Marc, Pape, 1859.

✠ L.-J.-M. Card. DE BONALD Archevêque de Lyon

Par mandement

ALLIBERT Chanoine, Secrétaire

IL VESCOVO DI AUTUN, CHALON E MACON
AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Inter tanta christianorum Principum dissidia, dumque tota fere Italia commoveretur ac disturbaretur, nemo fuit qui catholico nomine sincere gloriatur, et absque summo animi moerore censeret nefarios hominum illorum ausus qui, dum fallaci libertatis praetextu sacrum Beati Petri temporalem principatum subvertere nituntur, Sanctae Sedis ipsius libertatem, dignitatem et decorem diruere attentabant; nemo fuit qui paterni cordis angoribus affectu piissimo non condoleret.

Unde, Beatissime Pater, una cum Augustodunensi clero, populoque fideli instantissimas ad Deum preces effudi, nec effundere desinam ut, qui corda regum movet sedatque tempestatem, Pater misericordiarum et Deus totius consolationis Sanctitatem Vestram secundum dolorum multitudinem consolationibus suis laetificare dignetur; Ipsumque spiritu sapientiae et fortitudinis magis ac magis adimplere, atque inimicos Sanctae Ecclesiae humiliare, et Sedis Apostolicae patrimonium tanto saeculorum iure inviolatum custodire non desinat. In hanc autem spem erigor, ut qui de tenebris lucem fecit splendescere, Ecclesiae suae preces exaudiat, de tanta

tempestate serenum oboriri faciat, fortiterque ac suaviter disponens omnia ad optatum finem attingat; et Regibus ac Principibus christianis pacem et veram concordiam donans, rebelles animos ad meliorem frugem reducat, atque Sanctitati Vestrae dies addat prosperos et multiplicet.

Haec dum intimo corde precor a Domino, ad sacrorum pedum osculum provolutus, apostolicam Benedictionem, Beatissime Pater, supplex imploro.

Sanctitatis Vestrae,

Augustoduni, die 10 Augusti 1859.

Humillimus, obsequentissimus et devotissimus Filius

✠ **FEDERICUS** *Episcopus Aeduensis, Cabillonensis
et Matisconensis*

LETTERA CIRCOLARE
DEL VESCOVO DI AUTUN, CHALON E MACON
AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

FRÉDÉRIC-GABRIEL-MARIE-FRANÇOIS DE MARGUERIE,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE
ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE, EVÊQUE D'AUTUN, CHALON ET MACON,
ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL, ETC.,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut, Paix
et Bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Vous connaissez déjà, Nos Très-chers Frères, les peines¹ si amères, les angoisses si douloureuses dont le cœur du Souverain Pontife est inondé. Les passions révolutionnaires, qui depuis déjà tant d'années agitent l'Europe presque tout entière, cherchant à renverser tous les pouvoirs établis, à entasser ruines sur ruines, au mépris des droits les plus augustes et des vrais intérêts des peuples, les passions révolutionnaires ne pouvaient respecter le patrimoine sacré du Prince des Apôtres. Le Vicaire du Seigneur avait trop de titres à la haine des agitateurs pour demeurer longtemps en paix : la parole apostolique avait démasqué trop souvent leurs complots ourdis dans l'ombre ; du trône de Saint Pierre étaient descendues sur eux des condamnations trop solennelles.

Leurs sarcasmes et leurs outrages, si souvent renouvelés, ne pouvaient rien contre l'autorité spirituelle de Celui duquel il a été dit, dans la personne du Dieu Sauveur dont il est le représentant sur la terre : *Il régnera d'un océan à l'autre, et son empire ne connaîtra d'autres limites que celles du monde* ¹ : ils ont voulu se venger d'une autre manière.

Cette autorité, qui commande aujourd'hui à plus de deux cent millions de consciences, a besoin d'une indépendance complète, extérieure et manifeste. Aussi la divine Providence, qui *atteint à ses fins avec énergie, tout en disposant toute chose avec suavité* ², a-t-elle fait converger les événements, même les plus contraires en apparence, à ce but qu'Elle s'était proposé, savoir d'assurer la liberté du Successeur de Pierre, sa pleine liberté d'action pour le bon gouvernement du peuple chrétien, en lui donnant une Principauté temporelle assez considérable pour le mettre à l'abri de toute sujétion, de toute servitude préjudiciable à la splendeur de sa dignité, à la grandeur de sa mission, et en même temps assez modeste pour ne porter ombrage à personne et laisser au Père de la famille catholique toute facilité de consacrer sa vie à *la sollicitude de toutes les Églises* ³. Environnée pendant trois siècles de l'auréole du martyre, et *préparée ainsi par les humiliations et les souffrances à toutes les gloires qui lui étaient réservées* ⁴, la Papauté, au jour marqué dans les décrets éternels pour l'affranchissement du christianisme et le triomphe de l'Église, ajoutera à sa tiare si glorieusement empourprée la couronne de la souveraineté terrestre : « afin, dit Bossuet, qu'elle soit en état « d'exercer plus librement, pour le bien commun, et sous la com-
« mune protection des rois chrétiens, sa puissance céleste de régir
« les âmes, et que tenant en main la balance droite au milieu

¹ Psalm. CXXII.

² Sap. VIII.

³ II. ad Cor. XI.

⁴ Prov. XV.

« de tant d'empires souvent ennemis, elle entretienne l'unité dans
« tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de
« sages tempéraments ¹. » Cette puissance temporelle, qui semble
commencer au jour où Constantin établit en quelque sorte à sa
place le Vicaire du Seigneur au palais de Latran, cette puissance
qui se développe de plus en plus sous saint Grégoire-le-Grand,
alors que les empereurs résidant à Bysance semblent abandonner
Rome et l'Italie dévastée à la sollicitude et au gouvernement du
Pontife suprême, seul capable de les protéger et de les sauver,
Pepin et Charlemagne en ont consommé l'institution, et dix siècles
déjà écoulés sont venus lui donner encore une consécration nou-
velle en la sanctionnant par leur suffrage: l'univers catholique
tout entier en appréciait, en sentait le besoin.

Les ennemis de l'Église et du Saint-Siège ont compris, eux
aussi, la valeur de cette indépendance souveraine, et lassés de
l'impuissance de leurs efforts pour ébranler l'autorité du Pontife,
ils ont voulu le dépouiller du moins de sa couronne de roi. Nous
les avons vus à l'œuvre en 1848, et maintenant les mêmes scènes
d'insurrection et de désordre recommencent; des cités, des pro-
vinces entières sont arrachées par l'audace et les intrigues les
plus misérables au sceptre pacifique du souverain le plus légitime
et le plus digne de vénération et d'amour. Le monde entier sait
à quoi s'en tenir sur les prétextes allégués par les révolutionnai-
res qui bouleversent les États Pontificaux. Les pensées généreuses
de Pie IX pour le bonheur de ses sujets sont connues de tous:
ce que la révolution ose lui reprocher, c'est son œuvre à elle;
c'est elle qui l'a empêché, qui l'empêche encore de réaliser plei-
nement les améliorations qu'on lui demande. Et il n'est personne
aussi qui ne sache à quelles proportions doit être réduit le vote
prétendu populaire sur lequel les factions cherchent à s'appuyer;
qui ne voit d'ailleurs qu'en cette cause, où il s'agit de la dignité

¹ Sermon sur l'unité de l'Église.

et de la liberté du Chef de l'Église catholique, les populations du domaine de Saint Pierre ont à compter avec la catholicité tout entière avant de dire : Nous nous appartenons comme les autres nations ?

Dans ces tristes circonstances la voix du Souverain Pontife s'est fait entendre pour la seconde fois, Nos Très-chers Frères ; elle rappelait ses droits si injustement méconnus et foulés aux pieds, elle déplorait les vexations et les scandales de tout genre qui en ont préparé, accompagné et suivi la violation, elle disait en gémissant les peines encourues par tous ceux qui avaient coopéré à ces désordres. Déjà nous avions dit au Saint-Père la part que nous prenions à ses douleurs, et son cœur nous avait répondu par ces paroles d'affectueuse reconnaissance et de bénédiction où se révèle toute la bonté de cette âme si aimante. Aujourd'hui, Nos Très-chers Frères, nous unissons notre voix à sa voix vénérée et à celle de nos Frères dans l'Épiscopat, *car nous ne pouvons pas ne pas parler* ¹ pour protester hautement contre les faits déplorables qui viennent de s'accomplir dans les États de l'Église au préjudice des droits augustes du Saint-Siège, du bonheur véritable de ses peuples et des grands intérêts de la catholicité.

Pour faire prévaloir ces droits, pour sauvegarder ces intérêts, le Pape n'a point, il est vrai, cette force militaire dont Napoléon I l'entourait dans ses grandes pensées, quand il recommandait à son ambassadeur de le traiter comme s'il avait à son service deux cent mille baïonnettes ; mais il a à sa disposition des armes plus puissantes encore : ce sont les prières unies de l'Église, qui le vénère comme son chef et qui l'aime comme son père. Comme Lui, nous avons pleine confiance en cette arme spirituelle qui, depuis les jours de la captivité de Saint Pierre jusqu'à ces derniers temps, a triomphé si souvent des ennemis du Siège Apostolique : c'est à la prière que nous aurons recours, conformément au vœu du Pontife si affligé. Tous les jours, jusqu'à sa réintégration

¹ Act. Apost. IV.

dans ses droits, Nos Très-chers Coopérateurs réciteront avec nous, dans la célébration des saints mystères, les prières solennelles de l'Église en sa faveur; et, quand ils donneront au peuple fidèle la bénédiction du Très-saint Sacrement, ils prieront encore le Seigneur pour son auguste Vicaire. Le Dieu qui commande aux vents et à la tempête entendra ces supplications: il calmera l'orage qui s'est levé sur le trône de Saint Pierre; et, nous en avons l'espérance, il nous donnera de voir luire des jours meilleurs.

Nous l'espérons aussi, Nos Très-chers Frères, des paroles solennelles qui s'échappèrent, il y a quelques mois, du cœur de notre auguste Souverain. Bien des siècles se sont écoulés depuis les temps où Charlemagne regardait comme sa gloire la plus pure d'être *le défenseur de la sainte Église et l'auxiliaire du Siège apostolique en toute chose* ¹. Bien des siècles se sont écoulés depuis le jour où le saint Pape Paul I écrivait au peuple très-chrétien: « La gloire de votre patrie surpasse celle des autres nations; le « royaume des Francs brille devant Dieu d'une splendeur sans « pareille, car les Princes magnanimes qui le gouvernent se sont « empressés de voler à la délivrance de la sainte Église catholique et apostolique ². » Mais ce passé d'immortel souvenir, la France ne saurait le renier; elle ne peut abjurer ces grandes traditions de foi et de dévouement au Saint-Siège qui lui ont mérité et les bénédictions de Dieu et la reconnaissance de l'univers chrétien: et l'illustre monarque qui s'assied aujourd'hui sur le trône de Charlemagne ne saurait oublier ses généreuses promesses. À cette heure de tristesses et d'alarmes trop légitimes pour tous les cœurs vraiment catholiques, c'est là ce qui nous rassure: nous espérons en Dieu qui protège la faiblesse opprimée et qui

¹ Capitulaires de Charlemagne, Baluze. Tom. I, pag. 189.

² Vere enim elevatum est nomen gentis vestrae super multas generationum nationes, et regnum Francorum vibrans emicat in conspectu Domini, quod talibus benignissimis catholicae et apostolicae sanctae Dei Ecclesiae liberatoribus praecornatur regibus.

veille à la garde de son Église; nous espérons en notre patrie, par laquelle il a fait tant et de si grandes choses.

À ces causes, et le saint nom de Dieu invoqué, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Tous les Prêtres réciteront à la sainte Messe les Oraison, Secrète et Post-communion pour le Souverain Pontife. Ces prières seront dites tous les jours (excepté aux fêtes du rit double de première ou de seconde classe), jusqu'à ce que Nous en ayons autrement ordonné.

ARTICLE II.

Toutes les fois qu'il y aura bénédiction du Très-saint Sacrement on chantera, avant le *Tantum ergo*, le Psaume 43: *Deus noster refugium et virtus*, puis le *ŷ. Salvum fac servum tuum*, le *ŷ. Deus meus, sperantem in te*, et l'oraison *pro Papa*.

ARTICLE III.

Nous exhortons instamment les personnes appartenant aux communautés religieuses et les pieux Fidèles à communier aux mêmes intentions et à adresser au Seigneur les plus ferventes prières.

Et seront, notre présente Lettre pastorale ainsi que l'Allocution du Souverain Pontife, lues et publiées dans toutes les églises et chapelles publiques de notre Diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné au château de la Garenne, diocèse d'Évreux, le 11 Octobre 1859.

✠ FRÉDÉRIC *Évêque d'Autun, Châlon et Mâcon*

Par mandement de Monseigneur
GARDETTE *Chan., Chancelier*

LETTERA PASTORALE
DEL VESCOVO DI AUTUN, CHALON E MACON

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

FRÉDÉRIC-GABRIEL-MARIE-FRANÇOIS DE MARGUERYE,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE D'AUTUN, CHALON ET MACON, PRÉLAT ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL, ETC.,

*Au Clergé et aux Fidèles de Notre Diocèse, Salut, Paix
et Bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Le caractère distinctif de notre époque, Nos Très-chers Frères, son cachet divin, c'est l'*imprévu*. Sans doute, la Providence intervient en tout et toujours, et la variété infinie des événements n'aboutit jamais qu'à dérouler sur la scène du monde le fil des desseins éternels. Mais ne semble-t-il pas que l'action de Dieu se montre tous les jours plus soudaine et plus irrésistible, sa parole plus claire et plus forte, le nuage qui la couvre à nos yeux plus transparent ? et sa main, depuis un demi-siècle, ne s'est-elle pas révélée par des coups d'éclat qui échappaient à toutes les prévisions et qui ont déconcerté tous les calculs ?

Ainsi, Nos Très-chers Frères, la dernière guerre fut une surprise ; et la paix est une surprise plus grande encore. Au moment où nos soldats exaltés par la victoire ne demandent qu'à marcher

en avant, leur chef magnanime met un frein à leur ardeur et lui-même s'étonne et regrette de ne pas aller jusqu'au terme de ses projets. Ah! c'est que l'intérêt de la France a parlé dans son cœur plus haut que la gloire, plus haut que la noble cause qu'il voulait servir; c'est aussi, nous le savons, que l'intérêt de l'Église et du Vicaire de Jésus-Christ était en péril, et l'Empereur a aimé la Papauté et la France jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice. Un instinct providentiel domine ce génie si persévérant et si fort. À l'orient comme à l'occident, en Crimée comme en Italie, il fait les guerres de Dieu: *Bella Domini* ¹! et, aussitôt que la justice et l'honneur sont satisfaits, il s'arrête au milieu de ses triomphes pour offrir aux vaincus la paix la plus généreuse. À une heure connue de Dieu seul et tout-à-fait inattendue des hommes, l'incendie qui menaçait la terre d'un embrasement universel s'éteint sous la bénédiction d'en Haut, et le Seigneur puissant et miséricordieux change en une rosée féconde les éclairs qui jaillissent de la mêlée, les tonnerres qui épouvantaient les nations. *Fulgura in pluviam fecit* ².

Pourquoi donc tant d'imprévu dans les affaires de notre temps? Pourquoi ces marches si rapides, ces évolutions si mystérieuses de la Providence? Ne faut-il pas y reconnaître d'abord une solennelle protestation contre ce système impie qui tendait à bannir Dieu du gouvernement des sociétés et presque de l'empire du monde? Hommes et peuples se proclamaient à l'envi maîtres d'eux-mêmes et de leurs destinées. Et Dieu, qu'était-il devenu? Dans la science, un simple élément dont il importait de mesurer la force, une difficulté qu'il fallait résoudre; dans la philosophie, une idée sans substance et sans vie; dans les arts, un ornement; dans la littérature, un effet oratoire ou dramatique; dans la diplomatie, quelque chose comme ces rois de l'extrême Orient avec lesquels

¹ 1. Reg. XVIII, 13.

² Jerem. LI, 16.

on n'entretient aucun rapport direct, si ce n'est peut-être, et encore à de rares intervalles, un échange de présent, et à qui on conteste tout droit de se montrer à l'horizon politique et de déranger l'équilibre si savant des puissances de la terre. Eh bien ! qu'a fait Dieu pour contraindre le monde à reconnaître son domaine sur les peuples et les rois ? Il a multiplié les merveilles de sa justice et de sa miséricorde : des chutes profondes, des restaurations inespérées, des calamités inouïes, des tempêtes qui avaient bouleversé l'ordre social, subitement apaisées ; le magnifique vaisseau de la France et de la civilisation chrétienne à demi brisé contre les écueils, et tout-à-coup, sur la même vague qui l'avait plongé au sein des abîmes, se relevant et poursuivant sa course majestueuse ; voilà quelques-uns des signes qui ont attesté le passage de Dieu à travers la société contemporaine ; voilà autant de voix éclatantes qui ont crié, non à un seul peuple, non à une seule région, mais aux quatre vents du ciel et de l'avenir : « C'est moi le Seigneur, et je ne change pas ; *Ego Dominus, et non mutor* ¹. »

Ces grandes voix disent encore à notre siècle : « Levez les yeux et contemplez les campagnes qui blanchissent sous la moisson mûre ². » Et en effet, ne serait-ce pas le temps de la moisson des âmes ? De même qu'il y a pour chaque homme un âge critique au milieu de sa virilité, de même il y a pour toute l'humanité un âge critique au milieu de l'histoire. Or, aujourd'hui Dieu se hâte ; on dirait qu'il est pressé d'en finir et que le monde est entré dans une crise décisive pour la résurrection d'un grand nombre. C'est la foi de toutes les intelligences d'élite que le génie ou la vertu illumine d'un rayon divin ; c'est l'espérance qui s'est épanouie dans tous les cœurs chrétiens, à l'apparition des gloires nouvelles qui ont resplendi au front de Marie,

¹ Malach., cap. III, v. 6.

² Joann. IV, 35.

Mère de Dieu et de l'humanité; c'est le vœu qu'exprimait notre bien-aimé Pie IX en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception : Oui, écrivait-il à tout l'univers catholique, nous avons l'espoir certain, la confiance pleine, que la bienheureuse Vierge voudra nous obtenir, par sa puissante intercession, que la sainte Église notre mère, triomphant de tous les obstacles, domptant toutes les erreurs, grandisse et se développe en tous lieux et chez toute nation; qu'elle règne d'un océan à l'autre et jusqu'aux extrémités de la terre; qu'elle règne pour que tout coupable ait son pardon et tout malade sa guérison; que tout cœur abattu trouve la force, tout affligé son consolateur, tout opprimé son défenseur, et que tous les hommes qui se trompent, sortant de leurs ténèbres, rentrent dans la justice et dans la vérité; de sorte qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

Oui, levons les yeux au dessus des champs de bataille, au dessus de tous ces tourbillons de poussière que soulève la marche précipitée des événements humains. Ouvriers de la Providence, l'industrie, le commerce, la politique, la guerre et la paix préparent pour la propagation de l'Évangile et le bonheur de l'humanité de profondes transformations. Les peuples sont broyés et mêlés ensemble; l'Orient et l'Occident entrelacent leurs mains; les nations chrétiennes disposent du globe entier; et, comme on l'a dit, pour diriger, pour régénérer le globe, elles ont des sciences, des arts, des découvertes, des instruments que les siècles passés n'avaient pu soupçonner. Qui pourra dire si l'Europe et le monde ne touchent pas à une nouvelle période, la plus belle de l'histoire, à de grands siècles de foi, de lumière et de retour à l'unité? Notre temps qui a tout détruit travaille maintenant à relever toutes les ruines qu'il a faites. Peut-être est-il l'aurore mêlée d'ombres et de lumière de ce règne de Jésus-Christ annoncé par les prophètes et dont parlait le disciple bien-aimé, lorsqu'après avoir indiqué ce signe qui doit paraître dans le ciel: — « La femme revêtue du soleil et couronnée d'étoiles, » il ajoute: « Alors

viendra du ciel un ange qui tiendra une chaîne en ses mains, et qui enchaînera pendant mille ans l'esprit d'erreur, l'antique serpent, pour l'empêcher de séduire les nations ¹. »

Oui, Nos Très-chers Frères, une impulsion divine presse l'humanité de s'arracher à ses désordres et de s'élever vers la justice, la lumière et la paix. Notre siècle attend dans l'avenir de merveilleuses *nouveautés*. Tout est prêt du côté de Dieu, et ses grâces surabondent. Mais l'homme peut résister à Dieu, et les siècles et les peuples, non moins que toute ame particulière, sont *dans la main de leur conseil*. La Providence ne traite jamais leur liberté qu'avec un grand respect, et ils choisissent à leur gré la résurrection ou la ruine, la vie ou la mort. Il est donc possible que l'époque actuelle repousse le don de Dieu ; il est possible qu'elle demeure stérile. Hélas ! regardons autour de nous, que de semences de vie qui allaient germer et fleurir sont déjà flétries ! que d'âmes s'enracinent dans l'incrédulité et la haine du Christ et de son Église ! Combien est formidable encore la lutte de la vérité et de l'erreur, du bien et du mal, de *l'homme de péché* et du roi de toute justice et de toute sainteté. Le monde s'agite violemment pour sortir de la confusion où il gémit abattu, et voilà que, chez toutes les nations, il se rencontre des esprits égarés ou pervers, qui s'efforcent de le plonger plus avant dans cet abîme. Prétendus génies incompris ! grands esprits faux ! réformateurs insensés qui désirent la destruction de tout l'ordre social pour se donner la joie de le refaire sur un plan nouveau ! Petits insulteurs de la plus douce et de la plus haute majesté qui soit sur la terre ! Misérables ambitieux, qui ne pouvant s'élever par des voies légitimes à la fortune et aux honneurs, rêvent le naufrage de leur patrie, espèrent tout du coup de vent terrible des révolutions, et ressemblent à ces pirates qui attendent sur les bords de l'Océan les tristes débris que leur apportera la tempête !

¹ Apoc. XX, 1.

À la vue de ce désolant spectacle le cœur du Père commun des Fidèles s'est ému ; il a voulu confier toute sa peine à ses Frères dans l'Épiscopat. Il nous a dit, comme autrefois Moïse à son frère Aaron : « Prends l'encensoir, et, après l'avoir rempli du feu sacré de l'autel, cours aussitôt vers le peuple, afin de prier pour eux, car déjà la colère du Seigneur a éclaté et le fléau exerce ses ravages. » Il nous exhorte à nous prosterner la face contre terre pour crier d'une voix et d'un cœur unanimes : « Dieu très-fort des esprits de toute chair, est-ce que les péchés de quelques-uns feront sévir votre colère contre tous ? »

Puisse, Nos Très-chers Frères, cette prière de Pie IX et de toute l'Église être bientôt exaucée ! Le feu des batailles a offert au ciel l'encens d'un immense holocauste. Un autre encens, celui de nos ardentes supplications, va s'élever avec les flammes d'amour qui s'échappent de l'autel Eucharistique. Dieu se laissera donc vaincre et désarmer par l'abondance de nos expiations ; Marie sourira à la France qui est son royaume et à cette belle terre d'Italie où elle est tant aimée ; elle sourira même à ceux qui blasphèment et maudissent, pour leur assurer l'espérance du pardon, et, couvrant de sa protection maternelle ces deux hommes de la droite du Très-Haut, le Pape et l'Empereur, elle obtiendra qu'ils puissent continuer de concert, avec un seul cœur et une seule âme, leur magnifique mission, et il nous sera donné de voir s'accomplir de grandes choses pour la propagation de l'Évangile, la gloire de l'Église et le bonheur de l'humanité.

À ces causes, et le saint nom de Dieu invoqué, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Un *Te Deum* sera chanté le lundi 15 Août dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, à l'occasion de la fête de

Sa Majesté l'Empereur et aussi pour remercier Dieu de l'heureuse conclusion de la paix. MM. les Curés voudront bien se concerter avec les autorités civiles pour l'heure de la cérémonie. Après le *Te Deum* on chantera deux fois le *Domine salvum fac Imperatorem nostrum Napoleonem*, et l'on terminera par les versets et oraisons pour l'action de grâces et pour l'Empereur.

ARTICLE II.

Il se fera dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, à l'heure la plus reculée possible, à cause des travaux de la campagne, une neuvaine de prières en l'honneur de la Très-sainte Vierge.

Cette neuvaine aura pour but : 1° de demander la prospérité du Souverain Pontife, la cessation des defections dont son autorité a été l'objet, le bonheur et la conservation de la paix dans l'Église catholique ; 2° de remercier la divine Providence des succès accordés aux armes françaises, et de la paix conclue par Sa Majesté l'Empereur entre la France et l'Autriche ; 3° d'obtenir pour Sa Majesté l'Empereur la continuation des grâces exceptionnelles accordées à sa foi et à son génie.

ARTICLE III.

On pourra chanter au salut : 1° pour l'exposition, trois fois les invocations *Cor Iesu sacratissimum..... Cor Mariae immaculatum.....* ; 2° les Litanies de la Très-sainte Vierge, avec le verset et l'oraison *pro Papa* ; 3° le *Tantum ergo*, avec le verset et l'oraison ; 4° enfin le *Sub tuum* après la bénédiction.

ARTICLE IV.

Tous les Prêtres réciteront à la Messe, pendant les neuf jours, l'oraison *pro Papa*.

ARTICLE V.

Nous engageons MM. les Curés à célébrer dans leurs églises, le mardi 16, lendemain de l'Assomption, un service solennel pour le repos de l'âme de ceux de nos héroïques soldats qui ont succombé sur les champs de bataille de l'Italie.

Et sera notre présente Lettre pastorale lue et publiée dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse le jour de l'Assomption.

Donné à Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre), sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Chancelier, le 7 Août de l'an de grâce 1859.

✠ FRÉDÉRIC *Évêque d'Autun, Châlon et Mâcon*

Par mandement de Monseigneur
GARDETTE *Chanoine, Chancelier*

IL VESCOVO DI DIJON
AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Pluribus ab hinc mensibus Clerus et populus Dioecesis Divionensis in Gallia enixas ad Deum preces invicem fundunt, ut auxilium de Sancto Sanctitati Vestrae mittat, et de Sion tueatur Vos.

Siquidem non possumus non vehementer dolere cum Pastore et Patre nostro piissimo, dum populus Vestro subiectus gubernio rebellionis actibus respondet paternis studiis, curisque vestris; Sanctae Sedis principatum nefario ac teterrimo bello aggredi non reveretur, nec non et sanctissimae religioni maxima quaeque damna inferre connititur.

Quamobrem in hoc tanto rerum discrimine, levantes oculos nostros in montes unde veniet auxilium nobis, Pastorem pastorum suppliciter deprecamur, ut divini auxilii ope solatium ac fortitudinem in rebus tam adversis assequamini: nec desistimus vobiscum, Pater Sancte, divitem in misericordia Deum assiduis fervidisque precibus humiliter enixeque orare et obsecrare, ut omnipotenti sua virtute omnes aberrantes, quorum forsitan aliqui misere decepti nesciunt quid faciunt, ad meliora consilia, atque ad iustitiae, religionis, salutisque semitas reducat.

Sed praesertim nihil antiquius nobis est quam ut, inspirante et docente Illo qui dat sapientiam sapientibus, et scientiam intelligentibus disciplinam, Europae Principes, et imprimis Imperator noster Napoleo, uti antea, ita etiam hoc tempore, suam omnem operam in temporali vestro, sanctaeque huius Apostolicae Sedis principatu tuendo, et integre servando consociatis studiis consiliisque impendant.

Impleat Dominus omnes petitiones nostras, Sanctissime Pater, et felici eventu rerum cognoscamus quoniam exaudivit Vos Dominus in die tribulationis, et salvum fecit ipse Christum suum.

Tunc, exultantibus animis, laetabimur in salutari vestro, et Vobiscum in nomine Dei nostri magnificabimur.

Summi Pontificis ad genua provoluti, uti filii devotissimi, paternam et apostolicam Benedictionem humiliter efflagitamus, et fidenter expectamus,

Pro Clero et Populo,

Divione, die 8 Ianuarii anno Domini 1860.

Ipse supplex, devotus ac amantissimus

✠ FRANCISCUS *Episcopus Divionensis in Gallia*

LETTERA PASTORALE E MANDAMENTO DEL VESCOVO DI DIJON

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

FRANÇOIS-VICTOR RIVET,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE DIJON, ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL, ETC.,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Quel est celui d'entre nous, Nos Très-chers Frères, qui, depuis de bien longs mois, ne se préoccupe avec anxiété du triste état de l'Italie centrale?..... En présence de ces insurrections menaçantes et de ces doctrines subversives qui tendent à les généraliser en les excusant, qui d'entre nous ne s'est pas demandé avec effroi quelle digue on pourrait opposer à ce torrent dévastateur?

Au début de la guerre, sur la demande expresse de l'Empereur, nous vous avons engagés à prier Dieu de bénir notre valeureuse armée. Alors, pour dissiper des craintes, hélas! trop justifiées depuis, M. le Ministre des Cultes s'était empressé de nous inviter à porter à votre connaissance les intentions bien arrêtées de l'Empereur *de maintenir l'intégrité du domaine temporel du Pape*¹.

¹ « Il importe maintenant, Monseigneur, d'éclairer le Clergé sur les conséquences d'une lutte inévitable. On a beaucoup commenté, suivant

Dès ce moment, notre prière, doublement inspirée par le patriotisme et par la foi, monta chaque jour persévérante et pleine d'ardeur vers Celui de qui relèvent les princes et les peuples, et qui donne les empires ou les retire comme il lui plaît (Bossuet.)

Depuis cette époque déjà lointaine, nous avons tous continué de prier pour que le Dieu des armées, qui est aussi le Dieu de la paix, ramenât le calme au milieu de ces populations si profondément remuées et bouleversées par les menées ambitieuses et perfides du dehors et par les intrigues des mauvaises passions du dedans. Mais, s'il n'a fallu qu'une étincelle pour allumer ce vaste incendie, il faut maintenant une grande puissance pour le comprimer et l'éteindre.

En Italie, plus encore qu'en France et en Allemagne peut-être, des esprits inquiets et remuants, des hommes à systèmes prétendus politiques, mais en réalité des conspirateurs à vues étroites, ont depuis long-temps préparé et dressé leurs batteries, enrôlé leurs adeptes et cherché à vulgariser leurs projets, dont ils laissaient prudemment une partie dans l'ombre mystérieuse des Arrière-Loges et des Ventes. La critique exagérée du présent, l'énumération complaisante et emphatique de réformes plus ou moins possibles, le blâme répandu à pleines mains sur les agents du pouvoir, et indirectement sur le pouvoir lui-même, des doléances hypocrites sur le malheur des populations, des aspirations plus ou

« des passions et des intérêts divers, le rôle que la France va prendre au milieu des circonstances actuelles. L'Empereur y a songé devant Dieu, et sa sagesse, son énergie et sa loyauté bien connues ne feront défaut ni à la Religion ni au pays. »

« Le Prince qui a donné à la Religion tant de témoignages de déférence et d'attachement, qui, après les mauvais jours de 1848, a ramené le Saint-Père au Vatican, est le plus ferme soutien de l'unité catholique, et il veut que le Chef suprême de l'Eglise soit respecté dans tous ses droits de Souverain temporel. »

« Le Prince qui a sauvé la France des invasions de l'esprit démagogique ne saurait accepter ni ses doctrines ni sa domination en Italie »

(Lettre du Ministre des Cultes aux Evêques, 4 Mai 1859.)

moins sincères vers l'amélioration de leur sort : voilà la tactique habituelle de ces hommes qui se posent en redresseurs des torts des gouvernements et en réformateurs infaillibles de la société. Plus d'une fois on les a vus à l'œuvre depuis 80 ans, et leurs essais n'ont abouti qu'à amonceler des ruines partout où le pouvoir leur a été abandonné. Il y a quelques années seulement, ne les avons-nous pas vus nous-mêmes à l'œuvre en France? Peu de mois ont suffi pour montrer leur impéritie et leur impuissance radicale. Mais, toujours pleins d'une présomptueuse confiance, ils se montrent toujours prêts à recommencer leur œuvre de destruction, et s'offrent à tous les peuples comme pouvant seuls leur assurer la prospérité.

C'est en les voyant surgir et se produire comme les héritiers nécessaires du fruit de nos succès en Italie, que l'Empereur s'est arrêté tout à coup au milieu de ses victoires, et a déclaré à l'Europe qu'il n'entendait pas servir la cause des révolutionnaires. (L'Empereur aux grands corps de l'État, à Saint-Cloud, 20 Juillet.)

Ces paroles, en mettant un terme aux sanglantes péripéties de la guerre, devaient aussi, ce semble, ramener le calme et l'ordre dans les Duchés et dans les Romagnes. Il n'en fut rien. Vainement de sages conseils, des invitations pressantes, qui auraient pu être des ordres ou des menaces, vinrent expliquer et confirmer la déclaration, si formelle d'ailleurs, de Napoléon III. La révolution ne recule jamais que devant la force Elle méprisa le conseil que n'appuyait pas une armée, et l'anarchie, revêtant la forme d'une organisation régulière, se posa comme [un fait accompli par la volonté nationale, que l'Europe n'a plus maintenant qu'à accepter.

C'est précisément pour protester contre cette usurpation, qu'il ne veut pas combattre seul, que l'Empereur a convoqué tous les gouvernements en un Congrès où vont être examinés les moyens de pacifier ces contrées, que nous n'avons pas voulu certainement

arracher à l'influence de l'Autriche pour les abandonner ensuite aux déchirements des divisions intestines et aux menées subversives des ambitions vulgaires.

L'Europe a compris cet appel de Napoléon. Le Congrès va se réunir.

L'annonce de ces solennelles assises présidées par la France calme déjà les sombres inquiétudes et les tristes préoccupations..... On espère que tous ces hommes d'État, qui combattraient chez eux la révolte armée et même les théories insensées qui la produisent et la soutiennent, seront unanimes pour la condamner et pour la réduire dans ces malheureuses contrées. C'est ce que l'Empereur a solennellement promis et proclamé, ce que de sa part nous vous avons fait annoncer du haut de la chaire de vérité. Cet engagement à conserver et faire respecter les gouvernements établis, et en particulier celui du Saint-Père dans son intégrité; — cet engagement sacré, l'Empereur soutenu par l'Europe pourra le tenir..... Il pouvait sans doute, il pouvait, quoique seul, l'intimer et l'accomplir malgré les résistances probables de ces hommes trop engagés pour se croire innocents et trop ambitieux pour ne pas chercher à défendre la position qu'ils se sont faite. Il a cru devoir s'abstenir, parce qu'il a voulu que l'Europe réprouvât avec lui ces tentatives insensées et coupables, et qu'elle apportât à sa légitime intervention une puissance qu'il n'a pas voulu emprunter à son armée demeurée cependant organisée et prête à agir.

Ayons donc confiance, Nos Très-chers Frères. Si la bonne foi et la justice étaient bannies de la société humaine, c'est dans le cœur des rois qu'on devrait la retrouver. Or, ce n'est plus seulement notre Empereur qui va presser l'exécution de ses promesses et travailler à faire respecter la foi jurée : ce sont tous les Souverains de la vieille Europe qui se réunissent pour rétablir l'ordre dans l'Italie centrale, et rattacher au trône de Saint Pierre des populations qu'on s'efforce d'en séparer.

Si la raison nous dit que l'ébranlement du plus petit trône est une atteinte grave portée à la stabilité des plus puissants empires, — tous les gouvernements reposant sur le même principe; si la paix du monde peut être compromise par la violation de ces principes, quelque minime qu'elle paraisse en elle-même;

Si, dès lors, nous ne pouvons assister avec indifférence à ces révolutions qui cependant n'ont d'intérêt pour nous que celui des principes qu'elles attaquent et qu'elles renversent, combien, à plus forte raison, sommes-nous profondément remués, émus, en voyant l'autorité doublement sacrée du Pape méconnue par son peuple, et presque abandonnée sans défense à ses attentats par l'Europe, qui, depuis six mois, regarde faire et semble n'en prendre aucun souci!.....

Au point de vue d'une politique purement humaine, c'est quelque chose de respectable cependant qu'un gouvernement que plus de dix siècles ont consacré, et que le commun accord des peuples a soutenu toutes les fois qu'il a été en péril. C'est quelque chose de respectable surtout pour nous Français, qui avons traversé quatre fois les Alpes ¹ pour arracher aux Lombards ce domaine de Saint Pierre dont ils s'étaient violemment emparés. Pepin et Charlemagne l'ont consolidé par des actes solennels qui constatent non pas une donation proprement dite, mais bien la reconnaissance publique et la restitution formelle de ces États qui, en des temps et à des titres divers, avaient formé et augmenté les États de l'Église.

Où est dans le monde l'empire qui peut montrer une origine aussi antique et aussi pure, et, dès lors, aussi sacrée, aussi respectable?.....

¹ Pepin, ann. 754, 755.; Charlemagne, ann. 773, 800. — Voir l'histoire d'Anastase le Bibliothécaire, *Vie du pape Étienne II*; idem, *Vie du pape Adrien I*. — Voir également Daniel, *Hist. de France*. Tom. II, ann. 754; — Longueval, *Hist. de l'Église gallicane*. Tom. IV, ann. 754; — *Annales du moyen âge*, Frantin.

Au point de vue humain, tout homme sérieux doit donc désirer l'accomplissement des promesses de l'Empereur, le *maintien du Pouvoir temporel du Pape dans tous ses droits*.

Au point de vue catholique, ce n'est point seulement un désir inspiré par l'amour de l'ordre, le respect pour l'autorité établie, et par la crainte trop fondée de révolutions nouvelles : c'est une aspiration intime de la conscience effrayée de la violation de l'œuvre des siècles, disons mieux, de l'œuvre de la divine Providence, qui a fondé cet ordre de choses, et l'a maintenu à travers les âges, malgré les changements des empires, la mobilité des opinions, les efforts multipliés des mauvaises passions, les intrigues et même les armes des princes conjurés contre Rome et contre son Roi-Pontife.

N'avons-nous pas vu l'autocrate du nord, l'Angleterre, et la Turquie elle-même, envoyer, à la fin du siècle dernier, leurs légions, étonnées de marcher ensemble, pour relever le trône du Pape, renversé par le Directoire révolutionnaire et impie, qui alors opprimait la France et menaçait le monde?... Cette protection constante de Dieu sur ce Pouvoir temporel accordé à son Église nous le rend, à nous Catholiques, presque aussi sacré que son pouvoir spirituel ; et nous ne pouvons consentir à ce qu'il lui soit ravi, nous surtout les fils des Francs qui l'ont si vaillamment défendu au VIII^e siècle, nous les frères de ces valeureux soldats qui sont allés le rétablir, il y a dix ans à peine.

Nous le savons, le Pape dépouillé de ses États, le Pape fugitif, pauvre ou captif, n'en serait pas moins le Successeur de Saint Pierre, le Prince des pasteurs, le Chef vénéré de l'Église catholique, le Vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ L'histoire nous le montre, dans le passé, soumis à ces rudes épreuves, et trois fois en 60 ans nous avons pu le voir nous-mêmes réduit à les subir encore Mais, tout en espérant fermement qu'il en sera de cette nouvelle tempête comme des précédentes ; tout en nous souvenant que les persécuteurs de la Papauté, même

dans ses biens temporels, ont vu leurs projets tourner contre eux-mêmes, et les Souverains Pontifes leurs victimes reprendre paisiblement les rênes de leur modeste empire ; tout en nous confiant plus que jamais à la loyauté de l'Empereur et à la sagesse des Princes qu'il appelle à son aide pour la pacification de l'Italie et des États de l'Église, nous n'en sentons pas moins le besoin de recourir à Celui qui *change les temps et les siècles, qui transfère et qui établit les royaumes, qui donne la sagesse aux sages, et la science aux hommes intelligents*¹, afin qu'il éclaire et dirige ceux qu'il a investis de son pouvoir, et commis à la garde et au gouvernement des nations.

À la veille de ces *grands jours* de l'Europe, prions Celui qui a *fait guérissables les nations de la terre*², d'indiquer lui-même et les maux qui les rongent, et les remèdes qui peuvent les guérir.... Conjurons-le de faire entendre lui-même à cette auguste assemblée ces belles paroles de Bossuet, que le vénérable Émery osa répéter à Napoléon I aux jours de ses colères contre le Pape et de ses projets d'envahissement des États de l'Église :

« Les Pontifes romains possèdent aussi légitimement que
 « qui que ce soit sur la terre, des biens, des droits et une Souve-
 « raineté temporelle (*bona, iura, imperia.*) Nous savons, de plus,
 « que ces possessions, en tant que dédiées à Dieu, sont sacrées,
 « et qu'on ne peut, sans commettre un sacrilège, les envahir.....
 « Le Siège Apostolique possède la souveraineté de Rome et de
 « ses États, afin qu'il puisse exercer sa puissance spirituelle dans
 « tout l'univers plus librement, en sécurité et en paix (*liberior*
 « *et tutior*). Nous en félicitons non seulement le Siège Apostolique,
 « mais encore l'Église universelle, et nous souhaitons de toute
 « l'ardeur de nos vœux que ce principat sacré demeure à jamais
 « sain et sauf de toutes manières. »

¹ Daniel, I, 21.

² Sap. I, 14.

³ Bossuet, *Défense de la déclaration du Clergé*. Liv. I, sect. 10, chap. 16.

Paroles que résument admirablement ces quelques mots de l'Empereur Napoléon III :

« La Souveraineté temporelle du Chef vénérable de l'Église « est intimement liée à l'éclat du catholicisme comme à la liberté « et à l'indépendance de l'Italie ¹. »

En présence de ces faits et de ces doctrines, ne semble-t-il pas, Nos Très-chers Frères, que le maintien de cette autorité ne puisse plus être remis en question ? Les bases du traité de paix de Villafranca la reconnaissent et lui décernent l'honneur de la présidence de la future confédération italienne..... Deux augustes Souverains se sont accordés pour la proclamer, et leur convention, confirmée à Zurich, pourrait-elle donc être annulée au Congrès ?..... Nous ne saurions le croire. Mais des ambitions insatiables, mais des haines entretenues depuis des siècles par le schisme et l'hérésie, mais les menées astucieuses d'une politique égoïste, mais les attaques ouvertes de l'impiété, qui ne craint pas de formuler hautement ses vœux et ses espérances, ne nous permettent pas de bannir toutes craintes. De là, Nos Très-chers Frères, nos prières persévérantes depuis six mois ; de là cette invitation que nous vous adressons aujourd'hui de venir prier vous-mêmes avec nous. Tel est, d'ailleurs, le désir du Saint-Père, plusieurs fois exprimé dans les lettres qu'il a cru devoir nous adresser, à nous ses frères dans l'apostolat : « Approchons, nous dit-il, approchons avec « confiance du Trône de la grâce, afin que, par l'appui du se- « cours divin, nous trouvions un peu de consolation et de force « au milieu de si terribles angoisses. »

« Ne cessons de conjurer et de supplier, par des prières où « l'assiduité s'unisse à la ferveur, notre Dieu, si riche en mi- « séricorde, de ramener par sa vertu toute-puissante à des sen- « timents meilleurs et aux vrais sentiers de la justice, de la

¹ Lettre du Président de la république à l'ambassadeur de France à Rome. — 1849.

« Religion et du salut, tant de malheureux égarés dont plusieurs, « trompés par une fascination perfide, ne savent pas même ce « qu'ils font. »

Écoutez, Nos Très-chers Frères, ces recommandations réitérées de notre Père commun ; unissons-nous pour cette sainte et pacifique croisade : et tous ensemble, pasteurs et brebis de l'Église catholique, jetons-nous avec le Pape aux pieds du Pasteur suprême Jésus-Christ, et conjurons-le d'étendre sur son Église ce bras tout-puissant qui écarte les obstacles et brise les résistances.

Prions avec empressement pour que l'Europe chrétienne comprenne enfin tout ce que la piété filiale lui commande d'exquise délicatesse envers son premier Pasteur et son Père.

Prions pour ceux entre les mains de qui reposent la solution du présent et les destinées de l'avenir, afin que Dieu les éclaire et les fortifie en cette session solennelle.

Prions pour que ces populations égarées rentrent dans le devoir, et reviennent d'elles-mêmes se ranger sous l'autorité paternelle de ce Roi-Pontife, que naguère elles accueillaienient avec des transports non moins unanimes que respectueux.

Mais prions surtout pour ce Pape si digne d'un meilleur sort, pour ce Pontife auguste qu'on ne peut aborder sans respect, voir ou entendre sans l'aimer. Conjurons le Seigneur, qui jusqu'ici ne lui a pas ménagé les tribulations et les épreuves, de faire succéder aux orages le calme et la paix ; et aux amertumes, dont l'ingratitude et la révolte l'ont abreuvé, les douces et saintes consolations qu'il a le droit d'attendre de tous ses enfants, les fils de l'Église catholique, et en particulier de ceux que la divine Providence a confiés à sa double autorité de Souverain et de Pontife.

Prions ; car, on ne peut pas le méconnaître, il y a dans la question romaine une idée plus grande que la politique, plus importante que la nature et la forme du gouvernement d'un petit État ; il y a une idée religieuse qui touche à la conscience, à la foi, aux affections les plus vives de deux cent millions d'hommes.

Prions; car, quoi qu'on en ait pu dire, avec la souveraineté de son Chef — les intérêts de l'Église catholique sont en cause.

Prions enfin; car le repos et la prospérité de plusieurs générations, la force salutaire des lois éternelles de la morale publique, les fondements de la justice, de la famille et de la société, la paix du monde enfin, menacés, ébranlés et compromis par les funestes doctrines qui ont failli perdre la France en 93 et en 48, seront raffermis ou affaiblis, selon que l'Esprit de Dieu ou l'esprit de ténèbres dirigera le Congrès et inspirera ses résolutions.

À ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables frères les Doyen, Chanoines et Chapitre de notre Église cathédrale;

Pour nous conformer au désir exprimé par Notre Saint-Père le Pape Pie IX, dans ses Lettres encycliques et dans son Allocution au consistoire du 26 Septembre dernier, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Le dimanche qui suivra la réception de notre présente Lettre pastorale, lecture publique en sera faite au prône de la Messe paroissiale dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse.

Ce même jour, autant que possible après la Messe, ou après les Vêpres, on chantera dans ces mêmes églises et chapelles le *Veni Creator*, avec le verset et l'oraison convenables. On ajoutera à l'oraison *Deus, qui corda*, l'oraison pour Notre Saint-Père le Pape: *Deus omnium fidelium Pastor* (n. 7 missel), afin d'appeler sur le vénérable Chef de l'Église universelle, sur son peuple et sur les Souverains de l'Europe les lumières et les grâces du Saint-Esprit.

ARTICLE II.

Nous invitons les personnes pieuses et les membres des Communautés religieuses à offrir à Dieu, dans ces mêmes intentions,

quelques prières spéciales et plusieurs communions, leur accordant pour chaque fois une Indulgence de 40 jours, aux clauses et conditions d'usage.

ARTICLE III.

À dater de ce jour et jusqu'à la fin du Congrès, tous les Prêtres de notre Diocèse ajouteront chaque jour aux oraisons ordinaires de la sainte Messe (les Messes de morts exceptées), les Collectes, Secrètes et Post-communions *de Spiritu sancto* et *pro Papa*.

Donné à Dijon, sous notre seing, notre sceau, et le contre-seing du Chanoine Secrétaire général de notre Évêché, le 25^{me} jour de Décembre, en la fête de Noël, l'an de grâce 1859.

✠ FRANÇOIS *Évêque de Dijon*

Par mandement de Monseigneur
BERNARD *Chanoine, Secrétaire général*

LETTERA CIRCOLARE
DEL VESCOVO DI GRENOBLE

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Nous croyons devoir vous communiquer l'Allocution prononcée par Notre Saint-Père le Pape dans le Consistoire du 26 Septembre dernier, et qui nous a été adressée par Son Excell. le Nonce Apostolique. S'il n'est aucun des actes du Saint-Siège qui n'intéresse en un sens toute l'Eglise; et si, quand le successeur de Pierre parle, il a le droit d'être entendu de tous les Fidèles; c'est principalement lorsque les cœurs catholiques sont tout émus des épreuves douloureuses auxquelles Il est soumis, et que tous les regards se tournent vers Lui pour savoir ce qu'il faut penser des événements présents, ce qu'on peut redouter de maux ou de périls pour l'avenir, et ce qu'on doit faire pour les conjurer.

En publiant cette Allocution pontificale, il nous semble utile d'y joindre quelques réflexions qui vous aideront à mieux apprécier encore la portée et le caractère des événements qui en font l'objet. Et, si nous osions le dire, elles vous fourniront aussi des armes pour combattre victorieusement des préjugés hostiles à l'autorité temporelle du Saint-Siège, qui se répandent de plus en plus et qui peuvent égarer des hommes de bonne foi.

Sans doute, parmi les catholiques sincères, il n'est personne qui soit insensible aux douleurs du Pontife suprême; personne qui voie avec indifférence ces insurrections, ces envahissements, où l'astuce le dispute à la violence, et où, en s'affranchissant de son autorité, en ne tenant nul compte de ses avertissements, de ses prières, de ses menaces, on ose néanmoins protester d'un respect sincère pour la puissance spirituelle du Saint-Siège.

Il est peu d'hommes aussi dans le sein du Catholicisme qui ne comprennent que la souveraineté des Pontifes romains, dans l'ordre temporel, importe singulièrement à l'indépendance, à la liberté d'action, à l'influence morale, à la dignité du suprême apostolat que Jésus-Christ leur a confié dans la personne de saint Pierre. On connaît ce qu'ont dit, à cet égard, non pas seulement des théologiens et des canonistes, mais des historiens, des publicistes éminents, et les plus grands hommes d'État des temps modernes. Il faudrait être entièrement étranger à l'histoire pour ignorer que cette souveraineté est née spontanément des besoins des peuples, des nécessités de l'Église et des circonstances sociales. Aucune puissance humaine n'a été plus solennellement reconnue et plus unanimement consacrée par le respect des peuples et par la protection des princes chrétiens. Aucune ne peut alléguer une possession plus tranquille et plus ancienne; de sorte que tous les titres qui peuvent rendre la souveraineté légitime et sacrée se réunissent ici avec des caractères tels qu'on ne rencontre ailleurs rien de semblable.

Et cependant, Nos bien chers Coopérateurs, quelque sincères que soient, parmi nous, ces sentiments, quelque solides que paraissent ces convictions, elles ne sont ni absolues, ni inébranlables. Le travail que fait depuis plusieurs années la révolution n'a pas été stérile; et bien des illusions et des préjugés se sont glissés, à l'occasion des derniers événements, dans des âmes honnêtes. Les uns ne peuvent croire qu'il s'agisse là d'autre chose que de la perte de quelques provinces et d'un amoindrissement

des États de l'Église. D'autres, poursuivant la même pensée, ne voient pas ce qu'il y a de si criminel dans ces révoltes. C'est, à leurs yeux, une question simplement politique, et ils s'étonnent des réclamations et des menaces du Chef de l'Église. Enfin, parmi ceux qui ne peuvent s'empêcher de reconnaître que la question a plus d'étendue et un tout autre caractère, il en est qui, séduits par des déclamations et des sophismes, sont tentés de penser que la perte de l'autorité temporelle des Papes serait, sous certains rapports, utile aux vrais intérêts de l'Église, et que la Papauté elle-même pourrait bien gagner à être affranchie des embarras inséparables de la domination temporelle.

C'est pour vous aider à combattre victorieusement ces préjugés, ou ces malheureuses tendances, que Nous vous adressons cette Lettre, Messieurs et bien chers Coopérateurs. Notre but n'est pas de nous y livrer à des discussions étendues, ni de présenter des considérations d'un ordre supérieur. Nous nous bornerons à des réflexions qui soient à la portée de tous les esprits, et comprimant notre indignation et notre douleur, nous y parlerons avec calme le langage du simple bon sens.

I.

Et d'abord, posons nettement la question : dans ces insurrections, dans ces envahissements des Romagnes, ne s'agit-il en réalité que de la perte de quelques provinces, d'une simple atteinte portée à l'intégrité des États Pontificaux ?

Parmi les rebelles ou les spoliateurs, il en est qui le disent, et qui s'en prévalent pour conclure que ces événements n'ont ni le caractère ni l'importance que le Saint-Siège et le clergé y attachent. Mais qu'il est facile de voir que c'est là un langage de circonstance et un moyen employé par les chefs de la révolte dans les provinces insurgées, pour dissimuler l'odieux d'une spoliation qui soulèverait plus profondément encore les cœurs catholiques !

En effet, la séparation de ces provinces étant accomplie, ont-ils besoin d'autre chose que d'expliquer et de justifier cette séparation même? Ce serait sans nécessité rendre leur cause plus mauvaise et son succès plus difficile. Chose remarquable, néanmoins! si, dans les documents qu'ils publient, ils allèguent des griefs qui semblent particuliers aux provinces soulevées, ils insistent principalement sur des motifs d'insurrection qui seraient communs. Ce sont des récriminations violentes contre les abus de l'administration Pontificale et contre les vices inhérents au gouvernement ecclésiastique. On l'accuse d'incapacité, d'impuissance. On soutient que la domination temporelle de la Papauté est le plus grand obstacle à la liberté et à l'indépendance nationale. Et, afin qu'on ne s'y méprenne pas, ce ne sont point là des abus passagers, accidentels qui seraient susceptibles de réforme; ce sont des vices incurables, où l'on ne connaît d'autre remède qu'une révolte ouverte, et une séparation absolue.

Du reste, ce serait en vain qu'ils prétendraient dissimuler leurs projets et leurs espérances. Les faits parlent ici plus haut que tous les raisonnements. La conspiration qui a triomphé dans les Romagnes n'a-t-elle pas aussi des ramifications et des complices dans les autres provinces, et jusque dans Rome même? Or, qui pourrait croire que ceux-ci n'aient aspiré qu'à l'affranchissement des Légations, et n'aient conspiré que pour elles? Et quel est le conspirateur habitant les Légations qui osât dire que les autres provinces n'ont pas au fond les mêmes griefs et les mêmes motifs de se révolter et de proclamer aussi leur indépendance?

Mais si les motifs sont les mêmes, les droits sont les mêmes. Ce qui a été permis aux Romagnes, l'est aux Marches, aux villes suburbicaires, à Rome même. Pas une province, pas une ville qui sous prétexte des abus du gouvernement pontifical ne puisse se croire autorisée à le renverser, à moins d'admettre que parce qu'ils étaient plus impatients de cette autorité sacrée, les habitants des Légations avaient plus de droits de s'en affranchir.

Et ne dites pas que les conseils de la sagesse, ou l'intervention de la force renfermeront le mouvement dans les limites des provinces actuellement soulevées. Les conseils de la sagesse seront-ils bien venus et facilement écoutés en présence de pareils succès? La force peut arrêter les mouvements matériels; mais comprimera-t-elle les aspirations et découragera-t-elle des espérances que ces succès auront en quelque sorte légitimées? Si l'insurrection triomphe à Bologne, à Ferrare, et si elle est définitivement consacrée, elle a le droit de triompher partout. C'est une halte, c'est une trêve, ce n'est ni un désarmement ni la paix. Les attaques à découvert pourront être suspendues, l'État pontifical tout entier sera toujours en péril.

Car remarquons-le bien : ce n'est pas là une situation semblable à celle qui est créée par des traités justes ou non, mais qui sont la suite d'une victoire et imposés uniquement par une force étrangère. Lorsque de pareils traités arrachent quelques provinces à un empire, ils portent atteinte à son intégrité, ils diminuent ses ressources et sa puissance; mais par cela seul, ils ne causent pas sa ruine. Ce sont des circonstances accidentelles et extérieures qui séparent un membre du corps politique; elles n'atteignent pas les organes essentiels à la vie. Mais si des provinces se soulèvent et si leur séparation s'accomplit sous l'influence de causes intérieures, et par suite de vices organiques du corps social, ce sont des membres qui s'en détachent comme d'eux-mêmes; la source de la vie est atteinte, et une entière dissolution est imminente.

Tel est donc l'état vrai de la question. Dans ces insurrections des Romagnes il ne s'agit pas d'une partie des États de l'Église, il s'agit de tout. En fait quelques provinces seules sont soulevées, et moralement envahies par une puissance étrangère; au fond tout le domaine de Saint Pierre est ébranlé, il est tout entier en péril. La force pourra bien arrêter ce mouvement, elle ne le dominera pas. Quand le branle est donné aux passions hu-

maines et qu'elles sont encouragées par le succès, on ne les étouffe pas à son gré. Quand le coup fatal est porté à un empire, on peut artificiellement le soutenir encore ; mais ce n'est plus qu'une question de temps, et sa chute est humainement inévitable.

II.

Mais je le veux : que, contre toutes les apparences, là se bornent les désirs des agresseurs de la puissance temporelle de la Papauté, là s'arrêtent les soulèvements et les envahissements des États romains ; ce sera un moindre malheur, ce n'en sera pas moins un grand crime aux yeux de l'Église. Car de quel droit la dépouillez-vous d'une partie de son domaine politique ? La ruse et la violence ne seraient-elles pas toujours odieuses, alors même que vous vous contenteriez de le mutiler ? Et qui que vous soyez, vous appartient-il de déterminer ce qui est nécessaire à la grandeur de la Papauté, et à sa libre et universelle action sur le monde ?

Vous vous figurez que le Pouvoir temporel du Saint-Siège est purement politique ; et, parce qu'à diverses époques, il a subi des modifications, qu'il doit être absolument soumis aux mêmes conditions d'existence que celui des autres Souverains. Détrompez-vous : ce n'est pas au Pape seul que cette souveraineté a été conférée, c'est à l'Église catholique en sa Personne. Ce n'est pas un apanage de luxe pour la Papauté, ce n'est pas un attribut de puissance personnelle pour les Pontifes romains, c'est une garantie publique de leur indépendance, de la liberté de leur action, et par là de la liberté et de la sécurité des consciences catholiques dans toutes les parties de l'univers. Sans doute les États du Saint-Siège ne sont pas entièrement en dehors des conditions d'existence des autres États ; mais ils ont évidemment quelque chose d'exceptionnel et qui leur est propre : quelque chose qui tient à une cause plus générale, à un intérêt plus haut que les

intérêts des autres États de la terre. Ce n'est rien de mystérieux, mais c'est quelque chose de religieux et de sacré, parce que la Religion et la puissance de l'Église y sont directement intéressées. Ainsi du moins l'entendaient nos pères; et c'est ce que déclarait Bossuet dans un de ses ouvrages, où on ne l'accusera pas d'avoir porté trop loin les préventions en faveur du Saint-Siège, et d'avoir amoindri les droits de la puissance publique. « Nous « savons, dit-il, que les biens, les droits, les souverainetés acquises aux Pontifes romains, soit par la concession des Princes, « soit par une possession légitime, sont possédés à un titre aussi « parfait qu'il puisse en exister parmi les hommes. Nous savons « même que toutes ces possessions, comme étant dédiées à Dieu, « doivent être considérées comme sacrées, et que l'on ne peut, « sans commettre un sacrilège, les envahir, les ravir, ni les séculariser. » « *Imo ea omnia, ut dicata Deo, sacrosancta esse debere, nec sine sacrilegio invadi, rapi et ad saecularia revocari posse* ¹. »

Ainsi en ont jugé les Conciles: et c'est pour cela qu'ils ont frappé de censures les envahisseurs des droits et des domaines de l'Église. C'est aussi la raison des serments que prêtent à leur élection, ou à leur couronnement, les Pontifes romains, de les maintenir et de les conserver inviolables. Et ce ne sont pas seulement les Papes, mais les Cardinaux leurs électeurs et leurs conseillers naturels, mais les Évêques, que *l'Esprit-Saint a établis pour gouverner l'Église de Dieu*, qui prennent, au pied des autels, les mêmes engagements. On dirait que ce n'est pas assez de la garantie qu'offre la parole du Chef de l'Église, il faut que tous ceux qui, à divers titres, participent au gouvernement, dans cette société sainte, se fassent garants de la conservation de ces droits.

Et après cela, l'on s'étonne que le Souverain Pontife réclame, et qu'il se défende contre les agressions dont il est l'objet, par

¹ *Def. decl. Cler. Gallic. Lib. I. s. I. c. XVI.*

les armes que Dieu a mises en ses mains ? Où est le prince, s'il n'est aveugle et s'il ne veut tomber dans le mépris public, qui laisse, sans opposition, mutiler l'empire dont il est le chef ? Quel est surtout le Souverain qui, en voyant une partie de ses États arrachée à sa puissance par l'invasion ou par la révolte, puisse subir de sang-froid l'humiliation de l'avoir perdue par sa faute ? Car il ne s'agit pas ici d'une invasion brutale qu'on ne prétendrait fonder que sur la supériorité de la force. Il s'agit pour la Papauté, non pas seulement de voir ravir ses biens, mais, en face de telles spoliations, de subir publiquement la honte de les avoir méritées.

Que dis-je ? il s'agit bien d'autre chose encore : et la question religieuse que les adversaires du Saint-Siège voudraient écarter du débat, y rentre comme forcément et par leur fait même. Car, qui ne le sait ? Parmi les hommes qui sont les auteurs, les instruments ou les complices de l'insurrection, s'il en est qui obéissent à des pensées d'ambition, il n'en est aucun qui ne professe des opinions erronées ou n'émette des assertions et des espérances injurieuses à l'Église. Les uns, et ce sont les plus modérés, prétendent que le Pouvoir temporel des Papes est contraire à la liberté et à l'indépendance de l'Italie ; les autres, qu'il est incompatible avec l'esprit des temps modernes et avec les progrès de la civilisation. Ceux-là soutiennent qu'il est nuisible aux vrais intérêts du Catholicisme ; ceux-ci, qu'il est opposé à la doctrine même de l'Évangile. Au milieu de ces discussions et du trouble des esprits, l'impiété fait son œuvre. L'hérésie donne ouvertement les mains à la révolte, et crée des entraves au rétablissement de l'autorité légitime. Tous les ennemis de l'Église conspirent pour abattre le boulevard extérieur de la Papauté, parce qu'ils espèrent après cela pouvoir la renverser elle-même. Si les plus habiles dissimulent ce dessein, il en est qui affichent hautement leurs espérances haineuses et impies. Il n'est personne qui ne sache ces choses, personne qui ne les voie. Et l'on

prétendrait, en présence de ces maximes erronées, de ces assertions insultantes, de ces menées de l'impiété, de ces efforts de l'hérésie, de cette conspiration universelle, réduire l'insurrection des Romagnes aux simples proportions d'un événement ordinaire dans la vie des sociétés politiques ! mais il faut que l'ambition et l'intérêt propre aient une grande puissance d'aveuglement sur l'esprit des hommes, si l'on est sincère dans de telles affirmations ; et, si on ne l'est pas, il faut une audace bien étrange pour les émettre avec tant d'assurance et pour espérer qu'elles seront généralement acceptées.

Du reste, il n'est pas besoin de ces considérations pour expliquer les protestations du Saint-Siège et ses résistances. Ce serait assez de la raison la plus vulgaire pour en comprendre les motifs.

Si la Papauté était une institution sans passé ou sans lendemain, on concevrait qu'elle pût faire bon marché de ses droits, lorsqu'il y aurait de graves inconvénients à les défendre. Si l'expérience ne lui avait prouvé vingt fois dans le cours de sa longue et glorieuse carrière que les peuples qui s'étaient soulevés contre son Pouvoir temporel, le moment d'enivrement passé, et en face des maux que leur révolte avait amenés à sa suite, étaient venus implorer leur pardon et se ranger sous son autorité tutélaire, avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avaient mis à s'en affranchir ; si les princes qui d'abord avaient reconnu et glorifié ce pouvoir, puis l'avaient décrié dans l'esprit des peuples, ou avaient violemment envahi ses domaines, n'étaient pas tombés eux-mêmes, et n'avaient pas été appelés quelquefois, au sein de leur propre ruine, à contempler le spectacle de son rétablissement ; si, d'autre part, la Papauté n'était pas sûre de son avenir, et si le temps lui manquait pour attendre des retours d'opinion et des revirements dans les choses humaines, presque inévitables, on comprend, encore une fois, qu'elle consentit aisément à se relâcher de ses droits et à transiger avec l'usurpation ou avec la révolte. Mais qu'avec cette expérience séculaire, avec

cette certitude d'un avenir immortel, avec sa foi à une Providence souveraine qui veille sur elle, et qui, dans les règles ordinaires de sa sagesse, ne détruit pas en quelques jours ce qu'elle a mis des siècles à édifier, la Papauté sacrifiait sans nécessité des droits certains, des droits utiles, qu'elle abandonnât ou qu'elle compromît la position qui lui a été faite dans le monde, pour s'aventurer dans une voie pleine de hasards et de périls, ce ne serait pas seulement un manque de prévoyance et de courage, ce serait une espèce de manque de foi, et, si nous osions le dire, une témérité presque inexusable.

III.

Certes, nous n'ignorons pas qu'aux yeux de certains hommes cette témérité serait de la sagesse. Il ne manque pas aujourd'hui des docteurs qui disent bien haut que l'amoindrissement, et peut-être la ruine du Pouvoir temporel du Saint-Siège, regrettable sous certains rapports, sous d'autres, serait utile au bonheur des peuples et même aux intérêts spirituels de l'Église.

À leurs déclamations contre les abus de l'administration, contre l'arbitraire ou l'impuissance du gouvernement, contre l'exclusion des laïques, contre l'esprit rétrograde du Clergé dans les États romains, se joignent des récriminations d'un autre ordre. À les entendre, la réunion des deux pouvoirs sur une même tête est plus nuisible qu'utile à la puissance spirituelle dans l'état des sociétés modernes. Ce qu'elle prête d'éclat à l'autorité pontificale, elle le ravit à son influence. Trop préoccupé que l'on est à Rome des intérêts de la puissance temporelle, on y néglige, à leur dire, les intérêts spirituels, et l'Église souffre, parce que l'esprit, le cœur et le temps du Pontife suprême sont partagés.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des abus prétendus de l'administration temporelle du Saint-Siège. Que le gouvernement temporel de la Papauté eût sa part des imperfections de tout

gouvernement humain, qu'il fût susceptible de quelques améliorations ou même de quelques réformes, il n'y aurait là rien de bien étonnant. Qui ne voit que, par suite de l'ébranlement produit dans les situations et dans les esprits, d'abord par la révolution française, puis par les excitations continuelles de l'impiété et de la démagogie, des restrictions aux libertés anciennes, des précautions nouvelles ont pu paraître nécessaires au gouvernement Pontifical ? Et quand même il serait vrai que certaines précautions ont été poussées trop loin, que les mesures prises ont eu des résultats contraires à ceux qu'il en espérait, faut-il pour cela condamner ce gouvernement d'une manière irrévocable, et le déclarer définitivement frappé d'incapacité et d'impuissance ? Quel est l'esprit sage, l'homme de bon sens qui, dans les abus des gouvernements humains, ne distingue ceux qui sont passagers et qui tiennent à des circonstances accidentelles de temps, de personnes, de ceux qui sont les suites naturelles d'institutions fondamentales et de la constitution d'un Empire ? Pourrait-on oublier que la Papauté n'est pas un homme, une famille, une dynastie ? Qu'elle ne saurait avoir d'autre intérêt que celui des peuples qu'elle gouverne ? Et si elle se méprenait un moment à cet égard, n'y aurait-il pas autant d'aveuglement que d'injustice, aux peuples de l'Italie, à répudier au nom de la liberté et de l'indépendance nationale, le pouvoir qui, pendant des siècles, en a été le gardien infatigable et le sauveur ? Ou du moins, au souvenir d'un passé dont on ne conteste pas les bienfaits, ne devrait-on pas voir qu'il y aurait autre chose que de la témérité à se hâter d'en proclamer la déchéance ?

Qui ne comprend, d'autre part, que, dans l'appréciation des inconvénients qui se rencontrent dans la forme ou dans la constitution de certains gouvernements, il faut tenir compte des avantages qui les compensent ? Si, parce que le Pouvoir temporel du Pontife romain tient à sa qualité de Chef de l'Église, son gouvernement doit avoir un caractère plus spécialement ecclésiastique,

s'ensuit-il que les autres membres de l'État en doivent être fatalement exclus ou n'y prendre qu'une part très-secondaire ? L'histoire atteste que le gouvernement Pontifical s'est exercé à certaines époques, dans plusieurs villes, dans plusieurs provinces, en laissant à leurs habitants une large mesure de libertés publiques. Ses adversaires le reconnaissent ; et l'un de leurs principaux griefs contre l'administration des derniers pontificats, est de les avoir restreintes ou même supprimées.

Mais ce qu'ils devraient reconnaître aussi, pour peu qu'ils voulussent être attentifs ou être justes, ce sont les riches compensations que procure à l'Italie centrale l'existence dans son sein du Siège suprême du gouvernement ecclésiastique. Car, sans parler d'autre chose, ce sont, après tout, des enfants de l'Italie, des hommes sortis des familles des États romains, qui gouvernent l'Église universelle. C'est là que l'Esprit de Dieu choisit ordinairement le Successeur de Saint Pierre ; c'est là principalement aussi que le Souverain Pontife prend ses électeurs, ses conseillers et les ministres de sa double puissance qui la représentent et qui l'exercent, soit à Rome, soit dans toutes les parties de la terre. Ce petit peuple n'est donc pas si mal partagé ; et si, par suite de l'ambition de quelques hommes ou de ce besoin aveugle d'innovation qui travaille les nations modernes, il semble mécontent de la destinée qui lui est faite, il n'est pas tellement déshérité de la Providence, que les autres peuples catholiques doivent lui sacrifier un pouvoir qu'ils regardent comme le boulevard de leur Religion et la garantie publique de la liberté de leurs consciences.

Mais ce n'est pas ce côté de la question qui doit nous occuper ici. Il s'agit de savoir si la perte du Pouvoir temporel serait, sous certains rapports, utile aux intérêts spirituels de l'Église ; et si, comme le prétendent plusieurs des adversaires de la Papauté, débarrassée de toute sollicitude politique et réduite à son œuvre propre, elle accomplirait avec plus de gloire et plus de fruit la mission divine dont elle est chargée sur la terre.

À n'envisager ces assertions que sous le rapport de l'autorité de ceux qui les émettent, on ne saurait raisonnablement les prendre au sérieux. Car, qui pourrait croire que des hommes si étrangers à la doctrine de l'Église, si ouvertement hostiles à ses institutions, sont plus éclairés sur ses vrais intérêts, sont plus zélés pour l'extension et l'affermissement de son règne dans le monde, que ses Prêtres, que ses Apôtres, que ses Docteurs et que ses Pontifes?

Mais examinons la chose de près et en elle-même. De bonne foi, quel est l'intérêt catholique qui soit en souffrance par suite de la Puissance temporelle de la Papauté? où est l'erreur qui ait réussi à se soustraire à sa vigilance? où est le besoin spirituel qui échappe à sa sollicitude? où est la bonne œuvre qui ne reçoive ses encouragements? quelle est la question qui intéresse le dogme, la morale, le culte, la perfection évangélique, qui demeure sans réponse? en quelle partie du monde ne parviennent pas ses enseignements et ses décrets? À quelle époque de son histoire l'a-t-on vue exercer une action plus universelle et plus puissante? Parlez sincèrement: ce n'est pas l'affaiblissement de l'action spirituelle de la Papauté, c'est son influence de jour en jour plus sensible qui éveille vos inquiétudes, qui suscite vos récriminations, et disons-le, qui vous rend sa domination temporelle odieuse.

Car vous ne l'ignorez pas: c'est au Pouvoir temporel du Saint-Siège, qu'est due, en un sens, cette organisation si savante et si complète du gouvernement ecclésiastique, à Rome, qui embrasse tous les besoins de la catholicité. C'est sous sa protection, avec la liberté et les ressources qu'il leur assure, que les Souverains Pontifes ont pu successivement établir cet ensemble d'institutions dont le but est de pourvoir dans le monde entier à la pureté de la doctrine, à la dignité du culte, à la conservation et aux mouvements divers de la discipline, au perfectionnement ou au rétablissement de l'esprit religieux dans les communautés régulières, et à la propagation de l'Évangile dans les pays infidèles.

À l'aide de ces institutions, la puissance spirituelle du Successeur de Saint Pierre est en communication de tous les jours avec toutes les parties de l'univers catholique : rien ne lui échappe de ce qui intéresse les consciences chrétiennes, et il n'est rien à quoi elle ne puisse suffire. Les quelques heures que lui dérobe le soin du gouvernement temporel d'un empire dont les limites sont assez étroites, ne sauraient nuire à l'œuvre divine de l'apostolat suprême. Car il en est de la savante organisation des congrégations romaines, qu'on nous permette cette comparaison familière, comme de ces admirables inventions de l'industrie moderne, qui multiplient l'action de l'homme, centuplent ses forces, et tout en épargnant le temps, agrandissent indéfiniment sa puissance.

Que si le Souverain Pontificat était dépouillé de son Pouvoir temporel, cette organisation serait fatalement ébranlée, et presque détruite. Les entraves se multiplieraient autour d'elle. Atteinte d'abord dans la liberté de ses mouvements, elle le serait bientôt dans son existence. Privée de ces grands moyens d'action, la Papauté serait forcément ramenée, dans l'exercice de son pouvoir spirituel, à l'état où elle était dans les premiers siècles de l'Église. Tant il est vrai que, même à l'envisager par le côté qui paraît le plus vulnérable à ses adversaires, le Pouvoir temporel du Saint-Siège au lieu de nuire à sa puissance spirituelle, la seconde, et qu'il concourt à rendre son action plus libre, plus universelle et plus puissante !

Mais c'en est assez sans doute, Messieurs, pour atteindre le but que nous nous sommes proposé, en vous adressant cette Lettre circulaire. La portée de l'insurrection dans les Romagnes y est suffisamment indiquée. Son vrai caractère y est découvert. Les faux prétextes que mettent en avant les agresseurs du Pouvoir temporel de la Papauté, sont démasqués et détruits par eux-mêmes. Et il nous semble qu'avec l'intelligence et les lumières qui vous distinguent, c'est plus qu'il n'en faut pour abattre les préjugés que nous signalions tout à l'heure, et qui se répandent autour de nous.

Quoique, dans cette Lettre, nous nous soyons attaché à présenter des considérations simples et populaires, notre intention n'est pas néanmoins que vous en donniez publiquement lecture aux Fidèles. Il en est peu à qui elle serait utile. Mais vous lirez en chaire l'Allocution pontificale, et vous exhorterez vos paroissiens à prier pour le Souverain Pontife, pour la pacification de ses États, et aussi à demander à Dieu que les rois et les peuples comprennent leurs devoirs et les remplissent. Tous tant que nous sommes, nous prions aussi aux mêmes fins, comme nous l'avons fait pendant les exercices de la retraite pastorale; et quelque difficiles que les circonstances nous paraissent, nous prions avec confiance.

Nous ne serons pas alarmés, comme quelques-uns ont pu l'être, par la mesure récente qui interdit aux journaux de reproduire les actes de l'Épiscopat relatifs à la situation de l'Italie. Cette mesure est évidemment temporaire. Ce n'est pas pour empêcher la parole épiscopale de se faire entendre, qu'elle a été prise: c'est pour qu'elle ne puisse être l'objet de discussions violentes et d'attaques injurieuses. Une administration sage ne voudrait pas mettre tout un Épiscopat en suspicion, au risque de donner plus d'influence à la presse anti-catholique. Le Gouvernement de l'Empereur a assez fait en faveur de la liberté de l'Église, pour que nous n'ayons pas à craindre qu'une telle atteinte lui soit portée. Et ce n'est pas à lui qu'il sera jamais besoin de rappeler ces graves paroles de saint Ambroise à l'empereur Théodose: « Ni il n'est digne du pouvoir impérial de refuser la liberté de
« parler, ni il n'est épiscopal de taire ce que l'on pense. Rien
« ne concilie plus aux empereurs la confiance et l'affection des
« peuples, que de donner la liberté de la parole à ceux qui sont
« attachés à leur service. Rien aussi n'est pour un Évêque plus
« périlleux auprès de Dieu, et plus honteux aux yeux des hommes, que de ne pas oser dire librement ce qu'il croit utile. Il
« vaut mieux pour moi, ô Empereur, me tenir toujours avec vous

« du côté des hommes de bien, que du côté des méchants; et
 « c'est pour cela que le silence de l'Évêque devrait déplaire à
 « votre clémence, et qu'Elle doit lui savoir gré de sa liberté. »
*Neque imperiale est libertatem dicendi denegare, neque sacerdotale
 quod sentias non dicere..... et ideo clementiae tuae displicere debet
 sacerdotis silentium, libertas placere* ¹.

En conséquence, et pour entrer dans les pensées du Souverain Pontife, tous les Prêtres réciteront pendant un mois, à la sainte Messe, les oraisons *pro Papa sedente*. La première de ces oraisons sera aussi chantée, durant ce mois, à toutes les bénédictions du Saint-Sacrement.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Donné à Grenoble, le 24 Octobre 1859.

✠ M.-ACHILLE Évêque de Grenoble

Par mandement
 AUVERGNE Chan., Secrétaire

¹ S. Ambr. *Epist.* cl. I, Ep. XL. n. 2, 3.

IL VESCOVO DI SAINT-CLAUDE

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Ex quo, praeter omnium catholicorum vota, infaustum illud bellum exarsit, quo iam sanguine madet Italia; ex quo praesertim nonnullae pontificiae Vestrae ditionis civitates, nefariis sacrilegisque consiliis obsequentes, paternam Vestram Auctoritatem abiicere conatae sunt, continuus est dolor cordi meo, quando enim dolet caput quomodo membra bene habebunt? Et si luet Pater familias, numquid gaudium erit filiis, nonne et ipsi cum patre lacrymas fundent?

Idcirco, Beatissime Pater, iamdudum in mente habui, Sanctitatem Vestram humillimo filialique animo adire, sperans Ei aliquid solatii offerre, si dixerim; quanta cum devotione et quanto cordis affectu non solum Ecclesiastici viri et piae sodalitates, sed etiam multi laici Christi Fideles quotidianas ad Deum preces effundant ut, sub umbra alarum suarum Paternitatem Vestram incolumem tueatur, Eiusque regnum et civilem principatum in pace restituat et servet. Nemo enim est in his partibus, paucis exceptis qui a perversis diariis in errorem abducuntur, qui Sanctissimae Sedis libertatem et omnimodam independentiam palam non defendat, utpote bono Christianorum regimini necessariam.

Nunc autem, Sanctissime Pater, nuperrimis Vestris cohortationibus excitati et freti, Deum totius consolationis ardentioribus votis continuisque precibus rogabimus ut post tempestatem tranquillum faciat, et post lacrymationem et fletum Beatitude Vestrae exultationem infundat ut redeant pravificatores ad cor, ut redeant oves ad pascua, redeant ad Pastorem et Episcopum animarum suarum.

Haec vovet, haec precatur simul cum venerabili Capitulo Ecclesiae cathedralis et Clero totius Dioecesis, ad pedes Vestros humiliter provolutus, et supplex apostolicam Benedictionem efflagitans,

Sanctitatis Vestrae,

Sancti claudii, die 6 Iulii, in oct. SS. Apost. Petri et Pauli.

Beatissime Pater,

Devotissimus et humillimus in Christo Filius

✠ CAROLUS *Episcopus Sancti-Claudii*

LETTERA CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI SAINT-CLAUDE

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Nous craindriens de manquer à un devoir essentiel de notre ministère si, dans les jours d'épreuve que traverse la sainte Église Romaine, nous ne vous adressions la parole; non pour vous inspirer d'inutiles alarmes, mais pour vous inviter à la prière et vous rappeler les fondements de notre confiance.

Pour la troisième fois depuis que la révolution a envahi une partie de ses États, Pie IX vient de faire entendre au monde la voix de son affliction et de ses larmes. La douleur du Père commun sera partagée par tous ses enfants dans l'univers entier; sa cause est la nôtre, ses intérêts sont les nôtres. L'Église est un corps uni en Jésus-Christ par des liens si intimes que *ce qu'un membre souffre, tous les membres le souffrent*; et ici ce n'est pas dans un de ses membres, c'est dans son Chef que l'Église souffre et se sent atteinte. Malheur à celui qui ne comprendrait pas ce mystère de l'unité catholique et qui demeurerait indifférent au spectacle que nous avons sous les yeux!

On dit : ce n'est pas la Papauté que nous attaquons, nous vénérons le Chef spirituel de l'Église. On lui prodigue même d'hy pocrites hommages en le dépouillant de sa souveraineté.

Sans doute, Nos Très-chers Frères, le Pouvoir temporel n'est pas essentiel à l'Église : elle peut subsister sans que son premier Pasteur soit à la tête d'un État. Elle a reçu des promesses qui ne lui feront jamais défaut. Pendant plus de trois siècles les Successeurs de Saint Pierre errants et fugitifs n'avaient pour asyle que les catacombes et pour autel que la pierre qui couvrait les tombeaux des Martyrs ; ils n'en gouvernaient pas moins toute la société chrétienne. La Souveraineté temporelle n'est pas d'institution divine ; mais il entrerait dans l'ordre de la Providence de la joindre au Pontificat suprême, pour en rehausser l'éclat aux yeux des hommes, et pour en garantir l'indépendance et la liberté. Sitôt que l'empire romain s'affaisse sous les coups des barbares qui bientôt vont le morceler et le diviser en États opposés de vues et d'intérêts, nous voyons la main de Dieu préparer et former le royaume de son Vicaire sur la terre.

Ce sont d'abord les peuples d'Italie qui, abandonnés des Empereurs, leurs anciens maîtres, et accablés sous le poids de la tyrannie des nouveaux conquérants, viennent au Pape, le conjurant de les défendre et de les gouverner. Plus tard l'épée de la France, après avoir délivré ces belles contrées, les cède au Pontife romain. Est-il une souveraineté plus glorieuse et plus légitime dans son origine ? Nous pourrions ajouter qu'aucune n'a été plus douce et plus paternelle dans son exercice ; qu'aucune ne s'est signalée par une pareille continuité de bienfaits ; et dire, avec un auteur protestant, que : « la domination des Papes est « fondée sur mille ans du plus profond respect ¹. » Mais laissons Bossuet nous exposer, dans son magnifique langage, les vues de la Providence.

¹ Gibbon, *Grandeur et décadence des Romains*.

« Dieu qui voulait que cette Église, la mère commune de tous
 « les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume
 « dans le temporel, et que le Siège, où tous les Fidèles devaient
 « garder l'unité, à la fin fût mis au dessus des partialités que les
 « divers intérêts et les jalousies d'État pourraient causer, jeta les
 « fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne.
 « C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, in-
 « dépendante dans son Chef de toutes les puissances temporelles,
 « se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun,
 « et sous la commune protection des rois chrétiens cette puissance
 « céleste de régir les ames, et que, tenant en main la balance
 « droite, au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle en-
 « tretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets
 « et tantôt par de sages tempéraments ¹. »

Cette garantie de l'indépendance et de la liberté du pouvoir spirituel n'est pas moins nécessaire dans les temps actuels que dans les siècles passés. Ainsi le pensait l'Empereur Napoléon I.
 « L'Institution qui maintient l'unité de la foi, c'est-à-dire le
 « Pape, gardien de l'unité catholique, est une institution admira-
 « ble. Le Pape est hors de Paris et cela est bien. Il n'est ni à
 « Madrid ni à Vienne et c'est pourquoi nous supportons son auto-
 « rité spirituelle. À Vienne et à Madrid on est fondé à en dire
 « autant. On est donc trop heureux qu'il réside hors de chez soi,
 « et qu'en résidant hors de chez soi, il ne réside pas chez des
 « rivaux, qu'il habite dans cette vieille Rome, loin de la main
 « des Empereurs d'Allemagne, loin de celle des rois de France
 « ou des rois d'Espagne, tenant la balance entre les Souverains
 « catholiques, penchant toujours un peu vers le plus fort, et se
 « relevant bientôt si le plus fort devient oppresseur. Ce sont les
 « siècles qui ont fait cela et ils l'ont bien fait. Pour le gouver-
 « nement des ames, c'est la meilleure et la plus bienfaisante

¹ Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Église*.

« institution qu'on puisse imaginer ¹. » Si plus tard il a paru oublier des principes si sages et si vrais, il lès a du moins légués au Prince héritier de son nom et de sa gloire, qui écrivait, en 1848, ces paroles mémorables : *La Souveraineté temporelle du Chef vénérable de l'Église est intimement liée à l'éclat du catholicisme, comme à la liberté et à l'indépendance de l'Italie.*

Que veulent donc les ennemis du Saint-Siège ? Quelque soient les prétextes sous lesquels ils cachent leurs desseins, quelque soit leur habileté à les conduire, ne faudrait-il pas être frappé d'aveuglement pour n'en pas voir le but ? Ils veulent avilir la majesté du Pontife, amoindrir le prestige de sa dignité. Ils veulent, en le présentant au monde comme simple citoyen d'une ville et sujet d'une puissance particulière, rendre douteuse la liberté et l'impartialité de ses décisions.

On parle d'abus, on déplore à grands cris l'asservissement des peuples soumis à l'autorité paternelle du Pontife romain. D'où partent ces reproches ? Qui sont ceux qui les répandent ? Ce sont surtout des puissances hérétiques ou schismatiques qui oppriment des peuples entiers sous leur sceptre de fer, qui, après les avoir immolés comme nation, leur enlèvent jusqu'au dernier germe de leur indépendance en leur arrachant la foi de leurs pères. A-t-on jamais vu les habitants de l'État romain obligés à fuir, comme une terre maudite, le sol qui leur a donné naissance, et à chercher jusqu'aux extrémités du monde une terre moins inhospitalière que leur propre patrie ? « Quand un observateur sérieux, dit un éloquent Prêlat, vient à comparer le sort du pauvre, du travailleur et de l'artisan avec le sort des mêmes classes sociales chez la plupart des autres nations, et surtout chez les hérétiques, il a besoin de se modérer pour ne pas exercer contre les accusateurs publics du Gouvernement pontifical de terribles représailles ². »

¹ Thiers, *Hist. du Cons. et de l'Empire*.

² Monseigneur Pie. *Inst. Syn.* 1856.

• Interrogez ces populations elles-mêmes, après les avoir délivrées des dictateurs étrangers qui leur imposent le silence au nom de la liberté, elles vous répondront, comme leurs ancêtres à Charlemagne : « Nous sommes et nous voulons être les constants et « fidèles serviteurs de Notre Seigneur et Maître le Pape, parce « qu' il est Notre Père et le meilleur des Pasteurs ¹. » N'est-ce pas par ces acclamations qu'elles ont salué le retour de Pie IX ? Ne sont-ce pas les cris d'enthousiasme qui retentissaient naguère sur son passage, lorsqu' il visitait les Légations ?

Au milieu de ces nouvelles attaques dirigées contre l'Église et des outrages prodigués à son chef, l'espérance des vrais chrétiens est de méditer les promesses de Jésus-Christ, justifiées par une expérience de dix-huit siècles ; leur devoir est de recourir à la prière, qui est une arme plus puissante que tous les efforts de l'Enfer.

Pendant que Pierre était dans les chaînes, les Fidèles de Jérusalem ne discontinuaient pas de prier. À leur exemple, nous irons avec confiance au trône de la miséricorde, afin que Dieu console notre Saint et bien-aimé Père selon toute l'amertume de ses douleurs, en ramenant dans la voie de la justice, de la Religion et du salut ceux de ses enfants qui se sont égarés.

Nous demanderons à Dieu qu' il ne retire pas à la France la noble mission qu' il lui a donnée de protéger et de défendre le Saint-Siège ; que sa volonté triomphe dans les conseils de l'Europe, comme son épée sur les champs de bataille, et que l'Empereur ait une seconde fois la gloire de rendre Pie IX à l'amour de ses sujets.

À ces causes, et de l'avis de notre vénérable Chapitre :

¹ Cod. Carol. Ep. 15, Edit. Migne. Tom. 98, pag. 155

1. On chantera les dimanches et jours de fête, avant la bénédiction du Très-saint Sacrement, le Psaume 45: *Deus noster refugium et virtus.*

2. Tous les Prêtres réciteront à la Messe les oraisons *pro Papa.*

3. Nous invitons les élèves de nos Séminaires, les Communautés religieuses et les personnes pieuses à offrir leurs communions aux intentions du Souverain Pontife.

À Saint-Claude, le 23 Octobre 1859, en la fête de Saint Raphaël Archange.

✠ CHARLES Évêque de Saint-Claude

PROVINCIA ECCLES. DI PARIGI

CIRCOLARE

DELL'ARCIVESCOVO DI PARIGI

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR LE CURÉ,

Les prochaines solennités ramèneront dans nos temples une foule empressée de prendre part à ces grandes fêtes du Ciel et de la terre, où l'Église militante célèbre dans de saints transports les grandeurs et la gloire de l'Église qui triomphe dans la Cité céleste; où les justes encore retenus dans le lieu des expiations tressaillent à l'espérance d'une prochaine délivrance par la vertu de nos prières et de l'auguste sacrifice de nos autels. Que de bonnes et salutaires pensées, que de souvenirs attendrissants, que de généreuses résolutions doivent marquer ces touchants anniversaires! et combien il faudrait plaindre ceux qui resteraient indifférents au milieu de tant d'émotions et de si puissants encouragements!

Mais ce qui doit produire en nous cette année un accroissement de ferveur et nous exciter à de plus profonds sentiments de piété dans la célébration des fêtes auxquelles nous nous préparons, ce sont les épreuves qui affligent en ce moment l'Église, dont nous sommes les enfants, et les douloureuses anxiétés de son Auguste Chef, notre Pasteur suprême et notre Père.

Persone n'ignore que des complications graves et de sérieuses difficultés, dont ce n'est pas ici le lieu de rechercher et d'expliquer les causes diverses, ont déjà ébranlé le pouvoir du Saint-Père et menacé le Chef de l'Église, au moins dans une partie de ses droits comme Souverain temporel, sans qu'il ait encore été donné aux intentions les meilleures et aux nobles pensées d'un des plus puissants et des plus généreux monarques des temps modernes, de prévaloir pour le rétablissement de l'ordre et pour le maintien de tous les droits en Italie, et particulièrement dans les États de l'Église. Tous s'affligent et gémissent de cette situation, dont on ne peut dissimuler la gravité et la portée. Mais quel est notre grand devoir dans ces conjonctures, à nous, qui que nous soyons, membres de l'Église catholique, sinon de recourir à Dieu et de chercher en lui la consolation et l'espérance, en réclamant plus vivement que jamais la protection de la Reine du ciel et des bienheureux habitants de la céleste patrie ? Prosternés devant le trône de la divine miséricorde, nous n'implorerons pas en vain le secours d'en haut et la protection du Seigneur notre Dieu. Si nous le conjurons de répandre sa lumière et tous les dons de sa sagesse sur ceux qui gouvernent, et de communiquer abondamment son esprit aux dépositaires de l'autorité sur la terre ; si nous lui demandons instamment pour la France qu'elle soit toujours fidèle à la mission qui lui a été donnée en ce monde ; il daignera faire éclater sa toute-puissance et sa bonté en faveur de son Église et du Pontife son représentant ici-bas. Il ne repousse jamais les humbles prières de ses enfants, lorsqu'elles sont accompagnées d'une ferme et filiale confiance.

Que ces pensées nous soutiennent et nous dirigent dans ces jours difficiles et dans toutes les épreuves de la vie. Notre Saint Père le Pape ne se lasse pas de les rappeler et d'en recommander à tous la pratique la plus fidèle. C'est ainsi que dans son Allocution dernière, du 26 Septembre, que nous reproduisons ici, après avoir donné cours à ses tristes pensées et aux gémissements de son cœur; après avoir proclamé et maintenu de nouveau la sainteté des droits attachés au Siège Apostolique, il demande qu'on s'unisse dans de ferventes prières pour obtenir le secours divin. C'est ainsi encore que, répondant lui-même à l'humble témoignage des sentiments, des vœux et des espérances du premier Pasteur du Diocèse de Paris, de tout un Clergé inviolablement dévoué à la sainte Église et à son Chef, et de tous les Fidèles confiés à nos soins, le Pontife vénéré daignait augurer favorablement de nos sentiments et de nos prières, en espérer la grâce et la consolation, en attendre les plus heureux effets, et nous bénir du fond de son cœur, en nous prodiguant les plus affectueux témoignages de sa bonté.

En conséquence de ce qui précède, vous voudrez bien, Monsieur le Curé, avertir vos paroissiens qu'à dater du dimanche 30 Octobre jusqu'au jour de l'Immaculée Conception de la Très-sainte Vierge, on joindra aux oraisons de la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

Pendant le même espace de temps les Fidèles sont invités à réciter chaque jour cinq *Pater* et *Ave* pour notre Saint Père le Pape, ainsi que le *Sub tuum praesidium*.

À tous les saluts du Très-saint Sacrement on chantera, jusqu'à la fête de l'Immaculée Conception, l'antienne *Deus meminerit*, avec le *Ps. Elegit Dominus servum suum*, *Ps. Pascere haereditatem suam*; et l'oraison *pro Papa*.

Enfin les personnes pieuses, et surtout celles qui vivent en communauté, sont invitées à offrir fréquemment à Dieu de ferventes communions pour les besoins de l'Église et selon les intentions du Souverain Pontife.

Recevez, Monsieur le Curé, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Paris, le 18 Octobre 1859.

✠ F.-N. Card. Archevêque de Paris

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

IL VESCOVO DI BLOIS

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Ut primum exarsit quod, hisce miserrimis diebus, Sedi Apostolicae illatum est bellum sacrilegum, ad Sanctitatis Vestrae pedes vota mea deposui, ut ingruentes undique procellas Dominus compesceret, eaque omnia ad Ecclesiae suae prosperitatem converteret quae in ipsius perniciem moliretur impietas. Exinde perfidis inimicorum consiliis arma militiae nostrae, ad destructionem munitionum, opponere necessarium ducens, pia adorationis perpetuae exercitia quae gratiis specialibus, petitioni meae benigne annuens, Sanctitas Vestra augere dignata est, ea potissimum intentione celebranda praecepi ut Patri amatissimo in omni tribulatione Deus consolator adsit, in certamine afferat auxilium, tribuatque victoriam. Sacerdotes etiam atque familiae religiosae necnon et pii Fideles quotidianas pro Sanctitate Vestra ad Deum preces, ex invitatione mea, effundere non cessant. Utinam eae sint orationes nostrae quae ad thronum misericordiae ascendere valeant, tam optatam inde pacem delaturae!

At vero cum adversarii, nedum indignatione publica ab inceptis deterreantur, in dies fiant audaciores, atque in Sedem Apostolicam, quasi consertis armis datoque signo, aperte conspirent, adsumus

et nos ut Sanctitati Vestrae nova praebeamus amoris, reverentiae atque obsequii testimonia, ad tuenda iura sua nos nostraque omnia illi offerentes, quaecumque approbat approbantes, quaecumque damna damnantes, illi e visceribus adhaerentes, illamque in omnibus sive ad vitam sive ad mortem sequi cupientes. Hi non mei tantum, sed et Venerabilis Ecclesiae cathedralis Capituli totiusque Cleri Blesensis sensus, quos Litteris hic annexis consignatos voluerunt.

Dignetur Paternitas Vestra minimae huic familiae suae apostolicam Benedictionem benigne impertiri, quam humili supplicatione exposcit, venerandos pedes exosculans,

Beatissime Pater,

Blesis, die 25 Ianuarii 1860.

Sanctitatis Vestrae

Obsequentissimus ac devotissimus Filius

✠ LUDOVICUS-THEOPHILUS *Episcopus Blesensis*

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI BLOIS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Vous connaissez les tristes évènements qui s'accomplissent chaque jour dans les États du Saint-Siège et le sentiment d'indignation généreuse qu'ils ont soulevé dans tout l'univers catholique. Nous vous avons assez souvent exprimé notre dévouement aux intérêts sacrés du Vicaire de Jésus-Christ pour que nous n'ayons pas besoin de vous dire quelle est la douleur de notre âme à la vue de ces usurpations sacrilèges, et comment nous nous associons aux protestations solennelles de tant d'illustres Évêques contre l'injustice et ingratitude d'enfants rebelles, contre l'indifférence de tant de catholiques attiédés, contre les fausses idées qu'on s'est plu à répandre pour égarer les peuples et séduire les meilleurs esprits.

Nos sentiments sont les vôtres, Messieurs et chers Coopérateurs ; vous les avez puisés dans les traditions de nos vénérables prédécesseurs, et les maîtres doctes et pieux qui président à l'éducation de nos élèves du sanctuaire ne cessent de leur enseigner les vrais principes avec la double autorité de la science et de l'exemple.

Cependant veillons de plus en plus sur nous, pour ne pas nous laisser surprendre par des paroles d'erreur. Fermons nos oreilles aux discours de ces hommes qui, sans mission, sans expérience, tranchent les questions les plus délicates et les plus hautes; ne comptent pour rien la voix de l'Épiscopat, s'imaginent être les seuls à posséder les vues élevées et l'intelligence des besoins du siècle. Gardons dans la simplicité de notre cœur les principes que nous avons reçus de nos pères; ils sont le salut de la société et de l'Église; et après les jours de séduction, le siècle effrayé à la vue des abîmes creusés sous ses pas, viendra nous redemander les grands enseignements consacrés par l'expérience de tous les âges, sanctionnés par l'autorité de tous les grands hommes.

Propagez donc les saines idées, défendez les vrais principes; ils ont été dernièrement encore proclamés avec tant de raisons et d'éloquence dans les Instructions pastorales des Évêques de France! Mais travaillez à la défense de la vérité sans oublier les lois des convenances, de la charité, de la prudence; que vos ennemis eux-mêmes rougissent de ne pouvoir vous surprendre dans vos discours ¹. N'oubliez pas cette belle parole de Saint Augustin: *Non itaque simus in disputationibus prompti, et in orationibus pigri. Oremus, dilectissimi, oremus ut Deus gratiae det etiam inimicis nostris, maximeque fratribus et dilectoribus nostris intelligere et confiteri* ².

Sans doute, le présent est triste et doit inspirer de salutaires inquiétudes; mais que ces inquiétudes soient pourtant tempérées par la confiance et l'espérance chrétienne. Nous vous invitons à relire les considérations que nous vous avons développées à la fin de notre Instruction pastorale pour le Carême de 1854. Oui, nous espérons que les passions s'apaiseront, que les illusions de nos frères se dissiperont enfin, que les tièdes sortiront de leur indifférence, que les puissances de la terre trouveront dans la

¹ Tit. II, 8.

² De dono persever. n. 66.

sagesse de leurs conseils les moyens de *contenir les multitudes* ¹ qui demandent la licence, et la révolution sous le nom spécieux de liberté. Nous espérons que la France sera toujours la fille aînée de l'Église, et que rien n'empêchera le Chef de l'Empire d'accomplir et de réaliser ses solennelles promesses.

Prions donc, Nos chers Coopérateurs, le Dieu qui a fondé son Église sur Pierre, afin qu'il lui suscite des défenseurs pleins de force et de sagesse; prions-le d'opérer ce que lui seul peut faire: l'heureux *changement* des esprits avouglés et des volontés rebelles. Prions-le d'être le protecteur de la Chaire apostolique, la lumière, la force, la consolation du Saint Pontife qui préside au gouvernement de son Église. O Père vénéré, Pontife aimé de Dieu et des hommes, votre cœur apostolique n'est point attaché à ces grandeurs terrestres que les méchants veulent vous ravir! Vous n'y tenez que comme un père tendre tient à défendre le patrimoine qu'il doit conserver à sa famille; vous n'y tenez que parce que c'est le patrimoine de Saint Pierre, le don des siècles de foi et spécialement des antiques rois de notre belle patrie; vous n'y tenez, que parce que vous tenez à vos serments de conserver l'héritage qui vous a été confié; vous n'y tenez que parce que, dans l'intérêt de toute l'Église, vous devez sauvegarder les garanties de l'indépendance et de la liberté du Père de la grande famille catholique. Ah! bien d'autres orages ont passé sur votre Chaire éternelle sans l'ébranler; plus d'une fois déjà Dieu a rendu, d'une manière miraculeuse, au successeur de Saint Pierre ce patrimoine sacré, que les mauvaises passions du siècle menacent aujourd'hui; peut-être le Dieu des grandes merveilles prépare-t-il un de ces évènements qui font sentir aux plus aveugles la force de son bras, et qui consolent des plus terribles épreuves. Mais, quoi qu'il en soit des desseins inconnus de la Providence divine, votre sérénité au milieu de la tempête, votre douceur au milieu

¹ Sap. VI, 3.

de tant d'injustices et d'ingratitude, auront forcé l'admiration de vos ennemis eux-mêmes, et vos enfants fidèles vous ont voué un dévouement, une obéissance, un amour que rien n'affaiblira jamais et qui croîtra avec l'épreuve.

À ces causes, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

1. À partir de la réception de la présente Lettre, tous les Prêtres diront à la Messe, aux jours libres, jusqu'à nouvel ordre, l'oraison *pro Papa*.

2. Les Communautés religieuses, les élèves de nos Séminaires et tous les Fidèles seront engagés à faire des prières et des communions à l'intention du Souverain Pontife.

Donné à Blois, le jour de la Toussaint, 1 Novembre 1859.

✠ LOUIS-THÉOPHILE *Évêque de Blois*

Par mandement de Monseigneur
A. VENOT *Cham. honor., Secr.*

(*Segue l'Allocuzione del Santo Padre.*)

IL VESCOVO DI MEAUX

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Ubi primum audivimus ea quae hostes Ecclesiae Romanae, filii etiam omnibus beneficiis cumulati, contra civilem Vestrae Sanctitatis et Apostolicae Sedis principatum moliri aggrediebantur, summo dolore affecti, supplices ad caelum manus tetendimus, enixe Dominum obsecrantes ut minantem tempestatem avertere dignaretur. Mox etiam supplicationes in tota Dioecesi nostra indiximus ut Dominus Noster Iesus Christus, misericordia motus, imperans mari et ventis, spiritui scilicet rebellionis, fluctus componat; et fiat tranquillitas magna. Inter tot eximia fidei studiique erga Vestram Sanctitatem, ac Beati Petri Patrimonium testimonia quae a Venerabilibus Episcopis undequaque praebentur, conscientia profecto morderemur si, quasi immemores tantae benignitatis quacum nos iterum ad limina Sanctorum Apostolorum non ita pridem advenientes excipere Sanctitas Vestra dignata est, vocem quoque extollere, et intimos venerationis et amoris nostri sensus promere neglexissemus. Utinam hocce doloris et obsequii nostri officium in rebus acerbis cordi vestro solamen aliquod afferre queat!

Caeterum, Sanctitatis Vestrae monitis parentes, non desistemus Deum assiduis precibus obsecrare ut, impia consilia disturbans,

rebellantium audaciam dexteræ suæ virtute contundat, et præsertim, corda convertens, errantes ad bonam frugem reducat, ita ut iura Sedis Apostolicæ incolumia servantur, Ecclesiâ, omni tandem perturbatione submota, Domino secunda serviat libertate, et cor optimi Pontificis, amaritudine diutius oppressum, divini auxilii ope leniatur.

Ad pedes Sanctitatis Vestrae provoluti, apostolicam Benedictionem pro nobis et pro grege nostræ humilitati commisso exposcimus.

Vestrae Sanctitatis,

Meldis, die 20 Octobris 1859.

Devotissimus et obedientissimus Filius
✠ AUGUSTUS *Episcopus Meldensis*

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI MEAUX

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Il n'est pas un cœur catholique qui ne se soit ému au bruit des attentats commis depuis quelque temps contre les droits du Siègo Apostolique et contre l'autorité temporelle du Souverain Pontife. Encouragés par des promesses perfides, cédant aux incitations criminelles d'un parti qui travaille partout au renversement des pouvoirs légitimes, des sujets égarés se sont soulevés contre l'autorité la plus vénérable, la plus paternelle et la plus douce, l'image ici-bas de la divino royauté de Jésus-Christ. Dans plusieurs villes des Légations et de la Romagne, ils ont osé prononcer la déchéance du Pape comme Souverain temporel, sans tenir aucun compte des vœux ni des droits des populations honnêtes et paisibles qui bénissaient le sceptre de Pie IX.

Au milieu de ces épreuves si pénibles pour son cœur, le Saint-Père a fait entendre la voix de sa douleur, dans le Consistoire tenu au Vatican le 26 Septembre 1859. Nous croyons devoir vous transmettre cette Allocution aussi ferme que touchante, digne sujet des méditations les plus sérieuses pour les Fidèles et surtout pour les Prêtres.

Si dans l'Église, corps mystique de Jésus-Christ, la souffrance d'un membre est partagée par tous les autres ¹; l'affliction dans laquelle le Chef bien-aimé de l'Église est lui-même plongé est plus vivement encore ressentie par ses enfants: c'est un deuil universel pour la chrétienté. D'ailleurs la cause du Souverain Pontife est celle de tous les catholiques, et nos droits sont violés avec ceux de l'autorité la plus légitime, la plus sacrée de toutes pour la conscience de deux cent millions de Fidèles répandus dans tout l'univers.

En présence des événements déplorables dont l'Italie est aujourd'hui le théâtre, c'est aux Fidèles, c'est principalement aux Pasteurs d'élever vers le ciel la voix de leurs larmes et de leurs prières, afin que Dieu abrège pour son Église le temps des épreuves; qu'il daigne éclairer les peuples et ceux qui président à leurs destinées sur les devoirs que leur imposent des circonstances aussi graves; que sa grâce console le cœur du Souverain Pontife au milieu de ses angoisses; que sa main puissante relève et affermisse son autorité injustement attaquée, et que sa miséricorde ramène les coupables dans les voies de la justice et du salut.

Lorsque les disciples, surpris par la tempête, virent la barque qui les portait sur le point d'être submergée, ils eurent recours à la prière, et ils furent sauvés ². Espérons que Dieu sera touché de celle que nous lui adresserons du fond de notre cœur; que, jetant sur son Église un regard d'affectueuse compassion, Il commandera aux vents et aux tempêtes déchaînés contre Elle par le souffle de la révolution, et qu'à sa voix nous verrons bientôt renaître le calme et la sérénité, et luire des jours heureux.

Puisse, Messieurs et chers Coopérateurs, cette expression de notre foi et de notre filial amour pour le Saint-Siège, de vos sentiments comme des nôtres, puissent les témoignages de fidélité

¹ Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra. (I. ad Corinth. XII, 26.)

² Matth. VIII, 26.

et d'inviolable attachement qu'il reçoit de nos vénérés Collègues dans l'Épiscopat, adoucir l'amertume du calice de douleur que l'ingratitude et la révolte réservaient au cœur d'un Pontife digne de tous les respects et de tout l'amour de ses enfants!

À partir de la réception de cette Lettre, tous les Prêtres ajouteront, pendant neuf jours consécutifs, aux oraisons de la Messe, la Collecte, la Secrète et la Post-communion pour l'Église (n. 10.) À tous les saluts, on chantera, à la suite de l'oraison du Saint-Sacrement, et sous la même conclusion, l'oraison *Ecclesiae tuae, quæsumus* (aux oraisons diverses du missel, n. 10.) On continuera d'ajouter cette oraison à tous les saluts jusqu'à nouvelles instructions.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de notre sincère attachement.

Meaux, le 16 Octobre 1859.

✠ AUGUSTE *Évêque de Meaux*

(*Segue l'Allocuzione del Santo Padre.*)

IL VESCOVO DI ORLÉANS

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

J'ai l'honneur de déposer aux pieds de Votre Sainteté un Mandement que je viens d'adresser à mon Diocèse, et dans lequel je donne communication aux Fidèles qui me sont confiés de la Lettre du Saint-Père à Son Ém. le Cardinal Vicaire; et par lequel, à l'exemple de Sa Sainteté, j'ordonne un *Te Deum* d'actions de grâces et des prières pour la paix.

J'ai pensé qu'il était d'une haute importance de faire remarquer aux Prêtres et aux Fidèles la profonde sagesse et les grandes leçons données par le Siège Apostolique, dans les circonstances si graves où nous nous trouvons. En ce moment où tous les esprits incertains cherchent d'où viendra la lumière pour échapper au péril des passions révolutionnaires, il m'a paru bon de tourner leurs regards sur les hauteurs sacrées, vers ce centre suprême qui, même au milieu des tumultes de la guerre, apparaît aux yeux de tous comme le plus ferme appui de l'ordre et de la paix

dans le monde ; heureux de donner un nouveau témoignage de mon filial dévouement au Vicaire de Jésus-Christ, pour lequel je donnerais ma vie, s'il le fallait.

Je suis,

Très-saint Père,

avec un très-profond respect,

Orléans, le 14 Août 1859.

de Votre Sainteté

Le très-humble et très-obéissant Serviteur

✠ FÉLIX *Evêque d'Orléans*

MANDAMENTO

DEL VESCOVO DI ORLÉANS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

Dieu, Nos Très-chers Frères, parmi tant de noms augustes qu'il se donne dans les Saintes Écritures, et par lesquels il lui plaît de nous révéler ses attributs et sa grandeur, s'appelle particulièrement le Dieu des armées, *Dominus Deus exercituum*; — pour nous faire entendre que cette force terrible qu'il a mise à la disposition des nations et de leurs Chefs n'est pas indépendante de lui, et que, quelles que soient leurs pensées et leurs volontés, un si puissant ressort des choses humaines ne saurait être tellement en leurs mains qu'il ne soit encore plus dans les siennes, pour servir, quand il le veut et comme il lui convient, à l'accomplissement de ses desseins.

Et c'est ce qui fait de la guerre une chose divine : de laquelle on peut dire, plus que d'aucune autre, que « les hommes s'y agitent, mais que Dieu les mène, » et en laquelle aussi il faut le plus adorer, avec tremblement et respect, la profonde et toute-puissante conduite de Celui qui ne se montre nulle part plus sensiblement que là, le Roi des rois et l'arbitre souverain de la destinée des nations : *Rex regum, et Dominus Dominantium*.

L'Évangile n'a point aboli la guerre : elle est demeurée, ici bas, avec le péché, dans le Christianisme même, comme une des grandes épreuves du courage de l'homme, comme l'une des verges les plus redoutables de la justice divine, comme l'un des plus mystérieux instruments de la Providence, dans le gouvernement du monde et de l'humanité déchue. C'est par là que Dieu, comme le disait autrefois Bossuet, élève les trônes ou les abaisse, par là qu'il communique sa puissance aux princes et aux peuples ou la retire à lui-même ; et leur fait sentir à tous, à moins qu'ils n'aient perdu le sens, qu'au milieu du hasard des combats ils sont toujours sous sa main et sous son autorité suprême ; parce que c'est lui qui prépare et distribue les victoires par des ordres secrets ; c'est lui qui tue et qui ressuscite, c'est lui qui plonge les plus forts au fond des abîmes, et les en fait sortir à l'heure de sa providence : *Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit* ¹.

Et néanmoins, vous le savez aussi, Nos Très-chers Frères, le divin fondateur du christianisme, le Dieu-Homme, notre sauveur Jésus-Christ, quoi qu'il ait laissé subsister la guerre, et qu'il soit, comme son Père, avec lequel il ne fait qu'un, le *Dieu des armées*, n'a point voulu, dans les saints Évangiles, se donner ce titre ; mais il s'y appelle par excellence le *Prince de la paix*, *Princeps pacis* : — afin que nous comprenions bien que la douceur et la charité sont l'âme et le fonds essentiel du christianisme ; que parmi les guerres, s'il en est quelquefois encore d'inévitables, les aspirations constantes des peuples chrétiens et de leurs princes doivent toujours être vers la paix, dans le moment même où ils sont condamnés à s'armer les uns contre les autres ; et que nulle gloire militaire enfin, quelque éclatante et triomphante qu'elle soit, n'est préférable à la paix et à la gloire pure des héros pacificateurs.

¹ 1. Reg. II.

De là ces belles paroles de Saint Augustin : « Ceux qui font
 « la guerre avec tant de valeur méritent sans doute une louange
 « immortelle ; mais on acquiert une gloire plus grande encore
 « en exterminant la guerre par les sages paroles de la paix ,
 « qu'en exterminant les ennemis par la force des armes. La
 « condition de ceux qui combattent est quelquefois nécessaire ,
 « mais la condition de ceux qui savent conquérir la paix dans
 « la justice est incomparablement plus heureuse et plus glorieuse
 « encore ¹. »

Il le faut reconnaître avec bonheur, Nos Très-chers Frères :
 malgré les profondes indocilités du siècle où nous vivons, et ses
 ingratitude trop fréquentes envers le Christianisme, cet esprit évan-
 gélique, cet esprit de paix prévaut enfin aujourd' hui en Europe
 dans les vœux des peuples, et presque toujours aussi dans les con-
 seils des princes.

La nation même, que Dieu a faite guerrière entre toutes, celle
 dont il semble avoir le mieux préparé les mains et le cœur aux
 combats ², celle qui semble pouvoir le moins en redouter les suites,
 et que tant de glorieux souvenirs en même temps que ses plus vifs
 et ses plus naturels instincts y entraîneraient toujours, si elle ne
 savait par sagesse se commander et se contenir, celle-là même a
 poussé un cri de joie à la première annonce de la paix, quoique
 cette nouvelle l'ait surprise au milieu du plus vif enthousiasme
 de ses victoires.

Et qui n'a remarqué aussi l'universel sentiment d'angoisse qui
 s'est manifesté d'un bout à l'autre de l'Europe, dès les premiè-
 res appréhensions de la guerre, les persévérants efforts tentés de
 toutes parts pour en prévenir les malheurs, ou en circonscrire le
 théâtre ; et enfin l'applaudissement unanime de toutes les puissances

¹ Epist. CCXXIX.

² Benedictus Dominus Deus meus qui docet manus meas ad praelium, et
 digitos meos ad bellum. (Psal. CXLII.)

européennes, lorsqu'au moment même où la lutte menaçait de prendre des proportions gigantesques, on a appris la promptitude et la facilité de cette paix, si sagement offerte et acceptée?

Mais parmi ceux dont les vœux pacifiques ont été entendus, il en est un qui les avait exprimés plus tendrement et plus fortement que tous les autres : c'est Celui qui est nommé sur la terre, le lieutenant et le premier ministre du divin *Prince de la paix* : Celui qui a été établi le pasteur universel, et le Père commun de toute la grande famille chrétienne.

Quel ne fut pas le déchirement du cœur si doux de Pie IX, quand il vit les deux plus puissantes nations catholiques assembler tout-à-coup l'une contre l'autre d'immenses armées, tirer du fourreau, avec une ardeur terrible, ce glaive des combats, qui en sort bien à l'heure qu'on veut, mais qui n'y rentre pas si facilement ; et commencer sur les champs de bataille tant de fois déjà fameux de l'Italie, une guerre formidable, laquelle, selon les prévisions des plus habiles politiques, pouvait allumer dans l'Europe entière un embrasement universel, et y réveiller peut-être, avec un immense péril de l'ordre, et malgré les efforts contraires des princes belligérants, le génie funeste et mal endormi des révolutions!

Le premier cri du Pontife fut le cri d'une douleur profonde, semblable à celui d'une mère qui voit couler le sang de ses fils, et qui à cette vue sent ses entrailles se briser jusqu'en leurs plus sensibles profondeurs.

Le premier élan de sa prière fut pour solliciter la paix de Celui qui seul désormais la pouvait donner : *Domine, da nobis pacem!* Cette prière, il la demanda à tous les Evêques du monde ; il voulut que toutes les langues et tous les cœurs chrétiens la répétassent sur toute la surface des terres catholiques. Puis, à cette heure, lorsque ces ardentes et unanimes supplications ont été exaucées par le Seigneur miséricordieux, plus promptement qu'aucune espérance humaine ne pouvait l'attendre, le pieux Pontife, malgré les douleurs amères dont il est encore accablé comme père et comme

prince, élève le premier vers le ciel la voix de la reconnaissance, et ordonne pour la paix, dans la capitale du monde chrétien, de solennelles actions de grâces, que tout l'univers catholique redira.

Et toutefois, en remerciant, le Saint-Père ne cesse point de prier; car, hélas! tout, malheureusement, n'est pas encore fini. Il prie, ce pieux et doux Pontife, et il veut que tous nous priions avec lui, pour l'achèvement de l'œuvre commencée; afin que la paix reconquise se consolide, que les dernières agitations de cette furieuse tempête s'apaisent, que l'ordre renaisse dans les provinces de l'Italie et des États de l'Église, où il a été si profondément troublé et que « Dieu, dans son infinie bonté, daigne rétablir la « droiture de l'esprit et du cœur chez tous ceux que les entraîne-
« ments des passions ont éloignés du sentier de la vérité. » *La droiture de l'esprit et du cœur!* graves et profondes paroles, vœu touchant et bien digne d'être médité par tant d'esprits généreux que leur générosité même égare quelquefois!

Noble Pontife! quelles épreuves il traverse en ce moment, et avec quelle résignation courageuse, avec quelle sublime confiance en Dieu! Au milieu de ses tristesses et de ses amertumes, la mansuétude découle encore de ses lèvres, et s'il rappelle à ses sujets rebelles leurs égarements, c'est moins un reproche qu'il leur adresse qu'un avertissement suprême qu'il leur donne. « Et « d'ailleurs que demandons-nous, ajoute-t-il avec douceur, sinon « que tous les ennemis de l'Église de Jésus-Christ et du Saint-
« Siège se convertissent, et qu'ils vivent? » — Nous reconnaissons à ces accents cette Épouse de Jésus-Christ, dont Bossuet a dit qu'elle ne sait que gémir, et que la voix de la tourterelle délaissée est dans sa bouche. — « Quelles que puissent être les con-
« séquences de tant d'agitations, dit-il encore, nous les attendons « avec calme, certain de la protection que Dieu accorde toujours « à son Vicaire et à son Église affligée. » Ainsi, appuyé sur le Seigneur et sur tant de souvenirs d'une protection toute puissante, il attend; il sait où est l'appui de son invincible faiblesse, et qui,

au besoin, en serait le vengeur; et il continue de lever les yeux vers les saintes montagnes d'où lui viendra le secours: *Levari oculos meos ad montes, unde veniet auxilium mihi* ¹.

Telles ont été, Nos Très-chers Frères, parmi ces alternatives si cruelles pour son cœur les magnanimes sollicitudes du Vicaire de Jésus-Christ: telle a été parmi ces douloureux évènements, dont notre gloire ne nous défendait pas à nous-mêmes de redouter les suites, telle a été la noble et paternelle conduite de Notre Saint Père le Pape Pie IX!

Eh bien! mes Frères, je le proclamerai dans la joie et la sincérité de mon cœur: c'est une belle et touchante chose, et qui sera l'éternel honneur du Catholicisme, qu'il y ait toujours, parmi les grands ébranlements de la politique et de la guerre, au milieu des plus violents couflits des armes, et quand tout est en feu, non pas seulement sur les champs de bataille, mais dans les conseils agités des peuples, par le soulèvement des passions révolutionnaires, qu'il y ait, dis-je, toujours sur cette triste terre un tranquille sommet, une hauteur sereine, où les plus violentes tempêtes, ni les nuages des passions humaines n'obscurcissent jamais la lumière des principes essentiels de l'ordre; et sur ce sommet, dans la sérénité de cette hauteur, un vieillard vénérable, marqué du double sceau de la sagesse divine et humaine, et chargé de représenter ici-bas la vérité et la charité de Dieu: homme divin par là même, *Homo Dei*, dont le perpétuel emploi est de faire entendre à tous les hommes, princes et peuples, des paroles de prudence et des conseils de paix, en même temps que d'attirer d'en haut, par la puissance de la prière universelle, les grâces qui font écouter les sages paroles et accepter les pacifiques conseils.

Telle est dans l'Église, depuis dix-neuf siècles, la noble et admirable fonction de la Papauté, de cette institution sacrée, que

¹ Psalm. CXX.

de viles et inintelligentes passions voudraient abolir ou découronner ; mais que les vrais et grands politiques entourèrent toujours, et aujourd'hui encore, d'amour et de respect. Dieu sait le fond des cœurs ; mais ceux qui ont besoin de la protection divine pour leur avenir, pourront la trouver là. Quoiqu'il en soit, jamais, avant le Christianisme, et à cette heure nulle part hors de lui, rien ne s'était vu, ni ne se voit, parmi les hommes, de semblable à cette auguste et sainte magistrature ! Et c'est là, pour les esprits attentifs et élevés, un des côtés, entre mille autres, par où le Catholicisme paraît plus manifestement divin ; car, si Dieu est Vérité et Amour, et s'il a donné aux hommes une Religion ; la Religion de Dieu, la vraie Religion, sans contredit, doit être celle où la vérité et l'amour sont le plus visiblement, le plus persévéramment représentés sur la terre. Eh bien ! malgré les faiblesses passagères, dont Dieu a permis la possibilité ; malgré les ombres inévitables qui sont quelquefois mêlées à la lumière dans l'histoire de l'Église ; cette vivante et immortelle représentation de la vérité divine et de l'amour divin, je la vois dans l'Église catholique : ailleurs je la cherche en vain.

Voilà, mes Frères, ce dont nous devons bénir Dieu ! Au milieu de toute l'agitation des choses humaines, c'est là où nous trouverons toujours la sécurité, la consolation, la lumière : c'est à cette grande école de l'autorité et du respect que nous recueillerons les enseignements sacrés, à l'aide desquels nous pourrions toujours ici bas, dans les guerres comme dans la paix, dans la prospérité comme dans l'adversité, marcher le front haut et le cœur tranquille.

Dans les guerres, nous adorerons avec une humble résignation le dessein de Dieu, qui les veut ou qui les permet, pour des fins très-sages et souvent pleines de miséricorde et de bonté dans leurs résultats les plus inattendus.

Et cependant comme le châtiment divin et la peine s'y trouvent toujours mêlés, même pour les vainqueurs, *morte morieris*,

et par l'effusion du sang humain, *de ce sang précieux*, dont le Prince victorieux naguère disait lui-même, *il en a trop coulé*, et par le deuil des familles, et par les maux incalculables que toutes les guerres, sans en excepter les plus justes et les plus sagement conduites, entraînent inévitablement après elles, le bon sens humain, mais surtout le bon sens chrétien, qui possède une plus profonde pénétration des choses, nous fera toujours regarder la guerre comme un fléau, et la paix comme le plus grand des biens : et voilà pourquoi nous devons aujourd'hui chanter avec le Père commun des Chrétiens le cantique d'actions de grâces.

Sans doute, il faut former des vœux et adresser au ciel des prières pour le bon succès des armes de la patrie ; il faut s'empres- ser de lui offrir, quand elle a tiré l'épée pour sa défense, le tribut généreux du sang ou de la fortune : mais à cette heure nous devons avec plus d'empressement encore bénir Dieu de ce que la rapidité de nos victoires a hâté l'heure de la paix, et de ce que ce sont nos vaillantes armées qui ont conquis l'honneur de pouvoir offrir sur le champ même d'une dernière et glorieuse bataille, cette paix, qui, lorsqu'elle se fait dans la vérité, rouvre les sources de la prospérité des nations, rend possibles les sages et vraies libertés, est pour les chrétiens le premier des biens après la foi et la grâce, et serait l'état constant et normal des peuples — enfants de l'Église — s'ils vivaient toujours selon l'Évangile.

Certes il n'est pas défendu aux peuples ni aux princes chrétiens, de se montrer sensibles à la gloire des succès guerriers, et d'en bénir le Seigneur. Quelque habitués que nous soyons nous-mêmes à cette gloire, départie avec une si étonnante prodigalité par la Providence à notre pays plus qu'à nul autre peuple du monde, depuis nos plus antiques origines, c'est une de celles qui excitera toujours le plus d'émotion dans les cœurs français. Quel incomparable honneur n'est-ce pas pour notre nation de pouvoir compter tant de grands capitaines, tant de princes intrépides, tels que ceux dont les noms remplissent et illustrent nos histoires,

depuis Clovis jusqu'à nos jours, et dont la succession glorieuse, grâces en soient rendues au Ciel, n'a jamais défailli parmi nous : témoins tant de champs de bataille, théâtres de nos anciens triomphes et de nos victoires contemporaines, en Orient, en Occident, en Europe, en Afrique, dans tout le monde entier, depuis Tolbiac jusqu'à Sébastopol, Magenta et Solferino !

Et quel honneur encore, quel invincible rempart n'est-ce pas pour un pays, qu'une armée comme la nôtre, composée toute entière de ces prodigieux soldats, qui viennent de faire aujourd'hui de nouveau l'étonnement de l'Europe et l'admiration de nos ennemis par leur héroïque vaillance, par leur sévère discipline, par cet élan guerrier devant lequel rien ne peut tenir, et par un tel mépris de la mort que la vie semble n'avoir de prix à leurs yeux que pour payer la victoire ! non, quand une nation a de tels soldats, commandés par de tels capitaines, cette nation n'a rien à redouter sur la terre de qui que ce soit : elle n'a plus à craindre qu'elle même, et l'entraînement de sa force ou l'éblouissement de sa gloire ; elle n'a à craindre que l'immense responsabilité morale d'une telle puissance, qui n'est jamais mise par le Dieu des armées aux mains d'un grand peuple, que pour des desseins très-hauts, et dans des vues de providence supérieure, qu'il importe de savoir bien discerner, afin de les pouvoir fidèlement accomplir.

Nation très-chrétienne, et fille aînée de l'Église ! que veut faire de toi dans ce siècle, où il semble que tant de merveilleux événements se préparent, Celui qui, depuis quinze siècles, a déjà fait par toi dans le monde de si grandes et souvent de si saintes choses ? Nul ne le saurait dire. O Dieu ! c'est le secret de votre conseil. Ce que nous pouvons démêler ici de plus assuré, c'est que, si l'avenir répond au passé, comme on le peut croire sous le gouvernement d'une Providence qui met tant de suite dans ses desseins, la capitale partie de la vocation de la France, c'est d'être le bouclier de la sainte Église catholique, la filiale protectrice du Saint-Siège, et l'apôtre armé de la civilisation, pour ouvrir les

voies à l'Évangile par toute la terre, mais surtout dans ce lointain Orient, dont l'heure semble enfin venue, et vers lequel tant de généreux enfants de la France ne cessent de s'élancer depuis trois siècles, pour y prêcher la foi et y mourir.

Mais c'est assez jeter nos regards vers l'avenir: bénissons Dieu dans le présent. Bénissons-le pour la paix; parce que quand les princes font la paix sur la terre, c'est Dieu qui la donne du haut des cieux, en y inclinant les évènements et les volontés. Bénissons-le avec l'effusion de la reconnaissance; parce que la paix n'est pas seulement un don de Dieu, mais l'un des plus excellents qu'il nous puisse faire, et dans lequel une infinité d'autres sont compris: je ne dis pas seulement la sécurité des fortunes et les progrès de la richesse publique; mais aussi le calme des esprits et l'union des cœurs, le repos et la tranquillité des peuples, les grandes inspirations des lettres et des arts, les vastes entreprises, les nobles et utiles travaux; et par dessus tout les progrès de la civilisation évangélique. « Pendant les troubles de la guerre, l'Église, dit Fénelon, ne peut qu'à-demi instruire, exhorter, consoler, corriger; elle y souffre quelquefois des maux presque irréparables; » dans la paix son action est plus libre et plus féconde; et en effet, nous le savons, tout ce que la Religion, au sortir de tant de révolutions et de ruines, a pu réédifier en France pendant ce dernier demi-siècle, où tant d'admirables choses ont été faites par elle, tout cela, après la grâce divine, est dû, on peut le dire, à quarante années de paix continue.

En même temps, Nos Très-chers Frères, que nous rendrons grâces à Dieu, ne cessons pas, selon les intentions du Saint-Père, de lui adresser nos humbles prières, pour qu'Il daigne accomplir l'œuvre inespérée de sa miséricorde, et faire que de nouvelles dissensions ne viennent point détruire l'accord commencé par la modération et par la sagesse.

Et tandis que la paix achève de se cimenter entre les deux plus grands peuples catholiques, prions aussi que la guerre ne

vienne pas à renaitre d'un autre côté, par la fermentation de ces craintes jalouses, et de ces ombrageuses rivalités, si malséantes à une puissante nation, qui a sa grandeur propre, laquelle peut lui suffire. Nos voisins devraient enfin mettre leur gloire : non plus à soulever dans le monde les passions révolutionnaires qu'ils contiennent chez eux ; mais à servir, franchement et avec le noble désintéressement d'un grand peuple, la cause de la civilisation chrétienne et de l'ordre européen ; abjurant enfin les préventions et les passions d'un autre âge, et rendant à l'Église catholique ce que les souvenirs les plus anciens et les plus illustres de son histoire doivent lui inspirer envers Grégoire-le-Grand et le Siècle de Pierre, de reconnaissance et de respect.

Que l'Angleterre pardonne ce langage à un Evêque : de tels vœux ne sont pas contraires à ses intérêts ni à la durée de sa fortune.

Je ne suis pas chargé de donner des leçons aux peuples et à ceux qui les gouvernent ; mais il nous est bien permis de redire qu'au milieu de ces grands événements qui ébranlent la terre, chacun doit méditer pour sa part, avec une réflexion profonde, ces fortes paroles, si souvent accomplies, de nos Livres saints : « *Constituit Dominus humiliare superbos* ; » et ces autres : « *sedes ducum superborum destruxit Deus, et radices gentium superbarum arefecit Dominus* ¹. » « Dieu a résolu d'humilier les superbes, » il renverse de leurs trônes les chefs orgueilleux, et il fait sécher jusqu'à la racine les nations hautesaines. »

Et quant à l'Italie, ah ! sans doute, nous formons des vœux pour une si chère et si illustre nation ; nous demandons à Dieu que dans la régularité et la tranquillité de l'ordre, et par le bienfait des sages améliorations accomplies bientôt dans la paix par ses princes légitimes, elle parvienne au degré de prospérité et de gloire où l'appellent depuis long-temps son génie, sa puissance

¹ Eccl. X, 17, 18.

*image
not
available*

esprits et à de grands cœurs, les vérités et les lois les plus élémentaires de la conscience; qu'ils puissent fonder enfin, non sur des principes de subversion et de ruine, mais sur l'éternelle justice, une paix qui ne soit pas seulement une halte dans la guerre, « une paix qui dissipe tout ombrage, qui calme toute « jalousie, qui réunisse tous les cœurs, et qui fasse ressouvenir « toutes les nations chrétiennes qu'elles ne sont que les branches « d'une même famille. »

« Mais cette paix, continuait le grand Archevêque de Cambrai, « où habite-t-elle? Qui nous la donnera? Princes sages, modérés, « victorieux de vous-mêmes, supérieurs par votre sagesse à votre « puissance et à votre gloire, compatissants pour les misères de « vos peuples, en vain vous ferez des assemblées pour éteindre « le feu qui menace encore d'embraser l'Europe; la paix sera « le fruit, non pas seulement de vos négociations, mais de nos « prières. Elle viendra, non de la sagesse des profonds politiques, « mais de la foi des simples et des petits; elle est dans nos mains. « Si nous aimons le Seigneur comme il nous aime, si nous nous « aimons les uns les autres, la voilà faite. Tous nos maux s'en- « fuiront, dès que nous serons tous sincèrement chrétiens. »

Encore une fois, prions donc, Nos Très-chers Frères: réparons nos âmes devant Dieu, implorons sa miséricorde, demandons l'effusion de ses plus vives lumières sur ceux qui tiennent en quelque sorte en ce moment dans leurs mains sous sa dépendance, les destinées du monde; conjurons-le d'écarter des conseils des princes cet esprit de vertige et d'erreur, auquel il ne laisse un libre cours que quand il veut châtier les peuples: que ses desseins sur nous ne soient que des desseins de miséricorde! Et tous ces vœux, Nos Très-chers Frères, adressons-les à Dieu par l'intercession de Celle dont la prière est si puissante auprès du Seigneur; et qui, dans le jour prochain de son Assomption glorieuse, du haut des cieux où Elle règne, n'oubliera pas près de son divin Fils la France dont elle est l'immortelle patronne.

À ces causes, Nous avons ordonné ce qui suit :

1. Le saint jour de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, un *Te Deum* solennel sera chanté, à onze heures précises, à l'issue de la grand' Messe, dans notre Église cathédrale.

2. Un *Te Deum* solennel sera également chanté le même jour dans toutes les églises de notre Diocèse, à l'issue de la grand' Messe.

3. Le mardi, 16 Août, à 9 heures du matin, nous nous proposons de célébrer la sainte Messe dans notre Cathédrale, pour le repos des âmes de tous les officiers et soldats français morts dans la campagne d'Italie ; nous invitons les Fidèles à y venir joindre leurs prières aux nôtres.

4. Pendant un mois, à partir du jour de l'Assomption, les Prêtres diront tous les jours, à la Messe, les Oraison, Collecte et Post-communion du Saint-Esprit, afin d'obtenir les lumières et les grâces nécessaires pour la consolidation de la paix.

5. Les Prêtres diront aussi tous les jours, à la Messe, les Oraison, Collecte et Post-communion *pro Papa*.

Orléans, le 6 Août 1859, en la fête de la Transfiguration.

✠ FÉLIX Évêque d'Orléans

LETTERA

DEL VESCOVO DI ORLÉANS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSEIERS,

Je crois devoir vous donner immédiatement communication de l'Allocution prononcée par Notre Saint Père le Pape, dans le Consistoire tenu à Rome, au Vatican, le 26 Septembre 1859.

Je vous adresse en même temps la protestation que je venais de publier, quand cette Allocution m'est parvenue, au sujet des attentats dirigés contre le Saint-Père et le Siège Apostolique, et dont le scandale continue à affliger tous les cœurs chrétiens.

C'était une obligation pour moi de vous faire connaître les sentiments et les pensées de mon âme, dans les graves circonstances où la sainte Église romaine se trouve placée; et vous penserez aussi, je n'en doute pas, que c'est le moment, plus que jamais, où tous les bons Prêtres doivent redoubler de zèle, d'affection, de dévouement envers le Vicaire de Jésus-Christ, et offrir sans cesse à Dieu, comme autrefois, l'Église de Jérusalem pour Pierre ¹, de

¹ Petrus quidem servabatur in carcere: oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo. (Act. XII, 5.)

ferventes et unanimes prières en faveur de Celui qui occupe aujourd'hui la chaire du Prince des Apôtres. Ce n'est pas des Juifs et d'Hérode que le successeur de Pierre est aujourd'hui captif ; mais sa situation est plus douloureuse encore au milieu des périls et des menaces qui l'environnent de toutes parts, au centre même de la catholicité.

Segue l'Allocuzione del Santo Padre, e poscia si soggiunge la seguente

PROTESTA

RIGUARDO AGLI ATTENTATI DIRETTI

CONTRO

IL SOVRANO PONTEFICE E LA SANTA SEDE

Il m'est impossible de me taire et de ne pas enfin protester, pour ma part, contre les attentats que Notre Saint Père le Pape et le Siège Apostolique continuent à subir sous nos yeux.

Je ne puis comprimer plus long-temps dans mon âme les émotions que soulève un tel spectacle, et que tous les cœurs catholiques, je le sais et je le sens, éprouvent comme moi. Et quel cœur aurions-nous, si nous ne souffrions pas à l'heure qu'il est ? ou plutôt si nous souffrions en silence tant d'indignités !

Comment voir, comment écouter de sang-froid ce qu'on voit, ce qu'on entend chaque jour ?

Se peut-il, lorsqu'on abreuve d'amertumes le Père des Fidèles, lorsqu'on violente indignement le Chef auguste de l'Eglise catholique, lorsqu'on accable d'outrages un doux et pieux Pontife, lorsqu'on souffle l'anarchie et la révolte parmi ses peuples, lorsqu'on prépare et consomme enfin, au mépris des droits les plus antiques

et les plus sacrés, des spoliations odieuses, se peut-il qu'un cri ne s'échappe de nos poitrines, et que nous ne protestions autrement que par nos douleurs comprimées et des larmes silencieuses?

Et qui croirait à la liberté de la conscience catholique en Europe, si les organes légitimes de la publicité, en tout pays, ne disaient pas hautement ce que la justice, l'honneur, la Religion, proclament au fond des âmes?

Depuis la paix si sage et si nécessaire de Villafranca, depuis trois mois, que voyous-nous en Italie, sinon l'audace des méchants, l'abattement des bons, le triomphe de l'esprit révolutionnaire, la révolte et l'insurrection permanentes? — Et ce qui met le comble à tous ces maux, c'est qu'ils ont été préparés, organisés contre des souverains légitimes, en dépit de tout droit public européen, et jusque dans les États du Chef de l'Église, par les agents et les commissaires d'un prince, chose étrange! qui est le fils d'une des plus nobles races royales de l'Europe, chose plus étrange encore! qui se dit catholique.

Qui osera dire que la Toscane, que Parme, que les États Pontificaux n'ont subi aucune pression étrangère, et que la révolte de ces villes, qui, il y a une année à peine, acclamaient le Pontife, soit le mouvement spontané des peuples, et non pas l'œuvre de ces artisans éternels de révolutions, de ces ennemis irréconciliables de l'ordre et de la paix publique, dont les armes françaises avaient, à une autre époque, délivré Rome opprimée?

N'est-il pas évident que la révolution fait ici son œuvre? Ne se montre-t-elle pas au monde une fois de plus telle qu'elle est, avec ses scandaleux excès, ses scènes de désordre, son mépris pour tout ce qui est respectable et sacré? Au nom de ces manifestations révolutionnaires, qui, sous le prétexte vieux et usé d'exprimer le sentiment public, font monter et bouillonner à la surface de la société ce qui fermente de plus redoutable et de plus vil au fond des masses populaires, n'a-t-on pas assez profané d'augustes et grandes choses, assez insulté de majestés, et jusqu'à

cette majesté du peuple, qu'on abaisse et qu'on exploite dans la violence et dans le mensonge ?

N'a-t-on pas assez outragé, sans aucun grief avouable, le plus doux et le plus pacifique des princes, la plus noble des femmes, une mère héroïque, le meilleur et le plus magnanime des Pontifices ? À lui, à ce vieillard, à Pie IX, n'a-t-on pas voulu jeter la responsabilité du sang qu'on a fait couler soi-même, en provoquant, par une révolte obstinée, une douloureuse, mais nécessaire répression ? Puis-je aussi rappeler, sans rougir, les lâches calomnies vomies, c'est le mot, contre le Saint-Père et contre son dévoué Ministre, par une plume française ? Il est vrai qu'avant d'outrager Rome, elle s'était exercée déjà au mépris de l'hospitalité reçue, et agréablement moquée de cette Grèce, qui, quoi qu'on puisse dire encore d'elle et contre elle, n'en est pas moins la seule nation en Europe qui tienne l'étendard levé contre l'éternel ennemi du nom chrétien.

Et quel droit, quel principe peut-on invoquer ici en faveur de cette politique anarchique et spoliatrice, de cet oubli de toute justice, et, pour le dire enfin, de tant d'indignes menées ?

On ose bien parler d'oppression, de vœux des peuples, de délivrance.

L'oppression ! Mais en fut-il jamais une comparable à celle d'un peuple dominé par les factions, qui l'épuisent, qui l'écrasent, qui le ruinent, qui lui ferment la bouche, et, après l'avoir bâillonné, disent au monde : « Il est libre ; voyez comme il parle ! » et s'imaginent avoir trompé l'Europe par ces grands et solennels mensonges !

Les vœux des peuples ! Ceci est plus qu'une belle parole : ce serait une grande chose ! Mais est-ce bien sincèrement que vous les invoquez ? Mais si vous êtes sincères, si vous ne jouez pas sous les yeux de l'Europe, au profit de votre ambition, une scène mal déguisée, dites-nous pourquoi vous n'écoutez pas, pourquoi vous étouffez dans la compression odieuse de votre dictature, par

l'application la plus arbitraire et la plus partielle de vos lois de presse, les vœux de la Savoie. Non pas que je les partage; non: à mon sens, la Savoie n'est pas assez patiente; elle oublie trop vite, en un jour, huit siècles de sagesse et de gloire; — mais enfin, je vous le demande, et j'ai le droit de le demander, laissez-vous parler la Savoie, cette noble province, berceau de votre dynastie, qui vous demeurerait attachée et serait fière de conserver son nom, qui est le vôtre, qui vous sacrifierait tout, jusqu'à ses intérêts les plus chers, si du moins vous respectiez sa religion? Lui laissez-vous manifester librement ses vœux? Permettez-vous l'élan qui, dans sa religieuse douleur, l'entraîne vers la France? À qui oseriez-vous le dire?

Pourquoi avez-vous ainsi une bouche et une bouche, une mesure et une mesure, une justice et une justice?

Hommes imprudents et téméraires, politiques à courte vue, qui semblez n'avoir pris du grand politique italien que cette science de l'astuce, contre laquelle c'est l'honneur de la noble diplomatie européenne d'avoir toujours protesté! Si c'est ainsi que la question doit être posée, s'il faut citer les puissances établies et les souverainetés légitimes à la barre des peuples, est-ce que vous ne sentez point trembler sous vos pas tout le sol européen? Et ces grandes nations sur lesquelles, dans votre faiblesse naturelle, vous cherchez à vous appuyer, n'auront-elles pas à trembler à leur tour?

Les vœux des peuples! Mais qui s'occupe des vœux de la Pologne? Quels efforts sérieux a-t-on fait pour réparer la détestable injustice du siècle dernier envers une grande nation catholique qui, en 1683, sauvait encore de la barbarie musulmane l'Autriche, l'Europe et la Chrétienté?

Est-ce que les provinces rhénanes n'ont pas aussi fait entendre des vœux? Et les vœux de treize millions de Chrétiens de l'Orient, songez-vous à les écouter?

Et l'Irlande catholique n'a-t-elle pas ses vœux aussi? — Un Ministre anglais disait hier que l'Angleterre ne permettrait jamais

que les souverains légitimes fussent rétablis par la force dans les duchés. Si l'Irlande n'avait pas été vingt fois écrasée par la force, l'Angleterre pourrait-elle nous répondre que cette terre catholique ne préférerait pas au sceptre qui l'opprime la vaillante épée d'un de ses plus nobles enfants, catholique comme elle, fils de ses anciens rois, et couronné à cette heure du plus brillant prestige de la gloire française ?

Les vœux des peuples ! Mais quels crimes n'a-t-on pas commis ou couverts sous ce nom ? Pauvres peuples ! Est-ce qu'on ne sait pas comment leurs vœux s'obtiennent et s'expriment — par l'audace des méchants et la terreur des bons ? Et l'attentat du 14 Janvier, en France, ne montre-t-il pas tout ce que les honnêtes gens ont à redouter pour eux-mêmes en Italie ?

On parle de délivrance ! Si vous voulez rendre l'Italie à elle-même et à ses nobles destinées, avant tout, sauvez-la des révolutionnaires qui ont toujours ruiné sa fortune et rendu ses chaînes plus pesantes ; avant tout, délivrez-la de l'anarchie, si vous voulez lui ménager l'indépendance légitime, les prospérités et la gloire où l'appellent depuis long-temps son génie, ses souvenirs, et le souhait de toutes les nations catholiques : avant tout, respectez le Siège Apostolique qui, pendant tant de siècles, a été l'asyle et le rempart des libertés italiennes ¹.

¹ L'indépendance italienne a été conquise sous le grand Pape Alexandre III, sans doute par les armes, mais surtout par l'autorité sainte et incontestée de la puissance pontificale. Les villes lombardes se sont abritées sous la chaire de Saint Pierre, et la victoire de la Papauté suivie d'une paix généreuse, a établi les rapports de l'Italie et de l'Allemagne, du Saint-Siège et de l'Empire, sur les bases les plus équitables et les plus honorables qui aient jamais existé.

Sans être, au milieu de ce pays nécessairement divisé, un centre politique, Rome y est encore un centre national, parce qu'elle est un centre religieux.

Pourquoi les Milanais ne sont-ils devenus ni Espagnols, ni Allemands ? Pourquoi Venise, au temps de sa grande puissance, n'est-elle devenue ni une puissance grecque ou dalmate, ni une puissance slave, alors qu'elle avait plus de possessions au delà de l'Adriatique qu'en deçà ? Pourquoi le Piémont, gouverné par des princes de langue française, ne s'est-il pas francisé davantage ?

J'ose croire et vous dire que vous auriez plus fait pour la liberté de l'Italie, que vous ne seriez pas engagés dans une voie fatale et sans issue si, au lieu de la guerre déloyale que vous faites depuis tant d'années à l'Église, c'eût été chez elle, dans son Chef suprême, et non dans des chefs de bandes révolutionnaires, que vous eussiez été chercher vos alliés. Là était, là est encore l'avenir de la liberté en Italie. Puissiez-vous enfin le comprendre !

Le Souverain actuel de la France, le Président élu de la République française le comprenait et disait le vrai mot de la question quand il écrivait, en 1848, au Représentant du Souverain Pontife, en France, ces paroles : « *La Souveraineté temporelle du Chef vénérable de l'Église est intimement liée à l'éclat du Catholicisme, comme à la liberté et à l'indépendance de l'Italie.* »

C'est ce que démontre l'histoire, interprète des grandes lois de la Providence. Chaque fois qu'il y a eu un mouvement vraiment italien, les Papes ont été à la tête. Quand le mouvement a été contre le Pape, l'Italie a souffert. Chaque pays a ses destinées. Et certes les vôtres sont belles. Relisez le *Primato* de votre Gioberti.

Pourquoi Naples ne s'est-elle naturalisée ni angevine, ni normande, ni sarrazine, ni espagnole, Naples tant de fois envahie et si peu résistante à la conquête ? Pourquoi la Sicile, qui a passé par tant de mains, la Corse, qui est aujourd'hui française, sont-elles, malgré la mer, aussi italiennes qu'elles le sont ? N'est-ce pas en partie parce que la Religion leur donne un centre puissant à Rome, qu'à Rome elles retrouvent des frères de sang et de langue, qui ne leur permettent pas d'oublier le nom, les traditions et la parole italienne ?

L'exagération de ces idées est même entrée pour beaucoup, on le sait, dans les prétentions de l'italianisme moderne. Le *Primato* de l'abbé Gioberti fait du Pape et même du catholicisme un instrument de la domination nécessaire de l'Italie sur le reste du monde. La vérité n'est pas là : l'Italie et le catholicisme souffriraient profondément d'une telle alliance. L'Église ne s'y prêtera jamais. Sans doute, c'est une chose glorieuse pour l'Italie que le premier et le plus italien de ses souverains soit en même temps celui qui, par son caractère sacré, appartient au respect et à l'amour de toutes les nations. L'Italie a, par le Pape, la gloire de donner au monde un Chef spirituel. Cette gloire est assez grande, et il ne faut pas qu'elle pousse ses prétentions ambitieuses au delà.

Quoi qu'il en soit, toute autre politique serait malheureuse, aujourd'hui comme toujours, et n'aboutirait qu'à des ruines à travers des scandales et des forfaits.

Et qui donc a arrêté la généreuse initiative de Pie IX? Qui donc, en assassinant ses ministres, en assiégeant son palais, en lui imposant l'exil, et depuis, en menaçant perpétuellement son règne, en l'abreuvant de calomnies, en soulevant ses peuples, en déchirant son cœur, en épuisant ses forces et sa vie, qui donc a entravé son action réformatrice et l'expansion généreuse, trop généreuse, peut-être, de son âme?

Quel souverain à sa place et dans de pareilles conditions aurait pu agir avec la sécurité et la confiance nécessaire? Quoi! c'est quand on ne lui laisse pas même sa liberté d'action, qu'on parle de lui imposer des réformes! Mais respectez donc en lui l'homme, le souverain, le Pontife! Cessez de le menacer, de l'outrager, de l'attaquer; laissez-lui ses peuples, et laissez-le sincèrement à eux, et bientôt vous n'aurez plus besoin de lui tracer sa marche.

Des réformes! Mais quelle est donc, s'il vous plaît, la nation où il n'y en a aucune à faire? Et où sont les souverains qui goûteraient ce droit nouveau, en vertu duquel la souveraineté, dépouillée de sa prérogative constitutive, subirait la loi et les réformes de ses sujets, ou la leçon d'une souveraineté étrangère?

Pourquoi la souveraineté du Pontife de Rome serait-elle moins sacrée qu'une autre? N'est-il d'aucune conséquence, à une époque de révolutions comme celle où nous vivons, de donner, d'en haut, aux peuples, l'exemple de l'oubli de ce respect des majestés supérieures, sans lesquelles, bon gré malgré, l'ordre social tout entier est remis en question?

Est-ce qu'il y a une seule souveraineté en Europe qui puisse tenir sur des principes pareils? Est-ce que nous ne voyons pas, avec de tels principes, les plus grandes puissances trembler sur leurs bases, malgré des armées de quatre cent mille hommes, en pleine paix?

Le tort du Pape, ah ! quant à ce tort-ci ; il est réel, je le reconnais, c'est de ne pas donner la main à ses alliés avec les deux cent mille hommes dont le premier Consul parlait à Monsieur Cacaault, en le nommant ambassadeur à Rome ; mais le tort des monarques européens, c'est de ne pas le traiter comme s'il les avait, et de n'avoir pas pour cette sublime faiblesse désarmée le respect que le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz eût mieux fait, pour lui et pour les siens, de garder jusqu'au bout.

C'est l'Angleterre surtout, je dois le dire, dont l'attitude m'attriste et me blesse ici. Voudrait-elle maintenir la révolution et nos embarras en Italie, afin de s'épargner la peine de nous craindre chez elle et de nous combattre ?

Quoi qu'il en soit, ses plus fidèles amis eux-mêmes le lui ont reproché avec raison : elle est vraiment trop douce avec les forts, et trop courageuse contre les faibles. Témoins les discours récents de ses hommes d'État ; je m'étonne qu'il n'y ait rien dans leur âme pour sentir que de telles plaisanteries sont peu séantes à l'heure qu'il est.

On ne voudrait pas le leur dire ; mais on y est quelquefois forcé : Oui, vous avez de grandes choses, mais vous n'êtes pas toujours une nation généreuse ; et aujourd'hui vous oubliez trop Pie VII et son courage, qui ne vous fut pas inutile, lorsque, sommé par Napoléon, alors tout puissant, de vous déclarer la guerre, il répondit : *« qu'étant le Père commun de tous les chrétiens, il ne pouvait avoir d'ennemis parmi eux ; »* et plutôt que de céder, il aima mieux subir l'exil, la captivité et le long martyre que le monde sait.

Mais sortons des horizons étroits de la politique vulgaire et de la rancune des partis. Il faut, en finissant, élever la question à sa véritable hauteur, et peser enfin, avec toute la gravité qu'ils réclament, et en allant au fond des choses, les grands intérêts catholiques engagés dans ce débat.

On parle de respecter le vœu des peuples. Eh bien ! nous, Catholiques, nous sommes un peuple aussi, nous sommes plus de 200 millions répandus sur la face de la terre, et il importe à nos

intérêts les plus chers et les plus sacrés que la Souveraineté temporelle du Pape, intimement liée à la dignité, à l'indépendance, à la libre action de l'Église, ne subisse aucune atteinte.

Nous ne permettrons pas, la conscience catholique ne peut permettre, sans une énergique protestation, du moins, que Dieu entendra, — la protestation du droit et de la faiblesse contre l'injustice et l'oppression, — qu'on entame la papauté, et qu'on la détrône moralement par la flétrissure des contraintes.

On dit que toucher au Souverain, ce n'est pas toucher au Pontife. Sans doute la puissance temporelle n'est pas d'institution divine : qui l'ignore ? mais elle est d'institution providentielle ; qui ne le sait aussi ? Sans doute, pendant trois siècles les Papes n'ont eu que l'indépendance du martyr ; mais, certes, ils avaient droit à une autre, et la Providence, qui les soutenait visiblement, mais qui n'agit pas toujours par la voie du miracle, a établi sur la souveraineté la plus légitime qu'il y ait en Europe, la liberté, l'indépendance nécessaire à l'Église.

L'histoire le démontre invinciblement : tous les grands esprits l'ont pensé, et tous les vrais politiques le savent : *Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait*, disait avec son bon sens supérieur l'empereur Napoléon I.

Oui, il faut, pour la liberté de l'Église et pour la nôtre, que le Pape soit *libre et indépendant* ;

Il faut que cette indépendance soit *souveraine* ;

Il faut que le Pape soit *libre et qu'il le paraisse* ;

Il faut que le Pape soit libre *au dedans comme au dehors* ;

Il le faut pour la dignité du gouvernement de l'Église et pour la sécurité de nos consciences.

Il le faut aussi pour lui assurer, dans les guerres que se font trop souvent les puissances chrétiennes, la neutralité qui convient au Père commun des Fidèles.

Il ne suffit même pas que le Pape soit libre dans son for intérieur : il faut que sa liberté soit *évidente* ; il faut qu'aux yeux

de tous il *paraisse libre*, qu'on le sache, qu'on le croie, qu'il ne s'élève à cet égard ni un doute, ni un soupçon.

Il serait libre au fond de son âme, que, s'il paraissait, je ne dis pas opprimé, mais simplement assujéti au joug d'un prince quelconque, de l'empereur d'Autriche, par exemple, ou de l'empereur de Russie, nous en serions blessés, nous en souffririons tous : il ne nous semblerait plus assez libre. Une défiance naturelle affaiblirait pour plusieurs, à leur insu, le respect et l'obéissance qui lui sont dus. Il faut, en effet, que son action, sa volonté, ses décrets, sa parole, sa Personne sacrée, planent toujours souverainement au dessus de toutes les influences, de tous les intérêts, de toutes les passions, et que ni les intérêts mécontents, ni les passions irritées ne puissent protester contre Lui avec une apparence quelconque de raison.

Et qu'on veuille bien entrer ici un moment avec moi dans le fond même de la question, et pénétrer la vraie nature de cette puissance surnaturelle, personnifiée dans le Chef de l'Église. Cette puissance, établie pour le bien de tous, n'a jamais rien à décréter qui flatte les intérêts misérables ou les mauvaises passions des hommes ; elle est l'ennemie naturelle de l'égoïsme qui les trouble et les pousse entre eux aux divisions et aux révoltes. Il est donc de son honneur, comme de son devoir, de n'être, de ne paraître jamais suspecte, de s'élever toujours plus haut que toutes les prétentions rivales, que toutes les préventions jalouses. Il faut que ni les esprits chagrins qui murmurent, ni les esprits orgueilleux qui s'emportent, ni les esprits faibles qui se troublent, ni les grands esprits qui s'égarent et que le Pape avertit, ni les rois qui oppriment leurs peuples et que le Pape reprend, ni les peuples qui se révoltent et que le Pape condamne ; il faut que nul sur la terre ne puisse jamais suspecter l'autorité, la sincérité, la parfaite indépendance de ses décrets. Or, il serait justement suspecté, s'il était courbé sous un pouvoir, sous une domination quelconque ; il n'est pas d'effort, pas de sacrifice qu'il ne dût faire pour arracher son autorité à ce péril.

J'ai pour confirmer cette doctrine l'exemple de Pie IX lui-même, lorsque, fuyant Rome devant l'outrage et la violence, Il protesta solennellement en ces termes : « *Parmi les motifs qui nous ont déterminé à cette séparation, celui dont l'importance est la plus grande, c'est d'avoir la pleine liberté dans l'exercice de la puissance suprême du Saint-Siège, exercice que l'univers Catholique pourrait supposer à bon droit, dans les circonstances actuelles, n'être plus libre entre nos mains.* »

J'ai déjà cité le premier Consul; voici ce qu'il disait encore lorsqu'il aspirait à la gloire de Charlemagne. Hélas ! nous savons depuis ce que devint cette gloire ; mais nul n'a contesté qu'il ne fût alors dans la plénitude de son génie :

« L'institution qui maintient l'unité de la foi, c'est-à-dire le Pape, gardien de l'unité catholique, est une institution admirable. On reproche à ce Chef d'être un souverain étranger. Ce Chef est étranger, en effet, et il faut en remercier le Ciel. Le Pape est hors de Paris, et cela est bien. Il n'est ni à Madrid, ni à Vienne, et c'est pourquoi nous supportons son autorité spirituelle. À Vienne, à Madrid, on est fondé à en dire autant. Croit-on que s'il était à Paris, les Viennois, les Espagnols consentiraient à recevoir ses décisions ? On est donc trop heureux qu'il réside hors de chez soi, et qu'en résidant hors de chez soi, il ne réside pas chez des rivaux, qu'il habite dans cette vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin de celle des rois de France ou des rois d'Espagne, tenant la balance entre les souverains catholiques, penchant toujours un peu vers le plus fort, et se relevant bientôt si le plus fort devient oppresseur. Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait. Pour le gouvernement des âmes, c'est la meilleure, la plus bienfaisante institution qu'on puisse imaginer. Je ne sou tiens pas ces choses par entêtement de dévôt, mais par raison ¹. »

¹ M. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Vainement, plus tard, égaré par son extrême puissance et gêné dans les rêves de son ambition par la Souveraineté du Pontife, Napoléon essaya-t-il d'abriter une autre doctrine derrière le grand nom de Bossuet; un simple prêtre, Monsieur Émery, eut le courage de lui répondre :

« Sire, Votre Majesté honore Bossuet et se plaît à le citer; « voici ses paroles :

« Nous savons que les Pontifes romains possèdent aussi légitimement que qui que ce soit sur la terre des biens, des droits « et une souveraineté (*bona, iura, imperia.*) Nous savons de plus « que ces possessions, en tant que dédiées à Dieu, sont sacrées, « et qu'on ne peut, sans commettre un sacrilège, les envahir. Le « Siège apostolique possède la souveraineté de la ville de Rome « et de ses États, afin qu'il puisse exercer sa puissance spirituelle « dans tout l'univers *plus librement, en sécurité et en paix (liberior ac tutior.)* »

« Nous en félicitons non seulement le Siège apostolique, mais « encore toute l'Église universelle, et nous souhaitons de toute l'ardeur de nos vœux que ce Principat sacré demeure à jamais sain « et sauf en toutes manières ¹. »

Bossuet écrivait encore : « Dieu, qui voulait que cette Église, « la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût « dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le Siège « où tous les fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au « dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État « pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par « Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur « libéralité que l'Église, indépendante dans son Chef de toutes « les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun, et sous la commune protection des « rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes, et que,

¹ Bossuet, *Defens. declar.*, lib. I, sect. I, cap. XVI, pag. 273.

« tenant en main la balance droite, au milieu de tant d'empires
 « souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tan-
 « tôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéra-
 « ments. » (*Discours sur l'Unité de l'Église.*)

Malheureusement, les conseils de Monsieur Émery et l'autorité de Bossuet furent dédaignés. Mais oublions nos regrets. La Providence a ses vues, qui ne sont pas les nôtres; chaque temps a ses épreuves et ses secours, et c'est aujourd'hui le Neveu de Napoléon qui écrit: « *La Souveraineté temporelle du Chef vénérable de l'Église est intimement liée à l'éclat du Catholicisme comme à la liberté et à l'indépendance de l'Italie.* »

Et c'est le Ministre du même Prince qui, au début de la campagne d'Italie, écrivait à l'Épiscopat français: « *Le Prince qui a ramené le Saint-Père au Vatican veut que le Chef de l'Église soit respecté dans tous ses droits de Souverain temporel. Le Prince qui a sauvé la France de l'invasion de l'esprit démagogique ne saurait accepter ni ses doctrines, ni sa domination en Italie.* »

Mais, répondent les révolutionnaires italiens: la Souveraineté du Pape, nous ne voulons pas l'abolir; nous voulons seulement la diminuer et la restreindre.

Et pourquoi, dirai-je à mon tour, si c'est diminuer et amoindrir en même temps l'honneur du Catholicisme, sa dignité et son indépendance?

Pourquoi, si c'est diminuer aussi et amoindrir la souveraineté la plus italienne qu'il y ait dans la Péninsule?

Pourquoi surtout, si, à l'heure qu'il est, et en face du déchaînement de toutes les passions ennemies, cette sentence d'incapacité rendue par vous contre le Saint-Siège est une sanglante insulte jetée, aux yeux du monde, à cette Majesté désarmée et opprimée?

Pourquoi, si cet outrage au souverain altère inévitablement chez les peuples le respect dû au Pontife? Pourquoi, enfin, si cette injure rejait inévitablement aussi sur tous les catholiques dignes de ce nom?

Vous dites: on lui ôtera seulement la Romagne et les Légations. Mais, permettez que je vous le demande: de quel droit? Et pourquoi pas le reste, s'il vous plaît? Dans vos rêves d'unité italienne pourquoi les villes que vous lui laissez auraient-elles un autre sort que Bologne et que Ferrare?

Sans craindre de vous mettre en contradiction avec vous-mêmes, vous parlez d'anciennes circonscriptions territoriales. Mais s'il faut en revenir aux délimitations anciennes, à quoi se réduisent les possessions de la maison de Savoie, et de tant d'autres?

Pourquoi ne vous contentez-vous pas de laisser au Pape Rome seulement, avec les jardins du Vatican? — Vous l'avez dit, nous le savons.

Mais pourquoi lui laisser Rome elle-même?

Pourquoi le Successeur de Celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, en trouverait-il une en Europe pour reposer la sienne?

Pourquoi Dioclétien et les catacombes ne seraient-ils pas le meilleur des régimes pour l'Église?

Mais puisqu'il est tant question de séparation et d'annexion, que dirait l'Europe, que dirions-nous, si le Tyrol d'une part, et la Franche-Comté de l'autre, comme plusieurs le voulaient en 1830, demandaient à devenir cantons suisses, et à être annexés à la Confédération helvétique? Et s'il plaisait quelque jour à la Lorraine et à l'Alsace de tourner leurs regards vers la Confédération germanique, qu'en penserait-on?

Ces questions, et bien d'autres, naissent d'elles-mêmes, et nul ne peut y échapper!

Oui, pourquoi, si vous êtes révolutionnaires et anti-catholiques, vous arrêtez-vous tremblants devant votre principe de spoliation? Et si vous êtes catholiques, pourquoi le posez-vous?

Où allez-vous? Où vous conduit ce principe détestable? Dites-nous-le donc du moins clairement: dites-nous ce qu'allait faire à Rome la France en 1849, et s'il nous faut en 1859 renier cette

gloire? Ces tentatives, qu'elle a comprimées alors, ne sont-elles pas aujourd'hui celles des révolutionnaires romagnols? Ne sont-ce pas toujours les mêmes hommes?

Quoi donc, qu'y a-t-il ici? et que faut-il que nous pensions?

Est-ce de votre part un calcul habile, et ne pouvant pas, ou n'osant pas aujourd'hui davantage, attendez-vous le reste du temps et de la violence des événements? Mais qui voulez-vous qu'en soit dupe?

Nous ne le sommes que trop peut-être de l'inaction des honnêtes gens, de la lenteur des uns, pendant la marche rapide des autres, de ceux qui veulent précipiter les événements, dans l'espoir qu'on sera bien forcé un jour de compter avec la logique des faits accomplis.

Faut-il que nous disions avec l'organe le plus accrédité de la presse anglaise que *dans l'affaire actuelle, la France est agressive et insidieuse*? Non, non, n'admettons pas, pour notre patrie, la part qu'on voudrait lui faire: de tels calculs vont mal à la générosité française, et pour ma part, je proteste, avec toute l'énergie de mon âme, contre les déloyales intentions qu'on ose nous prêter.

Mais, en finissant, j'ai à faire une protestation encore plus haute.

Fils dévoué de cette sainte Église romaine, mère et maîtresse de toutes les autres, je proteste contre l'impiété révolutionnaire qui méconnaît ses droits, et veut ravir son patrimoine.

Comme Évêque catholique, je proteste contre l'humiliation et l'abaissement qu'on voudrait faire subir au premier Évêque du monde, à celui qui représente l'Épiscopat dans sa plénitude.

Je proteste au nom du Catholicisme, dont on voudrait diminuer la splendeur, la dignité, l'indépendance, en attaquant le Pasteur universel, le Vicaire de Jésus-Christ.

Je proteste comme Français: qui n'est humilié, comme Français, de voir, malgré les conseils contraires et les protestations de l'Empereur, cette misérable suite de nos victoires, ce funeste prix du sang de nos soldats?

Je proteste au nom de la reconnaissance qui me montre, dans l'histoire, les Souverains Pontifes comme le lumineux symbole de la civilisation européenne, comme les bienfaiteurs de l'Italie, et au jour des plus grands périls, les sauveurs de sa liberté.

Je proteste au nom du bon sens et de l'honneur, qui s'indignent de la complicité d'une souveraineté italienne avec les insurrections et les révoltes, et de cette conjuration des basses et inintelligentes passions contre des principes reconnus et proclamés dans le monde chrétien par tous les vrais et grands politiques !

Je proteste au nom de la pudeur et du droit européen contre la violation des majestés, contre les passions brutales, qui ont si souvent inspiré les plus lâches attentats.

Et, s'il faut tout dire : je proteste au nom de la bonne foi, contre cette ambition mal contenue et mal déguisée, ces réponses évasives, cette politique déloyale, dont nous avons le spectacle !

Je proteste, au nom de la justice, contre la spoliation à main armée, au nom de la vérité contre le mensonge, au nom de l'ordre contre l'anarchie, au nom du respect contre le mépris de tous les droits !

Je proteste, dans ma conscience et devant Dieu, à la face de mon pays, à la face de l'Église et à la face du monde : que ma protestation trouve ou non de l'écho, je remplis un devoir.

Orléans, le 30 Septembre 1859.

✠ FÉLIX Évêque d'Orléans

Tels sont, Messieurs, mes sentiments et mes pensées, et vous comprenez sans peine pourquoi j'ai cru devoir vous les confier.

En ce moment, je n'ai plus à vous dire, dans la simplicité de nos entretiens ordinaires, qu'un mot, dont la délicatesse de vos

cœurs et la haute justesse de vos esprits vous feront également comprendre l'importance; et, la comprenant bien, vous éviterez un péril dans lequel je vois, à l'heure qu'il est, donner de très-bons esprits et même de nobles cœurs.

Dans le commerce du monde et des amitiés humaines, rien n'est plus facile, et par cela même plus commun, que de se faire le conseiller de ses amis malheureux. Leur malheur inspire un étrange courage, et comme un besoin singulier de venir tout à coup leur donner des conseils qui, au fond, ne sont que des reproches, souvent très-injustes et toujours sans dignité. Dans la prospérité, on n'avait jamais ou la force d'offrir un conseil utile: des flatteries le plus souvent, des bassesses au besoin, voilà ce que les enfants du siècle savent offrir à leurs amis dans la fortune; et puis, dans l'adversité, le délaissement ou l'injure. Les amis de Job nous en offrent un exemple mémorable.

Il se produit aujourd'hui quelque chose d'analogue. Je ne puis m'empêcher d'être vraiment surpris et attristé en entendant tout ce que d'honnêtes gens, et même de bons chrétiens, se permettent de dire, entre eux et tout haut, sur le Saint-Siège, depuis qu'il est malheureux. Je m'étonne en voyant combien il s'en rencontre qui se laissent aller à ce triste entraînement, et profitent de cette occasion pour exposer avec une confiante assurance leur pensée sur les améliorations possibles dans les États Pontificaux, dans l'administration civile, financière, politique, dans les bureaux des chancelleries romaines, etc., etc. Pour moi, quand j'aurais eu jamais l'inspiration d'une pensée et d'un conseil, sur quoi que ce soit, à confier à l'oreille de Celui qui me nomme son frère dans l'épiscopat de Jésus-Christ, et que je nomme mon Père dans la hiérarchie sacrée, j'éprouverais une répugnance instinctive et invincible à rien lui dire de pareil en un tel moment.

Messieurs, que ce soit là notre ligne de conduite à tous: soyons fidèles à cette grande loi du respect pour le malheur, à cette grande loi du respect pour la plus sainte et la plus haute autorité

qui soit sur la terre. Si nous ne savons, si nous ne pouvons pas combattre pour Elle, sachons nous taire et prier, et qu'il n'y ait, dans nos conversations, pas une parole que puisse désavouer le sentiment le plus délicat de la tendresse respectueuse et douloureuse que nous devons, à l'heure qu'il est, et plus que jamais, au Vicaire de Jésus-Christ.

Et vraiment, est-il donc si difficile de trouver dans son cœur la mesure de la conduite à tenir, dans ces graves circonstances, quand le bon sens l'a proverbialement tracée pour les plus vulgaires accidents de la vie? Je comprends que, devant un écolier qui se noie, les maîtres d'école de tout âge et de toute condition accourent, saisissent avec bonheur l'occasion de donner leur leçon, et de montrer la supériorité de leurs vues et de leur sagesse; mais quand c'est la demeure du Chef suprême de l'Église catholique que le torrent des révolutions humaines monaco d'entraîner, qu'ils choisissent ce moment, et viennent alors gravement indiquer les précautions qu'il aurait fallu prendre pour s'éclairer, pour éviter un faux pas, les réparations qu'il aurait fallu faire à la maison pour prévenir le danger, les règlements mêmes qu'il aurait fallu donner aux gens, etc., etc.; je le dirai hautement, Messieurs, je ne connais, pour moi, rien de moins noble, et, si cela n'était pas si sérieux, je dirais, rien de plus ridicule.

Sans doute, il y a, il doit y avoir toujours dans l'Église, plus que partout ailleurs, une sainte et courageuse liberté: la vérité doit toujours s'y dire, avec le respect nécessaire. Sans doute nous voyons Saint Bernard adresser au Successeur de Pierre son beau livre de la *Considération au Pape Eugène*: mais il serait sage de remarquer que Saint Bernard était dès lors Saint Bernard: Eugène avait été son disciple et se nommait encore son fils, et la Souveraineté pontificale, on sa personne, était alors au comble de la prospérité et de la gloire. Je ne sais si Saint Bernard eut besoin de courage pour adresser son livre à Eugène III; mais il est évident, du moins, que l'abbé de Clairvaux ne fit pas alors une lâcheté.

Et certes, s'il fallait remonter à la première et mystérieuse origine des choses chrétiennes, et au grand exemplaire des douleurs immortelles de l'Église, nous ne voyons pas qu'au jardin des Oliviers et au pied de la Croix, les disciples aient rien fait de pareil à ce que des hommes honnêtes, et qui ne sont pas sans gravité, se permettent si librement aujourd'hui. On le sait, parmi les disciples du Sauveur, les uns dormaient, les plus lâches fuyaient, le plus méchant trahissait, le plus vaillant tirait l'épée hors de propos ; mais je doute qu'ils eussent choisi ce moment pour faire à Jésus-Christ des observations, comme ils l'avaient osé quelquefois durant sa vie, sur la conduite qu'il aurait dû tenir : pour lui représenter les inconvénients qu'avaient eu peut-être son retour en Judée, son entrée triomphante à Jérusalem, la charité extrême qui lui avait fait conserver des avarès et des traîtres dans sa compagnie ; non, ils se taisaient dans leur tristesse : et tandis que, du moins, les amis fidèles mais trop timides de Notre-Seigneur le suivaient de loin, *noti a longe*, il est consolant de voir que les disciples plus fermes, et Saint Jean le premier, demeuraient avec Marie, immobiles, au pied de la croix ; non pas abattus, mais debout, et sans cris inutiles, prêts à donner mille vies comme une goutte d'eau pour cette vie si chère et si menacée, et attendant du reste avec confiance, dans leur extrême douleur, le troisième jour, qui ne manque jamais aux impérissables destinées de la Croix et des Crucifiés.

Orléans, le 4 Octobre 1839.

✠ FÉLIX *Evêque d'Orléans*

IL VESCOVO DI VARSAGLIA

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Conformément à l'Encyclique de Votre Sainteté, j'ordonne des prières publiques dans mon Diocèse. Permettez-moi en même temps de déposer à vos pieds mes profonds hommages, ceux de mon Clergé et des Fidèles confiés à mes soins.

Oui, Très-saint Père, les cuisantes douleurs qui pèsent sur Vous, sont mes douleurs; nous les partageons, nous les sentons vivement, et nous voudrions pouvoir les adoucir au prix même de la vie. Dans ces jours si violemment agités, dans ces jours où l'enfer se soulève dans toute sa rage contre Jésus-Christ et son Église, nous devons, nous, de plus en plus nous serrer, nous grouper autour du Saint-Siège. Vous êtes le Père de famille, le Père le plus tendre, le plus aimant, le plus éprouvé. Si quelques-uns de vos enfants aveugles et ingrats vous déchirent le cœur et vous abreuvent d'amertume, les autres en très-grand nombre sauront vous consoler, vous dédommager par leur zèle, par leurs œuvres et leur dévouement sans bornes.

Le fils aîné de l'Église, notre cher Empereur, qui déjà vous a donné tant de marques de respect et d'attachement, ne se

démentira jamais. Sa main protectrice et puissante comprimera l'anarchie et saura toujours mettre un frein à la fureur de vos ennemis, qui sont ceux de l'humanité.

Très-saint Père, bénissez moi, bénissez mon Clergé, et tout mon vaste Diocèse.

Versailles, 24 Juillet 1859.

Voire Fils le plus dévoué et le plus soumis

✠ PIERRE *Evêque de Versailles*

LETTERA PASTORALE

E MANDAMENTO DEL VESCOVO DI VARSAGLIA

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Notre siècle, si passionné pour la gloire et si fécond en événements remarquables, peut se flatter d'avoir deux hommes, Pie IX et Napoléon III, qui prendront place un jour à côté des grandes figures de nos temps modernes.

Le seize Juin mil-huit-cent-quarante-six, le Cardinal Mastai Ferretti, jeune encore, devenait un des Successeurs de Saint Pierre, sous le nom de Pie IX. Or, depuis, n'a-t-il pas vu et fait bien des choses? Voguant sur une mer courroucée et toujours terrible, ne s'est-il pas multiplié, ne s'est-il pas dévoué pour répondre aux immenses devoirs de sa charge et pour éviter les écueils sans nombre semés autour de lui? Dites ce qui n'a pas été l'objet de son attention, de sa vigilance, de sa charité et de son zèle dans le gouvernement de l'Église. Oui, nous pouvons l'affirmer dès à présent, les historiens qui raconteront sa vie et ses actes, auront à écrire des pages bien belles, bien émouvantes; et ces pages, la postérité ne les lira pas sans admirer le grand Pontife et sans bénir sa mémoire.

On l'a dit cent fois et on ne saurait trop le répéter à une époque où les notions les plus essentielles s'oblitérent si facilement dans les esprits ; la Papauté, institution divine, est l'expression vivante et nécessaire du Christianisme, comme le Christianisme est lui-même la manifestation, la réalisation de la Religion révélée et catholique. La Papauté a fait ses preuves. Elle a combattu, d'une manière victorieuse, l'ignorance, la barbarie, la corruption, la servitude, et à la place de ces horribles choses, elle a mis la lumière, la civilisation, la vertu, la liberté. En butte à toutes sortes d'ennemis et à toutes sortes d'attaques, elle a triomphé par la patience, par la modération, par la charité. Elle n'a rien perdu de sa force. Elle continue son œuvre au milieu des orages. Elle tend les bras à tous ceux qui aiment et qui cherchent sincèrement la vérité. Voilà en deux mots son histoire.

Comme souverain temporel, le Pape a pour lui et pour sa cause les titres les plus imposants, tous les titres que donnent le temps, la justice et les lois fondamentales de la société. Ceux qui l'attaquent et qui le calomnient sous ce rapport, sont d'une étrange mauvaise foi ou d'une profonde ignorance. Le Pape n'a-t-il pas un cœur de Père ? Se peut-il qu'il ne soit pas désireux d'augmenter le bien-être de son peuple par tous les moyens possibles et raisonnables ? D'un autre côté, ce coin de terre que possède le Chef suprême de l'Église, n'est pas seulement la garantie de l'indépendance dont il a besoin pour l'exercice de sa mission spirituelle dans le monde, il est encore la clef de voûte du système monarchique européen. Si vous y portez une main sacrilège, vous ébranlez nécessairement tout l'édifice. Les hommes d'État que la prévention, l'hérésie ou le schisme n'aveuglent pas, devraient y réfléchir sérieusement.

Le 10 Décembre 1848, six millions de suffrages appelaient Louis-Napoléon à la Présidence de la République. Le 20 Novembre 1852 huit millions de suffrages rétablissaient l'Empire.

Devant une manifestation si irrésistible et si extraordinaire, la France et l'Europe n'eurent qu'à s'incliner. Tous ceux qui croient

à une puissance supérieure, et qui n'abandonnent pas ce monde et les affaires de ce monde aux chances de la fatalité et du hasard, jugèrent que Napoléon III était l'homme de la Providence et qu'on devait l'accueillir comme tel.

Il faut le reconnaître : tout ce qu'il y avait de vrai et de profond dans l'instinct des masses a été mis en évidence par des faits nombreux qu'il est impossible de révoquer en doute. Dans son génie plein de bon sens, Napoléon a compris son siècle et ses devoirs. Il est bien l'homme que la Providence dirige et protège : c'est, désormais, une vérité écrite, en caractères ineffaçables, dans chacun des glorieux événements dont le bruit excite l'admiration et provoque les applaudissements dans nos villes et dans nos campagnes.

Mais, ce que nous aimons à constater et ce qui nous touche jusqu'au fond de l'âme, c'est la modération de l'Empereur après les victoires les plus éclatantes et les plus propres à donner de l'enivrement à un guerrier. Les hommes initiés aux secrets de la politique pourront voir de l'habileté et du calcul dans cette modération ; nous, nous y voyons de la part du Souverain l'amour de ses sujets, l'horreur du sang et la volonté de revenir promptement aux jouissances et aux travaux de la paix. Ce que nous aimons à signaler encore, c'est la conduite de nos braves. Dignes représentants de l'idée catholique, partout, à la vaillance qui affronte le péril, ils savent allier le courage de la foi. Sur le champ de bataille, ce sont des héros, dans les églises, ce sont des chrétiens humblés et exemplaires. Familles, qui pleurez la perte de quelques-uns de vos membres, consolez-vous, essayez vos larmes ; ceux de vos enfants que la mort a moissonnés, sont des holocaustes dont la pure flamme, s'élevant jusqu'au ciel, retombera sur vous en bénédictions.

À ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les Chanoines et Chapitre de notre Église cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, pendant trois jours, à l'heure la plus convenable pour chaque localité, des prières publiques seront faites : 1°. pour répondre aux intentions du Souverain Pontife en ce qui concerne l'Italie et les États Romains ; 2°. en actions de grâces à Dieu pour l'heureuse conclusion de la paix ; 3°. pour l'Empereur et pour la famille Impériale.

ARTICLE II.

Chaque jour, pendant ce temps, le Saint-Sacrement exposé, on chantera les Litanies de la Sainte-Vierge, le *Salve Regina* avec l'oraison, le *Domine Salvum*, le *Tantum ergo*, puis les oraisons du Saint-Sacrement, *pro Papa*, *pro Imperatore* et *pro gratiis Deo agendis*. Après la bénédiction, on terminera l'exercice par le *Laudate*.

Nous engageons les personnes pieuses à faire, pendant ce *triduum*, une communion aux intentions exprimées plus haut.

ARTICLE III.

Le 15 Août, fête de l'Empereur, un *Te Deum* sera chanté dans toutes les églises de notre Diocèse. Les autorités civiles et militaires seront convoquées à cette cérémonie.

ARTICLE IV.

Le mardi 16 Août, un service solennel *pro Defunctis* sera célébré dans notre Cathédrale pour le repos de l'âme de ceux qui ont succombé dans la campagne d'Italie.

Le même jour, dans toutes les églises paroissiales du Diocèse, la représentation étant placée selon l'usage pour les Offices des

Morts, une Absoute solennelle sera faite pour la même fin. Nous exhortons tous les Fidèles à prendre part à ces prières.

ARTICLE V.

Et sera la présente Lettre, avec le Mandement qui la suit, lue dans toutes les églises et chapelles du Diocèse, le dimanche 14 Août, veille de l'Assomption.

Donné à Versailles, sous notre seing, notre sceau, et le contre-seing du Secrétaire général de notre Évêché, le 3 Août 1859.

✠ PIERRE *Evêque de Versailles*

Par mandement de Monseigneur

GUET Chan., Secrétaire général de l'Évêché

LETTERA

DEL VESCOVO DI VARSAGLIA

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET BIEN-CHERS COOPÉRATEURS,

Déjà notre Lettre du 3 Août vous a fait connaître les humiliations et les immenses douleurs qu'endure Notre Saint Père, depuis que l'insurrection a bouleversé une partie de ses États. Or, ces humiliations et ces douleurs si cruelles, que Pie IX supporte avec tant de dignité et que l'Épiscopat tout entier veut adoucir par d'énergiques manifestations, deviennent chaque jour, hélas ! plus profondes et plus déchirantes. Écoutez les paroles qu'il a prononcées dans le Consistoire, le 26 Septembre 1859 :

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

Cette Allocution sans doute est calme et modérée ; mais elle est nette et claire. Elle ne laisse aucun prétexte, aucun subterfuge aux ennemis du Saint-Siège. Elle ne laisse non plus aucun espoir à cette politique étroite et aveugle qui croit que dans les circonstances actuelles l'Église peut se passer et doit se passer du pouvoir temporel. La question est maintenant posée aux yeux du monde. D'un côté, le Pape défend ses droits de Souverain, c'est-à-dire

les droits les plus sacrés, les plus inviolables, et il affirme qu'il les défendra jusqu'à son dernier soupir. Deux cent millions de catholiques se rangent autour de lui et lui crient, de tous les coins de la terre, qu'il a raison, que tel est son devoir. D'un autre côté, des hommes venant on ne sait d'où, des hommes imbus des doctrines les plus subversives, des hommes cachant sous l'apparence du respect la haine de Dieu et de la Religion, se rencontrent un jour dans une grande ville; ils y accomplissent des actes qui ont pour objet la ruine de la souveraineté attachée au Pontificat, ils essaient d'y former un gouvernement, et dès le lendemain ils se figurent qu'ils ont des droits acquis et que les souverains d'Europe seront obligés de traiter avec eux. Cela est-il croyable? Trouve-t-on dans l'histoire quelque chose d'aussi brutal et d'aussi inouï? Si de tels hommes devaient triompher, ne serait-ce pas une preuve effrayante que l'anarchie, naguère comprimée par une main vigoureuse, va se déchaîner de nouveau et rouvrir pour nous la source de toutes les calamités et de tous les malheurs?

Vous le savez, Messieurs et chers Coopérateurs, nos armes sont dans la prière. Hâtons-nous donc de prier de plus en plus, et faisons prier les Fidèles afin que Dieu ait pitié de nous, afin qu'il abrège le temps des épreuves et qu'il tarisse les larmes d'un Père dont les souffrances sont nos propres souffrances.

Versailles, le 11 Octobre 1859.

✠ PIERRE *Évêque de Versailles*

PROVINCIA ECCLES. DI REIMS

MANDAMENTO DELL'ARCIVESCOVO DI REIMS

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

THOMAS-MARIE-JOSEPH GOUSSET,

CARDINAL-PRÊTRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE, DU TITRE DE SAINT-CALLIXTE,
PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ARCHEVÊQUE DE REIMS, ETC. ETC.,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Depuis quelques mois, Nos Très-chers Frères, une partie notable des provinces qui forment le patrimoine de Saint Pierre, ou les États de l'Église, est à la merci de l'insurrection et des ennemis du Saint-Siège. Les passions révolutionnaires s'en sont emparées au cri accoutumé de liberté et d'indépendance; elles l'ont mise en révolte ouverte contre l'autorité légitime du Souverain Pontife, et elles s'efforcent de la faire passer sous une domination étrangère. Ces attentats contre les droits et la dignité du Siège Apostolique, ces premiers succès d'un complot qui marche à son but, et qui prélude ainsi à une spoliation complète, remplissent d'amertume le Vicaire de Jésus-Christ, le Pasteur des Pasteurs, le Père de tous les Chrétiens. Dévoué sans réserve au bonheur de

ses peuples, Pie IX a la douleur de voir ses dispositions obstinément méconnues, son gouvernement calomnié, ses sujets fidèles condamnés au silence et exposés à la persécution. Dépositaire et gardien de la tiare pontificale, il doit la transmettre à ses Successeurs telle qu'il l'a reçue des siècles passés; et on veut la dépouiller entre ses mains de ses titres et de ses prérogatives; on lui ravit sous ses yeux son apanage inaliénable et sacré; on lui enlève les ressources indispensables au maintien de ses institutions les plus précieuses, de ses relations officielles avec les puissances catholiques, de la liberté de son ministère, et par conséquent, de l'autorité morale dont Dieu lui-même l'a investie. Les actes criminels qui s'accomplissent lui font aisément prévoir ceux qui se préparent et qui tendent à consommer cette grande iniquité. Les desseins de la révolution ne sont plus un mystère pour personne; ses chefs les plus accrédités, ses adeptes les plus sincères ne craignent plus de les publier au grand jour. Elle s'est mise au service de l'hérésie et de l'impiété, de l'orgueil et de l'ambition, non seulement pour humilier et affaiblir la Papauté, mais encore, s'il se pouvait, pour l'anéantir. Ce qu'elle fait aujourd'hui dans quelques provinces, elle se propose de le faire aussi à Rome, dans un avenir plus ou moins rapproché; c'est Rome, surtout, c'est la capitale du monde chrétien qu'elle convoite et qu'elle veut envahir. L'atteinte profonde qu'elle porte maintenant à l'ordre, à la justice, à la conscience publique, n'est déjà plus un essai lointain de ses forces et de ses moyens d'action; c'est une large brèche destinée à lui ouvrir l'entrée de la ville éternelle. Bientôt, peut-être, rien ne s'opposera plus à ce qu'elle y pénètre et s'y établisse à la faveur de la contagion de l'exemple et de l'impunité. Quel sujet d'affliction, Nos Très-chers Frères, pour le chef et pour les membres de la grande famille catholique! Quel cœur ne serait point ému en présence de ces faits lamentables et de ces tentatives audacieuses? Au point de vue social, une semblable agression contre un gouvernement tout paternel, sous les prétextes les plus hypocrites,

un démembrement territorial effectué violemment, au mépris des titres les plus anciens et les plus respectables, sont un grave désordre et une violation criante du droit public, un principe subversif, un précédent plein de dangers. Au point de vue religieux, cette usurpation partielle ou totale des États du Saint-Siège est une rapine sacrilège, qui a pour but de changer et de bouleverser la condition providentielle de l'Église. Privée de son domaine temporel, l'Église, il est vrai, ne cesserait pas d'exister; elle a vécu et grandi pendant trois siècles dans les catacômbes et sous le glaive des tyrans; son divin Fondateur lui a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des temps et lui a prédit que les portes de l'Enfer ne prévaudraient jamais contre elle; mais depuis qu'elle a sauvé la société européenne, instruit et civilisé les peuples modernes, Elle a droit d'avoir sa place au milieu d'eux et d'en attendre autre chose que la spoliation et l'opprobre; elle a besoin d'un centre permanent, siège de son pouvoir spirituel, qui corresponde avec toutes les parties du monde, dans l'intérêt de la discipline, de l'unité, et du bon gouvernement des âmes; il est nécessaire que son Chef soit entouré d'un conseil éminent, servi par une administration proportionnée au nombre et à la diversité des affaires; il faut, enfin et par dessus tout, que ce chef soit libre et indépendant, que sa voix n'obéisse qu'à l'inspiration de la vérité, au zèle du bien, au devoir de sa charge pastorale, et qu'elle ne soit point soupçonnée de céder à d'autres influences. Mais si la majesté de la Religion, outragée dans la personne du Souverain Pontife, était réduite à se retirer dans l'exil ou à déposer sa couronne aux pieds de ses sujets révoltés, où retrouverait-elle toutes ces conditions du gouvernement spirituel? De qui recevrait-elle l'assistance et la sécurité? À quel prix lui seraient-elles garanties et conservées? Sous la tutelle d'un État quelconque, qui n'aurait jamais été le sien ou qui aurait cessé de l'être, garderait-elle, du moins, la liberté de son ministère et son autorité sur les consciences? Hélas! Nos Très-chers Frères, dans ce siècle où les lois civiles sont fréquemment

en désaccord avec les lois divines et canoniques, elle serait infailliblement soumise à des mesures répressives. Si, au contraire, la bonne harmonie régnait entre elle et le pouvoir séculier, elle devrait être sans cesse en garde contre ses suggestions; elle aurait à craindre qu'il ne fit de son concours un levier politique, soit à l'intérieur, auprès de ses sujets, soit à l'extérieur, auprès des autres nations. Incapable de condescendre à un tel abus, elle ne pourrait, néanmoins, éviter d'en être accusée. La seule appréhension d'une semblable entente ferait supposer qu'elle existe; la puissance spirituelle ne pourrait parler ou agir sans être taxée de complaisance ou de partialité; ses enseignements et ses décisions passeraient pour des manifestes de circonstance, au profit d'un parti puissant ou d'un intérêt local. Faut-il, dès lors, s'étonner de ce que le génie chrétien des Constantin, des Pepin, des Charlemagne, a voulu doter l'Église Romaine d'un domaine temporel? Il a eu en vue de la préserver de cette tutelle dangereuse et de ces liens de la servitude; de donner aux Successeurs de Saint Pierre une existence indépendante; de leur assurer le respect des Souverains eux-mêmes et la confiance de l'Église universelle. Cette œuvre de prévoyance et de pieuse générosité a reçu la consécration du temps; Dieu l'a conservée dans la succession des siècles, malgré les convoitises de l'ambition et la vicissitude des événements. La France l'a protégée dans les circonstances les plus critiques; et, de nos jours encore, il y a dix ans, elle l'a restaurée par la volonté énergique et l'épée victorieuse de Napoléon III. Dans les conciles où ils se sont réunis, grâce à la haute sagesse de ce Prince ¹, les Evêques français ont exprimé les mêmes sentiments qui animaient l'ancien Episcopat. S'appuyant sur les considérations que nous venons d'indiquer, ils ont condamné les ennemis de la puissance civile du Saint-Siège et formulé des vœux

¹ Conciles de Reims, de l'année 1859; de Tours, 1849; d'Albi, 1850; de Bourges, 1850; de Bordeaux, 1850; de Lyon, 1850; de Rouen, 1850; de Toulouse, 1850; d'Auch, 1851.

pour qu'elle fût perpétuée dans toute son intégrité. Aujourd'hui, ils adressent aux fidèles des instructions solides et de touchantes invitations à la prière en faveur de ces droits sacrés si injustement violés. Déjà, à diverses reprises, Notre Saint-Père le Pape a élevé solennellement la voix, tant dans le même objet que pour protester officiellement contre la révolte et l'usurpation. Nous croyons devoir vous communiquer l'Allocution prononcée par Sa Sainteté, le 26 Septembre dernier, dans le Consistoire secret des Cardinaux. Vous écouterez avec un respect religieux ces paroles empreintes d'une noble tristesse et d'une fermeté apostolique. Enfin, Nos Très-chers Frères, bien que nous ayons invité les membres de notre Clergé, réuni pour les exercices de la retraite, à s'unir de cœur et à prier de concert pour les besoins présents de l'Église et du Souverain Pontife; bien que nous ayons prié nous-mêmes avec vous, tous les jours, dans les nombreuses églises que nous venons de visiter, nous avons résolu de vous exhorter encore à redoubler d'instances auprès de Dieu. Priez-le, Nos Très-chers Frères, priez-le avec humilité, mais aussi avec confiance: il ne permettra pas que la Sainte Église Romaine, autour de laquelle se rallient tous ses enfants, soit avilie et condamnée à l'impuissance. Non, cette colonne de la vérité ne tombera point sous les coups de ses ennemis; elle ne sera point abattue par les orages; celui dont elle est assaillie en ce moment ne sera que passager; elle lui survivra, comme elle a survécu à tous les autres; le Ciel et la Terre passeront, mais les paroles du Sauveur pour faire passeront point. Tous les instruments lui seront bons pour faire triompher son œuvre divine. Il dispose des esprits et des cœurs; espérons qu'il inclinera favorablement les conseils des puissances de l'Europe; mais, surtout, désirons vivement qu'il daigne encore se servir de notre glorieuse patrie pour l'accomplissement de ses dessein adorables.

À ces causes, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

ARTICLE I.

À tous les saluts du Saint-Sacrement, l'on chantera jusqu'à nouvel ordre, immédiatement avant l'hymne *Tantum ergo*, etc., le Psaume 122: *Ad te levavi oculos meos*, etc.; et l'oraison *pro Ecclesia* après celle du Saint-Sacrement.

ARTICLE II.

Les Prêtres réciteront, chaque jour, à la Messe, l'oraison *pro Papa*.

ARTICLE III.

Nous invitons les personnes pieuses à réciter chaque jour, à l'intention du Souverain Pontife, une dizaine du chapelet, et à offrir une ou plusieurs communions. Les congrégations et associations de piété réciteront, à chacune de leurs assemblées, un *Pater* et un *Ave*; et nos chères filles les Religieuses feront, chaque semaine, une communion extraordinaire, à la même intention.

ARTICLE IV.

Sera notre présent Mandement lu et publié dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, à la Messe paroissiale, le premier dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Reims, en notre palais archiépiscopal, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de notre Secrétaire, le 13 Novembre 1859.

✠ TH. Cardinal GOUSSET Archevêque de Reims

Par Mandement de Son Éminence
P. HANNESSE Chanc., Secrétaire

LETTERA PASTORALE

E MANDAMENTO DEL VESCOVO D'AMIENS

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JACQUES-ANTOINE-CLAUDE-MARIE BOUDINET,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE D'AMIENS,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Nos Très-chers Frères, la France triomphante n'a pas été ingrate : à chaque victoire Dieu nous a vus accourir au pied de ses autels ; et, il y a peu de jours encore, confondant dans un même sentiment la fête de l'Empereur et la fête de cette Paix glorieuse que nous devons à sa sagesse, comme nos triomphes à ses armes, nous chantions le cantique d'actions de grâces.

Reconnaissante envers Dieu, la patrie a été reconnaissante envers les hommes : toute la France a fêté ses braves ; et les fleurs et les couronnes, expression gracieuse des sentiments dont nous étions pénétrés, ne rendaient que faiblement l'émotion et la reconnaissance qui agitaient tous les cœurs.

Mais notre dette est-elle complètement acquittée ? Ne devons-nous rien encore à cette incomparable armée ?.... Qui de nous

n'a senti ses yeux humides de larmes en voyant défiler ces glorieux enfants de la France? Mais qui n'a été ému surtout en pensant à ceux, qui, ayant partagé les fatigues et succombé aux périls, n'étaient pas là pour partager la gloire?

Tandis que leurs frères d'armes revoient le pays, si fiers et si heureux; tandis que leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs s'appêtent à les presser sur leurs cœurs, eux, ces martyrs du devoir sont restés ensevelis au champ d'honneur. C'est la terre étrangère qui les recouvre..... Pas une pierre!..... pas une croix!..... cette croix si aimée, si pieusement visitée au village, et qui indique que là gît le corps d'un être regretté! — Sacrifice complet..... immolation entière..... et qui fait du soldat mourant pour la patrie, le modèle le plus accompli de l'héroïsme et de l'abnégation!

Mais ce n'est pas l'admiration qu'il s'agit d'exciter en vous, Nos Très-chers Frères; un sentiment plus chrétien nous inspire.

Vous savez ce que la Foi nous enseigne: et, c'est peut-être le dogme le plus rationnel de notre croyance que cette expiation qui attend, à l'entrée de l'éternité, les âmes qui meurent dans la grâce de Dieu, mais qui doivent encore quelque chose à sa justice.

Nous priérons donc, Nos Très-chers Frères, pour les âmes généreuses de ces enfants de la France morts en combattant sous ses drapeaux. — Vous prierez surtout, vous leurs frères d'armes, et qui les avez vus tomber à vos côtés. S'ils sont tombés en braves, ils sont morts en chrétiens; car ce n'est pas seulement le spectacle du plus invincible courage que les soldats français ont donné à l'Italie, ils l'ont édifiée encore par leur foi. Combien de ces mâles poitrines ont laissé voir à ceux qui leur rendaient les derniers devoirs, la médaille de la Vierge Immaculée! Combien de leurs frères — et ils le proclament — ont dû à une céleste intervention de n'avoir pas partagé leur sort!

Impuissant, tout puissant qu'il est, à récompenser les braves morts au service de la patrie, l'Empereur ne les a pas oubliés: il

a voulu qu'après les solennelles actions de grâces, la métropole de Paris fut tendue de noir, et que les suffrages de l'Église vinssent soulager ces âmes si chères; et la fondation de la chapelle de Marseille attestera à perpétuité sa pieuse sollicitude pour ces morts glorieux.

Nous nous associerons à ces pieuses pensées, Nos Très-chers Frères, et nous aussi, nous implorerons la miséricorde de Dieu en faveur de ces enfants deux fois chers à l'Église.

Mais en priant pour les morts, pourrions-nous oublier les vivants? Que de familles désolées!..... Que de larmes ont coulé!..... que de larmes couleront encore!..... Oh! que Dieu en adoucisse l'amertume! qu'il fasse entrevoir le ciel, ce lieu de l'éternelle réunion, et qu'il inspire à tous cette douce espérance, qu'un jour on se retrouvera pour n'être jamais plus séparés!

Mais, Nos Très-chers Frères, tous nos soldats n'ont pas revu la patrie. Français sans doute — et Dieu sait de quel cœur! — mais catholiques aussi, nos pensées se reportent souvent vers l'Italie..... Là que d'amertumes encore dans l'âme de Celui qui est notre père!..... Mais la parole du Ministre de l'Empereur a retenti dans toutes les chaires de nos églises: « *Le Prince qui a donné à la Religion tant de témoignages de déférence et d'attachement..... veut que le Chef suprême de l'Église soit respecté dans tous ses droits de Souverain temporel.* » Et cette parole solennelle qui a calmé tant d'angoisses, ne peut pas ne pas avoir son effet. *La démagogie dont les doctrines ne sauraient prévaloir en Italie*, ne donnera pas un démenti à cette volonté Souveraine. Notre drapeau est encore là.

Non, tant de sang, et un sang si pur, n'a pas coulé pour cimenter l'alliance des ennemis de l'Église, qui sont toujours ceux de la France. Si de leur tombe ils pouvaient se faire entendre, ces nobles enfants de la France catholique, ils s'écrieraient: Non, ce n'est pas pour cette cause que nous sommes morts!

À ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les Doyen, Chanoines et Chapitre de notre insigne basilique, nous avons ordonné et ordonnons :

1. Un service solennel sera célébré à la Cathédrale lundi, 5 Septembre, à onze heures, pour les âmes des officiers et des soldats morts pendant la guerre. Nous invitons le Clergé et les Fidèles de toutes les paroisses de la ville à y assister.

2. Dans les autres paroisses du Diocèse, il sera dit, ou chanté au prône, ou après la Messe du dimanche le plus prochain, le Psaume *De profundis* ou le *¶. Libera* avec les *xx.* et l'oraison de l'Absoute.

3. Pendant un mois, à tous les saluts, on chantera, aux intentions du Souverain Pontife, l'antienne *Sub tuum* avec le *¶.* et l'oraison pour le Pape.

4. Nous exhortons nos chères Filles des Communautés religieuses à offrir une communion aux mêmes intentions.

5. MM. les Curés et Aumôniers liront au prône notre présente Lettre.

Donné à Amiens en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes, et le contre-seing du Secrétaire-général de notre Evêché, le troisième jour du mois de Septembre de l'an de Notre Seigneur mil-huit-cent-cinquante-neuf, en la fête de Saint Leu.

✠ JACQUES-ANTOINE Evêque d'Amiens

Par mandement de Monseigneur

A. LEPEVRE Chan. hon., Secrétaire général

IL VESCOVO DI BEAUVAIS

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Si je viens un peu tard exprimer à Votre Sainteté la part si vive que je prends à ses douleurs, ce n'est certes parceque j'y sois insensible. Dévoué, du fond de mon âme, à Votre Personne sacrée et au Saint-Siège Apostolique, je me suis associé, dès le principe, aux afflications de Votre cœur paternel, et j'ai offert à Dieu les plus ardentes prières pour Votre Sainteté. Mais j'espérais que cette tempête, soulevée contre Dieu et contre son Christ, ne serait pas de longue durée; j'espérais que les puissances temporelles, comprenant les calamités auxquelles elles s'exposent en laissant le domaine sacré de Saint Pierre, le trône le plus auguste de l'univers, et l'autorité la plus sacrée de toutes en butte aux traits et aux envahissements des méchants, prendraient en main la cause du Vicaire de Jésus-Christ. Ces prévisions, hélas! ne se sont pas réalisées jusqu'à ce jour. Mais si les hommes font défaut, Dieu, en qui repose toute la confiance de Votre Sainteté n'abandonnera pas son Église et Celui qui le représente si bien ici-bas. Il est impossible que le Pontife auguste en qui brillent tant de vertus, qui déjà a souffert l'exil et les plus extrêmes douleurs avec un si admirable courage, le Pontife dont le règne a été marqué par tant d'actes éclatants, et dont la bouche vénérable a proclamé le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, ne soit pas secouru du Ciel.

Nous ne cesserons, Très-saint Père, d'adresser à Dieu les plus ferventes prières, jusqu'à ce que nous ayons obtenu cette grâce. En publiant l'Encyclique du 18 Juin dernier, j'ai prescrit, dans tout mon Diocèse, des prières publiques aux intentions de Votre Sainteté. Depuis lors, soit dans les Retraites ecclésiastiques, soit dans mes visites aux pieuses communautés de mon Diocèse, soit dans mes instructions au peuple chrétien, en un mot dans toutes les occasions, j'ai renouvelé et je renouvelle la recommandation de prier avec ferveur pour le Chef et le Père de l'immense famille catholique; et je trouve partout des cœurs animés d'une piété filiale envers Votre Sainteté. Les Prêtres et les Fidèles, Très-saint Père, sentent que votre cause est celle de l'Église et de la société, la cause de la Vérité, de la Vertu, du pouvoir, la cause de Dieu et de tous les Chrétiens. Lorsqu'un membre souffre, dit l'Apôtre Saint Paul, tous les membres sont dans la douleur; qu'est-ce donc, quand c'est la tête et le cœur du Corps mystique de Jésus-Christ sur lesquels passent les torrents de la tribulation?

Si dans les peines si cruelles qui assaillent Votre Sainteté, la respectueuse et filiale sympathie des pasteurs peut apporter à son âme quelque adoucissement, permettez, Très-saint Père, que je dépose à vos pieds sacrés, avec les protestations de soumission et de pieux dévouement de tout mon Clergé, dont je suis l'interprète, l'expression de la douleur profonde du dernier et du plus humble des Évêques, et que j'y joigne les vœux ardents que peut former le cœur d'un Fils pour le plus aimé et le plus vénéré des Pères.

Je suis avec la vénération la plus profonde et la plus filiale,

Très-saint Père,

Beauvais, le 8 Octobre 1859.

de Votre Sainteté,

Le très-humble, très-obéissant et très-dévoué Fils en Jésus-Christ
✠ JOSEPH-ARMAND *Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis*

LETTERA

DEL VESCOVO DI BEAUVAIS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Nous réclamions vos prières, il y a quelques jours, pour Sa Majesté l'Empereur et pour la famille Impériale; aujourd'hui nous venons faire un nouvel appel à votre piété et vous exhorter à prier avec plus de ferveur que jamais, afin que Dieu daigne consoler le Chef, le Père de l'immense famille chrétienne et ramener dans ses bras des sujets égarés. Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont empêché de porter plus tôt à votre connaissance la belle et touchante Encyclique que le Saint-Père a adressée à tous les Evêques du monde catholique. Vous ne pourrez la lire sans émotion, Chers Coopérateurs, et vous admirerez avec nous la foi, la piété, le calme plein de dignité au milieu des épreuves, et la fermeté apostolique dont les paroles du Saint-Père sont empreintes. Sans doute nous avons le légitime espoir que la sérénité succèdera à l'orage; que, rendues à elles mêmes, les populations soulevées par les excitations du dehors, se rangeront avec bonheur sous le sceptre paternel du plus débonnaire et du plus pacifique de tous les Monarques. Nous savons aussi quelles sont à cet égard les pensées du Prince auguste qui nous gouverne. Fils aîné de

l'Église, libérateur du Saint-Père dans des jours bien autrement orageux, il ne voudra pas laisser son œuvre incomplète. Néanmoins, il faut nous adresser à Celui qui tient en ses mains les cœurs des peuples, comme les cœurs des rois, à Celui qui apaise les tempêtes des révolutions, comme les flots de la mer, et le supplier de signaler de nouveau sa bonté et sa puissance en faveur de son Église et de son Vicaire ici-bas.

En conséquence: 1. tous les Prêtres de notre Diocèse réciteront pendant neuf jours, à la sainte Messe, les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

2. Nous exhortons les Religieuses et les personnes pieuses à faire une ou plusieurs communions à l'intention de Notre Saint Père le Pape.

3. Après la grand' Messe, pendant trois dimanches consécutifs, on chantera l'antienne et l'oraison *pro Papa* (Process. pag. 62.*)

Vous pourrez donner lecture, au prône, de cette Circulaire ainsi que de la Lettre encyclique du Souverain Pontife.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de nos sentiments affectueux et paternels.

Beauvais, le 25 Août 1859.

✠ JOSEPH-ARMAND *Évêque de Beauvais,
Noyon et Senlis*

(Segue l'Enciclica del Santo Padre.)

IL VESCOVO DI CHALONS SUR MARNE

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Inter tot et tantas procellas quibus undique iactatur Ecclesia, omnes quotquot in terris existunt qui christiani nominantur et sunt ad caelum oculos erigunt, et, summo pressi dolore cordis intrinsecus, unanimi voce conclamant: Domine, salva nos, perimus.

Illi praesertim qui, episcopali dignitate insigniti, in partem veniunt Vestrae sollicitudinis, et quibus prae caeteris maxime cordi est Sanctam Sedem semper et sub omni respectu sartam tectam, et ab omni qualibet imminutione illaesam manere, non sine magna trepidatione, simul et supremo horrore vident quorundam perversorum hominum machinationes, qui pessimis excaecati cupiditatibus, et diabolico instinctu perducti, bonum malum dicere audent et malum bonum, et eo usque insaniae devenerunt ut adversus Dominum et adversus Christum eius in unum convenire non reformidaverint.

Et ego, Sanctissime Pater, minimus in coetu Episcoporum, et ad hunc apicem, quamvis indignus, vestra gratia evectus, tot et tam insignium universi orbis antistitum vocibus vocem meam adiungere praesumo, et una cum eis nefarios impiorum ausus detestari,

quibus ineluctabilem Sanctae Romanae Ecclesiae auctoritatem, venerandumque eius Ducem suis iuribus ac praerogativis a tot abhinc saeculis obfirmatis immaniter expoliare conantur.

Docet nos Apostolus hoc bonum esse et acceptum coram Salvatore nostro Deo fieri obsecrationes, orationes, postulationes pro omnibus qui in sublimitate sunt constituti. Quotidie ergo Deum precamur, et eum enixius deprecabimur ut Ecclesiam suam sanctam regat et ab omni malo defendat; ut dignum suum in terris Vicarium diu nobis servet, incolumemque et illaesum tam in temporalibus quam in spiritualibus semper custodiat; ut eius inimicos divino suo splendore illuminet et sua gratia ad meliorem tandem frugem reducat, ut omnes in hoc saeculo quietam et tranquillam vitam agamus, et ad felicem aeternitatis portum, sub tanto patrono, pervenire valeamus.

Nunc ad pedes Sanctitatis Vestrae humillime provolutus, opportunam a Vobis imploro benedictionem, quam ut mihi benigne et abundanter impertiri velitis instanter confidenterque deprecor ego,

Catalauni (in Gallia, Châlons sur Marne), die 4 Ianuarii 1859.

Sanctitatis Vestrae,

Humillimus, obsequentissimus et addictissimus Servus
et in Christo Filius

✠ IOANNES-HONORATUS *Episcopus Medensis,*
Coadiutor Illm̃i et Rm̃i Episcopi Catalaunensis

IL VESCOVO DI SOISSONS

AL SOVRANO PONTEFICE

SANCTISSIME PATER,

Episcopus Suessionensis et Laudunensis in Gallia, Clerus et Fideles eiusdem Dioecesis, collecti in unum cor et animam unam, et ad pedes Sanctitatis Vestrae obsequiosissime et humillime provoluti, non sine lacrymis et luctu magno, Vestram implorant Benedictionem: haud possumus revera, quin vestrae sollicitudinis macrorum participes, cum spiritualibus et temporalibus illius aerumnis partem habere non aemulemur. Pater noster es tu, nos filii tui, et filii peramantes. Quomodo non angustiae vestrae, angustiae nostrae? Quis pater infirmatur, et filii non infirmantur? Tu Pastor, nos agnus et oves gregis universi: utquid Pastor supremus scandalizatur et affligitur perversis iniquorum consiliis, et universus grex non uritur?

Tu caput, nos membra corporis Christi! Ut non sit schisma in corpore, idipsum pro invicem sollicita debent esse membra..... et si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra..... nam et corpus non est unum membrum, sed multa.

Haud volumus ignorare Sanctitatem Vestram de tribulatione nostra quae facta est in Dioecesi nostra, quum eius audivimus tribulationes.

Nunc igitur, Sanctissime Pater, Nobis Beatitudini Vestrae corde et animo addictis liceat, publice et coram universo Orbe omnino improbare insensatos qui tribulant Sanctitatem Vestram.

Utinam sicut abundant passiones Christi in Beatitudine Vestra, ita et per Christum abundant illius solatia!

Utinam spes nostra quae est tam firma pro Sanctitate Vestra, quamvis in omni pressura sit, illius tristitiae allevet et pondus et fastidium; scimus enim quod, sicut passionum Christi particeps fuerit, sic erit et consolationis!

Superest ut cum summa veneratione atque intima totius animi devotione subscribar, Vestram Benedictionem apostolicam iterum implorans, pro Nobis, pro nostro Clero, et pro omnibus Dioecesis nostrae Fidelibus,

Sanctitatis Vestrae,

Suessione, die 5 Octobris 1859, in Festo S. Divitiani, tertii in ordine temporum Episcopi Suessionensis.

Beatissime Pater,

Humilissimus, obedientissimus et devotissimus Filius

✠ P.-ANT.-ARM. *Episcopus Suessionensis et Laudunensis*

LETTERA PASTORALE

E MANDAMENTO DEL VESCOVO DI SOISSONS

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

PAUL-ARMAND-IGNACE-ANACLET DE GARSIGNIES,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE SOISSONS ET LAON, DOYEN ET PREMIER SUFFRAGANT DE LA PROVINCE DE REIMS.
PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTÉTÉ, ET ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

De nouvelles douleurs, Nos Très-chers Frères, ont pesé de tout leur poids sur le cœur du Souverain Pontife, depuis que sa parole apostolique et toujours si pleine de paternelle sollicitude se faisait entendre à toute la chrétienté, il y a peu de temps encore.

Ce ne sont plus seulement les malheurs inséparables de la guerre qui préoccupent sa tendresse et sa paternité; c'est la révolte et l'ingratitude d'une partie de ses propres sujets, qui remplit sa grande âme d'amertume.

Comment se fait-il donc que des populations et des villes, naguère visitées par leur Souverain temporel et leur Père spirituel, comblées par Lui de tant de preuves de sa munificence et de sa haute intelligence, aient pu méconnaître à ce point ce qui provoquait,

de la part de tant d'autres, un enthousiasme qui se traduisait chaque jour en admiration ?

Ah ! Nos Très-chers Frères, c'est que, quand l'esprit de l'homme se livre aux pensées inconséquentes d'une indépendance qui ne réfléchit pas, parce qu'elles lui ôtent toute liberté de sagesse et de discernement, il ressemble à un fleuve qui, sorti de ses bornes naturelles, se répand partout comme un torrent dévastateur ; c'est que les mauvaises doctrines et les principes pervers qui prêchent l'insurrection, sous le futile prétexte d'abus imaginaires, sont une peste dont on ne saurait assez conjurer les ravages ; c'est que, quand l'esprit de foi n'est plus la règle des idées et des actions, il se passe dans le cœur humain un je ne sais quoi qui le bouleverse et y détruit tout sentiment du juste et de l'injuste.

Vous méditez ces pensées, Nos Très-chers Frères, pour mieux vous associer encore aux pénibles émotions qui ont dû être, pour le Chef suprême de l'Église, le résultat de tant et de si cruelles déceptions.

La lecture de ces nouvelles lignes, écrites sous la dictée d'une âme magnanime blessée dans ses sentiments de Souveraineté temporelle si gravement attaquée, et de paternité si indignement méprisée et méconnue, vous pénétrera d'une douloureuse et filiale sympathie pour tant de peines et de chagrins. Vous aimerez à y reconnaître une tendre bonté, mêlée d'une noble fermeté, qui vous attachera plus profondément encore à Celui qui est si bien sur la terre le représentant de Jésus-Christ.

Et surtout, Nos Très-chers Frères, vous voudrez unir les prières de votre foi et de votre piété à celles des Princes de l'Église, pour conjurer le Seigneur de répandre sur les blessures de ce cœur de Père et de Pontife suprême, si digne de la profonde vénération de tous, le baume de l'onction divine de sa grâce et de sa puissante protection.

Par là, Nos Très-chers Frères, vous justifierez dignement ce que Nous savons déjà depuis long-temps de votre excellent esprit,

et de vos dispositions si touchantes et si pleines de tendre affection pour tout ce qui se rattache aux intérêts spirituels et temporels du Gouvernement de l'Église. Nous serons fier et heureux, comme nous l'avons été déjà tant de fois depuis les onze années d'épiscopat que nous avons passées au milieu de vous qui êtes la famille chérie de notre cœur, de l'empressement plein de foi et de ferveur avec lequel vous répondrez à notre appel, et le Souverain Pontife, l'immortel Pie IX lui-même, aimera à vous compter parmi ses enfants les plus affectionnés et les plus fidèles.

Quel dédommagement, quelle douce consolation ce sera pour son âme de pouvoir se dire que dans notre beau pays de France, pays si éminemment catholique, terre classique de la noble fidélité à l'Église et à son Chef visible, il y a parmi toutes les autres, une population qui, tout en s'associant à ses douleurs du cœur, prie pour Lui et pour l'Église, et redouble de sentiments de filiale affection en proportion de ce qu'il souffre!

En agissant ainsi, nous ne ferons, au reste, que nous montrer les dignes sujets de Sa Majesté l'Empereur des Français, que Sa Sainteté se plaît à appeler, dans cette même Lettre Encyclique, son Fils bien-aimé, sur la noble fermeté duquel il aime tant à compter, dont les vaillants soldats sont depuis bien des années son plus ferme soutien, après avoir été les restaurateurs de son trône pontifical, et qui, sur le champ de bataille où il vient de se couvrir de gloire à la tête de son admirable armée, sait si bien se poser en souverain digne des faveurs du Ciel, et de l'admiration de la terre.

Au moment où nous traçons ces lignes, Nos Très-chers Frères, nous arrive la grande et importante nouvelle de la paix conclue entre Sa Majesté l'Empereur des Français et l'Empereur d'Autriche. Nous ne retrancherons rien de ce que nous vous écrivions, puisque les faits restent, quant au passé, et que par suite les douleurs du Saint-Père sont toujours les mêmes.

Seulement nous avons aujourd'hui l'assurance que ce qui a été ne sera plus. La paix conclue nous en est une sûre garantie. Les

souverainetés n'auront rien perdu à cette guerre, dont les résultats sont à jamais inscrits dans nos fastes historiques, à la gloire de l'Empereur des Français et de nos troupes si pleines d'énergie dans leur valeur et leur fidélité.

La Souveraineté temporelle du Chef de l'Église ressort surtout de cette lutte en Italie, plus forte et mieux assise que jamais sur ses bases. On pourrait même dire qu'elle y aura gagné quelque chose de plus, puisque Sa Majesté a voulu l'honorer d'un titre tout particulier, et la relever au dessus de toutes les autres souverainetés italiennes, par l'ascendant qu'il a su lui assigner dans sa haute intelligence.

Remercions, Nos Très-chers Frères, cette admirable Providence, qui domine toujours de toute la hauteur et de toute la profondeur de ses desseins, les événements humains. Entrons par la pensée du cœur dans ce sanctuaire où se préparent et se combinent avec tant de puissance et un étonnant succès, ces circonstances solennelles, dont nous avons, à notre époque surtout, à être si souvent les témoins; adorons-y avec une foi vive et la plus entière confiance, la bonté et la majesté du Dieu trois fois saint, qui opère si énergiquement et si paternellement la grande œuvre de notre sanctification, en nous révélant mieux que par tout autre moyen ce que nous avons à faire pour répondre à notre vocation à la sainteté.

Et quand nous aurons fait un nouvel acte de foi à la puissance et à la grandeur de notre Dieu, nous sentirons que nos prières pour le Souverain Pontife, pour la paix et la gloire de la Sainte Église, Apostolique et Romaine, auront une valeur de plus à ses yeux, et l'assurance d'une efficacité plus heureuse encore dans l'intérêt du plus grand bien de tous.

N'oublions pas, et n'omettons pas surtout de rendre au bon Maître d'abondantes actions de grâces pour tant de biens à la fois. Prions, et prions, avec le double sentiment de la foi et de la reconnaissance pour Sa Majesté l'Empereur à l'admirable modération

et à la haute intelligence duquel nous devons, après Dieu, des combinaisons si précieuses pour la tranquillité de l'Europe et le bonheur de l'Église.

Il devra nous être doux, Nos Très-chers Frères, d'acquitter dans ces conditions une dette aussi sacrée et aussi féconde pour nous en ineffables avantages.

À ces causes, le saint Nom de Dieu invoqué, après en avoir conféré avec nos vénérables Frères, les Doyen, Chanoines et Chapitre de notre église Cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Il se fera dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, à l'heure la plus reculée possible à cause des travaux de la moisson, une neuvaine de prières en l'honneur de la Très-sainte Vierge.

ARTICLE II.

Cette neuvaine aura pour but de demander : 1^o la prospérité du Souverain Pontife, la cessation des défections dont son autorité a été l'objet, le bonheur et la conservation de la paix dans l'Église catholique ; 2^o de remercier la divine Providence des succès accordés aux armes françaises, et de la paix conclue par Sa Majesté l'Empereur entre la France et l'Autriche ; 3^o d'obtenir pour Sa Majesté l'Empereur la continuation des grâces exceptionnelles accordées à sa foi et à son intelligence.

ARTICLE III.

Il sera chanté à cette neuvaine, les Psaumes *Inclina aurem tuam, Lauda Ierusalem Dominum* et *Exaudiat*, l'hymne *Ave Maris Stella*, et les autres prières indiquées pour les saluts, y compris

le *Domine saluum*, avec les versets *Ora pro nobis, Oremus pro Pontifice Nostro Pio, Fiat pax in virtute tua, Nihil proficiat*, et les oraisons *Concede nos famulos tuos, pro Summo Pontifice, pro Pace et pro Imperatore*.

ARTICLE IV.

Comme il est probable qu'un *Te Deum* sera demandé par Sa Majesté l'Empereur et son Gouvernement, à l'occasion de la conclusion de la paix, cet hymne d'actions de grâces sera chanté dans toutes les églises de notre Diocèse, au jour indiqué par la dépêche, sans qu'il soit besoin d'un autre avis de notre part; l'heure de cette solennité sera concertée entre MM. les Curés et Desservants et les Autorités locales.

Et sera, notre présent Mandement, lu au prône de toutes les Messes paroissiales, et dans toutes les Communautés religieuses et chapelles publiques de notre Diocèse, le dimanche qui en suivra immédiatement la réception.

Donné à Soissons, dans notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes, et le contre-seing du Secrétaire de notre Evêché, le 14 Juillet 1859.

✠ PAUL-ARMAND Evêque de Soissons et Laon

Par mandement de MONSEIGNEUR

C. DESJARDIN Secrétaire

LETTERA PASTORALE

E MANDAMENTO DEL VESCOVO DI SOISSONS

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

PAUL-ARMAND-IGNACE-ANACLET DE GARSIGNIES,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE SOISSONS ET LAON, DOYEN ET PREMIER SUFFRAGANT DE LA PROVINCE DE REIMS,
PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ, ET ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Il y a quelques mois à peine, un profond sentiment d'affection filiale, autant que notre devoir d'Évêque, Nous portait à nous faire près de vous l'interprète des douleurs du Père commun des Fidèles. Nous aimions à en appeler à toutes les convictions de votre foi, et à toute l'ardeur de votre amour pour l'Église catholique ainsi que pour son Chef visible. Nous sollicitons de votre piété de ferventes prières, pour obtenir de Dieu l'effet de ses divines promesses et l'adoucissement des cuisantes amertumes de Celui qu'il a établi l'homme de sa droite: *Fiat manus tua super virum dexteræ tuæ.*

Vous avez répondu à notre attente, Nos Très-chers Frères, et nous avons été fier de pouvoir transmettre au Souverain Pontife la nouvelle expression de vos vœux, de vos sentiments et de vos hommages.

Aujourd'hui encore, nous ne pouvons résister au besoin qui nous presse de vous ouvrir notre cœur sur un sujet qui semble devenir inépuisable, en proportion de la recrudescence des hostilités dont est l'objet chaque jour le Souverain pacifique qui ne sait se venger que par la douceur et le pardon.

Lui-même vient de nous adresser, ainsi qu'à l'Épiscopat de la Chrétienté tout entière, la nouvelle communication des outrages et des injustices dont l'accablent ses ennemis, et nous ne devons pas retenir captive en Nous une parole qui ne nous est confiée que pour vous être transmise. Il faut que ce nouveau cri de douleur, qui vient de retentir de la salle consistoriale où se préconisaient, il y a peu de jours, les Evêques récemment nommés pour notre France et pour d'autres nations, s'étende jusqu'aux villes et aux campagnes; il faut que tous sachent que le Siège Pontifical est de plus en plus battu en brèche et menacé dans son indépendance temporelle; il faut que toutes les intelligences s'alarment en présence des efforts tentés pour opérer, contrairement à l'ordre providentiel, la ruine de ce qui a été, depuis tant de siècles, la gloire et le boulevard de la Papauté; il faut que tous les cœurs s'affligent à la vue de cette nouvelle croisade du mal contre le bien, de ces nouveaux actes de vertige qui annoncent une résolution de plus en plus déterminée de briser avec un passé que l'on n'attaque avec tant d'obstination que parce qu'on ne le comprend pas.

Certes, ce n'était pas là, Nos Très-chers Frères, nous sommes plus que jamais autorisé à vous en donner l'assurance, ce que voulaient l'Empereur et les troupes magnanimes qu'il conduisait hier encore avec tant de valeur à la victoire. La paix glorieuse et si profondément intelligente qu'il signalait dernièrement à

Villafranca, n'en serait-elle pas au besoin, la garantie la plus sûre? Ainsi qu'il le proclamait si bien lui-même à la face de l'Europe entière, il est noble et beau de savoir s'arrêter dans la voie du succès, quand les conséquences qui peuvent en résulter seraient de nature à compromettre la sécurité de l'Europe et de l'Église. D'ailleurs, la vraie solution de la question qui s'agite aujourd'hui si malencontreusement dans beaucoup d'esprits prévenus ou aveuglés, n'avait-elle pas été donnée par le Souverain actuel de la France, quand en 1849, encore Président élu de la République, il écrivait ces paroles remarquables: « *La Souveraineté temporelle du Chef vénérable de l'Église est intimement liée à l'éclat du Catholicisme, comme à la liberté et à l'indépendance de l'Italie.* »

N'avons-nous pas encore, comme témoignage récent de sa volonté formelle à cet égard, les paroles du Ministre intelligent qui, avant la guerre d'Italie, écrivait à l'Épiscopat français de la part du Prince qui s'engageait dans cette grave entreprise: « *Le Prince qui a ramené le Saint-Père au Vatican veut que le Chef suprême de l'Église soit respecté dans tous ses droits de Souverain temporel: le Prince qui a sauvé la France des invasions de l'esprit démagogique, ne saurait accepter ni ses doctrines, ni sa domination en Italie.* ¹ »

Mais pourquoi insister sur ce que démontrent clairement l'histoire, si juste et si éloquente interprète des lois providentielles, la doctrine catholique, et l'autorité de tant d'hommes illustres et profonds penseurs?

N'est-il pas, du reste, évident, Nos Très-chers Frères, pour tout homme d'ordre et de pénétration d'esprit, comme de généreux dévouement de cœur, que la révolution est une puissance à laquelle tous ceux qui lui sont sincèrement opposés ne doivent faire aucune concession? Dès qu'on la voit lever la tête et vouloir dominer un ordre de choses où elle n'a aucune part à

¹ Circulaire ministérielle du 4 Mai 1859.

réclamer, le premier devoir qui se fait sentir, n'est-il pas de chercher à prévenir ses pernicieuses intentions et à s'opposer à ses coupables projets ?

Or, en présence des envahissements de cette puissance, ennemie si déclarée de l'ordre moral, religieux et ecclésiastique, sur les divers points de l'Italie, pourriez-vous ne pas vous sentir profondément émus ? Et Nous-même, Nos Très-chers Frères, pourrions-nous ne pas nous croire obligé d'élever la voix pour en appeler à vos sentiments de foi et de zèle pour le Saint-Siège ?

Nous n'ignorons pas, qu'on accuse les Évêques d'intolérance et d'inintelligence, parce qu'ils se posent en défenseurs des droits imprescriptibles du Siège de Pierre. Mais où serait donc la conscience des Évêques, s'ils ne soutenaient point des droits, qu'au jour de leur sacre, ils ont juré de défendre et de protéger, dans la mesure de leurs forces, contre toutes les machinations et les manœuvres de l'ennemi ? N'ont-ils pas reçu mission de régir et de gouverner l'Église de Dieu : « *Posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei* ! ¹ » Qui oserait prétendre qu'ils n'ont rien à tenter contre les fauteurs de l'erreur et du mensonge ? Le devoir de l'Épiscopat n'est-il pas de lutter contre les doctrines subversives de cette vérité, dont le grand Apôtre proclame l'Église le fondement et la colonne ² ? Qui pourrait le taxer de zèle outré ou d'inintelligence, quand il fait appel, dans l'intérêt de l'Église et de la morale de Jésus-Christ, à tout ce qui est de nature à contribuer le plus puissamment à la conservation des bonnes mœurs, de l'ordre social, en un mot, de cette justice qui, dans la pensée de Saint Paul, comprend tous les biens : « *ad omne opus bonum paratum* ³. » Car, c'est la cause de ces intérêts sacrés qu'il prétend soutenir, en agissant ainsi, et les abandonner, ne serait-ce pas forfaire à sa divine mission ?

¹ Act. XX, 28.

² I. Timoth. III, 15.

³ Titum III, 1.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, Nos Très-chers Frères, l'appel que Nous venons vous faire ne saurait être qu'un appel pacifique.

Nous, votre Évêque, votre père et votre ami le plus dévoué, nous ne pouvons pas, vous le comprendrez, vous appeler à un autre genre de lutte que cette lutte spirituelle à laquelle le grand Apôtre conviait ses chers Fidèles de Corinthe. Et, en effet, nous n'avons pas à combattre contre des hommes de « *chair et de sang*, « *mais contre les principautés et les puissances infernales, contre les esprits de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air* ¹. » Nous n'avons qu'une certaine mesure de puissance à exercer à votre égard, c'est « *celle du pouvoir que le Seigneur nous a donné, secundum potestatem quam Dominus dedit mihi* ². » Puissance que nous n'avons reçue que pour édifier son corps mystique, « *in aedificationem* ³. » Nous ne pouvons rien que pour la vérité « *Non enim possumus aliquid sed pro veritate* ⁴. »

Ce ne peut donc être que dans un intérêt tout spirituel et tout religieux que nous vous dirons aujourd'hui avec le même Apôtre : « *prenez toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez résister au jour mauvais de la tentation et demeurer fermes et sans aucune blessure, n'ayant rien omis pour vous bien défendre* ⁵. »

« *Ces armes de Dieu, Nos Très-chers Frères, armaturam Dei*, » ce sont la prière, la vérité et la justice ! . . . C'est de ces armes que vous avez à vous armer, pour défendre la cause du plus doux et du plus pacifique des Princes, du meilleur et du plus magnanime des Pontifes, pour protester contre les fausses

¹ Non est enim collectatio adversus carnem et sanguinem ; sed adversus mundi rectores tenebrarum, contra spiritualia nequitiae, in caelestibus. (Ad Ephes. VI, 12.)

² II. Cor. XIII, 10.

³ Idem, ibid.

⁴ Idem, ibid., 8.

⁵ Ephes. VI, 13.

inculpations et les perverses insinuations de l'erreur, pour agir fortement et efficacement contre la plus coupable et la plus révoltante des injustices.

Serait-ce trop exiger de vous, que de vous convier à prendre votre part dans la défense de la plus juste des causes ! Vous prierez donc, Nos bien-aimés Frères, vous élèverez vos âmes et vos cœurs vers Celui de qui seul peut venir tout secours véritable : « *ad te levavi oculos meos, unde veniet auxilium mihi* ¹ : » et, laissez-nous vous le dire, quand on prie dans des circonstances comme celles où nous nous trouvons, au milieu de tant d'agitations morales, de bouleversements intellectuels, et du déchaînement du mal contre le bien, il faut pour prier avec efficacité et puissance sur le cœur de Dieu, prier avec les gémissements innarrables de la foi et du cœur ; de la foi qui croit fidèlement, et du cœur qui veut sérieusement la réalisation de ce qu'il demande ; de la foi qui adhère sans arrière-pensée à toutes les inspirations de la vérité, et du cœur qui est profondément pénétré de la cause en faveur de laquelle il intervient dans ses supplications ; de la foi qui repousse tout ce qui est contraire à la justice et à l'équité, et du cœur qui ne cherche pas à faire prévaloir ses pensées sur celles de Dieu, l'autour et le consommateur de la foi catholique. Ce n'est qu'à ce prix, Nos Très-chers Frères, que nos prières pourront être exaucées. La prière, vous le savez, ne doit pas être une tentation de Dieu, mais l'abandon et l'épanchement de nos esprits, de nos cœurs et de nos âmes dans le cœur de celui auquel elle s'adresse. Quand elle ne réunit pas dans une même pensée, dans un même sentiment, et celui qui prie et celui qui est prié, quels fruits peut-elle produire ? Car la prière n'attire de bénédictions qu'autant qu'elle est marquée des caractères qui peuvent la rendre agréable à Dieu. Ne l'oublions donc pas : Prier pour l'Église, pour le Saint-Siège Apostolique,

¹ Psalm. CXX, 1.

c'est prier pour l'unité de cette même Église, pour la conservation de sa foi et de sa doctrine, c'est prier aussi pour la réalisation de toutes les vues de sagesse et de prudence, de tous les vœux si pleins de zèle apostolique de Celui qui a été préposé à son gouvernement.

Mais suffirait-il de prier, Nos Très-chers Frères, même dans les conditions les meilleures pour être exaucé ? Non, assurément ! Il est une autre arme que nous devons encore employer énergiquement dans l'intérêt de la cause de Dieu et de son Église : c'est celle de la vérité. L'Apôtre des nations veut qu'elle soit la ceinture de nos reins : « *State ergo succincti lumbos vestros in veritate* ¹. » Et ne voyez-vous pas que, dans la pensée du grand Paul, nous ne devons être armés ainsi, que pour pouvoir lutter avec plus d'efficacité contre les erreurs du temps où nous vivons ? Or, celle qui, de nos jours, semble dominer toutes les autres, n'est-ce pas cette fausse persuasion où l'on est que l'on peut avoir deux poids et deux mesures : les principes de l'honnêteté humaine, et les principes de la vie chrétienne ? Que peut-il résulter de cette grossière illusion, quand on en fait l'aliment de ses pensées et la règle de ses actes ? Si ce n'est que l'on mesure les unes et les autres dans une balance qui ne saurait être celle de la vérité éternelle. De là mille fausses appréciations des choses d'ici-bas et des choses de l'éternité ; de là mille contradictions entre les idées les plus sages en apparence, selon le monde, et les oppositions les plus marquées aux pensées de la foi et de l'Église. Aussi, nous vous le demandons, Nos Très-chers Frères, comment pourrions-nous, dans de semblables conditions, conjurer les pernicioeux effets des fausses doctrines qui ravagent la malheureuse Italie, et défendre les intérêts si gravement lésés de l'Église et du Saint-Siège ? Avec quelle autorité nous prononcerons-nous contre les ennemis de cette sainte Église, si nous-mêmes, nous ne respectons pas, dans

¹ Ephes. VI, 14.

notre esprit de conduite, ses principes et ses doctrines? De quel droit pourrions-nous dire aux adversaires du Saint-Siège: Vous violez les droits les plus sacrés, si nous ne reconnaissons pas ces droits dans nos actes et nos conversations? Car, enfin, il ne suffit pas d'être zélé en paroles, il faut encore être conséquent avec soi-même.

Que n'aurions-nous pas à ajouter, Nos Très-chers Frères, sur la *justice* dont le grand Apôtre nous dit, *qu'elle doit être notre cuirasse; et induit lorica justitiæ* ¹. Évidemment, dans sa pensée, cette *justice* ne peut être que celle dont parlait lui-même le divin Sauveur des hommes, pendant sa vie mortelle, quand il laissait tomber de ses lèvres cette parole admirable: *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice!* Heureux, parce qu'ils témoignent un respect profond pour la doctrine de Jésus-Christ et de sa sainte Église! Heureux, parce qu'ils montrent une inébranlable fidélité aux intérêts sacrés de la gloire de Dieu! Heureux, parce qu'ils ne connaissent dans l'épreuve que l'humble soumission aux décrets providentiels! Heureux, parce que, en toute circonstance, leur règle de conduite est de chercher à vaincre le mal par le bien: *Vince in bono malum* ².

Et, n'est-ce pas là le touchant exemple que nous donne chaque jour le Pontife qui, au milieu même de toutes les amertumes dont il est abreuvé, gouverne l'Église avec tant de suavité et d'énergie? Quelle douce longanimité dans les outrages dont il est l'objet! Quelle énergie d'âme en face des noires et injustes agressions que l'on se permet contre ses États! Quelle prudence dans ses actes et ses paroles, en face même de la déplorable audace qui tend à le spolier d'une partie de ses domaines, et ose ajouter, à l'injustice la plus révoltante, l'expression de la plus profonde vénération pour son autorité spirituelle! Quel contraste entre la

¹ Ephes. VI, 14.

² Rom. XII, 21.

majesté si pleine de calme de sa tiare ainsi insultée, et le cynisme de ses spoliateurs!

Toutefois, Nos Très-chers Frères, gardons-nous de supposer que la patience dans des circonstances aussi dignes de larmes, doive impliquer de notre part la faiblesse qui recule devant la manifestation de sa foi et de ses pensées. S'il est bon et utile de se soumettre à la volonté d'en-Haut, dans les jours mauvais où nous vivons, il faut aussi quelquefois savoir parler, pour ne pas courir le risque d'avoir l'air de pactiser avec des actes et avec des principes que l'on ne saurait approuver même tacitement. Sans doute, il faut respecter les puissances, parce qu'elles viennent toutes de Dieu : « *Omnis potestas a Deo.* » Mais des faits qui blessent d'une manière aussi criante l'opinion publique méritent bien, certes, de devenir l'objet de la réprobation de ceux dont ils froissent si vivement les sentiments les plus intimes. Serait-on donc réduit à garder le silence devant la violation la plus criante d'un ordre de choses consacré par la justice et le bon droit? Ce silence ne ressemblerait-il pas à un silence de fausse honte? Sans doute, Nos Très-chers Frères, la réprobation qui flétrit le plus puissamment les auteurs des méfaits qui nous affligent, c'est le plus ordinairement la réprobation qui attend dans le silence d'une respectueuse soumission et l'énergie d'une espérance pleine de confiance, la fin de tant d'excès; mais il ne faudrait pas cependant confondre dans une même appréciation le sentiment qui juge les événements avec les sages pensées de la foi, et celui qui pourrait se laisser entraîner à manquer de réserve et de respect. Il y a dans l'Église, plus que partout ailleurs, une courageuse liberté qui demande d'autant plus à être bien comprise, qu'elle peut parfaitement s'allier à la prudence et à la vertu. Gardons-nous surtout, Nos Très-chers Frères, de ces appréciations, si communes hélas! de nos jours, et d'où il résulte que, pour n'avoir point à condamner des faits trop évidemment regrettables, on se perd dans des considérations générales qui, envisagées de

près, pourraient bien équivaloir à un blâme secret de la conduite et du mode de gouvernement du Chef visible de l'Église, et à des conseils qu'on voudrait pouvoir lui dicter. Il y a loin de là à cette *justice* humblement soumise qui hésite toujours à aborder des questions aussi ardues, dans la crainte de s'éloigner de la vérité et des doctrines de la foi. Si nous n'avons pas assez de lumières pour parler sur ce qu'il est si difficile de bien juger, sachons au moins nous taire avec une sage réserve; mais, avant tout, n'oublions pas que le malheur est par lui-même assez respectable pour commander la mesure dans nos jugements, et ne veuillons pas surtout paraître sages en politique au détriment des vrais principes.

Au reste, Nos Très-chers Frères, qu'avons-nous de mieux à faire au milieu de toutes ces vicissitudes douloureuses pour le cœur, que de soupirer ardemment après le terme de tant de malheureuses secousses? Et certes, il ne peut pas manquer d'arriver; car il est écrit que *l'iniquité s'écoulera comme l'eau, et que la vérité du Seigneur demeurera éternellement. Ils vieilliront*, dit le Prophète, en parlant des impies, *mais vous, Seigneur, vous serez toujours le même, et vos années ne passeront pas*¹.

Ah! que l'on est fort, Nos Très-chers Frères, pour demeurer ferme dans les saintes doctrines auxquelles on a voué ses convictions et sa vie, quand on possède le trésor des espérances de la foi! Qui pourrait détacher de la charité de Jésus-Christ et de l'amour pour la Sainte Église Catholique et Romaine et pour son Chef visible, celui qui a mis son bonheur dans une aveugle soumission aux desseins providentiels, et sa force dans une inébranlable fidélité aux principes de sa foi!

Malheureusement, disons-le ici avec une profonde tristesse, qu'ils sont rares ceux qui en sont là aujourd'hui, Nos Très-chers Frères! On concentre toutes les forces de son intelligence dans

¹ Psalm. CI.

des considérations qui ne reposent que sur la vanité et le mensonge ; dans de vains efforts pour amasser de nouvelles richesses, et on oublie que les principes de la vérité éternelle sont la seule vraie et durable richesse. On discute beaucoup les divers systèmes politiques, et on néglige la politique du ciel : celle qui seule peut sauver. On se perd dans les immenses et inextricables labyrinthes des erreurs du jour, des vaines maximes d'une philosophie aussi mensongère que la base sur laquelle elle repose, et on s'éloigne de plus en plus du véritable centre établi par Jésus-Christ dans son Église, et vers lequel doivent converger toutes les opinions et toutes les affections.

Déplorable aveuglement qui faisait dire au Roi Prophète, mis par son esprit prophétique en face des jours de notre époque :
*« O Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur ap-
 pesanti par les choses de la terre ? Pourquoi aimez-vous toujours
 la vanité et le mensonge ? »*

Éloignons-nous de ces voies, Nos Très-chers Frères, quand ce ne serait que pour protester plus efficacement contre ceux qui, en les suivant, affligent l'Église et le cœur du meilleur et du plus tendre des Pontifes. Le moment n'est-il pas venu où tous devraient se déclarer unanimement pour la cause catholique, en présence des efforts qui sont tentés contre elle ? L'excès du mal ne semblerait-il pas devoir reporter tous ceux qui sont égarés vers la foi de leur jeunesse, qu'ils l'aient perdue, ou quelle ne soit qu'affaiblie en eux, et les engager à lui vouer toutes les puissances de leur esprit et de leur cœur ?

Heureuse conséquence morale à tirer de tout ce que les amertumes, dont est abreuvé l'immortel Pie IX doivent révéler à tous les cœurs catholiques ! Puisse-t-elle être, Nos Très-chers Frères, celle que la saine logique de vos esprits et de vos cœurs déduira des tristes faits qui s'accomplissent en Italie, à la confusion de ceux qui en sont les auteurs ou les instigateurs !

¹ Psalm. IV, 3.

A ces causes, le saint Nom de Dieu invoqué, après en avoir conféré avec nos vénérables Frères, les Doyen, Chanoines et Chapitre de notre Église cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Le premier dimanche qui suivra la réception du présent Mandement, à l'issue des Vêpres, et dans l'intérieur de chacune des églises de notre Diocèse, il sera fait une Procession solennelle, pour attirer la protection de la Vierge Immaculée sur l'Église Romaine et sur le Souverain Pontife ; on y chantera les Litanies de la Très-sainte Vierge, et on les terminera par le *Sub tuum*.

ARTICLE II.

Dans les églises annexes, cette Procession aura lieu à l'issue de la sainte Messe.

ARTICLE III.

Chaque dimanche, jusqu'à l'époque où le Souverain Pontife sera rentré en possession de la partie de ses États qui a été envahie, il sera chanté un Salut solennel du Très-saint Sacrement. On y chantera les Psaumes *Miserere* et *Ad te levavi oculos meos*, la prière *Parce Domine*, répétée trois fois, l'antienne *pro Pace*, et le *Domine Salvum* pour l'Empereur, avec les versets et oraisons accoutumés.

ARTICLE IV.

MM. les Ecclésiastiques devront réciter chaque jour, à la sainte Messe, jusqu'à nouvel ordre, les Oraison, Secrète, et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE V.

Les Communautés religieuses d'hommes et de femmes, les Élèves de nos Séminaires sont exhortés et priés avec instance de faire plusieurs communions à l'intention du Souverain Pontife et de la sainte Église Romaine.

Et sera, notre présent Mandement, lu au prône de toutes les Messes paroissiales, et dans toutes les Communautés religieuses et Chapelles publiques de notre Diocèse, le dimanche qui en suivra immédiatement la réception.

Donné à Soissons, dans notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes, et le contre-seing du Secrétaire de notre Évêché, le 5 Octobre 1859, en la fête de Saint-Divitien, troisième Évêque de Soissons.

✠ PAUL-ARMAND *Évêque de Soissons et Laon*

Par mandement de Monseigneur

C. DESJARDIN *Secrétaire*

PROVINCIA ECCLES. DI ROUEN

L'ARCIVESCOVO DI ROUEN

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Les dernières fêtes de Noël ont été pour nous si tristes et empreintes de tant d'alarmes que je me suis borné à prier pour Votre Sainteté en silence et que je ne lui ai pas adressé l'expression de mes vœux. Ils étaient cependant plus ardents que jamais ; et le caractère critique de la situation rendait d'autant plus vif le besoin de recourir à Dieu, pour qu'il daigne manifester son intervention en faveur de son Vicaire.

Votre Sainteté aura compris par les réticences de ma dernière Lettre que je n'étais pas sorti fort satisfait de l'entretien que j'avais eu. Cependant j'étais encore assez loin de m'attendre à l'apparition d'un écrit tel que *Le Pape et le Congrès*. J'étais revenu à Rouen quand je le lus, et j'en fus aussi profondément indigné, qu'affligé et alarmé. On ne pouvait se méprendre sur son origine ; et je vis là une aberration qui pouvait avoir les plus funestes conséquences. Je retournai aussitôt à Paris pour en conférer avec le Nonce de Votre Sainteté, avec l'Archevêque de Paris

et avec notre Ministre. Je les trouvai consternés. Il fut convenu que le Cardinal Morlot, le Ministre et moi nous ferions tout ce qui serait en notre pouvoir pour éclairer l'Empereur et l'arrêter sur la pente qui semblait l'entraîner. En ce qui me concerne, je lui'ai écrit sans délai une Lettre dont je crois devoir adresser ci-joint une copie à Votre Sainteté, bien que j'en aie donné une autre à Monseigneur Sacconi. Plusieurs autres Archevêques et Evêques ont écrit dans le même sens.

Les prières que j'avais ordonnées pour l'année précédente, ont été reprises et vont être continuées. C'est en Dieu que nous mettons toute notre confiance. Je lisais ce matin Jérémie et j'ai été frappé de deux passages que je demande à Votre Sainteté la permission de transcrire ici. Il me semblait entendre le Vicaire de Jésus-Christ dire avec le Prophète : « *Tu scis Domine, recordare mei et visita me et tuere me ab his qui persequuntur me* » « *scito quoniam sustinui propter te opprobrium.* » Il me semblait ensuite entendre le Seigneur répondre à son Vicaire comme à son Prophète : « *Dabo te populo huic in murum aereum, fortem : et bel-* » « *labunt adversum te, et non praevalerunt ; quia ego tecum sum ut* » « *salvem te et eruam te, dicit Dominus* ¹. » La puissance de Dieu et son amour pour son Eglise se manifesteront encore d'une manière éclatante.

Il m'est arrivé ce jour dernier une épreuve sensible par la mort subite du Chanoine que j'avais chargé de tout préparer pour le rétablissement de la Liturgie romaine et qui s'en acquittait parfaitement. Ses funérailles ont été la dernière cérémonie par laquelle nous avons clos l'année 1859. Je suis sans inquiétude sur le sort de son âme, car Dieu l'a appelé une heure après qu'il se fut confessé. Mais cette mort me fait un grand vide. Néanmoins nous continuerons à marcher. Un seul point maintenant m'arrête, Très-saint Père, le voici : En France et surtout dans cette province, on

¹ Jerem. XV, 15, 20.

tient à faire une petite Procession en chantant la Messe, et à chanter certaines hymnes, antiennes ou proses avant le *Tantum ergo* pour la bénédiction du Très-saint Sacrement. J'avais cru jusqu'à présent que ces pièces de chant étant *extra-Liturgiques*, l'approbation de l'Ordinaire suffisait.

Ces prières sont depuis long-temps en usage dans le Diocèse : elles ont été approuvées par un grand nombre d'Archevêques, mes prédécesseurs ; le Clergé et le peuple y sont attachés et désirent leur maintien. Je me proposais donc de les tolérer ; et je n'y voyais point de difficulté. Mais le bon ecclésiastique qui vient de mourir a eu des scrupules à cet égard, et inclinait dernièrement à penser qu'il fallait envoyer le tout à la Congrégation des rites pour le soumettre à son approbation. Ce serait encore un délai et un embarras. Votre Sainteté ne pourrait-elle pas m'en déclarer dispensé ?

Daignez agréer, Très-saint Père, avec mes vœux pour que Dieu vous console et vous soutienne, l'hommage de la vénération profonde et des sentiments tout dévoués avec lesquels je suis,

de Votre Sainteté,

Rouen, le jour de la fête de l'Épiphanie 1860.

Le Fils très-soumis

✠ HENRI Archevêque de Rouen

MANDAMENTO DELL'ARCIVESCOVO DI ROUEN

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

Vous n'ignorez pas, Nos Très-chers Frères, les motifs de notre dernière absence. Comme Eudes Rigaud, notre vénérable prédécesseur sur le Siège de Rouen, au XIII^e siècle, était allé vénérer le corps de Thomas Hélye en 1266, et prier sur son tombeau, à Biville, près de Cherbourg, nous aussi nous sommes allé y porter le tribut de notre vénération et de nos prières. Mais, plus heureux que l'ami de Saint Louis, nous avons pu, à la demande de notre vénérable collègue, l'Évêque de Coutances, promulguer le décret du Saint-Siège qui autorise canoniquement le culte du bienheureux dans le Diocèse où il est né et où il est mort. À notre retour de ce pèlerinage, nous avons senti notre âme partagée entre une douce joie et une profonde tristesse. Quelles consolations en effet n'avions-nous pas goûtées en parcourant cette belle province de Normandie, où nous trouvions partout vivants les témoignages de sa foi passée et de sa foi présente ! Chaque pas de ce pieux voyage, entrepris avec nos vénérables collègues de Séez, de Coutances, de Bayeux, d'Évreux et d'Autun, était marqué par des démonstrations religieuses qui avaient le caractère le plus spontané et le plus touchant. Tout ce que nous avons vu et entendu, durant ces derniers jours, au milieu des populations si fidèles qui se pressaient autour

de nous, avait laissé dans notre âme la conviction que, malgré les vicissitudes des temps, elles avaient su conserver un profond et inviolable attachement à notre sainte Religion. Et qu'y a-t-il au monde de plus propre à réjouir un cœur d'Évêque ?

Mais, hélas ! en bénissant Dieu d'avoir daigné maintenir le christianisme florissant dans cette portion de l'Église, comment ne serions-nous pas péniblement affectés par les douleurs de son auguste Chef ? Dans notre dernière Lettre pastorale, nous vous avions déjà dépeint sa situation, ses périls et ses angoisses en présence de la rébellion de ses enfants. Nous vous avions exhortés à prier pour obtenir la fin de tant de maux, et nous vous avions prescrit des prières qui devaient continuer pendant un mois. Mais de nouveaux délais se sont écoulés et n'ont apporté aucune amélioration à la situation. Le Saint-Père lui-même l'a jugée assez grave pour élever la voix dans le collège des Cardinaux, et pour y protester de nouveau solennellement contre les usurpations sacrilèges commises dans les Légations, contre le démembrement des États de l'Église et contre tous les crimes qui en sont la suite ¹.

Oublie-t-on dans le monde que le Pape est l'Oint du Seigneur, et que la révolte contre lui est la révolte contre Dieu ? Oublie-t-on que la puissance temporelle lui a été donnée non pour lui, mais pour l'Église, et que l'Église est le royaume de Jésus-Christ ? Oublie-t-on que cette puissance temporelle, que ces États de l'Église lui ont été attribués pour assurer son indépendance et pour lui permettre de tenir la balance égale entre les nations ? Oublie-t-on que cette puissance est l'œuvre des siècles, sanctionnée par le consentement des princes et des peuples et par conséquent celle de la Providence divine, dont le temps est l'instrument ?

Comment fermer les yeux sur cet admirable dessein de Dieu qui, pour conserver sur la terre le christianisme et les fruits de la rédemption par Jésus-Christ, a fondé son Église, et dans cette

¹ Voir l'Allocution du Saint-Père publiée à la suite de cette Lettre.

Église un centre toujours vivant d'où rayonnent perpétuellement la lumière et la vie ? Ce centre est le Saint-Siège ; et quelle serait son action sur le monde social, s'il était dépouillé de sa puissance temporelle ? Ne sommes-nous pas composés d'un corps et d'une âme ? et que pourrions-nous sur nos semblables, si le corps nous était ôté ? Le domaine temporel du Saint-Siège n'est-il pas son corps ?

Et quelle confiance auriez-vous, Nos Très-chers Frères, dans les décisions du Père commun des Fidèles, si vous pouviez supposer qu'il ne fût pas libre ? De quel cœur obéiriez-vous à ses prescriptions, si vous le voyiez sous la pression d'une domination étrangère ? Cependant, s'il n'est pas chez lui, il faudra bien qu'il soit chez quelqu'un. S'il n'est pas prince souverain, il faudra qu'il soit plus ou moins sujet et dépendant d'une république, d'un empereur ou d'un roi.

Quel est celui d'entre vous, Nos Très-chers Frères, qui tolérerait qu'on enlevât à votre pasteur son presbytère, pour le réduire à vivre d'hospitalité ? Trouveriez-vous cette condition compatible avec la dignité, avec la liberté, avec l'impartialité du ministère ecclésiastique ? N'en serait-il pas absolument de même, si le Pape, privé de son domaine temporel, était condamné à se réfugier dans les États de quelque membre de la grande famille européenne, ou à voir ses sujets actuels devenus ses maîtres ?

Voilà pourtant où nous conduiraient, si Dieu n'y mettait un frein, les doctrines proclamées et les actes accomplis à Bologne et dans les Légations.

Mais, dit-on, les Légations ne sont pas tout l'État pontifical. Soit. Mais si le feu qui les dévore continue à brûler, n'embrasera-t-il pas bientôt le reste ?

Et de quel droit d'ailleurs ravir, même partiellement, au Roi-Pontife, une souveraineté dont la légitimité ne peut être contestée par aucune puissance politique du monde, sans qu'elle consente à mettre en question sa propre existence ?

Tous les droits ont été violés par la révolte des Légations : le peuple, le vrai peuple, n'y a pris aucune part et gémit sous une oppression qui n'est pas son fait. Quelques hommes ambitieux et cupides ont seuls intérêt à la prolongation d'une situation qui serait la ruine de tous les principes d'ordre et de tous les éléments de prospérité. Déjà les attentats et les crimes se multiplient dans ces malheureuses contrées, d'une manière effrayante. L'immense majorité des citoyens honnêtes qui les habitent souffrent et tremblent sous les poignards. Pie IX souffre pour eux et pour l'Église ; tous les Évêques et les Prêtres du monde catholique souffrent avec lui ; et les deux cent millions de chrétiens, qui les suivent dans la voie de la vérité et du salut, souffrent comme eux dans la personne de leur Chef et de leur Père. Il y a là un malaise universel, une de ces situations pleines d'anxiété qui ne peuvent durer et de laquelle doivent sortir ou le triomphe de l'ordre ou celui de l'anarchie.

Dieu, qui a dit à la mer s'élançant sur ses rivages : « Tu iras jusque-là, et là tu briseras l'orgueil de tes flots ; » Dieu, qui a déjà tant de fois soutenu le Saint-Siège ébranlé par d'autres tempêtes, saura bien le préserver des nouvelles catastrophes qui le menacent.

L'Empereur, qui nous a si souvent donné des gages de sa foi et de sa ferme volonté d'user de la puissance que Dieu a mise entre ses mains, pour garantir noblement la sécurité et l'indépendance de son Vicaire sur la terre, nous a promis de maintenir l'intégrité des droits du Souverain Pontife et ne souffrira certainement pas que les victoires de nos armées soient exploitées à son détriment. Mais Dieu veut être sollicité par nos supplications, et l'Empereur a besoin d'être aidé par le secours d'en haut.

Prions donc, Nos Très-chers Frères, prions comme l'Église entière priait pour Saint Pierre dans ses épreuves. Prions pour que Dieu, qui incline les cœurs, daigne éclairer et convertir ceux qui s'égarent, frapper d'impuissance les pervers, rétablir la

soumission et l'ordre dans toute l'étendue des États de l'Église, et consoler le Père commun des Fidèles de toutes les ingratitudes qui désolent son cœur.

À ces causes, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

On chantera au Salut, avant le *Domine salvum*, ou après complies dans les paroisses où il n'y aura pas de Salut, le Psaume 5 : *Verba mea auribus percipe, Domine* , avec le *ſ. Oremus pro Pontifice nostro Pio. ſ. Dominus conservet eum et vivificet eum*, et l'oraison pour le Pape.

Les Prêtres diront à la Messe la même Oraison, avec la Secrète et la Post-communion, toutes les fois que la Rubrique le permettra.

Les Fidèles sont invités à réciter chaque jour un *Pater* et un *Ave* à l'intention du Souverain Pontife.

Les Communautés et les personnes pieuses sont priées de faire chaque semaine une communion à la même intention.

Ces prières seront continuées jusqu'au 31 Décembre prochain.

Et seront notre présente Lettre pastorale et l'Allocution de Notre Saint Père le Pape lues au prône de toutes les églises paroissiales de notre Diocèse, ainsi que dans les Séminaires et dans les Communautés, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Rouen, en notre palais archiépiscopal, le 29 Octobre 1859.

✠ HENRI Archevêque de Rouen

IL VESCOVO DI BAYEUX E LISIEUX AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Quum, paucis abhinc annis, consecrandus in Episcopum, iura et honores Sanctae Romanae Ecclesiae Dominique Nostri Papae defendendi iuramento munus suseiperem, impediendique pro posse si quid contra eum machinarentur, huiusce meae benevolae pronaeque mentis postulandam a me demonstrationem minime praesumebam. Quis enim cogitare aut etiam suspicari potuisset Ecclesiarum Matrem, multa iam in hoc gravi saeculo perpessam, iactandam per asperiora; quis praesertim credidisset renovandos dolores Pontificis cuius inchoatum elementia, suavitate, caritate non fieta regnum tam cito nihilominus occupaverint luctus et aerumnae?

Quandoquidem ita sit, supremoque rerum Moderatori placuerit iterum certamen forte dare Vobis ut iterum vineeretur, sacri mei officii est his humillimis Litteris aetiori vinculo memetipsum Vobis, Beatissime Pater, devineire, atque conari solatiis, votis, precibus ad Deum quodammodo resarcire quidquid damni falsis eriminacionibus, iniuriis, perversis doctrinis, provinciarum vestrarum seditionibus, inferre Vobis moliuntur malignantes.

Si de bonorum temporalium iactura tantum ageretur, Magistri sequaces qui non habuit ubi caput reclinaret, sustineremus

utique; his contenti divitiis quibus, licet angustiat et egentes, alios semper locupletabimus. Considerantes vero et apprime scientes (sicuti indubie comprobant impiorum plausus haereseosque gaudium) spiritualem vestram potestatem per temporalem reipsa adiri, invadique dominium Petri non nisi ut libertas apostolica destruat, ministerium vestrum cohibeatur, dirumpantur Christi vincula, proiciaturque omnino, si quiverint, ipsius salutare iugum; non possumus quin amare doleamus, ingemiscamus, immaniaque scelera Vobiscum, Beatissime Pater, detestemur ac reprobemus.

At non affligimur sicut et caeteri qui spem non habent, et in ipsissima magni moeroris causa maximae consolationis materiem invenimus. Hoc ipso quod in Capite Ecclesia tanta mole impugnatur, confidimus plane exsurrecturum divinum eius Fundatorem et pro Vobis contra adversarios dimicaturum. Si captam Urbem dirutaque Capitolina moenia vidit aetas praeterita, nihil tale timeamus huic Sanctae Civitati, adversus quam portae Inferi non praevalent, nihil tale huic angulari Petrae ad quam obsidentes semper contriti sunt et allisi.

Haud levi solatio aliunde recreamur, Beatissime Pater, cerentes universi orbis Pastores cum gregibus undequaque ad Romam prompte tendentes, sacrosanctam personam Vestram affectibus, caritate, omnimodisque obsequiis stipantes, unanimiterque in oratione pro Successore Petri perseverantes; ideoque adstrictam filiorum cum Patre affinitatem quam dissolvi pacis turbatores concupiverant ac delirabantur.

Quod ad nos attinet, statim ac iustare tempora periculosa caeperunt, Encyclicis vestris Litteris alacri animo obsequentes, Eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem deprecati sumus, ut confortet et consoletur Vos in omni tribulatione vestra; utque omnes Ecclesiae suae et Apostolicae Sedis hostes illuminare eosque ad veritatis, iustitiae, salutisque semitas reducere dignetur.

Exaudiat Deus orationem quae fit sine intermissione ab Ecclesia ad eum pro Vobis; et si congregiuntur qui iudicant terram ad componendas res Italicas, utinam erudiantur, et intelligant omne ius pessum iri, admissumque in semetipsos omne nefas, si officii sui regiaeque confraternitatis immemores, Maiestatem Vestram violari vel permiserint, nec principatum quo nullus antiquior, nullus sanctior, nullus generi humano utilior, adiuverint.

Hanc animi nostri declarationem, hoc nostrae erga Cathedram Petri observantiae lubentissimum pignus ad Vos verbo deferre, limina Apostolorum visitare, vobisque reddere rationem villicationis meae pergratum fuisse. Ignorans autem utrum commotae res votorum me fieri compotem hoc anno permiserint, haec scripto significata volui mittendaque cum adiunctis litteris quibus publicas preces pro-Vobis indixi. Benigno favore officia nostra excipere dignetur Vestra Beatitudo, impertiriue Benedictionem apostolicam mihi, Capitulo, Clero piisque Fidelibus Dioecesis Baiocensis quorum et interpres accessi,

Sanctitalis Vestrae,

Datum Baiocis, die 18 Ianuarii 1860, in festo Cathedrae Beati Petri Romae.

Humillimus et obsequentissimus Servus et Filius
✠ CAROLUS *Episcopus Baiocensis et Lexoviensis*

LETTERA PASTORALE

DEL VESCOVO DI BAYEUX E LISIEUX

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

CHARLES-NICOLAS-PIERRE DIDOT,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE.
ÉVÊQUE DE BAYEUX ET LISIEUX,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Depuis l'ouverture de la campagne d'Italie Nous n'avons cessé, Nos Très-chers Frères, de réclamer vos prières en faveur du Saint-Siège, et nous savons avec quel religieux et filial empressement vous avez répondu à la voix de votre Évêque et pris part aux douleurs imméritées du Père commun de la grande famille chrétienne. Nous venons aujourd'hui faire un nouvel appel à votre piété. Non pas, certes, que notre confiance ait été un instant ébranlée; car, s'il est en nous une conviction instinctive, profonde, inébranlable, c'est que, non seulement l'autorité essentielle du Vicaire de Jésus-Christ, mais la domination même temporelle de l'Église romaine ne courent aucun danger sérieux. Ce ne sont pas les tristes et déloyales intrigues de quelques sujets ingrats et révoltés qui pourront détruire une institution qui a sa racine dans les besoins les plus profonds

de l'Europe et de la chrétienté; et nous savons, du reste, que, si le patrimoine de Saint Pierre était un instant menacé, l'épée de Charlemagne se retrouverait au besoin pour le défendre.

Toutefois, nous ne saurions oublier qu'une partie des États pontificaux est en proie à l'anarchie. En présence de ces attentats sacrilèges contre le plus saint et le plus légitime des pouvoirs, le silence eût été un crime; et puisque la grande question du pouvoir politique des Papes a été malheureusement soulevée, nous vous devons, comme Pasteur, notre pensée sur la constitution temporelle de l'Église romaine. Faible et obscur successeur de ce grand cardinal d'Ossat, qui fut l'ami si dévoué de son pays et le défenseur si ardent du Saint-Siège et de ses droits, pourrions-nous méconnaître un instant ce que nous impose une aussi glorieuse succession? Évêque catholique et lié au Pontife romain par le serment même de notre sacre, pourrions-nous oublier que quand il s'agit du Pape, c'est de l'Église elle-même qu'il est question?

Et en effet, Nos Très-chers Frères, quand Dieu voulut constituer la grande république chrétienne et former ce vaste royaume qu'on appelle l'Église, et qui devait embrasser dans son sein tous les peuples épars sur ce globe, il dut lui donner, comme à toutes les choses grandes et durables, l'unité pour base. À une société qui ne connaissait point de limites sur cette terre et qui devait mesurer sa durée à celle des siècles, il fallait de toute nécessité un chef dont la puissance pût braver tout à la fois les hommes, le temps et l'espace. Monarque universel et catholique, dans toute l'étendue de ce mot, c'était vers le Pape, que de tous les points du globe devaient désormais accourir toutes les âmes *qui ont soif de vérité et de justice* ¹; et Rome, divinement prédestinée par la Providence à être le siège de la puissance spirituelle, allait devenir par la seule force des choses, non plus la capitale d'un empire particulier, mais le centre du monde, la reine des cités, la

¹ Matth., V, 6.

patrie commune de tous les chrétiens. Investi du pouvoir divin d'instruire toutes les nations, le Pontife suprême aura donc le droit de faire entendre sa voix à toutes les extrémités de la terre, et il suffira d'une parole partie de Rome pour commander l'attention à tout l'univers. Partout où l'Évangile sera prêché, et il n'est pas un coin du globe sur lequel ne doive tôt ou tard se lever son flambeau, partout où la Croix sera plantée, partout où l'Église comptera un enfant, le Vicaire de Jésus-Christ sera sur ses domaines, il sera chez lui ; et tandis que le monarque le plus puissant et le plus absolu voit nécessairement son autorité expirer au pied d'une borne, celle des Pontifes Romains ne s'arrêtera, comme dit le Poëte, que là où le sol manquera au zèle de ses envoyés ¹.

Voilà, en deux mots, Nos Très-chers Frères, les prérogatives spirituelles du Vicaire de Jésus-Christ. Voilà ses droits, sa mission. Envisagés aux yeux de la simple raison, ces droits sont exorbitants sans doute, cette puissance est trop haute, cette autorité trop grande pour un simple mortel. Nous ne le nions pas, nous ne sommes pas même surpris des haines dont cette grande institution fut l'objet dans tous les temps : ce serait le contraire qui aurait le droit de nous surprendre. Mais prenez-vous-en de cette grandeur qui vous étonne à la grandeur même des œuvres de Dieu. Quand le Tout-Puissant met directement la main à l'ouvrage, quand il travaille non pour le temps, mais pour l'éternité, quand il veut organiser cette société universelle des âmes qui commence sur la terre pour être un jour consommée dans les cieux, est-il donc étonnant que ses œuvres dépassent la limite ordinaire, et voudriez-vous sérieusement condamner l'architecte divin à calquer son travail sur les conceptions nécessairement bornées de la sagesse humaine ?

Or, c'est précisément cette grandeur spirituelle de la Papauté qui justifie à nos yeux le rang qu'elle occupe au milieu des royautés

¹ Sistimus hic tandem nobis ubi deficit orbis.

de la terre. Sans doute il n'est pas nécessaire pour la perpétuité de la Religion, ni même pour la gloire de l'Église, que la chaire du Pontife Romain soit toujours un trône de roi, et il fut un temps, nous le savons bien, où la Papauté était d'autant plus puissante qu'elle était plus pauvre et plus dépouillée. Mais cette royauté du martyr qui pouvait suffire à une église née dans les catacombes, devait nécessairement prendre une autre forme avec les développements successifs d'une société destinée à embrasser le monde entier dans les vastes étreintes de la foi et de la charité. Eh quoi ! ce Monarque universel des âmes, ce représentant immédiat de Dieu sur la terre, le Vicaire de Jésus-Christ, dont la pensée va d'un hémisphère à l'autre et s'étend de la terre aux cieux, vous voudriez le soumettre à une autorité bornée par le fleuve ou par la montagne ! Le chef spirituel d'un empire sans limites serait resserré, dans l'exercice de son ministère, par d'étroites limites nationales ! Celui qui est tenu de gouverner la vaste et immense famille que Dieu lui a donnée, avec l'impartiale et infaillible autorité d'un juge suprême, avec la tendresse d'un père et l'autorité d'un roi, pourrait à chaque instant se voir condamné à courber la tête devant les caprices d'un tribun, peut-être même devant les fureurs d'une turbulente démagogie ! Non, Nos Très-chers Frères, et nous ne craignons pas d'en appeler à ce sens droit et à cette raison calme qui vous distinguent. À une autorité tenue par sa nature elle-même de rester impartiale, universelle, absolue, l'indépendance est le premier des besoins. À ce haut gardien de la vérité religieuse et de la liberté de conscience, il faut une demeure inviolable et sacrée, que personne n'ait le droit d'envahir, et où toute âme altérée de vérité puisse aborder de tous les coins du monde, sans qu'à la porte une sentinelle jalouse lui demande la couleur de son drapeau. Il ne faut jamais qu'un surveillant, qu'il s'appelle Roi ou République, n'importe, vienne troubler l'exercice de cette paternité sainte, et, sous prétexte d'intérêts temporels ou politiques, si haut placés qu'ils soient, s'interposer entre le père et les enfants.

Écoutez sur ce grave sujet, Nos Très-chers Frères, l'une des voix les plus autorisées qui se soient fait entendre dans l'Église de France: « Dieu, dit Bossuet, qui voulait que cette Église, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le Siècle où tous les Fidèles devaient garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'État pourraient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son Chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun, et sous la commune protection des Rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes, et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets et tantôt par de sages tempéraments ¹. »

Dans ces magnifiques paroles, Nos Très-chers Frères, vous venez d'entendre le résumé de cette grande politique des siècles chrétiens, dont Charlemagne se fit le noble instrument, lorsque dans ces vastes territoires que la victoire avait remis entre ses mains, il préleva généreusement quelques provinces pour en composer le patrimoine de Saint Pierre et assurer à jamais l'indépendance des Pontifes Romains. Ils s'abusent donc étrangement les hommes rétrogrades qui essaient de revenir sur un problème résolu depuis mille ans. Grâce à Dieu, l'Europe n'en est pas arrivée à ce degré d'abaissement, de détruire, au gré de la révolte, l'œuvre des siècles et de la Providence; et tant que les âmes et les consciences auront quelque valeur aux yeux des Gouvernements, les nations catholiques ne permettront pas qu'on porte une main sacrilège sur la seule couronne qui protège efficacement la liberté morale du monde.

¹ *Discours sur l'unité de l'Église.*

En présence de ces grandes considérations qui dominent toute la question, vous nous dispenserez, Nos Très-chers Frères, de répondre directement à des déclamations usées et qu'aucune intelligence de valeur ne prit jamais au sérieux. Quand une cause a pour elle la sagesse des siècles, la sanction du temps et l'autorité de tous les hommes de génie, qu'importent, au milieu de ce concert, quelques voix discordantes et chagrines? C'est à peine si l'histoire tiendra compte de ces clameurs; et la postérité, n'en doutez pas, n'aura que des bénédictions pour le Prince qui, en 1849, remplaça sur le trône de Saint Pierre Pie IX, exilé par les factions, et qui, dix ans plus tard, a pris en face de l'Europe l'engagement solennel de le maintenir dans l'intégrité de ses droits. Quelque bruit que fassent les passions autour d'une question désormais jugée, il sera toujours vrai de dire que de toutes les souverainetés du monde, celle du Pape est tout à la fois la plus nécessaire, la plus légitime et la plus populaire: la plus nécessaire, sans elle deux cent millions de consciences catholiques seraient fatalement vouées à la plus redoutable des servitudes, celle de courber la tête sous la main du premier tribun qui voudrait asservir le Chef de l'Église: la plus légitime, c'est peut-être la seule souveraineté qui ne doive rien à la violence, à la ruse ou à la conquête, tous les domaines de Saint Pierre sont le fruit de donations spontanées ou de traités librement consentis: la plus populaire enfin, elle est le produit de l'élection, tous peuvent y prétendre, et plus d'une fois le trône de Saint Pierre a été occupé par des fils de pâtres, aussi bien que par les enfants des rois.

On a dit du Pape que c'était le seul souverain qui, forcé par la révolte de quitter ses États, emportait avec lui sa couronne; nous dirons plus, Nos Très-chers Frères, c'est le seul qui, malgré sa faiblesse, puisse braver impunément la violence. Aucune puissance n'est assez forte pour lui ravir son autorité. La mort seule peut le faire descendre de son trône. On pourra, sans doute, outrager, emprisonner ce Prêtre, que quelques Prêtres ont fait roi;

jamais vous ne pourrez lui ravir sa couronne, elle est au dessus de vos atteintes. Exilé ou dans les fers, le Pape reste, en dépit de ses ennemis, le Chef suprême de l'Église et le dépositaire de la plus grande autorité morale qui existe sur cette terre.

Toutefois, si haute que soit cette puissance, elle n'est pas à l'abri de l'épreuve. Si le Pontife et le Souverain sont inattaquables dans leurs droits, le Père de la grande famille chrétienne peut être cruellement déchiré dans ses affections. Eh bien, Nos Très-chers Frères, c'est aux Catholiques qu'il appartient de le consoler dans ses douleurs. Quand Pierre gémissait dans les prisons où l'avaient jeté d'hypocrites Phariséens, l'assemblée des Fidèles, dit la sainte Écriture, priait sans interruption pour le Chef du Collège apostolique. Nous imiterons l'Église naissante, Nos Très-chers Frères ; nous prions pour le généreux et bien-aimé Pie IX ; nous demanderons à Dieu qu'il console ses douleurs, qu'il abrège ses épreuves. Nous demanderons que ce qui *doit finir finisse bientôt*¹, afin qu'il soit prouvé une fois de plus que la main qui soutient l'Église romaine, est la même main qui supporte le monde, et que, s'il est donné à la révolte de briser le cœur du plus généreux des pères, nulle puissance au monde ne peut lui enlever la triple couronne que Dieu et l'Église ont placée sur son front.

Cessez donc de craindre, Nos Très-chers Frères, et si la défiance avait un instant pénétré dans vos cœurs, bannissez-la sans retour. *Modicæ fidei quare dubitasti*² ? Ayez foi dans la parole de l'Empereur et dans le dévouement séculaire de la France au Saint-Siège. Ayez foi surtout dans les promesses divines. Jamais la barque de Pierre n'est plus près du port que quand elle est battue par la tempête.

À ces causes, et après en avoir conféré avec nos vénérables Frères, les Doyen, Chanoines et Chapitre de notre Église cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

¹ Discours sur l'unité de l'Église.

² Matth. XIV, 31.

ARTICLE I.

A dater de la réception du présent Mandement et jusqu'au 1 Janvier, on célébrera les jours de dimanche et de fête un Salut solennel du Saint-Sacrement, pour la paix de l'Église et pour les besoins particuliers du Saint-Siège et du Souverain Pontife. Outre les antiennes d'usage, on y chantera, après l'antienne de la Sainte-Vierge, le Psaume XLV: *Deus noster refugium et virtus*, avec les verset et répons: *Protector noster aspice Deus. ⁊. Et respice in faciem Christi tui*, et l'oraison: *Deus omnium fidelium Pastor et Rector*, etc. etc.

ARTICLE II.

Pendant le même temps, tous les Prêtres réciteront à toutes les Messes, même du *Rit annuel*, les Collecte, Secrète et Post-Communion *pro Summo Pontifice* (missale Baiocense, pag. LXXIX.)

ARTICLE III.

Nous recommandons aux prières des Fidèles et spécialement de ceux qui vivent en communauté, les intérêts de toute la chrétienté et de son auguste Chef. Nous les invitons à faire de temps en temps une communion aux mêmes intentions.

Et sera notre présent Mandement lu et publié le XXII dimanche après la Pentecôte, dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse où se célèbre l'office public.

Donné à Bayeux, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire-général de notre Evêché, le 8 Novembre 1859.

✠ CHARLES Evêque de Bayeux et Lisieux

Par mandement de Monseigneur

MARIE-DUCLOS Chan., Secrétaire général

IL VESCOVO DI COUTANCES

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Tribulationibus quibus conflictatur Sanctitas Vestra omnium Christi fidelium corda ingenti dolore afficiuntur. Ubique gentium ad Deum Omnipotentem ascendunt vota et preces, ut procellis quae Vestram Sanctitatem lacessunt finem imponere dignetur. Quae vota et preces nusquam tam ferventi animo quam apud piissimae nostrae Dioecesis incolas funduntur. Illa Deus exaudiat, et suos Vestrosque dissipet inimicos.

Si protestationes quas palam protuli contra illos perversos et sacrilegos homines qui Summum Pontificem et Christi Vicarium insectando, ipsammet Ecclesiam insectantur, Vestro dolori nonnihil levaminis attulerint, magnam inde percepero laetitiam.

Vestram Sanctitatem oro atque obtestor ut nostrae pietatis vota et obsequia grata habeat.

Die Novembris septima, anni 1859.

✠ I.-L. *Episcopus Constantiniensis et Abriniensis*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI COUTANCES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JACQUES-LOUIS DANIEL,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE COUTANCES ET D'AVRANCHES,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

À la nouvelle que les préliminaires de la paix venaient d'être arrêtés à Villafranca, nous nous fîmes un devoir de vous inviter à rendre à Dieu de publiques actions de grâces de cet heureux événement et des glorieux triomphes qui l'avaient précédé. Nous remplîmes ce devoir avec autant de joie que d'empressement. Nous ne pûmes cependant pas vous dissimuler qu'aux vifs sentiments d'allégresse qu'il nous inspirait, se mêlaient de douloureuses préoccupations et d'amères inquiétudes. Nous ne voyions pas sans effroi l'abîme des révolutions, providentiellement fermé pour nous, rouvert pour l'Italie. « Là, disions-nous, se sont rencontrés des hommes qui, bravant le droit sacré des nations et

« les déclarations solennelles de l'Empereur des Français, au moment même où, à force de victoires, ce grand Prince donnait satisfaction à tout ce que pouvaient offrir de légitime les vœux des populations, ont ourdi, fomenté et dirigé des conspirations et des révoltes, et n'ont pas reculé devant l'entreprise sacrilège de placer sous leur joug révolutionnaire des cités indigne-ment arrachées au gouvernement paternel du Chef suprême de la Catholicité ! »

Aveuglés par des passions non moins impies qu'ambitieuses, ces hommes de désordre n'ont pas cessé de poursuivre le cours des attentats dont le scandale afflige toutes les âmes chrétiennes. Le Successeur de Saint Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ, le Père commun des Fidèles, est abreuvé d'amertumes et menacé dans sa puissance temporelle. Comment ne serions-nous pas émus et alarmés ? Comment ne ferions-nous pas monter jusqu'au trône de cet auguste Pontife, objet de notre tendre affection et de notre filiale obéissance, l'expression de nos vœux ardents et de nos profondes et religieuses sympathies ? Vous unirez, Nos Très-chers Frères, vos vœux aux nôtres ; et, tous ensemble, nous supplierons le Dieu tout-puissant de dissiper les orages qui agitent la barque de Pierre, et de calmer les flots dont elle est battue. Sans doute, l'Église qui ne peut périr, ne tomberait pas quand même son Chef visible serait dépouillé de sa puissance temporelle, mais elle se verrait cruellement atteinte. Si, au lieu d'être placé à la tête d'un État indépendant, il était lui-même le sujet d'un autre prince ; si dans chacun des actes de son administration spirituelle nous devons soupçonner la pression de la puissance temporelle de laquelle il relèverait, où seraient le calme et la sécurité que réclame la conscience des Fidèles ? Sans cesse inquiète et troublée, comment l'obéissance pourrait-elle rester prompte et complète ?

« Cette indépendance, dont nous appelons le maintien de tous nos vœux, a donc été providentiellement établie. Dieu, dit Bossuet, qui voulait que cette Église, la mère commune de tous

« les royaumes, ne fût dépendante d'aucun royaume dans le tem-
« porel, et que le Siège où tous les Fidèles devaient garder l'uni-
« té, fût mis au dessus des partialités que les divers intérêts et
« les jalousies d'État pourraient causer, jeta les fondements de ce
« grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heu-
« reuse suite de leur libéralité que l'Église, indépendante dans son
« Chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exer-
« cer plus librement, pour le bien commun, et sous la commune
« protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir
« les âmes; et que, tenant en main la balance droite, au milieu
« de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans
« tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de
« sages tempéraments ¹. »

Non, Nos Très-chers Frères, Dieu ne permettra pas qu'une œuvre aussi sage, aussi nécessaire à la Religion et à la politique manque au monde catholique, et que la puissance légitime et sacrée dont le Pontificat Romain est investi soit anéantie ou mutilée. Quand bien même le Vicaire de Jésus-Christ serait abandonné de tous les autres Princes, il en est un au moins qui ne l'abandonnera jamais; c'est celui qui, il y a dix ans, le rappela de l'exil et le remplaça sur son trône; c'est celui qui, en nous demandant, il y a six mois, des prières pour le succès de ses armes en Italie, promit solennellement que les États du Souverain Pontife ne seraient point troublés; c'est Napoléon III, qui sait si bien apprécier l'œuvre de Pepin et de Charlemagne. Il ne permettra pas que la révolution excitée et encouragée par des nations hérétiques, rende infructueuses ses déclarations et ses promesses, et remporte sur lui et sur la France un si funeste triomphe. Nous ne l'ignorons pas, les obstacles sont grands et nombreux, mais nous avons la confiance que la haute raison et la forte volonté d'un Prince qui a déjà si bien mérité de la Religion et de la Patrie, secondées par la sagesse

¹ *Discours sur l'unité de l'Église.*

et l'habileté de son Gouvernement, parviendront à les surmonter et que le Pontificat de notre sainte Église sortira triomphant des rudes épreuves qu'il traverse. Dieu, dans sa miséricorde, écoutera les ferventes prières qui s'élèvent, de tous les points du monde catholique, pour le pieux et doux Pontife qui occupe aujourd'hui la chaire du Prince des Apôtres ! Elles ne seront nulle part, Nos Très-chers Frères, plus ardentes et plus empressées que parmi nous. Nous en avons pour garants les sentiments profonds de foi et de piété dont les populations de notre religieux Diocèse donnent des preuves si fréquentes et si consolantes, et qu'elles viennent de manifester avec tant d'éclat dans les fêtes mémorables célébrées, il y a peu de jours, à Coutances d'abord, ensuite à Biville, à l'occasion de la Béatification du Bienheureux Thomas Hélye.

Il ne nous reste plus, Nos Très-chers Frères, qu'à porter à votre connaissance les touchantes et solennelles paroles du Vicaire de Jésus-Christ. Vous partagerez tous la vive émotion que nous ont fait éprouver la simplicité, la douceur et la fermeté de son langage.

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

Comme vous le voyez, Nos Très-chers Frères, toujours plein de mansuétude, de calme et de sérénité, l'immortel Pie IX ne forme, au sein des tribulations et des angoisses dont il est assailli, que des vœux et ne prononce que des paroles dignes du meilleur des pères. À son exemple, et pour répondre aux désirs de sa douce et sainte âme, en demandant pour lui, dans nos instantes prières, la consolation, la force et le secours d'en Haut, Nous demanderons pour tous ceux qui se déchainent contre lui avec tant d'astuce, de haine et d'audace, le repentir, le pardon et la miséricorde.

À ces causes, après en avoir conféré avec Nos vénérables Frères, les Chanoines et Chapitre de notre Église Cathédrale, et le saint Nom de Dieu invoqué, Nous avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

ARTICLE I.

À partir du jour de la réception du présent Mandement, et jusqu'au IV^e dimanche de l'Avent, tous les Prêtres réciteront, chaque jour, à la Messe, les oraisons *pro Papa* (missel XCVI.)

ARTICLE II.

On donnera, les mêmes dimanches, après les Vêpres, la bénédiction du Saint-Ciboire, précédée du chant des prières indiquées au Processionnal.

ARTICLE III.

Nous recommandons à toutes les âmes pieuses, et en particulier à nos chers Fils et à nos chères Filles, membres des Communautés religieuses, de faire chaque semaine une Communion extraordinaire pour le Souverain Pontife.

ARTICLE IV.

Sera notre présent Mandement lu au prône, dans toutes les Églises et Chapelles de notre Diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Coutances, en notre palais épiscopal, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing du Secrétaire général de l'Évêché, le 24 Octobre 1859.

✠ J.-L. *Évêque de Coutances et d'Avranches*

Par mandement de Monseigneur l'Évêque

DOUBLET Chan., Secrétaire

IL VESCOVO DI EVREUX

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE.

Lorsque le Chef de la famille est plongé dans la douleur, ses enfants se pressent autour de lui, afin de déposer à ses pieds vénéérés le tribut de leur amour, afin de lui offrir la consolation de leur filial dévouement.

Vos nobles intentions, Très-saint Père, ne sauraient être publiquement méconnues sans que nous nous appliquions à honorer votre généreux caractère. Nous ne laisserons pas sans protestation la violation des droits sacrés dont vous êtes le gardien courageux.

Depuis six mois nos prières pour Vous sont montées vers le ciel plus multipliées et plus ferventes. Dieu, qui a toujours fait grandir, dans les épreuves, et l'Église et ses Pontifes, manifestera de nouveau sa sagesse et sa puissance, en faisant servir à sa gloire les événements que des hommes pervers ont ménagés, dans l'intention d'humilier son saint Nom. Mais, hélas ! parmi les simples fidèles que de faibles seront entraînés dans le crime ! que d'imprudents seront précipités dans l'erreur !

L'Évêque d'Évreux, Votre humble fils, ne cessera donc de s'unir à son Clergé et à son peuple, à tous ses collègues dans

l'Épiscopat, à tous les vrais catholiques, pour obtenir un allègement aux maux de l'Église, pour que Votre Sainteté puisse plus facilement sauver du naufrage des populations qu'Elle aime comme un bon père, qu'elle gouverne comme un bon pasteur, pour lesquelles Elle est le représentant auguste de la charité de Jésus-Christ.

C'est dans ces sentiments, Très-saint Père, que je me jette à vos pieds, demandant avec une foi plus vive que jamais, pour mon Diocèse et pour moi, la bénédiction de Votre Sainteté, dont je suis, vénéré Père,

Évreux, le 9 Octobre 1839.

Le très-humble Fils et le Serviteur très-soumis

✠ JEAN *Evêque d'Évreux*

PROVINCIA ECCLES. DI SENS

L'ARCIVESCOVO DI SENS

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

In hac tam lugenda temporum serie, quae decurrit ab ineuntibus Paschalis Sacramenti solemnibus, graviter angebatur cor nostrum. Belli lues mala permulta populis christianis promonstrabat. Sanctae Ecclesiae et Pontificis inimici, non occulte, sed palam confitebantur se Petri Sedem mox diruturos: Principatui saltem Vestro ruinam minabantur.

Hos animi angores praevidens Imperator noster Gallorum, Napoleo III iussit equidem suo Ministro Cultuum ut Nos certiores faceret de suo in Sanctam Sedem amore, de mente quam item habebat in tuenda dominatione Sanctae Romanae Ecclesiae.

Solantia haec Nostri Imperatoris, alia quoque suorum Ministrorum verba ad haec spectantia, Clero nostro, populoque nostrae Dioecesis Senonensis et Antissiodorensis nota fecimus Litteris formalibus: inde spes et gaudium aliquod evaserunt.

De futuris tamen eventibus ancipites, de malis etiam a bello provehendis moerentes, preces Deo fundere iusseramus, ut clemens et misericors gladium sui furoris e medio Christianorum averteret.

Vestram paulo post ad Nos Encyclicam diei 27 Aprilis, humillime suscipientes, gavisi sumus Vestra iussa praeiisse: inde nihilominus enixi sumus ut nova ferverent vota, Clero populoque nostro vestras de bello loquelas, vestra et desideria de supplicationibus, pervulgantes novis Litteris formalibus.

Ad instar novi Salomonis, Principis pacis, steterat et Beatitudo Vestra ante altare Domini, in conspectu Ecclesiae, et expanderat manus in coelum.

Deus autem pacis iam respexit ad orationem servi sui et ad preces eius; respexit deprecationem Israel populi sancti sui, et pax, sicut fluvius abundans, defluxit ad nos. De duobus Imperatoribus quos deduxit Deus ad ineunda pacta pacis, nunc enarrare possumus: *« Ecce quam bonum et quam iucundum habitare fratres in unum! Sicut ros Hermon qui descendit in montem Sion: quoniam illic mandavit Dominus benedictionem et vitam usque in saeculum 1. »*

Ut quid autem, Beatissime Pater, non omnia nobis petita Deus donavit? Vestrum praecipue necessarium Principatum temporalem vehementer appetimus, a Deo supplices et anxii nitimur obtinere, et ecce, proh dolor! audiuntur perturbationes, nefarii motus, nequissimae rebelliones contra Vestram sanctam, legitimam paternamque dominationem!

Flebilis haec mala Nobis denuntiat Beatitudo Vestra per suam Encyclicam diei 18 Iunii, suum et dolorem de his facinoribus exprimit. Quam dolemus, Beatissime Pater! lacrymis Vestris quam compatimur! Percusso pastore, nonne percutiuntur orbis universi greges? Num non sat effusus sanguis? non sat luctuosa

¹ Psalm. CXXXII.

bella? Cur Petro, cur Ecclesiae Christi, cur Sanctitati Vestrae invidendum?

Harum perturbationum dicit originem Beatitudo Vestra; Ille est equidem qui sermonis Sancti Petri Apostoli oblitus, noluit, nec « *vitam diligere, nec dies habere bonos, nec coercere linguam suam* » a malo, cuius labia loquuntur dolum, non declinat a malo et « *non facit bonum: Ille est vere qui non inquisivit pacem, nec secutus est eam* ¹. »

Quem Deus avertat a via sua pessima, ad meliora convertat, et pacem quae exsuperat omnem sensum Vestris praesertim subiectis effundat!

Haec, iuxta Vestra praecepta, rogabimus, Beatissime Pater; et postulatis annuet qui « *regit corda hominum*, » qui dixit « *petite et accipietis*, » qui « *facit pacem et creat malum*. » Dominator Dominus coeli et terrae, quem enixius orabimus ut, cum siluerit terra nostra Gallica et Austriaca a fragore bellorum, sileat et Italica regio a procellis seditionum et ab omni contra Vestrum Imperium concitatione.

Talia nos obtenturos speramus, miserante Nobis Christo Salvatore nostro, et intercedentibus Immaculata Virgine Maria, Matre Dei, et Sanctis Apostolis Petro et Paulo, quos precatione assidua tentabimus, usque dum pervenerit requies per circuitum in universa Pontificia ditione.

Vos autem, Beatissime Pater, pergite animo. Induimini virtute ex alto; indesineuter obstate iis qui machinantur mala; Dominus erit vobiscum, o Pater, ut integrum servetur Patrimonium quod Deus dedit vobis, velut tutamen libertatis et signum honestatis.

In tali mente Vestram esse Beatitudinem nos edocet Vestra Encyclica; et inde laetatur Clerus noster, laetatur populus fidelis, exultamus et Nos quod tam pium, tam benignum, tam laudandum

¹ I. Petri III.

et, his nefandis temporibus, tam tenacem Pontificem Christus Ecclesiae sanctae suae dedit.

Ad pedes Sanctitatis Vestrae provoluti, multos et feliciores annos adprecamur, Vestram Benedictionem apostolicam Nobis, Clero nostro populoque implorantes.

Sanctitatis Vestrae,

Senonis, die 6 mensis Augusti 1859.

Beatissime Pater,

Obsequentissimus ac devotissimus Filius
✠ MELLONUS *Archiepiscopus Senonensis*

LETTERA CIRCOLARE

DELL'ARCIVESCOVO DI SENS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

Vous l'aviez remarqué, Nos Très-chers Coopérateurs : au milieu de la joie que nous inspirait la conclusion de la paix entre la France et l'Autriche, Nous ne pouvions dissimuler nos craintes pour des troubles nouveaux, Nous bénissions Dieu de ce qu'il faisait cesser des guerres fratricides : Nous étions sûrs de la sincérité du pacte que formaient entre eux les deux Empereurs ; mais Nous connaissions l'esprit révolutionnaire, Nous n'osions rien nous en promettre : Nous nous contentions de dire nos vœux pour la prospérité future de l'Italie.

Faut-il vous l'avouer, Nos chers Coopérateurs ? Les faits ont dépassé nos craintes. Le génie du mal continue, développe, dans cette contrée, ses agitations antérieures et ses abominables entreprises. Rien n'est plus sacré pour lui : il avait déjà attaqué les domaines du Saint-Siège ; il cherche maintenant à en détacher plusieurs provinces : il veut amoindrir l'indépendance temporelle de la Papauté : qui sait s'il n'en rêve pas, s'il n'en poursuit pas ténébreusement l'entière destruction ?

Pouvait-on présumer de telles suites de la paix ? Tout devait Nous rassurer sur l'inviolabilité du Siège Apostolique : l'Empereur l'avait promise à l'univers : nos victoires, les conditions mêmes

de la paix. Nous étai¹ent un garant que des promesses si solennelles ne seraient pas vaines.

La majesté de la parole de deux Empereurs, l'éclat et le prestige de nos triomphes n'ont pas suffi pour conjurer les impies tentatives des ennemis de l'Église. Pour qui donc avons-nous versé notre sang, et dissipé nos trésors? Pour quelle cause avons-nous combattu à Montebello, à Magenta et à Solferino? Quels succès demandions-nous au Dieu des batailles, si ce n'étaient des succès pour la justice et l'équité? Qu'est la France, qu'est l'Empereur, que sont notre foi et notre force, s'il est permis à quelques Italiens d'agir en dehors de nous et à notre détriment?

Les attaques contre le Saint-Siège sont évidemment suscitées en faveur d'un système qui voudrait placer toute la péninsule italienne sous la domination d'un seul, élever ainsi à notre porte une puissance rivale de la nôtre, et nous créer par là un antagoniste redoutable. Pour réussir, on ne recule devant aucun obstacle: on flatte les peuples sous le vain prétexte d'une autonomie, dont nous ne comprenons ni les droits, ni la raison d'être: on exagère les idées d'indépendance nationale: on appelle au secours les passions les plus mauvaises, les haines, la calomnie, les procédés pleins d'outrages, la violence sans frein, le despotisme armé et sans contrepoids, les sociétés secrètes, le socialisme et la démagogie; et ce qu'il y a d'incroyable et de plus triste, on cherche, par tous les moyens, à détruire l'esprit religieux de ces populations catholiques; on veut leur inoculer ou l'hérésie, ou l'impiété.

Qu'il nous en coûte, Nos Très-chers Coopérateurs, d'avoir à vous signaler de tels maux! Que nous aimerions mieux pouvoir vous dire, comment *« ceux qui contiennent les peuples, et qui se complaisent dans la multitude des sujets, »* ne veulent avoir sous *« la main qu'un royaume d'honneur, et, sur la tête, qu'un diadème de gloire sans tache ¹.* »

¹ Sap. III,

Nous nous consolerons toutefois, en nous rappelant ce que nous disent nos Livres Saints, de la *race des impies, et des rejetons adultères*. Ainsi les nomme l'Esprit du Seigneur ¹. « *Cette race passe vite en faisant le mal, et ces rejetons ne peuvent, ni produire de profondes racines, ni s'établir sur un fondement durable* ². »

L'histoire est là pour nous dire — que la Providence, — que la désaffection des peuples, — que les mensonges de l'iniquité punissent, tôt ou tard, ceux « *qui rejettent la sagesse et la règle, qui foulent aux pieds le juste dans la pauvreté et qui n'épargnent pas même le vieillard au front blanchi par les années* ³. » Nous voudrions, Nos Très-chers Coopérateurs, que tous ceux qui désolent le cœur du Saint-Père, pussent lire quelques-uns des chapitres des Livres des Machabées : ils y verraient qu'il y a un terme à l'injustice, qu'il arrive un point où les Antiochus ne peuvent plus nuire à la Nation sainte. Dieu fait surgir alors des fils de Jean, des fils de Simon, des Mathathias, des hommes qui disent dans l'aigreur de leurs maux : « *Malheur à nous ! Toute notre magnificence nous a été enlevée ; nous étions libres, et nous sommes devenus esclaves : tout ce que nous avions de saint, de beau et d'éclatant a été profané par les nations : Ah ! pourquoi vivons-nous encore* ⁴ ? »

Quand ce cri suprême du désespoir a été poussé, les réactions arrivent, hélas ! et avec elles, les retours inopinés de la fortune. Or, ce cri se forme facilement dans des entrailles de fils, quand on insulte un père bien-aimé. — C'est un père qu'on poursuit dans Pie IX : c'est le père, le pasteur, le conseil, le juge, l'organe de toutes les sociétés chrétiennes ; c'est le Vicaire de Jésus-Christ, Rédempteur du genre-humain : en touchant à ce qui le concerne, on frappe du même coup toutes les consciences des

¹ Sap. IV.

² Ibid. VI.

³ Ibid. III.

⁴ I. Machab. II.

catholiques. Les révolutionnaires italiens devraient y regarder à deux fois, avant d'en venir à cette extrémité.

Mais, Nos Très-chers Coopérateurs, Nous n'avons pas le projet de vous écrire sur ces choses : Nous voulons seulement porter à votre connaissance ce qui s'est fait, tant de la part du Saint-Père que de la Nôtre, dans cette grave occurrence.

En Juillet dernier, Nous recevions de Pie IX une Encyclique où le cœur du Pontife s'épanchait dans le Nôtre en termes pleins de douceur et de tristesse.

La paix survint : Nous vous manifestâmes, et à tous les Fidèles de Notre Diocèse, nos joies, nos espérances : et cependant, le 6 Août, Nous faisons parvenir aux pieds du Saint-Père, l'expression filiale de nos sentiments, et de la part que Nous prenions à ses douleurs.

Les événements ont marché, Nous venons de vous le dire : Notre Saint Père le Pape a dû, de nouveau, élever la voix, et protester contre la violence, ainsi qu'il l'a fait dans le Consistoire secret du 26 Septembre. Cette Allocution vient à la suite de l'Encyclique du 18 Juin que Nous joignons à notre Circulaire.

Vous trouverez de plus la Lettre particulière dont le Saint-Père a daigné nous honorer, en réponse à celle que Nous lui avions écrite. Ces paroles du Pasteur suprême vous seront très-précieuses : elles sont plus spécialement pour Nous et pour Notre Diocèse : elles formeront avec nos autres communications un de ces Recueils que vous aimerez à garder et à relire.

Laissez-nous finir, Nos Très-chers Coopérateurs, en vous disant que les circonstances critiques dans lesquelles se trouve le Saint-Siège, le rôle que pourrait y jouer la France, ont de singuliers rapports avec des circonstances analogues, au VIII^e siècle.

Alors, comme aujourd'hui, il s'agissait de la Romagne, des Légations, de Bologne, de Ferrare, d'Ancône, de Ravenne et des autres villes de ces provinces. — Alors ces villes étaient, depuis long-temps, l'objet de la convoitise des Rois Lombards. — Mais

alors aussi le Pape Étienne II résolut de s'adresser au chef des Francs, à l'exemple de ses prédécesseurs Grégoire II, Grégoire III et Zacharie, — il avait déjà dit de Pepin, qu'il valait mieux que celui-là fut roi qui avait l'autorité souveraine : il lui écrivit : il le savait héritier de la valeur et de la foi de Charles-Martel : il ne douta, ni de son zèle pour l'Église, ni de son pouvoir pour la défendre. — À pareil jour que celui même où Nous vous écrivons, *le quatorzième d'Octobre 753*, le Saint Pontife quittait Rome, au milieu des larmes et des sanglots de tout son peuple, et venait, en France, réclamer, de vive voix, ce que déjà il avait demandé par ses Lettres. Vous savez le reste : les victoires des Francs sur Astolfe, roi des Lombards, la restitution à l'Église Romaine des villes et des provinces usurpées, la trahison d'Astolfe qui manque à tous ses serments, la seconde expédition de Pepin, la confirmation, enfin, de la liberté du Saint-Siège, sous l'égide de la France.

Évènement immense ! La protection de l'Église était arrachée aux faibles et schismatiques Empereurs d'Orient : leurs Exarcats étaient détruits ; et c'était notre nation qui allait défendre l'Église, c'est-à-dire, Nos Très-chers Coopérateurs, que Dieu allait par Nous sauver et civiliser le monde. Le Pape, en effet, c'est plus que Rome, c'est la Religion : et la Religion, c'est la vérité, c'est la vertu, ce sont les arts, ce sont les sciences, c'est la civilisation, c'est la gloire et le salut de l'humanité.

Nous ne disons pas la suite de l'histoire de ce Patriciat offert à Pepin et accepté par lui : encore moins voulons-nous vous rappeler les machinations du successeur d'Astolfe, du roi Didier de Lombardie. Pepin défendit son œuvre sous le Pape Étienne III ; et le fils de Pepin, Charlemagne, la défendit avec encore plus d'honneur sous Adrien et sous saint Léon III. Vous n'avez rien oublié, Nos Chers Coopérateurs, de ces lettres, de ces rapports continuels, de ces visites mutuelles, de cette amitié sincère, qui faisaient des Papes les parrains des enfants de nos rois, et qui inspiraient

à ceux-ci un dévouement si vif et si filial pour les Papes. Après plus de onze cents ans, nous, ne pouvons lire sans émotion les témoignages qui nous restent d'une intimité, d'une cordialité si parfaites, et auxquelles tout devait gagner, — la France, le monde et la Religion ¹.

Pourquoi, Nos Très-chers Coopérateurs, des temps si heureux ne pourraient-ils pas renaitre? Ah! s'il Nous était permis, si Nous l'osions devant Sa Majesté Impériale, que de grand cœur Nous dirions au Prince magnanime à qui sont confiées nos destinées d'achever son œuvre, de délivrer le Saint-Siège de ses ennemis, de lui conserver l'intégrité de son indépendance temporelle, de ne pas permettre que les passions viennent détruire le travail des siècles et de la France.

Que ce rôle de continuateur de Charlemagne siérait bien à la grande âme de Napoléon III!

¹ Charlemagne écrivait à la tête de ses lois, ces paroles mémorables : *Notre-Seigneur Jésus-Christ, régnant à jamais, moi, Charles, par la miséricorde de Dieu, roi du royaume des Francs, et humble auxiliaire du Siège Apostolique en toutes choses.* — Les Papes écrivant à Pepin et à Charlemagne, les nommaient *Nos Très-chers Fils, patrices des romains, défenseurs armés de l'Eglise de Dieu.* — Charlemagne pleura la mort du Pape Adrien, comme celle d'un père et d'un ami. Pour soulager sa douleur, il composa lui-même l'épithaphe d'Adrien, en trente-huit vers élégiaques qu'on lit encore sur le tombeau de ce saint Pontife. On y remarque, entre autres choses, ces vives expressions de la tendresse du prince : « C'est la douleur de la mort d'un père qui m'a dicté ces vers. Oui, vous étiez mon père et l'objet de ma tendresse : vous êtes maintenant le sujet de mes larmes. Pour marquer l'union de nos cœurs, je joins ensemble nos noms et nos qualités : Adrien, Charles : je suis le roi, et vous, le père. O le meilleur de tous les pères ! je ne vous demande qu'une chose : daignez vous souvenir de votre fils ; faites que votre disciple aille se réunir à son père. » — Alcuin appelait Charlemagne le père de l'Europe ; ce nom lui a été conservé par l'histoire. — On ne saurait exprimer quels furent, à sa mort, le deuil et l'affliction par toute la terre ; les païens même le pleurèrent comme le père de tout le monde. Il n'avait qu'un désir : c'était d'en faire des fils de l'Eglise romaine. Ainsi parle un de ses biographes contemporains. (Histoire de l'Eglise ; Histoire de France ; Dom. Bouquet et le P. Papebroch, dans le *Propylæum ad Acta Sanctorum*.)

Nous ne nous permettrons pas de tenir ce langage à l'Empereur, Nos Très-chers Coopérateurs, Nous prions, au moins, pour que Dieu bénisse le Prince, pour qu'il le protège, à cause de ses intentions droites et chrétiennes, dont Nous n'avons jamais douté, pour qu'il lui donne la prudence, à laquelle ne résistent pas les difficultés, comme il lui a déjà donné le désir de les vaincre et le courage d'en triompher.

Ces prières, nous les joindrons à celles que nous ferons pour la sainte Église et pour le Souverain Pontife. Veuille le Seigneur faire enfin cesser les angoisses de l'univers catholique, et consoler le Saint-Père qu'abreuvent tant d'amertumes !

À ces fins,

1. Tous les Prêtres réciteront, à partir de ce jour, à la Messe, les Oraison, Secrète et Post-communion *pro Summo Pontifice*, jusqu'à la réintégration de la puissance du Pape, usurpée par la révolution.

2. À tous les Saluts d'usage, dans les paroisses du Diocèse, on chantera jusqu'au 8 Décembre inclusivement, trois fois le *Parce Domine, etc.*, avant le *Tantum ergo* ; et après la bénédiction, trois fois également l'invocation *Cor Iesu sacratissimum*, etc.

Ces dispositions seront portées à la connaissance des Fidèles, avec la Lettre encyclique et l'Allocution de Notre Saint Père le Pape.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, la nouvelle assurance de Nos bien affectueux et dévoués sentiments.

Sens, 14 Octobre 1859.

✠ MELLON Archevêque de Sens

IL VESCOVO DI MOULINS

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Amaritudo capitis redundavit in membra, et desuper irrigans lacrymarum imber ad infimam vestimenti fimbriam copiose descendit. Extremam sane vestimenti oram Ecclesiam Molinensem, Beatissimos ante pedes cum Episcopo condolentem afflictissimus Pater in praesenti habet, extremam ordine, sed non compassione. Testis enim Deus quod usque ad hanc horam non siluimus a malis, nec percusso pastore oves diffugimus.

Litteras siquidem Apostolicas summa, uti par erat, devotione acceptas Fidelibus communicare non distulit Episcopus, et per ferventissimam quam potuit exhortationem Clerum, synodaliter congregatum, ad orationes provocare, utinam quae malum in bono vincere valuissent, ac post lacrymationem et fletum consolationis refrigerium obtinere! Praeparationem cordis nostri tantae prae reverentia desolationis manifestare tamen non audebamus, benignissimo Pontifici etiam in silentio ex antiquo notam; ideo gemitus in sinu nostro continebamus ab amantissimo Patre, sicuti confidebamus, minime absconditos, scientes virum verbosum non iustificari et consolationem sermonum saepissime onerosam.

Consummato autem tempore tacendi, loquemur ad Dominum Nostrum, ne inter illos annumeremur Ecclesiae amicos, sed de

quibus queri solet ac dicere : « *Amici mei et proximi mei adversum me appropinquaverunt et steterunt, et qui iuxta me erant de longe steterunt* ; » praesertim quando vim faciunt qui quae-runt animam eius, et qui inquirunt mala illi loquuntur vanitatem, et dolos tota die meditantur.

Dignetur itaque Paternitas Vestra sacrificium condolentissimorum filiorum in odorem suavitatis accipere, licet vespertinum ; sacrificium lacrymis medullatum, impingualum precibus, orationibus ignitum. Dolemus quotquot omnes huius Dioecesis sumus Pontificem à Christianis sacrilege impetitum, Regem a subditis, a filiis Patrem, et qualem Patrem ! Dolemus Sabaudiae Crucem, usque ad haec ultima tempora Sanctae Sedi sociam, nunc tormentum Christo Domini praeparatam, dolemus Pium crucem de Cruce habentem. Crucem vero novimus per aliquot horas supplicium, aeternaliter thronum ; nec Christum oblii sumus ubi elevatus fuerit a terra omnia traxisse ad seipsum. Patimur igitur sed non confundimur, scientes cui credidimus, potens est enim Deus depositum nostrum servare in illum diem cuius gloriam securi expectamus.

Abundantiam interea doloris Vestri et fortitudinis et pietatis dum contemplamur miramur, et super multitudinem dolorum consolationem imploramus, ac benedictionibus plenam Sanctitatis Vestrae dexteram invocamus, odibilem discolis, Nobis autem et universae Dioecesi exoptabilem.

Ad Beatissimos Pedes provoluti humillimi ac obedientissimi Servi et Filii,

Molinis, tertio Idus Octobris 1859.

✠ PETRUS *Episcopus Molinensis*

IOANNES HADRIANUS DE CONNY
*Decanus, Procurator Capituli ex deliberatione
huius diei ad subscribendum designatus*

LETTERA

DEL VESCOVO DI MOULINS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR LE CURÉ,

Pour la troisième fois depuis la sacrilège invasion des États Pontificaux, Notre Saint Père le Pape fait entendre au monde la voix de son affliction et de ses larmes. Suivant ma coutume, je m'empresse de vous transmettre les paroles tombées de sa bouche sacrée. Je crois inutile d'y joindre l'expression de mes propres pensées : elles vous sont connues. En outre, la lecture du Synode qui s'imprime maintenant, et que vous recevrez dans quelques jours, achèvera de vous les découvrir. Je me borne en ce moment à vous renouveler la double exhortation que je vous adressais alors : la première, de prier avec une ferveur au niveau, s'il se peut, des calamités qui l'affligent, pour l'incomparable Pontife qui gouverne si glorieusement l'Église au milieu de tant de douleurs ; la seconde, de sonder de plus en plus, par une étude attentive, les droits de l'autorité temporelle du Siège Apostolique, la plus légitime devant les hommes, la plus sacrée devant Dieu, la plus chère aux Chrétiens, la plus odieuse aux impies, la plus nécessaire au monde, l'exemplaire de toute souveraineté, le point d'appui de tous les trônes, l'ouvrière de la douceur dans le commandement, la sauvegarde de la dignité dans l'obéissance, l'image sur la terre de la Royauté de Jésus-Christ dans le ciel.

Afin d'attirer sur nos supplications la grâce promise par Notre-Seigneur à la prière montée en commun et à la conspiration des vœux formés de concert, j'ai réglé qu'à partir de la réception de la présente Lettre et jusqu'à nouvel ordre le Psaume *Deus noster, refugium et virtus*, avec le verset et l'oraison pour le Pape, seraient chantés chaque dimanche, après la Messe paroissiale, dans toutes les Églises du Diocèse. De plus, tous les prêtres réciteront, pendant neuf jours, au Saint-Sacrifice, cette oraison avec la Secrète et la Post-communion qui l'accompagnent.

Assurément, puisque tout semble se dérober aux efforts des hommes, c'est le moment de nous tourner vers Dieu avec plus de confiance. Aussi, quoique rien n'égale l'amertume dont sont accablées les âmes chrétiennes, leur espérance doit puiser dans cette amertume même l'aliment qui la fortifie. Après tout, le monde n'existant que pour l'Église et pour former dans son sein la famille rachetée par Notre Sauveur, c'est pour l'Église uniquement que Dieu travaille. Les passions croient faire leur œuvre, il n'y a que Jésus-Christ qui fasse la sienne ; ou plutôt les passions elles-mêmes font, sans le savoir, l'œuvre de Celui qui les conduit où il lui plaît par des voies connues de lui seul. Témoins des épreuves de l'Église, peut-être ne nous sera-t-il pas donné de voir le jour de son triomphe ; ce jour viendra certainement. La sagesse du siècle, si malavisée à cette heure, recevra une fois de plus la leçon qu'elle a si bien méritée ; une fois de plus elle cherchera son refuge dans ce sein maternel qu'elle méconnaît aujourd'hui, dans ces bras dont elle se détourne, mais qui lui demeurent toujours ouverts.

Recevez, Monsieur le Curé, la nouvelle assurance de mon sincère attachement.

Moulins, le 9 Octobre 1859, en la fête de la Maternité de la Bienheureuse Vierge.

✠ PIERRE Evêque de Moulins

IL VESCOVO DI NEVERS

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE ,

Éloigné de mon Diocèse, depuis quelque temps pour cause de santé, je n'ai pas pu joindre ma voix à celle de tous mes Frères dans l'Épiscopat pour exprimer à Votre Sainteté les sentiments qui surabondent dans mon cœur.

Je me suis contenté d'épancher mon âme dans celle de mes Diocésains en leur faisant connaître par une Lettre pastorale mon filial dévouement pour le Saint-Siège.

Aujourd'hui, je ne puis pas résister au besoin de déposer aux pieds de Votre Béatitude l'hommage de mon respect, de mon obéissance, de mon inviolable fidélité. Je crois avoir été un des premiers Évêques à unir ma protestation à celle de Monseigneur l'Évêque d'Orléans contre les attentats sacrilèges dont le domaine apostolique a été l'objet, je viens de réclamer, avec non moins d'énergie, contre l'hypocrisie et l'audace du misérable opusculé intitulé : *Le Pape et le Congrès*.

Nous prions, nous gémissons, Très-saint Père, mais nous avons la consolation de voir le Clergé et les Fidèles unanimes

dans leur indignation contre les ennemis du Saint-Siège, comme ils le sont dans leur attachement à la chaire de Saint Pierre.

Humblement prosterné à Vos pieds, j'implore pour mon Diocèse et pour moi la bénédiction de Votre Sainteté, et j'ose me dire son fils le plus respectueux et le plus soumis.

Nevers, le 10 Janvier 1860.

✠ DOMINIQUE A. *Evêque de Nevers*

LETTERA PASTORALE
DEL VESCOVO DI NEVERS

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

DOMINIQUE-AUGUSTIN DEFÊTRE,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE NEVERS,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Nos TRÈS-CHERS FRÈRES,

Nous croyons devoir vous adresser en communication l'Allocution prononcée par Notre Saint Père le Pape dans le Consistoire tenu à Rome, le 26 Septembre 1859. Vous écouterez comme nous avec un religieux respect, mais aussi avec une douloureuse tristesse, ces paroles tombées de la bouche du Vicaire de Jésus-Christ.

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

Tels sont, Nos Très-chers Frères, les douloureux accents que fait entendre celui que tous les cœurs catholiques vénèrent comme le Père commun des Fidèles et comme le Pasteur suprême des âmes.

Qui de nous ne serait profondément ému en voyant les attentats dont cet auguste Pontife est l'objet, en apprenant la rébellion d'une partie des peuples placés sous son sceptre pacifique ? Ah ! gémissons tous ensemble de l'aveuglement fatal qui entraîne les enfants du meilleur des pères à se révolter contre l'autorité la plus légitime et la plus douce.

Et, toutefois, Nos Très-chers Frères, ne nous laissons pas aller à de trop vives alarmes ; n'oublions pas que la France est la fille aînée de l'Église romaine, qu'elle l'a toujours entourée de son dévouement, et que, plus d'une fois, elle lui a prêté la force de son bras.

Rappelons-nous ce qu'écrivait, il y a dix ans, et ce que vient de répéter à Bordeaux, en d'autres termes, le Prince auguste que la Providence a placé sur le trône : « La souveraineté temporelle du Chef vénérable de l'Église est intimement liée à « l'éclat du catholicisme, comme à la liberté et à l'indépendance « de l'Italie. »

Relisons les paroles mémorables de ce magnanime Souverain dans sa proclamation au peuple français au moment de la guerre d'Italie :

« Le but de cette guerre est de rendre l'Italie à elle-même et « non de la faire changer de maître Nous n'allons pas en « Italie fomenter le désordre ni ébranler le pouvoir du Saint-Père. »

Enfin, pénétrons-nous des sentiments qu'exprimait Son Excellence le Ministre des Cultes, quand il écrivait, il y a six mois, à tout l'Épiscopat français :

« Le Prince qui a ramené le Saint-Père au Vatican veut que « le Chef de l'Église soit respecté dans tous ses droits de Sou- « verain temporel. Le prince qui a sauvé la France de l'invasion « de l'esprit démagogique, ne saurait accepter ni ses doctrines, « ni sa domination en Italie. »

Après des paroles aussi formelles, nous ne pouvons plus nous laisser aller à de sérieuses inquiétudes, et nous attendons avec

confiance la réalisation des promesses qui engagent l'honneur de la France et de son Souverain.

Mais au milieu de tant de passions mauvaises, qui fermentent et agitent de nouveau la société, prions pour l'Église, notre mère, qui semble réservée encore à de cruelles épreuves; prions pour le Pontife, Successeur de Pierre, qui se voit lâchement trahi et abandonné par les siens; prions, et adressons au Seigneur cette fervente supplication du Prophète: « *O vous, qui gouvernez Israël, faites paraître votre puissance et venez nous sauver. Jusques à quand nous nourrirez-vous d'un pain de larmes et nous ferez-vous boire l'eau de nos pleurs avec abondance? Étendez votre main sur l'homme de votre droite et sur le fils de l'homme que vous vous êtes attaché. Regardez du haut du ciel. Voyez et visitez votre vigne. O Dieu! convertissez-nous, montrez-nous votre visage et nous serons sauvés* ¹. »

À ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les Chanoines et Chapitre de notre Église cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

ARTICLE I.

Le dimanche qui suivra la réception de notre Lettre pastorale, il y aura salut dans toutes les Églises de notre Diocèse. On chantera au salut le Psaume: *Qui regis Israël*; etc., avec l'Oraison pour le Pape; puis l'*Inviolata* et le *Tantum ergo*. On terminera par le chant du *Parce Domine*.

ARTICLE II.

Tous les jours, jusqu'à la Toussaint, les Prêtres réciteront à la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

¹ Psalm. LXXIX.

ARTICLE III.

Nous recommandons à toutes les personnes pieuses, et spécialement à celles qui sont engagées dans l'état religieux, de prier pour le Pape et pour l'Église, et d'offrir au moins une communion à cette intention.

Et sera, notre présente Lettre pastorale, lue et publiée dans toutes les Églises et Chapelles de notre Diocèse, le dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Nevers, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Secrétaire général, le 12 Octobre 1859.

✠ DOMINIQUE-AUGUSTIN *Évêque de Nevers*

Par mandement

COINTE Chan. honor., *Secrétaire général*

PROVINCIA ECCLES. DI TOLOSA

L'ARCIVESCOVO DI TOLOSA

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Ecclesiae Tolosanae possessione canonice accepta, sine mora ad pedes Sanctitatis Vestrae procumbimus, ut de novo, totoque nostro pectore, erga Sedem Apostolicam fidem nostram, pietatem et observantiam exhibeamus.

Profitemur ergo, Beatissime Pater, Sanctitatem Vestram totius esse caput Ecclesiae et omnium Christianorum Patrem et Doctorem, ipsique in Beato Petro pascendi, regendi et gubernandi universam Ecclesiam a Domino Nostro Iesu Christo potestatem traditam fuisse.

Omnia Decreta et leges quae ab hac Apostolica Sede prodeunt, profitemur veram esse ac sinceram pro universali Ecclesia credendorum normam et conscientiae regulam.

Insuper, non minus ecclesiasticae libertatis quam iustitiae hostes reputamus eos qui, inquieto nostro tempore, dictis, scriptis et praesertim sacrilegis actibus Romanum Pontificem sua temporali potestate et independentia spoliare nituntur, quam, providente Domino, ad expeditiorem rei Christianae gubernationem antiquitus iure optimo possidet.

Hic adiungimus Litteras nostro sigillo munitas in quibus continetur de verbo ad verbum forma iuramenti a nobis praestiti infra actionem in qua Eminentissimus Cardinalis De Morlot, Archiepiscopus Parisiensis nobis super humeros, nomine Sedis Apostolicae, Pallium imposuit, de quo Beatitudini Vestrae sinceram agimus gratias.

Beatissime Pater, fervida ex intimo corde suspiria et continuas preces mittimus, continuarique in nova nostra Archidioecesi curabimus, ad eum cuius inscrutabilia iudicia etiam in tenebris adoramus, ut « Sicut abundant passiones Christi in corde Vestro, ita et per Christum abundet consolatio Vestra » ut, abbreviatis diebus tribulationis tristissimis, possit Beatitudo Vestra ad salutis portum Apostolicam naviculam feliciter ducere.

Gratos habere dignetur Sanctitas Vestra hos animi sensus quos ex amantissimo corde, summa veneratione, obedientia et pietate filiali depromimus; dein Nobis, clero populoque novae Archidioecesis apostolicam Benedictionem impertiri quam supplex postulat,

Beatissime Pater,

Hac 17 Novembris 1859.

Sanctitatis Vestrae,

Humillimus, addictissimus et observantissimus
Servus et Filius

✠ FLORIANUS *Archiepiscopus Tolosanus*

IL VESCOVO DI CARCASSONA

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Etsi, elapso iam mense, sententiam meam erga Sedem Vestram, et Vestrae Sedis iura, coram Clero ac Fidelibus Dioecesis meae declaraverim; etsi Allocutionem per Vos die 27 Septembris habitam, promulgaverim, ac monitis votisque vestris annuens, quotidianas preces pro Sanctitate Vestra indixerim, me tamen cohibere non possum quin rursus angores meos erga Vestram Beatitude devotissime tester, contra vero iniquas inimicorum Vestrae Sedis aggressiones forti animo protestor.

Enim vero, Beatissime Pater, quis tot et tantos contra Vos ausus non indignetur? Quis temporalia vestrae sedis iura, quae quippe libertatis Ecclesiae tutamen sunt saluberrimum, tam miscrabiliiter despecta et conculcata non lugeat? Quis, iram Dei, capitibus nostris, propter insensatos Ecclesiae hostes, minitantem non reformidet?

Sane, quotquot sumus, in hoc imperio, Episcopi, uno suspirio gemimus, una voce precamur Deum; et cum, canes dormientes non simus, collatrare non desistimus. Faxit Deus Optimus Maximus, ut contra preces et gemitus nostros, non praevaleat impiorum vis; potius vero, firmetur dextera Vestra, humilientur inimici

Ecclesiae Dei, ac rebus suis denique capiantur, non vulpeculae, sed vulpes quae demoliantur vineam. Me prorsus, etsi inter fratres minimum, non putetis velim, Beatissime Pater, aut Sedi Vestrae; aut libertati Ecclesiae minus addictum.

Ut vero, in me et Clero ac Fidelibus Dioecesis meae, magis ac magis augeatur haec in Vos et Vestram Sedem pietas, descendat, quaeso, in illam meam, Vestri ovilis portiunculam, paterna suppremi Pastoris benedictio: quam, ad pedes Vestros provolutus amantissime, postulo,

Beatitudinis Vestrae,

Carcassonae, die 3 Novembris 1859.

Humillimus Filiolus ac Servus

✠ FRANCISCS *Episcopus Carcassonensis*

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI CARCASSONA

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Lorsque, dans une circonstance récente ¹, nous exprimions des vœux ardents pour que le cœur de notre commun Père, déjà si cruellement abreuvé d'amertume, fût enfin soulagé, nous étions loin de penser que nos angoisses filiales dussent encore s'accroître.

Aujourd'hui le crime est consommé : une minorité ingrate, jointe à une faction d'étrangers, s'est révoltée contre les bienfaits d'un gouvernement trop paternel ; et le Souverain Pontife, dans son Allocution du 26 Septembre, dont nous vous envoyons le texte, fait de nouveau entendre à l'Église les accents de sa juste et profonde affliction.

Il faut qu'on sache que partout, en France comme en Italie, comme sur toute la surface du monde catholique, une immense douleur répond à celle du Pontife ; et il importe que les Évêques, interprètes de cette douleur, ne la laissent ignorer à personne. Attachés de cœur au Vicaire de Jésus-Christ, plus dévoués encore, s'il est possible, à la sainte cause de l'indépendance de l'Église, et convaincus que cette indépendance ne peut être sans le libre et

¹ Lettre du 10 Août 1859, n° 38.

complet exercice du pouvoir temporel des Papes, nous protestons contre un état de choses qui ne tend à rien moins qu'à bouleverser de fond en comble les conditions de la Papauté. Nous ne voulons ni d'un Pape Français, ni d'un Pape Autrichien, moins encore d'un Pape Piémontais; nous demandons qu'on respecte l'œuvre des siècles, et qu'un souffle démagogique ne l'emporte pas dans la balance sur l'épée de Charlemagne et de Napoléon.

Espérant, il est vrai, en la promesse auguste qui nous a été faite et qui nous demeure, nous ne pouvons croire que ce qui se passe aujourd'hui dure long-temps: mais les larmes que nous voyons couler des yeux de notre bien-aimé Père méritent qu'on nous pardonne les nôtres. Il pleure et nous pleurons. Il prie, nous prions avec lui; et, malgré l'infirmité de nos prières, Catholiques, nous nous confions en Dieu qui n'a jamais abandonné son Église; Français, nous comptons sur la France, qui a été, de tout temps, son bras armé pour les grandes causes.

À la réception de cette Lettre, que vous lirez au prône ainsi que l'Alloction, vous voudrez bien, jusqu'à l'entier rétablissement de l'autorité du Saint-Père, ajouter à la Messe, les Oraison, Secrète et Post-communion *pro Papa*, et vous unirez vos prières à celles de toute l'Église, aux intentions du Souverain Pontife.

Agréez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

Carcassonne, 12 Septembre 1859.

✠ FRANÇOIS *Évêque de Carcassonne*

LETTERA

DEL VESCOVO DI MONTAUBAN

AI CURATI DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR LE CURÉ,

Il est bien juste que nous appelions les Fidèles à rendre à Dieu les plus vives actions de grâces pour la paix qui vient d'être si heureusement conclue, et d'une manière si inespérée. Au commencement de la guerre nous avons demandé « que la gloire séculaire de la France, sa tranquillité intérieure, et la valeur de « nos armées en sortissent intactes, avec la liberté et l'indépendance du Saint-Siège; que les passions révolutionnaires, ennemies du Trône et de l'Autel, fussent trompées dans leurs espérances impies et sacrilèges. » Tout annonce que nous avons été exaucés. L'Empereur a vu l'abîme où l'Europe et l'Église allaient être plongées si la guerre s'étendait sur un plus grand théâtre, et si les ennemis de tout ordre social étaient appelés à y intervenir. Aussitôt, triomphant des enivrements que la victoire aurait pu lui donner, il a généreusement tendu la main au noble adversaire qu'il combattait. De son côté, l'Empereur d'Autriche, malgré le poids d'une triple défaite, si lourd pour le cœur d'un Prince jeune et plein d'avenir, a accepté avec courage les avances qui lui étaient faites: et ainsi, pour le bien de l'Église, pour le bonheur

des peuples, pour la stabilité des trônes, les deux protecteurs-nés du Saint-Siège ont conclu la paix dans des conditions qui paraissent devoir répondre aux vœux de tous.

En même temps, et pendant que les armées étaient sur le champ de bataille, le Chef de l'Église, le Père commun de tous les Fidèles, n'a pas cessé de tenir ses mains élevées vers le Ciel, afin d'en obtenir que les jours mauvais fussent abrégés; que des conseils de justice et de paix pénétrassent dans le cœur des combattants, l'un et l'autre ses fils également chéris, également dévoués à son auguste Personne et au Siège Apostolique, et que, dans les arrangements à intervenir, les droits de sa puissance temporelle (auxquels nul ne peut toucher impunément) fussent respectés, avec ceux des Princes légitimes expulsés de leurs États par un esprit de révolte venu de l'étranger, et avec les justes besoins des peuples. Ainsi s'est-il exprimé lui-même dans la nouvelle Encyclique qu'il a adressée à tous les Évêques, sous la date du 18 Juin dernier, et que vous trouverez plus bas. On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans ce Pontife, si cruellement éprouvé depuis la seconde année de son règne. Au milieu des amertumes et des angoisses il conserve sa sérénité angélique, son inaltérable douceur, sa fermeté inébranlable, et, selon la parole de Jésus-Christ, *il possède son âme dans une patience* qui ne se dément pas un seul instant. C'est ainsi que, d'une part, en s'adressant au Sacré-Collège, il déclare hardiment que tous ceux qui ont encouru volontairement, d'une manière directe ou indirecte, à la révolte d'une partie de ses États, ont réellement encouru les peines canoniques portées par le saint Concile de Trente; et d'autre part, dans l'Encyclique adressée aux Évêques, il proteste hautement: « Qu'il affrontera « tous les périls, qu'il subira toutes les épreuves, plutôt que de « manquer en rien à ses devoirs apostoliques, ou de souffrir quoi « que ce soit contre la sainteté du serment par lequel il s'est lié « en montant sur le Siège suprême » (de conserver dans leur entier tous les droits de sa puissance temporelle.)

Tout nous fait croire, Monsieur le Curé, que nous devons en grande partie l'inestimable bienfait de la paix aux prières de l'auguste Pontife. Nous la devons aussi à celles des Fidèles, à la haute prudence de l'Empereur, à l'honnêteté et au caractère chrétien des sentiments qui animent nos armées. Que Dieu donc daigne bénir et récompenser chacun pour la part qu'il a eue à cette fin de la guerre, aussi heureuse, aussi prompte qu'inattendue !

En conséquence, conformément au vœu qui nous a été exprimé par le Gouvernement, pour remercier Dieu des bienfaits de la paix, et pour attirer de plus en plus sa bénédiction sur l'Empereur, sur la France et sur toute l'Église, le jour de l'Assomption on chantera le *Te Deum* après la Messe paroissiale (ou après la Procession, si c'était l'usage dans quelques Paroisses), avec le # et l'oraison *pro gratiis agendis*, la prière d'usage et l'oraison *pro Imperatore*.

Vous aurez soin de vous concerter, comme d'ordinaire, avec les Autorités civiles.

J'ordonne de plus à tous les Prêtres du Diocèse, à partir de la réception de la présente jusqu'à la conclusion définitive de toutes les conditions de la paix, de dire : 1° à la Messe, l'oraison *Deus, a quo sancta desideria*, avec la Secrète et la Post-communion y relatives ; 2° de même l'oraison *Ecclesiae tuae preces placatus admitte* (qui est sous le n° 10, *inter Orationes diversas*) : le tout en se conformant aux Rubriques.

Vous aurez soin de lire cette Lettre aux Fidèles au prône de dimanche prochain, 14 du présent mois.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon sincère attachement.

Montauban, ce 10 Août, en la fête de Saint Laurent, 1859.

✠ JEAN-MARIE Évêque de Montauban

IL VESCOVO DI PAMERS

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Episcopus Appamiensis, in Gallia, una cum totius Dioecesis suae Clero, nec non Fidelibus omnibus sibi concreditis, Sanctitatis Vestrae pedes reverenter ac pie exosculans, omnem suam sollicitudinem, omnem angorem erga Apostolicam Sedem et gloriosissimum Pontificem, hisce miserrimis temporibus regnantem, testari aemulatur.

Et hoc maximo ipsi est Christianaeque plebi solatio et honori, sperare scilicet testimonium istud, licet profecto minimum et benevolentia vestra leviter dignum, Paternitati vestrae non ingratum fore, nec propellendum videri.

Quando patitur, non dico membrum quodcumque, sed augustissimum atque amantissimum nostrum caput, quomodo non paterentur alia membra? Velit Deus optimus maximus alto vulnere altum et efficax remedium afferre! Tanto dolori dulcem et adaequatam impertiri refectionem! Velit errantes reducere, coecis lucem praestare, ingratos animos ac rebelles ad caritatis Christi Vicarium ita convertere et emollire, ut resipiscant tandem et ad meliorem frugem permanentemente adducantur!

Neque ea tantummodo in votis sunt, Beatissime Pater: unanimes enim uno ore expostulamus, Pastores gregesque omnes, ut inviolabilia semper agnoscantur et integra servantur temporalia etiam Sanctae Sedi iura; quatenus ad maiorem Ecclesiae honorem et liberius digniusque Pontificiae auctoritatis exercitium magis ac magis inserviant.

Et haec vota omnia, Beatissime Pater, ex imis cordibus prolata exaudiat Princeps Pastorum, cui solemnes et amplissimas gratias solvere periucundum praesentimus.

Descendat, precor, paterna Vestra benedictio in hanc universalis ovilis portiunculam, non excepto quidem humillimo atque addictissimo Beatitudinis Vestrae filio et subdito, cui commissa est.

Iterum ad pedes Vestros provolutus, obsequii omnis et amoris testimonia effundere amat,

Appamiis, die 8 Augusti 1859.

Obsequentissimus et addictissimus Filius et subditus

✠ I. A. AUGUSTUS *Episcopus Appamiensis*

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI PAMIEBS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET TRÈS-CHERS COOPÉRATEURS,

En voyant durer si long-temps les troubles qui agitent l'Italie, et principalement les États de l'Église, Notre cœur s'est ému, et il Nous a paru opportun d'adresser au Souverain Pontife, dans les cruelles épreuves qu'il endure, l'expression de Notre respectueuse et filiale condoléance.

De pareils témoignages d'une religieuse sympathie ont dû parvenir au Saint-Siège de bien d'autres points du monde catholique.

Assuré d'avance d'avoir, par Notre démarche, secondé les vœux et interprété, quoique imparfaitement, les sentiments de tout Notre Clergé; voulant d'ailleurs exciter de plus en plus son zèle pour recommander au Divin Pasteur de si saintes et si nobles infortunes, Nous plaçons sous vos yeux Notre Lettre, en date du 8 Août dernier, et celle de Sa Sainteté, signée de sa main, que Nous avons eu la consolation de recevoir aujourd'hui. Vous ne pourrez qu'être vivement attendris, en lisant la Réponse qu'a daigné nous faire le Saint-Père.

(Qui si reca la Lettera del Santo Padre.)

Afin de répondre à tant de bienveillance, de mieux compatir à tant d'afflictions, et de seconder des sentiments dont Nous vous savons justement pénétrés, Nous désirons, Nos chers Coopérateurs, qu'au plus tôt, et durant 9 jours, tous les Prêtres récitent à la Messe les Oraisons *pro Summo Pontifice*. Nous permettons, en outre, dans toutes les Églises, un Salut du Saint-Sacrement, après les Vêpres, l'un des prochains dimanches. Le Salut sera précédé des prières marquées au Rituel pour Notre Saint Père le Pape, page 398, et de l'antienne à la Sainte-Vierge: *Sub tuum praesidium*. On supprimera les Litanies.

MM. les Curés n'omettront pas de prévenir leurs paroissiens au prône de la Messe, le dimanche où devront se faire les susdites prières. Ils exhorteront les Fidèles à s'y unir avec ferveur et à continuer à prier aux mêmes intentions. À cette fin, ils liront en chaire Notre présente Circulaire.

Recevez, Messieurs et très-chers Coopérateurs, la nouvelle expression de Notre sincère attachement en Notre Seigneur.

Pamiers, le 9 Septembre 1859.

✠ AUGUSTE Évêque de Pamiers

IL VESCOVO DI PAMIERS

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Plurimum certe honoris et gaudii, ultra id omne quod dici potest, huiusce gregis Pastori et ovibus nuper attulit optima et pretiosa valde Sanctitatis Vestrae Epistola, mense Septembri excepta: apostolicam quoque Benedictionem religioso cultu ac filiali affectu certatim collegimus, veluti caelestium gratiarum pignus certissimum.

Tantis locupletati beneficiis, tamque grandi debito penitus impares, Patrem misericordiarum et Deum totius consolationis enixe rogavimus, et adhuc incessabili zelo obsecramus, ut qui dives est in bonis et largus in donis nostram inopiam suppleat. Consoletur igitur cor Vestrum, Beatissime Pater, in omni tribulatione, et diuturnis angustiis, quas simul nos corde magno et animo volenti patimur. Imperet ventis et mari, et fiat tandem tranquillitas magna. A summo Caelo respiciat in faciem Christi sui; afflictæ dudum Ecclesiae clamores exaudiat, lacrymas abstergat, et quam de tantis periculis toties eripuit et eruit, etiamnum miraculis, si opus sit, potentia virtutis suae illico eripiat.

Haec nostra spes, huc vota tendunt ardentissima.

Nec ea tamen Religioni nostrae et amoris sufficiunt, Beatissime Pater, in praesentibus rerum adiunctis. Quando enim scriptores

multimodi, vel fidei catholicae infensi, vel falsis delusi opinionibus aut doctrinis, ac de futuris parum providi, ingenii sui famulatum praestant perditis illis hominibus qui nunc dolo, nunc aperta vi, spretis spiritualibus poenis, nihil intentatum relinquunt ad convellenda antiquissima et sacratissima Apostolicae potestatis iura; nos populus vester et oves pascuae vestrae, aequa mente audiemus et silebimus?..... Nequaquam ita fiet. Speculatores dati domui Israel, die ac nocte vigilabimus. Ad pascendum Dei gregem electi, non impastum relinquemus, et venientibus lupis, non erimus sicut canes muti non valentes latrare. Omnibus debitores sumus, ignaris potissimum et incautis, illius Apostolici dicti memores: quis infirmatur, et ego non infirmor? quis scandalizatur, et ego non uror?..... Paratum cor nostrum, Pater amantissime, paratum cor nostrum, paratum ad prospera, paratum etiam ad adversa. Omnia nostra vestra sunt et ad pedes Maiestatis Vestrae incunctanter et omnino ea deferimus et abdicamus.

De divina tamen clementia et Immaculae Virginis Mariae patrocinio confidimus meliora et viciniora saluti. Illuminabit lux lucis et fons luminis mentes Principum terrae, et ad id quod rectum et iustum est eorum voluntates inflectet Rex Regum et Dominus Dominantium. A christiana gente fugiet dolor et gemitus; et haec erit mutatio dexteræ Excelsi.

Beatitudinis Vestrae,

Appamiis, die 27 Decembris 1859.

Sanctissime Pater,

Humillimus ac obedientissimus Servus et Filius

✠ I. A. AUGUSTUS *Episcopus Appamiensis*

PROVINCIA ECCLES. DI TOURS

L'ARCIVESCOVO DI TOURS

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Vos joies sont la joie des Évêques, comme vos peines sont aussi les nôtres. J'ai partagé toutes les douleurs et les anxiétés que Votre Sainteté a ressenties, quand la guerre s'est allumée entre des nations catholiques, et surtout, quand la révolte a éclaté dans vos propres États.

Je n'ai cessé, Très-saint Père, depuis ce moment de prier et de faire prier les Fidèles pour le retour de la paix et pour le rétablissement de l'ordre dans la partie des États Pontificaux que l'esprit révolutionnaire a tenté de bouleverser.

Nous savons, Très-saint Père, que Votre Sainteté est pleine de courage. Que Dieu daigne la soutenir ! après tout, qu'avons-nous à craindre ? Dieu est avec son Église et avec son Chef. Les desseins des méchants seront confondus cette fois, comme toujours. Il est déjà permis d'entrevoir, au milieu de la confusion des événements, les signes consolants de la protection divine.

Quoi qu'il arrive, Très-saint Père, Votre Sainteté peut compter sur le dévouement des Evêques. Nous nous ferons toujours un devoir sacré de nous ranger autour de notre Chef pour soutenir ses droits. J'ai la confiance que Dieu, qui donna à saint Martin la fermeté et l'énergie des Apôtres, ne refuserait pas cette grâce à l'indigne Successeur de ce grand Evêque, s'il fallait défendre la foi du Saint-Siège et les prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ.

Prosterné aux pieds de Votre Sainteté, je lui demande humblement sa Bénédiction, et la prie d'agréer l'hommage du profond respect et de l'entier dévouement avec lequel je suis,

Très-saint Père,

Tours, le 24 Juillet 1859.

de Votre Sainteté

Le très-humble et très-obéissant Serviteur et Fils

J.-HIPPOLYTE Archevêque de Tours

LETTERA CIRCOLARE DELL'ARCIVESCOVO DI TOURS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Notre Saint Père le Pape, dans le Consistoire tenu le 26 Septembre, a adressé aux Cardinaux présents une Allocution, qui a été ensuite envoyée aux Evêques du monde catholique.

Le Saint-Père a exposé de nouveau les usurpations et les désordres de la révolution dans une partie de ses États, et a exprimé encore une fois la douleur dont son cœur est oppressé. Nous voulons que notre clergé lise et médite les graves paroles du Vicaire de Jésus-Christ. On ne peut se défendre d'une vive et profonde émotion en entendant ce langage simple et noble, doux et ferme en même temps, empreint d'une grande tristesse, mais où l'amour domine tous les autres sentiments.

Après cette lecture, notre premier mouvement a été d'aller nous prosterner aux pieds de Jésus-Christ, souverain et invisible Pasteur de l'Eglise, et de répandre devant lui nos larmes et nos prières. Quand le Père est affligé, tous les enfants fidèles sont aussi dans le deuil. La cause du Souverain Pontife est la cause de tous les chrétiens. Les droits qu'on viole si audacieusement sont les nôtres,

autant que les siens. Nous ne pouvons les défendre par la force ; mais nous aurons recours aux gémissements et à la prière, qui sont une arme avec laquelle nous avons plus d'une fois vaincu les ennemis de l'Église.

Il serait superflu, Nos Très-chers Coopérateurs, de revenir sur la question de la légitimité de la puissance temporelle du Pape. Il n'y a pas en Europe de droit plus certain, plus ancien, fondé sur des titres plus réels et plus incontestables. Si la possession du Chef de l'Église est mise en doute, que toutes les familles souveraines qui règnent aujourd'hui s'apprêtent à descendre du trône. Qu'elles y prennent garde ! S'il leur convenait d'assister avec impassibilité à l'atteinte portée au pouvoir le plus vénérable qui soit sur la terre, un jour viendra où le scrutin s'ouvrira aussi pour elles, et ce nouveau mode de renverser et de créer des rois, au gré de quelques intrigants ambitieux, pourra leur devenir fatal.

Mais ce ne sont pas seulement les titres authentiques et la possession séculaire que nous invoquons, c'est surtout le besoin pour les catholiques d'avoir un chef libre et indépendant. Depuis que l'Église a étendu son action dans le monde entier, et qu'à raison même de cette extension, elle a dû se donner une organisation en rapport avec son ministère divin, l'indépendance temporelle de son Chef est devenue une nécessité morale, que l'autorité des siècles a sanctionnée, et qui a été reconnue par tous les grands et bons esprits : par Bossuet, Leibniz, Hurter et les protestants les plus instruits, par Napoléon I^{er} lui-même, qui plus tard se mit malheureusement en contradiction avec les convictions qu'il avait d'abord professées.

Il y a donc ici un immense intérêt engagé : ce n'est plus l'intérêt personnel du Pape, mais bien la liberté de conscience de plus de deux cent millions de catholiques répandus dans tout l'univers, et formant des nations entières ou des peuples considérables, tels que la France, l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, la Bavière, la Saxe, la Belgique, les Deux-Siciles, l'Irlande, la

Pologne, et bien d'autres. Et il faudrait que l'intérêt religieux de tant de peuples et de tous les fidèles fût sacrifié à l'ambition de quelques centaines de révolutionnaires qui trouveraient bon de mettre la main sur les domaines du Pape ! et ceux qui tiennent les rênes du monde, dont la mission est de faire respecter les droits de la conscience, ne comprendraient pas le trouble immense qu'une pareille usurpation produirait dans tous les esprits, et ne feraient rien pour conjurer un semblable malheur !

Qu'on ne nous parle pas des vœux et des prétendues souffrances des Légations et de la Romagne ! Ces populations, dans leur ensemble, aiment et respectent le sceptre pacifique de Pie IX. Il y a là, comme ailleurs, des ambitieux, des hommes de révolution, qui conspirent contre l'administration du Pape et des Cardinaux, parce qu'ils voudraient les renverser pour se mettre à leur place. Voilà tout le secret des révoltes qui se sont produites. Les vrais sentiments du peuple des États romains sont ceux qu'il a manifestés quand le Chef de l'Église visitait naguère ces provinces au milieu des acclamations et des témoignages d'affection de ses enfants. Peut-on admettre qu'un peuple change en si peu de temps ses convictions, et qu'il passe ainsi subitement, sans cause connue, de l'amour filial à la haine qu'on lui suppose ? S'il était léger et versatile à ce point, il faudrait le traiter comme un peuple d'enfants, et attendre que la raison le ramène des caprices d'aujourd'hui aux bonnes pensées de la veille.

Est-ce que nous ne connaissons pas la vraie cause de la révolution qui agite ces pays ? Le parti qui pousse à la déchéance du pouvoir du Pape est le même qui travaille dans tous les autres pays au renversement des gouvernements établis. C'est la révolution contre laquelle tous les pouvoirs réguliers sont obligés de se défendre. Ce parti est chez nous, comme il est à Bologne et à Ferrare, avec cette différence qu'ici il se trouve en présence d'une volonté énergique, d'une main ferme qui dispose d'une force imposante pour le contenir, tandis que dans les États du Pape,

aidé par des forces étrangères, il a pu renverser sans peine un gouvernement doux et paternel, qui n'est pas accoutumé à tirer le glaive, et à qui il répugne de recourir à ces moyens violents. Nous voudrions bien savoir, que Dieu nous préserve de cette expérience! ce qui arriverait en France si le parti anarchique cessait d'être surveillé et contenu. Le gouvernement se croirait-il bien solide sur ses bases, s'il était permis à ce parti de travailler, de tromper, d'agiter les masses populaires, et d'inventer pour notre pays un suffrage universel à la façon italienne?

Nous en prenons à témoin tous les hommes sincères qui ont visité l'État du Pape, non dans la vue d'écrire des romans, mais pour étudier sérieusement les mœurs et les habitudes de ce pays: les populations y sont heureuses et satisfaites. Que demande le peuple là comme ailleurs? Il veut qu'on ne lui enlève pas ses enfants pour le service militaire, qu'on ne lui demande que des impôts modérés, qu'on lui laisse un peu de latitude dans la gestion de ses affaires municipales. On jouit abondamment de tous ces biens partout où s'étend la puissance Pontificale. Il y a plus d'un pays qui se vante de sa civilisation et de ses progrès, qui pourrait aller chercher dans les États Romains d'utiles leçons sur le respect et la paternelle affection que l'homme doit apporter dans le gouvernement de ses semblables. Si, d'ailleurs, il y a encore des améliorations à faire, est-ce à Pie IX qu'il faut s'en prendre, si elles ne sont toutes réalisées? N'est-ce pas l'esprit révolutionnaire qui les a empêchées par l'agitation qu'il n'a cessé d'entretenir? Qu'on rende au Pape sa liberté, qu'on le délivre des factions qui oppriment son peuple, et qu'on se confie à la générosité d'un pontife qui a donné assez de preuves de son amour pour l'Italie.

Le grand tort, le seul tort du Pape, comme l'a dit éloquemment un autre Évêque, c'est de n'avoir pas en réalité les deux cent mille baïonnettes dont l'empereur Napoléon l'entourait dans son imagination, pour faire comprendre à son ambassadeur avec

quel respect et quels égards il entendait qu'on traitât le Chef de l'Église. S'il avait à sa disposition la force matérielle pour soumettre les rebelles et les faire rentrer dans l'ordre, il serait loué et admiré de tous; son gouvernement serait le premier, le plus beau, le modèle des gouvernements. Mais c'est un roi pacifique, il est père plus que roi, il administre une famille plutôt qu'il ne gouverne un empire. Ne regrettons pas qu'il en soit ainsi. Bénissons au contraire la Providence d'avoir réservé, dans la longue suite des papes, cette douce et pieuse figure de Pie IX pour ces jours d'épreuve. Il faudrait, si la justice et le droit devaient être sacrifiés, que cette immolation s'accomplît sur le meilleur et le plus juste des princes: ces victimes conviennent à la révolution. Mais, qu'on le sache bien, les douleurs dont on abreuve cette âme si pure et si généreuse appelleront le châtiment du Ciel sur ceux qui auront participé à l'œuvre de l'injustice.

Espérons mieux de la génération présente, qui renferme encore tant d'âmes dévouées à Dieu et à son Représentant sur la terre. Elle ne permettra pas ce triomphe scandaleux de l'iniquité, qui imprimerait à notre époque une flétrissure indélébile. La postérité lui demanderait compte de sa honteuse lâcheté, qui aurait permis à quelques méchants de mettre la main sur la couronne du Père des chrétiens, et de dépouiller toutes les consciences des garanties de leur indépendance spirituelle.

L'opinion des catholiques, même de ceux qui ne sont pas fervents, est toute pour les droits du Souverain Pontife. Depuis la paix de Villafranca, nous n'avons entendu parler des progrès de la révolution italienne qu'avec dégoût et indignation. Comment éprouver un autre sentiment, quand on ne rencontre partout que mensonge, duplicité, mauvaise foi, ruses déloyales? Les hommes qui se sont emparé de ce mouvement, depuis qu'ils sont sortis de la ligne tracée par la modération de l'Empereur, ont tout fait pour compromettre et déshonorer cette noble cause, et en détruire tout l'intérêt qu'elle inspirait aux vrais amis de l'Italie.

Mais, au milieu de tant de choses indignes, ce qui a le plus attristé notre pensée, c'est de voir un Prince, issu d'une famille de saints, illustre entre toutes les familles royales par sa constante fidélité à l'Église et au Vicaire de Jésus-Christ, laisser ses agents inspirer, entretenir, fomenter la révolte dans les États du Père commun, du sien comme du nôtre, et viser clairement à consommer une criminelle usurpation. Ce roi a détourné les yeux des exemples de sa noble maison. S'il s'en souvenait, comment ne craindrait-il pas de manquer à la mémoire de ses ancêtres, en poursuivant une injustice sacrilège, dont la seule pensée les aurait pénétrés d'horreur? On croirait que leur cendre en a été troublée, et qu'ils empruntent la voix du peuple qui garde leur tombe pour faire entendre le cri de leur douleur et pour donner de sè-vères leçons.

Notre plus ferme confiance, après Dieu, est dans la volonté et le devoir de la France. Cette confiance repose sur les sentiments que l'Empereur professe pour le Saint-Père. La direction imprévue des évènements, la marche toujours lente des discussions diplomatiques ont pu retarder la solution et laisser le mal s'aggraver d'une manière déplorable. Mais, en définitive, la volonté de la France, qui ne veut que le maintien du droit et de la justice, doit prévaloir. Toute autre conclusion blesserait le sentiment national autant que le sentiment catholique. Il ne sera pas dit que la France, qui a vaincu l'Autriche par la force des armes sur le champ de bataille, a dû plier, sur le terrain des négociations, devant les ruses vulgaires, que tout le monde pénètre, de ce petit État qu'on appelle le Piémont. Que Victor-Emmanuel abjure, s'il le veut, les nobles traditions de ses pères, aucune puissance au monde ne pourra obliger le peuple français à renoncer à ses généreux instincts, ni effacer de son esprit les grands souvenirs de son histoire.

Cependant, Nos Très-chers Coopérateurs, comme la prolongation de la domination révolutionnaire dans les États du Saint-Père

tend à rendre plus difficile la réalisation des nobles intentions de l'Empereur, nous adresserons à Dieu de ferventes prières pour obtenir que ces douloureuses épreuves soient abrégées. Tous les Prêtres réciteront, à partir de ce jour, à la Messe, les Oraison, Secrète et Post-communion *pro Papa*, 24, jusqu'à la réintégration de la puissance du Pape usurpée par la révolution.

Recevez, Messieurs et chers Coopérateurs, l'assurance de notre sincère et affectueux attachement.

Tours, le 8 Octobre 1839.

✠ J.-HIPPOLYTE Archevêque de Tours

IL VESCOVO DI ANGERS

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

J'ai reçu avec une profonde reconnaissance la communication qui m'a été faite par Monseigneur le Nonce à Paris de la Lettre encyclique adressée à tous les Patriarches, Archevêques et Évêques le 18 Juin dernier et de l'Allocution prononcée le 20 par Votre Sainteté dans le Consistoire secret.

J'ai vu dans l'une et l'autre la grande douleur dont le cœur si aimant de Votre Béatitudo est pénétré à la vue des attentats de quelques sujets ingrats, qui ont méconnu Votre bonté paternelle et les droits inaliénables du Saint-Siège. Depuis long-temps, je ne cessais chaque jour de prier pour l'Église et pour son Chef, dont je comprends trop bien les angoisses : je redouble encore mes instances dans ces moments pénibles afin que Celui qui calmait les tempêtes apaise ces orages et éclaire ces hommes pervers, qui, hélas ! ferment les yeux à la lumière.

Pour nous, Très-saint et vénéré Père, nous voudrions Vous dédommager par plus de fidélité et plus d'amour. Puisse notre soumission vous faire oublier la révolte de ces sujets infidèles. Nous mettons à vos pieds nos cœurs et notre amour. Nous ne cessons d'engager nos peuples à prier pour le Père commun et nous aimons à espérer que nos vœux seront exaucés.

Permettez-nous de penser que le salut viendra aussi de cette France, qui est si dévouée au Siège de Rome, qu'elle a défendu depuis plusieurs années et que le Prince auguste envoyé par la Providence pour mettre un terme à l'anarchie dans notre patrie ne permettra pas qu'on continue à attenter aux droits légitimes de Votre autorité souveraine. Sa main puissante plus forte encore après ses victoires comprimera les efforts des méchants.

Prosterné au pied de Votre trône, nous renouvelons à Votre Béatitude l'assurance de notre filiale soumission et en la priant de répandre ses bénédictions sur Nous et sur notre troupeau, Nous aimons à Nous dire,

de Votre Béatitude,

Angers, le 10 Juillet 1859.

Très-saint Père,

Le Fils le plus respectueux et le plus profondément
soumis et dévoué

✠ GUILLAUME *Evêque d'Angers*

IL VESCOVO DI ANGERS

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Au moment où Votre Paternité est affligée et outragée par quelques enfants ingrats, c'est un besoin pour nos cœurs de vous offrir l'assurance de leurs sentiments de respect, de dévouement et d'amour. Nous voudrions pouvoir, en les partageant, alléger les peines qui accablent Votre Béatitude et essuyer ses larmes, si nous ne pouvons pas les empêcher de couler.

Je viens donc déposer au pied du trône de Votre Sainteté la lettre Pastorale que j'ai publiée afin de demander à mes Fidèles diocésains des prières pour le Souverain Pontife et la Sainte Église Romaine. Puisse le Dieu bon et clément exaucer nos vœux et rendre à l'Église le calme, et au cœur de Votre Paternité la consolation et la paix.

Prosterné à Vos pieds, Très-saint et Bien-aimé Père, je viens vous demander la Bénédiction apostolique pour le Pasteur et pour le troupeau, en vous offrant l'hommage des sentiments du profond respect, de la soumission filiale et de l'inaltérable dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Sainteté,

Angers, le 19 Octobre 1859.

Très-saint et Bien-aimé Père,

Le très-humble Serviteur et le Fils le plus respectueux

✕ GUILLAUME *Évêque d'Angers*

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI ANGERS

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Depuis quelques mois Nous avons souvent appelé votre attention sur les faits qui s'accomplissent en Italie, pour réclamer le secours de vos prières. Au moment où nos cœurs se livraient aux joies des solennités pascales, le Père commun de la famille, effrayé à la vue des orages qui s'amoncelaient, ouvrait les trésors de l'Église en répétant le vœu et les paroles du divin Maître : *pax vobis*, que la paix soit avec vous ¹. Mais déjà le sol tremblait sous les pas des combattants qui s'avançaient comme deux nuages qui vont se heurter, portant la foudre dans leurs flancs, et Nous ne nous dissimulions pas nos craintes ². Mais pour Nous rassurer, Nous avions notre foi, l'espérance, les assurances qu'une bouche auguste nous faisait donner et que Nous étions heureux de vous transmettre. La Providence elle-même semblait sourire à nos vœux, et Nous pouvions penser qu'Elle avait donné à la victoire l'ordre de s'attacher à nos drapeaux. Sur ces champs illustrés autrefois

¹ Encyclique du 27 Avril 1859.

² Mandement du 14 Mai 1859.

par la valeur française, nos soldats cueillaient des moissons de lauriers; et, fier de leurs succès, Nous vous appelions au pied des autels pour en remercier le Dieu des combats et le prier d'envoyer son ange pour apporter la paix à la terre.

Aussi, Nous fûmes heureux quand il Nous fut donné de vous annoncer que les deux puissants Souverains qui balançaient les destinées de l'Europe s'étaient unis d'un commun accord pour mettre un terme à cette lutte acharnée. Oh! avec quel bonheur Nous recevions, Nous vous transmettions cette nouvelle inattendue! avec quelle joie surtout Nous félicitions le Père commun dont les larmes allaient être séchées, dont la main était appelée à tenir la balance qui devait désormais pondérer les pouvoirs de ces États réunis dans une confédération fraternelle: « Auguste vieillard, « disions-nous, votre tête couronnée par le triple diadème de la « Religion, des années et du malheur, était courbée sous le poids « des ennuis qui l'assiégeaient; comme le Patriarche Jacob, vous venez de voir ensanglantée par des fils ingrats, cette robe d'unité « que vos mains ne pouvaient défendre; vos douleurs vont être « calmées, votre fils aîné vient vous apporter un manteau d'honneur pour couvrir vos blessures, et sa main protectrice saura « comprimer l'anarchie, qui cherchera inutilement à cacher sa « tête hideuse sous ses replis tortueux ¹. »

Tels étaient nos vœux, telles nos espérances, Nos Très-chers Frères. Mais quoi donc et à quel spectacle assistons-nous? Est-ce que nous avons encore besoin de leçons? Est-ce que la Providence veut nous faire lire une nouvelle page dans ce livre des siècles qui se déroule si rapidement devant nous? O mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi te troubles-tu? *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me* ²? Fils du Prophète, qu'as-tu vu? Oh! j'ai vu et je suis tombé la face contre terre: *Vidi et cecidi in faciem*

¹ Mandement du 13 Juillet 1859.

² Psalm.

meam ¹. J'ai vu des peuples en délire, et des enfants ingrats méconnaissant de nouveau les vertus du meilleur des pères; se cachant derrière les drapeaux que la victoire a couronnés pour préparer de lâches trahisons, aiguisant des poignards, insultant à la faiblesse pour faire croire à leur force; menaçant des Prêtres, des femmes, des enfants sans défense; soudoyant ou encourageant des folliculaires sans conscience pour vomir l'injure contre ce qui est noble et pur. J'ai vu celle qu'ils appellent la Liberté, vociférant, échevelée, ivre de sang et répandant partout la terreur; et à cette vue je me suis pris à pleurer; *et ego flebam multum* ², et je me suis écrié: *Usquequo, Domine, non iudicas et non vindicas sanguinem nostrum* ³? Jusqu'à quand, Seigneur, souffrirez-vous ces insultes? Jusqu'à quand le Saint des Saints sera-t-il profané? La majesté de votre auguste Représentant sera-t-elle livrée aux outrages?

O Dieu, levez-vous: *Exurgat Deus*; et, à cette mer qui s'agite menaçante et furieuse, faites entendre cette voix qui ordonne: « *Usque huc venies, et non procedes amplius, et hic confringes tumentes fluctus tuos* ⁴. » Tu ne viendras que jusqu'ici et là se brisera l'orgueil de tes flots. Si les pouvoirs de la terre sont impuissants, s'ils ne peuvent tenir ce langage et commander à la tempête, vous enverrez, Seigneur, cet ange qui brisait autrefois les liens dans lesquels on retenait Pierre captif et vous le rendrez à sa famille éplorée.

Pour vous, noble Pontife, dont le front est serein comme la vertu, dont le cœur est calme comme l'innocence, vous ne fléchirez point sous le poids de ces nouvelles croix; elles vous ont été annoncées par des voix prophétiques ⁵; Vous accomplirez

¹ Ezech. c. II, v. 1.

² Apoc. V, 4.

³ Job. XXXVIII, 11.

⁴ Ibidem.

⁵ Dans la liste des Souverains Pontifes, le règne de Pie IX est désigné par ces mots: *Cruz de Cruz*.

dignement cette mission de douleurs, et cette couronne d'épines qui ensanglante votre front, comme celui de votre divin Maître, se changera, un jour, en une auréole de gloire. Et vous, nos Frères bien-aimés, rassurez-vous, élevez vos yeux en haut vers ees montagnes d'où vient le secours, « *levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi* ¹. Pourquoi trembleriez-vous pour cette nacelle que la vague en fureur se plaît à agiter; c'est la barque de Pierre à qui ont été faites des promesses immortelles. Lorsque les flots irrités viennent battre la pierre sur laquelle l'Église a été fondée ², ils ne font que la laver et la purifier, même en la couvrant de leur écume impuissante. Ne craignez point les complots des méchants, ils peuvent triompher pour un temps, comme nous l'avons vu à d'autres époques: leur voix est bruyante comme la tempête, ils ravagent tout sur leur passage, ils élèvent leur tête avec orgueil comme le cèdre de la montagne; je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus, et je n'ai pas même retrouvé leurs traces ³.

Nos Très-chers Frères, prions, prions ensemble pour le Père commun, pour le Pontife bien-aimé, prions: demandons la vue pour les aveugles, la raison pour les insensés, le repentir pour les coupables, la paix pour l'Église, le calme pour son Chef vénéré, la lumière pour son esprit, la sérénité pour son âme.

À ces causes: Nous exhortons les Fidèles à redoubler leurs prières pour l'Église, et les communautés, ainsi que les personnes pieuses à faire des communions à cette intention.

MM. les Prêtres réciteront à la sainte Messe les oraisons *pro Papa*, jusqu'à ce que nous prenions d'autres dispositions.

¹ Psalm. XX.

² Super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam. (Matth., XVI, 18.)

³ Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani, et transivi, et quæsi eum, et non est inventus locus eius. (Psalm. XXXVI, v. 36.)

Et sera notre présente Lettre pastorale, lue au prône des églises paroissiales, le dimanche qui suivra sa réception, et dans les chapelles des communautés, collèges et hôpitaux.

Donné à Angers, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Secrétaire, le dix Octobre mil-huit-cent-cinquante-neuf.

✠ GUILLAUME *Évêque d'Angers*

IL VESCOVO DI LAVAL

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Tristis ac pudore suffusus ad pedes Sanctitatis Vestrae procumbit Episcopus Valleguidonensis.

Poenitet me, Pater, quamvis nemini amore cedentem et pro Ecclesia iuribusque Sedis Apostolicae quibuscumque mori paratum, tamdiu procrastinasse, prae nimia exiguitatis meae consideratione, non quidem vota precesque ad Deum supplices fundere, sed coram Sanctitate Vestra ardentissimos cordis affectus plenaeque subiectionis atque summae devotionis, in his temporum luctuosissimis circumstantiis, omnimodam professionem renovare.

Scit vero Deus omnipotens, Beatissime Pater, scit Clerus Populusque omnis huius Dioecesis quanto dolore tactus, a primo lugendi belli inceptu ad praesentem usque diem, verbis, scriptis, publicis et privatis, non destiterim detestabiles impiorum hominum ausus ac dicta refellere ac damnare, nihilque pro posse omiserim ut damnarentur pariter atque reiicerentur ab omnibus.

Quoniam vero, Beatissime Pater, plus apud Omnipotentem assiduam iustorum deprecationem valere novimus, quam apud homines infirmi hominis verba, preces praesertim, privatas ac publicas, quater et amplius, cum iuberet eas Paternitas Vestra, et etiam

ante omnem iussionem nulloque adhuc praeunte exemplo, ubique indicere studui.

Liceat haec, Optime Parens, ad pedes Sanctitatis Vestrae, pro conscientiae levamine protulisse, veniamque sperare, quia sunt verissima simul ac fidelissima.

Genibus autem flexis, nocte ista sacratissima Nativitatis Dominicae altare mox ascensurus, Salvatorem omnium Iesum Christum filium Dei deprecor humilis, atque obsecrare non desinam, ut Vi-cario suo in terris dignissimo, piissimo, mitissimo auxilium brachii sui protendere, hostilium potestatum atque rebellium cunctorum consilia perturbare, Ecclesiam suam exaltare, gloriam sibi pacem-que hominibus bonae voluntatis amplificare dignetur, atque per manus Vestras suamque et vestram clementiam summam, miseri-cordiae et benedictionis gratiam concedere,

Beatissime Pater,

Valleguidonii, nocte Nativitatis Domini, 24 Decembris 1859.

Humillimo atque addictissimo per omnia
et in omnibus Famulo ac Filio

✠ CASIMIRO ALEXIO Episcopo Valleguidonensi in Gallis

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI LAVAL

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

CASIMIR-ALEXIS-JOSEPH WICART,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE LAVAL,

*Au Clergé et aux Fidèles de Notre Diocèse, Salut, Paix
et Bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Ces salutations affectueuses et ces souhaits du cœur s'étendent, comme toujours, Nos Très-chers Frères, au Diocèse entier, à tous les Ministres du Seigneur et à tous ses serviteurs, aux grands et aux petits, aux faibles et aux forts, aux justes et aux pécheurs mêmes, à tous sans exception. Mais ce n'est pas cette fois aux pasteurs, c'est spécialement aux ouailles que s'adresseront nos paroles. Nos dignes Coopérateurs, en grand nombre, Nous ont récemment entendu de près durant des heures entières, et ils ont tous entre les mains le texte imprimé des résolutions arrêtées dans ces longs entretiens, dont nous vous apportons seulement aujourd'hui une sorte d'écho prolongé et un résumé partiel qui vous concerne. Pendant trois jours de réunion Synodale, précédés de cinq jours de retraite et de méditation, Nous n'enmes pas d'autre

occupation avec eux, que l'examen de ce qu'il y a pour vous et pour nous de plus important sur la terre, leurs obligations, les nôtres et les vôtres. Ainsi s'emploie habituellement notre temps, Nos Très-chers Frères. Quand les Prêtres s'assemblent dans la maison du Seigneur autour de Celui qu'il a mis à leur tête, pour prier et conférer entre eux, la gloire du souverain Maître, leur salut, le vôtre, sont le nécessaire et l'unique objet de leurs supplications et de leurs recherches. Que n'avez-vous pu tous en être témoins dans cette circonstance ! que n'avez-vous pu voir avec quelle sollicitude et quelle abnégation l'élite du Clergé de ce Diocèse (cent Prêtres environ, les uns appelés directement, les autres régulièrement délégués par leurs collègues et les représentant) entraient dans nos vues, se pénétraient de nos sentiments ou s'en montraient pénétrés d'avance, répondant à nos questions, produisant avec discrétion les renseignements dont nous avions besoin, cherchant avec nous, et sur notre invitation, des remèdes applicables à certains maux connus, des préservatifs contre d'autres maux possibles, et des moyens efficaces pour maintenir et raffermir la sainte autorité de la Foi et l'empire des mœurs chrétiennes dans toutes les paroisses, dans toutes les familles et dans chaque âme. Spectacle d'émotion et de joie pour votre Évêque, il n'eût pas été moins émouvant et rempli d'édification pour vous tous.

Mais ce qui n'a pu vous édifier tous à la fois, vous le verrez successivement, Nos Très-chers Frères, et vous en jouirez en détail. Plus que jamais vos bons Prêtres ont compris et se sont dit qu'à l'imitation de Jésus-Christ, notre divin Chef, ils doivent être, chacun parmi ses ouailles, tout à toutes et à chacune, rapportant ses pensées, appliquant son activité, sa vie, ce qu'il a, ce qu'il est, à votre avancement dans la vertu et dans les voies du Ciel. Leur zèle inventera de nouvelles ressources ; leur charité trouvera un surcroît de tendresse, leur piété un surcroît de ferveur ; selon la parole de l'Apôtre, mieux et plus que jamais, ils se montreront, autant qu'en est capable l'infirmité humaine,

« les modèles du troupeau ¹ ; » et la leçon et l'exemple vous viendront de concert. Puissent ces exemples, appuyant ces exhortations, produire partout les salutaires effets qu'ils sont destinés à opérer dans les desseins de la Providence ! et que la bénédiction du Seigneur, universellement attirée, soit à jamais sur vous tous et sur vos enfants !

Ces chers enfants, objets de tous vos soins, pour qui vous travaillez et souffrez jour et nuit, ne nous sont pas moins précieux qu'à vous-mêmes, Nos Très-chers Frères. S'ils sont votre trésor, ils sont aussi celui de l'Église. L'enfance, la jeunesse, c'est la plante dans sa fleur, c'est l'arbre dans tous ses rameaux ; c'est le présent et l'avenir de la paroisse, de la patrie, de la Religion, comme de la famille. Aussi leurs intérêts essentiels, leurs intérêts à tout âge, ont-ils pris une grande place dans nos délibérations synodales, la plus grande de toutes, la seule, ou à peu près, dont nous entreprenions de vous rendre compte. Depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui qui fixe leur condition et leur sort en ce monde, il n'est pas un de leurs besoins qui n'ait été examiné et pesé, pas un des dangers qui menacent leur faiblesse, pas un des pièges tendus à leur inexpérience, pas une des tentations qui les attendent, devant laquelle nous ne nous soyons arrêtés, pour leur y préparer un secours, une défense, un appui.

Qui si recano alcune prescrizioni intorno a varii capi di disciplina, e poscia si soggiunge :

En priant pour vous-même, bien-aimés Frères, vous n'oublierez ni ne négligerez de prier pour l'Église et pour l'Italie. L'Église de Jésus-Christ et son auguste Chef y subissent de cruels outrages, et l'audace de ses ennemis ne connaît plus de bornes. Demandons, jusqu'à ce que nous l'ayons obtenu, que Dieu réprime les

¹ 1. Petr. V, 3.

méchants, qu'il ramène à la raison des esprits égarés, qu'il rende à la liberté du bien des populations opprimées par la licence du mal, qu'il fasse triompher sa cause et son Vicaire, pour la paix du monde et la confusion de l'enfer.

À ces fins spéciales, et pour Nous conformer aux dernières intentions du Souverain Pontife et à l'exemple donné par la plupart de nos vénérés Collègues (intentions et exemple que Nous avons, au reste, devancés dès notre retour de Rome au commencement de l'année, et plusieurs fois depuis), nous arrêtons et ordonnons ce qui suit :

1. Tous les Prêtres du Diocèse continueront, jusqu'à décision contraire, d'ajouter aux prières de la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

2. Pendant tout ce temps, on chantera à tous les Saluts du Très-saint Sacrement l'antienne *Da pacem, Domine, in diebus nostris* avec les *ps* et *vs*. *Fiat pax*, etc. et l'oraison *Deus a quo sancta desideria*.

3. Pendant l'octave de l'Immaculée Conception on ajoutera, en outre, au Salut, le *Sub tuum praesidium* avec l'oraison *Concede nos famulos*, etc.

Et sera notre présente Lettre pastorale lue et publiée dans toutes les Églises paroissiales (et en partie seulement dans les Chapelles des Communautés religieuses et autres) le dimanche qui en suivra immédiatement la réception.

Donné à Laval, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire de notre Évêché, le vendredi 18 Novembre 1859.

✠ CASIMIR-ALEXIS *Evêque de Laval*

Par mandement

GUILLER Chau., *Secrétaire*

IL VESCOVO DEL MANS

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Ingravescente in diem tempestate qua Sanctae Sedis auctoritas labefactatur, Filii Vestri non possunt quin Sanctitati Vestrae dolorem suum aperiant. Non solum manus sacrilegas in dominium Beati Petri intulerunt homines impii et scelesti; sed spoliationi contumeliam superaddentes, Romanam Ecclesiam calumniosis insimulationibus persequi non erubescunt, quasi haec magistra omnium a laicis nunc humana iura discere deberet, et illa mater christianarum gentium quas in doloribus genuit, et pabulo caelestis doctrinae religiosaeque disciplinae ad culmen humani civilisque cultus adduxit, iam non foret nisi noverca, temporalium commodorum nescia, imo ipsis infensa!

Haec mihi est, Beatissime Pater, acerbissimi doloris causa, tam iniqua iurium Ecclesiae violatio, tam luctuosa sensus religiosi, maxime vero reverentiae filiorum in sanctissimam et amantissimam Matrem, nostris in temporibus imminutio. His in angustiis, Episcopus Cenomanensis, una cum Capitulo Ecclesiae Cathedralis, universo Clero et Fidelibus totius Dioecesis, ad pedes Sanctitatis Vestrae vota sua, hoc ineunte novo anno humiliter deponit, instanter

deprecans supremum Iudicem ut adiuvet Ecclesiam suam in praesentibus periculis, et Vobis, Vicario suo, victoriam ab insidiis et violentia inimicorum Sanctae Sedis Apostolicae tribuat.

Apostolicam Benedictionem pro me, Clero et Fidelibus meae Dioecesis enixe imploro

Sanctitatis Vestrae,

Cenomani, die 31 Decembris 1859.

Beatissime Pater,

Humillimus et devotissimus Servus et Filius

✠ IACOBUS *Episcopus Cenomanensis*

Il Capitolo della Chiesa cattedrale del Mans, in occasione del nuovo anno, indirizzò al proprio Vescovo le seguenti parole :

MONSEIGNEUR,

Daignez agréer au renouvellement de l'année les hommages respectueux et dévoués des Chanoines de votre Église cathédrale. Nous sentons en ce moment plus vivement que jamais le besoin de resserrer les liens qui nous attachent à notre Pasteur vénéré, et par lui et avec lui au Vicaire de Jésus-Christ, aujourd' hui si injustement dépouillé, et si indignement outragé.

Il y a quelques mois, vous éprouviez, Monseigneur, la douce jouissance d'exprimer à Sa Sainteté Votre attachement inviolable à sa personne et à son Siège ; vous lui faisiez connaître le bien que le Seigneur a opéré au milieu de nous par votre ministère ; et, comblé de ses faveurs vous nous rapportiez de précieuses et abondantes bénédictions. Alors l' horizon était sombre, l'avenir menaçant. Nous espérions néanmoins que l'orage n'éclaterait pas, et que le gouvernement le plus paternel qui soit au monde serait respecté. Mais bientôt la Révolution a marché ; des étrangers mus par les plus déplorables passions ont envahi les paisibles États du Souverain Pontife et lui ont enlevé une partie de ce domaine qui n'est pas tant le domaine de Pie IX que celui de toute l'Église Catholique, pour lequel il est un gage de l'indépendance de son Chef, et de la liberté dont il a besoin pour exercer sans entraves l'autorité qu'il tient du Roi des Rois.

Vous avez senti vivement, Monseigneur, la gravité des circonstances, et Votre piété a demandé à tous les Prêtres du Diocèse des prières ferventes pour le Pontife si péniblement éprouvé. Nous adressons tous les jours à Dieu ces prières au saint Sacrifice de la Messe, et nous conjurons la Victime sainte, offerte sur l'autel, de faire cesser nos douleurs présentes, et de nous préserver de celles que nous redoutons pour l'avenir.

Nous croyons, Monseigneur, avoir un autre devoir à remplir. Nous nous sommes unis à vous dans votre sollicitude et vos angoisses sur la position du Père commun des Fidèles ; nous prions Votre Grandeur de nous permettre de nous unir pareillement à Elle pour exprimer à Sa Sainteté notre profonde vénération, notre admiration pour ses vertus et son courage, et nos vœux ardents pour le triomphe de sa cause qui est celle de Jésus-Christ. Nous désirons protester contre les attentats de l'impiété, contre les entreprises de l'erreur, contre les sophismes de ces hommes qui, se disant enfants de l'Église, voudraient nous faire croire qu'ils sont mieux inspirés que son Chef.

Nous ne vous avons entretenu, Monseigneur, que de peines et d'inquiétudes dans un jour où d'ordinaire nous donnons cours à des sentiments bien différents : mais ces inquiétudes sont les vôtres ; ces peines, nous les déposons dans le cœur d'un père qui les ressent plus vivement que nous, et qui aime à trouver dans ses Prêtres les sentiments dont il est lui-même animé. Que le Dieu de toute consolation daigne exaucer vos vœux et les nôtres en accordant la paix à son Église ; qu'il continue ses faveurs à la partie de son troupeau qu'il a confiée à votre sollicitude et qu'il vous fasse recueillir pendant de longues années les fruits abondants de votre tendre affection pour l'église du Mans.

LETTERA PASTORALE
DEL VESCOVO DEL MANS

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JEAN-JACQUES NANQUETTE,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE, ÉVÊQUE DU MANS,
ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Les épreuves si prolongées et si imméritées du Souverain Pontife sont une cause d'anxiété pour l'Église entière, et en ce moment Elle donne le spectacle touchant d'une famille qui prend part aux douleurs du Père commun. Les outrages que lui adressent quelques-uns de ses fils ingrats et rebelles affligent profondément toutes les âmes catholiques, et c'est pour elles un besoin de protester, par la fidélité de leur dévouement et l'unanimité de leurs prières, contre des attentats qui atteignent l'Église elle-même dans la personne de son Chef, et qui pourraient devenir une menace pour la liberté et l'indépendance de l'autorité spirituelle.

À l'exemple des premiers Fidèles qui, tous et sans intermission, étaient en prière quand Pierre se trouvait en péril ¹, nous devons adresser à Dieu d'unanimes et incessantes supplications, et nous confier dans la prière, qui est souvent plus puissante et plus efficace que toutes les ressources humaines. Nous recommandons donc à tous les Prêtres de réciter chaque jour, à la Messe, les oraisons *pro Papa*, et nous exhortons les communautés et les Fidèles à s'unir à la même intention dans leurs prières, leurs communions et leurs bonnes œuvres.

En même temps, Nos Très-chers Frères, nous vous communiquons l'Allocution que Notre Saint Père le Pape a prononcée dans le Consistoire du 26 Septembre, et qui a été ensuite envoyée à tous les Evêques du monde catholique. Vous admirerez, comme nous, les accents de cette voix, toujours calme, mesurée et paternelle dans ses plaintes, aussi bien que ferme et inébranlable dans la défense des droits du Saint-Siège, et vous comprendrez que, sur des questions et des événements de cette nature, c'est dans des documents semblables qu'un Catholique doit puiser ses renseignements et ses convictions.

Donné au Mans, en notre palais épiscopal, sous notre seing, notre contre-sceau et le contre-seing du Secrétaire de l'Evêché, le 20 Octobre 1859.

✠ JACQUES *Evêque du Mans*

Par mandement de Monseigneur

PICHON *Chan. hon., Secrétaire*

(*Segue l'Allocuzione del Santo Padre.*)

¹ Petrus quidem servabatur in carcere: oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo. (Act. XII, 5.)

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI NANTES

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS,

Les cris de guerre qui retentissent de toutes parts ont ému nos cœurs catholiques et français. Au moment où nos armées revoient ces plaines de l'Italie si souvent illustrées par nos victoires, il est impossible, en effet, qu'une grande émotion ne s'empare pas de nos âmes : émotion de patriotisme qui ne voit pas se déployer le drapeau français sur la terre étrangère sans l'accompagner d'une prière ardente pour le succès et la gloire de la France : mais aussi émotion de douloureuse sympathie pour les désastres et les victimes de la guerre. À la pensée des maux que ce redoutable fléau fait peser sur les peuples, s'était jointe, vous le savez, Messieurs, une vive sollicitude, dans la crainte que la conflagration de d'Italie ne compromît la sécurité des faibles États dont le souverain Pontife a le gouvernement temporel, et par suite l'indépendance et la liberté de l'Église. Au milieu de ces émotions diverses, une consolation nous est donnée, et je m'empresse de la partager avec vous. Vous trouverez à la suite de cette Lettre trois pièces importantes que je crois devoir vous communiquer officiellement, et par vous au peuple fidèle.

La première est une lettre encyclique de notre Saint-Père le Pape Pie IX, en date du 27 Avril dernier, adressée à tous les Evêques du monde, et par laquelle il les exhorte à ordonner au plus tôt des prières publiques pour le rétablissement de la paix. En entendant les accents de cette voix paternelle, on croit voir le Successeur de saint Léon et de tant d'illustres Pontifes s'avancer entre les grandes armées catholiques, et, soulevant de sa main vénérable leurs baïonnettes et leurs épées, leur dire avec l'autorité si douce et si sainte qui repose sur sa tête: la paix soit avec vous, ô mes fils bien-aimés. Espérez avec moi, Messieurs, espérons encore, à la veille même de la formidable collision, que la voix du Chef suprême de l'Eglise obtiendra ce miracle de la paix, bien plus tôt que les prévisions humaines ne le font pressentir.

La seconde pièce digne d'un haut intérêt que vous lirez aussi au peuple assemblé, est une lettre de son Excellence Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, à tous les Evêques de France. Déjà dans une circonstance solennelle et récente, l'Empereur a déclaré à la face de la France et du monde que nous n'allions pas en Italie « pour y ébranler le pouvoir du Saint-Père que nous avons replacé sur son trône, » et par son ordre, dans cette lettre que je mets sous vos yeux, son Ministre nous dit quel rôle la France va prendre en Italie.

« L'Empereur y a songé devant Dieu (ce sont les paroles du « Ministre), et sa sagesse, son énergie et sa loyauté bien connues ne feront défaut ni à la Religion ni au pays. Le Prince « qui a donné à la Religion tant de témoignages de déférence et « d'attachement, qui, après les mauvais jours de 1848, a ramené « le Saint-Père au Vatican, est le plus ferme soutien de l'unité « catholique, et il veut que le Chef suprême de l'Eglise soit respecté dans tous ses droits de souverain temporel. »

Ainsi, Messieurs, tant que l'épée de la France sera debout, non seulement le territoire du Saint-Siège ne sera pas entamé, mais encore nul ne sera assez téméraire pour attenter aux droits

temporels du Saint-Père, et pour porter la main sur l'exercice de cette souveraineté.

La troisième pièce que vous lirez, est une autre lettre de Monsieur le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en date du 10 Mai, qui nous demande, au nom de sa Majesté, que des prières publiques soient ordonnées dans toutes les Églises de l'Empire, pour conjurer le Seigneur d'assurer le succès de nos armes et de protéger la France.

Pleins du désir d'obéir aux vœux de Sa Sainteté, et de répondre aux intentions de l'Empereur, pleins du désir aussi de nous unir à la sollicitude de tant de familles qui ont l'honneur de compter dans les rangs de notre glorieuse armée leurs chefs, leurs fils ou leurs frères, nous prions pour le rétablissement de la paix d'abord : et si la guerre, ce mal nécessaire quelquefois, cet instrument de la justice divine, si la guerre doit se poursuivre, nous prions pour que Dieu protège l'Empereur et ses vaillants soldats ; nous prions pour qu'il les ramène bientôt avec une gloire nouvelle pour la France et avec les bienfaits d'une paix glorieuse, solide et durable.

En conséquence, après en avoir conféré avec le Chapitre de mon Église Cathédrale, j'ai ordonné et réglé ce qui suit :

ARTICLE I.

À partir de la lecture de la présente Circulaire et jusqu'à nouvelle décision, le Salut du très-Saint Sacrement sera donné chaque dimanche, dans toutes les Églises paroissiales et dans les Chapelles des Séminaires, Hospices, Collèges et Communautés religieuses du Diocèse.

On y ajoutera aux prières ordinaires l'antienne pour la paix : *Da pacem*, avec le verset : *Fiat pax* : et l'oraison correspondante, de même que le verset : *Exurge* et l'oraison : *Deus qui conteris bella*, pour le temps de guerre.

ARTICLE II.

Pendant toute la durée de la guerre, les Prêtres réciteront chaque jour à la sainte Messe les Oraisons, Secrètes et Post-communions *pro Pace et Tempore belli*.

ARTICLE III.

MM. les Curés rappelleront de temps en temps aux Fidèles l'Indulgence de 300 jours accordée par le Souverain Pontife, dans son Encyclique du 27 Avril dernier, à tous ceux qui assisteront dévotement aux prières pour le rétablissement de la paix; et l'Indulgence plénière accordée chaque mois à tous ceux qui, pendant la durée de ces prières, se confesseront et feront la sainte Communion, visiteront religieusement quelque Église et y prieront aux mêmes intentions.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon sincère dévouement.

Nantes, le 14 Mai 1859.

✠ ALEXANDRE *Evêque de Nantes*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI NANTES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

ANTOINE-MATTHIAS-ALEXANDRE JAQUEMET,

PAR LA MISÉRICORDIE DE DIEU ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE NANTES,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Depuis que la Divine Providence nous a confié le soin de vos âmes, nous avons souvent remarqué avec une grande édification, Nos Très-chers Frères, l'affection et le respect que vous témoignez, en toute circonstance, aux Pasteurs immédiatement préposés à votre conduite, et qui vous distribuent chaque jour, avec tant de zèle, le pain de la doctrine chrétienne, les Sacrements et toutes les consolations de leur ministère au milieu de vos épreuves spirituelles et temporelles. Cette affection et ce respect éclatent en témoignages plus vifs encore et plus empressés, quand le premier Pasteur de votre Diocèse, quand votre Évêque parcourt vos villes et vos campagnes. Nos prêtres et Nous, attendris souvent jusqu'aux larmes à la vue des témoignages de votre tendresse filiale, nous nous disons avec émotion que nos peines sont véritablement vos peines, que nos joies sont vos joies.

Mais aujourd' hui, peuple catholique, il faut élever vos regards bien au dessus de vos Pasteurs et de notre Chaire épiscopale. Ce sont bien d'autres douleurs qu'il faut partager et consoler : celui qui est par excellence le Père de vos âmes, le Pasteur des Pasteurs, le Pontife suprême, dépouillé déjà d'une partie de ses États, est en butte aux efforts d'une conjuration aussi perfide qu' impie.

Au milieu de tant d'attaques et de tant d'outrages, le Vicaire de Jésus-Christ, calme comme le divin Maître au jour de sa Passion, nous fait entendre la voix de ses douleurs et de ses plaintes contre des enfants rebelles et mille fois ingrats. Recueillez-vous, Nos Très-chers Frères, pour entendre ces avertissements solennels.

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

Vous avez entendu la voix du Chef suprême des Chrétiens : imitons, Nos Très-chers Frères, notre Père dans la foi. Comme lui, élevons nos yeux et nos prières vers Dieu qui nous voit, et qui, à défaut des secours humains, saura bien, s'il le veut, prendre en main notre défense.

Comme le Successeur de Pierre, soyons prêts à tout souffrir pour l'indépendance de l'Église catholique ; comme lui, prions aussi pour ceux qui font couler ses larmes ; prions pour que la France qui nous est si chère, fidèle à la grande mission que Dieu lui a donnée en ce monde, ne sépare jamais sa cause de celle de l'Église.

À ces causes, après en avoir conféré avec nos vénérables Frères les Dignitaires, Chanoines et Chapitre de notre Église cathédrale ; le Saint Nom de Dieu invoqué ; Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Chaque jour, à la sainte Messe, tous les Prêtres réciteront, quand les règles liturgiques le permettront, les oraisons pour le Pape.

Nous exhortons les Religieuses et les personnes pieuses à multiplier, à la même intention, leurs communions et leurs prières.

ARTICLE II.

Tous les dimanches, jusqu'au premier janvier prochain, au Salut du Saint-Sacrement qui sera donné dans toutes les Églises du Diocèse, on ajoutera aux prières ordinaires trois fois le *Parce Domine*, avec le verset et l'oraison pour le Pape.

Et sera notre présent Mandement lu au prône des Messes paroissiales, ainsi que dans toutes les Églises, Chapelles et Établissements religieux de notre Diocèse, le dimanche qui suivra sa réception, publié et affiché partout où besoin sera.

Donné à Nantes, en notre palais épiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre Secrétaire, le huitième jour d'Octobre, l'an de grâce mil-huit-cent-cinquante-neuf.

✠ ALEXANDRE *Évêque de Nantes*

Par mandement de Mousseigneur

LEFORT *Chanoine, Secrétaire*

IL VESCOVO DI NANTES

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Nondum tres anni effluerunt, ex quo, summo animi gaudio, me conferebam ad sacra limina Apostolorum, ac Sanctitati Vestrae, filiali reverentia, totius administrationis meae rationem reddebam. In hac peregrinatione plures sacerdotes nec non laicos dioecesis meae, socios itineris habueram, nec sine maxima consolatione reminiscor huius diei 2 Maii anni 1857, quo omnes in conspectu vestro adstitimus, et ego, quasi partem electam gregis mei Vobis offerens laetanter aiebam: Ecce ego et filii quos dedit mihi Dominus et Sanctitas Vestra.

Haec dies, Beatissime Pater, dies est laetitiae. Nunc vero cum advenerunt dies mali, ac tribulatio et angustia invenerunt Vos, malori adhuc devotione ego, clerus, et populus huius Ecclesiae Nannetensis omnes unanimiter conclamamus: nos, Sanctitati Vestrae et Cathedrae beatissimi Petri, indissolubili amoris et fidei vinculo alligatos permanere.

Vix enim armorum strepitus audiebatur in Italia, quum iam omnes fideles huiusce dioecesis ad orationem vocavi, quatenus Dominus Deus omnipotens averteret mala bellorum, et Ecclesiam suam protectione sua custodiret. Litteras encyclicas Sanctitatis Vestrae, datas Romae die 27 Aprilis, in omnibus Ecclesiis publice legendas curavi, ut fideles voce Vestra paterna excitati ad Deum ferventius confugerent.

Quum autem, ingravescente temporum acerbitate, provinciae Aemiliae rebellarent adversus sacrum Principatum Vestrum, ingenti dolore omnes commoti sumus. Denuo locutus sum ut notam facerem omnibus meis dioecesanis Allocutionem quam Sanctitas Vestra habuerat ad Cardinales S. Romanae Ecclesiae, in Consistorio secreto die 26 Septembris proxime praeteriti; sicque omnes auctoritate ipsius Vicarii Christi edocerentur quid sentiendum de consiliis impiis quae moliebantur inimici sanctae Ecclesiae. Memor autem quod oratio debet fieri sine intermissione in Ecclesia pro Petro, dum persecutiones patitur, simul indixi ut singulis Dominicis solemnes supplicationes fierent pro incolumitate Sanctitatis Vestrae, coram SS. Sacramento exposito in altari, nec non singulis diebus sacerdotes adderent in Missa orationem *pro Papa*. Quae omnia perseveramus adimplendo, eo maiori studio quo superbius se extollunt inimici nostri adversus Dominum et adversus Christum eius.

Tandem in his ultimis diebus, Capitulum Ecclesiae cathedralis, Parochi, alique sacerdotes, uno verbo Clerus omnis huius dioecesis maximum suae fidei testimonium dederunt, quod innotescere volui Sanctitati Vestrae, sperans, Beatissime Pater, fore ut aliquid solatii vobis afferat inter tot et tantas amaritudines quibus cor vestrum saturatum fuit.

Iam a plurimo tempore certior eram multos sacerdotes cupere ut publicum devotionis suae erga sanctam Sedem documentum ederent. Quando autem scriptores perversi ac mendaces ausi sunt dicere presbyteros Galliarum non consentire cum Episcopis suis in iuribus ditionis temporalis S. Petri defendendis, non amplius sese continuerunt. Plures sponte ad me venerunt, testantes se numquam defecturos in suprema potestate Vicarii Christi tuenda atque in sua ditione temporali propugnanda. Brevi, scilicet intra octo vel decem dies, omnes sacerdotes huiusce dioecesis huic protestationi scriptis adhaeserunt, ita ut inter ferme septingentos presbyteros non credam unum fuisse exceptum nisi absentia vel infirmitate prohibitum, qui professionem devotionis suae erga S. Sedem propria manu non signarit.

Hanc professionem solemnem ad me direxerunt, ut quodammodo, via hierarchica ad Sanctitatem Vestram perveniret, et sic omnibus palam fieret Episcopum et Presbyteros esse cor unum et animam unam in amore ac reverentia Paternitatis Vestrae. Alumni ipsi Seminarii rogarunt ut sibi liceret professionem suae fidei et devotionis erga sanctam Romanam Ecclesiam ad me transmittere, vestigia secuti sacerdotum quibus olim succedent in custodienda vinea Domini. Nec addere dubito populum huius Dioecesis eadem sentire ac Clerum et Episcopum, ipsumque cum Sanctitate Vestra dolere, cum Ea indesinenter orare atque in omnipotentis Dei auxilio spem suam securam ponere. Idcirco, Beatissime Pater, in die doloris et angustiae, veracius adhuc quam in die consolationis, dicam: Ecce ego et filii quos dedit mihi Dominus et Sanctitas Vestra, sane omnes nos vestri sumus, Beatissime Pater, quia in hac provincia Britanniae, sive vivimus, sive morimur, Christi Domini sumus, cuius vices geritis in terris.

Igitur libentissime iterum pronuntio coram vobis, o Pater et Episcopo animarum nostrarum, haec verba iuramenti quae olim pronuntiavi in die consecrationis meae: « iura, honores, privilegia, « auctoritatem Sanctae Romanae Ecclesiae, Domini Nostri Papae et « Successorum conservare, defendere, augere et promovere « curabo. » Nec ego solus sum, sed mecum est totus Clerus huius Ecclesiae, cuius protestationem ad pedes Sanctitatis Vestrae depono.

Dignetur Sanctitas Vestra nobis omnibus, Episcopo, Sacerdotibus et Fidelibus Benedictionem apostolicam benigne impertiri ut nemo unquam desit officio suo erga Sanctam Romanam Ecclesiam. Et nunc, ut quum maxime, me profiteor

Sanctitatis Vestrae,

Nannetis, die 2 Februarii 1860.

Beatissime Pater,

Humillimum, devotissimum et obsequentissimum
Servum et Filium

✠ ALEXANDRUM Episcopum Nannetensem

P. II.

Le Proteste del Clero e del Seminario episcopale della Diocesi di Nantes, alle quali allude la Lettera recata di sopra, sono le seguenti:

IL CLERO DI NANTES A MONSIGNOR VESCOVO

MONSIEUR,

Depuis long-temps déjà les Prêtres de votre Diocèse éprouvaient le besoin de manifester leur vif et profond attachement au Saint-Siège, leur amour filial pour le Vicaire de Jésus-Christ en terre, pour Pie IX, ce doux et grand Pontife, objet de tant d'insultes odieuses, victime de si criantes injustices. La modération et la prudence dont votre Grandeur nous donne l'exemple ont retardé jusqu'à ce jour l'élan de nos âmes : mais nous ne saurions le contenir davantage, aujourd'hui que des journaux de la Capitale qui démasquent de plus en plus leur hostilité, ont osé publier, à la face du monde, que le Clergé du second ordre se séparerait des Evêques dans la question de la Souveraineté temporelle du Pape, si on consentait à les soustraire à leur autorité. Notre honneur et notre conscience nous prescrivent de repousser, avec toute l'énergie dont nous sommes capables, cette insinuation indigne et calomnieuse.

Vous le savez, Monseigneur, vos Prêtres ont saisi, avec empressement et bonheur, toutes les occasions de vous témoigner que les seules inspirations du devoir le plus sacré et de l'amour le plus respectueux les rattachaient à votre autorité sainte et à Votre auguste personne : spontanément et dans leur pleine liberté,

ils proclament, à cette heure solennelle, devant le Diocèse et devant le pays, que, s'il est possible, ils vous sont plus étroitement unis que jamais sur tous les points et spécialement dans un dévouement profond, inaltérable envers la sainte Église Romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Églises, et envers le vénérable et bien-aimé Pontife qui occupe si dignement la Chaire de Saint Pierre. Tout votre Clergé se fait en particulier une obligation et une consolation, dans ce temps d'épreuve, de déclarer hautement qu'il adhère complètement et qu'il adhèrera toujours de même à la manière de penser et d'agir de son Évêque dans la question de l'indépendance temporelle du Pape, parce que cette question lui paraît intimement liée au libre exercice de son pouvoir spirituel; parce que cette question entendue et résolue dans le sens du maintien intégral des États du Souverain Pontife est à ses yeux et dans la vérité une question éminemment catholique et française! Non, il ne peut y avoir deux opinions à ce sujet parmi les catholiques véritablement dignes de ce nom, et même parmi les Français jaloux de voir se perpétuer les glorieuses traditions de la Nation qui porte le noble titre de fille aînée de l'Église. Que l'on n'espère pas réussir jamais à diviser le sacerdoce et l'Épiscopat, ni sur ce point, ni sur tout autre, quelque artifice ou quelque violence qu'on y emploie. Aussi bien, les sentiments que le Clergé du Diocèse de Nantes vous exprime ici unanimement, nous le savons, sont les sentiments du Clergé de France tout entier, qui mis en demeure de s'expliquer, tiendrait absolument le même langage.

Nous sommes avec le plus profond respect,

Monseigneur,

Nantes, Janvier 1860.

de Votre Grandeur

Les très-humbles et très-obéissants Serviteurs

(*Seguono oltre a 700 firme.*)

IL SEMINARIO DI NANTES A MONSIGNOR VESCOVO

MONSIEUR,

Les élèves de Votre Grand-Séminaire ne peuvent rester étrangers aux afflictions qui accablent en ce moment l'Église. Sans doute, Monseigneur, la foi de vos enfants n'est point ébranlée : nous savons que le Vicaire de Jésus-Christ, fût-il réduit, comme son divin Maître, à n'avoir pas où reposer sa tête, transmettra toujours intact aux Pontifes qui viendront après lui, le dépôt sacré de la Révélation.

Mais pour garantir le libre exercice de ce pouvoir spirituel, la sagesse de la Providence, la religion des souverains et la foi des peuples ont doté les Papes d'un territoire indépendant, et leur ont ainsi permis de ceindre sur leur front la double couronne du Pontificat et de la Royauté.

Aujourd'hui, cette souveraineté temporelle, la plus sacrée qui soit au monde, non seulement pour le catholique, mais encore pour tout homme qui respecte un droit, est menacée par des ennemis impies et sacrilèges.

Nous nous affligeons profondément de l'atteinte portée à la dignité morale de l'homme, en proposant à la France catholique et à l'Europe civilisée, d'admettre, après dix-huit siècles de Christianisme, la force brutale et l'insurrection populaire comme règle du droit et de la justice.

Nous nous affligeons profondément de voir parmi les hommes cet oubli des premiers principes de l'équité, qui rend possible la

plus inique spoliation et peut faire accepter, pour un moment, du moins, des faits dont les conséquences directes sont la destruction de tout ordre et la subversion de toute société.

En présence de ces ténèbres qui obscurcissent les intelligences, notre âme s'attriste, et nous rappelons à notre souvenir ces paroles du divin Maître : « *Vos estis lux mundi.* » Un jour, nous prenons l'engagement, unis d'esprit, de cœur et d'action au Clergé de ce Diocèse, unis à Vous, Monseigneur, un jour, nous travaillerons à répandre parmi les populations les idées d'ordre et de Religion, nous travaillerons à propager partout les saines doctrines dont l'Église est dépositaire. Aujourd'hui, nous prions, prosternés aux pieds de Celui dont le Prophète royal a dit : « Les rois et les peuples se liguent en vain contre Lui et contre son Christ ; » nous prions, prosternés aux pieds du Seigneur qui habite au haut des Cieux et qui se rit de la puissance des impies.

Catholiques avant tout, et enfants de l'Église, nous disons avec Votre Grandeur, et les Pères du Concile provincial de Tours, nous disons avec les anciens Evêques de l'Église assemblés à Constance : Cum nostris antecessoribus conclamamus : « *Romanae urbis aliarumque terrarum concessam ditionem quo liberior et tutior potestatem apostolicam toto orbe exerceat, non tantum Sedi Apostolicae, sed etiam toti Ecclesiae gratulamur, votisque omnibus precamur sacrum principatum omnibus modis saluum et incolu- mem esse.* »

Le jour de la Chaire de Saint Pierre à Rome, au Grand-Séminaire de Nantes.

(Seguono le firme in numero di 78.)

MANDAMENTO
DEL VESCOVO DI QUIMPER E LÉON

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

RENÉ-NICOLAS SERGENT,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Une des gloires de notre Diocèse a toujours été sa pieuse vénération pour le Saint-Siège : aussi, nous regardons-nous comme doublement obligé de porter aujourd'hui à votre connaissance les plaintes solennelles que le Père commun des Fidèles adresse au Ciel et à la terre, de vous révéler ses douloureuses angoisses, et de demander le secours de vos prières, comme les Apôtres réclamaient en faveur de Pierre celles des Chrétiens, au moment où les persécutions attaquaient déjà l'Église naissante. Le Livre des Actes nous le dit : *Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo* ; l'Église était devant Dieu en oraison continuelle pour lui.

Vous connaissez, Nos très-chers Frères, la vie si bienveillante et si dévouée de l'illustre Pontife : il a trop souvent été en butte aux perfidies et aux fureurs de la révolution, pour que rien en ce genre puisse désormais l'étonner. S'il ne pensait qu'à lui, réfugié dans sa confiance en son divin Maître, il laisserait un libre cours à des passions aveugles, auxquelles on ne saurait présenter une digue sans accroître encore leur folle exaspération ; mais sa prévoyante sagesse voit les maux qui résulteraient et pour son pays et pour l'Église elle-même, d'une spoliation à laquelle il était loin de s'attendre, lorsque naguères ces provinces comprimées maintenant par la violence, se précipitaient au devant de sa personne sacrée avec une si filiale ardeur et un si profond respect. Mieux que personne, il mesure la profondeur de l'abîme qui s'ouvrirait dans le monde si, après avoir outragé cette paternité royale, que les peuples et les princes ont révérée pendant une longue suite de siècles, la révolution parvenait enfin à la déconsidérer et à lui enlever ses moyens d'action. Au milieu d'une société qui se matérialise de jour en jour, que deviendraient la majesté Pontificale, l'autorité de ses doctrines, la gravité de ses jugements ? Qui garderait intacts l'enseignement et les sacrements de notre sauveur Jésus-Christ ? Qui veillerait sur la hiérarchie et les rites ? Qui porterait la foi aux nations éloignées et la conserverait parmi nous ? Qui soutiendrait et vivifierait les institutions catholiques, les dévouements consacrés au bien-être spirituel et temporel des populations ? Le droit, en perdant sa plus haute représentation visible, ne disparaîtrait-il point pour faire place à la force ? Sans doute, Pie IX ne sera point abandonné de tout le monde ici-bas : et la Main qui a déjà soutenu le Saint-Siège le soutiendra encore ; avant tout, pourtant, il veut recourir aux armes de l'Église, et dans le péril extrême qui menace tous les chrétiens autant que lui, il lève ses regards vers les hauteurs d'où lui viendra un secours assuré. Dans sa touchante mansuétude, il nous invite à le suivre et à nous adresser avec confiance au Trône de la grâce,

afin que par le secours divin, nous obtenions consolation et courage, au milieu de tant de calamités, et ne cessions pas de supplier, d'implorer humblement par nos prières assidues et ferventes, le Dieu riche en miséricorde, afin que par sa toute puissante vertu, il rappelle à de meilleures pensées, dans les voies de la justice, de la Religion et du salut, tous ceux qui s'en sont écartés, et parmi lesquels, il en est quelques-uns peut-être qui malheureusement trompés, ne savent ce qu'ils font.

À ces causes, Nous avons ordonné et ordonnons :

ARTICLE I.

On ajoutera aux prières du prône un *Pater* et un *Ave* pour les besoins du Souverain Pontife et de l'Église.

ARTICLE II.

MM. les prêtres réciteront à la sainte Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE III.

Les personnes pieuses et les communautés sont invitées à faire la sainte Communion dans les mêmes intentions.

Et sera notre présent Mandement lu, avec l'Allocution de notre Saint Père, dans toutes les Églises de notre Diocèse le dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Paris, le 10 Octobre 1859.

✠ RENÉ *Évêque de Quimper et de Léon*

Par mandement de Monseigneur l'Évêque

ÉVARDE CHAN. *Secrétaire de l'Évêché*

L'ARCIVESCOVO DI RENNES

AL SOVRANO PONTEFICE

 TRÈS-SAINT PÈRE,

Les joies comme les douleurs d'un Père tendrement aimé sont toujours partagées par des enfants bien nés. C'est assurer assez à Votre Sainteté qu'après s'être associés aux peines de son cœur si cruellement blessé par des fils égarés et ingrats, vos enfants de la métropole Bretonne sont heureux de venir déposer à ses pieds le tribut tant dévoué de la joie qu'ils ressentent de la paix heureusement accomplie et des espérances qu'elle donne à Votre grande âme de voir enfin le trône temporel de Saint Pierre, où Vous êtes si glorieusement assis, consolidé et fermement établi, grâce à la piété et au zèle catholiques de notre magnanime Empereur, fils aîné de la sainte Église.

Nous vous prions donc, Très-saint Père, de croire que nous ne cesserons pas de prier le Père des miséricordes, par l'intercession de la Très-sainte Vierge Marie, Reine Immaculée, de continuer à vous combler de ses bénédictions et de ses grâces les plus abondantes et de vous faire triompher de tous vos ennemis, qui sont ceux de la sainte Église et de Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Daignez, Très-saint Père, agréer l'expression des plus pieux sentiments de dévouement sans bornes de la part du plus humble, du plus respectueux et du plus inébranlablement attaché de vos Fils en J.-C.

Rennes, le 1 Août 1859, fête de Saint Pierre aux liens.

✠ G. Archevêque de Rennes

CIRCOLARE

DELL'ARCIVESCOVO DI RENNES

AI CURATI DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR ET CHER CURÉ,

Vous nous avez témoigné le désir de connaître le Bref qu'a daigné nous adresser Notre Saint Père le Pape, en réponse à la Lettre que nous avons cru devoir lui écrire relativement à son Encyclique du 18 Juin dernier. Nous venons le satisfaire aujourd'hui, et avec d'autant plus d'empressement que vous y trouverez, Monsieur et cher Curé, outre un grand sujet d'édification pour vous et vos troupeaux, une direction pleine de sagesse dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons. En effet, vous verrez dans ces admirables lignes qu'au milieu des douleurs qu'il épanche dans le sein de celui qu'il daigne appeler son vénérable Frère, le doux Pontife ne trouve dans son cœur de père pas une parole d'indignation ni d'amertume contre des fils ingrats dont il blâme sans doute les attentats et les excès, mais qu'il appelle avant tout à pénitence et à pardon, attendu, dit-il, qu'il en est peut-être qui ne savent pas ce qu'ils font.

Imitons donc, Monsieur et cher Curé, un si touchant exemple. Tout en prémunissant vos pieux paroissiens contre les calomnies que les hommes de désordre s'efforcent de répandre contre le Souverain Pontife et son gouvernement, et en flétrissant, avec l'Église catholique tout entière, les envahissements sacrilèges commis sur le patrimoine de saint Pierre, n'oubliez pas de leur recommander la modération, la charité, la prière et la confiance en Dieu qui n'abandonne jamais son Église et qui ne lui envoie des épreuves que pour lui ménager des triomphes.

Ayez soin également de les prémunir contre un autre genre de séduction auquel ils pourraient être exposés de la part d'esprits ardents, dont le zèle indiscret serait capable de semer dans leurs cœurs catholiques des doutes fâcheux sur les intentions du gouvernement de l'Empereur relativement au pouvoir temporel du Souverain Pontife, dont le maintien intégral excite à si juste titre nos filiales sympathies. N'avons-nous pas, en effet, le passé pour garant de l'avenir; et le Prince qui, dès 1849, écrivait ces belles paroles : « La souveraineté temporelle du Chef vénérable de l'Église est intimement liée à l'éclat du catholicisme » comme à la liberté et à l'indépendance de l'Italie ! » et qui, dernièrement encore, proclamait à Bordeaux son respectueux dévouement pour le Saint-Père, saura bien, lorsque le moment attendu par sa patiente sagesse sera venu, rétablir toute chose et acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de deux cent millions de catholiques, qui, après Dieu, mettent en lui leurs plus chères espérances.

Nous profitons de cette occasion, Monsieur et cher Curé, pour vous faire savoir que votre intention est, ainsi que nous l'avons déjà manifestée dans la chaire de notre Église Métropolitaine, le jour du saint Rosaire, que l'on reprenne dans notre diocèse les prières que nous avons précédemment ordonnées en vertu de l'Encyclique du 18 Juin dernier, et qu'elles soient continuées jusqu'au jour de la fête de l'Immaculée Conception de la très-sainte

Vierge, en laquelle nous avons une toute particulière confiance pour la défense de la sainte Église.

Vous voudrez bien donner connaissance à vos paroissiens de la présente et du Bref de Notre Saint Père le Pape qui y est joint, au prône de la Grand' Messe, le dimanche qui en suivra la réception.

Recevez, encore une fois, Monsieur et cher Curé, l'assurance de tout notre attachement en Notre-Seigneur.

Rennes, le 12 Octobre 1859.

✠ GODEFROY Archevêque de Rennes

L'ARCIVESCOVO DI RENNES

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

S'il est pour Votre Sainteté un spectacle capable de la consoler, au milieu des tribulations et des angoisses qui remplissent son cœur d'amertume, c'est bien le concert de respectueuse sympathie et de filial amour qui lui arrive de tous les points de l'univers catholique et qui proteste si éloquemment contre les injures vomies par la presse révolutionnaire et ses suppôts à l'endroit du Siège Apostolique, de ses droits inaliénables et de son Patrimoine sacré. Or permettez, Père bien-aimé, que comme au lendemain de notre installation Métropolitaine, trois millions de catholiques que Vous nous avez donnés pour fils spirituels viennent encore une fois, par notre organe, se joindre à ce concert et déposer eux aussi à vos pieds le tribut de leur respect et de leur dévouement sans bornes. Ah ! daignez permettre qu'ils vous disent, qu'ils vous disent bien haut, que vos douleurs sont leurs douleurs, vos inquiétudes leurs inquiétudes, vos dangers leurs dangers ; Votre sort le leur ; que partout, en tout et toujours, avec la grâce de Dieu, ils vous seront fidèles et que fallût-il, comme autrefois pour leurs Princes chéris, mourir eux aussi pour vous et avec vous, ils ne vous renonceront jamais.

Veillez également, Très-saint Père, agréer ce témoignage de celui qui ose se dire, avec le respect le plus profond et un attachement inaltérable,

de Votre Sainteté,

Rennes, le 18^{me} jour du mois de Janvier, fête de la Chaire de Saint Pierre à Rome de l'an 1860.

Le très-humble et très-obéissant Serviteur et Fils
en Notre Seigneur Jésus-Christ

✠ GODEFROY *Archevêque de Rennes*

IL VESCOVO DI SAINT-BRIEUC

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Nous avons reçu la Lettre encyclique de Votre Sainteté, en date du 18 Juin dernier, et nous nous empressons d'y répondre, à fin de tâcher d'apporter quelque consolation à Votre douleur.

Elle a été amère notre tristesse, elle a été bien vive notre anxiété, à la première nouvelle des mouvements séditieux qui ont éclaté récemment en Italie contre l'autorité des Princes légitimes, et qui ont même envahi quelques-unes des Provinces des États de l'Église. Nous avons tressailli de terreur aux cris de révolte poussés par les ennemis de l'Église contre l'autorité temporelle du Saint-Siège; et nous avons tremblé qu'ils ne réussissent dans leur projet sacrilège de soustraire les Provinces à votre autorité paternelle, et de les soumettre à celui des Gouvernements Italiens qui, dans ces dernières années, s'est porté l'adversaire de l'Église, de ses droits légitimes et de ses ministres.

Aussi, pour détourner ces malheurs, avons-nous levé les yeux vers les montagnes saintes d'où descendent l'assistance et la paix, et avons-nous appelé au pied des saints autels tout le peuple confié à notre sollicitude, tous nos chers Diocésains si dévoués au Saint-Siège. Et ces prières publiques et particulières que nous

avons demandées à nos Prêtres et aux Fidèles de ce Diocèse, nous continuons à les adresser, tous les jours, à Dieu, et nous ne les cesserons que lorsque l'ennemi aura posé les armes, que Dieu aura rendu la paix à l'Eglise, soustrait les États du Saint-Siège à l'envahissement de la révolution, et fait succéder à la tristesse, à la douleur, la paix, la joie et le bonheur dans le cœur de notre bon, de notre bien-aimé Père.

Tels sont, Très-saint Père, les sentiments, les vœux de l'Évêque, du Clergé et des Fidèles du Diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier.

Daigne Sa Sainteté agréer l'hommage du très-profond respect et du dévouement sans bornes avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Saint-Brieuc, le 7 Juillet 1859.

Son très-humble et très-obéissant Serviteur et Fils

✠ GUILLAUME-ÉLISÉE *Évêque de Saint-Brieuc et Tréguier*

IL VESCOVO DI SAINT-BRIEUC

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE ,

Permettez au dernier des Evêques de France, non seulement par la date de son sacre, mais encore sous bien d'autres rapports, de venir mettre à vos pieds le témoignage de la plus profonde vénération, d'un dévouement filial sans bornes.

Depuis onze mois que je suis Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier, j'ai pu me transporter sur tous les principaux points de mon Diocèse et visiter en détail soixante paroisses.

Or, combien ineffable a été ma joie, en trouvant partout des populations pleines de foi, de respect pour le caractère Épiscopal, et attachées aussi, inviolablement qu'il est possible de l'être, au Chef suprême de l'Eglise catholique; sans craindre d'exagérer, je peux donner à Votre Sainteté l'assurance: que nulle part, dans toute la catholicité, on ne saurait avoir, pour Votre Personne sacrée, un plus profond respect, un amour plus ardent.

La lecture, Très-saint Père, de la petite harangue qui m'a été adressée, avant hier, et que vous trouverez, sous ce pli, résume les sentiments de tout mon peuple; que de prières, en ce moment, sont ici adressées au ciel pour Votre Sainteté; que

de communions y sont faites, pour le maintien de Votre autorité temporelle !

Très-saint Père, daignez me bénir, daignez bénir mon Clergé, qui tout entier est admirable de dévouement à la Chaire de Saint Pierre ; avec nous, bénissez tout mon Diocèse ; avec nous, bénissez les parents et les alliés de la très-respectable famille de Monsieur Ludovic de Foucaud.

Prosterné humblement à Vos pieds, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

de Votre Sainteté,

Saint-Brieuc, le 28 Octobre 1859.

Le très-obéissant, le très-dévoué Fils en Jésus-Christ

✠ GUILLAUME-ÉLISÉE *Évêque de Saint-Brieuc et Tréguier*

CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI SAINT-BRIEUC

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MON TRÈS-CHER COOPÉRATEUR,

Jésus-Christ se trouvant un jour sur la mer de Tibériade, une tempête affreuse vint tout-à-coup en soulever les flots. La barque qui le portait paraissait ne pouvoir échapper au naufrage : il semblait à tous qu'elle était sur le point de sombrer. Or, les disciples effrayés s'approchent de leur Maître, absorbé alors par un profond sommeil, le réveillent et s'écrient : « *Domine, salva nos, perimus*; » sauvez-nous, Seigneur, car nous allons périr. À ce cri, le divin Sauveur sort de l'assoupissement dans lequel il était plongé, se lève, prononce une parole, et, à une terrible tempête succède aussitôt le calme le plus profond. Les vents s'étaient apaisés, les eaux n'étaient plus agitées, la barque revenait tranquillement au port. Or, ceux qui avaient été témoins de ce prodige s'écriaient pleins d'admiration : « Quel est celui-ci à qui les vents et la mer obéissent ? »

¹ Et ascendente eo in naviculam, secuti sunt eum Discipuli eius. (Matth. VIII, 23.) Et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus : ipse vero dormiebat. (Ib. 24.) Et accesserunt ad eum Discipuli eius,

Nous, en cette heure de cruelle épreuve, d'angoisses déchirantes, unissons nos supplications à celles de notre Père, à celles du Souverain Pontife; prions avec sa foi, sa confiance en Dieu, son amour pour les hommes, et le flot des révolutions prêt à tout submerger viendra se briser au pied du Vatican, la tempête sera dissipée, l'air se rassérènera; la paix, la joie, seront rendues à toute la catholicité. Conjurons le Dieu qui tient les cœurs des Rois et des peuples dans ses mains, de faire que les nations, dans leurs conseils, reconnaissent ce que l'Évangile a fait pour leur prospérité matérielle. Que l'Europe entière confesse, si elle veut être sincère, que c'est à la loi de Jésus-Christ qu'elle doit de commander au reste du monde; qu'elle Lui témoigne sa gratitude, en tombant aux genoux du Successeur de Pierre, lui offrant la triple couronne; affermissant son domaine temporel, dont il n'aurait que faire, si ce domaine n'était pas indispensable au libre exercice de ses fonctions de Père commun des Fidèles.

Puisse le Ciel réserver à notre pays, à l'illustre Prince qui y règne, l'insigne honneur de continuer à prendre la principale part dans un événement qu'appellent de leurs vœux, de leurs soupirs les plus ardents, tous les Catholiques répandus sur la surface du globe! Pulsent-ils, un jour, ces deux cent millions de catholiques, acclamer la France le soutien du trône Pontifical, l'appui de ses droits, de son autorité temporelle! Dieu ne s'est jamais laissé vaincre en générosité: qu'une fois encore la France défende avec énergie les intérêts de l'Église, qu'elle les sauvegarde; et en échange, je vois descendre sur cette chère Patrie et sur le Prince auguste qui nous gouverne les plus ineffables faveurs du ciel. Peut-on aimer son pays, peut-on être reconnaissant envers

et suscitaverunt eum dicentes: Domine, salva nos perimus. (Ib. 25.) Et dicit eis Iesus: Quid timidi estis modicæ fidei? Tunc surgens imperavit ventis et mari. et facta est tranquillitas magna. (Ib. 26.) Porro homines mirati sunt, dicentes: Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei. (Ib. 27.)

Celui qui a arraché la société européenne à l'anarchie, sans désirer ardemment que, par nous, sous ses ordres, soit maintenue cette Puissance dont il a été dit : « Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait. »

Allons donc, Très-cher Coopérateur, au pied des saints autels, prier avec la confiance la plus vive. Commo les Disciples, disons à Jésus-Christ : « *Domine, salva nos, perimus* ; » Seigneur, sauvez-nous, car nous allons périr. Ne méritons pas le reproche que le Fils de Dieu leur fit en la circonstance que nous venons de rappeler : « *Quid timidi estis modicæ fidei?* » Pourquoi êtes-vous si timides, hommes de peu de foi ? Adressons-nous sans relâche à Jésus, l'objet de nos adorations ; prions-le de faire seulement un signe, et en un clin-d'œil tout ce que nous redoutons s'évanouira comme une ombre légère ¹. Saint Paul n'écrivait-il pas aux habitants d'Éphèse : le Sauveur, « *c'est lui qui peut faire surabondamment tout ce que nous demandons et tout ce que nous pensons* ². » Prions, dis-je, prions sans hésiter ³ ; alors un grand calme succèdera au plus affreux orage : la barque de Pierre aura échappé aux flots soulevés contre elle, et l'univers plein d'admiration s'écrierà, comme il l'a déjà fait tant de fois depuis dix-huit siècles : n'est-il pas Dieu, Celui auquel les vents et les tempêtes obéissent : « *Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei.* »

Veuillez, Mon Cher Coopérateur, engager vos paroissiens, 1.^o à réciter, pour les besoins de l'Église, depuis le 23 Octobre jusqu'au 8 Décembre, chaque jour, une fois, l'*Oraison Dominicale*, la *Salutation Angélique* et l'invocation suivante : *Marie, qui avez été conçue sans péché, priez pour nous* ; 2.^o à faire aussi trois communions aux intentions indiquées.

¹ Lettre de Saint Jean Chrysostôme à Olympia, diaconesse, sur les tribulations de la vie.

² Qui potens est omnia facere superabundanter quam petimus aut intelligimus. (Ephes. III, 20.)

³ Postulet autem in fide nihil hæsitans. (Iacob. I, 6.)

Par les présentes, vous êtes autorisé à donner, chaque dimanche, jusqu'au 8 Décembre, le Salut du Saint-Sacrement, joignant aux prières ordinaires le chant du Psaume 4 : *Cum invocarem exaudivit me*, etc., et les Oraisons pour le Souverain Pontife et pour l'Empereur.

À la Messe, jusqu'au jour de la fête de l'Immaculée Conception, inclusivement, vous récitez les Oraison, Secrète et Post-communion de *Spiritu Sancto*.

Agréez, Mon Cher Coopérateur, l'expression de mes sentimens très-affectueux.

Saint-Brieuc, en la fête de Sainte Térèse, le 15 Octobre 1859.

GUILLAUME-ÉLISÉE *Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier*

LETTERA

DEL VESCOVO DI SAINT-BRIEUC

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MON CHER COOPÉRATEUR,

Connaissant tout ce que vous avez d'amour filial et de dévouement pour le Saint-Siège, j'ai cru vous procurer quelques instants de bien douces consolations, en plaçant sous vos yeux le Bref que le Souverain Pontife a daigné m'adresser, comme pour répondre à la Lettre que j'avais eu l'honneur d'écrire à Sa Sainteté, en lui envoyant un exemplaire de ma Circulaire en date du 15 Octobre dernier.

Sa bienveillance pour vous et pour moi, pour tous les Fidèles du Diocèse, est telle, qu'elle devrait faire grandir en nous ce que nous avons de vénération, d'amour et de dévouement pour sa Personne sacrée, si ces sentiments n'avaient déjà atteint dans nos âmes tout le développement possible; car celui qui a donné tout ce qu'il avait au fond de son cœur d'affection et de tendresse, ne peut pas aimer davantage.

Comme moi, vous ne lirez pas sans attendrissement le passage de ce Bref, où sont rappelées les douleurs actuelles de l'Église; comme moi, vous sentirez naître en vous le désir de

veiller avec encore plus de sollicitude sur le dépôt sacré de la Foi, en entendant le Vicaire de Jésus-Christ me dire : *« idcirco divino
« auxilio fretus pro tua eximia pietate, ac pastoralis sollicitudine, ne
« omittas maiori usque vigilantia, studio et contentione tui
« gregis salutis et incolumitati diligenter prospicere, et Catholicæ Ec-
« clesiæ causam, doctrinam strenue propugnare, et insidiantium ho-
« minum fallacias, errores refellere, ac tela retundere. »*

Espérons, très-cher Coopérateur, que Dieu daignera écouter les supplications sans nombre qui, en ce moment, montent vers le Ciel de toutes les parties du monde catholique ; espérons que le jour n'est pas éloigné où le cœur de Notre Père surabondera de joie, voyant succéder aux obscurités de la tempête les délicieuses clartés du ciel le plus serein.

Agréez, mon cher Coopérateur, la nouvelle assurance de notre bien affectueux attachement.

Saint-Brieuc, le 2 Décembre 1859.

✠ GUILLAUME-ÉLISÉE Évêque de Saint-Brieuc et Tréguier

IL VESCOVO DI VANNES

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Le plus humble, le plus reconnaissant de vos serviteurs vient, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, y déposer le Mandement qu'il adresse au Clergé et aux Fidèles que le Vicaire de Jésus-Christ lui a confiés.

Nos sentiments, Très-saint Père, sont les sentiments de la totalité de mon Diocèse. Dieu, nous osons l'espérer, daignera, par l'intercession de l'Immaculée Vierge Sainte à laquelle rien n'est refusé, adoucir vos peines, qui sont aussi bien amèrement les nôtres, et les faire cesser.

Humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, je la supplie de daigner bénir, encore une fois, un vieil Evêque qui ne cessera d'être jusqu'à la fin de ses jours,

Très-saint Père,

Vannes, le 12 Octobre 1859.

De Votre Sainteté

Le plus respectueux, le plus soumis
et le plus dévoué Serviteur

✠ CHARLES-JEAN *Evêque de Vannes*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI VANNES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

CHARLES-JEAN DE LA MOTTE DE BROONS ET DE VAUVERT,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE VANNES,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Dans notre dernier Mandement, nous vous avons mis sous les yeux, Nos Très-chers Frères, quelques-uns de nos devoirs envers notre Souverain Pontife, nous vous avons parlé de l'obéissance et de l'amour que lui doit tout vrai Catholique.

Maintenant, mu par les raisons les plus graves, nous venons vous entretenir de nouveau de ces deux devoirs si sacrés en tout temps, et devenus pour nous plus sacrés encore en ces temps désastreux où des sujets ingrats lèvent contre Lui l'étendard de la révolte et remplissent d'amertume son cœur plein d'amour pour eux.

Vous ne l'ignorez pas, Nos Très-chers Frères, des hommes qui ont été comblés de bienfaits par Celui qui occupe avec tant de gloire la Chaire de Saint Pierre, des hommes qui Lui ont prodigué toutes les louanges, foulant aux pieds leurs serments de fidélité et d'amour mille fois répétés, se sont emparés d'une partie des

Légations et cherchent à le dépouiller de tous ses États, rappelant, par cette conduite, à tous les esprits le souvenir du peuple Juif qui, un jour, recevait le Sauveur en triomphe à Jérusalem, et, peu de jours après, demandait à grands cris qu'on le mit en croix. Le Disciple n'a pas trouvé plus de reconnaissance que le Maître.

Mais, de même que, si nous eussions vécu du temps de notre divin Sauveur, notre devoir eût été de Lui être d'autant plus soumis et de l'aimer d'autant plus qu'il était plus délaissé, plus injurié; ainsi notre soumission et notre amour pour son Vicaire ici-bas doivent croître dans la même mesure que l'ingratitude et la haine de ses ennemis.

Nous n'ignorons pas, Nos Très-chers Frères, que ces hommes, ajoutant la dissimulation à la révolte, veulent se justifier en disant qu'ils demeurent soumis au Pontife tout en refusant l'obéissance au Souverain, et qu'il ne faut pas confondre deux causes qui sont entièrement distinctes. Nous savons qu'en France, qui, pourtant, fut toujours le pays de la franchise, leur langage a trouvé un écho qu'il n'eût pas dû y rencontrer. Voilà pourquoi nous croyons un devoir de notre charge pastorale de vous prémunir contre cet insidieux langage, et de vous prouver que le maintien du pouvoir temporel du Souverain Pontife est de la plus haute importance pour l'Église catholique.

Nous disons de la plus haute importance et non pas d'une absolue nécessité. Car, à Dieu ne plaise, que nous oublions jamais que l'Église n'a pas péri quand Saint Pierre était dans la prison mamertine! à Dieu ne plaise que nous oublions jamais que, pendant trois siècles, les Vicaires de Jésus-Christ ont dirigé du fond des Catacombes les Pasteurs et les brebis! à Dieu ne plaise que nous oublions jamais ces paroles du Sauveur: *« Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ! »*

¹ Matth. XVI, 18.

C'est notre foi inébranlable que, dût le Souverain Pontife être obligé de reprendre le chemin de l'exil, en quelque endroit qu'il Lui plût de se fixer, là les promesses le suivraient; de là il confirmerait dans la foi ses frères et ses enfants; de là il paîtrait les brebis et les agneaux. Oui, dût l'orage se déchaîner dans toute sa violence contre l'Église, l'Église, appuyée sur le Successeur de Saint Pierre, n'en serait point ébranlée. C'est une enclume contre laquelle se sont brisés bien des marteaux. Quoi qu'il arrive, elle ne périra pas; les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre Elle.

Mais, si l'existence de l'Église n'est pas indissolublement attachée au maintien du pouvoir temporel du Saint-Siège, il n'en est pas moins vrai que ce maintien est pour elle de la plus haute importance. Ses ennemis déclarés ou cachés le savent bien. Aussi le but de tous leurs efforts est-il de l'en dépouiller.

Les uns, francs dans leur haine, ne dissimulent pas qu'ils n'en veulent au Souverain que pour abattre le Pontife, et, par la ruine de cette colonne de l'Église, amener la ruine du catholicisme lui-même. Ils concluent au dépouillement du Souverain Pontife, au nom de leurs idées humanitaires.

D'autres, cachant leur haine de sectaires sous le voile de leur amour de la civilisation et de l'intérêt qu'ils portent aux populations des États romains, accumulent accusation sur accusation, mensonges sur mensonges, pour soulever l'opinion publique contre le Gouvernement pontifical et pousser ses sujets à la révolte. Eux qui ont été, pendant des siècles, les persécuteurs les plus acharnés des Catholiques, eux qui font gémir sous leur joug de fer des millions de créatures humaines, déplorent, avec une éloquence émue, le sort des prétendues victimes du despotisme clérical. Ah! que les peuples soumis à leur terrible domination rendraient à Dieu d'actions de grâces, s'ils étaient placés sous la houlette paternelle d'un Pie IX!

Une troisième classe d'ennemis, poussant plus loin la dissimulation, veut retirer des mains du Souverain Pontife le gouvernement de ses États dans l'intérêt (le croirait-on ?) de la Religion catholique elle-même. Le Saint-Père, disent-ils, cessant d'être Souverain temporel pourrait consacrer tous ses soins au gouvernement des âmes ; il ne serait plus exposé à faire à la Religion des ennemis de tous ceux que mécontente son administration temporelle. Alors tout le monde vénérerait en Lui le successeur de Saint Pierre ; le Prince temporel ne nuirait plus au Vicaire de Jésus-Christ.

On a beau faire observer à cette classe d'ennemis que le moyen de parer aux inconvénients qu'elle signale serait merveilleux sans doute, si le trône du Souverain Pontife pouvait se tenir entre le ciel et la terre ; mais que, comme il est nécessaire qu'il s'appuie quelque part sur ce globe, il est de la plus haute importance que ce coin du globe ne soit pas dans la dépendance d'un gouvernement quelconque. On a beau leur faire observer, à ces prétendus amis de la Religion catholique, que le Souverain, dans les États duquel se trouverait le Saint-Père, pourrait bien avoir la pensée de porter la main à l'encensoir et la volonté de faire du Chef de l'Église un instrument de ses desseins ambitieux. On a beau leur faire observer que les Catholiques n'ont point oublié le règne de Constance, et que la conduite actuelle des Italiens à l'égard du Saint-Père n'est pas de nature à nous assurer de leur respect pour Lui quand il serait dans leur dépendance ; ces raisons, qui ont fait impression sur les esprits les plus élevés, n'en font aucune sur eux. Dans l'intérêt, disent-ils, de la Religion catholique, ils concluent à l'abolition du pouvoir temporel du Chef de l'Église catholique.

De ces efforts des ennemis patents ou cachés de notre Religion contre le pouvoir temporel du Chef de l'Église, ne ressort-il pas déjà pour nous Catholiques, à moins que nous ne soyons aveugles, un grand enseignement : c'est que nous devons attacher au moins autant d'importance au maintien de ce pouvoir qu'ils en attachent à sa destruction.

Tous les Catholiques, d'ailleurs, vous le savez, ont les yeux tournés vers Rome. Ils reconnaissent dans le Successeur de saint Pierre le Représentant de Jésus-Christ sur la terre, Celui à qui il a été recommandé de paître les brebis et les agneaux. Ils regardent comme un devoir sacré pour eux d'obéir, en matière religieuse, aux ordres qui émanent de Lui. Mais c'est à une condition : c'est que ce soit lui-même qui parle ; c'est que ses paroles ne lui soient pas dictées par une volonté qui violente la sienne. Il est évident que le simple soupçon d'une coaction exercée sur le Vicaire de Jésus-Christ ôterait à ses paroles une grande partie de leur autorité.

Maintenant qu'il parle dans la plénitude de sa liberté, l'incrédulité ne laisse pas de prétendre que le Vatican rend toujours des oracles en faveur du plus fort. Que ne dirait-elle pas si le Saint-Père était dans la dépendance d'un Souverain quelconque, et ne parviendrait-elle pas à faire croire à un trop grand nombre d'hommes que le Souverain temporel tient la plume du Souverain spirituel ? L'impiété mentirait sans doute, car nous avons la certitude que la crainte ou la cupidité ne porterait jamais le Chef de l'Église à trahir la cause de la vérité. Le passé nous répond de l'avenir. Dieu, qui a assisté les Papes martyrs, ne retirerait pas son assistance à leurs successeurs. Mais il ne suffit pas que, dans l'exercice de sa puissance spirituelle, le Saint-Père n'obéisse qu'au mouvement de sa volonté, il importe que là dessus il ne puisse pas y avoir le moindre doute.

Indépendant de tout autre Souverain par son pouvoir temporel, le Souverain Pontife accomplit, à l'heure qu'il veut, de la manière qu'il veut, les grands actes de son autorité spirituelle. Qu'une doctrine pernicieuse se produise dans le monde : du haut de sa Chaire apostolique il la proscrit. Qu'une grande iniquité se commette ici-bas, qu'un peuple soit persécuté pour sa foi, que des peuples ou des Souverains égarés fassent à l'Église une guerre impie et sacrilège, qu'ils la dépouillent de ses biens, qu'ils l'outragent

ses ministres (certes notre siècle ne peut pas dire que nous fassions ici des suppositions chimériques), il y aura au moins une voix au monde qui protestera contre l'iniquité, il y aura une voix qui plaidera la cause des victimes. Elle s'élèvera de Rome et trouvera des échos dans toutes les parties de l'univers. Quel que soit l'auteur de l'iniquité, il n'échappera point à la censure du Vicaire de Jésus-Christ. Mais, supposé que le Pontife romain se trouve dans les États de celui-là même qui viole la justice, le Pontife devra élever la voix et dire : *non licet*, cela n'est pas permis. Et, s'il prononce cette condamnation, comme, à coup sûr, il ne manquerait pas de le faire, ne se rencontrera-t-il pas de nouveaux Héros qui voudront, à tout prix, faire taire cette voix accusatrice?

Enfin, grâce à l'indépendance où le place son pouvoir temporel et aux ressources que lui procurent ses États, le Pontife romain a près de Lui les grands dignitaires de l'Église, de vertueux et savants Prêtres pour lui aider dans le gouvernement de l'Église, pour répondre à toutes les questions dont on attend de lui la solution. Que de lumières ne puise-t-il pas dans ce vénérable Sénat? Quel bien ne résulte-t-il pas pour l'Église universelle de cet état de choses? Mais que le sceptre de Rome ne soit plus aux mains du Pontife romain, que devient le Sénat, le conseil d'État de l'Église? Ne comprend-on pas que cet État spirituel dans un État temporel indépendant de lui fera naître entre les deux pouvoirs des difficultés inextricables, et que les collisions seront inévitables? N'est-il pas presque certain que le pouvoir temporel ne voudra pas se contenter du gouvernement des corps, s'il nous est permis de parler ainsi, et qu'il ambitionnera le gouvernement des âmes? N'est-il pas presque certain que, trouvant à l'encontre de ses prétentions le pouvoir spirituel, il usera de tous les moyens pour le dominer et l'asservir?

Nous ne pouvons vous le cacher, Nos Très-chers Frères : à la pensée des ruines qu'entraînerait l'abolition du pouvoir temporel du Saint-Père, notre cœur est serré par la plus grande et la

plus amère douleur. Nous demandons qu'a donc fait pour s'attirer tant de haines le doux et pieux Pontife qui aujourd'hui est assis sur la Chaire de Saint Pierre? Nous avons beau examiner l'histoire de son règne, nous n'y voyons rien qui ne soit de nature à lui mériter l'amour et l'admiration des hommes. Une seule chose tempère l'amertume de notre douleur, c'est que Celui qui habite dans les cieux se rira des complots des ennemis de son Christ et que ces complots seront sans effet. Le livre des *Actes de Dieu par la main des Français* n'est pas fermé; et, nous en avons la douce et intime conviction, Napoléon III, qui déjà y a écrit une si glorieuse page en restituant ses États au Souverain Pontife, y écrira de nouveau une page non moins glorieuse — en ne permettant pas que la moindre parcelle de ces États lui soit enlevée.

Pour nous conformer au vœu exprimé par le Souverain Pontife dans son Allocution du 26 Septembre dernier, nous demandons instamment à tous les Prêtres et Fidèles de notre excellent Diocèse, si dévoué au saint Vicaire de Jésus-Christ, de prier Dieu de mettre un terme aux souffrances du Chef de l'Église et de faire cette prière au nom de l'Immaculée Vierge Marie, à laquelle nulle grâce n'est jamais refusée.

Et sera notre présent Mandement lu au prône de la Messe paroissiale, dans toutes les églises de notre Diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Vannes, le 8 Octobre 1859.

✠ CHARLES-JEAN *Évêque de Vannes*

Par mandement de Monseigneur

LE JOURMOUX Chan., Vic. gén., chargé du Secrétariat

L'EPISCOPATO BELGICO

N. B. L'Arcivescovo ed i Vescovi del Belgio si trovano altresì sottoscritti alla *Dichiarazione intorno al Potere temporale del Papa*, segnata eziandio dai Vescovi della Germania, della Inghilterra, della Olanda, dell'Irlanda, dell'Austria, della Scozia e della Svizzera. Noi la recheremo per disteso nella *Terza Parte*, la quale comprenderà l'Austria, la Germania e l'Olanda, perchè a quelle due prime regioni appartiene il massimo numero dei Prelati sottoscritti. Abbiamo nondimeno voluto qui farne un cenno per la parte che vi prese l'Episcopato belgico.

PROVINCIA ECCLES. DI MALINES

IL CARD. ARCIVESC. ED I VESCOVI DEL BELGIO

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Les accents de douleur et les expressions pleines d'alarmes que Votre Sainteté a fait entendre le 26 du mois de Septembre au sein du Sacré Collège, ont retenti dans toutes les contrées de l'univers, et ils ont rempli nos âmes de tristesse et de crainte.

Si, depuis plusieurs mois, nous suivons d'un oeil inquiet et indigné le cours des entreprises criminelles qui se consomment dans les Romagnes, Votre Sainteté doit être persuadée que nous n'avons pu entendre sans frémir le récit des excès dont une troupe de sujets ingrats et rebelles se sont rendus coupables en dernier lieu, et par lesquels ils affligent encore chaque jour votre cœur paternel.

Oui, Très-saint Père, il faut que le mal soit arrivé à son comble pour que Votre Sainteté, si pleine de mansuétude, ait été obligée de proclamer à la face du monde, et les crimes de ses fils ingrats et la profonde indignation que ces crimes excitent en Elle et l'immense douleur qu'Elle en ressent.

Pouvons-nous en douter lorsque nous apprenons, de la bouche du plus tendre des pères, la série lamentable des excès qu'ont osé commettre, au mépris de toutes les lois divines et humaines, ces fils dénaturés? S'ils en sont venus, comme vous le dites, Très-saint Père, jusqu'à nourrir une haine implacable contre le Saint-Siège, auquel ils s'efforcent de ravir son autorité et ses droits; s'ils répandent le désordre dans la société civile; s'ils corrompent les mœurs publiques par des publications abominables; s'ils s'efforcent d'arracher des cœurs tout sentiment de piété et de religion; enfin, s'ils outragent le Vicaire de Jésus-Christ en personne; s'ils condamnent à l'exil ou plongent dans les cachots les ministres du Seigneur, que peuvent-ils ajouter encore à leur malice et à leurs forfaits?

Mais, dans cet ensemble de circonstances, Très-saint Père, rien ne nous afflige davantage que le but et la portée de la guerre impie qui vous est faite. En réalité, c'est moins l'autorité temporelle de Votre Sainteté et du Saint-Siège Apostolique que les rebelles attaquent, que les droits spirituels de deux cent millions de catholiques, qui considèrent cette autorité temporelle comme une garantie matérielle de l'indépendance politique et civile des Successeurs de Saint Pierre, comme un moyen providentiel de conserver au Chef de l'Église toute la liberté d'action dont il a besoin pour administrer, sans entraves et sans embarras, les intérêts spirituels du peuple de Dieu. En blessant vos droits temporels, Très-saint Père, ils blessent les droits spirituels de tous les catholiques du monde; et c'est à cette circonstance sans doute qu'il faut attribuer l'émotion générale que la situation de Votre Sainteté excite dans les pays chrétiens. Quelle que soit la part que l'ou fasse aujourd'hui aux peuples dans le gouvernement de leur pays, il est certain que votre principauté temporelle n'est point la propriété exclusive des peuples de l'Italie, et que par conséquent elle ne doit point être exclusivement assujettie à leurs bonnes ou mauvaises aspirations.

Et pourquoi parlons-nous des peuples de l'Italie ? Vos sujets, Très-saint Père, ne font qu'une partie de ces peuples ; et les rebelles ne font qu'une faible partie de vos sujets ; et ces rebelles mêmes ne se seraient point insurgés peut-être contre Votre autorité, s'ils n'avaient été provoqués à la révolte par des influences étrangères. Et c'est aux passions de cette poignée d'hommes égarés que seraient sacrifiés votre pouvoir temporel, le bien, la propriété de tous les catholiques du monde !

Pour l'attaquer, les prétextes manquent tout aussi bien que les raisons.

Il fut un temps où la situation de l'Europe et le bien général de ses peuples forçaient les Souverains Pontifes à s'engager dans les périls de la guerre, et à faire trembler, par la terreur des armes, les peuples infidèles, ennemis du nom chrétien. Sans le courage des Papes, Dieu sait si cette puissance, autrefois si terrible, qui s'est brisée dans les plaines de la Hongrie sous les efforts des Souverains Pontifes et des princes catholiques, ne règnerait point aujourd'hui à Paris et à Londres, comme elle règne en Asie, par la mort de toute civilisation, par la barbarie.

Mais, depuis plus de trois siècles, grâce au caractère sublime des Vicaires de Jésus-Christ, les circonstances aidant d'ailleurs, la Papauté est devenue une puissance essentiellement pacifique qui fait du bien, quand elle le peut, à tout le monde, et qui ne fait de mal à personne.

C'est en vain que, dans les premières années de ce siècle un grand conquérant voulut entraîner le Souverain Pontife dans la guerre qu'il venait de déclarer à une puissance non catholique. Plutôt que de se montrer hostile à un peuple séparé de l'Église, mais chrétien, l'immortel Pie VII préféra encourir la disgrâce du plus puissant monarque qui fût alors, et subir toutes les conséquences de son amour invincible pour la paix.

Grégoire XVI d'heureuse mémoire, maintint, dans les circonstances les plus difficiles, chacun s'en souvient, la neutralité absolue

du Saint-Siège Apostolique au milieu des querelles politiques de l'Europe. Tout en sauvegardant les principes éternels de la justice, il déclara que le Saint-Siège reconnaîtrait, selon son usage, l'autorité des Souverains de fait que les commotions sociales avaient portés au pouvoir, sans discuter leurs titres et sans contester leurs droits.

Ces Souverains Pontifes se sont montrés alors à la hauteur de leur mission et ils ont bien mérité des peuples. Il n'appartient donc point à quelques populations isolées, ou plutôt à un petit nombre de perturbateurs, de changer la position du Saint-Siège vis-à-vis de toutes les nations du monde et de faire déchoir les Souverains Pontifes, en blessant les intérêts des consciences catholiques, du régime d'indépendance dont ils jouissent depuis des siècles.

Ces hommes égarés s'arment, il est vrai, de prétextes politiques : à les croire, ils ne réclament que des réformes et des améliorations dans le gouvernement de l'État. S'ils étaient sincères, depuis long-temps leurs vœux seraient comblés. En 1848, Votre Sainteté a prévenu leurs désirs. Avec une générosité à laquelle les adversaires mêmes du Saint-Siège ont cru devoir rendre hommage, Elle a créé les institutions qui lui semblaient alors les plus propres à faire le bonheur de ses peuples ; mais bientôt, hélas ! les prétendus amis des libertés publiques en ont abusé pour introduire une odieuse tyrannie et pour mettre le désordre partout. Les démonstrations exagérées d'une reconnaissance factice, on s'en souvient, préparèrent les voies à un régime qui chassa le Souverain Pontife de sa capitale, et qui ensuite remplit la ville de Rome de terreur et de sang. En réalité, ce ne sont point des améliorations politiques et civiles qu'ils désirent, c'est la destruction du domaine temporel des Papes. Votre double autorité spirituelle et temporelle, Très-saint Père, voilà l'ennemi qu'ils se sont choisi, voilà l'institution qu'ils prétendent renverser. Le fond de leur pensée se révèle jusque dans les artifices de leur langage. Ils voudraient *séculariser* l'administration de vos États, c'est-à-dire, supprimer toute action du Clergé dans les affaires temporelles des États de

l'Eglise, et transmettre le pouvoir souverain du domaine de Saint Pierre à des mains laïques, afin que la royauté du Souverain Pontife fût supprimée de fait ou devint bientôt impossible.

Nous le répétons, Très-saint Père, cette coupable tendance attaque les droits de tous les catholiques du monde, et elle appelle le blâme non seulement des Evêques, mais de tous les hommes chrétiens. La guerre que les rebelles font à la souveraineté temporelle et à l'autorité divine de Votre Sainteté, est donc au fond une guerre sacrilège, qui doit faire horreur à tous les enfants de Dieu.

Disons-le aussi, cette guerre atteste chez eux la plus noire, la plus odieuse ingratitude. Elle est dirigée contre le meilleur des Pères, contre le plus doux des Souverains, contre un prince qui, dès les premières années de son règne, a étonné le monde par sa clémence, et a prouvé par une série d'actes glorieux, qu'à l'exemple de Salomon, il a le cœur aussi vaste que les rivages de la mer. Malgré l'ingratitude et les trahisons dont on a payé votre longanimité, Très-saint Père, Vous ne Vous êtes jamais lassé de pardonner; Vous avez fait plus: dans votre condescendance paternelle vous ne vous êtes arrêté qu'à la ligne extrême, que vos serments et vos devoirs les plus sacrés vous défendaient de franchir.

Le respect hypocrite pour la Religion, la feinte soumission à Votre autorité spirituelle, dont la rébellion s'est fait un masque, ajoutent encore, votre langage nous l'apprend, Très-saint Père, à vos chagrins une nouvelle et plus vive amertume. Mais Votre Sainteté peut en être convaincue, tout homme sensé, en voyant ces sujets rebelles protester de leur respect pour Votre personne sacrée et pour Votre autorité divine, se rappellera les Juifs envieux, qui tantôt s'écriaient: *nous ne voulons point que celui-ci règne sur nous!* Et tantôt fléchissaient le genou devant le Sauveur couronné d'épines, en lui disant: « *Salut, roi des Juifs!* » À la fin, tout le monde s'indignera de cette moquerie sacrilège, et eroira que Dieu a permis ces procédés indignes pour manifester dans ces malheureux les inspirations de l'esprit de mensonge.

Faut-il le dire aussi, Très-saint Père, notre douleur comme la Vôtre est mêlée de craintes et de sombres pressentiments. Les intérêts de l'Église ne sont point seuls en jeu dans le terrible drame qui se joue maintenant en Italie. Ceux qui violent si audacieusement les droits temporels du Saint-Siège Apostolique, attaquent et minent les droits de tous les peuples et de tous les Souverains. Ceux qui défendent Votre autorité soutiennent les droits de la société civile, combattent pour l'ordre et pour le repos public. Oui, Très-saint Père, les ennemis de Votre autorité sont les ennemis du pouvoir civil, ce sont ces hommes dont parle l'Apôtre Saint Jude, « *qui méprisent toute domination, qui blasphèment toute Majesté.* »

Démolisseurs universels, ils s'en prennent à la dynastie de Saint Pierre, la plus ancienne, la plus vénérable qui soit au monde, comme au symbole, au palladium de toute souveraine autorité sur la terre. Cette dynastie comptera bientôt deux mille ans d'existence, elle survivra, nous le savons, à toutes les institutions humaines, quelque belles et vantées qu'elles puissent être ; mais l'aveugle passion des ennemis de l'ordre public ne s'en acharne que plus contre Elle, dans l'espoir de réussir au moins dans la guerre qu'elle a déclarée à l'autorité des rois, et dans ses projets d'anarchie sociale.

Nous espérons donc, Très-saint Père, que tous les Souverains de l'Europe, ou tout au moins les puissances catholiques et les peuples chrétiens, prendront sérieusement en main la cause de Votre Sainteté, qui en définitive est la cause de tous. *Les princes, d'après l'Apôtre, ne portent point en vain le glaive, c'est-à-dire, le symbole de l'autorité et du pouvoir ; ils sont les ministres de Dieu pour le bien ; ils doivent être la terreur des méchants.* S'ils devenaient les complices ou les instruments de l'anarchie, non seulement ils méconnaîtraient leur divine mission, mais ils amèneraient des catastrophes dont ils seraient les premières victimes. Dieu, dans son infinie miséricorde, la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie,

Mère de Dieu, par sa toute-puissante intercession, détourneront ces malheurs de nos têtes, et feront bientôt luire à nos yeux, nous en avons la douce confiance, ô Saint-Père, des jours meilleurs.

La protection divine à l'égard du Saint-Siège Apostolique s'est manifestée à tous les âges par des faits prodigieux, qui ont trompé les calculs de la prudence humaine. Sans remonter bien haut dans l'histoire de l'Église, ne voyons-nous pas à la fin du dernier siècle, que des armées accourues du fond de l'Europe par des victoires soudaines, inattendues, ont rendu possible la convocation du Conclave à Venise, et préparé l'élection de Pie VII ? Ce grand Pape n'est-il point retourné vers ses États, après la captivité de Fontainebleau avec une escorte de vaisseaux anglais ? Par quel heureux concours de circonstances Votre Sainteté Elle-même n'est-Elle point rentrée dans sa capitale après les événements de 1848 ? Non, le bras de Dieu n'est point raccourci ; non, la confiance du peuple fidèle n'est point abattue. Le Seigneur étendra bientôt sa main toute-puissante, et les ennemis de son saint Nom seront dispersés et confondus.

Quoique la plupart d'entre nous, Très-saint Père, se soient déjà empressé de témoigner à Votre Sainteté, au nom de leurs Diocèses, la part bien vive que nous prenons à vos douleurs, nous avons voulu, dans ces jours de tristesse et d'alarmes, offrir encore à Votre Sainteté, au nom de tous les Fidèles de la Belgique, l'hommage de notre profond respect et de notre attachement inviolable.

Nous osons le dire, Très-saint Père, si quelques esprits, aveugles ou égarés, applaudissent, autour de nous, à l'immense scandale que présentent en ce moment les Romagnes, le peuple belge tout entier partage l'affliction de Votre Sainteté, et il reste attaché du fond de ses entrailles à l'auguste personne du Vicaire de Jésus-Christ. Le respect et l'amour pour le Saint-Siège Apostolique sont héréditaires au sein de nos familles chrétiennes, et les derniers événements ne les ont point altérés.

Plusieurs de ces familles se rappellent avec bonheur et comme un titre de gloire, les consolations et les secours qu'elles ont pu offrir à Pie VII, votre immortel prédécesseur. Toutes, nous osons le dire, s'estimeraient heureuses, avec leurs premiers pasteurs, de venir en aide à Votre Sainteté si des jours plus mauvais, que la Providence nous épargnera sans doute, venaient à luire. Loin de dépérir, leur dévouement s'enflamme à la vue de vos souffrances. Plus que jamais, Très-saint Père, nos cœurs sont sensibles aux épreuves que Votre Sainteté subit. Plus que jamais, soyez-en convaincu, les coups qui vous sont portés, nous atteignent et nous frappent; les blessures qui vous sont faites, nous blessent; en un mot, vos douleurs sont nos douleurs, comme vos joies sont nos joies.

Du reste, pleins de confiance en la bonté divine, qui s'est manifestée tant de fois pendant le règne glorieux de Votre Sainteté, nous ne cesserons point, Très-saint Père, de continuer les prières que jusqu'ici nous avons adressées au Ciel, afin qu'il éclaire et convertisse les enfants rebelles et ingrats dont nous déplorons l'aveuglement et les crimes, et qu'il compense par mille joies les douleurs et les amertumes dont le cœur paternel de Votre Sainteté est navré aujourd'hui.

Malines, le 3 Novembre 1839.

L'Archevêque et les Évêques de la Belgique

- ✠ ENGELBERT *Card. Archevêque de Malines*
- ✠ GASPAR-JOSEPH *Évêque de Tournay*
- ✠ NICOLAS-JOSEPH *Évêque de Namur*
- ✠ LOUIS-JOSEPH *Évêque de Gand*
- ✠ JEAN-BAPTISTE *Évêque de Bruges*
- ✠ THÉODORE *Évêque de Liège*

IL CARD. ARCIVESCOVO DI MALINES
AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Quamvis omnes Belgii Episcopi, peractis ecclesiarum visitationibus et consecrationibus, quae in his regionibus solo aestivo tempore fieri possunt, apud me congregandi sint, ut communem epistolam ad Sanctitatem Vestram dirigamus, equidem non possum non statim Sanctitati Vestrae renuntiare, quantum ego et clerus, ac populus mihi concreditus, ex lugendis actibus, in Allocutione diei 26 Septembris enarratis, luctum, moerorem immo et indignationem contra perditissimorum hominum rebellionem atque impietatem conceperimus.

Noverit igitur et plane persuasum habeat Sanctitas Vestra, nihil iniuriae nullamque moeroris causam a rebellibus istis Optimo Patri illatam fuisse, neque ulterius inferri posse, quin simul nos omnes, devotissimi illius filii, eadem aerumna, eodemque luctu atque indignatione fuerimus affecti et continuo afficiamur.

Quoniam vero Sanctitas Vestra in eadem Allocutione postulavit, ut de novo ad thronum gratiae et misericordiae adeamus, statim preces publicas, quae etiam post obtentam pacem recitatae fuerunt, solemniore atque crebriore per Litteras pastorales indixi, Clerum et populum obtestans, ut misericordiarum Patrem precari non

cessent, donec veniat auxilium ex alto, et Sanctitas Vestra videat Cathedram Petri, sedatis fluctibus, gloriosiore emergere.

Ego interim in Sacrum Collegium, licet sine meritis, iam diu adscitus, eoque titulo Sedi Apostolicae speciatim devinctus, non supplicationibus tantum admirabilem mansuetudinem et constantiam Sanctitatis Vestrae sustentare pergam, sed praeterea quidquid ipse sum et quidquid penes me est, illud omne ad tuendam causam Sanctae Romanae Ecclesiae ultro volensque offero, paratus jura Sedis Apostolicae usque ad sanguinis effusionem sustinere atque defendere.

Ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, summa submissione permaneo,

Beatissime Pater,

Mechliniae, 12 Octobris 1859.

Sanctitatis Vestrae

Humillimus, obedientissimus et devotissimus Filius

✠ ENGELBERTUS *Card. Archiepisc. Mechliniensis*

MANDAMENTO
DEL CARD. ARCIVESCOVO DI MALINES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

ENGELBERT STERCKX,

PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU CARDINAL-PRÊTRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE,
DU TITRE DE SAINT BARTHÉLEMI EN L'ÎLE, ARCHEVÊQUE DE MALINES,
PRIMAT DE LA BELGIQUE, ETC.,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS DIOCÉSAINS,

Les ennemis du Saint-Siège Apostolique, pour la conversion desquels nous vous avons recommandé de prier, conformément aux désirs de notre Très-Saint Père le Pape, loin de revenir de leurs égarements, ont poussé leurs coupables excès jusqu'à soustraire à la Souveraineté temporelle de la Papauté les belles provinces de la Romagne, que les titres les plus légitimes et les plus sacrés, lui ont soumises, que le magnanime Pie IX gouvernait de la manière la plus sage, et qui, il y a peu de temps, ont encore prouvé par la plus brillante réception, combien elles étaient heureuses d'être placées sous son gouvernement paternel.

Vous avez déjà appris, Nos Très-chers Diocésains, à quels crimes on s'est porté dans ces provinces; mais il ne vous sera pas moins utile de l'apprendre encore de la bouche même du vénéré Chef de l'Église. C'est pourquoi nous allons vous communiquer la traduction fidèle des paroles dont il s'est servi pour exposer ces déplorables événements à l'assemblée des Cardinaux, qui a eu lieu le 26 Septembre dernier.

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

Telles sont, Nos Très-chers Diocésains, les paroles par lesquelles le Souverain Pontife vient d'épancher sa douleur dans le sein de ceux qui doivent surtout participer à ses sollicitudes et à ses travaux. Pourrions-nous ne pas prendre part à son affliction? Pourrions-nous ne pas désapprouver ce qu'il désapprouve, réprover ce qu'il réproue? Pourrions-nous ne pas recourir à la prière qu'il recommande avec tant d'instance?

Vous le voyez, Nos Très-chers Diocésains, le mal est à son comble dans ces malheureuses provinces. À la plus noire ingratitude, à la plus perfide hypocrisie, aux accusations les plus injustes contre l'autorité légitime, à la violence envers le clergé et les fidèles, au sacrilège, ces hommes pervers ont ajouté l'usurpation la plus illégitime des droits de la puissance souveraine du Saint-Siège apostolique; et, pour nous servir des paroles d'un de nos collègues dans l'épiscopat ¹, « ce qu'il y a de plus triste » dans ces tristes et coupables égarements, ce ne sont même « pas les atteintes portées aux droits temporels du Saint-Siège, » « quelque criminelles et maudites qu'elles soient; ce sont les sentiments hostiles répandus, fomentés, et pour ainsi dire, naturalisés pour la première fois, dans ces populations chrétiennes, » « contre le Chef de l'Église, qu'elles étaient habituées à vénérer

¹ Monseigneur Parisis, Evêque d'Arras; Mandement du 18 Sept. 1859.

« non seulement comme la plus haute puissance humaine, mais
 « comme le dépositaire auguste et suprême de la puissance de
 « Dieu. On se demande avec effroi ce que pourront respecter des
 « peuples catholiques qui auront été dressés à braver et à bafouer
 « un tel Souverain, et comment il sera possible d'établir un gou-
 « vernement quelconque dans ces belles provinces d'Italie, quand
 « on les aura enivrées de toutes les folies de l'insubordination,
 « de toutes les passions de la haine et de toutes les joies infer-
 « nales du sacrilège? »

D'après cela, vous comprendrez facilement, Nos Très-chers
 Diocésains, qu'il y a des raisons bien puissantes pour que nous
 vous demandions des prières plus ferventes et plus unanimes en-
 core. Oui, priez avec plus d'instance que jamais; multipliez vos
 abstinences, vos aumônes et vos autres bonnes œuvres; commu-
 niez plus fréquemment et assistez aussi souvent qu'il vous sera
 possible au saint sacrifice de la messe, au salut du soir, ainsi
 qu'aux prières dont ces offices vont être accompagnés; en un mot,
 n'épargnez aucun moyen propre à calmer la colère de Dieu, qui
 s'est appesantie sur ces populations si chrétiennes, et à obtenir
 pour le cœur désolé du Souverain Pontife, la grande consolation
 de voir l'ordre rétabli, et ses sujets rebelles revenus de leurs
 égarements et rentrés dans la voie de la justice, de l'ordre et
 de la vertu, qui seule peut les conduire au vrai bonheur tant de
 la vie présente que de la vie future.

À ces fins, nous ordonnons :

1.^o Qu'outre l'oraison *pro quacumque necessitate* déjà prescrite,
 les prêtres récitent, après chaque messe qu'ils célébreront, cinq
 fois l'*Oraison Dominicale* et la *Salutation Angelique* ;

2.^o Qu'à chaque salut on chante le psaume *Qui habitat in
 adiutorio*, avec les versets et les oraisons dont il est suivi dans

le rituel romain et le processionnel, au titre : *Processio pro quacumque tribulatione*.

Sera notre présent Mandement lu en chaire le dimanche après sa réception.

Donné à Malines, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de notre Secrétaire, le 10 Octobre 1859.

L. ✠ s.

ENGELBERT Card. Archevêque de Malines

Par Mandement de Son Éminence
le Cardinal Archevêque

M. DHANIS Secrétaire

MANDAMENTO
DEL CARD. ARCIVESCOVO DI MALINES
AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

ENGELBERT STERCKX,

PAR LA MISERICORDE DE DIEU CARDINAL-PRÊTRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE,
 DU TITRE DE SAINT-BARTHÉLEMI EN L'ÎLE, ARCHEVÊQUE DE MALINES,
 PRIMAT DE LA BELGIQUE, ETC.,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
 en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS DIOCÉSAINS,

C'est Dieu qui nous a créés, et c'est lui, comme disait l'Apôtre Saint Paul, qui nous conserve la vie, nous donne le mouvement et maintient notre existence ¹. C'est Dieu qui nous soulage dans les misères dont notre vie est remplie ², et qui nous protège contre les dangers de tout genre qui nous environnent.

Nous avons donc sans cesse besoin de l'assistance de Dieu. Sans elle nous serions même les plus malheureuses créatures de la terre, et nous ne pourrions obtenir le bonheur du ciel.

¹ Act. XVII.

² Job. XIV.

Mais, Nos Très-chers Diocésains, si l'assistance divine nous est si nécessaire, il faut que nous la demandions souvent par la prière. Aussi notre divin Sauveur nous a appris par l'admirable oraison qu'il nous a enseignée, que nous devons demander tous les jours à Dieu de nous préserver du mal et de nous assister dans tous nos besoins.

Il y a même souvent une urgente nécessité de prier ; et c'est ainsi que dans les circonstances actuelles, où l'Église et ses ministres sont attaqués avec un acharnement sans exemple, et où l'on en veut surtout à son vénérable Chef, nous devons multiplier nos prières, afin que Dieu fasse cesser de si indignes outrages.

En effet, Nos Très-chers Diocésains, soit que nous considérions les attaques dont la Religion est l'objet dans notre pays, soit que nous fixions notre attention sur ce qui se passe ailleurs, nous découvrons partout des indices effrayants d'un vaste complot contre l'Église de Jésus-Christ et contre ceux qui sont chargés de la gouverner.

Dans notre belle patrie, si attachée à la foi catholique, nous voyons des écrivains impies, peu nombreux, il est vrai, mais actifs et astucieux, abuser indignement du talent d'écrire que Dieu leur a donné, et qu'ils ne devraient employer que pour défendre son honneur et contribuer au bien-être de leurs semblables. Non contents d'attaquer l'autorité de l'Église et d'exciter la défiance envers ses ministres, ils préconisent encore les doctrines les plus absurdes, et en même temps les plus propres à tarir dans les cœurs la source du sentiment religieux, à détruire les principes de la morale, à saper les fondements de l'ordre social et à frayer le chemin à tous les désordres. En vérité, Nos Très-chers Diocésains, si ces fausses doctrines venaient à prévaloir dans notre florissante patrie, elle se verrait non seulement privée de tous les avantages que la Religion catholique lui a procurés depuis tant de siècles, mais elle retomberait encore dans les horreurs du paganisme, d'où les premiers prédicateurs de l'Évangile l'ont si heureusement délivrée.

Si nous portons nos regards sur les autres pays, nous y voyons l'hérésie, le schisme, l'impiété, la haine et les autres mauvaises passions se donner la main pour faire la guerre à l'Église. Les écrits les plus méchants et les plus insidieux sont répandus partout avec une effrayante profusion et aucun autre moyen n'est négligé pour déraciner la foi dans le cœur des fidèles. Voyez entre autres, comme cette belle Italie, qui a produit tant de modèles des plus héroïques vertus, est entraînée dans la voie du schisme et de l'incrédulité par une faction impie et sacrilège. Après avoir suscité une guerre sanglante entre trois monarques catholiques, cette faction s'est emparée des belles provinces de la Romagne, que les titres les plus anciens et les plus légitimes ont soumises au Saint-Siège, et elle y répand l'impiété et l'immoralité par tous les moyens possibles. Elle menace d'envahir les autres provinces des États de l'Église; elle désire même de s'emparer de la ville de Rome, afin d'enlever au Pape toute sa souveraineté temporelle, et avec elle la liberté et les autres moyens dont il a besoin pour gouverner l'Église.

À la vue de ces déplorables événements, ne devons-nous pas avouer, Nos Très-chers Diocésains, que l'Église est menacée des plus grands maux? Ne devons-nous pas nous écrier, à l'exemple des apôtres assaillis par une grande tempête: *Seigneur, sauvez-nous, car nous sommes sur le point de périr* ?

Où, Nos Très-chers Diocésains, Nous devons craindre que ces événements et d'autres que nous passons sous silence, n'amènent une terrible catastrophe. Cependant notre crainte doit être tempérée par une grande confiance en Dieu, et par l'espoir que sa toute-puissance apaisera bientôt cette tempête et fera régner de nouveau la justice et la paix. Il est vrai, les attaques des écrivains impies affaiblissent la foi de ceux qui ont l'imprudence de lire leurs dangereuses productions, elles font souvent les plus

¹ Matth. VIII.

tristes victimes et elles attirent même les châtimens du ciel sur les personnes et sur les pays qui s'en rendent complices ; mais Dieu ne permettra pas que la foi soit détruite ou que les fondemens de l'Église soient ébranlés. Ces attaques produiront même ce grand avantage, qu'elles exciteront de plus en plus les écrivains catholiques à publier les plus éloquentes apologies de l'Église, de ses dogmes et de ses institutions.

D'ailleurs, les enseignemens de l'histoire nous montrent la divine Providence faisant tour à tour disparaître toutes les sectes qui se sont élevées contre l'Église, et faisant triompher son œuvre de toutes les attaques de ses ennemis. L'Évangile même nous assure par les promesses les plus formelles, émanées de la bouche de notre divin Sauveur, que ni l'Église, ni la Papauté ne périront jamais. *Allez, y est-il dit, enseignez toutes les nations ; et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ¹. *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle* ². *Pierre, j'ai prié pour que votre foi ne défaille point* ³. *Le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront pas* ⁴.

Ces promesses si positives doivent nous rassurer, Nos Très-chers Diocésains, elles nous sont un sûr garant que l'Église triomphera de ses ennemis d'aujourd'hui, comme elle a triomphé de ceux d'autrefois.

Nous savons que la divine Providence, en fixant le Siège apostolique à Rome, n'y a pas d'abord attaché la souveraineté temporelle. Elle a voulu que son œuvre commençât et se développât sans ce secours ; mais dans la suite des temps, Elle a voulu qu'une position souveraine et stable fût assurée au Vicaire de Jésus-Christ, pour qu'au milieu des dissensions et des guerres qui

¹ Matth. XXVIII.

² Idem. XVI.

³ Luc. XXII.

⁴ Marc. XIII.

éclatent sans cesse entre les peuples, et en présence de l'instabilité des gouvernements, le pouvoir spirituel puisse être exercé avec une entière liberté, et que tous les souverains et tous les peuples puissent librement recourir à Lui pour tout ce qui concerne leurs intérêts spirituels.

L'annexion de la souveraineté temporelle à la papauté n'est donc pas l'œuvre des hommes seuls, ni un fait accidentel et temporaire; c'est une œuvre stable et permanente, que la sagesse divine elle-même a produite pour assurer le libre exercice des fonctions du Chef de son Église, et pour sauvegarder son indépendance. Elle l'a maintenue depuis plus de dix siècles, malgré tant d'efforts contraires des ennemis de l'Église. Pourrions-nous douter qu'elle ne la maintienne encore dans la suite des temps, ou que si elle la laisse détruire ou amoindrir un instant, elle ne la rétablisse bientôt dans toute sa plénitude? Non, Nos Très-chers Diocésains, et c'est pour cette raison que vous devez attendre avec confiance l'issue du combat acharné, que l'esprit du mal livre dans ce moment à l'Église et à son courageux Chef.

Gardez-vous cependant d'assister en simples spectateurs à une lutte où vos intérêts spirituels les plus chers sont engagés. Ne cessez au contraire d'y prendre une part active, en faisant tous vos efforts pour faire triompher la justice, selon les moyens dont vous pouvez disposer. Vous avez déjà donné des preuves éclatantes de votre zèle pour cette sainte cause. Chaque fois que vous avez assisté à la messe ou au salut, vous avez prié avec le prêtre pour le maintien des droits du Saint-Siège Apostolique; dans les prières que vous avez faites soit en famille, soit en particulier, vous avez supplié le Seigneur d'exaucer les vœux de l'Église; les principaux d'entre vous ont signé avec empressement des adresses pour consoler le Souverain Pontife et l'encourager dans la lutte qu'il soutient avec tant de fermeté et de sagesse; des personnes riches lui ont envoyé spontanément de généreux dons pour l'aider à soulager les victimes de la révolution. Mais, à Dieu ne

plaise que vous vous borniez à ces démonstrations. Vous devez surtout vous rappeler sans cesse que la prière est votre plus grande force et qu'elle est un moyen sûr de vaincre vos ennemis les plus redoutables ; vous devez, selon le précepte du Sauveur, *toujours prier et ne pas cesser de prier*¹. C'est aussi ce que Notre Très-saint Père le Pape n'a cessé de demander. Après avoir exposé ses peines et ses anxiétés, il a terminé toutes ses allocutions et toutes ses lettres Apostoliques, en exhortant le Clergé et les Fidèles à unir leurs prières aux siennes, afin que les ennemis de l'Église et du Saint-Siège se convertissent et retournent à leurs devoirs de soumission et d'obéissance. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans la Lettre encyclique du 19 du mois passé, que nous joignons à ce mandement, et que MM. les curés vous liront en chaire.

Si l'on continue partout à satisfaire à cette demande si pressante du Père commun des Fidèles, Dieu ne pourra différer de prendre sur lui la défense de son Église, et si Dieu se déclare pour elle, c'est en vain que ses ennemis chercheront à lui nuire. Leurs efforts ne serviront qu'à rendre son triomphe plus éclatant.

Le saint temps de carême, que vous allez parcourir, Nos Très-chers Diocésains, va bientôt vous fournir une excellente occasion de montrer votre zèle pour cette sainte cause. Remplissez donc cette année la loi du jeûne avec une exactitude toute spéciale, et dans la vue de détourner les maux que nous vous avons signalés. L'affermissement de la foi, le triomphe de la papauté, le maintien intégral de la souveraineté temporelle, de la liberté et de l'indépendance du Saint-Siège, la conservation des jours précieux de l'incomparable Pie IX, la conversion de ses ennemis, tels sont les objets auxquels vous devez surtout rapporter, pendant ce carême, toutes vos mortifications, toutes vos prières, toutes vos aumônes et toutes vos autres bonnes œuvres. Vous contribuerez

¹ Luc. X.

ainsi de la manière la plus efficace à désarmer les ennemis de la foi, et à faire disparaître les dangers qui menacent l'Église et le Saint-Siège Apostolique.

Sera notre présent Mandement lu en chaire le dimanche de la Quinquagésime, et affiché dans les églises.

Donné à Malines, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de notre Secrétaire, le 1 Février 1860.

L. ✠ S.

✠ ENGELBERT *Card. Archevêque de Malines*

Par Mandement de Son Éminence
le Cardinal Archevêque

P. L. GOOSSENS *Secrétaire*

IL VESCOVO DI BRUGES

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

A quo spiritus seditionis et vertiginis Italiae populos invasit, et armorum favente strepitu, hostium Ecclesiae nefanda consilia lucuosum in modum promovere videtur, Clerus et fideles Christiani dioecesis Brugensis, pro eo, quem erga sanctam Sedem Apostolicam profitentur, amore, summo dolore affecti sunt, et amantissimo omnium christianorum Patri dolenti, ex corde condoluere.

Absit tamen, ut more eorum qui spem non habent, inanibus lacrymis et votis, animi sui maerorem lenire conati fuerint. E contra, prout decet filios promissionis, ferventibus ad Deum fuis precibus opem ex alto mereri et obtinere studuerunt.

In primis, quod erat officium nostrum, Beatissime Pater, publicas preces, Deo ac Salvatori Nostro Jesu Christo quotidie offerendas praescripsimus, ut Is adversus quem non est consilium neque prudentia, pravorum hominum machinamenta everteret, ruinasque, quibus sanctam Ecclesiam obruere vellent, in eorum caput refunderet.

Praeterea pios quosque christianos, ad unum hortati sumus ut privatis orationibus ac sanctis iustitiae operibus vim coelo inferrent, sicque Etropae imminentes calamitates plane averterent. Ubi nuper visitationem pastorem instituimus non destitimus, in scholis, in collegiis, in monasteriis, Sanctae Sedis Apostolicae angustias, Ecclesiae catholicae pericula, et nequitiam temporum coram Fidelium

oculis ponere, novasque preces aut postulare aut praescribere ad intentionem Sanctitatis Vestrae. Professores et alumni maioris nostri Seminarii Brugensis, zelo prorsus singulari, pia exercitia novendialia et oclidua sacra pluries instituerunt, quo caeteris omnibus in communi hac supplicatione praeirent. Puto igitur Clerum et Fideles dioecesis Brugensis pro viribus satisfecisse Sanctitatis Vestrae desideriis.

Ipsis autem in pio hoc stadio currentibus feliciter contigit quod Sanctitas Vestra Nobis animi sui angorem declarare vellet, ac spem profiteri quam pro futuro feliciore Sanctae Ecclesiae statu concepit. Sane gavisus sumus quam maxime perspicientes quomodo optimus Pater, ex recordatione filiorum, in aerumnis suis, solatium caperet, et invicta fortitudine hostium Ecclesiae insidias superaret, et aliqua ratione vinceret. Hinc certe in Nobis etiam crevit fiducia erga Deum et spes proximi triumphus Sedis Apostolicae. Dum vocem Successoris Sancti Petri audivimus, quam maxima rerum perturbatio extinguere non potuit, utique recordati sumus naviculam Petri agitari, commoveri posse, submergi non posse. Libenter ergo exclamamus cum propheta: *Hi in curribus et hi in equis; nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus!* et cum Apostolo: *Si Deus pro nobis, quis contra nos?*

Porro ab orando et a supplicando non cessabimus, priusquam placato Deo, et sedata tempestate, facta fuerit tranquillitas magna.

Interea Sanctitati Vestrae omnia fausta fortunataque ex corde adprecamur, et, petita benedictione apostolica, cum veneratione summa, et caritate sincera Nos profiteamur,

Sanctitatis Vestrae

Brugis, 8 Julii 1859.

Servum humillimum et in Christo Filium addictissimum

✠ IOANN. BAPT. *Episcopus Brugensis*

P. H.

IL VESCOVO DI BRUGES

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Acerbissimo sane dolore affecti fuimus Nos et dilectus Clerus noster Brugensis, a quo didicimus quanta malitia et infidelitate homines quidam perversi et ad omnia audendum parati, Dominium temporale Sanctae Sedis Apostolicae in Legationibus aggressi sunt et iura humana aeque ac divina conculcantes nihil intentatum relinquunt, ut pessima quaeque hostium Ecclesiae catholicae consilia ad optatum sibi exitum perducant. Profecto Sanctitas Vestra, hoc luctuoso tempore, vere cum propheta exclamare potest: Filios enutriti et exaltavi; ipsi autem spreverunt me!

At, ni fallimur, Sanctitatis Vestrae maestitiam, ex parte saltem lenire iam incoepit caeterorum Fidelium ac praecipue Episcoporum catholicorum amor ac veneratio, qui in Belgio, in Gallia et alibi, indignationem suam erga subditos rebelles, et sincerum affectum erga Christi Domini in terris Vicarium et suum optimum Patrem, non tantum precibus Deo oblatis, aut privatis colloquiis sed etiam publicis actibus et scriptis editis manifestarunt.

Quod ad Dioecesim hanc Brugensem attinet, non semel contigit, his diebus, ut dum sacri oratores iniurias quibus Sanctitas

Vestra afficitur, et angustias animi quibus opprimitur, fidei populo enarrarent, auditores eorum fletu et lacrymis intimos cordis sensus declararent.

Iam pridem omnibus Sacerdotibus Dioecesis collectam pro Papa, in sacrosancto Missae sacrificio recitandam praescripsimus. Caeterum donec exorta tempestas sedata fuerit et denuo facta sit tranquillitas magna, non cessabimus, Beatissime Pater, a fundendis precibus quibus ab omnipotenti Deo, et a Sanctissima Virgine semper Immaculata, specialissima Sanctitatis Vestrae patrona, consequamur, ut pacis publicae perturbatores, aut ad catholicos sensus converlantur aut in sua malitia confundantur.

Non possumus etiam quin Sanctitati Vestrae ex corde gratulemur, ob recuperatam nuper valetudinem quam inopinatus morbus abstulerat.

Deum insuper orabimus, ut Ecclesiae Episcopum, et omnium Christianorum Patrem, cui fausta omnia fortunataque sincere adprecamur, per multos annos servet incolumem.

Tandem implorata Sanctitatis Vestrae paterna Benedictione Nos profitemur,

Sanctitatis Vestrae,

Brugis, 8 Octobris 1859.

Servum humillimum et in Christo Filium addictissimum

✠ IOANN. BAPT. *Episcopus Brugensis*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI BRUGES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JEAN-BAPTISTE MALOU,

PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE BRUGES, PRÉLAT DOMESTIQUE DE SA SAINTÉTÉ
ET ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Dès les premiers mois de cette année, nous vous avons demandé des prières pour obtenir du Ciel la paix de l'Europe, qui semblait gravement compromise à la naissance d'une guerre dont personne ne pouvait prévoir l'issue et dont tout le monde craignait les suites. Grâce aux prières qui ont été adressées au Ciel, de toutes les parties du monde catholique, cette paix tant désirée a été obtenue au moment où on l'attendait le moins, et une nouvelle ère de tranquillité semblait dès lors renaitre pour l'Italie comme pour l'Europe.

Mais, par un concours fatal de circonstances, le trouble que la guerre avait jeté en Italie, n'a point cessé avec le traité de paix qui mettait fin à ces terribles luttes. Au contraire, une partie des sujets de Notre Saint Père le Pape, excités par des hommes de

désordre, qui ne reculent devant aucun crime pour arriver à leurs fins, se sont maintenus en état de révolte contre leur Souverain légitime, et ils en sont venus, dans leur inconcevable délire, jusqu'à déclarer Sa Sainteté Pie IX déchu des droits souverains qu'il exerçait sur les Romagnes, l'antique domaine du Saint-Siège apostolique dans ces pays.

À cet attentat qui explique tous les autres, ces hommes égarés ont ajouté toute espèce d'actes repréhensibles et même de forfaits. Ils se sont distingués surtout par le zèle déplorable avec lequel ils ont inauguré dans ces provinces la licence la plus effrénée de mœurs, et le dévergondage le plus déhonté de l'impiété. Comme partout où les agents de la révolution s'emparent du pouvoir, une persécution d'abord sourde, mais aujourd'hui ouverte, a été organisée contre les ministres du Seigneur : les dernières nouvelles arrivées de ces contrées nous apprennent qu'un vénérable Prélat, le modèle des pasteurs, vient d'être jeté en prison avec ses Prêtres les plus dévoués. Le reste du clergé est en fuite ; toutes les églises sont envahies, profanées, souillées par d'horribles sacrilèges.

Les excès de ces malheureux sont devenus si criants, que Notre Saint Père le Pape a cru devoir les proclamer à la face de l'univers, afin que tous les Fidèles du monde redoublent leurs prières, et obtiennent enfin du Ciel la cessation des crimes dont on ne trouve guère de souvenir que dans l'histoire des pays barbares.

Voici en quels termes Notre Saint Père le Pape a exprimé ses plaintes et ses douleurs, devant le sacré Collège des Cardinaux, dans le Consistoire, tenu à Rome, le 26 Septembre dernier.

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

Maintenant que pouvons-nous faire, Nos Très-chers Frères, nous pasteurs et vous fidèles enfants de l'Église, si non redoubler de ferveur en adressant à Dieu et à la sainte Vierge Marie, nos supplications les plus pressantes et nos vœux les plus ardents, afin que le Seigneur daigne mettre un terme aux douleurs de Notre Saint

Père le Pape, qui est le Père de tous les Chrétiens, en ramenant à l'obéissance, à la vertu et à la piété, les malheureux qui, depuis plusieurs mois, les foulent aux pieds, et, en rendant aux populations opprimées des Romagnes la liberté et le repos que la violence et l'injustice leur ont ravis?

Déjà depuis plusieurs semaines, Nous avons ordonné à vos Pasteurs de réciter tous les jours au Saint-Sacrifice l'oraison spéciale pour Notre Saint Père le Pape; mais aujourd'hui nous voulons faire davantage.

Tous les dimanches, au Salut, on chantera le Psaume : *Deus refugium nostrum et virtus*, avec le verset *Oremus pro Papa nostro Pio*, etc. et l'oraison : *Omnipotens, sempiternus Deus, miserere famulo*, etc.

Nous invitons MM. les Curés à réciter chaque dimanche, après le Salut, une dizaine du Saint Rosaire, en l'honneur de la Vierge Immaculée, patronne spéciale et toute-puissante protectrice de notre Saint Père le Pape.

Nous désirons en outre que chaque Fidèle en particulier adresse au Seigneur les prières que sa dévotion personnelle lui inspirera, et fasse quelques bonnes œuvres à l'intention que nous venons d'indiquer.

Cette recommandation concerne surtout les communautés religieuses, qui prient chaque jour pour le Vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre. Qu'elles aussi redoubtent leurs instances auprès de la miséricorde divine, afin que nous puissions tous nous réjouir bientôt du triomphe de la cause du Saint-Père, qui est celle de tous les catholiques.

Sera, la présente Lettre pastorale, lue au prône, le dimanche qui suivra le jour auquel elle sera parvenue.

Bruges, le 20 Octobre 1859.

✠ JEAN-BAPTISTE *Evêque de Bruges*

Par mandement de Monseigneur l'Evêque
NOLE Chan., Secrétaire

MANDAMENTO
DEL VESCOVO DI BRUGES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JEAN-BAPTISTE MALOU,

PAR LA MISÉRICORDIE DE DIEU ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE BRUGES, PRÉLAT DOMESTIQUE DE SA SAINTETÉ
ET ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Comme les rochers séculaires placés au milieu des mers, résistent aux flots irrités qui les battent de toutes parts et ne les ébranlent jamais, ainsi l'Église catholique fondée par Notre Seigneur Jésus-Christ, au sein des nations, résiste depuis plus de dix-huit siècles aux efforts du paganisme, de l'hérésie, du schisme, des passions humaines, et en triomphe toujours.

Ce n'est ni aux combinaisons de la science, ni aux habiletés de la politique, ni aux prestiges du pouvoir, ni à l'influence des richesses, que l'Église catholique doit cette solidité inébranlable; mais à la main toute-puissante de son divin Auteur qui en a placé lui-même la Pierre fondamentale. Lorsqu'il l'établit dans le monde, il promit de rester avec Elle jusqu'à la consommation des siècles,

c'est-à-dire de veiller à sa conservation et d'empêcher que les portes de l'enfer ne prévalent jamais contre Elle.

Cette Pierre fondamentale de l'Église vous est connue, Nos Très-chers Frères. À défaut d'autre signe, vous pourriez la reconnaître aux efforts que l'impiété et l'anarchie dirigent contre elle, pour la renverser et pour la détruire. Cette pierre, c'est l'autorité suprême du Successeur de Saint Pierre; c'est le pouvoir spirituel du Souverain Pontife; c'est le droit de gouverner, d'administrer et de diriger l'Église universelle, dont jouit le Vicaire de Jésus-Christ; c'est la juridiction, plus vaste que celle des Rois et des Empereurs, dont se trouve investi le Pasteur des pasteurs; — juridiction qui s'étend à toutes les contrées du monde, et qui, dépassant même les bornes de cet univers, sert à ouvrir et à fermer les portes du Ciel.

Le Souverain Pontife a donc été placé à la tête du bercail de Notre Seigneur Jésus-Christ et il en est seul le premier Pasteur. Tous ceux qui appartiennent au troupeau fidèle doivent donc vivre sous la houlette de ce berger spirituel et lui rester unis par la communion ecclésiastique; c'est-à-dire qu'ils doivent croire ce qu'il enseigne, faire ce qu'il ordonne, éviter ce qu'il défend, l'aimer comme un père, le suivre comme un guide, le vénérer comme le Représentant de Dieu sur la terre. Quiconque se sépare de lui — se sépare de Jésus-Christ; quiconque lui résiste — résiste à Dieu même, et perd ses droits à l'héritage céleste: car le Souverain Pontife est vraiment pour les Fidèles le centre de l'unité, c'est-à-dire le lien qui unit tous les chrétiens à Jésus-Christ et qui les unit tous entre eux. Nous ne connaissons point les Fidèles de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique qui sont nos frères; nous n'avons aucun rapport immédiat avec eux et cependant nous leur sommes tous unis d'esprit et de cœur, par cela même qu'ils sont unis comme nous au Souverain Pontife, au Vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre, Centre commun de l'unité catholique.

Afin que le Souverain Pontife puisse exercer plus facilement l'autorité spirituelle et universelle dont il est investi, la divine Providence lui a procuré, depuis des siècles, un domaine temporel, dans lequel il jouit de tous les droits des princes séculiers; c'est ainsi qu'il se trouve affranchi du joug politique des Empereurs et des Rois, et qu'il jouit d'une indépendance et d'une liberté d'action complètes pour exercer son ministère sacré.

Le domaine temporel du Souverain Pontife est donc pour tous les catholiques de l'univers d'une valeur inestimable; il assure au Père commun des Fidèles la facilité de suivre en tout et toujours les inspirations de sa conscience, sans s'inquiéter des calculs ni des caprices de la politique humaine. Si le Souverain Pontife était sujet d'un Roi ou d'un Empereur, il perdrait non seulement son prestige de souverain spirituel, mais aussi la liberté d'administrer l'Église comme Dieu le veut. Dans ce cas, alors même qu'il serait libre de fait, il serait censé dépendant; et lorsqu'il n'aurait en vue que la gloire de Dieu et le salut des âmes, il serait soupçonné d'obéir à des motifs d'intérêt local, à des considérations de l'ordre terrestre.

L'institution du domaine temporel du Souverain Pontife est donc une création admirable de la divine Providence, qui a voulu assurer l'indépendance du premier Pasteur, dans son divin ministère, et offrir à toutes les nations du monde une garantie matérielle de son impartialité.

Les ennemis de la Religion comprennent, aussi bien que vous, combien cette institution est sage et précieuse; c'est pourquoi ils ont tourné contre elle, surtout dans ces derniers temps, tous leurs efforts. Ils savent bien que, si l'on arrachait au Souverain Pontife son domaine temporel, son autorité spirituelle serait immédiatement atteinte, et que son ministère sacré serait entravé. Pour arriver avec plus de sûreté à leur but, les ennemis de l'Église ne prétendent point aujourd'hui enlever au Souverain Pontife son domaine temporel tout entier; non, ils se contenteraient pour le moment de

lui en soustraire une partie. Le principe des droits du Saint-Siège une fois foulé aux pieds, il leur deviendrait facile de lui enlever le reste de ses domaines, et de substituer à l'indépendance dont il jouit, un funeste esclavage.

Pour nous, Nos Très-chers Frères, qui connaissons la divine mission du Souverain Pontife, et les sinistres projets des méchants, pour nous, qui aimons et vénérons le Vicaire de Jésus-Christ, comme notre Chef et notre Père, loin de prêter l'oreille aux discours fallacieux que l'on fait retentir autour de nous, pour autoriser une spoliation indigne ; loin de prêter la main aux entreprises coupables de l'impiété, défendons, et par nos discours et par nos œuvres, le patrimoine du Saint-Siège Apostolique, comme nous défendrions, s'il était menacé, l'héritage de nos ancêtres ; et contribuons, autant que nous le pouvons, à conserver intacts au Père commun des Fidèles son autorité et ses droits.

Le premier de nos devoirs dans ces tristes circonstances est de faire violence au Ciel par nos ferventes prières, afin qu'il confonde et convertisse les partisans du mensonge et les ouvriers d'iniquité ; et qu'il rende ainsi la paix au Souverain Pontife et à l'Église. Aux prières publiques, qui sont récitées dans ce but, unissons nos prières particulières et nos vœux personnels.

En second lieu, ne souffrons point que l'on attaque en notre présence les droits du Père commun des Fidèles, qui sont les droits de tous les catholiques du monde. Par un mouvement spontané, des millions de Fidèles ont témoigné au Souverain Pontife leur vénération et leur amour, en signant des adresses qui ont été déposées à ses pieds. Les catholiques de ce Diocèse ne sont point restés en arrière dans cette démonstration d'affection filiale ; eux aussi ont protesté en grand nombre de leur attachement au Saint-Siège ; et ainsi ils sont restés fidèles aux traditions de leurs familles et aux coutumes de leur pays.

Enfin nous désirons que, sans plus de délai, le *denier de Saint Pierre* soit institué dans ce Diocèse, comme un témoignage permanent de notre dévouement au Saint-Père. Établi sur les bases

populaires qui ont été adoptées ailleurs, et que nous approuvons, le *denier de Saint Pierre* ne peut devenir à charge à personne, et il servira à tout le monde de protestation contre les atteintes portées aux droits du Souverain Pontife et de démonstration publique d'attachement au Vicaire de Jésus-Christ. Jamais les habitants de ce Diocèse ne se sont laissés dépasser dans ces manifestations générales de l'esprit catholique. Ils se réjouiront de trouver dans l'institution du *denier de Saint Pierre* un signe de ralliement et un lien d'unité. La petite somme offerte pour la défense des droits de l'Église est ici un point accessoire ; la grande chose, dans cette institution, est l'avantage d'unir tous les Fidèles, grands et petits, riches et pauvres, dans une même pensée et dans un même sentiment de vénération et d'amour envers le Successeur de Saint Pierre. C'est avec bonheur que nous avons vu de zélés laïques se placer à la tête de l'œuvre et la propager avec ardeur. Partout le Clergé se fera un devoir de les seconder dans leur pieuse entreprise. Il importe que les enfants de Dieu se comptent et se montrent, à une époque où les suppôts de l'enfer osent tout. Courage donc, Nos Très-chers Frères, courage ! Unissons nos efforts pour défendre la cause de l'Église, qui est la cause de Dieu ! Il n'en est point de plus juste, ni de plus belle sur la terre. Du haut du Ciel nos saints patrons combattront avec nous, et ils feront inscrire au livre de vie les mérites que nous avons acquis par les œuvres de notre foi et de notre zèle.

(Seguono le disposizioni per la Quaresima.)

Sera la présente Lettre pastorale lue au prône, dans les églises et oratoires publics de ce Diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Fait à Bruges, dans le palais épiscopal, le 2 Février 1860.

✠ JEAN-BAPTISTE *Évêque de Bruges*

Par mandement de Monseigneur l'Évêque

F. NOLLE *Chanoine, Secrétaire*

IL VESCOVO DI GAND

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

In luctuosis his rerum circumstantiis quae paternum cor Sanctitatis Vestrae tantis angustiis premunt et quasi doloris gladio perfodiunt, certe convenit devotis Ecclesiae filiis immensam hanc amaritudinem oleo consolationis linire. Quare, Beatissime Pater, cum aliis Catholici Orbis Praesulibus Episcopus Gandavensis, cum Clero et Fidelibus suae Dioecesis, omni qua potest vi protestatur contra sacrilegas machinationes. et usurpationes perfidorum hominum, qui externis freti auxilii Aemiliae provincias susdeque vertere et a Sanctitatis Vestrae et Sanctae Sedis civili principatu distrahare non formidaverunt.

Haec inaudita rebellio eo magis cor nostrum ferit et indignatione replet, quod nullus in Orbe Monarcha sit qui tot et tam praeclara mansuetudinis et paterni amoris signa in subiectos populos dederit quam Sanctitas Vestra.

Has inter calamitates et impios ausus rebellium factionum, non mediocri admiratione et mentis gaudio contemplamur invictum iuribus suis et Deo stantem Sanctitatis Vestrae animum et toto corde applaudimus mirabili fortitudini qua tum in Consistorio secreto 29 Iunii et 26 Septembris currentis anni, tum in diplomaticis

negotiationibus propugnavit iura et possessiones Romanae Ecclesiae solemniterque condemnavit usurpationes et sacrilegos rebellionis actus.

Dignetur Sanctitas Vestra in amaritudine sua pro aliquali mentis consolatione accipere hoc testimonium inconcussae et intemeratae fidei tum meae, tum universi Cleri et fidelium Dioecesis Gandavensis, protestationemque filialis amoris et animi nostri, Sanctitati Vestrae et Sedi Apostolicae ita semper devoti, ut ante pedes Sanctitatis Vestrae parati simus deponere et substantiam et personam imo et vitam nostram, ut iura possessionesque Romanae Ecclesiae, libertati et independentiae Sanctae Sedis Apostolicae tam necessariae, ab omni violatione, perturbatione et usurpatione efficaciter Sanctitati Vestrae valeat tueri et integra conservare.

Interim publicis indictis precibus, Deum totius consolationis et Patrem misericordiae exorabimus ut Venerabili Vicario suo in terris opportunum solatium et auxilium concedat, ingrati populi corda gratiae suae misericordia tangat et eundem ad plenam submissionem brevi reducat.

Tandem ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus humiliter deprecor ut mihi et meis Apostolicam benedictionem impertiri dignetur.

Gandavi, 8 Octobris 1859.

✠ LUDOVICUS IOSEPHUS *Episcopus Gandavensis*

IL VESCOVO DI LIEGI

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE,

Je n'ai pu apprendre les évènements qui se sont passés dans les États Pontificaux, sans ressentir bien vivement l'affliction profonde qu'ils ont causée au cœur de Votre Sainteté. Cette nouvelle épreuve à laquelle la divine Providence permet que Vous soyez exposé, Très-saint Père, a grandi Votre auguste Personne dans l'amour et la vénération déjà si vifs des véritables enfants de l'Église. Ce résultat doit être une consolation bien douce à Votre cœur affligé. Cette consolation n'est pas la seule : Votre Sainteté en trouve une autre non moins grande dans la conscience de n'avoir rien négligé, d'avoir mis tout en œuvre pour procurer le bonheur des populations soumises à son gouvernement temporel. J'ai pu en juger par moi-même et je puis en rendre témoignage : en parcourant, il y a quelques mois, ces provinces que j'avais visitées, il y a vingt-cinq ans, en revoyant Rome que j'avais si bien connue par le long séjour que j'y avais fait, j'étais étonné de voir tous les progrès, toutes les améliorations, toutes les grandes choses qui se sont opérées sous le Pontificat de Votre Sainteté, et cela dans des circonstances si difficiles, après une révolution qui avait épuisé pour long-temps toutes les ressources de l'État. Aussi je m'expliquais ce calme, cette tranquillité profonde que je voyais régner dans les provinces Pontificales, preuve manifeste de

l'excellence du Gouvernement et de la reconnaissance du peuple envers son Souverain si dévoué à son bonheur, si actif à développer tous les éléments de prospérité. Tout avait progressé : les arts, les sciences, l'agriculture, l'industrie. Aussi, Très-saint Père, à part quelques esprits peu éclairés et quelques cœurs incorrigibles et dépravés, la révolution n'est point l'œuvre des Romains, mais bien des étrangers. L'histoire, à laquelle Votre Sainteté peut en appeler sans crainte, le dira : sans la pression, sans les excitations des étrangers, les Romains, reconnaissants envers Pie IX — si dévoué à leur bonheur, n'auraient jamais pensé à se soulever contre sa paternelle autorité.

Voilà, Très-saint Père, de bien puissants motifs de consolation. Veuillez aussi en trouver dans l'affection unanime de l'Épiscopat, dans le dévouement des enfants de l'Église. Si, par suite des événements l'administration des États Romains éprouve quelque gêne, ne craignez pas, Très-saint Père, de faire appel à ce dévouement : tous, nous nous empresserons de venir en aide à Votre Sainteté.

Fasse le ciel que vos épreuves, Très-saint Père, aient promptement un terme et qu'à des jours lugubres et agités nous voyions bientôt succéder la sérénité et la joie. Ce sont les vœux que j'ai faits et que j'ai engagé mon Clergé et les Fidèles à adresser à Dieu pour Votre auguste Personne, dans le Mandement où je les ai conviés à prier pour le rétablissement de la paix, conformément aux intentions de Votre Sainteté.

Daignez, Très-saint Père, agréer, avec l'expression de ces sentiments, l'hommage de mon profond respect, de ma vénération et de mon obéissance filiale.

de Votre Sainteté,

Liège, le 12 Juillet 1859.

Le très-humble et très-obéissant Serviteur
et Fils en Jésus-Christ

✠ THÉODORE *Évêque de Liège*

ISTRUZIONE PASTORALE DEL VESCOVO DI LIEGI

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

Notre Saint Père le Pape, dans le Consistoire du 26 Septembre dernier, en présence du Sacré Collège des Cardinaux, a fait entendre d'énergiques protestations mêlées aux accents de la plus vive douleur, à l'occasion des nouveaux attentats commis contre son autorité temporelle par une partie de ses sujets révoltés. Sa Sainteté a transmis son Allocution à tous les Evêques du monde catholique, afin que par leur canal l'Eglise entière, témoin de l'audace impie et de la conduite inique de ceux qui attaquent son pouvoir souverain, connaisse avec quelle fermeté il défend les droits si légitimes du Saint-Siège, et qu'elle élève avec lui ses mains suppliantes vers le ciel.

À l'exemple de nos vénérables Collègues, nous venons communiquer au Clergé et aux Fidèles les paroles si graves et si dignes de notre Père commun, du Vicaire de Jésus-Christ, et réclamer pour Lui et pour l'Eglise la coalition pacifique et toute-puissante de vos prières et de vos saintes œuvres.

Les circonstances exigent de notre part quelque chose de plus que la prière silencieuse et les larmes secrètes, quelle que soit leur efficacité auprès du Seigneur; les circonstances nous imposent le devoir de manifester avec plus d'énergie notre dévouement à la personne bien-aimée du Saint-Père, et de protester avec Lui et

avec tout l'Épiscopat catholique contre les attentats que la rébellion et la démagogie ont accomplis au détriment de ses droits, et contre le projet que rêve la haine ou l'ambition de Le dépouiller d'une partie de ses États. Cette protestation, nous la faisons non seulement en faveur des droits si légitimes du Souverain Pontife et de l'indépendance de l'Église, mais encore en faveur des principes sur lesquels reposent l'ordre social et la sûreté des trônes. À ce double titre, nos paroles, nous n'en doutons point, trouveront un écho sympathique dans le cœur de nos fidèles et pieux diocésains, et seront approuvées de tous les hommes sensés, qui comprennent trop bien que la violation du droit, consommée par la révolte ou par l'ambition contre un seul Souverain légitime, ébranle et met en péril le pouvoir de tous les princes et l'ordre social lui-même.

S'il ne s'agissait ici, Nos Très-chers Frères, que d'un intérêt purement social, d'un intérêt auquel sont attachés et l'ordre public et tout pouvoir légitime, pourrait-on trouver étrange que la voix des Évêques s'élevât pour le défendre ? Cet intérêt n'appartient-il point à l'ordre moral, ne doit-il pas exciter la sollicitude de ceux qui ont mission d'apprendre aux peuples et aux rois leurs devoirs dans l'ordre moral, de protéger les peuples contre l'oppression, de soutenir les princes contre la révolte et la félonie ? Mais il y a ici plus qu'un intérêt humain, social ou politique, plus que la cause d'un prince ou d'un peuple : — c'est l'intérêt de l'univers catholique qui est en jeu ; c'est la cause de deux-cent millions de Fidèles qui est engagée ; c'est la liberté la plus sacrée, la liberté de nos consciences, qui est compromise, en même temps que l'indépendance du Chef de l'Église catholique ; ses droits, que l'on viole avec tant d'audace, sont les nôtres autant que les siens ; sa cause, nous le répétons, est la cause de tous les catholiques. Et l'on s'étonne peut-être que les Évêques, défenseurs obligés des intérêts moraux de leurs ouailles, et d'ailleurs, en cette circonstance, organes de leurs sentiments unanimes, élèvent la voix et

fassent entendre leurs protestations ! On s'étonnerait avec bien plus de raison, s'ils gardaient le silence, s'ils laissaient sans écho la parole et la douleur du Souverain Pontife, d'un père affligé ; s'ils souffraient sans protester, que l'hérésie, le schisme, l'ambition, l'indifférence ou l'égoïsme politique, substituant leur volonté et leurs intérêts aux intérêts et à la volonté du monde catholique, consacrent les attentats de la rébellion et légitiment la violation du droit le plus sacré.

Non, cette parole du Chef suprême de l'Église, portée jusqu'aux extrémités du monde, ne rencontrera nulle part, parmi les catholiques vraiment dignes de ce nom, ni une oreille ni un cœur indifférents : partout elle fera naître le sentiment d'une douleur égale à la douleur qu'elle respire ; partout elle excitera une indignation aussi vive que celle qu'elle exprime ; partout elle suscitera d'énergiques protestations contre une spoliation inique, que les uns rêvent ou provoquent, que l'indifférence ou la peur des autres semble encourager. La manifestation éclatante de ces sentiments ne sera point vaine et impuissante. Les princes et les hommes d'État qui ont la mission et le devoir de protéger les grands intérêts sociaux conformément aux prescriptions de l'éternelle justice, doivent aussi, dit-on de nos jours, tenir compte des exigences de l'opinion publique. Il importe donc que les passions intéressées à nuire à la Papauté n'aient point seules la parole, comme si elles étaient les interprètes de la pensée de monde civilisé : il faut que le monde catholique, que les peuples fidèles à l'Église, forts de la justice de leur cause, élèvent énergiquement la voix et fassent entendre leurs vœux dans le conseil des Puissances. C'est dans cette manifestation que consiste la vraie opinion publique qui a droit d'être écoutée et de prévaloir, car elle est l'expression des sentiments de l'immense famille catholique, elle est l'expression des intérêts et du vœu des plus fermes appuis de l'ordre social, des défenseurs les plus dévoués des trônes, des amis les plus sincères des peuples et de la vraie liberté. Oui, cette opinion

sera écoutée et elle prévaudra : car, si elle pouvait être méconnue, l'arrêt qui serait prononcé contre elle, consacrerait la négation de la justice, l'oppression des consciences, la ruine de l'institution monarchique, le renversement de tous les principes de droit, d'ordre et de devoir. Il est impossible que les Puissances catholiques qui, jusqu'en ces derniers temps, ont défendu l'autorité temporelle du Pontife romain, qui ont déclaré l'indépendance du Pontife romain nécessaire à la liberté de la conscience de leurs peuples, donnent un démenti à leurs déclarations les plus solennelles, méconnaissent leur devoir et leur intérêt, méprisent les vœux de la partie la plus éclairée et la plus fidèle de leurs sujets et la voix du monde catholique, pour donner satisfaction à l'hérésie implacable en sa haine, et à la démagogie insatiable dans son appétit de ruine.

Nous le savons, et vous en êtes témoins comme nous, Nos Très-chers Frères : les ennemis de la Papauté et de l'Église se sont transmis partout le mot d'ordre et agissent de concert, aujourd'hui encore comme au début de cette croisade impie, pour miner et renverser le gouvernement Papal. Les uns viennent jusque dans sa capitale, l'histoire dira sous quel titre et par quels moyens, pervertir ses sujets, corrompre ses soldats, soulever les esprits, provoquer et acheter toutes les félonies ; d'autres envahissent son territoire à main armée, pour exciter ou pour protéger la rébellion sans cela impuissante, et pour comprimer par la force brutale la volonté des sujets fidèles ; tous le diffament à l'envi, dans le but d'égarer la conscience des peuples catholiques et le jugement des Puissances.

Il est impossible, Nos Très-chers Frères, que ces mensonges, que ces calomnies colportées partout, répétées par tous les échos de la presse irréligieuse, persistant à se reproduire malgré les réfutations les plus péremptoires, ne soient point parvenues à vos oreilles et n'aient point réussi à tromper ou à troubler quelques-uns d'entre vous. C'est donc un devoir pour nous d'éclairer votre

conscience et de prémunir votre bonne foi contre cette ligue du mensonge et de la haine. Mais avant de vous démontrer la fausseté et l'iniquité de ces accusations, nous vous indiquerons la source d'où elles émanent : cette source, — c'est le fanatisme de l'hérésie protestante, toujours implacable dans son aversion pour la Chaire Apostolique; — c'est la haine des sociétés secrètes, dont les membres ont rompu toute communion avec l'Église, dont la plupart n'ont plus aucune croyance chrétienne; — c'est l'antipathie de la démagogie, qui désespère du succès de sa conspiration contre toutes les Puissances, aussi long-temps que l'autorité Pontificale, palladium de toute autorité, restera debout et sera obéie. Il doit déjà vous suffire de connaître l'origine de ces accusations, pour en juger la valeur, pour vous convaincre qu'elles sont mensongères. Les ennemis de l'Église catholique vous en ont avertis, Nos Très-chers Frères; comme ils ne peuvent la vaincre par la raison, ils ont résolu de l'étouffer dans le sang. Vous les voyez à l'œuvre.

On vous dira : Si l'administration romaine n'était pas vicieuse, si le gouvernement des Cardinaux n'engendrait point mille abus, comment s'expliqueraient les révolutions successives qui bouleversent les États pontificaux ? D'où viendraient les plaintes des peuples soumis au sceptre papal ?

Vous connaissez trop bien, Nos Très-chers Frères, l'histoire contemporaine, pour que nous ayons besoin de vous rappeler les diverses révolutions dont les principaux États de l'Europe ont été le théâtre, depuis un siècle. Or, condamnez-vous comme mauvais le gouvernement des princes que la révolution a renversés ? Regarderez-vous comme un gouvernement modèle celui des princes qui ont prévenu ou comprimé par la force toutes les émotions populaires ? Les émeutes ne condamnent point toujours l'administration des États qu'elles agitent, comme l'ordre matériel ne glorifie pas toujours la force ou l'oppression qui le produit. Que faut-il pour provoquer la révolte et consommer les révolutions ? Il suffit souvent d'un ambitieux mécontent et habile. Que faut-il pour

en assurer le succès? D'ordinaire un gouvernement qui manque d'énergie ou de force et quelques conspirateurs remplis d'audace! Quant aux prétextes qui les colorent, manquèrent-ils jamais aux révolutionnaires? Et sans chercher des exemples ailleurs que dans les États romains, quelle cause légitime, que disons-nous? quel prétexte quelque peu spécieux y fit éclater la révolution de 1848? A-ce été la rigueur, le despotisme, la tyrannie du Souverain Pontife ou de ses ministres? Mais le prince qui portait alors le sceptre Pontifical, le maître qui commandait à Rome, c'était Pie IX, le prince le plus débonnaire, le maître le plus facile, le père le plus dévoué qui ait jamais ceint le diadème! À peine assis sur le trône, il avait ouvert la porte des cachots et les frontières de l'État à ceux dont la rébellion opiniâtre avait lassé la clémence de son Prédécesseur, et que la justice avait régulièrement privés de la liberté ou de leur patrie; non seulement il avait été au devant des vœux de ses sujets, il avait même donné satisfaction à leurs préjugés; bien loin de reculer devant les réformes dont l'administration temporelle de ses États paraissait susceptible, il avait accordé toutes les libertés qu'il croyait compatibles avec l'ordre, établi le régime parlementaire, et substitué des laïcs aux cardinaux et aux prélats dans plusieurs des hautes fonctions de son gouvernement. Les sept collines de la Ville éternelle, l'Italie entière retentissaient du cri de Vive Pie IX! Les flots de la mer Adriatique redisaient ce cri aux flots de la mer de Toscane, les échos des Alpes le faisaient entendre jusqu'au détroit de Messine. L'Europe libérale applaudissait au Pontife ami des lumières et de la liberté; le protestantisme n'osait lui refuser son respect, la démagogie lui prodiguait la louange..... en attendant qu'elle eût assez aiguisé ses poignards. Vous ne l'avez pas oublié, Nos Très-chers Frères, mais ceux qui l'accusent aujourd'hui feignent de ne s'en souvenir plus: tandis que ce Pontife aimant et si dévoué sacrifiait au bonheur des Romains tout ce qu'il pouvait légitimement sacrifier de son autorité; tandis que les Romains sincères,

du moins en majorité, dans leur amour et dans leur reconnaissance, ménageaient chaque jour à leur Prince une nouvelle ovation, un triomphe toujours plus éclatant; Romo se remplissait de la lie de la péninsule, et bientôt les ministres et les serviteurs du Pape tombèrent sous le poignard ou sous la balle démocratique, et lui-même assiégé dans son palais, abreuvé d'outrages, menacé.... Vous savez le resto, Nos Très-chers Frères.

La rébellion a triomphé dans les États romains, le Pape est en exil. Qu'a-t-on à reprocher à Pie IX pour lui imputer ses malheurs? Quelle cause légitime a-t-on à reconnaître dans la révolution, pour expliquer sa conduite et excuser son triomphe? Encore une fois est-ce en haine des prétendus abus du gouvernement papal, est-ce au nom de réformes légitimement réclamées et imprudemment refusées, que cette révolution a éclaté? Non, Nos Très-chers Frères, non : l'histoire le dira à la gloire de Pie IX, si grand dans ses malheurs immérités, et à la honte éternelle de ses persécuteurs, si criminels dans leurs attentats et si misérables dans leurs succès. Qu'avons-nous vu en effet? Au lieu du gouvernement paternel et éclairé du Prince pontife, la démagogie, maîtresse des États romains, y intrônisa avec elle la plus insupportable tyrannie, le sacrilège sous toutes ses formes les plus révoltantes, le brigandage avec son hideux cortège de vandalisme, de rapines et d'assassinats. Après quelques mois de règne, la démagogie avait dévoré toutes les ressources de l'État, contracté d'énormes dettes, étouffé les lettres, les sciences et les arts, paralysé toute industrie et tout commerce, proscrit la vertu et la Religion, amené un effroyable débordement de vices; on un mot, elle avait produit partout, avec l'anarchie et ses violences, la ruine et la honte.

Pie IX rentré dans ses États, grâce à la protection des armes de la France et de l'Autriche, n'y rapporta pas la terreur, — non qu'il en fût empêché par les conseils ou par la volonté de ses protecteurs, mais parce que la vengeance et la proscription

répugnaient à son cœur tout pétri de clémence et d'amour, et à la politique traditionnelle de la Papauté. Laissé depuis lors à ses propres ressources, quoiqu'il fût presque sans moyens défensifs, il n'aurait point vu, même dans ces derniers temps, surgir l'anarchie; — mais, fort de l'amour de ses peuples, il eût été assez puissant pour faire régner la paix, — la paix que rien n'eût troublée, si les événements auxquels il était étranger, et les excitations de la démagogie des États voisins n'avaient armé contre lui une partie de ses sujets.

Oui, la paix eût régné sur les rives du Tibre, garantie par une force plus solide et plus sûre que celle des armées: par la sagesse, la justice et la bonté du Souverain Pontife, par l'amour, la reconnaissance et la prospérité des Romains. Car ces populations que, selon qu'ils ont intérêt à calomnier le Prince ou à jeter l'outrage à la face de ses sujets, les ennemis de l'Église vous représentent tantôt comme des victimes d'une politique sans intelligence et sans pitié, comme martyrs de l'oppression sacerdotale, dont les cris de douleur doivent enfin émouvoir la pitié des grandes Puissances; tantôt comme des êtres dégradés par l'ignorance, suite d'une longue oppression, abrutis par la paresse, fruit d'un mauvais gouvernement, voués par cela même à une incurable misère, au milieu des richesses sans nombre que la nature a prodiguées à leur fortuné climat; ces populations ont trop le sentiment de la justice et l'intelligence de leurs intérêts, pour ne pas aimer le gouvernement de leurs Pontifes et surtout celui de Pie IX. Nous vous avons rappelé, Nos Très-chers Frères, l'état misérable où la démagogie, pendant son règne si court et si désastreux, avait jeté Rome et les provinces Pontificales. Pie IX, à peine remonté sur le trône, reconstitue l'administration, rétablit la police et la sécurité, paie les dettes énormes de la révolution, dettes que la politique lui impose, restaure les finances de l'État, fait reflourir les lettres, les sciences et les arts, ranime l'industrie et le commerce, cicatrise toutes les plaies, ramène la prospérité,

rappelle et affermit la concorde, et fait régner partout une paix sereine comme le Ciel qui éclaire ses provinces. Est-elle donc si inintelligente, si défectueuse, si radicalement mauvaise, l'administration qui produit de pareils résultats, et cela sous l'empire des conditions les plus défavorables, au milieu de circonstances propres à paralyser les efforts et l'habileté d'hommes d'État moins dévoués ? Voilà des faits, des faits incontestables. Cependant, l'impudente mauvaise foi des pamphlétaires, les préjugés haineux des hérétiques et l'inconsidération des ignorants qui s'en font les échos, nient ces résultats tout éclatants, tout palpables qu'ils sont. Mais entre les passions ennemies ou aveugles qui accusent et condamnent l'administration Pontificale, et les faits qui la défendent et la justifient avec tant d'éclat, si le bon sens loyal ne suffit point pour décider, quel juge sera plus compétent pour prononcer que les Romains eux-mêmes ?

Or, les Romains se sont prononcé, lorsque Pie IX parcourut ses provinces. Ce ne fut pas pour recueillir des ovations de commande et le trompeur hommage des acclamations officiellement achetées, que le Souverain Pontife visita ses peuples ; mais pour s'assurer de leur situation matérielle et morale, pour connaître et voir de plus près leurs besoins, pour donner lieu à toutes les plaintes de se manifester librement, à tous les vœux de se produire sans crainte, pour juger par lui-même des bons et des mauvais résultats de son gouvernement et de l'administration de ses agents. Désireux d'entendre la vérité, provoquant la manifestation des plaintes et l'expression des vœux, accessible à tous, donnant à tous la liberté la plus entière de lui parler des hommes et des choses, s'informant lui-même et des choses et des hommes, — a-t-il entendu sur la route les gémissements d'une population opprimée et malheureuse ? A-t-il reconstruit le visage sombre et menaçant d'un peuple d'esclaves, irrité à l'aspect de son maître ? A-t-il vu dans les villages les champs et les vignes stériles ou négligés ? A-t-il vu dans les villes les ateliers inactifs, les monuments ruineux, les ports

silencieux et déserts? A-t-il vu, en un mot, l'image de la misère et de l'oppression résignées ou irritées? Non : dans toutes les provinces la marche du Souverain Pontife a été un triomphe continuel ; des cités, comme des hameaux les peuples empressés se précipitaient à sa rencontre ; les Fidèles et le Clergé, les pauvres et les riches se confondaient dans une commune et incessante acclamation de reconnaissance et d'amour ; partout se manifestaient, dans leur spontanéité la plus sincère, les témoignages de vénération envers le Pontife, de confiance et de gratitude envers le Prince. Il a vu partout les heureux résultats matériels de ses réformes et de ses soins, les heureux résultats moraux de sa clémence et de sa bonté. Nous ne rappellerons pas ici l'accueil que lui firent les peuples voisins et leurs Princes, éloquente protestation anticipée contre les attentats de ces derniers jours ; nous vous convierons à réveiller dans votre mémoire le souvenir de la rentrée solennelle du Saint-Père à Rome après cette longue marche triomphale dans les provinces et les États voisins. Cette manifestation d'amour, d'un peuple si bon appréciateur du régime paternel de ses Princes, quand on le laisse agir selon les inspirations de son cœur et de ses vrais intérêts, cette manifestation ne répond-elle pas victorieusement à toutes les calomnies auxquelles le gouvernement Papal est en butte ? Cette manifestation ne prouve-t-elle pas que Pie IX avait raison de croire et de dire qu'il était assuré de maintenir désormais la tranquillité dans ses États, sans le secours des armées étrangères ? Qu'il avait pleine confiance dans le dévouement et l'amour de ses peuples, dans la fidélité et la valeur de ses propres soldats ? Qu'il ne craignait point de soulèvement de la part de ses sujets, si les révolutionnaires étrangers n'envahissaient point son territoire ? Cette conviction, que Pie IX exprimait publiquement, n'eût pas été trompée si, au moment où la guerre d'Italie fut résolue, la conspiration organisée ailleurs ne fût venue miner le sol pontifical, et si plus tard les provocations, l'argent et les bandes armées de l'étranger n'y avaient point semé

le trouble et la révolte. L'histoire le dira, la révolte des Romagnes a été provoquée par des moyens que le droit des gens réprouve, au mépris de tous les devoirs internationaux; et nous ne craignons pas de l'affirmer: si les étrangers avaient pratiqué dans notre Belgique les moyens qu'ils ont mis en œuvre dans les provinces Pontificales, c'en était fait chez nous de l'ordre public, malgré notre dévouement à la dynastie aimée de nos Princes, malgré notre attachement à nos institutions politiques et à notre patrie indépendante. Pour nous, qui connaissons les hommes et les choses de l'État Pontifical par le long séjour que nous y avons fait, qui l'avons visité encore au commencement de cette année, qui avons été témoin des grands progrès réalisés sous le Pontificat de Pie IX tant dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral, qui avons sondé ou plutôt qui avons vu les sentiments de l'immense majorité du peuple, nous osons le dire: la révolte des Romagnes n'avait point de raison d'être, et elle n'est point l'œuvre des Romagnols.

On vous dira encore: Si l'administration romaine n'était pas vicieuse, aurait-on vu les grandes Puissances de l'Europe, et, dans ces dernières années encore, les princes protecteurs de la Souveraineté Pontificale insister pour obtenir des réformes? Voilà un fait officiel dont la signification ne saurait être contestée.

Nous ne nions pas le fait, Nos Très-chers Frères, mais nous en contestons hardiment la signification. Vous le savez, toutes les institutions politiques, par cela seul qu'elles sont l'œuvre des hommes, sont imparfaites. Si l'on ne considère que leur imperfection, toutes ont besoin de réforme; et, comme après cette réforme elles participeront encore de la nature des œuvres humaines et seront encore imparfaites, les réformes devront être réformées encore et toujours. À cette condition, il n'y aurait plus rien de stable dans les institutions des peuples. Il ne suffit donc pas de signaler des imperfections dans la législation d'un pays, pour établir que ce pays est mal administré, pour en conclure que cette législation exige une réforme immédiate: il faut voir si ces imperfections

traînent des inconvénients, et si les réformes, outre le trouble qu'elles pourraient apporter dans les habitudes, n'engendreraient point d'autres inconvénients pour le moins aussi graves. On juge souvent de la législation d'un pays étranger, sous l'empire d'habitudes, de coutumes tout opposées à celles que le temps y a consacrées, et, aveuglé par ce préjugé, on déclare souvent abusif ce qui, pour d'autres habitudes, ne donne lieu à aucun abus appréciable. À ces considérations générales nous pourrions joindre un parallèle des institutions romaines avec celles des pays les plus civilisés de l'Europe, et nous osons le dire : sous bien des rapports l'avantage resterait au gouvernement Pontifical. Un diplomate représentant auprès du Saint-Siège l'une des cinq grandes Puissances, — celle qui insistait le plus pour obtenir du Souverain Pontife des réformes dans le sens des institutions de son pays, fit à sa Cour un mémoire sur l'état des institutions pontificales, et démontra, avec la haute raison qui le distinguait, que le Saint-Siège avait été au devant de toutes les réformes que l'on pouvait désirer, et que personne ne saurait signaler dans les institutions romaines les abus que les préjugés et l'ignorance y supposent ¹.

¹ Du côté des opposants, quelque mal qu'ils comprennent la vraie situation des choses, la sécularisation indiquée comme un remède n'est qu'un prétexte pour introduire des institutions étrangères et attaquer le gouvernement Pontifical dans son principe essentiel. Les adversaires du régime actuel n'osent pas aller jusqu'à dire : *nous ne voulons plus du Pape*. L'expression d'un tel désir occasionnerait une trop grande alarme ; ils se contentent de dire : *nous ne voulons plus des prêtres*. Cette formule mitigée a le double avantage de faire appel aux sympathies de ces populations qui ne connaissent d'autres Prêtres que ceux qui disent la Messe ou montent en chaire, et en même temps de porter un coup dans le sens de leurs vœux, afin de préparer la ruine du pouvoir temporel de la Papauté.

Il est du devoir de ceux qui par conviction ou par intérêt sont les défenseurs de l'ordre de choses actuel, essentiellement lié avec le maintien de l'unité catholique et le principe d'autorité dans le monde, de se tenir sur leurs gardes contre ces apparences, et d'estimer à leur juste valeur l'exagération des adversaires ardents des institutions les plus grandes et les plus fécondes que les âges nous aient léguées. (Rapport de M. le Comte de Rayneval, ambassadeur français à Rome, à M. le Comte Walewski, ministre des affaires étrangères de France. Rome, 14 Mai 1836.)

Des publicistes protestants qui ont examiné de bonne foi les institutions pontificales, surtout celles qui concernent l'administration de la justice, n'ont pu s'empêcher de déclarer qu'elles sont un monument de haute sagesse. En effet, nulle part la législation n'a pris des précautions plus scrupuleuses pour éclairer la conscience du juge, pour assurer la liberté de la défense et le triomphe de la vérité et du bon droit ¹. Tous les jugements, même en matière criminelle, sont motivés, et les motifs livrés à la publicité. Nulle part la liberté personnelle n'est mieux respectée et garantie; nulle part la liberté de la parole n'est aussi grande dans la critique des actes des ministres du Pape. Parlerons-nous des institutions communales et provinciales ²? Pour quiconque les connaît et les compare avec les institutions de ce genre des autres pays où règne le système de centralisation, il est évident que l'administration des municipalités et des provinces romaines jouit de franchises

¹ La loi civile et criminelle avait déjà été (avant le retour de Gaète), l'objet d'une complète révision. Divers codes de procédure dans l'ordre civil et dans l'ordre criminel, de même qu'un code de commerce, tous fondés sur les nôtres et enrichis des leçons de l'expérience, ont été promulgués. Je les ai soigneusement étudiés. *Ils sont au dessus de la critique.* Le code hypothécaire, qui a été examiné par des jurisconsultes français, *a été cité par eux comme un document modèle.* La loi romaine, modifiée dans certaines parties par la loi canonique, a été prise pour base de la législation civile. (Ibid.)

On a souvent cité les imperfections du système judiciaire. Je l'ai étudié de près et *n'ai pu parvenir à y découvrir le moindre sujet de plainte.* . . . Le plus grand nombre des affaires civiles importantes sont jugées par le tribunal de la Rote. Or, en dépit de la licence habituelle de la critique italienne, personne n'a osé exprimer *le moindre doute sur la science profonde et la haute intégrité de ce tribunal.* . . . En définitive, la justice civile est bien administrée. . . . La justice criminelle est administrée d'une manière également inattaquable. J'ai suivi quelques procès dans tous leurs détails. J'ai été forcé de reconnaître que toutes les précautions nécessaires pour la vérification des faits, toutes les garanties pour la libre défense de l'accusé, y compris la publicité des débats, y ont été observées. (Ibid.)

² L'organisation municipale a été en même temps l'objet d'une réforme complète. Les intérêts locaux occupent beaucoup l'attention de l'esprit italien et sont l'objet d'une prédilection marquée. Il serait difficile de repoudre plus complètement à ce besoin que ce n'a été le cas dans la nouvelle organisation, etc. (Ibid.)

beaucoup plus grandes. La plupart des communes possèdent des biens fonds suffisants pour faire face à toutes les dépenses, sans recourir à l'octroi et aux capitations, charges si lourdes dans d'autres pays. Chaque municipalité, à bien peu d'exceptions près, a ses écoles primaires, beaucoup ont des hospices, des orphelinats, etc. Dans les communes populeuses, il est rare de trouver un homme qui ne sache pas lire. Sous ce rapport, Rome l'emporte sur toutes les capitales des autres pays. La représentation provinciale est organisée de telle sorte que chaque municipalité y a son mandataire, comme chaque province a son député à la *Consulta des finances*. La Consulta des finances examine les budgets et les comptes de chaque département ministériel. Ses avis sont pris en telle considération, que, depuis qu'elle est établie, le Saint-Père, en cas de divergence, les a presque toujours suivis de préférence à ceux de ses ministres ¹. Nous avons parlé plus haut de l'état des finances Pontificales : nous avons dit que le gouvernement romain, par une gestion intelligente, était parvenu à éteindre les dettes que la révolution de 1849 lui avait laissées ; il a rétabli l'équilibre, et même il a clos le dernier exercice avec un excédent notable des recettes sur les dépenses, situation prospère qui promettait de progresser encore cette année, sans les événements qui sont venus la compromettre. Cependant il n'y a aucun peuple de l'Europe, que nous sachions, qui paie moins de contributions que le peuple romain ². Nulle part peut-être les conditions de la vie

¹ Voir le Rapport de Monsieur le Comte de Rayneval, etc. et l'ouvrage du Comte Ignace Costa della Torre : *Gli Stati pontificii e gli Stati Sardi, risposta*, etc. pag. 19.

² Les impôts sont toujours beaucoup au dessous du taux moyen des divers États européens. Un Romain paie annuellement à l'État 22 francs, les trois millions d'habitants payant 68 millions. Un Français paie au gouvernement de France 45 francs ; trente-cinq millions d'habitants payant 1,600 millions de francs. Ces chiffres montrent d'une façon péremptoire que les États pontificaux doivent être considérés, à cet important point de vue, comme ayant rang parmi les nations les plus favorisées. Les dépenses sont réglées sur les principes de la plus stricte économie. (Ibid., voir aussi *Gli Stati pontificii*, etc. pag. 37.)

matérielle ne sont plus avantageuses : l'abondance y règne, et, excepté pendant les années calamiteuses pour l'agriculture, le nombre des pauvres y est incomparablement moins grand que partout ailleurs. Il est bien peu de gouvernements qui fassent pour les lettres, les sciences et les arts, autant que le gouvernement Pontifical. L'administration romaine ne néglige les intérêts ni de l'agriculture, ni du commerce, ni de l'industrie ; l'état de ses routes, les améliorations faites à ses ports, l'augmentation du nombre des fabriques, le prouvent assez, comme l'accroissement continu des recettes atteste le progrès de la prospérité générale ¹.

Nous pourrions, sur ces différents points, recourir à des détails qui achèveraient de porter la conviction dans les esprits sincères ; mais nous ne devons point nous étendre au delà des bornes assignées à une Lettre pastorale. Ce que nous venons de dire suffit pour démentir avec la dernière évidence combien sont mal fondées les accusations que l'on élève contre le gouvernement Pontifical. Nous l'affirmons de nouveau, et cette affirmation est fondée sur les faits, si les peuples soumis à l'autorité temporelle du Pape étaient laissés à leurs propres inspirations, ils ne songeraient point à se révolter, à secouer un joug si doux et si facile à porter. D'ailleurs, et cette considération mérite, Nos Très-chers Frères, de fixer toute votre attention, car elle prouve que le besoin de réformes administratives n'a été qu'un prétexte et non la cause de la révolte en 1849 comme aujourd'hui : que veulent, que demandent les fauteurs de la rébellion ? Ils poursuivent la réalisation d'une utopie qu'ils appellent l'unité italienne. Voilà ce qu'ils rêvaient déjà en 1849 : alors, pour réaliser cette conception républicaine, il fallait ensevelir les débris du trône du Pontife sous les

¹ Voir sur tous ces points le Rapport de M. de Rayneval, et *Gli Stati pontifici*, etc. pag. 30 et suiv. Nous pourrions citer à l'appui de ce que nous disons, un grand nombre d'ouvrages écrits à Rome, en Italie, en France, en Angleterre, etc., où le gouvernement des Papes, surtout celui de Pie IX, est vengé des calomnies de la haine et de l'ignorance.

ruines des trônes de tous les princes italiens ; aujourd'hui tous les trônes, moins un seul, doivent érouler et disparaître. Nous n'avons pas à examiner d'où vient cet amour du régime monarchique chez ces républicains de 1849 ; mais il nous sera permis de le dire, en nous tenant dans l'ordre des faits et sur le terrain de l'histoire, cette utopie et les moyens employés pour la réaliser prouvent deux choses : la première, que les accusations formulées contre l'administration Pontificale par les révolutionnaires ne sont qu'un vain et misérable prétexte ; la seconde, que la révolte des Romagnes n'est pas l'œuvre du peuple. En effet, d'après les combinaisons des révolutionnaires, l'autorité temporelle du Souverain Pontife faisait obstacle à l'unité de l'Italie : quel qu'eût donc été le mérite du gouvernement pontifical, ce gouvernement devait être renversé comme les autres ou par l'émeute ou par l'invasion. Tout a été calculé pour atteindre ce but par l'un de ces deux moyens ou par tous les deux à la fois. S'il importait aux conspirateurs du dehors d'être aidés par les conspirateurs du dedans, les premiers étaient bien décidés, les faits l'attestent, à se passer des seconds et à séparer violemment les Légations du sceptre de Pie IX, si elles ne s'en séparaient pas spontanément. Aussi ce sont les bandes armées venues du dehors qui ont consommé la révolte des Romagnes ; ce sont les représentants de la minorité, élus et votants sous la pression de ces bandes, qui ont proclamé la déchéance du Pape ! Et l'on parle des vœux du peuple ! quelle dérision ! Quoi ! l'on sait quelle est la sincérité du suffrage populaire sous un gouvernement révolutionnaire décidé à obtenir un succès électoral par tous les moyens : et cependant, malgré la terreur exercée par ces nouveaux maîtres pour imposer leurs affidés, il a fallu recourir encore à la fraude ! et cependant, malgré toutes les fraudes aujourd'hui connues et bien d'autres encore ignorées, la révolte n'a obtenu les suffrages que de la minorité de la population ! Il n'y a donc que mensonges dans cette œuvre d'iniquité.

D'ailleurs, et nous le disons bien haut, cette révolte eût-elle été faite par le soulèvement spontané de toute la population, ou ratifiée par son vote unanime en faveur de l'unité italienne, la nécessité de l'indépendance du Souverain Pontife l'emporterait encore, dans l'appréciation des Puissances et dans celle des hommes qui réfléchissent, sur les vœux de ces provinces égarées. Le Chef spirituel de deux cent millions de catholiques répandus sur toute la surface du monde, et obéissant à des empires rivaux, ne saurait être le sujet d'une monarchie ou d'une république italienne ou autre. Le Souverain Pontife pourrait subir un maître — si le monde entier n'en avait qu'un ; si l'empire est divisé — le Pape ne peut avoir un maître que pour en être le martyr et non pour en être le sujet.

Les peuples qui composent les États pontificaux peuvent-ils se plaindre de la condition que leur fait la nécessité de l'indépendance du Pape ? Non, certainement. La Providence assigne à chaque peuple une mission dans le temps ; quand cette mission est accomplie, il disparaît de la scène du monde. Des nations qui tour-à-tour ont subjugué la terre, il ne reste plus que les cendres ou une descendance obscure qui ignore la gloire et jusqu'au nom de ses aïeux ; les métropoles de l'empire de ces conquérants devant qui l'univers s'était tû, n'ont plus qu'un tombeau silencieux et à peine visible : Rome, veuve comme elles d'un peuple roi, est encore reine du monde, grâce au Siège du pêcheur de la Galilée. La mission de garantir l'indépendance de ce siège, dévolue au peuple romain, lui assure à lui-même une existence dont la durée, comme celle de la Papauté, égalera la durée des siècles. Quel peuple la Providence honora-t-elle jamais d'une mission aussi auguste, aussi glorieuse ? Par elle, les citoyens de la Rome des Papes, fils aînés de l'immense famille catholique, conservent à leurs frères la sécurité dans la soumission au Père commun, et à eux-mêmes le gage de leur indépendance nationale ; par elle, ils sont pour ainsi dire associés au gouvernement de l'Église, et

en sauvegardent en quelque sorte l'admirable unité; par elle, ils font partie du plan divin, de l'économie des voies providentielles relative à l'Épouse immortelle du Christ; par elle, ils contribuent à la splendeur de la Chaire Principale dont la majesté, révéree du monde entier, rejaillit sur leur cité. Peuple privilégié, qu'a-t-il à envier aux autres nations plus puissantes par le nombre et l'étendue de leurs provinces, par la force et la gloire périlleuse des armes? Ne participe-t-il point en quelque façon à la domination pacifique sur l'univers, que son Souverain exerce dans l'ordre spirituel? Parmi les plus puissantes nations contemporaines en est-il une seule dont le nom soit aussi connu que le sien? Son nom pénètre, à la suite de la croix, sur ces plages lointaines, où le pavillon des grands empires est ignoré. N'est-ce point parmi ses enfants, nobles ou plébéiens, ou parmi les fils de l'Italie, qu'est choisi d'ordinaire son Souverain, le Prince des princes de l'Église, le Chef suprême de l'univers catholique, le Vicaire du Fils de Dieu? Ne sont-ce point ses fils qui composent en majeure partie l'auguste sénat des Cardinaux, la milice si distinguée des prélats de la Cour Pontificale, le généralat des ordres religieux, l'administration de l'Église, toute cette hiérarchie de fonctions, si haut placées dans la vénération du monde catholique?

Si le peuple des États pontificaux devait, pour remplir cette mission providentielle, sacrifier quelque chose de sa vie politique; les avantages si glorieux qu'il retire de cette mission, seraient-ils acquis à trop haut prix? Mais sa vie politique, nous l'avons démontré, ne le cède en rien à celle des autres peuples les plus civilisés et les plus fiers de leurs institutions civiles.

Ces considérations, toutes basées sur des faits incontestables, prouvent victorieusement combien sont fausses, mensongères, calomnieuses, les accusations que l'on dirige contre le gouvernement Pontifical. Maintenant que nous avons fait luire la vérité à vos yeux, Nos Très-chers Frères, vous comprendrez mieux pourquoi le Saint-Père est si sensible à l'ingratitude d'une partie de

ses sujets, à la violation de ses droits consommée avec tant d'audace et de perfidie par des bandes étrangères, aux désordres et aux scandales de tous genres dont les ennemis de son autorité et de la Religion remplissent ses provinces. Vous prendrez part à la douleur dont son cœur si bon est navré, et vous prierez le Seigneur avec Lui et avec nous de rendre la tranquillité à l'État Pontifical, de ramener dans la voie du devoir ceux qui s'en sont écartés, et de faire luire sur l'Église des jours meilleurs.

DISPOSITIF :

À ces causes nous avons ordonné et ordonnons . 1.^o que jusqu'à nouvelle disposition de notre part, on continue à ajouter à toutes les Messes, *salvis Rubricis*, l'oraison *pro Papa*. 2.^o que tous les dimanches et fêtes, on chante au Salut le Psaume : *Qui habitat* avec les Versets et les Oraisons qui se trouvent dans le Processionnal au titre *In quacumque tribulatione*.

Nous exhortons en outre les personnes pieuses et les membres des Communautés religieuses à offrir plusieurs fois la sainte Communion, pour les besoins de l'Église et de notre Saint Père le Pape.

On cessera, après la réception de la présente Ordonnance, de réciter les autres prières prescrites par Notre Mandement du 16 Mai dernier.

Donné à Liège, le 28 Octobre 1859.

✠ THÉODORE *Évêque de Liège*

Par ordonnance

D. THOMASSE *Chanoine, Secrétaire*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI NAMUR

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

NICOLAS-JOSEPH DEHESELLE,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
PRÉLAT DOMESTIQUE DE N. S. PÈRE LE PAPE, ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL,
ET OFFICIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

La guerre qui vient d'éclater en Italie a profondément affligé le cœur paternel du Souverain Pontife, et a engagé Sa Sainteté à adresser une Encyclique à tous les Évêques pour leur recommander d'ordonner des prières publiques dans leurs diocèses, afin d'obtenir du Ciel le bienfait de la paix. Nous nous rendons avec d'autant plus d'empressement au vœu du Père commun des Fidèles, que, comme Lui, Nous comprenons combien grands sont les maux que la guerre traîne à sa suite, non seulement sous le rapport religieux, mais encore sous le rapport temporel.

Voici, Nos Très-chers Frères, les paroles du Vicaire de Jésus-Christ : écoutez-les avec respect et docilité.

(Segue l'Enciclica del Santo Padre.)

En exécution de ce qui précède, Nous ordonnons :

1.° Que, à dater de la publication du présent Mandement, les Prêtres récitent à la Messe (*salvis Rubricis*) la Collecte *pro Pace*.

2.° Que les dimanches et fêtes, après les Vêpres ou au Salut, on chante, dans toutes les églises et chapelles, les Litanies de la Très-sainte Vierge, suivies des versets et de l'oraison ci-après :

(Si recano per disteso i versetti e l'orazione pro Pace.)

3.° Les personnes pieuses, particulièrement celles qui vivent en communauté, sont invitées à faire une ou plusieurs communions aux fins susmentionnées.

4.° Les prières prescrites ci-dessus se continueront jusqu'à la cessation des hostilités.

Et sera notre présent Mandement lu au prône le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Namur, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de l'un des Secrétaires de notre Évêché, le 17 Mai 1859.

L. ✠ s.

NICOLAS-JOSEPH Évêque de Namur

Par Mandement

N. GENGLER Chan., Secrétaire

CIRCOLARE
DEL VESCOVO DI NAMUR
AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Aucun de vous n'ignore les conjonctures difficiles dans lesquelles se trouve Notre Saint-Père le Pape et l'intérêt que les Fidèles des divers pays prennent à son affliction. De toutes parts les témoignages d'attachement et de vénération tendent à consoler son cœur, et partout aussi il s'élève au Ciel de ferventes prières, pour attirer la protection divine sur le Père commun des Pasteurs et des peuples. Ces exemples, Nos Très-chers Coopérateurs, doivent encore augmenter les sentiments d'amour et de fidélité que vous avez tous à l'égard du Siège Apostolique et du digne et bien-aimé Pontife qui le remplit si saintement. Nous présumons trop de votre piété, pour ne pas Nous persuader que déjà dans vos dévotions privées vous avez eu à cœur de recommander à Dieu une affaire comme celle dont Nous vous parlons. L'importance n'en peut être méconnue d'aucun catholique : il s'agit de conserver, sans aucune atteinte, dans les mains du Vicaire de Jésus-Christ les moyens de pourvoir librement et sans dépendance au gouvernement de l'Église chrétienne. Peut-il y avoir en jeu

un intérêt plus grave et plus sacré ? C'est donc pour le recommander à Dieu plus généralement et d'une manière plus efficace que Nous voulons y consacrer le mérite de la prière publique et que Nous exhortons les personnes de tout état à y prendre part.

À cet effet, Nous ordonnons qu'à dater de la publication de la présente Circulaire jusqu'à nouvelle disposition de notre part, 1.^o on ajoute à toutes les Messes, *salvis Rubricis*, l'oraison *pro Papa* ; 2.^o qu'à tous les Saluts on chante le Psaume : *Qui habitat in adjutorio*, avec les versets et les oraisons dont il est suivi dans le Rituel romain et le Processionnal, au titre *Processio in quacumque tribulatione*.

Et sera cette Circulaire lue au prône le dimanche qui en suivra la réception.

Recevez, Messieurs, l'assurance de nos sentiments affectueux.

Namur, le 23 Octobre 1859.

✠ NICOLAS-JOSEPH Évêque de Namur

IL VESCOVO DI TOURNAY

AL SOVRANO PONTEFICE

TRÈS-SAINT PÈRE ,

Les déplorables évènements qui se sont accomplis depuis quelque temps en Italie, et particulièrement dans une portion des États du Saint-Siège, ont vivement ému le monde Chrétien. Partout un cri de réprobation s'est élevé pour flétrir les attentats sacrilèges commis dans les Romagnes, en même temps qu'une profonde tristesse s'emparait de tous les enfants de l'Église, en pensant aux angoisses, aux douleurs, aux outrages dont votre âme était abreuvée.

Ces sentiments, Très-saint Père, l'Évêque, le Clergé et les Fidèles du Diocèse de Tournay les éprouvent à un haut degré; et c'est pour mon cœur un besoin et tout à la fois un soulagement, de venir les épancher aux pieds de Votre Sainteté, et de l'assurer plus que jamais de la vénération, de l'amour, du dévouement et de la soumission dont nous sommes pénétrés pour Son auguste Personne, et pour ce Siège Apostolique aujourd'hui en butte à tant d'attaques. Il fallait donc, Très-saint Père, qu'une épreuve nouvelle et des plus sensibles pour Votre cœur Paternel vint s'ajouter à toutes celles que vous aviez endurées auparavant!

il fallait que, comme le Divin Sauveur, dont vous êtes le représentant sur la terre, vous entendiez aussi sortir de la bouche de ceux à qui vous n'avez fait que du bien, ce cri de l'ingratitude et de la révolte: « *Nolumus hunc regnare super nos!* » Si encore vous leur aviez donné quelque sujet de plainte; mais non: depuis votre heureux avènement au trône Pontifical, ils ont été témoins de Votre constante sollicitude pour leurs intérêts temporels, aussi bien que pour leur bien-être spirituel; et il y a à peine deux ans qu'ils Vous voyaient, bravant les fatigues d'un pénible voyage, venir au milieu d'eux pour mieux connaître leurs besoins et y pourvoir plus promptement. Et contre quelle domination échangent-ils cette Autorité si douce, si paternelle, qui les gouvernait avec autant de sagesse que de bonté? — Contre la tyrannie, non moins humiliante que dure, de quelques hommes dont l'audace égale la perversité, qui, après avoir étouffé en eux tout sentiment de Religion, de justice et de pudeur, entraînent les peuples qu'ils égarent, dans toutes sortes de désordres et de maux, et, tout en se proclamant leurs libérateurs, les tiennent sous un honteux esclavage! Mais nous le disons, Très-saint Père, à l'honneur du plus grand nombre de vos sujets, la rébellion que nous déplorons, et qui ne peut être assez flétrie, n'est que le fait d'une faible minorité, qui ne triomphe que par l'appui qu'elle reçoit du dehors. On ne peut en douter: si les Romagnes étaient rendues à leur liberté, elles le seraient aussi bientôt à leur gouvernement légitime. Que l'on fasse cesser la pression qui courbe en ce moment les têtes sans atteindre les volontés, et ces malheureuses provinces ne tarderont pas à se remettre sous le sceptre bienfaisant de leur Pontife et bien-aimé Père. C'est bien là, Très-saint Père, ce que vous êtes en droit de demander d'une Puissance dont le monde entier a entendu les engagements envers Vous. Espérons qu'elle reprendra ce rôle que lui commandent tout à la fois son honneur, son intérêt, autant que son titre, qui fait sa gloire, de Puissance très-chrétienne et de fille aînée de l'Église. En attendant, nous

Vous disons avec l'accent le plus sympathique : Courage, Très-saint Père ! l'univers Catholique souffre et proteste avec Vous. Des millions de cœurs vous soutiennent de leur amour, de leur dévouement et de leurs prières ; et le Tout-Puissant vous a armé de sa force invincible : malheur à celui qui serait assez aveugle pour la méconnaître, et assez insensé pour vouloir lutter contre elle !

Permettez-moi, Très-saint Père, humblement prosterné à vos pieds, d'implorer pour tous mes chers Diocésains, pour mon Clergé et pour moi Votre paternelle Bénédiction, et de vous renouveler l'hommage des sentiments de profonde vénération, d'attachement et de filiale soumission, dans lesquels j'ai l'honneur d'être,

de Votre Sainteté,

Tournay, 8 Octobre 1839.

Le très-obéissant Fils

✠ GASPARD-JOSEPH *Évêque de Tournay*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI TOURNAY

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

GASPAR-JOSEPH LABIS,

PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE TOURNAY, PRÉLAT DOMESTIQUE DE SA SAINTETÉ,
ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL ET OFFICIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Les graves évènements qui préoccupent en ce moment tous les esprits, ne pouvaient manquer d'appeler la sollicitude de l'auguste Chef de l'Église. Le cri de guerre qui s'est élevé du milieu des nations catholiques a vivement ému son cœur paternel. Dans ces conjonctures si critiques, Il invite tous ses enfants, par une Lettre touchante que Nous nous empressons de vous communiquer, à s'unir à lui pour conjurer le Seigneur de rendre la paix au monde. Vous répondrez avec amour, Nous en sommes persuadé, Nos Très-chers Frères, à cet appel du Vicaire de Jésus-Christ. Vous vous efforcerez, par de ferventes prières, de détourner de

nous la colère de Dieu. Vous recourrez en même temps à la puissante protection de Marie, si pleine de clémence et de bonté, afin qu'elle arrête le cours du terrible fléau de la guerre, là où il exerce déjà ses ravages, et qu'elle en préserve les autres contrées.

À ces causes, Nous avons ordonné et ordonnons :

1.^o À la réception de notre présent Mandement, tous les Prêtres ajouteront à la Messe (*salvis Rubricis*) la Collecte *pro Pace*.

2.^o Dans toutes les églises et chapelles du Diocèse, on récitera tous les jours, après chaque Messe, les Litanies de la Sainte-Vierge avec l'oraison *Concede nos*.

Nous exhortons les Religieuses et les autres personnes pieuses à communier plusieurs fois à la même fin.

Pour exciter d'autant plus le zèle et la piété des Fidèles, Sa Sainteté leur accorde une Indulgence de trois-cents jours, chaque fois qu'ils assisteront à ces prières et qu'ils les feront dévotement. Elle leur accorde en outre une Indulgence plénière, à gagner une fois chaque mois, au jour où après s'être confessés, ils s'approcheront de la sainte Table, visiteront quelque église, et y prieront à l'intention du Souverain Pontife.

Sera notre présent Mandement, avec la Lettre encyclique du Saint-Père, lu en chaire le dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Tournay, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de notre Secrétaire, le 20 Mai 1859.

L. ✠ S.

GASPAR-JOSEPH *Evêque de Tournay*

Par Ordonnance

A.-J. GILLY *Secrétaire*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI TOURNAY

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

GASPAR-JOSEPH LABIS,

PAR LA MISÉRICORDE DE DIEU ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE TOURNAY, PRÉLAT DOMESTIQUE DE SA SAINTÉTÉ,
ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL ET OFFICIER DE L'ORDRE DE LÉOPOLD,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Notre Saint Père le Pape Pie IX, qui dès le premier moment de son avènement au trône Pontifical, a eu à subir de si pénibles épreuves, se trouve encore aujourd' hui dans une profonde affliction. Vous avez déjà appris, sans doute, que plusieurs provinces de ses États se sont révoltées contre son autorité si douce et si bienfaisante, et se sont portées aux plus coupables excès. Un tel spectacle est bien propre à navrer de douleur l'âme d'un Souverain et d'un Père aussi attaché à ses sujets que l'est Pie IX, et aussi dévoué à leurs intérêts.

Dans une Allocution prononcée récemment en présence du collège des Cardinaux, le Saint-Père laisse déborder les angoisses dont son cœur est oppressé en retraçant le tableau des différentes phases de la rébellion où les ennemis de l'Église et du Saint-Siège ont précipité une partie de ses États.

(Segue l'Allocuzione del Santo Padre.)

Quel est le Catholique qui pourrait rester indifférent aux plaintes si légitimes et à l'affliction du Souverain Pontife? Lorsque souffre, nous ne disons pas, un simple membre, mais le Chef auguste et bien-aimé de toute l'Église, comment les autres membres ne souffriraient-ils pas? Quand le Père de la grande famille chrétienne est accablé sous le poids de la douleur, ses enfants pourraient-ils rester insensibles? Non, non, Nos Très-chers Frères, nous compatirons à sa peine, et nous tiendrons à lui donner, dans les tristes circonstances où il est placé, un témoignage de notre respectueuse sympathie et de notre filial attachement. Nous unirons nos prières aux siennes, afin que Dieu confonde ses ennemis, et ramène ses sujets dans la voie de l'obéissance, qui est pour eux la seule voie de la paix et du bonheur. Élevons nos mains suppliantes vers le Ciel, et conjurons le Seigneur de secourir son Église dans les maux dont elle gémit en ce moment, et de détourner d'Elle les périls plus grands encore qui pourraient la menacer dans l'avenir.

À ces causes, Nous avons ordonné et ordonnons :

1.^o À la réception de notre présent Mandement, les Prêtres ajouteront à la Messe l'oraison *pro quacumque necessitate*.

2.^o Tous les dimanches et fêtes, on chantera au salut le Psaume *Exaudiat*, avec les versets et oraisons, qui se trouvent dans les

Rituels de Tournay et de Cambray (sub titulo : *Preces vel Processio in quacumque tribulatione.*)

Nous exhortons les personnes pieuses et les membres des Communautés religieuses, à offrir plusieurs fois la sainte Communion, pour les besoins de l'Église et du Saint-Père.

3.° Sera notre présent Mandement lu en chaire, le dimanche qui suivra sa réception.

Donné à Tournay, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing de notre Secrétaire, le 15 Octobre 1859.

L. ✠ S.

GASPAR-JOSEPH *Évêque de Tournay*

Par Ordonnance

A.-J. GILLY *Secrétaire*

L'EPISCOPATO ELVETICO

N. B. Come fu posto in nota alla pag. 730, eziandio i Vescovi della Svizzera si trovano sottoscritti alla *Dichiarazione intorno al Potere temporale del Papa*, la quale sarà recata, come ivi fu detto, nella Parte III. — Si avverta altresì che i Vescovi della Svizzera non costituiscono una Provincia Ecclesiastica sotto un proprio Arcivescovo, ma dipendono immediatamente dalla Sede Apostolica.

MANDAMENTO
DEL VESCOVO DI BASILEA

A TUTTI I FEDELI DELLA SUA DIOCESI

C H A R L E S ,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE BALE,

*À tous les Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction,
en Jésus-Christ Notre Seigneur.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST,

Puisqu'au commencement de ce saint temps de Carême Nous élevons de nouveau Notre voix, pour, conformément à Notre devoir de premier pasteur, vous adresser quelques paroles d'instruction, d'édification et d'encouragement dans vos sentiments religieux : pourrions-nous présentement vous parler d'autre chose, si non de ce qui justement dans ce temps occupe Notre cœur d'une manière toute particulière et l'opprime de douleur, et, — Nous osons le dire avec confiance, — travaille aussi les esprits de vous tous et les remplit d'angoisses ; d'autre chose que du combat qui a commencé à cette heure, en premier lieu, semblait-il, seulement contre une partie des possessions temporelles du Chef

de l'Église, mais qui dans le fond et d'une manière bien claire n'a d'autre but que d'affaiblir son influence et sa puissance spirituelle, même aussi de renverser pour toujours l'autorité suprême, instituée divinement dans l'Église du Christ, c'est-à-dire, la primauté de Pierre et de ses Successeurs à Rome? Vraiment, la voix de Notre propre conscience, de même que l'exemple de plusieurs centaines de Nos vénérables Confrères, des Évêques de près et de loin, qui à cet effet ont déjà fait retentir leurs voix puissantes, ne Nous permettent pas de passer sous silence, dans Notre présent Mandement, une affaire de si haute importance, qui en ce moment attire les regards du monde et touche de si près nos intérêts les plus sacrés.

Nous croyons d'autant moins pouvoir Nous en dispenser, que sans doute vous tous, Nos Très-chers Diocésains, vous attendez de votre Évêque une parole franche sur cette question du jour. Nous croyons d'autant moins pouvoir Nous taire là dessus, que malheureusement à cette occasion une multitude de voix se font entendre autour de nous, surtout dans des journaux et des brochures, qui dirigent leurs attaques contre l'institution divine de la Papauté, en font leur point de mire et déversent sur Elle leurs invectives et leurs moqueries, — qui n'ont pas même honte de manifester ouvertement le souhait, de la voir privée de tous ses droits, opprimée et anéantie. Quand d'une part on travaille de cette sorte à tromper et à induire en erreur les personnes moins instruites dans les matières de foi, — d'autre part, ceux que Dieu a établis comme gardes de Sion devraient-ils garder le silence, et ne pas, au contraire, s'opposer, par d'énergiques avertissements et des instructions solides, à une erreur si dangereuse et à des injures si mal fondées? Et certes, il n'est pas à supposer que cela ne leur soit pas permis, puisqu'il est permis à chaque écrivain, de diriger dans des pamphlets et des journaux des attaques contre le Siège de Pierre, et que Nous jouissons dans notre chère patrie d'une liberté qui garantit à tous les mêmes droits.

Ainsi Nous voulons donc, Nous aussi, au nom de Dieu et du Christ, au nom de notre Mère la sainte Église catholique, par devoir et sans crainte, en gardant toutefois les bornes de la modération, qui Nous est imposée sous différents égards, faire entendre Notre voix de Pasteur pour ce qui concerne le Siège de Pierre, c'est-à-dire pour vous engager et pour vous conjurer de vous tenir, d'une manière ferme et inébranlable, attachés à ce rocher, sur lequel est bâtie l'Église du Christ, et pour vous encourager en même temps d'espérer, sans aucune hésitation, dans les dangers les plus menaçants, la conservation de l'Église catholique, de même que de son Chef, — de Celui qui a promis son assistance perpétuelle à l'une aussi bien qu'à l'autre.

Et précisément pour Nous acquitter de cette tâche en peu de paroles, mais avec des paroles d'autant plus fortes et énergiques, Nous voulons appuyer ce que Nous allons vous dire dans ce Mandement, sur les importantes paroles de Jésus-Christ à l'apôtre Saint Pierre : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre Elle* !¹ paroles par lesquelles le divin Fondateur de son Église l'a liée pour tous les temps avec le Siège de Pierre, et le Siège de Pierre avec l'Église, et, par conséquent, nous a imposé l'obligation non seulement de lui être Fidèles, mais aussi d'y adhérer avec une confiance inébranlable.

O paroles sublimes et significatives ! Oui, ce sont là les paroles, par lesquelles Jésus-Christ lui-même a donné à son Église pour tous les temps ici-bas son Chef visible et le Centre vivant de son unité ; par lesquelles, de sa bouche divine, il a désigné aux Fidèles catholiques de tous les siècles Celui qu'ils doivent honorer tous comme *Père*, comme leur *Saint Père* ; qu'ils doivent reconnaître sur terre comme le Représentant de Jésus-Christ, qui est la véritable pierre fondamentale de l'Église. Oui, certes, ces

¹ Matth. XVI, 18.

paroles elles-mêmes, en vertu desquelles a été établi dans l'Eglise ce roc de la primauté de Pierre, sont devenues dans toute la vérité une pierre, sur laquelle repose inébranlablement la preuve, tant de la fondation divine de l'Eglise, que spécialement du pouvoir et de la souveraineté du Pape; elles sont, pour ainsi dire, une inscription écrite de la main de Dieu même, qui brille avec une lumière, semblable aux rayons du soleil, au dessus du Siège de Pierre, et qui y brillera aussi long-temps que ces paroles seront lues dans l'écriture sainte, jusqu'à la cousemation des siècles.

En effet, que les paroles de Jésus à saint Pierre, par Nous citées, aient le sens dans lequel Nous les avons interprétées et que l'Eglise catholique leur a donné dans tous les temps, personne ne peut en avoir le moindre doute, s'il considère la *signification* des *paroles* de Jésus, ainsi que la *pensée* qui leur est distinctement empreinte et qui est si intelligible à tous ceux qui ont encore la raison; ni l'une, ni l'autre ne souffrent d'autre interprétation.

Jésus demande à ses Apôtres pour qui les hommes le prennent, lui, le fils de l'homme. Ils lui répondent: « Les uns pour Jean « Baptiste, d'autres pour Elie, et d'autres pour Jérémie ou quel-
« qu'un des prophètes. » « Et vous, pour qui me prenez-vous? » leur demande ensuite Jésus, non seulement à Saint Pierre, mais à tous les Apôtres ensemble. Alors Saint Pierre, qui ne s'avance pas lorsqu'il ne s'agit que d'exprimer les pensées des hommes, ne peut s'empêcher de manifester le premier sa vive foi à la divinité du Sauveur, dès qu'il entend que son divin Maître désire apprendre d'eux la conviction de leur propre foi. Plus rapide que l'éclair, sa profession de foi s'échappe de ses lèvres en ces paroles: « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant! » et en devançant ainsi les autres apôtres, il ne leur laisse que la signification tacite de leur consentement.

Sans doute, dans cet empressement du bienheureux Apôtre il y a quelque chose, qui le relève au dessus des autres disciples de Jésus-Christ et qui lui donne un mérite singulier, soit que ce

fût lui seul qui déjà connût clairement la divinité du Sauveur, tandis que la connaissance de cette vérité chez les autres disciples ne se trouvait encore que dans un état de crépuscule ; soit, si on le veut, que la même conviction, dont Saint Pierre fit profession, les ait animés tous, mais sans cette ardeur, cet enthousiasme, qui enflammait le cœur de Pierre et qui fit jaillir de suite de sa bouche les dites paroles d'adoration. En tout cas, Pierre devance les autres Apôtres et nous montre une foi plus parfaite, non pas qu'il eût cet avantage, cette supériorité, de lui-même, mais bien de la grâce de Dieu, d'une lumière surnaturelle, à laquelle cependant il coopéra fidèlement, en la faisant fructifier en lui-même. C'est pourquoi le divin Maître lui répondit : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, car ni la chair ni le sang ne t'ont révélé cela, mais bien mon Père, qui est dans le ciel. » Ainsi la foi parfaite de Pierre et la manifestation qu'il en fit avec un tel empressement furent sans doute un effet de la grâce, mais en même temps devinrent la cause d'un grand mérite ; puisque la grâce ne détruit pas le mérite, qui ne peut avoir lieu que par la grâce et avec la grâce.

Or, le mérite de Pierre dut recevoir sa récompense, et l'honneur qu'il rendit ainsi à l'Homme-Dieu devait rejaillir sur l'Apôtre fidèle. Comme cette profession solennelle élevait Jésus-Christ au dessus de toute créature, celui-ci voulut y répondre par une déclaration solennelle qui éleva aussi Pierre au dessus de tous les autres disciples et de tous les membres de l'Église, le constituant sur la terre le Chef de son Église. C'est dans cette intention que le divin Maître se tournant vers son apôtre, lui dit : *« Je te le dis : tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre Elle. »*

Ces paroles du Fils de Dieu renferment trois choses :

Premièrement : Jésus-Christ, en prononçant ces paroles, n'a pas voulu faire allusion à un objet d'abstraction, purement idéal,

comme il arriverait, si on voulait interpréter, non pas la personne de Pierre, mais sa foi ou une autre de ses qualités comme base fondamentale, sur laquelle devait être bâtie l'Église de Jésus-Christ. Non, c'est justement à la personne de Pierre, à qui se rapportent directement les paroles de Jésus-Christ, tout comme la profession de foi, que fit Pierre, concerne positivement la personne adorable du Sauveur. Et ce n'est pas à Pierre comme représentant des autres disciples que Jésus-Christ adresse les paroles citées plus haut. Elles se rapportent à lui seul, par privilège particulier du mérite supérieur de sa foi, mérite qui lui était tout personnel. Elles établissent donc une préférence ou une prérogative en faveur de Pierre dans l'Église de Jésus-Christ, prérogative qui en formera en même temps la base solide, le roc, dont l'appui la rendra pour toujours invincible.

Deuxièmement : Ces paroles du Fils de Dieu garantissent à Pierre dans ses rapports avec l'Église, c'est-à-dire, en tant que roc ou fondement, une durée indéfectible ; elles donnent à l'Église en sa personne un Chef, ou, si Nous pouvons Nous exprimer ainsi, un Pierre, qui existera toujours. En effet, si les portes de l'enfer ne peuvent jamais prévaloir contre l'Église, et précisément parce qu'elle est fondée sur Pierre, il faut nécessairement que Pierre continue à résider dans l'Église et avec l'Église jusqu'à la consommation des siècles. Et, comme le Prince des Apôtres était homme mortel et mourut en effet, martyrisé sous Néron, trente et quelques années après que Jésus-Christ eût prononcé ces paroles déjà rapportées, — il s'en suit évidemment que ces mêmes paroles, infaillibles, remarquons-le, vu qu'elles sont divines, ne concernaient pas seulement la personne de Pierre, mais qu'elles concernaient aussi tous ses Successeurs ; que la distinction et la préférence, établies par Jésus-Christ en faveur de Pierre, devaient passer successivement à d'autres, c'est-à-dire, à tous ceux qui ont dans l'Église occupé le Siège de Pierre et qui l'occuperont dans la suite des temps, de manière que dans cette succession

non interrompue c'est toujours Pierre qui préside l'Église. Ainsi la papauté ou la suprématie des Evêques de Rome, qui seuls sont les légitimes Successeurs de Pierre et ses représentants dans l'Église se trouve solidement appuyée sur la parole divine de Jésus-Christ, de sorte que cette parole ou contiendrait un mensonge ou serait privée de tout sens raisonnable, si la Papauté, c'est-à-dire, l'autorité suprême des Souverains Pontifes à Rome n'y était pas contenue.

Troisièmement enfin, ces mêmes paroles de Notre divin Sauveur nous enseignent que la dignité qu'il a confiée au Prince des Apôtres dans son Église, ne devait pas être inférieure à celle d'un vrai représentant de Jésus-Christ. Il est vrai, les autres Apôtres furent aussi ici-bas les représentants du Fils de Dieu, les Evêques et tous les Prêtres consacrés et autorisés par eux, le sont de même, du moins dans les fonctions de leur saint ministère, dans leurs travaux pour le salut des âmes. Sous ce rapport c'est à eux tous, que s'adresse la sentence du divin Maître : « Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise ¹ ; » c'est aussi sous ce même rapport que dit Saint Paul au nom de tous les Evêques et de tous les Prêtres : « Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ ². » Cependant les paroles adressées par le Fils de Dieu au Prince des Apôtres : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église*, » prouvent clairement que lui et ses Successeurs ont une plus haute mission à remplir et doivent représenter Jésus-Christ d'une manière toute spéciale.

Jésus-Christ est lui-même et lui seul, il est vrai, le roc, la véritable base, le solide fondement sur lequel repose l'Église. « Personne ne peut poser d'autre fondement, que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ » nous dit l'apôtre Saint Paul ³. Or si Jésus-Christ a placé, comme le prouvent ses paroles citées, le

¹ Luc. X, 16.

² II. Corinth. V, 20.

³ I. Corinth. III, 11.

fondement de son Église sur Pierre et l'a construite sur Lui comme sur un roc inébranlable ; il est évident que le sens de ces paroles ne peut admettre d'autre explication que celle-ci : Ce que Jésus-Christ est pour son Église et dans son Église comme Chef *invisible*, le Prince des Apôtres et ses Successeurs le doivent être d'une manière *visible*, selon que les besoins de l'Église ici-bas l'exigent ; c'est-à-dire, ils sont les représentants visibles de Jésus-Christ sur terre. Jésus-Christ, ayant ainsi construit son Église sur Pierre et sur ses Successeurs, continue toutefois à être lui-même dans toute la succession des Pontifes Romains, la base fondamentale et éternelle de son Église ; c'est lui-même qui moyennant eux la soutient, la protège et la conserve à travers tous les siècles jusqu'à la consommation des temps. Et sans doute, Jésus-Christ, en tant qu'il est le Chef unique et le fondement unique de son Église, ne pouvait être et ne peut être représenté, dans le même temps, que par un seul ; c'est donc une prérogative qui fut donnée à Pierre seul et non pas aux autres Apôtres, prérogative qui n'appartient qu'à des Evêques de Rome, comme Successeurs de Saint Pierre, et qui n'a jamais été concédée aux autres Evêques de la Chrétienté.

Eh ! bien, Nous vous le demandons, Nos Très-chers Frères ! les paroles de Jésus-Christ, rapportées dans Saint Matthieu chap. XVI, vers. 18, et expliquées par Nous, ne prouvent-elles pas avec une évidente clarté que c'est Pierre à qui a été confiée par son divin Maître la primauté dans l'Église, et qu'elle est attachée pour toujours à son Siègne ? c'est donc en toute vérité un dogme fondamental de l'Église catholique. Est-il encore nécessaire, après ce que Nous vous avons dit, de vous citer d'autres passages de l'Écriture sainte qui confirment cette vérité de différentes manières et concourent tous à éclaircir l'importante sentence du divin Sauveur, semblables à d'innombrables étincelles de lumière, qui se réunissent dans ce foyer commun ? Devrions-nous encore vous rappeler en détail les circonstances particulières où Jésus-Christ fit voir qu'il distinguait Pierre de tous les autres Apôtres, et

qu'en cela il n'eut d'autre dessein que de Le désigner comme chef unique de son Église et son principal représentant sur la terre ? Devrions-nous vous citer les saints Évangélistes , qui , lorsqu'ils parlent de Pierre, nous disent tous qu'il fut le premier choisi des douze Apôtres ; que le divin Maître ne paya l'impôt que pour le Prince des Apôtres comme pour lui-même ; qu'il ne monta que dans sa barque ; qu'il lui confia , à lui seul , les clefs du Royaume céleste ; qu'il lui promit , à lui seul , en premier lieu le pouvoir sacré de lier et de délier ; qu'il pria pour lui en particulier , avant que de consommer son sacrifice sur la croix , et qu'il le chargea lui seul de soutenir et de fortifier ses frères ?

Mais ne devrions-nous pas principalement vous rappeler la charge que le Sauveur , après sa Résurrection et sur le point de quitter la terre , confia à Pierre à trois reprises différentes , lorsqu'il lui dit : « Pais mes agneaux , pais mes brebis ! » De plus , serait-il possible de ne pas reconnaître une confirmation de la primauté , qui était réservée à Pierre seul d'après les desseins du Très-haut , dans le fait , que c'est Pierre qui , après l'Ascension de son divin Maître au ciel , opère , selon l'Écriture sainte , le premier miracle ? Que c'est lui , qui reçoit solennellement dans le giron de l'Église les premiers gentils convertis ; que c'est lui , à qui la Providence assigne la charge , digne du Chef de l'Église , de porter l'Évangile dans la capitale du monde , et qui termine là sa vie , couronnée de la palme du martyre , dans le lieu même où le Représentant de Jésus-Christ devait avoir son trône pour toujours ?

Contemplons en outre la conduite du Prince des Apôtres ! ne le voyons-nous pas agir toujours et partout avec la conviction d'être établi par Jésus-Christ le Chef des apôtres et de l'Église universelle ? N'est-ce pas encore Pierre qui , après l'Ascension du Sauveur au ciel , ordonne le choix du douzième Apôtre , en remplacement de Judas ? qui , au jour de la Pentecôte , se présente aux Juifs accourus en foule , comme Chef de tous les disciples de Jésus-Christ .

et, en leur annonçant sa parole avec courage et intrépidité, les presse de faire pénitence, de se convertir au Seigneur et de recevoir le baptême? N'est-ce pas lui qui le premier porte la parole au peuple assemblé dans le temple, comme aux grands Prêtres et aux autres membres du conseil dans la salle du tribunal? qui se lève le premier dans le concile général des Apôtres à Jérusalem et parle à l'assemblée, traitant avec énergie l'importante question pour laquelle on s'était réuni, et insistant à ce que les gentils qui s'étaient convertis fussent entièrement dispensés de l'observance de la loi mosaïque? — En tous ces cas un seul des Apôtres se permet-il de s'y opposer ou de lui contester le droit d'agir en Chef universel de l'Église? Oh non! tous se tiennent avec le plus grand respect et la plus grande déférence en présence de Pierre et cèdent à son autorité. Saint Paul lui-même, miraculeusement converti et gagné à Dieu, se rend exprès à Jérusalem pour y aller trouver Saint Pierre et rester quelque temps avec lui, quoique Dieu même lui eût révélé la doctrine de l'Évangile et qu'il n'eût pas besoin, comme il le dit lui-même, d'être instruit par des hommes.

Non seulement l'Écriture sainte, mais aussi la tradition constante de tous les siècles et l'histoire ecclésiastique prouvent clairement la suprématie des successeurs de Pierre, des Papes, dans l'Église romaine. Quelle autre raison, sinon l'importance qu'on a toujours attachée à la haute position des Souverains Pontifes, a occasionné les catalogues où leurs noms sont soigneusement inscrits, en commençant par saint Pierre et sans en excepter un seul, quand même l'un ou l'autre n'eût possédé le Siège de Pierre qu'une semaine ou qu'un jour? Quelle cause, sinon la souveraine autorité, dont jouissait dès le commencement du christianisme le Siège de Pierre, à Rome, dans l'Église universelle, — détermina, déjà dans le premier siècle de l'Église, le Pape Saint Clément de donner des avertissements salutaires aux habitants de Corinthe et de terminer le schisme qui menaçait leur Église? — porta Saint Ignace, martyr

et disciple des apôtres, à désigner l'Église romaine comme le centre de tous ceux qui dans toutes les contrées du monde sont unis par le lien de la charité, c'est-à-dire, de la société de tous les vrais fidèles ? — engagea Saint Irénée, aussi disciple de Saint Jean, à demander à chaque Église de s'unir à l'Église romaine et de vivre en harmonie avec elle, à cause de sa haute suprématie, comme il le dit expressément ?

Cependant Nous ne finirions pas, Nos Très-chers Frères, si Nous voulions seulement vous citer les termes les plus remarquables des saints Pères et les faits les plus brillants de l'histoire de l'Église. Les dix-huit siècles écoulés que l'Église catholique a vus, prouvent qu'elle a toujours eu un Chef doté d'une autorité spirituelle au dessus de toutes les autres, et qu'on a toujours reconnu et vénéré la dignité de Chef de l'Église, le centre de l'unité, dans l'Évêque de Rome, Nous entendons, dans le successeur de Saint Pierre. Notre conviction est donc bien fondée ; et incontestable la vérité, que c'est notre Sauveur Jésus-Christ qui a conféré à Pierre et à ses successeurs le gouvernement et l'administration de toute l'Église ; que la Papauté dans l'Église catholique est donc d'institution divine.

En effet, ce fut une pensée digne du fils de Dieu et un dessein vraiment divin du fondateur de l'Église, d'unir la société de tous les fidèles non seulement intérieurement par un lien spirituel, mais aussi extérieurement et d'une manière visible, de sorte que la sainte Église, ressemblant dans sa parfaite unité et harmonie à un royaume bien consolidé, porte, pour ainsi dire, empreint sur son front le sceau d'une origine céleste, le sceau d'une fondation divine ; car Un doit être ce qui vient de l'adorable et unique Trinité ; Un doit être ce que le fils de Dieu a fondé sur la terre ; Un ce qui veut être reconnu comme œuvre de Jésus-Christ et du Saint-Esprit. Ne trouvons-nous pas déjà cette unité parfaite de l'Église exprimée dans la sublime prière que le divin Maître adressa à son Père pour ses disciples et pour tous ceux qui croiront en

lui par leur parole: « Faites, mon Père! qu'ils soient Un tous
 « ensemble, comme vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient
 « de même Un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez
 « envoyé ¹. » Aussi Jésus-Christ lui-même, à cause de cette unité,
 appela l'Église Un troupeau, Une bergerie, Une vigne, et l'Église
 catholique a toujours regardé cette unité comme une marque es-
 sentielle de sa vérité. Douée de ce beau privilège, l'Église catho-
 lique se montre à nous d'après les paroles de l'apôtre Saint Paul,
 « comme la colonne et la base de la vérité ² »; elle se montre à
 nous comme ce temple spirituel que le même apôtre Saint Paul
 nous dit « être édifié sur le fondement des apôtres et des prophè-
 « tes et uni en Jésus-Christ qui est lui-même la principale pierre
 « de l'angle, sur lequel tout l'édifice étant posé dans ses propor-
 « tions et sa symétrie s'élève et s'accroît pour être un saint temple
 « consacré au Seigneur ³ ».

Eh bien! Regardons maintenant autour de nous; contemplons-
 la, cette Église, dans sa gigantesque unité, qui faisait dans tous
 les temps et fait encore en nos jours l'admiration du monde entier,
 et qui a ses fondements et son origine précisément dans la Pri-
 mauté, dans la Suprématie du Souverain Pontife. Ah! Elle ne con-
 naît qu'une seule doctrine sur toute la vaste surface de la terre,
 depuis son origine jusqu'à nos jours! Partout elle célèbre les mê-
 mes services divins, du moins quant à la substance; elle a partout
 le même sacrifice, qui n'est autre chose que l'adorable Victime im-
 molée sur l'arbre de la croix, mais se renouvelant encore toujours,
 quoique sans effusion de sang, dans la sainte Messe; partout elle a
 les mêmes sacrements et au nombre de sept. Et dans la constitution
 de l'Église, quelle union, quel magnifique accord n'y trouvons-nous
 pas? Voyez les Fidèles; réunis dans des paroisses, ils sont grou-
 pés dans chacune d'elles autour de ses pasteurs; et les paroissiens

¹ Joan. XVII, 21.

² 1. Timoth. III, 15.

³ Ephes. II, 20, 21.

avec leurs pasteurs, constituant des corporations plus étendues, des districts appelés Diocèses, se trouvent unis sous un Chef de chaque Diocèse, sous l'Évêque, qui est le vrai successeur des apôtres. Et tous les Diocèses avec leurs Évêques se trouvent encore réunis dans le cœur paternel d'un seul, qui, jouissant de la suprême autorité, veille d'un oeil actif et d'une sollicitude paternelle aux intérêts et aux besoins généraux de l'Église; qui gouverne tout, soutient tout, pait, garde et conduit les troupeaux, de même que les bergers, sur le chemin raboteux du salut. Sans cette admirable unité, que serait devenue l'Église! Que serait devenu le christianisme! Aurait-elle pu sauver son existence au milieu de tous les dangers, soutenir les combats, les persécutions, qu'on lui a suscités pendant dix-huit siècles et qui assurément l'auraient depuis long-temps détruite, ruinée et anéantie, si elle n'avait été qu'une œuvre des hommes? O certes, sans cette unité et sans son origine divine l'Église catholique n'existerait déjà plus; elle ne serait pas encore aujourd'hui, quoique menacée de tempêtes, comme cela arriva déjà beaucoup de fois, si vigoureuse, ferme et assurée de la victoire. Oui, quel sublime drame, Nous voulions presque dire miraculeux, l'Église catholique ne représente-t-elle pas de nos jours dans son unité et dans son accord parfait! Encore en ce moment, partout sur toute la surface du globe, le lien qui unit les Fidèles au Pape comme successeur de Pierre et le Pape aux Fidèles, se montre tout vigoureux, plein de vie et de force, comme s'il eût été noué seulement hier dans le transport d'un enthousiasme tout récent, — encore en ce moment, disons-Nous, quoique éloigné par dix-huit siècles de l'époque où Jésus-Christ fonda son Église sur le roc de Pierre. Dans toutes les contrées, dans tous les pays et dans tous les royaumes de la terre nous voyons les catholiques non seulement émus d'une compassion vive et sincère participer aux souffrances de notre Saint Père, Pie IX., mais encore, en de millions et millions de voix, dans cent langues différentes, se prononcer hautement en faveur de l'autorité et des droits de notre

saint Père. De toute part on lui voue des hommages; partout on lui adresse ces paroles: « Tu es Pierre; tu es le roc de notre « Église; tu es notre Chef institué par Jésus-Christ. Sacrée nous « est la personne, sacrée la dignité, sacrés les droits; sacrées « nous sont aussi les possessions, que la providence divine a don- « nées et conservées jusqu'à présent au Siège de Pierre; sacrée « nous est ton indépendance qui est nécessaire à toi, qui est né- « cessaire à tes successeurs, afin qu'ils puissent maintenir ferme- « ment les offices et les droits d'un Chef de l'Église et l'admi- « nistrer avec force et courage pour le bonheur et le salut de tous « les peuples catholiques. »

C'est ainsi que vous pensez, vous aussi, Nos chers Diocésains. Nous n'en doutons pas; c'est ainsi que vous parlez. Et en vertu de ces sentiments qui vous animent et du langage que vous tenez, vous prouvez que vous êtes de vrais membres de l'unique corps de l'Église; mais de plus, en vous attachant ainsi fermement à l'autorité papale, divinement établie dans l'Église, vous contribuez aussi de votre part à augmenter le poids des arguments qui émanent de l'unité de l'Église en faveur de sa vérité.

Très-chers Frères en Jésus-Christ! Nous venons donc de vous montrer, que c'est sur la parole divine de notre divin Sauveur et sur les témoignages des Apôtres, des saints Pères et de l'histoire générale de l'Église que repose solidement la doctrine catholique concernant la primauté de Pierre et de ses successeurs, les Souverains Pontifes. Cependant, en traitant cette matière, Notre principale intention n'a pas été de vouloir vous persuader de cette vérité; car Nous sommes assuré d'avance, comme Nous l'avons dit, que vous êtes déjà convaincus inébranlablement de cette importante vérité. En effet, la manifeste publication que vous en avez déjà faite, Nous en donne une preuve incontestable. Pourquoi donc avons Nous pris la peine de vous démontrer la doctrine catholique relative au Pape, et surtout de vous expliquer l'importance des paroles que Jésus-Christ adressa à Pierre et que nous

lisons dans Saint Math. XVI, 18? Nous voulons le dire sans détour: Notre intention a été de vous engager à ne pas laisser votre confiance s'ébranler, votre courage s'abattre dans les dangers qui dans ce moment menacent l'Église et avant tout le Saint-Siège, et de porter avec une ferme espérance vos regards vers Celui qui, en bâtissant l'Église sur Pierre, l'a établie sur un roc, et a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre Elle.

Oh certes, il suffit d'être vivement persuadé que Jésus-Christ, en parlant à Saint Pierre, a institué lui-même la primauté de Pierre et l'a établie dans son Église: alors les dangers les plus menaçants, les orages les plus affreux qui éclatent contre le Siège de Pierre, ne seront jamais à même de nous faire trembler, de nous intimider. Celui qui a dit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Église, n'est-il pas toujours fidèle? N'est-il pas aussi fidèle, celui qui a dit: « Assurez-vous, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles ¹ »? Est-ce que le ciel et la terre ne passeront pas plutôt qu'un seul iota ou un seul point ne soit effacé de sa parole? N'est-il pas le Tout-puissant, celui qui ordonne les destinées de chaque homme comme celles des nations entières? qui tient dans ses mains les événements de l'histoire du monde, qui dirige le cœur des Souverains aussi facilement que les eaux des ruisseaux? N'est-ce pas celui dont le bras puissant ne se raccourcit jamais, qui dans mille et mille circonstances a assisté la sainte Église et son Chef et les a sauvés des plus imminents dangers; qui a déjà manifesté sa puissance miraculeuse en délivrant, par un ange, Pierre enchaîné dans un cachot par l'ordre d'Hérode; qui n'a pas laissé périr l'Église et son Chef ni dans le sang des martyrs, ni dans les tumultueuses époques des migrations des peuples, ni dans les désordres d'une barbarie féroce et de la tyrannie du plus fort, ni dans les coups d'État de conquérants avides d'agrandir leur domination? Ah!

¹ Math. XXVIII, 20.

celui qui connaît l'histoire sait très-bien combien de fois les tempêtes se sont déchaînées contre la sainte Église, combien de fois la mer a poussé ses vagues mugissantes contre la nacelle de Pierre, tellement qu'elle semblait sur le point d'être engloutie et ablée dans ses flots, — et Jésus faisait semblant de dormir. Mais le divin Maître se leva toujours à temps et apaisa les tempêtes et la mer, — et la nacelle de Pierre se mit de nouveau à voguer avec tranquillité sur les eaux du temps. L'Église catholique n'a jamais, croyons-le, souffert de dommage dans les temps d'épreuve, de lutte et d'affliction; au contraire, elle remporta chaque fois la victoire et même sortit toujours du combat plus belle et plus glorieuse. Il en sera de même de nos jours, soyons-en persuadés, oui, soyons-en persuadés avec la même certitude dont jouit notre conviction, que c'est à notre sainte Mère l'Église catholique que se rapporte la promesse de Jésus-Christ: que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Eh bien donc, aussi la tourmente actuelle ne renversera ni l'Église catholique ni le Siège de Pierre; il viendra assurément un temps, où le roc de Pierre paraîtra de nouveau brillant et sercin, et dominera les vagues de la mer brisées à ses pieds.

Mais quoique ni les afflictions, ni les dangers, ni aucune puissance humaine ne puissent jamais triompher de l'Église de Jésus-Christ et de la suprême autorité de son Chef, cependant l'Église peut avoir à supporter des temps d'adversité et de combat, qui occasionnent aux Fidèles de rudes épreuves, de pénibles souffrances et de violentes tentations. Ce n'est pas le sommet d'une majestueuse montagne, qui risque d'être brisé, quand le tonnerre gronde autour de lui et que la foudre le menace; mais c'est sur les pâturages et dans les vallées, qu'ils causent la dévastation et la mort. L'orage automnal, qui ne renverse point le chêne robuste, fait cependant tomber en masse, de ses rameaux, le feuillage qui d'ailleurs serait encore resté long-temps son ornement et sa beauté. De même donc, nous n'avons aucune raison de nous

troubler au sujet de l'Église et du Siège de Pierre; s'il y a une raison de nous inquiéter et de craindre, c'est précisément pour nous-mêmes, pour nous qui sommes si faibles et peut-être trop débiles, trop inconstants pour soutenir de si rudes épreuves, sans faire naufrage dans la foi et dans la fidélité due à notre Mère la sainte Église. Oh, ce n'est que trop à craindre; car aussi par rapport aux calamités qui arriveront à la fin du monde, notre divin Sauveur dit qu'elles seront telles que personne ne serait sauvé, et que personne ne parviendrait au saint éternel si ces malheureux jours n'étaient pas abrégés.

En vérité, si le Saint-Siège devait perdre son indépendance et sa liberté, que la possession d'un état particulier lui assure depuis plus de mille ans; s'il devait reparaitre des temps semblables à ceux dont l'histoire de l'Église a déjà été témoin, mais qui sont comptés du nombre des plus malheureuses époques, — des temps, où le Saint-Père, quoique ne quittant pas Rome, n'y serait plus libre et indépendant ou qu'il fût même forcé de vivre comme banni sur un sol étranger, dans l'un ou l'autre cas ne se trouvant plus à même d'exercer les droits de premier Pasteur avec énergie et sans gêne: si, disons-Nous, ceci devait arriver, hélas! ce serait vraiment un malheur ineffable, malgré qu'il soit impossible, vu les promesses de la vérité éternelle, qu'un tel état de choses soit de longue durée. Que donc le Tout-puissant daigne dans son infinie miséricorde écarter de nous et de son Église de telles épreuves et de tels malheurs! Mais faisons aussi, Nos Très-chers Frères, en sorte d'obtenir de Dieu la grâce d'être préservés d'une si grande calamité?

Et qu'est-ce que nous devons donc faire pour obtenir de Dieu ce secours? Quelle est notre obligation comme membres de l'Église catholique? Deux choses: *faire pénitence* et *prier*. Aussi le saint temps de Carême dans lequel nous allons entrer, nous y invite d'une manière toute spéciale. D'abord — *faisons pénitence*, convertissons-nous au Seigneur, quittons le chemin du péché, prenons

une ferme résolution de marcher dès maintenant dans la voie du salut sans ne jamais plus l'abandonner. Hâtons-nous aussi de faire de dignes fruits de pénitence et de satisfaire à Dieu, surtout par le renoncement à nous-mêmes et par des œuvres de miséricorde, pour réparer les nombreuses offenses dont nous nous sommes rendus coupables. Qui sait, si ce n'est pas à cause de notre tiédeur, de notre sensualité, de nos affections purement matérielles, en un mot, de nos péchés, — que nous-mêmes, enfants de l'Église catholique, nous avons provoqué les tristes malheurs qui nous menacent en punition de nos prévarications? Qui sait par contre si nous ne pouvons pas par une sincère pénitence détourner le fouet déjà levé pour nous châtier? Qui sait si nous ne pouvons pas avec de bonnes dispositions de pénitence, avec des cœurs humiliés, contrits et brisés de douleur, apaiser la juste colère du Seigneur, riche en grâces et miséricordes, et le porter à nous guérir au lieu de nous frapper? — Mais à la pénitence nous devons encore unir *la prière*, mais une prière humble, constante, ardente et pleine de confiance dans la fidélité du Très-haut. C'est principalement par la prière que nous portons, pour ainsi dire, Dieu à employer dans ses décrets sa divine miséricorde, quand même Nous en sommes indignes. Car Celui, qui du haut du Ciel gouverne invisiblement l'Église, a toujours exaucé favorablement les prières de ses Fidèles. Pendant que Pierre, le Prince des Apôtres, enchaîné par Hérode, languissait dans un cachot: « l'Église, comme le rapporte saint Luc dans les Actes des Apôtres ¹, l'Église faisait sans cesse des prières à Dieu pour lui. » Eh bien! Nos Très-chers Frères en Jésus-Christ! Notre devoir le plus sacré est donc de prier pour le bonheur et la délivrance de Notre Mère la sainte Église et pour son Chef spirituel. C'est une obligation qui est déjà imposée à nous tous par la raison générale que dans tout ceci il ne s'agit que de notre bonheur éternel; que la

¹ Act. Apost. XII, 5.

conservation et la prospérité de l'Église de Dieu au milieu de nous est une pure grâce de Dieu que nous n'avons pas méritée, grâce, dont nous serions vraiment indignes aux yeux de Dieu, si par nos prières nous ne voulions pas en demander la continuation et la reconnaître ainsi comme un pur don de la bonté de Dieu. Hélas ! Celui qui, dans le moment où l'Église de Jésus-Christ est accablée sous le poids des afflictions, comme il arrive de nos jours, ne se sentirait pas de lui-même porté à adresser de ferventes prières au Seigneur, ne manifesterait-il pas la plus dangereuse indifférence à l'égard de l'Église, qui est pourtant la Mère de tous ses enfants la plus tendre et la plus aimable ? Et une pareille indifférence d'un chrétien catholique ne serait-elle pas, pour ainsi dire, une preuve qu'il n'est plus un membre vivant de l'unité du corps de Jésus-Christ, qu'il se trouve, au moins intérieurement, déjà séparé de sa communion ? Car dans un corps, comme dit l'Apôtre des nations, si l'un des membres souffre, tous les autres membres souffrent avec lui ¹ ; quelles douleurs donc et quelles afflictions ne doivent pas ressentir les autres membres du corps, lorsque c'est la tête elle-même, le chef qui unit tous les membres, qui est oppressé d'affliction et d'amertume, et cela principalement à cause des membres et pour leur propre bonheur !

Eh bien, Nos Très-chers Frères en Jésus-Christ, comportez-vous donc comme des membres vivants et animés d'amour pour le corps de l'Église, comme des membres qui prennent une part active aux besoins et à la douleur de leur Chef commun, de leur tendre Père. Ne cessez pas de prier ! Priez afin que le Seigneur abrège le temps des épreuves, afin qu'il daigne secourir au plus vite son Église et dans son Église son auguste Représentant sur la terre ; afin qu'il montre, d'une manière éclatante, la force puissante de son bras comme il l'a toujours fait jusqu'à présent

¹ I. Corinth. XII, 26.

et même dans des dangers eucore bien plus grands ! Priez, adressez-vous au Seigneur, implorant son secours, comme le firent ses disciples sur la mer orageuse de Galilée en s'écriant : « Seigneur, aidez-nous ! » Oui, Seigneur, éveillez-vous, aidez-nous ! Levez-vous et commandez à la tempête et aux mugissements de la mer en fureur, afin que la nacelle de Pierre soit au plutôt délivrée des bourrasques qui la tourmentent et qu'elle puisse voguer tranquillement sur la surface des ondes et arriver enfin dans le port du repos et de la paix ! Priez, afin que le Tout-puissant abrite sous sa protection tous les vrais Fidèles, qui sont dans l'Église ; afin qu'il vous préserve non seulement de la crainte et de la timidité, mais aussi de tous les dangers qui seraient capables d'ébranler votre foi et qui pourraient exposer votre salut dans ces malheureux temps d'épreuve et de combat ! Priez afin que nous ayons tous le bonheur de voir bientôt la glorieuse fin de nos combats et que nos soupirs et nos larmes se éhangent en hymnes de reconnaissance et de jubilation, qui montent jusqu'au ciel pour l'honneur et la gloire de Dieu, pour l'honneur et la gloire de Celui qui a fondé et qui soutient l'Église.

Nous vous encourageons donc instamment, Nos Très-chers Frères ! en vertu de notre charge de Pasteur du Diocèse, d'adresser, non seulement dans le temple du Seigneur, d'ardentes prières au Très-haut pour l'Église et pour le Pape et d'assister dans cette intention assidument au saint sacrifice de la Messe, sacrifice de propitiation et d'expiation le plus efficace, qui est Jésus-Christ lui-même, le divin Chef de la sainte Église, — mais aussi de vous occuper de la prière à la maison, soit en particulier, soit dans les ceeles de famille.

Nous ordonnons en outre pour aussi long-temps que nous n'apporterons pas de changements aux dispositions suivantes, que dans toutes les églises paroissiales, les jours de dimanche et de fête le Saint Ciboire soit exposé pendant l'office divin, qu'on donne la bénédiction avant et après l'office et qu'on récite les Litanies de

tous les Saints avec les versets et les oraisons qui sont à la fin de ces Litanies.

Dans le but d'engager les Fidèles soit de participer avec plus de zèle à ces prières publiques, soit en général d'assister assidument aux offices de paroisse pendant ce saint temps du Carême, Nous leur accordons une Indulgence de quarante jours, aussi souvent qu'ils y assisteront avec dévotion.

Pour les Couvents et les Corporations religieuses, Nous fixons leurs églises ou leurs chapelles pour les prières à faire et pour gagner l'Indulgence.

Messieurs les ecclésiastiques ajouteront à la sainte Messe aux oraisons du jour la Collecte *pro Papa* (à l'exception des solennités de 1^{re} et 2^{me} classe.)

Donné à Soleure, le 8 Février 1860.

✠ CHARLES *Evêque de Bâle*

LETTERA CIRCOLARE DEL VESCOVO DI LOSANNA E GINEVRA

AI CURATI DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR LE CURÉ,

Ma Circulaire du 28 Mai de l'année dernière vous a fait connaître la touchante Encyclique par laquelle Sa Sainteté Pie IX, sous la date du 26 Avril précédent, avait demandé que des prières publiques fussent ordonnées dans tous les diocèses de la Chrétienté. Le but de ces prières, vous vous en souvenez, était de conjurer le Dieu des miséricordes d'éloigner le fléau de la guerre alors imminente, d'éclairer des rayons de sa grâce les esprits des hommes, de fortifier dans leurs cœurs l'amour de la paix chrétienne, afin que, étant affermis dans la foi, inspirés par la charité et fidèles aux prescriptions de la loi divine, ils suivissent en tout les voies de la justice et du salut.

Depuis lors, le Souverain Pontife n'a pas cessé d'être affligé profondément. Son cœur paternel a été déchiré et par la pensée des flots de sang que la guerre a fait répandre dans le nord de l'Italie, et par les calomnies d'une presse sans pudeur, et par le crime de la rébellion, aggravé par la plus noire ingratitude, dans une portion du patrimoine de Saint Pierre, et par les perfides machinations de l'impiété révolutionnaire contre la divine autorité et les droits sacrés du Saint-Siège.

Il n'est donc pas étonnant que le Vicaire de Jésus-Christ, pasteur vigilant et défenseur intrépide du peuple chrétien, se soit cru obligé, dans le Consistoire du 26 Septembre dernier, de protester de nouveau contre les sacrilèges usurpations commises dans quelques provinces des États pontificaux ¹. Ce nouveau cri d'alarme a relenti au fond du cœur de tous les catholiques sincères. À quelque nation qu'ils appartiennent, tous envisagent avec une juste horreur les attentats de l'impiété, qui ne cherche à ruiner le Pouvoir temporel des Papes que pour entraver ensuite avec plus de succès leur suprême autorité spirituelle; tous aussi éprouvent le besoin de consoler Celui qui est leur père à tous, par les témoignages de leur amour filial, par les protestations de leur profond respect, par l'assurance de leur inviolable attachement et par de ferventes prières adressées à Dieu, afin qu'il lui plaise de ramener dans les sentiers de la justice ceux qui s'en sont malheureusement écartés. Ces sentiments si louables sont ceux qui animent le Clergé et les Fidèles de notre Diocèse. Tous, en effet, continuent de compatir aux angoisses du Saint-Père, tous se font un devoir de prier en particulier, et désirent que des prières publiques soient prescrites de nouveau pour demander à Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de Marie, sa Très-sainte Mère, de faire succéder le calme à l'orage, la sécurité aux alarmes, le règne des vertus au débordement des vices.

Il m'est doux, de mon côté, de pouvoir, sous ce dernier rapport, suivre l'impulsion de mon cœur et répondre à l'attente de mes chers diocésains, en ordonnant ce qui suit :

1.^o Dès la réception de la présente Circulaire, les Prêtres ajouteront chaque jour à la Messe (les fêtes doubles de 1^o et 2^o classe exceptées), la Collecte pour le Pape : *Deus omnium fidelium*

¹ Voyez le texte de l'Allocution de Sa Sainteté, à la fin de la présente Circulaire.

2.° Les dimanches et les fêtes d'obligation, à la fin de la Messe de paroisse, on exposera le Saint-Sacrement, et, après le chant du second Psaume de complies : *In te Domine speravi* suivi des versets : *Domine non secundum* *Saltum fac servum tuum Domine*, avec les oraisons *Deus qui culpa offenderis* *Deus omnium fidelium pastor et rector* on récitera à haute voix trois *Pater* et *Ave*. Ensuite il y aura bénédiction, selon le rit prescrit.

3.° MM. les Curés exhorteront leurs paroissiens à réciter chaque jour, en famille, s'il se peut, un *Pater* et un *Ave* pour les besoins de l'Église, selon les intentions de son auguste Chef.

4.° Si dans le Diocèse, eomme dans plusieurs autres contrées, on juge à propos de faire circuler une adresse à Sa Sainteté, j'apprendrai avec consolation que, dans chaque paroisse, les Fidèles se sont empressé, en la signant, de donner une nouvelle preuve de leur attachement à notre sainte Religion.

5.° Les prières prescrites ci-dessus seront continuées jusqu'à ce que des circonstances plus favorables me permettent de les faire cesser.

Je compte en particulier sur le zèle et la piété des Communautés religieuses et des âmes ferventes, pour que la sainte Communion soit offerte de temps en temps à Dieu, en union des intentions du Saint-Père.

Le contenu de la présente Circulaire sera communiqué aux Fidèles de votre paroisse le dimanche après qu'elle vous sera parvenue.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de la respectueuse affection avec laquelle vous savez que je suis tout à vous en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Fribourg, le 6 Janvier 1860.

✠ ÉTIENNE Évêque de Lausanne et de Genève

LETTERA

DEL VESCOVO DI SANGALLO

AL CLERO DELLA SUA DIOCESI

VENERABILES FRATRES !

Ea profecto fuit mirabilis in ordine Ecclesiae suae divini Salvatoris nostri dispositio, ut non solum ipsemet voluerit esse caput corporis Ecclesiae ¹, quo universa eiusdem membra vinculo fidei et charitatis ad invicem coadunantur, sed saeculis etiam futuris probe providendo, Beato Petro Apostolorum principi eiusque in Sede Romana Successoribus contulerit primatum honoris et iurisdictionis, quatenus, prout unus est Deus et Christus unus, Ecclesia Dei et Christi in origine ac capite aequae sit una et fides una, atque fidelium plebs in solidam corporis unitatem concordiae glutino copulata ². Ad hanc Petri Sedem propter potio-rem principalitatem necesse est omnem convenire Ecclesiam, sicut Sanctus Irenaeus testatur ³, cum sit omnium Ecclesiarum Mater et Magistra, Cathedra principalis, unde unitas sacerdotalis est exorta, de qua nimirum summa Ecclesiae catholicae salus prorsus dependet. Quae

¹ Ephes. I, 21.

² S. Cyprian. de unit. Eccles. cap. 7.

³ S. Irenaeus in libro adv. haeres.

cum ita sint, singulari sane divinae Providentiae consilio factum esse quis diffidit, ut in tanta temporalium principum et statuum civilium multitudine et varietate Romana quoque Ecclesia temporalem dominationem nemini prorsus obnoxiam haberet, qua Romanus Pontifex, summus nimirum totius Ecclesiae pastor et rector, nulli unquam principi subiectus universi Dominici gregis pascendi regendique potestatem et auctoritatem ab ipso Christo Domino acceptam per universum qua late patet orbem plenissima libertate exercere, ac simul facilius uberiusque divinam religionem magis in dies propagare, et variis Fidelium indigentis occurrere et opportuna flagitantibus auxilia ferre, atque alia omnia bona peragere posset, quae pro rerum et temporum ratione ad maiorem totius Ecclesiae catholicae utilitatem pertinere ipse cognosceret? Ordinem eum, ut ita dicam, divinitus institutum subvertere, et patrimonium Romanae Ecclesiae cui innititur violare, perturbare et usurpare temerarii est ausus, quem omnes Antistites, Sacerdotes et Fideles universi orbis catholici quaquaversum unitis vocibus detestantur.

Iam vero quae in partibus provinciarum Aemiliae perduellium molimine contra civilem summi et optimi Pontificis potestatem acta sint, omnes iam norunt; eo namque audaciae rebelles devenerunt, ut minime veriti sint legitimum Pontificium gubernium de medio tollere, et omnium divinarum humanarumque legum conculcata auctoritate defectionis vexillum erigere, atque, ut genium motuum horum plane manifestarent, contra venerandos Ecclesiae Antistites et Sacerdotes, Monachos quoque et Moniales, omniumque ordinum subditos Fideles bellum ferre lugendum. Quo vero tendant eorum consilia qui talia perpetrant, et quis eorum finis sit, neminem latet. Infestissimi Romanae Ecclesiae temporalis domini hostes civilem Romani Pontificis principatum, coelesti quadam rerum dispositione et vetusta per tot iam continentia saecula possessione, ac iustissimo quovis alio optimoque iure comparatum, et communi omnium populorum et principum vel acatholicorum consensione uti sacrum inviolatumque Beati Petri patrimonium semper habitum

ac defensum, invadere atque destruere conituntur, ut, Romana Ecclesia suo semel spoliata patrimonio, Apostolicae Sedis Romanique Pontificis dignitatem liberamque regendi facultatem depriment, et liberius exinde sanctissimae religioni maxima quaecunque damna inferant, atque ipsam Religionem, si fieri unquam posset, Centro unitatis sublato vel in servitutem redacto, funditus evertant eiusque salutarem doctrinam ex omnium animis evellant atque extirpent.

Probe intelligitis, Venerabiles Fratres, gravissimum dolorem, quo ob luctuosam illam rerum conversionem ac perturbationem premittitur sanctissimus Pater, et quidem ille ipse, qui vel a supremi sui Pontificatus initio summa mansuetudine ac lenitate est usus, atque omni alacritate studioque inter maximas temporum difficultates nunquam intermisit curas omnes cogitationesque ad temporalem quoque suorum subditorum utilitatem ac tranquillitatem promovendam convertere.

Cum igitur tam saeva sit exorta tempestas, qua navicula sancti Petri in medio maris iactatur, clamemus una cum omnibus Episcopis, Clericis et catholici orbis Fidelibus ad Dominum, qui toties in saeculorum progressu ventis imperavit et undis, atque Ecclesiae, sponsae suae dilectissimae, pacem et auxilium misit ex alto. Adeamus cum fiducia ad thronum gratiae, ut gregem suum Pastor aeternus non deserat, sed per Vicarium suum in terris continua protectione regere et custodire dignetur, nec desistamus divitem in misericordia Deum assiduis fervidisque precibus humiliter enixeque orare et obsecrare, ut omnipotenti sua virtute turbarum harum motibus finem imponat, omnes aberrantes ad meliora consilia et ad optatas iustitiae, religionis, concordiaeque semitas reducat atque restituta feliciter pace in augustissimo capite universa simul Ecclesiae membra soletur.

Propterea tenore praesentium mandamus et usque ad aliam dispositionem statuimus :

1.º Ut omnes Sacerdotes in quotidiana sanctissimi Sacrificii oblatione Collectam pro Papa: *Deus, omnium fidelium pastor* praescriptis de Dominica, festo vel feria orationibus (exceptis festis 1.º et 2.º classis), adiungant.

2.º Ut RR. Parochi ad eandem intentionem diebus feriatis in fine Missae quotidianae 5 *Pater* et *Ave* cum Symbolo Apostolorum a Fidelibus recitari procurent.

Caeterum in tanta temporum angustia una vobiscum, Venerabiles Fratres, vocem ad montem Dei sanctum attollere non desistimus, humiliter deprecantes: Veni, Domine, visitare populum tuum in pace, ut laetemur coram te corde perfecto.

Datum in aedibus nostris S. Galli, die 30 Novembris 1859.

✠ IOANNES PETRUS *Episcopus*

IL VESCOVO DI SION

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Effundit Sanctitas Vestra per recentissimas suas Litteras ad omnes orbis catholici Antistites in horum corda iustissimum illum dolorem, quo sacrilega nonnullorum subditorum rebellio ac nigerima ingratitude in novissimis diebus paternum ipsius animum impleverunt, ut ingenti illius acerbitati aliquod quaerat lenimen. Singularis omnino ista effusio argumentum est confidentiae, qua suos Pater filios honorare dignatur. Et quis horum est, qui tali desiderio respondere non maturet? Utinam, Sanctissime Pater! subsignato filiorum minimo detur, pro parte sua ad quaesiti solaminis procuracionem contribuere; quippe qui peculiaribus gratitudinis titulis Sanctitati Vestrae obstrictus est. Hoc aliter utique a me praestari nequibit, quam primo quidem grandi quadam doloris illius immensi participatione, quo Beatitudinis Vestrae cor opprimitur, quique ex sui iteratione magnum sane accipere debet augmentum; sincera dein protestatione de mea, Cleri, gregisque mei erga Sanctam Petri Sedem, ac Beatitudinis Vestrae augustam personam devotione, quae summopere gauderet, siquid pro utriusque bono praestare posset; certa denique promissione

iungendi debiles preces meas ferventibus illis precibus, quibus Sanctitas Vestra pro se, sua Sede, ac universa Ecclesia caelestem protectionem efflagitare non desinit, ac optato quidem cum effectu, uti novissimi manifeste comprobare videntur eventus. Felices armorum pontificiorum successus, ac pax praesertim omni spe citius inter bellantes Imperatores catholicos conclusa non modicum profecto Beatitudinis Vestrae moerori solatium attulere, atque anxietatum numerum et magnitudinem imminuerunt. Verumtamen adhuc supersunt, eaque non pauca quae Vestrum animum graviter affligere, ac valde sollicitum reddere pergant. Ast, sperandum, dabit his mox quoque finem Ille, qui Ecclesiae suae, ac maxime sui in terris Vicarii supplicationibus exoratus, quod coepit, utique perficiet ac consummabit, idipsum denuo operabitur, quod quidem iam decem abhinc annis in Apostolicae Sedis ac in ea sedentis Pii IX gratiam mire operatus est. Hoc tanto instantius a nobis desuper efflagitandum est, quod capitis salus, membrorum omnium ac totius corporis quoque salus sit; quod Romanae Sedis, Romanique Pontificis prosperitas, independentia atque libertas, commune cunctarum Sedium episcopalium, ac caeterorum omnium praesulum bonum existat.

Faxit Deus, ut pro multitudine dolorum, quibus Beatitudinis Vestrae Pontificatus abundavit, consolationes Illius animam laetificent. Fors ipsi alicuius consolationis loco esse poterit, novisse quod huius pagi, idest, Vallesii Gubernium in postremis comitiis funestum ac sacrilegum spoliationis Cleri decretum ante undecim circiter annos latum magna suffragiorum pluralitate revocare fecerit, ac reliquorum quoque Ecclesiae iuribus hostilium decretorum ac legum revocationem vel modificationem promiserit, ut suam erga Sanctam Sedem submissionem filialem demonstraret, bonae suae voluntatis Sanctitati Vestrae daret argumentum, ac viam prae- pararet conventioni cum Apostolica Sede concludendae, quae Status cum Ecclesia plene reconciliet, ac optatam inter utramque auctoritatem concordiam reducat.

Deus optimus Beatitudinem Vestram diutissime adhuc sospitem ac ineolumem servet, ut in intrepida iurium ac libertatis hodie-
dum tantopere oppugnatorum defensione nobis ceteris antistitibus
grandi exemplo, ac firmissimo fulero esse perseveret.

Ad Sanetitatis Vestrae pedes provolvor, ut venerabundus eos
exoseuler, ac Benedictionem apostolicam tot bonorum auspicem a
bonitate Vestra pro eo humiliter deprecer qui subscribi gaudet

Beatitudinis Vestrae,

Seduni in Vallesio, die 28 Iulii anno 1859.

Minimus ac obedientissimus Filius

✠ PETRUS IOSEPH *Episcopus Sedunensis*

LETTERA PASTORALE DEL VESCOVO DI SION

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

C'est avec un véritable bonheur, Nos Très-chers Frères, c'est avec la plus grande joie, que Nous avons salué l'heureux événement par lequel a été signalé le milieu de l'année qui touche à sa fin ; Nous voulons dire, la conclusion de la paix, si inattendue, entre les deux grandes Puissances qui guerroyaient sur des terres si rapprochées de nous. Et pourquoi ? Parce qu'elle calmait, dissipait même les craintes que faisait naître le voisinage d'une lutte terrible dont on ne pouvait prévoir toutes les malheureuses suites ; parce qu'elle ramenait la concorde entre des princes puissants, qui se glorifiaient d'être les protecteurs de l'Église ; parce que nous y voyions la fin si désirée de combats meurtriers qui mettaient en présence des peuples chrétiens, et faisaient couler à grands flots le sang des catholiques ; de combats qui livraient aux ravages les plus désastreux les plus beaux pays de l'Europe, et dont les habitants sont nos frères dans la foi. Ce traité était si inespéré, il Nous paraissait si extraordinaire, que nous crûmes y voir l'effet des prières qui, à la demande du Souverain Pontife, s'élevaient vers le ciel de tous les points du monde catholique, et partant de Notre Diocèse, pour solliciter avec instance un bien, qu'au dire de Jésus-Christ, le monde ne peut donner.

Mais ce qui Nous fit surtout applaudir à ce grand acte des deux Empereurs, c'est qu'il nous faisait espérer et même prévoir avec assurance la fin des douleurs qui navraient le cœur si tendre de Pie IX, douleurs si accablantes, qu'il avait cherché à alléger, en les épanchant par une Lettre encyclique dans le cœur de ses frères, disons mieux, de ses fils, de tous les Evêques de la chrétienté. Car, Nos Très-chers Frères, les anxiétés et les craintes que causait au Souverain Pontife et à tous les catholiques dévoués à son auguste Personne et à la cause du Saint-Siège, la funeste lutte qui se préparait, ne s'étaient que trop, et trop tôt réalisées. Et quelles étaient ces angoisses qu'éprouvait le Vicaire de Jésus-Christ? C'est que la guerre, qui allait éclater dans la haute-Italie, encouragerait la révolution, ranimerait ses sacrilèges espérances, lui servirait d'appui, et, par conséquent, compromettrait la paix, la sécurité, la prospérité et l'intégrité des États de l'Eglise, où l'opposition n'avait jamais manqué de compter des adhérents et des agents zélés, dont elle n'a cessé, dans ces derniers temps surtout, de stimuler l'activité, et d'augmenter le nombre. En effet, avec la guerre la rébellion éclate sur divers points du patrimoine de Saint Pierre. A Bologne, à Pérouse, dans les Légations, dans les Marches, elle méconnaît la Souveraineté du Pape, dépose les autorités légitimes, empiète sur le pouvoir spirituel, et amène tous les crimes et tous les malheurs qui en sont toujours la suite. Et n'étaient-ce pas là les provinces qu'il y a deux ans, le généreux Pie IX avait triomphalement parcourues et visitées pour en connaître les besoins et y pourvoir; qu'il avait comblées de ses bienfaits? N'étaient-ce pas là les provinces qui lui avaient témoigné tant de reconnaissance, qui l'avaient assuré de leur fidélité la plus sincère et de leur attachement le plus entier? Aussi, combien une si noire ingratitude n'a-t-elle pas dû affliger le cœur de Pie IX!

Voilà, Nos Très-chers Frères, les douleurs bien poignantes que nous espérions voir entièrement cesser par suite de la paix conclue à Villafranca. Cet espoir était si ferme, si sûr que Nous

n'avons pas hésité de l'exprimer au Saint-Père lui-même dans la Lettre que Nous avons osé lui adresser pour l'assurer de nos sentiments filiaux de vénération et de dévouement, et pour adoucir, autant que Nous pouvions, l'amertume des douleurs dont Il venait de Nous faire part.

Mais, hélas ! cet espoir, tout fondé qu'il paraissait être, a été trompé, ou du moins jusqu'ici, il est resté inaccompli. Car la révolte, heureusement réprimée sur quelques points, continue à triompher dans les Légations, et à Bologne, la seconde ville des États Pontificaux ; elle maintient au pouvoir une minorité audacieuse, cupide, ambitieuse et impie ; elle fait gémir en secret la majorité intimidée ; opprime le bon peuple qui lui reste étranger, et persécute les ministres des autels parce qu'ils demeurent attachés au Souverain légitime. Oui, Nos Très-chers Frères, la révolte, la plus coupable qui fût jamais, continue dans les Légations, elle multiplie ses méfaits, elle poursuit son œuvre, elle travaille et fait tous ses efforts pour la consommer et la rendre durable. Et quelle est cette œuvre ? Nous voulons vous la faire connaître pour pouvoir en mesurer l'impiété, l'injustice et toute la portée.

L'œuvre de la révolution a pour but d'amoindrir le patrimoine de Saint Pierre, de démembrer les États Pontificaux, pour augmenter un royaume hostile au Saint-Siège, de ravir à celui-ci des droits dont on ne peut méconnaître la légitimité, parce qu'ils ont été acquis, confirmés par le consentement des peuples et des princes, et sanctionnés par la durée des siècles. L'œuvre de la révolution est de commencer, pour achever plus tard, à dépouiller le Chef de l'Église de son pouvoir temporel ; c'est de vouloir rendre sujet Celui auprès de qui tous les vrais chrétiens, tous les catholiques, quelque soit la nation à laquelle ils appartiennent, doivent toujours avoir un libre accès, et qui, par conséquent, doit pouvoir les accueillir librement, parce qu'ils sont ses enfants et que lui-même est leur pasteur suprême ; c'est de rendre dépendant Celui qui doit faire entendre sans aucun soupçon de pression sa voix à

tout le monde catholique, c'est-à-dire à tout le troupeau de Jésus-Christ disséminé sur la surface du globe; c'est de vouloir gêner, affaiblir, annuler enfin l'action du Chef suprême de l'Église universelle; c'est de vouloir miner, puis anéantir ce pouvoir, seul obstacle insurmontable aux desseins impies et désastreux des ennemis de la société. Nous vous dirons enfin que l'œuvre de la révolution est d'ébranler, de renverser ce trône sacré, ce siège apostolique, fondement de l'Église de Jésus-Christ; ce trône et ce siège que nos ancêtres ont si vaillamment soutenus, ce qui leur a valu le titre glorieux de *défenseurs du Saint-Siège*; de ce trône et de ce siège, que garde et entoure de si près l'inviolable fidélité de nos compatriotes et pour la défense desquels combattent aujourd'hui encore nos pères, nos fils, nos frères et nos proches.

De là, Nos Très-chers Frères, combien sont justes et fondées les grandes angoisses qui oppressent le cœur de Pie IX! Il sait bien que ce n'est pas tant à sa personne qu'on en veut qu'au Siège sacré qu'il occupe; il sait qu'on en veut à l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les églises, dont il est l'Évêque; qu'on en veut au catholicisme dont il est le centre et le pivot; qu'on en veut enfin à la Papauté parce que son humiliation, son affaiblissement, sa chute entraîneraient l'humiliation, l'affaiblissement, la chute de l'Église catholique: leur sort étant si intimement lié et comme identifié.

Voilà ce qui rend si grandes les peines de Pie IX, c'est l'attentat sacrilège qu'on porte aux droits sacrés dont il est le dépositaire et le défenseur né; aux droits du Siège, objet de son dévouement le plus entier; aux droits de l'Église romaine, épouse qu'il chérit d'un amour sans bornes; aux droits enfin de l'Église catholique à laquelle il a voué la sollicitude la plus constante et la plus paternelle. Aussi a-t-il pour la deuxième fois élevé la voix au sein du sacré Collège, au milieu des cardinaux assemblés, pour réitérer les accents de douleur qu'a arrachés de sa poitrine oppressée la vue des dangers de l'Église, et des peuples qui,

quoique de fait soustraits à son sceptre, lui appartiennent encore ; pour renouveler sa protestation contre les empiètements et les usurpations que la révolte se permet et multiplie chaque jour dans les États de l'Église. Il a voulu que cette voix fût entendue dans tout l'univers catholique, pour que les Fidèles connussent les souffrances et la courageuse fidélité de leur Père commun à remplir le devoir que lui impose son auguste charge.

Cette voix, elle a retenti partout : en Italie, en France, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, dans toute l'Europe et au delà de l'Europe. Partout elle a rencontré un écho fidèle ; c'est-à-dire que l'accueil fait aux plaintes et à la protestation du Souverain Pontife a été unanime parmi les Catholiques. La preuve en est dans les innombrables mandements, lettres pastorales, circulaires des Evêques, que la voix Pontificale a provoqués, et dans les ferventes prières qu'elle a fait de toutes parts monter vers le ciel pour qu'il veuille adoucir et abrégier les douleurs auxquelles le meilleur des Pontifes est en proie, faire cesser les maux qui affligent tant de peuples innocents et préserver l'Église des dangers qui la menacent.

Le diocèse de Sien fera-t-il exception à ce mouvement religieux, à ce concert général de prières et de supplications ? Non, Nos Très-chers Frères, nous ne resterons pas étrangers à cette manifestation universelle, qui montre la vivacité de la foi, et prouve l'intérêt et l'attachement que les Fidèles portent à l'Église et à son Chef suprême. Non, ni l'Evêque de Sien, ni ses chers diocésains ne manqueront à ce concert de sentiments et de prières. Concert admirable et bien consolant, qui n'a guère d'exemple dans le passé ! C'est à cette fin que Nous venons aujourd'hui vous adresser la parole. Oui, nous aussi, nous prions pour le Pape et pour l'Église ; nous prions avec d'autant plus de ferveur et d'instance que leurs souffrances se sont aggravées, que les dangers augmentent, que le moment décisif approche et que les exigences et le besoin deviennent plus urgents. Nous supplions

le Dieu de toute consolation et de toute miséricorde de vouloir arrêter sur son Vicaire ici-bas et sur l'Église un regard de bonté, et de leur faire sentir cette puissante protection qui ne leur a jamais fait défaut; nous conjurerons le Dieu tout-puissant, qui tient le cœur des rois dans sa main, de daigner inspirer aux princes, dont les plénipotentiaires vont se réunir, les sentiments qui animaient les Pepin, les Charlemagne et tant d'autres rois pieux envers l'Église et le Siège de Saint Pierre; nous demanderons que leur justice et leur fermeté rendent et assurent à jamais à cette Église, à ce Siège, ce que la généreuse piété d'autres monarques leur a donné pour les honorer et faciliter leur mission sur la terre; que leur dévouement filial venge les injures et les usurpations qu'ils ont subies; que leur sagesse réprime et éteigne dans les États Pontificaux cet esprit de révolte, essentiellement ennemi de l'ordre, de la légitimité, de la religion, et qui ne cessera de troubler la paix, de fomenter le désordre, et cherchera toujours à gagner du terrain; qu'ils laissent, conservent, garantissent la liberté, l'indépendance au Saint-Siège, dont l'action est si puissante et si nécessaire pour le rétablissement et le maintien de la paix.

Si Nous avons tardé, Nos Très-chers Frères, à demander vos prières à ces fins, c'est parce que Nous avions vers le milieu de l'année ordonné à Notre Clergé des prières pour le Souverain Pontife, qui furent prolongées plus que dans bien d'autres Diocèses. Mais Nous rappelant les paroles de Notre Sauveur: qu'il faut frapper à coups redoublés, qu'il faut importuner même le ciel pour être exaucé, Nous revenons à la charge; et cette fois, Nous ne Nous bornerons pas à demander à Notre Clergé seulement, mais Nous le demanderons à tous Nos diocésains, ce concours de prières destiné à faire à Dieu cette violence qu'il exige pour nous accorder ses bienfaits.

À ces causes, Nous prescrivons ce qui suit:

1.° Tous les Prêtres diront à la Messe la Collecte, avec la Secrète et la Post-communion *pro Papa*, excepté les jours de 1^{re} et 2^{me} classe; et cela jusqu'à révocation.

2.° Dans toutes les églises où se célèbre l'office divin et jusqu'à révocation encore, on exposera le Très-saint Sacrement tous les jours de dimanche et de fêtes fériées après les offices du matin ou ceux de l'après-midi, ou à une autre heure que MM. les Curés jugeront plus à propos, on chantera le Psaume 19: *Exaudiat te*, avec le *ψ. Oremus pro Pontifice nostro Pio. ψ. Dominus conservet eum et vivificet eum*, et les oraisons *pro Papa* et *pro Ecclesia*; puis on donnera la bénédiction.

3.° Tous les Fidèles sont invités à réciter en famille ou en particulier des prières à la même intention. -

4.° Seront notre présente Lettre pastorale et l'Allocution de Notre Saint Père le Pape lues au prône de la Messe paroissiale dans toutes les églises et chapelles de Notre Diocèse où l'office se célèbre, le dimanche qui suivra leur réception.

Donné à Sion, en Notre palais épiscopal, 15 Décembre 1859.

✠ PIERRE-JOSEPH *Evêque de Sion*

FR. DERIVAZ *Chancelier de l'Evêché*

Si osservi che delle cinque Diocesi della Svizzera la Sede di Coira era vacante nel tempo della prima Enciclica, ed il Vescovo ne fu preconizzato nel medesimo Concistoro del 26 Settembre 1859, nel quale fu pronunziata la grave Allocuzione, a cui alludono la più parte degli Atti Episcopali recati in questo Volume. Il perchè di questa diè contezza al Clero, ingiungendo pubbliche preghiere, il Cancelliere della Curia sotto il dì 20 Ottobre dello stesso anno.

APPENDICE

IL VESCOVO DI BAYONNE

AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Ex quo impietas et ambitio iniquissima rebellionem in Tuis Aemiliae provinciis, velut in tota fere Italia, excitavit, ingenti dolore affectus sum, una cum universo Clero fidelique plebe dioecesis meae Baionensis. Scimus enim quanta per hanc rebellionem facta sit Deo iniuria, quanta Tibi, Beatissime Pater, quanta simul Ecclesiae universae. Nobis optime et alte persuasum est civilem Tuam dominationem non utilem modo, sed et vere necessariam esse ad ministerium apostolicum, sine impedimento, ubique in terris exercendum; ideoque illam violari non posse quin magnum res catholica detrimentum patiatur. Profitemur civilis Tui principatus bona esse Deo sacra et totius Ecclesiae patrimonium, quod absque sacrilegio auferri nec minui potest. Quapropter praefatam rebellionem scriptis et voce palam damnavi, et sanctae Tuae Sedis iura pro viribus meis strenue vindicavi. Insuper preces supplicationesque per totam dioecesim indixi ut Deus optimus maximus mittat Tibi auxilium de sancto, et forti animo pro Ecclesia constantem de Sion tueatur Te. Eheu! Beatissime Pater, crescunt in dies pericula; et malitia eorum qui oderunt nos ascendit semper. Manifeste vana facta est salus hominis, vana prorsus eius consilia, et non

est qui pugnet pro nobis nisi Deus noster. Verum in ipso salutare nostrum et gloria nostra, Deus auxilii nostri et spes nostra in ipso est! Sit Tibi igitur turris fortitudinis a facie inimici, ut nihil iste nec in Te nec in Tuis proficiat! sacra et integra custodiat civilis principatus Tui iura; cito etiam ad Te reducat charissimos Aemiliae filios nec permittat eos sub aliena et iniqua dominatione perire! Ipse, humiliatis Ecclesiae inimicis et ad resipiscentiam adductis, det pacem in diebus nostris ut tranquillam et quietam vitam agamus in omni pietate et caritate! Haec vota ut a benignissimo Domino exaudiantur orabimus semper et non deficiemus, eaque Sanctissimae Paternitati Tuae toto corde offerentes, nosmetipsos simul et temporalia nostra libentissimi offerimus; nos enim Tui sumus, Beatissime Pater, et omnia nostra Tua sunt.

Sanctitas Tua benedicere dignetur et me et Capitulum ecclesiae meae Cathedralis et totum Clerum atque universam plebem Dioecesis meae!

Beatitudinis Tuae,

Baionae, 10 Ianuarii 1860.

Humillimus Servus uti devotissimus Filius
✠ FRANCISCUS *Episcopus Baionensis*

IL VESCOVO DI CHARTRES
AL SOVRANO PONTEFICE

BEATISSIME PATER,

Mediante Excellentissimo D. D. Sacconi, Nuntii Apostolici Parisiis munia gerente, nuper ad pedes Sanctitatis Vestrae devotissimam mentem aperiens, intimum pietatis, filialisque obedientiae officium, ultro et promptissime impleveram; imo corde Omnipotentem Deum enixe obsecrans, quatenus omnia Sedis Apostolicae iura intacta omnino permanerent, atque repulsis ac evanescentibus iniquorum consiliis, temporalis Summorum Pontificum potestas, ut ab antiquis temporibus feliciter contigit, pro spiritali animarum bono et societatis pace libere exerceretur.

Nunc vero, Beatissime Pater, cum animae Vestrae angoribus, et periculis quotidie provinciis ditioni Vestrae subiectis magis ac magis imminentibus, crescunt amor noster, compassio zelusque indeficiens et hocce testimonium, si Vobis gratum, nobis iucundissimum erit impertiri, si quo modo ad leniendum Paternitatis Vestrae dolorem inservire queat. Quapropter, Beatissime Pater, universum dioecesis Carnutensis Clerum, Fidelesque omnes iuvat, pignus omnimodae fidelitatis et devotissimi animi, ad pedes Sanctitatis Vestrae deponere. Episcopus, cum Capitulo, Vicariis generalibus, Parochis in urbe degentibus, imo omnes et singuli

Sacerdotes, Beatae et Immaculae Virginis Mariae, amantissimae Carnutensium Patronae, benignum implorant auxilium, maternam eius pietatem deprecantes pro pace et securitate Sanctae Romanae Ecclesiae, pro ipsius omnibus tuendis et conservandis iuribus: parati omnes cum Summo Pastore periculum adire atque semper sacrae illius auctoritati inviolabiliter adhaerere.

Quod libentissime et magno corde exprimit ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus,

Devotissimus Servus et Filius

✠ LUD. EUGENIUS REGNAULT *Episcopus Carnutensis*

(*Seguono le firme del Capitolo, dei Curati, ecc.*)

LETTERA PASTORALE
DEL VESCOVO DI CHARTRES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Le Souverain Pontife, dans ces temps difficiles, se sent pressé de recourir à des prières et supplications publiques, afin d'écarter les maux que nos péchés ont attirés et d'obtenir pour les peuples l'esprit de paix et de concorde. Écoutons sa voix, Nos Très-chers Frères, elle est douce et persuasive, et les circonstances présentes lui prêtent un accent plus touchant encore. Nous vous transmettons fidèlement toutes ses paroles; chacune a sa vertu, et je dirai, sa grâce particulière ¹.

(Segue l'Enciclica del Santo Padre.)

Pour nous conformer, Nos Très-chers Frères, aux intentions de Sa Sainteté, nous autorisons MM. les Curés à donner le Salut du Saint-Sacrement les dimanches et jours de fêtes, après les

¹ Les deux Lettres qui suivent seront lues en chaire dans tout leur contenu le dimanche qui en suivra la réception.

Vêpres, en ajoutant aux prières d'usage, l'antienne *Domine, non secundum* avec l'oraison *Deus, qui culpa* et l'antienne à la Sainte-Vierge *Inviolata*, avec l'oraison *Famulorum tuorum*

Nous permettons à MM. les Curés de remettre cet exercice religieux au soir, s'ils le jugent plus à propos pour le bien des Fidèles. Nous donnons la même autorisation à MM. les Chapelains et Aumôniers qui desservent des Chapelles publiques et Communautés religieuses.

Nous vous faisons remarquer que la visite, indiquée par la Lettre de Sa Sainteté, peut être faite dans toute église ou chapelle, quand bien même elle ne serait pas paroissiale ; et le jour où les Fidèles désireront gagner l'Indulgence plénière accordée pour chaque mois, il suffira, après les conditions requises, qu'ils récitent cinq *Pater* et cinq *Ave* à l'intention du Souverain Pontife.

Donné à Chartres, le 14 Mai de l'année 1859.

✠ LOUIS-EUGÈNE *Evêque de Chartres*

MANDAMENTO DEL VESCOVO DI LANGRES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JEAN-JACQUES-MARIE-ANTOINE GUERRIN,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE LANGRES,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Dans les graves circonstances où nous nous trouvons, à la veille d'un Congrès où vont se traiter et se décider des questions d'une portée immense, des questions qui intéressent au plus haut point les Souverains, les Peuples, l'Église et le monde entier, vous comprendrez facilement, Nos Très-chers Frères, que nous éprouvions le besoin, et que nous regardions comme un devoir, d'appeler de nouveau nos bien-aimés Coopérateurs, et avec eux tous les Fidèles de notre Diocèse, à unir leurs prières et leurs supplications aux nôtres, afin que Dieu, dans sa bonté, donne aux Princes, et à leurs représentants, l'esprit de sagesse, de conseil et de force dont ils ont besoin, pour démêler la vérité à travers les erreurs et les fausses doctrines par lesquelles on cherche de toute part à l'obscurcir; pour faire prévaloir le droit et

la justice sur la ruse et la violence ; pour écarter les titres frauduleux de ce qu'on appelle l'opinion ; pour opposer une digue puissante au torrent des mauvaises passions et aux envahissements toujours croissants de l'esprit révolutionnaire ; pour asseoir enfin sur leurs véritables bases l'ordre, la vraie liberté et la paix, source de prospérité et de bonheur pour les peuples, et de gloire pour les souverains.

C'est de Dieu, Nos Très-chers Frères, que viennent les saintes aspirations et les intentions droites, les sages conseils et les œuvres conformes à la justice : « *Deus a quo sancta desideria, recta consilia, et iusta sunt opera* ¹. » Maître des hommes et des événements, souverain arbitre de toutes choses, il tient dans sa main le cœur des rois aussi bien que leur couronne, et c'est par lui que ceux à qui il a délégué la puissance portent des lois et des décisions justes ; « *Per me reges regnant....., et potentes decernunt iustitiam* ². » Il dispose de tout comme il lui plaît pour l'exécution de ses desseins, il gouverne à son gré les volontés, sans donner aucune atteinte à leur liberté, et, par des moyens dont lui seul a le secret, tantôt il les empêche de faire le mal, tantôt il les ramène au bien. Il se sert même des passions des méchants, pour conduire les choses à la fin que s'est proposée sa sagesse. La prospérité et l'adversité, la paix et la guerre, les succès et les revers, les révolutions et les calamités publiques ou particulières, en un mot, tous les biens et tous les maux temporels entrent, par son ordre ou par sa permission, dans le plan de sa Providence ; et ses créatures, quelles qu'elles soient, qui concourent à tous ces effets divers, ne sont, dans la réalité, que les instruments de sa juste colère ou de sa miséricorde et de son amour.

Mais ce qui n'entre pas moins dans le plan de cette Providence universelle et toute-puissante, qui embrasse tout et à laquelle

¹ Liturg. sacra.

² Prov. VIII, 15, 16.

rien ne peut se soustraire, ce qui pèse d'un grand poids dans la balance des destinées humaines, et si l'on ose s'exprimer ainsi, un des grands considérants des décrets éternels et des mystérieux arrêts de la sagesse divine, c'est la prière. Ceux-là n'y comprennent rien et restent tout au moins indifférents, à qui les choses de Dieu et de la religion sont étrangères, et dont l'intelligence emprisonnée dans les choses matérielles et terrestres, ne s'élève jamais à une pensée de l'ordre surnaturel. Mais nous, Nos Très-chers Frères, formés à l'école de Jésus-Christ, instruits par ses leçons et ses exemples, nous à qui l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament et celle des saints sont plus ou moins familières, ah ! nous savons combien la prière est puissante sur le cœur de Dieu, quel rôle elle joue dans le gouvernement de sa Providence, et quels merveilleux changements elle opère dans le monde.

« Miracle de la prière ! c'est Bourdaloue qui parle : Rien ne « résiste à son pouvoir, et mille fois elle a changé l'ordre de la « nature et l'a, pour ainsi dire, forcée à lui obéir. Que dis-je ? « elle a mille fois désarmé le Ciel même, et en a conjuré les foudres. Que d'événements merveilleux ! Que de prodiges ! Moïse « prie, et Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie, et le « soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie, et les lions perdent « à ses pieds toute leur férocité. Judith prie, et une formidable « armée est mise en déroute. Dès qu'Élie prie, le feu céleste « descend, le ciel long-temps fermé s'ouvre pour répandre sur « la terre des pluies abondantes, les malades sont guéris, les « morts ressuscitent. Car telle a été, dans l'ancienne loi, la vertu de la prière ; et ce serait une matière infinie que le détail « de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle ¹. »

Mais si telle est la puissance de la prière individuelle, qu'elle a souvent opéré et qu'elle opère encore des miracles dans l'Église

¹ Pens. de Bourdaloue sur la Prière.

de Dieu ; que ne feront pas ou que ne peuvent pas faire les prières de tout le Clergé et de tous les Fidèles d'un Diocèse, unis dans un même esprit, implorant la miséricorde de Dieu pour les mêmes causes et pour la même fin. N'est-ce pas une chose remarquable, Nos Très-chers Frères, et l'effet d'une disposition particulière de la Providence, qu'il se forme aujourd'hui partout, et pour toutes sortes de besoins, tant d'associations de prières, et que, tous les vrais serviteurs de Dieu soient conduits, comme par un instinct surnaturel, à ne plus voir dans les circonstances présentes d'autre espérance pour les enfants de l'Eglise, d'autre moyen de combattre le mal, d'autre remède à opposer aux progrès toujours croissants de l'irréligion et de l'iniquité, que la vertu divine de la prière ?

Et en effet, pour peu que l'on fasse attention à l'étrange et désolante confusion qui règne aujourd'hui si généralement dans les idées ; pour peu qu'on réfléchisse à l'incroyable perversité des doctrines que le génie du mal, sous prétexte de liberté et de progrès, se plaît à répandre partout ; et à la facilité avec laquelle les plus pernicieuses erreurs, les plus pernicioeux mensonges, sont accueillis par l'ignorance ou les passions de la multitude ; pour peu que l'on observe le funeste travail de tous ces éléments de désordre et de corruption qui s'agitent et fermentent au sein de la société, et menacent de la détruire : quel est le chrétien, l'homme de foi qui, effrayé de la grandeur du péril, et de l'inefficacité des moyens humains pour le conjurer, ne se sente pressé d'appeler le secours du Ciel ? — Ainsi le pieux roi Josaphat, à l'approche d'une armée formidable qui venait envahir le royaume de Juda, et contre laquelle il était impuissant, laissa s'échapper de son cœur ce cri d'alarme qui était en même temps une prière : « O Dieu ! nos ennemis se sont coalisés pour
« nous déposséder de l'héritage que nous avons reçu de vos
« mains, et nous ne sommes pas par nous-mêmes assez forts
« pour leur résister. Que nous reste-t-il donc, dans un danger si

« pressant, sinon de tourner nos regards vers vous et d'attendre
« de vous seul le secours ? »

N'est-ce pas, N^{os} Très-chers Frères, ce que fait le Chef visible de l'Église militante, celui qui a été établi par Jésus-Christ le gardien de la foi et de la loi divine, le conducteur et l'oracle du peuple chrétien ; lorsque, saintement alarmé des efforts audacieux et des succès de l'impiété, et vivement affligé des maux qui ravagent la société, mais plein de confiance dans le secours du Tout-Puissant, il ne cesse de nous inviter à la prière, et qu'il termine encore sa douloureuse Allocution du 26 Septembre par cette touchante exhortation : « Allons donc avec confiance au trône
« de la grâce, pour implorer le secours divin et obtenir la consolation et le courage qui nous sont nécessaires au milieu de
« tant de calamités. Ne cessons pas d'adresser à Dieu, qui est
« si riche en miséricorde, de fréquentes et ferventes prières, et
« de lui demander humblement et avec les plus vives instances,
« qu'il veuille bien, par sa vertu toute-puissante, ramener à de
« meilleurs sentiments, et faire rentrer dans les voies de la justice, de la Religion et du salut, tous ceux qui s'égarerent, et
« parmi lesquels il en est quelques-uns peut-être qui, indignement trompés, ne savent ce qu'ils font ². » — Et si les enfants de la nouvelle alliance, imitant en cela l'ancien peuple de Dieu, s'associent à la prière et partagent la foi de leur Chef, ne leur sera-t-il pas répondu peut-être ce que le Prophète fut chargé par le

¹ Ecce filii Ammon, et Moab, et mons Seir. . . . nituntur eicere nos de possessione, quam tradidisti nobis. — Deus noster, ergo non indicabis eos? In nobis quidem non est tanta fortitudo, ut possimus huic multitudini resistere, quae irruit super nos. Sed cum ignoremus quid agere debeamus, hoc solum habemus residui ut oculos nostros dirigamus ad te. — II. Par. XX, 10 et seq.

² Adeamus cum fiducia ad thronum gratiae, ut divini auxilii ope solatium et fortitudinem in rebus tam adversis assequamur: nec desistamus divitem in misericordia Deum assiduis fervidisque precibus humiliter enixeque orare et obsecrare, ut omnipotenti sua virtute omnes aberrantes, quorum forsitan aliqui uisere decepti nesciunt quid faciunt, ad meliora consilia, atque ad iustitiae, Religionis salutisque semitas reducat. — Allocut. Papae Pii IX, 26 Sept. 1839.

Seigneur de répondre au Roi et aux enfants de Juda? Ne craignez pas, ne vous effrayez pas : votre cause est celle de Dieu, c'est Lui qui combattra pour vous ; *non est enim vestra pugna, sed Dei* ¹.

Prions donc, Nos bien-aimés Coopérateurs, et vous aussi, Nos Très-chers Frères, pour que les délibérations et les résolutions du Congrès qui va bientôt s'ouvrir, tournent à la gloire du Roi immortel des siècles, à l'honneur des souverains de l'Europe, et particulièrement de Celui que la Providence a donné à la France ; et qu'elles assurent en même temps la paix et le bonheur des peuples, en raffermissant les principes d'ordre et de justice. Prions surtout, nous enfants de l'Église, pour qui les tribulations et les douloureuses épreuves de notre Père commun sont, depuis longtemps, le sujet d'une profonde affliction, prions pour que les hautes pensées, les religieuses intentions et les promesses formelles de l'Empereur, qui ont réjoui nos cœurs, aient leur pleine et entière exécution ; qu'elles ne soient point entravées par les calculs aventureux ou les dangereuses condescendances d'une fausse politique, mais qu'elles triomphent de toutes les difficultés ; et que, selon son désir, qui est aussi le vœu le plus cher de tous les catholiques, « *le Chef suprême de l'Église soit respecté dans tous ses droits de Souverain temporel* ². » Prions pour que les hommes éminents qui seront appelés à prendre place au Congrès, dégagés de tout préjugé et libres de tout entraînement, reconnaissent avec tous les hommes sensés et au cœur droit, avec les savants les plus distingués et les plus habiles politiques, soit parmi les catholiques, soit même hors du catholicisme : — Que la puissance temporelle est nécessaire à la dignité et à l'indépendance du Siège Apostolique, et que

¹ Erat autem Levites de filiis Asaph, super quem factus est Spiritus Domini in medio turbae, — Et ait : Attendite, omnis Iuda et qui habitatis Ierusalem, et tu, Rex Iosaphat ; Haec dicit Dominus vobis : Nolite timere nec pavescitis hanc multitudinem ; non est enim vestra pugna, sed Dei. — II. Par. XX, 14 et 15. — Leg. totum caput.

² Lettre du Ministre des Cultes, 4 Mai 1859.

l'intégrité et l'inviolabilité de son domaine, tel que les siècles et les décrets de la Providence l'ont fait, sont les conditions essentielles de son indépendance ; — que lui en enlever ou souffrir qu'on lui en enlève une partie, ce serait compromettre et livrer le tout ; — que la violation, ne fût-ce que sur un point, des droits de la Papauté comme puissance temporelle, de ces droits les plus légitimes, les plus vénérables, les plus sacrés de tous, intéresse tout-à-la-fois et au suprême degré, la sûreté des trônes, la sécurité des souverains, le maintien des gouvernements reconnus, la dignité et la liberté de l'Église dans la personne de son Chef, la tranquillité de l'Europe et la conscience du monde catholique tout entier.

Ces choses seront comprises, Nous en avons la confiance, Nos Très-chers Frères. C'est une thèse que la science unie à l'éloquence a mise dans tout son jour. Mais c'est Dieu, ne l'oublions pas, qui répand la lumière dans les intelligences, comme il la répand dans le monde physique ; et ceux-là ne voient pas, qui ne sont pas éclairés par cette lumière d'en haut. Demandons-la donc, cette divine lumière, pour les Princes, pour leurs conseillers et leurs représentants, afin que le Congrès réalise les espérances de l'Empereur et ajoute encore à sa gloire, en assurant le triomphe de l'ordre social, de l'Église et de la paix.

Toutefois, s'il entrerait dans les desseins de Dieu, dont les voies sont impénétrables, que l'Église et son auguste Chef fussent soumis à de nouvelles épreuves ; ne perdons pas courage, et que notre foi ne défaille pas. Celui qui veille sur cette Église, qu'il a acquise au prix de son sang, et qui a promis d'être avec Elle jusqu'à la consommation des siècles, saura bien prendre sa défense et humilier ses ennemis, quand le jour marqué par sa Providence sera venu *Dominus providebit.*

À ces causes, après en avoir délibéré avec nos vénérables Frères, les Doyen, Chanoines et Chapitre de notre Cathédrale, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

À partir de la publication du présent Mandement, tous les Prêtres diront à la Messe l'oraison *Deus, refugium nostrum et virtus*, ainsi que la Collecte et la Post-communion correspondantes, toutes les fois que la Rubrique le permettra.

ARTICLE II.

Avant le Salut et la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, que Nous autorisons, à cause de la circonstance, pour tous les dimanches, à la fin des Vêpres, on chantera le *Christum regem*, le Psaume *Qui habitat in adiutorio Altissimi*, etc., puis le *Sub tuum* ou l'*Inviolata* et, après les ostensions, les versets : *Panem de caelo* *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam*, *Ora pro nobis sancta Dei Genitrix* enfin les trois oraisons : *Deus qui nobis sub Sacramento*, *Deus a quo sancta desideria* *Concede nos famulos tuos*, etc.

ARTICLE III.

On continuera ces prières, jusqu'à ce que Nous en ordonnions la cessation. On les omettra seulement dans les solennités de 1^{re} classe. — Et dans les annexes elles se feront après la Messe, lorsque les Vêpres ne doivent pas y être célébrées par le Desservant.

Du reste, nous prions Nos bien-aimés Coopérateurs, d'offrir le Saint-Sacrifice, une fois chacun, pendant la durée du Congrès, pour les fins indiquées dans notre Mandement.

Nous invitons en même temps nos chers enfants des Séminaires, nos chères filles les Religieuses, et généralement toutes les personnes pieuses vivant en communauté ou dans le monde, à

offrir, aux mêmes fins, quelques-unes de leurs Communions et autres bonnes œuvres.

Enfin, nous recommandons à tous les Fidèles de réciter, tous les jours, un *Pater* et un *Ave* pour Notre Saint Père le Pape et pour l'Empereur.

Et sera notre présent Mandement lu et publié, à la Messe, dans toutes les églises et chapelles de notre Diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Langres, sous notre seing, notre sceau et le contre-seing du Secrétaire-général de notre Évêché, le 15 Décembre 1859.

✠ JEAN *Évêque de Langres*

Par mandement

CARRÉ *Chan. honor., Secrétaire*

CIRCOLARE

DEL VESCOVO DI SÈEZ

AI CURATI DELLA SUA DIOCESI

MONSIEUR LE CURÉ,

Dans la dernière retraite, appelant l'attention du Clergé sur les circonstances qui déjà affligeaient le Saint-Siège, nous avons exhorté les pasteurs à prier et à faire prier dans leurs paroisses pour l'Église et pour son Chef bien-aimé. Aujourd'hui que la marche des événements a conduit la situation jusqu'aux abords d'un dénouement, il convient de redoubler d'instances pour obtenir du Seigneur, qui tient en sa main l'esprit et la volonté de ceux qui gouvernent les empires, l'heureuse issue du conseil européen qui va s'ouvrir.

Nous avons vu avec une profonde douleur se succéder une longue suite de faits malheureux, mais sans que notre espoir en ait été ébranlé, tant que la question restait soumise à la discussion des princes catholiques. Plein de confiance dans la sincérité de leurs promesses et dans la loyauté de leur caractère, dans leurs sentiments religieux et dans la sagesse d'une politique qui base l'ordre des sociétés sur la Religion, nous appelons de nos vœux les plus ardents la prompte cessation des calamités qui

présent sur les États Romains et des chagrins du Roi-pontife, mais nous devons nous résigner à subir l'enchaînement des événements qui, comme les phases d'une maladie, se déroulent d'un cours réglé et naturellement inévitable.

Une nouvelle situation appelle un nouvel ordre de dangers sur l'Église catholique et sur l'indépendance de son Chef. L'hérésie pourra se faire entendre au congrès; elle tentera peut-être d'y discuter les droits les plus sacrés, les plus anciens, les plus augustes de l'univers. Elle, qui cumule sacrilègement les deux pouvoirs, se condamnant, comme toujours, par son propre jugement, voudra les séparer à Rome, seul lieu où ils doivent être unis pour qu'ils demeurent distincts partout ailleurs.

Loin de nous la pensée que nos princes catholiques puissent laisser obscurcir à leurs yeux la nécessité de maintenir dans son intégrité la souveraineté temporelle du Siège Apostolique, indispensable à l'indépendance du gouvernement spirituel et à la sécurité de nos consciences. Mais ce ne peut être l'œuvre de l'homme que de ramener au juste et au vrai des intérêts si divers et des sentiments si opposés. Appelons donc dans ce moment solennel l'esprit de lumière et de sagesse, l'esprit de conseil et de force, qui peut seul faire converger la volonté des puissances européennes vers un accord qui a besoin d'être avoué de toutes pour assurer le triomphe permanent de la justice et de la stabilité de la paix.

À cet effet, vous voudrez bien, Monsieur le Curé, lire la présente Lettre en chaire le dimanche qui suivra sa réception, et inviter vos paroissiens à prendre part aux prières que nous ordonnons, par la récitation de cinq *Pater* et cinq *Ave* chaque jour pour Notre Saint Père le Pape, et par une communion faite à la même intention.

Pendant tout le mois de Janvier, MM. les Prêtres ajouteront aux oraisons de la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

Pendant ce même temps, dans les paroisses et les communautés, on fera chaque dimanche, après la grand' Messe ou après Vêpres, un Salut du Très-saint Sacrement, en ajoutant aux prières ordinaires le Psaume 79 : *Qui regis Israel, intende*, avec le verset *Elegit Dominus servum suum. ⁊. Pascere haereditatem suam* ; et l'oraison *pro Papa*.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Sééz, le 28 Décembre 1859.

✠ CH.-FRÉD. Évêque de Sééz

MANDAMENTO
DEL VESCOVO DI TROYES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

PIERRE-LOUIS CŒUR,

PAR LA MISÉRICORDIE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE TROYES,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Tandis que la terre tremble sous le poids des armées qui se heurtent, quand l'air est embrasé par le feu des batailles et porte, jusqu'aux extrémités du monde, le bruit de cent tonnerres : voici que tout-à-coup, des hauteurs du Vatican, en des régions plus rapprochées du Ciel, une voix inspirée, qui parle au nom du Christ, forte de sa charité, de sa grâce, de sa paternité divine, s'élève pour bénir tous les hommes et demander la paix.

Écoutez les touchantes paroles que Notre Saint Père le Pape a puisées dans son cœur :

(Segue l'Enciclica del Santo Padre.)

La douce majesté de cette invocation, Nos Très-chers Frères, a, sans aucun doute, profondément saisi vos âmes; elle a surtout pénétré la nôtre d'une religieuse émotion. O souvenirs de Gaëte, inséparablement unis à nos pensées, mêlés à notre foi et à l'honneur de toute notre vie! O pieux souvenirs, toujours présents et toujours chers! Quand a paru se lever, pour le Chef de l'Église, comme une ombre des tristesses passées, nous vous avons sentis revivre avec plus de suavité, d'énergie et de filiale tendresse! O Père doublement sacré par la majesté du rang et celle du malheur! comment aurions-nous oublié le regard que vous daignâtes jeter sur nous dans votre exil, ce regard puissant et fécond qui, en Nous élevant à l'Épiscopat, transforma notre humilité, et fit de Nous l'enfant de vos douleurs! Plus que jamais Nous revendiquons la noblesse de cette origine; plus que jamais Nous tenons aux devoirs qu'elle impose. Il faut que notre amour s'élève à mesure que monte et s'accroît la haine des méchants. Si quelques périls menaçaient l'avenir, la sagesse de notre religieux Empereur saurait les conjurer. Notre besoin, à nous, c'est de nous serrer, à toute heure, plus près de votre cœur pour ne pas perdre une seule de ses pulsations, et partager absolument vos peines et vos joies.

Et certes, chrétiens, la postérité admirera, comme nous, cet auguste Pontife, toujours serein au milieu des orages, supérieur à la fortune, qui ne peut jamais ni l'enfler ni l'abattre, grand à Gaëte, clément et généreux à Rome, magnanime partout: qui a fait voir à notre temps, par des prodiges de patience, de bonté, de courage, que si des aveugles ou des ingrats peuvent aller assez avant dans le mal pour persécuter un Vicaire du Christ, il n'est pas en leur pouvoir au moins de l'abaisser, de troubler sa miséricorde, ou d'arrêter le cours de ses bienfaits. On ne le forcera pas à maudire: il bénissait hier, il bénira demain. Quand tout varie à ses côtés, lui est encore le même; il n'a qu'un vœu dans son âme, qu'une parole dans sa bouche, c'est le cri du Sauveur: *La paix soit avec vous!*

Oui, ô enfants des hommes, *la paix soit avec vous!* Ce fut le souhait des anges sur le berceau du Christ! Ce fut comme le premier symbole de notre foi, l'annonce prophétique de ses bienfaits et de l'influence qu'elle devait exercer ici-bas! La paix! c'est l'ordre, l'harmonie, le développement des âges selon la volonté de Dieu, c'est le progrès régulier de l'homme et des sociétés terrestres! malheur aux insensés qui font appel à la force des brutes contre cette loi supérieure qui régit le monde des esprits! malheur à ceux qui oppriment les peuples et ne répondent à leurs gémissements que par l'injure et le bâton! On implorait comme une grâce de pouvoir les aimer et les honorer dans la paix: mais la paix, avec eux, c'est la honte ou la mort, et quand ils déclarent la guerre, ils accordent presque un bienfait. Qu'ils soient donc réduits et domptés par la force. Ils porteront la peine de leur crime. On brisera dans leurs mains ces armes qui leur ont inspiré tant d'orgueil. L'Europe a déjà, pour eux, une immense pitié; quand ils auront perdu le pouvoir et la volonté de mal faire, elle ne refusera pas de leur accorder encore un généreux pardon. Alors seront exaucés les vœux du Souverain Pontife, et la paix régnera sur le monde. Pussions-nous bientôt saluer ce triomphe! et plaise à Dieu de hâter le succès de nos armes!

À ces causes, et pour nous conformer aux intentions du Souverain Pontife, le saint Nom de Dieu invoqué, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit:

ARTICLE I.

Aux fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte, et aux Saluts de toute l'octave du Très-saint Sacrement, on chantera, après l'*Ave verum* et l'*Inviolata*, l'antienne *Da pacem, Domine*, et la prière pour l'Empereur, *Domine salvum*, suivie des verset, répons et oraison du Très-saint Sacrement, de tous les versets et répons

indiqués à la page 206 du Rituel du Diocèse, des trois oraisons *Deus qui conteris*, *Deus a quo* et *Hostium*, et de l'oraison pour l'Empereur, *Quaesumus*

Tous les dimanches, pendant la durée de la guerre, à l'issue de la Grand' Messe, on chantera l'antienne *Da pacem, Domine*, avec les versets, les répons et les trois oraisons du Rituel, page 206.

ARTICLE II.

On pourra gagner les 300 jours d'Indulgence accordés par Notre Saint Père le Pape chaque fois qu'on assistera aux exercices où se feront les prières marquées ci-dessus.

L'Indulgence plénière pourra être gagnée une seule fois par mois, pendant la durée de ces mêmes prières, le jour où, ayant participé aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, on visitera l'Église de sa paroisse, ou même toute autre Église, pour y prier avec piété selon les intentions du Souverain Pontife.

Et sera, notre présent Mandement, lu au prône et publié dans toutes les Églises de notre Diocèse, le premier dimanche après sa réception.

Donné sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Chanoine Secrétaire de notre Évêché, le 24 Mai 1859.

✠ PIERRE-LOUIS *Évêque de Troyes*

Par mandement

LECLERC Chan., *Secrétaire de l'Évêché*

MANDAMENTO
DEL VESCOVO DI TROYES

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

PIERRE-LOUIS CŒUR,

PAR LA MISÉRICORDE DIVINE ET LA GRACE DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
EVÊQUE DE TROYES,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Combien de phénomènes terribles se sont produits avant nous au sein de l'univers ! Notre génération, hélas ! ne sera pas citée, dans les siècles futurs, parmi les plus heureuses. Nos pères nous ont raconté les douleurs qui avaient attristé leur enfance ; et voici qu'à l'heure où nous sommes, sur un autre point de l'Europe, des cris d'effroi s'en vont frapper les airs. La tempête est venue s'abattre sur un pays aimé du Ciel, consacré par le respect des âges, où le Christ a élevé sa chaire *principale*, et d'où il envoie, jusqu'aux extrémités du monde, le rayon divin de son gouvernement. Le deuil est entré dans ce sanctuaire qui est l'orgueil et la joie de l'Église ! Un sombre nuage s'est levé sur le Vatican et a

voilé le front de Celui qui en était la lumière et la gloire. Le Père auguste et vénéré de la grande famille chrétienne a été visité par la tribulation ; son regard qui réjouit les Fidèles, qui verse partout la paix et l'espérance, a été obscurci dans ses larmes, et des malédictions aveugles sont montées jusque dans la demeure du Pontife qui ne sait que bénir. Nul ne pourrait exprimer ce que nous avons souffert de ces désordres, ni peindre ou imaginer les angoisses qui nous ont déchiré.

Mais s'ils nous ont imposé tant de cruels martyres ; ces lamentables évènements, du moins, n'ont pu nous ébranler. Quand le sol tremblerait sous nos pas, quand il nous semblerait voir, sur son trône d'or, le soleil tout prêt à pâlir, ou l'Océan se soulever du fond de ses abîmes, notre foi serait toujours encore aussi ferme, aussi sûre. Par nous-même, nous ne sommes rien et nous ne pouvons rien ; nos armes ne sont pas terrestres, non plus que le royaume de Jésus-Christ dont nous avons l'honneur d'être l'humble ministre. Appliqué uniquement à lui rendre gloire, à lui gagner des âmes, à proclamer ses lois, nous ne sommes un peu compétent que pour ce qui touche au salut éternel, et nous reconnaissons volontiers n'avoir nulle aptitude à traiter d'autres intérêts. Nous sommes mal instruit des choses de ce monde, aucunement exercé à en manier les affaires, étranger à la politique dont nous n'avons pas les secrets, et pour laquelle nous n'avons reçu ni mission ni autorité. Ce n'est pas nous qui envoyons les ambassadeurs, ce n'est pas à nous qu'ils portent leurs dépêches ; nous n'avons pas des trésors, des chars, des chevaux, des navires, et nous ne commandons point les armées. Notre seule force est dans le nom de Dieu ; mais Dieu est tout-puissant. C'est lui qui préside à l'harmonie de l'univers, et qui en est le roi comme il en est l'auteur ; c'est à Dieu qu'appartient l'ordonnance des choses humaines : il tient dans sa main le cœur des princes, la volonté des peuples, et les incline où il lui plaît. Ils sont libres de faire bien ou mal : tantôt il les retient, et tantôt il leur lâche

le frein ; mais , dans leurs vertus ou dans leurs crimes , dans leurs emportements ou dans leurs soumissions , jamais ils ne peuvent tromper sa Providence , qui gouverne leurs révoltes mêmes , et les conduit , qu'ils le veuillent ou non , au but arrêté dans ses conseils , de toute éternité. Voilà comment il perpétue , au milieu des ombres qui fuient et des formes qui changent , le fond solide et l'ordre immuable de ses commandements. C'est la foi des Chrétiens.

Aussi , depuis le premier instant de ces agitations , nous avons regardé du côté de son trône. Du matin jusqu'au soir , le jour comme la nuit , sans nous lasser jamais , nous avons imploré sa clémence. Tous les ministres sacrés , toutes les religieuses fidèles , tous les pieux chrétiens ont gémi et prié comme nous ; pénétrés d'une immense affliction , et , entraînés par un sentiment filial , tous ont prévenu l'ordre ; et chacun de nous , sans attendre qu'on lui eût fait signe , s'était déjà mille fois prosterné devant le tabernacle et aux pieds du Sauveur.

Nous avons , jusqu'à ce jour , prié dans le secret ; il faut maintenant que notre voix s'élève , que nos supplications éclatent et retentissent dans les temples.

O Saint Pontife de Rome ! ô Père vénéré ! tout notre cœur sera dans cette invocation ! L'autorité que Dieu a mise en vous est une part sacrée du patrimoine des Chrétiens ; elle est aussi le privilège de notre Religion , le signe qui la glorifie , son titre incomparable et sa marque céleste : c'est le principe d'unité. C'est là que resplendit la lumière , que se manifeste la force. Vous êtes pour nous le Successeur de Pierre , le premier et le plus auguste des ministres du Christ , le Chef de tous les autres. Quand nous vous regardons à la tête du peuple de Dieu , bénissant sa marche dans le pèlerinage et lui ouvrant les portes de son éternité ; quand nos yeux vous contemplent entouré de ce grand collège des Evêques , Successeurs des Apôtres et établis par l'Esprit Saint pour concourir , sous votre direction , au gouvernement de

l'Église ¹, nous sentons au dedans de nous comme un transport de joie, et nous restons suspendus au spectacle de cette majesté qui n'a point d'égale ici-bas, qui retombe sur les catholiques et les couvre d'honneur devant tout l'univers. Oui, qu'on le sache bien : « L'Église de Rome est notre mère, et l'Église de France ressent pour elle un respect d'autant plus sincère qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ ². »

Un illustre Pontife, un incomparable génie a jeté un sublime cri qu'il nous faut répéter parce qu'il est encore celui de nos consciences : « Qu'elle est grande cette mère des Églises, si juste et si modérée que jamais elle n'a mis les excès parmi les dogmes ! Qu'elle est grande l'Église romaine soutenant toutes les Églises, *portant*, dit un ancien Pape (Jean VIII), *le fardeau de tous ceux qui souffrent* !..... Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque pleine de l'autorité de Saint Pierre, de tous les Apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets !..... Sainte Église romaine, mère des Églises et mère de tous les Fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles ³ ! Si je t'oublie, ô Église romaine, puis-je m'oublier moi-même ! *Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance* ! ⁴ »

Ces pieux sentiments, exprimés avec tant d'éloquence, étaient l'âme de notre pays bien avant Bossuet ; ils ne sont pas morts avec ce grand Évêque, ils passeront à la postérité, et personne

¹ Posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei.

² Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Église*.

³ Ibidem.

⁴ Psalm. CXXXVI.

ne peut oublier qu'ils vivaient dans tous les cœurs au commencement de ce siècle, alors que Pie VII, dans son infinie charité, apparut au milieu de nous. Sa marche fut partout un triomphe. Les vieux principes de notre tradition se manifestaient par des transports d'amour et semaient l'obéissance, les fleurs, le respect sur ses pas. Tant de témoignages vrais d'une piété filiale l'avaient profondément ému; et, revenu à Rome, ce Pape d'héroïque et si douce mémoire se déclarait *impuissant à dire combien il avait été touché de cet accueil*. Il élevait la voix pour donner plus d'éclat à sa reconnaissance qu'il daignait appeler un *devoir*. C'est ainsi qu'il avait jugé quand, à la face de l'Église universelle, il *décernait cette louange au très-illustre Clergé de France et surtout aux Evêques : qu'ils honoraient la Religion et lui attiraient le respect même de ses ennemis*; enfin que, par aucun terme, *on ne saurait exprimer assez bien leur zèle ardent, leur vigilance, leurs soins infatigables*. Nous-même, il se complaisait à le dire, *nous-même en avons été le témoin* ¹.

Oh ! quelle magnifique récompense de tous leurs sacrifices dans cette solennelle approbation d'un père ! Comme elle a dû élever, affermir leur courage ! Oh ! si l'auguste Pie IX daignait à son tour visiter la France, et tenter ainsi l'épreuve de nos âmes, il verrait ce que des esprits étroits ou prévenus s'efforceraient toujours de lui cacher ; son doux regard ferait épanouir des tendresses qu'il ne soupçonne pas, et il pourrait connaître, à nos hommages, à nos empressements, que nous sommes toujours dignes de ses bénédictions !

Oui, Père bien-aimé ! si quelque chose pouvait égaler en nous le respect de votre autorité, ce serait l'immortelle affection qui nous attache à votre Personne sacrée, en qui le Ciel s'est plu à réunir, au degré le plus éminent, tant de rares vertus, l'élévation

¹ Allocution de Pie VII au Consistoire du 26 Juin 1805, tome cinquième de la collection du secrétariat.

du caractère, l'indulgence et la piété, toutes ces richesses du cœur qui resplendissent au dehors, qu'on aperçoit de loin, qui captivent l'admiration de ceux qui les contemplent, et les attirent peu à peu, sous l'influence d'une secrète grâce, jusqu'à portée de vos miséricordes : magnifique parure qui va si bien au front d'un grand Pontife et qui ajoute à l'éclat de sa tiare !

Eh qui pourrait ne pas chérir le plus doux des hommes et le plus généreux des princes ? Il parut, et son avènement excita des transports unanimes. On saluait comme un autre Messie l'envoyé de la Providence : on eût dit un ange du Ciel descendu ici-bas tout exprès pour donner à l'avenir sa forme et consacrer les temps nouveaux. L'Europe, reconnaissante pour les bienfaits du Christ qui l'avait élevée, jalouse de l'adorer toujours, d'obéir à ses lois et de Le suivre dans l'immortalité, l'Europe, dis-je, tombait aux genoux de son premier Ministre et le suppliait de couronner son âge mûr, de bénir ses grandeurs. On était suspendu à sa bouche ; ses moindres paroles s'envolaient rapides comme l'air jusqu'aux extrémités du monde, enflammaient tous les nobles désirs et retentissaient avec honneur jusque dans la tribune française. Ce nom de Pie IX brillait partout comme une étoile de paix, un signe d'espérance. Il possédait la vertu de rapprocher les esprits, de calmer les passions, de désarmer les haines. Ce nom fut quelque temps le bouclier, le rempart, la force de l'Église ; il protégea, dans Paris, le sacerdoce et la Religion en des jours difficiles. Le trône était tombé, l'armée comme évanouie ; les lois elles-mêmes, violées avec audace, étaient mises en question ; mais le nom de Pie IX, dans sa jeune popularité, était encore puissant et planait sur ces ruines : il restait comme un dernier frein pour les passions mauvaises ; il retenait le désordre à la porte des temples ; souvent même il lui fut donné de transformer en agneaux de farouches lions, et de les amener aux pieds des ministres de Dieu. Un souffle de ce Pape, comme l'ombre de Saint Pierre autrefois, opérait des prodiges. Les rayonnements divins de son

amour avaient ébloui, transporté et charmé l'univers. Il n'a jamais trompé ces espérances; il a eu la volonté sincère de répondre à des vœux légitimes.

Parlons ouvertement, puisqu'enfin on nous y oblige, qu'on semble vouloir forcer toutes nos retenues, et que l'humble silence n'a pas moins de périls que l'audace. Pour une nature comme la nôtre, il n'y a pas de milieu entre s'expliquer ou se taire. Nous voudrions battre l'air de sons vagues et creux, que nous ne pourrions pas : notre parole, c'est notre âme elle-même. Eh bien, disons-le donc : nous ne comprenons pas que tant de personnes, dans nos rangs et hors de nos rangs, s'opiniâtrent à chercher les aspirations et les vœux de Pie IX dans les aspirations et les vœux d'une certaine école. Le Père de la famille chrétienne est grand comme le monde, et non pas étroit comme un parti. Il embrasse tous ses enfants qui restent dans la foi, et jamais il ne les maudit pour des opinions librement professées dans l'Église depuis les premiers jours. Assistée par l'Esprit Saint, toute la suite des Papes est restée juste et modérée, ne mettant pas, dit Bossuet ¹, *les excès parmi les dogmes*. C'a été leur majesté, c'est encore celle de Pie IX.

Qu'on attache donc un peu moins d'importance aux oracles et aux anatèmes de quelques écrivains qui se sont érigé une chaire, par le droit qu'a tout citoyen de profiter de la liberté de nos lois. Ils veulent bien servir la Religion; mais, chaque jour, contre leur gré, ils fournissent à ses ennemis des armes dangereuses. Ils ont le talent de passionner tout ce qui est extrême : ils auraient excité l'enthousiasme des ligueurs; ils réjouissent les fils de Voltaire qui étouffaient et perdaient la parole dans les bornes de sagesse qu'avaient posées nos pères. Je ne sais pas tout ce qu'ils ont pu dire. Il se peut qu'ils aient offensé les âmes, irrité l'opinion, soulevé des tempêtes. Il y a des faits évidents

¹ Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Église*.

que les aveugles même seraient forcés de voir. Depuis qu'ils se donnent les airs de régenter le monde, de fixer souverainement les rapports de la société religieuse et des sociétés humaines, de trancher sur toutes les questions avec ce ton altier et ces formes violentes qui font rougir l'Évangile et sa langue divine ; depuis lors, que ce soit un effet de leurs actes ou le résultat de causes étrangères ; toujours est-il certain que rien n'est plus en paix, que tout se trouble autour de nous, qu'il y a un sourd bouillonnement dans les poitrines, sur nos têtes une atmosphère brûlante et chargée d'orages, sous nos pieds un bruit souterrain qui grossit d'heure en heure dans le fond des abîmes. Voilà des signes, hélas, qui accompagnent tristement les efforts de ces hardis athlètes. Il ne faut pas mêler leur cause à celle de l'Église où ils n'ont jamais eu aucune autorité : ils ne sont certes pas une institution catholique ; mais pour une foule d'hommes prévenus ou distraits, les nuages qu'ils ont amassés peuvent avoir un instant comme voilé cette noble figure du Pontife, qui n'a pas changé néanmoins, et qui subsiste en elle-même, toujours aussi belle, aussi pure. Hélas ! c'est le malheur de tous les souverains d'être exposés à ce qu'on abuse de leurs noms pour couvrir des excès qu'ils réprouvent. C'est le sort de toutes les majestés, et de Dieu même, qui se plaint, dans sa sainte Écriture, de plusieurs faux prophètes qu'il n'a pas envoyés et qui osent usurper son nom, sans crainte de l'abaisser dans le respect du monde. Il y a néanmoins une différence entre les trônes de la terre et le trône du Ciel : ce dernier est inviolable ; les autres peuvent être compromis ou perdus par les efforts même de ceux qui les défendent mal.

Qu'on ne s'arrête donc pas aux serviteurs. C'est le Pape qui répond pour lui-même : c'est par ses actes qu'il doit être jugé, c'est par ses actes qu'il est glorifié. Qui donc, autant que Pie IX, a aimé sa nation ? En pourrait-on citer un autre dans toute l'Italie, pour qui la patrie ait été plus sacrée, et qui l'ait protégée avec plus de courage ! Si les contemporains ne s'en souviennent plus,

oubliera-t-on, dans la postérité, la lettre généreuse qu'il écrivait, en 1848, à l'empereur d'Autriche, dont l'amitié pourtant lui était précieuse, et dont les puissantes armées intimidaient tant de fermes consciences? Perdra-t-on la mémoire des efforts magnanimes qu'il a tentés pour élever son peuple et le glorifier dans ses institutions?

Que si l'exécution de ses desseins a été suspendue, le tort en est-il au Pontife? Demandez plutôt à Caïn ce qu'il a fait d'Abel! Où donc est-il ce ministre éminent que Pie IX avait choisi comme un grand initiateur pour conduire son peuple, avec mesure et selon la prudence, à toutes les hauteurs de la vie sociale? Qu'est-il devenu cet infortuné comte Rossi, que nous avons connu, que nous avons aimé, cet homme de tant de savoir, de tant d'expérience, si cher aux États Romains où il était né, et qu'il avait illustrés de sa gloire? Qui donc a interrompu la tâche d'avenir et de civilisation qu'il poursuivait avec tant de sagesse? Qui donc, en échange de l'honneur qu'il se serait acquis par un si beau travail, lui a donné une autre célébrité, plus lugubre mais non pas moins fameuse, si glorieuse pour lui-même, et à la fois si honteuse pour les enfants de cette patrie au salut de laquelle il s'était dévoué? Pie IX l'avait nommé; mais ce n'est pas Pie IX qui l'a destitué Qui donc a fait cela? qui a brisé la main de l'ouvrier héroïque sur l'édifice même qu'il travaillait à réparer? qui a jeté la mort entre le prince et les sujets, comme une fatale révélation des temps et la première menace d'un enfant robuste dont la tête se perd quand il joue trop tôt avec la liberté? Qui a tourné contre le monarque ses dons et ses bienfaits! Qui a changé les moyens de régénération en instruments de crime? Est-ce donc Pie IX qui a tué le comte Rossi? Est-ce encore Pie IX qui soulevait les multitudes quand elles l'ont rejeté lui-même et contraint à l'exil, lui le roi de leur affranchissement et de leur liberté?

Ah! maintenant, si le noble Pontife doutait de la valeur morale et des aptitudes d'un peuple qui s'est déshonoré par de tels excès, devant l'Europe entière; si peut-être il n'estimait pas qu'il

fût assez mûr encore pour avoir la responsabilité de lui-même, assez fort pour porter ce fardeau de la liberté qui n'est véritablement glorieux que par les qualités et les mérites qu'il suppose; s'il croyait que la robe virile ne va pas à son âge et qu'il faut le retenir dans les vêtements de l'enfance; s'il arrêta à cette détermination son jugement auguste, est-il un sage dans l'univers, est-il un homme politique, est-il un souverain qui osât lui en faire un reproche? Eh bien! le Pape est plus hardi qu'eux tous, il n'a pas désespéré de ses enfants, il a foi dans l'action de Dieu sur leurs âmes, il se confie dans ce qui reste en eux de sentiments chrétiens: il veut guérir leurs défaillances; il achèvera cette éducation, qui peut-être eût dépassé les forces d'un autre instituteur. Ses moyens sont déjà préparés: il fera connaître ses pensées magnanimes. On verra, une fois de plus, que rien ici-bas, ni les contradictions, ni les ingratitude, ni les aveuglements, ni les malédictions ne peuvent déconcerter un Souverain Pontife, ou amoindrir son cœur.

Maintenant, donc, que Dieu nous soit en aide! Qu'il dissipe tous les nuages! qu'il guérisse tous les cœurs aigris! qu'il daigne éclairer les conseils de l'Europe et présider aux délibérations de ses représentants! Qu'il les pénètre tous de grâce et de lumière! qu'il leur inspire un amour sincère, une soif infinie de justice et de vérité! qu'ils se montrent supérieurs à tous les préjugés de pays, à toutes les passions! qu'ils aillent au fond de tout avec un esprit droit et ferme, mais humble et simple, dans le secret de leurs consciences! Que chacun d'eux sente bien la solennelle gravité d'une tâche que jamais, peut-être, aucune autre ne pourra dépasser! Qu'il s'élève jusqu'à la hauteur de ce grand tribunal où il a pris un siège: ce tribunal qui, par l'idée même de son institution, consacre la supériorité du droit sur la force brutale, et protège l'équité contre la fortune aveugle des batailles; ce tribunal qui n'a pas été directement établi par le Christ, mais qui est né de sa doctrine et des mœurs qu'il a faites; ce tribunal qui ne juge pas une seule nation, dont la sentence peut les atteindre

toutes, remuer leurs bases à jamais, et jeter leur sort aux mille hasards d'un immense inconnu, pour le temps où nous sommes et pour le temps qui doit venir après. Quelle magistrature sublime ! mais aussi quelle responsabilité formidable pour tous ceux qui en sont investis ! quels devoirs difficiles !

O juges, comprenez-les bien ! *Le droit du Pape est évident.* Inclinez-vous et respectez le droit ! Toute la raison des hommes, même des plus habiles et des plus pénétrants, n'est pas encore égale aux problèmes qui s'agitent devant vous, et qu'il vous faut résoudre. Celui qui sait tout, qui embrasse tout, prévoit tout, qui lit dans l'avenir comme dans le présent, est véritablement le seul qui puisse dire la portée qu'auront vos arbitrages, leurs contre-coups immédiats et leurs conséquences lointaines. Vous êtes tous de nobles esprits, exercés aux plus grandes affaires, les premiers en Europe pour les lumières, l'habileté, l'expérience. C'est pour cela que je suis plus à l'aise en vous rappelant une vérité, la plus simple de toutes, la plus élémentaire, qui n'étonne jamais que les faibles, et fut toujours familière aux plus forts : il faut se défier de sa propre sagesse et invoquer celle de Dieu. Souhaitez-la donc. Que toute votre application soit de bien saisir sa pensée souveraine, et que ses oracles seuls sortent de votre bouche. Il vous contemple de là-haut. Ici-bas, le monde est comme suspendu à ce que vous allez faire : la postérité aussi vous attend pour vous bénir ou vous maudire, selon que vous lui aurez légué la paix ou la tempête, et la vie ou la mort.

O mon Dieu ! dans un moment si auguste et qui sera décisif pour le destin de tant de siècles, levez-vous et prononcez vous-même ! Prenez dans votre main la direction des choses pour leur donner le cours que vous savez être le plus utile au salut de la religion et des sociétés humaines, dans toute la suite de ce pélerinage ! Qu'il vous plaise de faire prévaloir l'ordre même de votre providence ; c'est notre seul désir ! et il se résume en un petit nombre de mots que nous avons appris de votre divin Fils et que

nous bégayons dans nos prières chaque jour sans en méditer assez toutes les profondeurs : *Que votre nom soit sanctifié ! Que votre règne arrive ! Que votre volonté soit faite au Ciel et sur la terre !*

À ces causes, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I.

Le dimanche 8 Janvier, jour auquel on célèbre la fête de l'Épiphanie, le Salut du Saint-Sacrement, qui a lieu à l'issue des Vêpres, sera donné à l'intention particulière de Notre Saint-Père le Pape. À ce Salut, on chantera, avec les prières ordinaires, le Psaume : *Qui regis Israel intende*, et on ajoutera à l'oraison du Saint-Sacrement celle *pro Papa*.

ARTICLE II.

À partir de la publication de notre Mandement et jusqu'à la fin du Congrès, les Prêtres ajouteront aux oraisons de la Messe les Collecte, Secrète et Post-communion *pro Papa*.

ARTICLE III.

Pendant le même espace de temps, les Fidèles sont invités à réciter chaque jour un *Pater* et *Ave* à l'intention du Souverain Pontife.

Et sera notre présent Mandement, lu au prône et publié dans toutes les églises et chapelles autorisées de notre Diocèse, le premier dimanche après sa réception.

Donné à Troyes, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Chanoine Secrétaire de notre Évêché, le 28 Décembre 1859.

✠ PIERRE-LOUIS *Evêque de Troyes*

Par mandement

LECLERC Chan., *Secrétaire de l'Evêché*

LETTERA PASTORALE
DEL VESCOVO DI TULLE

AL CLERO E AI FEDELI DELLA SUA DIOCESI

JEAN-BAPTISTE-PIERRE-LÉONARD,

PAR LA GRACE DE DIEU ET L'AUTORITÉ DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE,
ÉVÊQUE DE TULLE,

*Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction
en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

Quand nous fûmes élevé à la dignité Épiscopale, Nous proférâmes de très-nobles et de très-légitimes serments. Le saint Livre des Évangiles était ouvert, Nous le pressions de la main. Nous étions à genoux sous l'œil de Dieu. Entre ces serments divers, Nous fîmes celui-ci : « Je jure de venir en aide au Pontificat Romain, de défendre le patrimoine temporel de Saint Pierre contre quelque homme que ce soit ; je ferai tous mes efforts pour que ce patrimoine soit maintenu et vengé. On ne me verra jamais dans les conseils, les actes ou les combinaisons hostiles à Notre suprême Père, à la grande Église Romaine. J'aurai en aversion les tentatives sinistres, les machinations préjudiciables à la personne

sacrée du Pontife, à ses droits, son honneur, son État, son pouvoir. Si j'apprends que quelqu'un, quel qu'il soit, arrange et prépare de telles agressions, je m'y opposerai de toutes mes forces, me conformant aux droits et aux devoirs de mon ordre ¹. » Tel fut ce serment que Nous prononçâmes d'un grand cœur, et d'une âme pleine de vouloir. Le moment, Nos Très-chers Frères, est venu de Nous en souvenir. C'est pour obéir à Notre conscience que Nous vous écrivons ces lignes. Nous appartenons à l'ordre des Évêques ; cet ordre n'a sa beauté et son intégrité, que lorsque ses membres déploient librement leur conscience. Ils doivent être puissants à parler et à reprendre. Ils sont tenus aussi d'unir aux nerveuses paroles de la doctrine les pieuses formules de la prière. Ils invitent leurs peuples à se servir de ces dernières avec eux. Noble combat qui sied bien à l'ordre Épiscopal. Il s'avance dans la mêlée, la lèvre armée des fortes épées de la doctrine et de la prière.

Il y a une patience déraisonnable, *patientia irrationabilis*. Une telle patience n'est l'ornement de personne, encore moins d'un Évêque. Elle sème le vice ; elle nourrit l'indifférence ; par elle, non seulement les méchants, mais les bons eux-mêmes sont invités à mal faire. Saint Grégoire le Grand, d'un caractère si doux, écrivait au Diacre Sabinien, son légal à Constantinople : « Mon caractère vous est bien connu ; long-temps j'endure, mais, si une fois j'ai résolu de ne plus endurer, je vais, joyeux, à travers tous les périls. »

Qu'il soit bien entendu que lorsqu'il s'agit de la cause de Dieu, la simple dissimulation n'est pas un péché léger. Dieu a institué les Évêques pour qu'ils agissent librement en faveur de l'Église. La fournaise éprouve l'argile : sous les souffles ennemis les âmes infirmes sont vite dévoilées. Un Évêque serait mercenaire qui fuirait par amour du donneur de caresses ou par crainte du persécuteur.

¹ Pontific. Rom.

De nombreux dresseurs d'embûches entourent l'Église ; on l'épie méchamment de mille côtés ; que ces gens-là trouvent la plus mince ouverture, ils y plongent leur dard. Ne laissons à aucun de ces hommes qui écrivent tous les jours, la prétention de se faire à moitié Évêques, à moitié archidiacres ou docteurs. Si nous nous taisions, ils seraient bientôt au dessus de l'Évêque, de l'Archidiacre, du Prêtre. Voyez comme ils s'approprient toutes les questions qui intéressent l'Église, ses libertés, sa destinée. Ils nous interdisent d'aborder ces thèses saintes qui sont nôtres. Nous ne nous laisserons pas enlaidir par le silence. Rien dans un Évêque de plus périlleux devant Dieu, et de plus flétrissant aux yeux des hommes, que de n'oser pas proclamer librement sa pensée.

Vous venez d'entendre les nobles paroles de la tradition catholique. Ecoutez encore :

« L'Empereur Constant publia un édit par lequel il défendait à ses sujets de quelque rang qu'ils fussent de disputer pour ou contre l'opinion des Monothélites. Cet édit est connu sous le nom de Type. Les pères du Concile de Latran exhaltent de courageuses plaintes. » À étudier ce type, on voit qu'il est le fruit d'une bonne intention, mais il est gros de conséquences contraires. Certainement, il est bien d'arrêter les altercations dans l'intérêt de la Foi ; mais il n'est ni bon, ni utile de détruire le bien avec le mal, c'est-à-dire, les paroles et les enseignements des pères orthodoxes en même temps que les dires des hérétiques. Un tel procédé enflamme les controverses, il ne les apaise pas ; nul catholique n'admettra patiemment de voir le verbe vénérable de la Foi nié à l'égal de l'impiété hérétique. Il nous suffit de rappeler au Prince Sérénissime les discours du saint Patriarche. « Vous vous garderez bien de frapper le juste et l'impie indistinctement, ils n'ont pas mérité le même sort. » En conséquence, nous donnons des éloges à l'intention manifestée dans le type, mais nous repoussons un mode qui rend cette intention vaine ; il est de tout point

contraire à la règle de l'Église catholique ; elle n'ordonne d'ensevelir dans le silence que les doctrines ennemies.

Et quand les commissaires de l'Empereur reprochaient au saint abbé Maxime de l'avoir anathématisé, puisqu'il avait anathématisé le Type, le Saint répondit : « Je n'ai pas anathématisé l'Empereur, mais un écrit contraire à la foi de l'Église. »

Vous le voyez ; il ne sert de rien aux yeux de ces Évêques et de ces saints que l'erreur soit muselée, si la vérité est comprimée en même temps. Les intentions peuvent être louables, l'effet est désastreux. Ils se plaignent en termes modérés et décents ; si leur réclamation est forte, elle a sa suavité. Ils imitent la Providence.

Le premier Pape a été créé immédiatement par une parole de Jésus-Christ. Tous ceux qui ont suivi et tous ceux qui suivront sont créés ou seront créés par la vertu de cette même parole. À la mort d'un Pape, son pouvoir ne passe à personne ; les électeurs présentent le sujet au souffle vivificateur, Dieu fait le reste. Il n'y a pas de Sacrement dans l'Église qui confère ce grand pouvoir. Dès là qu'il est suprême, Dieu se réserve de l'enfanter chaque fois. C'est une œuvre spécialement divine ; le Verbe met la puissance vicariale de sa propre main, dans la vie. Une parole créatrice, d'une énergie impérissable, résonne à travers les âges et prolonge la suite des Pontifes. Un pouvoir de ce genre, issu de Dieu immédiatement, dépasse les choses terrestres ; il n'est régi par aucune. Ses origines sont trop hautes, sa fin trop vaste pour qu'il soit ployé et empêché. L'immunité est son droit naturel.

Quand nous disons que le Souverain Pontife a l'immunité absolue de droit naturel, Nous ne parlons pas d'un droit dérivé de la simple nature ; il est évident qu'on le chercherait en vain en une telle région ; nous entendons par là une prérogative devenue essentielle à une création d'un ordre supérieur. Il n'y a donc en cette terre ni tribunal, ni puissance pour traîner cette grande personne à sa barre. Avec les attributs de Vicaire du Christ, on ne va pas aux prétoires des hommes.

Ces principes posés, le Vicaire du Christ doit, un peu plus tôt, un peu plus tard, devenir Roi temporel. Son empire tout d'esprit exige l'appendice Royal. Loin donc que le pouvoir temporel soit antipathique au pouvoir spirituel, il est appelé et évoqué par lui comme une forme conservatrice. La grandeur morale de la Papauté engendre quasi nécessairement une principauté terrestre. Les essences ont leur forme, cette forme emporte de droit tous les accessoires aptes à la protéger et à l'orner. C'est ainsi que la création s'embellit et dure.

On ne veut reconnaître dans le Pape, Prince temporel, qu'un homme à sceptre ordinaire. Les sceptres de ce genre se brisent souvent; les nations elles-mêmes sont quelquefois mises en pièces ou effacées. Ni Rois simplement terrestres, ni nations n'ont une essence immortelle. Jamais du Vicaire du Christ il ne sera dit : il a vécu. Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans les siècles; sa grande représentation sera dans les siècles aussi, elle les traverse, ornée de sa vaste opulence; on la verra toujours sans ride, sans balbutiement, florissante et verte; tous les marteaux de l'Enfer seront usés avant que la forte et indomptable essence ait enduré la moindre ruine. Son imperdable vie surnaturelle est un principe énergique qui rappelle sans cesse les garanties temporelles, les remparts humains qu'il lui faut. Emportez-les, ils lui reviennent forcément par cette simple raison qu'elle *est*. Qu'on l'extirpe, si on le peut, elle aura assez d'un sépulcre.

Mais le Vicaire du Christ ne sera jamais un simple spectre demandant vengeance; il est la grande réalité de cette scène visible, se déployant dans les immuables conditions de la vie.

Qu'on se garde, en conséquence, d'appliquer à cette essence, d'une singularité toute divine, les idées et les procédés d'un autre ordre. Ne voit-on pas qu'il s'agit de Dieu lui-même, de savoir s'il peut s'assurer une place décente dans sa création pour la diviniser? Est-ce à Dieu à décrire autour de lui des lignes et des cercles d'autant d'étendue qu'il le juge bon pour son œuvre? ou

est-ce à l'homme à le cerner toujours davantage, enlevant à ses pieds la terre, à sa poitrine l'air, lui disant : Marche et vis au seuil de nos fiers domaines, promène de ton mieux les grands attributs ? Nous, nous avons des choses plus grandes encore auxquelles l'espace est nécessaire. La question du temporel de la Papauté ne peut pas être traitée comme les autres ; des principes d'un ordre supérieur régissent cette divine et délicate matière ; le premier devoir de ceux qui l'abordent est de déclarer qu'elle est réservée.

Rien n'est comparable pour la noblesse et l'ampleur à l'idéal de l'Église. L'Église est un État plein de lumière et de vie divine, les âmes de toutes les patries terrestres et de tous les temps y sont conviées, elle garde son peuple jusqu'à la fin, elle l'installe dans le Ciel ; les paroles sorties de la bouche de Dieu sont les matériaux de sa loi. Et les prescriptions, les commandements qui régissent cette république sont reçus partout à deux genoux, et cette obéissance est glorieuse, c'est une forme de splendide liberté. Évidemment, la grande Personne qui mène ce prodige représente un idéal sans pareil. Il n'est pas surprenant que son essence soit irréductible aux lignes et aux jogs de la terre.

La puissance temporelle du Souverain Pontife est nécessaire à la splendeur et à la défense de la Papauté ; *ad splendorem et munimen*, selon l'expression des théologiens. Or, comme Dieu fait le nécessaire en tout, et s'arrête là, il s'en suit que le pouvoir temporel de la Papauté n'ayant pas d'autres fins que celles que nous venons de dire, le Souverain Pontife ne doit donner aucune inquiétude aux Puissances terrestres. Un Empereur, avec ses grands États, ne pourrait pas être Pape, ni un Pape Empereur, parce qu'alors deux charges incompatibles seraient réunies sur une même tête ; l'apanage temporel deviendrait obstacle à la fonction spirituelle du Pontife. Celui-ci y perdrait sa beauté, y dépenserait ses heures et ses forces : le grand Gouvernement des âmes serait compromis. Ce ne serait plus ce rapport mesuré avec

l'ordre temporel, tel que nous l'avons reconnu nécessaire pour les choses de l'esprit; ce serait une fatale absorption, un évanouissement dans les choses du temps. Avec le pouvoir temporel déterminé à n'être qu'un rempart et une ressource, les immixtions dans les choses médiocres que réprouve l'Apôtre ne sont pas à craindre. Il ne s'agit pas de désertier les cimes brillantes de la pensée pour se clouer aux affaires d'en bas. Tout au contraire, les bruits et les agressions ennemies sont sagement tenus à l'écart, le pouvoir spirituel n'est pas enlacé dans les filets du siècle, il reste serein et libre.

Le corps pour l'âme est un instrument et une défense, le pouvoir temporel est cela pour la Papauté. Certainement, le Vicaire du Christ ne néglige pas le soin pieux des choses temporelles unies aux fonctions de sa charge, tout comme l'âme a un soin intelligent du corps; mais l'âme veut être âme, le Vicaire veut être Vicaire dans l'intégrité de sa charge.

Nous allons répondre ici à un sophisme qui réussit auprès de plusieurs. Ils disent que le dogme est antipathique à la loi d'un peuple dans l'ordre humain. Ils n'ont pas lu les beaux dialogues de Platon sur la loi. Le penseur Athénien veut que le philosophe soit législateur, parce que seul il monte vers les hauteurs où resplendissent les saintes et immuables idées; seul, il assiste aux beaux spectacles du vrai éternel; il sera donc capable, seul, de tracer des lois conformes à l'exemplaire divin. Le législateur est un peintre sacré chargé de mettre aux règlements de la république les couleurs et les lignes ramassées dans la loi vivante, le Verbe. À cette unique condition de la ressemblance avec son grand type, la loi humaine aura la beauté et l'autorité. Voilà ce que disait un païen. Or, ce Verbe, tant recherché par des intelligences noblement avides, s'est manifesté réellement. La nature humaine n'a altéré, ni amoindri sa richesse intestine. Cette richesse y est fidèlement traduite comme dans un livre beau et éloquent. Cette *traduction*, ce sont nos dogmes. Qu'a donc à faire le législateur

humain, sinon à tourner son œil ardent vers le grand exemplaire descendu par amour, à le prendre comme l'âme et la forme de son œuvre? Dites maintenant que le dogme est incompatible avec l'humaine loi. Du reste, on voit bien qu'un tel propos est sans réflexion. À l'idéal divin révélé, on oppose un autre idéal.

On tombe ainsi dans un manichéisme ridicule. Il y a deux Dieux: l'un qui engendre le dogme, l'autre qui engendre la loi. Au premier, l'empire sur les intelligences qui le voudront accepter; Dieu de chances et de fortunes diverses, adoré ou conspué comme chacun l'entendra. L'autre, maître absolu des volontés humaines, qu'on ploiera au besoin par le fer. Le premier, créant des beautés intérieures dans les âmes, mais impuissant à verser sur les choses extérieures la splendeur et l'éclat; l'autre, vrai père de la civilisation et de la grandeur des peuples. Au premier, les autels et les temples resserrés; au second, les vastes espaces, les champs, les empires, toutes les choses étalées au soleil. Certes, il est aisé de voir où mènent ces principes. Oui, en effet, une ville avec une frange de fleurs suffit au premier Dieu: le reste est l'héritage inaliénable du second. Maintenant, s'accommode qui en aura le goût, de cette multiplication des Dieux et du partage dérisoire auquel on les condamne.

Un autre païen, Aristote, recommande qu'on se garde bien d'exiler de la cité les hommes adonnés à la contemplation des choses divines. Les hommes de ces nobles habitudes doivent, ajoute-t-il, rester Rois perpétuels.

Ne dirait-on pas que ce païen entrevoyait l'immortelle dynastie des Pontifes? Où trouver hors d'elle la solide et inébranlable habitude des divines contemplations? Le vœu du penseur lointain est enfin exaucé. Voici une lignée d'hommes comme il les désire. Le Roi perpétuel est enfin venu. Il a la science certaine des principes et des lois; son union avec les splendeurs du Verbe lui est assurée par une forme supérieure mise en son âme, son intelligence adhère immuablement à la vérité substantielle; cette même

intelligence descend aux choses pratiques, armée d'une incomparable lumière. Vingt siècles ont fui, vingt siècles s'ajouteront aux premiers et vingt siècles encore, le Roi perpétuel ne sera absent à aucune période de la durée. Il était permis à un penseur d'élite de construire cette notion idéale du Roi perpétuel. Espérait-il qu'elle se réaliserait un jour? L'humanité ne contient en elle-même aucun principe qui autorisât de telles espérances; les inégalités naturelles briseront sans cesse la série des grandes âmes. Il fallait une assistance d'en haut ininterrompue; à chaque Roi élu, l'impression certaine d'une forme. Jésus-Christ pouvait seul assurer aux Rois de son Église ce glorieux apanage. Leur dynastie ne sera jamais déchuë ni épuisée, elle est perpétuelle; chacun de ses membres possède invariablement la forme essentielle du Roi ¹.

Le Pape n'a pas commencé par être Prince temporel, régnant par la conquête, par l'élection, par la voie de succession, s'emparant plus tard d'un pouvoir spirituel, en vertu de son titre terrestre. Il est pouvoir spirituel, c'est son essence; Dieu l'a fait ainsi par une action surnaturelle et immédiate. Ses origines sont inimitables. Le pouvoir temporel est venu s'ajouter à lui, non comme un élément absolu, mais comme un accessoire plein de convenance. À dater de cette adjonction, le pouvoir spirituel n'a pas une essence de plus d'étendue et de vigueur intrinsèque; seulement, cette essence est utilement servie. La nature donc et la fin de ce pouvoir ne sont ni altérées, ni changées; il reste en la constitution que Dieu lui a faite, il est toujours tourné vers l'universalité entière. Opulence du vrai souverain, patrimoines de

¹ Si le souverain Pontifical est très-apte à régir les choses temporelles, à cause des habitudes élevées et fortes de celui qui en est revêtu, néanmoins il demeure vrai que les vastes nécessités de ses fonctions spirituelles exigent qu'il se borne à la direction d'un Etat de limites étroites. Toujours est-il que cet Etat aura le bonheur d'obéir à un pouvoir orné des qualités les plus propres au gouvernement.

l'infini amour, assistance perpétuelle d'en haut, rien n'est endommagé en lui par l'avènement du nouveau pouvoir. Le Vicaire du Christ persiste en sa forme haute et universelle, et cela vous fait entendre pourquoi la fièvre des choses temporelles est incon nue sur ses territoires de Roi. Il reste Puissance de l'esprit, il dérogerait s'il tombait dans les tourbillons profanes.

Ailleurs, on a vu des pouvoirs simplement humains s'ingérer dans les régions de la foi et ajouter à leur essence l'élément spirituel, le proclamant nécessaire. Se souciant peu des créations divines, ils se montrèrent un jour avec la tiare ajoutée à leur diadème. Ils soutiennent que leur être de Rois se compose de deux principes ; en leur qualité de princes de la terre, ils sont Pontifes. Mais cet élément spirituel uni violemment et sans titre à un élément terrestre qui a des frontières étroites, subira lui-même ces frontières. Si le pouvoir temporel se prétend agrandi, le pouvoir spirituel endure des retranchements ; il n'est plus l'idéal de la vérité universelle. Taillé et arrangé à la stature du pouvoir temporel qui l'évoque, c'est la pièce intégrante d'un être qui le précède dans l'ordre des idées ; il ne vient pas du Ciel armé et déployé. Sorti de l'atelier de la politique humaine, il a pris là dedans la forme d'un instrument de règne. Ce n'est pas un Sauveur, c'est un complice.

Au milieu de tant de déclamations contre le pouvoir temporel de la Papauté, on laisse passer inaperçues les sages décisions de l'Église sur l'union des deux pouvoirs dans la même personne. Si cette union est déclarée possible d'abord, parce que les éléments de ce pouvoir ne se contredisent pas, et ensuite utile dans le Pontificat suprême à cause de l'indépendance spirituelle dont il a besoin, l'Église s'arrête là. Elle se garde bien d'enseigner la nécessité de la conjonction des deux pouvoirs dans la même personne. Les hérétiques n'ont pas ces nobles scrupules de la vérité. La suprématie absolue du prince temporel contient tout selon eux, son droit terrestre embrasse les choses divines aussi bien

que les autres, les deux pouvoirs sont donc nécessairement unis entre ses mains. L'Église réproûve à bon droit cette opinion monstrueuse. L'Angleterre fut la plus obstinée à en construire la théorie; elle l'a mise en pratique dès les premiers jours de sa rupture, aujourd'hui encore elle y tient autant que jamais ¹.

Dieu a un dessein auquel tout se rapporte. Par son Verbe fait homme, il se construit un second fils où l'élément humain entre libre et glorieux. Le monde n'est que pour cela; les générations, les empires, avec leurs épées, leurs inventions, leurs génies, leurs mouvements de toutes sortes, apparaissent à des jours marqués d'en haut et sont employés à cette fin.

Pour que Dieu se fît homme, il lui fallait une chair préparée. Voici la raison de ce peuple Hébreu, emporté à travers l'Égypte

¹ Les souverains qui ont uni le pouvoir spirituel à leur pouvoir temporel sont obligés de faire dériver le premier du second: en leur qualité de Rois, ils sont Pontifes. On a tiré une conséquence d'un principe qui ne la renferme pas; on donne le néant pour origine à une réalité supérieure. Le moins ne contient pas le plus, le naturel n'engendre pas le surnaturel.

Le pouvoir spirituel est issu d'une origine vraie. C'est Dieu lui-même qui l'a créé par son action immédiate.

Si nous disions que le pouvoir temporel sort comme conséquence rigoureuse de ce brillant principe, nous n'encourrions pas le reproche fait à la théorie précédente. Le pouvoir spirituel ayant une prééminence incontestée, ce serait le plus qui engendrerait le moins; l'épanouissement temporel n'aurait pas le néant pour germe. Mais l'Église n'enseigne pas cela. Le pouvoir temporel vient très à propos orner le spirituel et protéger son action; il n'en dérive pas d'une nécessité absolue.

Les essences demeurent distinctes. Il y a entre elles une union précieuse, point de composition hétérogène et forcée. Une alliance a été contractée, utile à la liberté et à l'indépendance de l'esprit; le temporel n'est pas humilié pour cela, il devient le corollaire de plus grand que lui.

Le pouvoir spirituel vient en ce monde avec son essence complète et inexpugnable. Il est en mesure d'endurer toutes les épreuves et de faire noblement sa traversée. Si le pouvoir temporel lui échoit, ce sera bien, nullement messéant ni antipathique à son être. Mais il n'a pas prétendu l'engendrer comme conséquence absolument nécessaire. Les ordres divers ne sont jetés dans aucune confusion.

Ailleurs la confusion est obligée; tout dérive du pouvoir temporel sous peine de n'exister jamais.

et le désert; on dirait un essaim d'aiglons sur l'aile de sa mère. Dieu, long-temps à l'avance, avait désigné la terre des ancêtres humains de son fils. Si quelqu'un les précède, ce ne sera qu'un simple défricheur temporaire; le droit est à de meilleurs et de plus grands que lui. L'heure sonnée, l'installation du maître prédestiné a lieu. La tige au sommet de laquelle s'ouvrira la fleur qui va embaumer le monde, tige forte par laquelle reverdira la forêt humaine tout entière, est plantée par l'immortel agriculteur. Dieu nomma lui-même le champ où elle est mise; il en mesura l'étendue de son équerre d'or, le cordeau sacré a couru sur les campagnes Chananéennes, marquant des contours inviolables.

Ce que nous venons de vous dire a son fondement dans les saintes Écritures. « Quand le Très-Haut divisait les nations, quand « il séparait les fils d'Adam, il assigna les limites aux peuples, « selon la proportion du nombre des fils d'Israël. » Israël n'était pas né encore, et Dieu déjà s'occupe de lui préparer une résidence. Ainsi en agissent les pères pour leurs fils, Dieu est le meilleur des pères. Les nations sont créées de Dieu; les patries, il les assigne. Il a mis l'ordre dans le firmament en le distribuant aux étoiles. Chaque étoile a sa patrie là haut; en bas, les groupes des nations, étoiles terrestres qui doivent animer le globe, obtiennent de Dieu un sol natal, une patrie. Heureuses les étoiles vivantes de la terre, si elles pouvaient à toute heure, dire à Dieu qui les appelle, comme celles du ciel: nous voici. Heureuses, si comme leurs sœurs éthérées, elles luisaient toujours de la splendeur sacrée, joyeuses en leurs habitations!

Dieu voyait donc long-temps à l'avance son Israël, son premier-né. Il en avait compté les multitudes, il dispose des champs et des villes pour le recevoir. Quand l'hôte légitime viendra, il trouvera où s'héberger noblement et largement. Dieu s'occupe de tous les détails; le temps est étudié, le nombre est supputé, la décoration de la terre est achevée. Il introduit d'une main forte son élu dans sa possession légitime.

Le peuple hébreu vit solitaire dans sa patrie ; n'espérez pas de le voir semblable aux nations, il est condamné à une singularité glorieuse. Ailleurs abonderont le commerce, les richesses matérielles, les guerres dites illustres, le génie des courses et des explorations. L'intégrité et la pureté du sang des ancêtres du Christ repoussent des mixtions viles. Qu'on ne dise point que ce peuple est petit, qu'il n'a pas fait figure au cercle ardent des nations ; son temps viendra, temps de gloire incomparable. Déjà, plus d'une fois, à l'époque des captivités, il avait servi le monde superbe en lui disant des choses exquises. Mais voilà l'heure de l'éclosion de la chair attendue. Jésus, par son côté humain, est un jeune Hébreu ; par son côté divin, il est le Verbe, Fils de l'Éternel. En lui se trouvent unies la plénitude des saints et infinis trésors, et la plus haute perfection humaine. Jésus-Christ est né, il transfigurera le monde. On comprend la vie isolée et presque monastique de ce petit peuple. Tant d'austérités imposées à sa forme, cette fière abstention des modes réputés brillants, ce sont les vases sacrés où fut contenue la fortune universelle. Que nous ont légué les forts, les bruyants, les agités d'autrefois ? Où sont leurs traces ? si ce n'étaient ces Juifs obscurs, si leur terre n'avait pas été gardée de Dieu, toujours sauvée ou restituée à son résident légitime, et nos patrimoines divins et nos grandeurs humaines elles-mêmes, nous ne les aurions pas.

L'Hébreu est le plus important de tous les peuples de l'antiquité. Il a précédé les lettres, les philosophies et les éloquences de renom, et il les a surpassées avant qu'elles naquissent. C'est vrai, il dédaigna beaucoup de métiers éclatants selon la sagesse mondaine, on ne le vit pas courir sus aux provinces lointaines, éperdues, il n'eut pas des flottes et des armées conquérantes ; un beau temple élevé au vrai Dieu lui suffit. Mais il a rempli le monde de choses divines, de vivantes et fortes réalités. Sa loi a passé du tabernacle sur la lèvres du Christ, son Fils, agrandie, étincelante. De cette lèvres, elle resplendit en beaux rayons sur l'univers et

l'illumine sans cesse. Les nations vivent des donations de ce peuple; ce qu'elles ont d'ailleurs, ce sont vélin curieux, tronçons de pierre, courtes et petites vérités mêlées de beaucoup d'erreurs. Et la vie n'est pas en ces dernières choses, l'élément divin est absent de ces ruines. Qu'ont produit les Orientaux des vieux temps, les Grecs et les Romains d'avant Pierre l'Apôtre pour l'exaltation du monde moderne? L'Église héritière de la synagogue a tout fait; quelques médiocres retentissements prolongés jusqu'à nous de tous ces bruits profanes d'autrefois, les peut-on comparer à la voix magistrale sortie de la Judée?

Il fallait une généalogie certaine à l'humanité, qu'allait prendre le Verbe; à cause de cela, un peuple est créé, une région est choisie. Et à présent que cette humanité est unie au Verbe pour régner et transformer le monde, Dieu n'aura aucun souci de son action, de sa liberté, de son indépendance?

La chair du Christ est une lyre récitant des mélodies célestes, elle est la page immaculée où le mystère saint et le miracle de l'amour ont été écrits en caractères inimitables; cette chair toute ruisselante de Dieu a un rôle à remplir; une place édue dans cet univers est nécessaire à l'homme, auquel a été remis le soin de veiller à ses destinées.

Nous savons les efforts des philosophies ennemies pour obscurcir ce point; elles ne veulent pas d'un plan de Dieu révélé.

On repousse la haute fortune échue à l'humanité; les grandes et précieuses promesses de l'Évangile, on les taxe de chimères vaines. L'homme doit se borner à être homme. Point de causes finales dans la sphère physique, encore moins dans la sphère libre de l'histoire. Les ordinations antécédentes des choses et des hommes sont autant d'injures à la dignité humaine. Écoutez-les: Rome surtout est le texte de leurs déclamations; ils n'accordent pas qu'elle soit pour un but divin, c'est le hasard qui l'a faite. Qu'eût-il été si Alexandre s'était tourné contre elle, si Annibal l'eût vaincue? On ne sait. Pourquoi ceux-ci ou d'autres l'ont-ils laissé

aller? On ne sait pas davantage. Ils ont bien leur motif de parler ainsi; ils redoutent Dieu par dessus toutes choses. Mais justement, nous prenons le contrepied de leur dire. Nous possédons des vérités supérieures dont ils manquent, ces vérités ont avec toutes les choses inférieures un rapport certain; le dogme jette mainte lumière sur les natures physiques, il éclaire les faits de l'histoire. Le symbole catholique est la plus haute des doctrines. Tout ce que nous voyons appartient à des notions et à des amours éternels; on prend en pitié les hommes qui prétendent corriger cela.

« Pierre, dit saint Léon, tu savais à l'avance et le triomphe et les longs espaces de la durée de ton œuvre; tu portais le trophée de la Croix du Christ dans les citadelles romaines; en ces murs superbes t'attendaient, par l'ordre de Dieu, et l'honneur du commandement et la gloire du martyre. »

Pierre est ce pauvre d'Isaïe dont le *pied* doit fouler la ville hautaine. Le *pied*, entendez-vous; cela signifie qu'il n'est pas un marcheur de passage; c'est un maître arrivé dont le pied se pose sur sa terre, solide et inébranlable. O heureux venu! O homme du pied ami, comme on s'exprimait chez les anciens!

Le prophète s'adressant au Verbe incarné avait écrit: « Ta domination s'établira au milieu de tes ennemis. » *In medio inimicorum tuorum*. Remarquez ces paroles. Le Verbe ne doit pas seulement l'emporter sur ses ennemis, sa domination sera fondée au milieu d'eux, au cœur de leur empire. Rome est le cœur de l'empire ennemi. Et d'abord, qui apparaît le premier avec un caractère public entre les contradicteurs du Christ? C'est un Romain, le gouverneur de la Judée. Qu'il y ait moins de haine chez lui, toujours est-il qu'il prend le haut rang entre les ennemis du Sauveur; sa sentence de Magistrat l'envoie à la mort. L'inscription de la croix est tracée par son ordre en trois langues; les paroles de la langue Romaine sont les plus voisines de la tête de Jésus. Sans qu'il y pense, cet homme indique que le Dieu supplicié ira régner dans Rome. La langue des Hébreux et celle des Grecs

s'étaient déjà ouvertes au nom du Christ futur, le fier idiome des Latins seul demeurait fermé. Le nom adorable y entre triomphant, harmonieux, pour n'en plus sortir; il lui imprime une solennité et une durée impérissables.

Notre-Seigneur avait dit à Pierre : « Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais à la guise; aux jours de ta vieillesse, un autre te passera la ceinture et te mènera où tu ne voudrais pas. Suis moi. »

Pierre, allant à Rome, suivait notre Seigneur Jésus-Christ; la tradition des premiers temps nous l'assure, soit que le Sauveur lui en eût fait le commandement exprès, soit qu'une inspiration céleste le poussât. Un jour Pierre, vaincu par les larmes des Fidèles, s'apprêtait à sortir. Jésus-Christ lui apparut et le fit rentrer; il avait besoin d'être crucifié de nouveau dans cette ville, sinon en lui qui ne meurt plus, au moins en la personne de son Vicaire. Rome est si grande désormais, qu'elle a droit aux splendeurs de la passion du Christ.

En effet, rentré dans la ville, Pierre y reçoit la mort. Après lui, trente de ses successeurs tombent martyrs; c'est Pierre trente fois retenu par une forte chaîne aux lieux où la nature n'irait pas d'elle-même, s'attachant au Christ, le glorifiant toujours. La hache romaine se fatigue à battre ce Roi arrivé, il tombe et renaît sans cesse; à l'accueil qu'on lui fait, il devrait prendre le large et chercher un lieu plus hospitalier; un bras invisible le tient. Après de tels commencements, les obstacles, les persécutions des genres les plus divers éclatent. S'il était jeune encore, Pierre, il prendrait sa ceinture, ses sandales et son bâton de pèlerin, il irait ailleurs. Il a la gravité et la sagesse du vieillard; un autre le lie et l'empêche d'aller. Une fois, il sera échappé pour près d'un siècle, mais il a emporté au dehors sa ceinture nouée de la main de Dieu; la nature aura beau hésiter, la vertu surnaturelle l'emporte.

Les visions saintes, les paroles prophétiques se pressèrent devant l'œil, à l'oreille de Grégoire XI. Un Pape, né dans notre

diocèse de Tulle, nous en sommes fier, laissa les rives du Rhône et remit en son lieu le Vicariat immortel ¹.

Les paroles prophétiques signalées par les Pères et les théologiens sont comme une esquisse divine ; l'Esprit Saint jetait des lignes et des couleurs dont il révéla le sens plus tard à l'intelligence catholique. Pierre n'a pas choisi Rome de lui-même. C'était ordonné ; Dieu seul pouvait entreprendre la lutte et promettre le triomphe. Après les prophéties et le commandement divin, viennent les faits démonstratifs de l'ordination céleste. Tous ces massacres de Papes et de chrétiens, ces vertus nouvelles

¹ Une noble et sainte veuve, Brigitte la grande Suédoise, voyait à l'avance cette légitime restitution. Un soleil lui apparaissait dans le paradis, des rayons en sortaient et couraient à deux sièges placés à droite et à gauche. De l'un de ces sièges une voix se faisait entendre : « Soyez salué, Roi éternel, créateur, Rédempteur, juste juge. Voici que votre Vicaire qui est sur votre trône en ce monde a remplacé ce trône en son lieu antique et premier, là-même où fut assis le premier Pape, Pierre prince, des Apôtres.

L'illustre Catherine de Sienne avait parlé courageusement à Grégoire XI. Ce grand Pape, depuis long-temps profondément ému sur cette question du retour à Rome, écouta la sainte. En vain la politique, le sang et la chair tentèrent de le retenir ; il s'ôtait les noeuds de la ceinture invisible, il suivit le Christ. Rome reconnaissante mit sur son tombeau ces belles lignes : « À Grégoire XI, Limousin, d'une douceur, d'une doctrine et d'une piété admirables ; il fut compatissant aux douleurs de l'Italie ; le siège Pontifical emporté à Avignon, fut par lui heureusement ramené à Rome après un laps de soixante-dix années ; les divines inspirations le conduisaient, les applaudissements de l'univers l'accompagnaient. » Grégoire XI est loué par tous ceux de son temps pour les exquises qualités du cœur et les dons les plus rares de l'intelligence. Le célèbre Balde dans sa chaire de professeur de droit civil, à Pérouse, invoquait son autorité comme celle d'un maître. Grégoire XI avait une tendre dévotion à la Sainte Vierge. C'est lui qui a établi dans l'Occident la fête gracieuse de la Présentation de Marie. Sa piété envers la Mère de Dieu lui valut pour récompense cette généreuse résolution de rentrer dans Rome, qu'il exécuta l'année suivante.

Il ne s'agit plus de ramener la Papauté à Rome, mais de l'y maintenir. Le bien-aimé Pie IX est l'instrument heureux des hommages décernés naguère à la Mère du Verbe. Marie voit avec orgueil le trône de son Fils, debout et glorieux dans la ville prédestinée. « Vous n'êtes jamais rassasiée, ô Marie, de défendre et de protéger. »

qui s'obstinent dans les murs de Rome, c'est le cri habituel de la victoire du Roi infini.

Rome se préparait sans le savoir. Dieu gouvernait sa politique, décrétait ses victoires, la poussait à la forme hardie qu'on lui voit. Le Pape arrivé, elle est prise comme cela avait été résolu. En cette ville, deux pages d'histoire très-amples et très belles sont seules possibles. La seconde éclipse la première par la grandeur et la supériorité essentielle des choses qui y sont racontées, elle se continue et se continuera jusqu'à la fin. La première est close, la seconde est toute ardente encore, Dieu lui-même écrit là dessus. Qui a la prétention de troubler le génie de Dieu en son grand œuvre, de le jeter dehors, lui enjoignant d'achever son travail ailleurs? Belle compensation que tous ces petits haineux offrent à Rome! Quand ils l'auront débarrassée du Vicaire du Christ, ils y sèmeront la voix des sectes, des athéismes de tout genre; les choses de peu que grossit la phrase moderne, on les y accumulera. Rome, avec ses dépendances si glorieuses jusqu'à aujourd'hui s'encadrera dans la mosaïque moderne; d'elle il ne sera plus question que comme d'un point aux couleurs communes.

Il nous semble l'entendre: Qui me donnez-vous? J'ai régné sur le monde par l'épée et mes lois jusqu'au Christ. Le Christ est venu, il n'a pas nui à mon empire, il l'a transfiguré et agrandi. Autrefois je régnaï, mais j'y mettais le sang et le fer, mes victoires humiliaient. D'ailleurs, toute grande que j'étais, mon empire avait des bornes et de fières provinces me refusaient le tribut et je ne savais pas aller aux extrémités du vrai monde. Depuis le Christ, le monde réel est à moi; le frein d'erreur qui serrait mes mâchoires a été brisé, je possède la liberté de la vérité: mes conquêtes sont aimées, elles arrachent aux vaincus des accents de bonheur; on ne pleure pas sous ma loi, on dit des hymnes. Je ne connais pas les limites, tout est à moi et se range. Donnez-moi des Rois martyrs, des illuminateurs. J'ai des Rois qui ont créé le monde. Ma terre est l'atelier céleste; de chez moi partent la vie,

la grandeur, la science surnaturelle, et l'autre, par voie de conséquence. Je veux une dynastie tenant de plus près à Dieu que celle que vous m'ôtez, plus propre aux trépas, aux sacrifices illustres, d'une lèvre plus splendide, d'un plus beau commandement. Je n'entends pas végéter sous de petits sceptres bien lourds, après avoir balancé pendant vingt siècles ma noble tête dans la lumière.

La loi juive n'était que temporaire, elle appelait une loi plus haute et meilleure; les Hébreux duraient pour la chair que devait prendre le Verbe, Dieu les maintint tout le temps nécessaire; ce temps révolu, sa main se retira. Ce peuple est dispersé à cause de son aveuglement, la terre passe à des maîtres nouveaux; Dieu n'a pas manqué à ses promesses, il les a remplies exactement.

La loi de l'Évangile est immortelle, aucune loi plus parfaite ne lui doit succéder. L'Église est installée définitivement ici bas jusqu'à son entrée dans le ciel. Le ciel est son terme, la terre son lieu d'action et de lutte. Or, l'Église est en germe dans le vicariat du Christ; et la masse opulente des saints ordres et les richesses des Sacrements, et les lumières du dogme, les trésors spirituels, l'universel pouvoir, l'immense amour, toutes ces nobles choses lui sont confiées; par lui, elles s'épanouissent; le Pontificat suprême, c'est Jésus-Christ sincèrement représenté. La terre où ce Vicariat réside ne passe pas à d'autres; terre vraiment patricienne, elle n'endure ni le pied vulgaire ni les maîtres de petit métier; sa fortune est liée à la divine lumière; autant de temps cette lumière ruissellera, autant de temps Rome sera son urne.

« Soyez dans l'admiration, s'écrie Saint Jean Chrysostôme, représentez-vous Rome, quand Pierre et Paul, sortant de leurs chasses, s'élèveront pour aller au devant du Christ; Rome enverra alors au Christ un magnifique don, son front sera ceint de deux brillantes couronnes, les liens des Apôtres, vraies chaînes d'or, pareront ses bras. Le ciel a moins de splendeurs aux heures où le soleil jette sa flamme, que la ville des Romains agitant le feu de ses deux lampes sur l'univers. »

Rome, à l'heure redoutable de la fin tressaillera d'orgueil ; elle livrera à Dieu les os de ses fondateurs, les cendres de ses martyrs, joyaux illustres, nobles poussières.

Du milieu d'elle, avaient jailli les flots contenus dans la pierre magnifique Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les paroles de l'Évangile, les lignes des Sacrements étaient les formes sensibles, inaltérables du fleuve parti de ses rivages, sur l'ordre du Vicaire immortel. Rome a bien servi la chair du Christ, elle ne lui a pas été dure, il est juste qu'elle soit rémunérée tout d'abord. La chair du Christ est tirée de la terre ; détrempée de lumière, animée de sels divins, elle est le germe d'où éclorront un jour les splendeurs physiques de l'univers. Grâce à elle, seront apaisés les gémissements et les désirs de la créature matérielle ; celle-ci attend sa part des magnificences réservées aux Fils de Dieu, selon le bel enseignement de Saint Paul. De Rome, la terre sentira ses veines s'allumer ; le reste de la création, de proche en proche, recevra les gloires. Le Verbe fait toutes ses métamorphoses brillantes par la chair qu'il a prise ; Rome, fragment célèbre, est le *milliaire* d'or d'où la vie divine s'était élancée, d'où s'épandra la beauté du monde matériel.

Ces choses demandent la permanence du rôle divin de Rome. Elle ne se dresserait pas dans cette superbe attitude, si le terne et le profane l'avaient flétrie un jour.

Nous allons vous développer une considération nouvelle. Dieu, ayant pris Rome pour le siège de son Vicaire, il serait indécent à Dieu de changer cela. Que telle ou telle chaire épiscopale soit remuée de place, on le conçoit, cela, s'est vu ; la Majesté Vicariale du Christ ne doit pas endurer de telles humiliations. Par son Vicaire, Jésus-Christ est représenté dans la plénitude de sa puissance ; c'est donc Jésus-Christ qui a pris son lieu. Les plus hautes convenances, la grandeur de l'autorité exigent que ce lieu ne soit plus désormais à personne. Dieu n'est pas un locataire ambulant ; jamais on n'entendra dire qu'il a été expulsé, qu'il court cherchant

une résidence. Nous parlons d'une expulsion définitive ; les brutalités passagères infligées au Vicaire du Christ, loin d'être contre nous, militent en notre faveur ; elles ont été invariablement punies, le Vicariat saint revint toujours sur sa terre.

Pierre n'alla pas chercher la mort à Rome avidement ; cela lui fut commandé. *Non avida mors, sed iussa*. Dieu voulait sceller du sang du premier de ses Vicaires le trône sur lequel ils s'assiéraient tous, c'est là qu'ils doivent résider désormais ; Dieu s'est obligé en conséquence à mettre les miracles de ce côté, qu'il les y mette. Cette prodigalité est très-convenable à la majesté et à la beauté de son plan ; voici bien long-temps que Dieu la pratique ; le passé est une garantie de l'avenir. Ces réflexions empruntent une force spéciale à l'enseignement commun. Ni un Pape ni un concile ne pourraient légitimement séparer la primauté spirituelle de Rome et l'attacher à un autre siège ; ce que Dieu a uni, ses plus hauts représentants n'ont pas le droit de le diviser. Le Chef de l'Eglise aura jusqu'à la fin son Siège à Rome.

Or, voici les conséquences.

Sur une terre prédestinée à un si grand honneur, il ne doit pas y avoir d'autre maître temporel que le Vicaire du Christ. Aussi voyez comme le vieux maître se hâte de partir ; sans doute l'extinction de son pouvoir aura des lenteurs ; — nous dirons la cause de cela plus tard. — Mais déjà la Providence se montre.

En effet, comment concilier la présence d'un Vicariat presque infini, qui doit être là toujours avec la présence d'un pouvoir terrestre distinct ? Nous ne parlons pas des gênes et des oppositions dont le premier aurait continuellement à souffrir ; c'est une suprême raison déjà donnée, nous ne parlons que de la nécessité de la résidence du Vicariat à Rome. Le prince terrestre pourrait réclamer sa terre, signifier le départ à un hôte aux dimensions trop vastes ; il alléguerait que sa région lui est nécessaire, les propriétaires par fois s'ennuient de n'être pas seuls. Le Vicaire de Dieu ne sera plus qu'un étranger, hébergé moyennant des

clauses fragiles ; au premier signal, il devra emporter ses grandes œuvres, son atelier de lumière, ses institutions savantes, son sénat, ses tribunaux, ses écoles. Il annoncera à l'univers désorienté qu'il n'est plus à Rome ; l'univers recevra de pareils avis fréquemment ; et que serait-ce si les maîtres de la terre s'entendaient pour refuser le feu et l'eau au grand Exilé ?

Réduite en fait à n'être plus qu'une terre infidèle, Rome resterait de droit, néanmoins, la terre de celui qui régit tous les Fidèles de l'Univers ; une sanglante ironie s'attacherait à l'existence du Vicariat sacré. Obligé de garder un nom défiguré et usurpé par l'erreur, il y aurait dans sa vie perpétuée une douloureuse blessure ; Dieu n'aurait pas été heureux en lui imposant ce nom de Prince Romain de l'esprit.

Et l'Église, à son tour, serait cruellement blessée. Dès ses origines, elle a eu sur les lèvres et dans le cœur le doux nom de Rome. De tous les points de l'univers, à travers les longs siècles, elle a tourné vers cette ville son regard pieux. Rome n'a cessé d'être la maîtresse de la doctrine, le grand refuge ; à dater d'une heure néfaste, nous ne la saluerions qu'avec un accent de tristesse ? On ne se fait pas à l'idée d'une telle perversion des plus saintes habitudes ; jamais le nom de Rome ne sera pour l'Église un mémorial de douleur ¹.

Remarquez la grande fortune des Romains. Le Souverain Pontife, en prenant possession définitive de leur terre, y a installé la foi pour toujours. Non seulement il règnera jusqu'à la fin, divinement assisté en son beau travail de l'illumination universelle ; les peuples de ses domaines auront une indéfectible assistance pour accepter docilement les effusions de la lumière. Entre les décorations de son Vicaire, Dieu devait mettre la fidélité de

¹ Benoît XIV dit que Pierre ayant pris Rome, l'opinion qui prétend que la suprême monarchie de l'Église pourrait être séparée du siège Romain par l'Église elle-même, a peu de défenseurs, et est justement censurée par les plus nobles théologiens.

la portion du troupeau ramassée sous son regard. La vérité ne pouvait convenablement resplendir du milieu d'une multitude frondeuse ; la fleur de lumière germerait à regret dans les ronces obscures, le soleil embrase l'univers, ses alentours ne sont pas glacés. L'essence du Vicariat immortel crée dans sa terre prédestinée la foi aimante et ininterrompue. La richesse sacrée du Romain est inamissible, en tant que peuple il aura toujours la foi ; l'individu, là comme ailleurs, pourra prendre le mensonge, la grande personne du peuple restera catholique, Dieu y met une assistance spéciale ; l'honneur et les nécessités de son Vicariat illustre l'exigeaient ainsi. Le Romain est bien heureux, il est lié deux fois à la vérité.

La lumière, ailleurs, va son train, les branches du chandelier sont arrachées ; ici elle réside avec complaisance. La condition des Romains est la plus grande et la plus belle de toutes. Outre que ce peuple y a le principe des vraies splendeurs du passage et de l'éternelle félicité dans le ciel, une prérogative exquise lui est conférée. Il restera en terre, exemplaire vivant et incorruptible de la vraie forme des peuples tels que Dieu les veut. En mille contrées, le lien des intelligences et des cœurs se rompra ; on désertera le soleil des révélations pour courir à de sinistres météores. La personne des peuples sentira son flanc, tant robuste qu'il fût jadis, fléchir parce que la vie divine ne circulera plus dans ses veines ; vague et indécise, elle se repaltra d'ombres. De vieilles nations catholiques se défigureront, elles n'ont pas les promesses ; le front du peuple Romain ne s'altérera pas, l'artiste suprême le garde. Si l'art s'en allait, éteignant ses traditions et semant des œuvres grossières, vous béniriez l'amant du beau conservant un chef-d'œuvre et l'objectant sans cesse aux écoles égarées.

Jésus-Christ, représenté par le Souverain Pontife, est à Rome. La puissance du Verbe, sa lumière, son amour y sont établis irrévocablement. Cette prise de possession a coûté cher.

Rome païenne offrait ses temples aux essaims des Dieux venus de tous les points de l'univers ; elle les refusa au Dieu des chrétiens, si grand et si beau. Tibère proposait au Sénat de l'admettre, il ne fut pas écouté. On n'avait ni le prétexte du nombre, ni la crainte de l'encombrement, les Dieux fourmillaient dans les murs de Rome ; elle croyait grandir en religion, pourvu qu'elle ne rejetât aucune fausseté. Saint Augustin a trouvé la vraie raison de cette mesure contre le Christ. « Chaque Dieu, dit-il, veut être adoré selon ses prescriptions ; les Romains durent repousser le Dieu de l'Évangile. S'ils lui avaient rendu un culte autre que celui qu'il exigeait, ils ne l'auraient pas honoré, lui, mais bien un Dieu fantastique de leur façon. Se décidaient-ils à obéir, ils délaissaient à l'instant les nombreux usurpateurs de l'âme Romaine. En conséquence, on donna l'exclusion au Dieu véritable, pour ne pas offenser les faux Dieux. »

Le Christ attendit donc. Il se mit dans les catacombes en la personne de son Vicaire. Enfin, l'heure sonna, les Dieux partirent, le Christ prit leur place et fut adoré selon ses prescriptions jalouses.

Sa gloire est déployée à Rome sans mélange désormais. Du sang, d'héroïques sacrifices, de mâles vertus, des miracles, voici le prix de l'empire.

Le Dieu véritable n'entend pas partager sa région. On ne voulait pas de lui, autrefois, parce qu'il était une menace divine au mensonge ; il ne veut pas du mensonge aujourd'hui, parce qu'il est la vérité triomphante.

À la bonne heure, diront-ils ; mais l'humanité a des droits, elle aussi. Qu'en fait-on à Rome ? Attendez : nous allons voir ce que valent ces fiertés.

Il serait étrange que le Représentant de Dieu fut condamné comme tel à méconnaître un droit quelconque ; il est établi pour les protéger tous. Oui, c'est vrai, chaque Fils de l'humanité a un droit suprême qui plane absolu, le droit de de précieuses et

grandes choses, le droit de participer à la nature divine. Notre essence ne renfermait pas ces grandeurs; Dieu a daigné nous les conférer. Il a décrété qu'elles seront à tous; tous par conséquent ont un noble droit commencé; qu'on se garde d'obstruer ou de déchirer la voie par laquelle la gloire nous vient. Vous avez la raison des grands mouvements de l'Apostolat vers les âmes; c'est leur droit que l'Église va faire éclore en donnant ses sueurs et son sang.

Voilà pour les brebis raisonnables dont le droit très-certain n'a pas encore fleuri. Mais quand il s'agit des brebis plus heureuses qui déjà le possèdent, en quoi le Souverain Pontife le menace-t-il? Nous pensions, au contraire, qu'il le gardait avec une rare vaillance. Ce que vous regrettez est justement la négation du droit princier et absolu de l'homme. Sous prétexte de le faire libre, vous l'enchaînez aux ignorances, vous le mettez sous les souffles rivaux des systèmes. La liberté s'abaisse et se trouble en proportion des pertes de l'intelligence. Quelle est la racine de la liberté sinon l'intelligence? qui donne de l'ampleur à cette dernière sinon la vérité? Dieu est le grand libre, parce qu'il est le vrai substantiel. Vous voulez une créature ornée de la liberté, munissez-la de la vérité souveraine. Elle poursuivra sa destinée connue sans flotter dans le vide; l'ignorance ne lui infligera pas des mécomptes, l'erreur n'altérera aucune de ses brillantes forces. Il en faut finir avec ces théories qui mettent la liberté dans l'universelle négation; elle est, la liberté, dans l'affirmation souveraine. Par sa foi, le catholique affirme d'immenses choses; ses dires hardis et certains dépassent les pâles discours des hommes de simple raison, sa liberté plane réelle et supérieure.

Or, nous le redisons, le droit à être Dieu par participation est le droit par excellence de l'homme. Les Dieux créés n'ont déparé aucune patrie terrestre, ils ne se laissent vaincre en beaux actes par qui que ce soit. L'élément divin exalte les nations comme les individus, les unes et les autres s'amoindrissent en les

répudiant. On parle tant du progrès, c'est étrange qu'on croie le servir en supprimant le principe par lequel notre nature monte jusqu'à l'infini.

Le Souverain Pontife n'est donc pas le destructeur du droit de l'homme né sur ses terres de Roi; il l'assure au contraire. Oui, nous avons droit à être Dieux; eh bien! que tout s'incline devant notre grand droit, s'ordonne pour le protéger, et la famille et l'école, et la cité et le royaume. Sciences, législation, inventions des arts, doivent se discipliner par respect. Qui nous empêchera d'être Dieux?

Vous êtes partis de la notion du droit; soldats inflexibles, vous n'accordez pas merci; cette notion vous paraît si grande et si sainte que rien ne vous émeut à la veille des ruines.

Le droit est saint, nous le proclamons plus haut que vous; vous lutez pour une criminelle chimère, nous défendons la légitime réalité.

Mais certaines choses sont absentes des domaines du Pape! Ces choses de leur nature sont indifférentes, bonnes ou mauvaises, selon les circonstances de temps et de lieu. Au loin elles peuvent être bonnes, elles seraient mauvaises ici. Quand on a l'insigne honneur d'habiter la région de la divine lumière, on dédaigne les soucis médiocres. La prose est déplacée à côté de la poésie, à une terre immortelle une forme et une splendeur propres; un peuple se peut appliquer aux généreuses cultures de l'esprit et apprécier moins les pratiques ardentes sur la matière. À Rome, le choix est fait. La haute partie de l'âme humaine l'emporte; si ça ne vous va pas, ça n'en est pas moins très-beau. En d'autres époques, quand l'étudiant prenait une cellule dans une de nos villes lettrées, le quartier choisi était transformé en une région sereine. Les métiers bruyants étaient tenus de s'éloigner; devant un jeune écolier les marteaux se taisaient. La grande représentation divine a bien le droit, sans doute, d'assigner à la matière la retenue et le silence qu'exige la loi de ses brillants

territoires. Les métiers défavorables aux magnificences spirituelles n'ont pas ses sourires, elle aime peu la triviale agitation.

Voici leur grand grief. Un Pape, prince terrestre, est l'obstacle éternel à la nationalité. Périssent le Dieu, s'il le faut, sa représentation, sa cité artificielle, et que la nation naisse. Dieu, n'a pas commencé par créer des nationalités et son Église après. Dieu veut son Église avant tout; c'est pour sa formation et son triomphe qu'il a réalisé au dehors tout ce que nous voyons. L'Église est le but suprême, le reste est un moyen. La plus fière des nationalités, sous les doigts de Dieu, est comme un troupeau facile sous la verge du pasteur. Dieu anime les nations, il leur commande ou leur permet telle ou telle attitude dans son grand drame; qu'on le sache, aucune énergie hostile n'en saurait rompre l'unité, ni altérer la splendeur. Dieu ne commence pas par semer d'indomptables inimitiés, il ne vient pas ensuite avec une Église altardée, chercher une place. Vous ne le verrez pas entreprendre contre ses propres créations une lutte sinistre, se dédoubler pour un duel à outrance où il se percerait lui-même. Dieu a décrété une Église, ici voyageuse, glorieuse là-haut. Oh, c'est la loi que tout moyen soit subalterne, mesuré aux droits suprêmes de la fin, non seulement ne la contrariant pas, mais la servant avec une précision parfaite.

Oui les nations sont voulues de Dieu; il a mis dans chacune une âme qui s'agite, qu'elle y pense ou non, pour l'achèvement de l'Église. Dieu a daigné s'occuper des territoires et des partages, des anges veillent à la tête des peuples; quand l'Église était en germe dans la race élue, dès les patriarches, les grandes nations du dehors qui croyaient aller d'elles-mêmes étaient menées par le Très-Haut à son profit; elles recevaient chacune sa fonction, et venaient se placer en leur rang selon l'ordre du souverain régulateur. Aux jours où l'Église apparut épanouie sous les souffles et par le sang du Christ, les nations prêtes à éclore eurent toutes à l'avance leurs saints horoscopes, elles allaient être

employées. Si le Souverain Pontife eut été fait membre d'une nation comme vous l'entendez, il aurait tenu vainement les clefs de la liberté universelle, les trésors de la vie. Empêché par une nationalité restreinte, ce vaste idéal serait resté courbé; le glorieux civilisateur eût été ramené sans cesse à des attitudes médiocres, le monde l'aurait suspecté; sa voix n'était plus l'accent de l'Éternel.

Bien nous en est venu que Dieu n'ait pas pris vos plans. Les Papes ont fait l'Europe. Le chaos moral grondait; les vieilles choses croulaient, les nouvelles ressemblaient à une tempête. La Papauté, debout, disait des paroles incomparables. L'ordre et la lumière sortaient de ses lèvres. Les peuples, les Rois de l'Occident, leurs lois, leurs institutions, leurs mœurs, les patries, tout vient de la Papauté.

On annonce perpétuellement une nationalité à créer là-bas. Une nation Italienne n'a été vue de personne en aucun temps. La péninsule regorge de rivalités et de gloires, obstacles insurmontables à ce que l'on rêve.

Dieu voulait Rome. Il le montre bien, il fait parler d'elle longtemps avant qu'elle soit née. Un homme de l'Orient a la lèvre émue sous un souffle invisible, il est tenu de nommer Rome encore dans les limbes, il prophétise sa gloire. Daniel, le grand et pur prophète, l'annonce lui, aussi. Cette Rome voulue naîtra à heure fixe; fière cité, pleine de majesté et d'empire, métropole universelle en-deçà comme au delà du Christ, elle ne songera jamais à se faire le chef d'une nation. C'était bien aisé pourtant en apparence et très-naturel. Les petits peuples qui l'entouraient furent domptés lentement; il y fallut cinq siècles. Après leur défaite, ou ils s'éteignirent, ou leurs débris restèrent comme un témoignage de la violence du vainqueur.

Quand les hommes du Nord furent venus, ils ne formèrent pas un établissement unique. Des principautés séparées naquirent; de là, le nombre brillant et agité des temps postérieurs. Ce fait étrange a sa raison dans le dessein de Dieu. Dieu attendait sa Rome

détachée : Rome doit être vêtue d'une splendeur propre, d'une singularité glorieuse. Elle se tient séparée avant le Christ, parce qu'elle doit l'être après lui ; Nous nous exprimons mal, elle demeure distincte pour appartenir à tous.

Autre que la Rome païenne, elle ne donne pas la mort : semblable néanmoins, elle reste dans sa personnalité solitaire ; la nature est adaptée à la grâce ; Rome est dessinée selon les plans du Verbe ; et sa forme de ville par excellence et son génie des conquêtes, ce sont les rudiments humains que le Christ transformera plus tard. Des groupes brillants, aux diamètres abrégés, sont seuls possibles autour d'elle. Les sciences et les arts étincelleront à l'envi dans les gracieuses cités de l'Italie ; l'éloquence s'y montre, les chefs-d'œuvre se multiplient ; le commerce, l'industrie, l'agriculture y sont en honneur ; les foules ont leurs privilèges sociaux, les hommes d'élite se succèdent ; la Religion plane radieuse. On dirait une guirlande de fleurs divines et humaines déroulée en face de la ville d'où sort la sainte lumière.

Si on veut tant savoir la pensée de la Providence, qu'on regarde l'Église et ses divines nécessités. Tout vient de là. L'incrédule fait son métier, quand il dit : mort à l'Église. Que ceux qui croient à leur Mère, n'aillent pas imprudemment proposer des impossibilités. Dieu s'est révélé ; la prophétie y est, l'histoire se plie ; il assignait des espaces dans Chanaan selon le nombre des Hébreux ; il en a assigné sur le sol Italique selon l'importance et les besoins de celui qui le représente ici bas ¹.

¹ Dieu, restant dans sa solitude vivante, crée tout et conserve tout. Cette distinction inébranlable est la condition de l'existence et de l'ordre de l'univers. Par elle, la liberté divine se manifeste au dehors. Le Souverain Pontife crée et gouverne conformément à l'exemplaire infini qu'il représente. À lui aussi, une distinction inébranlable est nécessaire. Cette distinction, nul ne la détruira, mais elle est protégée par son pouvoir temporel. Dieu mis dans le nombre, vous avez l'épais panthéisme. Le souverain Pontife absorbé dans vos formules sociales, vous détruisez autant qu'il est en vous le principe sensible et permanent de la grandeur sur cette terre ; vous lui substituez un panthéisme humain.

Le Seigneur avait donné l'ordre aux Israélites de livrer des batailles, il leur annonçait la victoire. Pierre n'avait reçu ni un ordre semblable, ni de pareilles assurances. Les légions hardies ne le suivent pas, il n'a pas de fer, il entre seul avec une parole. Pourtant la terre Romaine lui est promise : il l'aura.

Dieu veut que le principat terrestre de son Vicaire ait une naissance d'un genre unique. Les siècles futurs ne trouveront pas dans cette histoire les ressorts de la politique, ni les coups de l'épée. N'y cherchez pas une nationalité frémissante, ambitieuse. L'œuvre divine prend son complément, une ligne de remparts se déploie autour de l'esprit. Dieu créa le pouvoir spirituel en beaux et solennels termes ; son bras fort apparaît. Quand il s'agit de donner l'appendice Royal à son Vicaire, il laisse tout extérieurement à des concours de causes secondes, étonnées de se trouver ensemble.

Dieu savait que cette Royauté provoquerait à travers les siècles le génie des sophistes, il lui conféra donc un caractère inimitable. Elle sort mystérieuse du milieu de choses hautaines et quasi indomptables. Le diadème du Roi futur sculpté dans un atelier invisible monte de lui-même au front du Pontife.

La grande Rome allait périr, les Césars ou la battent ou la délaissent, elle invoque le Pape. Celni-ci se décide à la décorer d'une splendeur meilleure, il l'associe à un commandement beau et immortel. Les barbares essaient de démolir l'œuvre de la Providence ; la France a la mission de la consolider, elle l'accepte, et la remplit glorieusement.

Quand le Vicaire du Christ déclare sacrilèges les profanateurs, il ne fait que traduire le sens profond des choses. Le profanateur est sacrilège d'abord parce qu'il lacère une forme devenue sacrée par son union avec l'institution surnaturelle et aussi parce qu'il attente à une construction que Dieu a favorisée par une influence directe et spéciale.

Ce pouvoir est né à son heure et à sa façon ; né pour l'Église, il durera avec elle.

On dit que le pouvoir temporel du Souverain Pontife est le produit d'un système théocratique qui régnait au moyen-âge. On se méprend sur les idées et sur les faits. La théocratie n'a apparu qu'une fois ; ce fut aux premiers temps des Israélites, et chez eux ; Dieu était le législateur direct et le Roi immédiat. Au moyen-âge, le Souverain Pontife a dit et fait d'admirables choses au nom de Dieu, il a rendu d'immenses services à l'Europe ; cette noble action de la Papauté ne supposait en rien la théocratie, les peuples avaient leurs Rois et leurs législateurs. La Papauté prononçait de beaux oracles ; on s'y conformait plus ou moins, c'était un patrimoine de lumière partagé par un monde sortant du chaos, une félicité des sociétés Européennes naissantes, rien de plus.

On ne se trompe pas moins quand on rapporte la formation du pouvoir temporel de la Papauté à l'idée théocratique. Qu'on prenne l'histoire de ses origines ; jamais les Souverains Pontifes n'ont entendu placer Dieu en personne à la tête des domaines qui leur advenaient. Le pouvoir temporel s'est mis en leurs mains comme conséquence très-séante de leur pouvoir spirituel ; de là à la théocratie il n'y a aucun rapport. Nous reconnaissons avec fierté que le prince temporel était avant tout, prince spirituel, il a des moyens supérieurs de faire son œuvre nouvelle ; ses dotations surnaturelles l'aident merveilleusement à conduire les choses terrestres. Rendu conforme par des consécérations saintes à l'éternelle raison, cette raison substantielle de Dieu, il est muni d'une précieuse assistance ; et néanmoins, quand il touche à ces choses, il n'a pas la prétention de faire son œuvre divine, cette autre, si grande, pour laquelle il est créé. Qu'il descende dans l'ordre humain avec des habitudes de lumière, que des empreintes d'une forme plus haute le décorent, ce sont autant de conditions favorables à son action de Prince temporel. Mais il ne vient pas en vertu de son autorité sacrée, faire la loi et gouverner, c'est bien un homme qui règne ; seulement cet homme a des traits célestes. Est-ce un mal ? ce n'est pas la théocratie.

Dans l'action si heureuse des Souverains Pontifes, au dehors, on ne découvrira aucun vestige d'un système théocratique. Ils illuminaient l'Europe, ils y consolidaient les Royaumes, un noble idéal planait sur un monde ébauché. L'Europe consentait à recevoir la beauté et l'harmonie.

Ils ne veulent plus que le grand idéal se montre à l'avenir avec autorité ; eh bien ! soit, on n'y gagnera guères. Mais induire du caprice des modernes que le pouvoir temporel de la Papauté doit fléchir désormais, comme s'il était la conséquence logique d'un ordre d'idées délaissé sans retour, c'est se faire illusion. Le pouvoir temporel du Pape n'est pas éelos parce que le Pape était écouté plus ou moins docilement par l'Europe dans le temps qu'il dispersait ses dictées admirables ; il n'a pas pris ce pouvoir à titre de salaire, il l'a vu venir comme une appendice de sa grande fonction divine ; celle-ci durera jusqu'à la fin, quelque faveur que les sociétés accordent ou refusent à l'action Pontificale dans leur sphère politique. Nous savons bien l'ordre réel, mais ce n'est pas le cas d'insister.

Le Vicariat du Christ est immortel, il sera toujours en cette terre pour l'accomplissement du plan de Dieu, il lui faut sa libre et indépendante action ; voilà les raisons primordiales du pouvoir temporel de la Papauté. Théocratie, préjugés populaires, opinions évanouies des temps anciens n'ont rien à faire ici. Ce Vicariat traverse les âges, intègre, incorruptible, il évoque sans cesse son appendice temporelle. Cette dernière est presque une nécessité dérivée d'une essence indestructible, et non pas une formation de circonstance. Elle dure comme l'essence ; elle ne meurt pas avec l'occasion.

On dit que par son côté de Prince, le Vicaire de Jésus-Christ soutient des rapports avec l'ordre temporel des États : on a raison. On se trompe en ajoutant que dans les conflits auxquels il sera entraîné, il doit bien se garder d'invoquer ses titres spirituels. On ne veut pas voir que le Souverain Pontife n'est Prince temporel qu'en sa qualité de Vicaire du Christ. Il est l'égal des

Rois, il ne leur est pas semblable, il est autre et plus grand. Quand les siècles demandent pourquoi le Pape est Roi, il répond : parce que je suis Pape ; on lui dit, ne soyez que Roi tout à l'heure.

Le pouvoir temporel de la Papauté ne pourra jamais être isolé de sa raison d'être ; on a beau écarter cette raison par une opération arbitraire de la pensée, l'essence des choses la ramène inécessamment. La question sera toujours religieuse, elle se refuse à subir une forme vulgaire. Le Pape n'a rien confondu dans la belle doctrine de sa Lettre à l'univers ; il a proclamé les légitimes rapports.

Le Pape n'a pas commencé par être Roi temporel et n'est pas devenu ensuite le Vicaire de Dieu. Le principat temporel est éclos comme une appendice obligée du Vicariat ecclésiastique ; il ne dure qu'en cette qualité. Le pouvoir spirituel détruit, le temporel tomberait à l'instant, comme le corps tombe quand l'âme est partie. Qui viendrait prendre ce sceptre de Roi au lendemain de l'extinction du pouvoir spirituel ? Où serait l'héritier du trône ? La chair et le sang ne transmettent rien ici. La dynastie des princes spirituels disparue, ce serait la fin obligée de la Royauté temporelle.

Lorsque l'on dit que les deux ordres sont séparés désormais, que cette conquête est la gloire des sociétés modernes, on répète un dire très-commun. Nous n'avons pas à en examiner la valeur ; il serait aisé de montrer que la perfection n'est pas là ; le spirituel et le temporel sont distincts, la distinction n'exige pas la séparation, il est besoin de rapports et non de rupture. Que chez un peuple, le temporel se déclare séparé, le fait a lieu entre des sujets dont l'un n'est pas l'autre. Le pouvoir spirituel a sa représentation humaine, le pouvoir temporel, la sienne ; le penseur élevé regrettera des aliénations fatales, mais elles se seront produites dans des sujets différents. Le pouvoir temporel y perdra, le pouvoir spirituel aussi ; ils auront moins de moyens de s'entraider. Lequel y endurera les plus grandes pertes ? Quand

on veut appliquer ce procédé au Souverain Pontife, il se présente d'insurmontables difficultés. Les deux pouvoirs sont réunis dans la même personne.

Et cependant l'ordre temporel aurait là son émancipation comme ailleurs. Eh bien ! ôtez au Pape son attribut de Roi ; que voulez-vous qu'il fasse du pouvoir dans un système ainsi arrangé ? Une aubaine Royale lui était advenue par cette seule raison qu'il est Prince spirituel. Son action divine était plus libre, il se défendait sous des remparts souverains. La Royauté lui était unie comme un corps à une âme, elle recevait de lui son mouvement et sa beauté. Les jours sont venus où l'accord va cesser ; il faut rompre, l'esprit se retirera dans ses hauteurs, la terre aura sa loi indépendante, rien n'apparaîtra chez elle descendu des sommets surnaturels ; et ce sera dans la même personnalité humaine qu'éclateront de telles ruptures ! Évidemment, on aboutit à la destruction du pouvoir temporel de la Papauté. Que voulez-vous que fasse le Vicaire de Dieu d'un embarras Royal ? Vous le lui avez travesti en sarcasme contre son essence divine, il ne se résignera pas à ce hochet plein d'ironie ; il ne se mettra pas en deux parts. Le Pape resplendit dans l'orbe du globe, lumière pure ; vous voulez qu'il s'éteigne comme une lampe épuisée sur les espaces d'un petit domaine terrestre ; il a dans les deux sphères les fortes habitudes de la certitude divine. Il frappe les faux cultes d'un bout de l'univers à l'autre, il supprime partout par sa forte censure les contradictions ; et sur des terres à lui, il abdiquerait son grand rôle ! Du reste, il n'y a eu jamais aucun fait dans ses domaines qui l'obligeât à la condescendance en cette matière. À Rome, on ne chante pas le *Credo*, par le motif que cette contrée fut toujours vierge d'hérésie. L'hérésie est inconnue dans le Royaume du Prince de la lumière ; elle ne s'y établira jamais, nous le disions plus haut. À quoi bon s'occuper du néant ?

Les Rois en tant que Rois ont de beaux devoirs que seuls ils peuvent remplir ; les théories modernes sont ennemies de leur

grandeur véritable. Jésus-Christ a créé la forme du Roi catholique. On travaille de mille côtés à la démolir ; on entend dédommager les Rois en leur proposant la gloire.

« Je ne pense pas, dit saint Augustin, qu'il y ait assez de beauté sur un front d'homme, si les vertus humaines chez lui ne servent qu'à la gloire. Quoique cette gloire ne soit pas la femme amollie sous les traits de laquelle l'école d'Épicure dépeignait la volupté comme le souverain bien, elle est cependant creuse et pleine d'inanité. Il est indécent de mettre à son service la solidité et la vigueur des vertus, si bien que la prudence n'aura rien prévu, la justice n'aura fait aucun acte, la force toléré aucun appétit, que pour plaire aux hommes et servir cette gloire pleine de nuages et de vent. »

Quels que soient les écarts de l'humanité, c'est un bonheur que le grand pouvoir spirituel de la Papauté persévère dans son indépendance, il a une lumière intarissable et un infatigable amour. L'âme divine de l'univers est à Rome ; à cette âme conservez ses enveloppes, sa vraie forme de Roi ; laissez-la battre librement et dispenser sa vie.

Nous croyons devoir insister sur les rapports du spirituel et du temporel ; cette question est traitée aujourd'hui par beaucoup avec une légèreté impardonnable.

Il s'agissait d'ordonner les choses physiques, de les lier dans l'unité. Dieu réalisa la nature humaine et le problème fut résolu. L'homme est esprit ; il est corps en même temps ; voilà le nœud brillant de la création tout entière.

La matière devient l'instrument et la défense de plus grand qu'elle ; l'esprit rutile à travers le corps, il pénètre la création physique, il l'ennoblit et la glorifie.

Les choses du monde matériel jusques là étaient à l'état vague ; elles n'avaient pas de maître ; les lignes qu'elles exprimaient appelaient un témoin. Dieu créa une nature faite à son image ; le monde tressaillit, le noble maître était venu. Ce qui est en nous

l'image de Dieu, c'est l'esprit. L'esprit prend la matière en souverain et l'incline à de magnifiques usages; lui-même se déploie splendide par cet étrange instrument; osez lui crier qu'il se fourvoie et qu'il déroge.

L'esprit, pour avoir été exalté jusqu'à la condition de Vicairo de Dieu, aurait-il perdu tout droit à de tels apanages? Agrandi par une forme incomparable, il a des droits plus larges encore; il fait des choses éminemment divines, à cause de la beauté de sa charge, vous le confinez dans des hauteurs fantastiques.

On veut que le plus grand des maîtres, celui que Dieu n'a pas créé seulement à son image par la réalisation de l'essence spirituelle, dans lequel il a mis encore des participations plus élevées de sa lumière et de son amour, n'ait aucun droit de présider aux choses extérieures. Sa grandeur surnaturelle n'a modifié en rien chez lui l'essence de la personnalité humaine. C'est toujours un homme qui est fait si grand; les conditions ordinaires de son être, il ne peut pas les éviter; son œuvre divine, il la fait dans ce monde et non dans une région d'esprits purs. Laissez-le s'établir comme il sied à sa grandeur; surtout ne lui reprochez pas de mêler des choses disparates.

L'esprit parle exactement quand au nom de ses attributs il répète les choses temporelles. À quoi bon se nourrir, se vêtir, prendre la terre, la dompter, la garder, sinon pour les besoins et les droits de l'âme? Individus et nations ont à vivre d'une vie supérieure. Les troupeaux épaississent sur leurs flanes des chairs qui ne couvrent pas les splendeurs spirituelles, ils fauchent l'herbe avec leur langue et marchent, c'est un temporel d'où le droit est absent.

L'homme est esprit avant tout. Otez l'esprit de ce monde, il n'y a de droits nulle part. Et l'esprit, il a des droits sur les choses terrestres plus ou moins étendus, en proportion des formes accidentelles dont il est orné. Le père de famille, le savant qui a modifié la terre, le travailleur qui la fait fleurir, chacun vient

avec un droit issu de l'esprit. L'esprit revendique les choses temporelles d'abord en sa qualité propre d'essence spirituelle, il n'y a qu'une essence de ce genre qui puisse exercer cette revendication, ensuite en ses qualités accidentelles de père, de savant, de travailleur; or, ces dernières sont attachées à l'esprit et non au corps; c'est donc l'esprit qui apparaît toujours pour prendre ou reprendre la terre.

Telle est la loi absolue des rapports; on est bien mal avisé de repousser l'esprit du milieu des choses temporelles. À qui veut-on les laisser et de quoi veut-on qu'elles servent?

Le Représentant de Dieu est un homme; en cette qualité il subit des nécessités et il garde des droits; l'autre plus élevée, ajoutée à son être, loin de les restreindre, les étend. Le Souverain Pontife a bien fait d'apparaître de ses hauteurs sacrées, pour réclamer au nom de son être agrandi; il n'a rien troublé, il a fait entendre avec plus de force un droit très-légitime.

Les créatures physiques sont des pages sensibles sur lesquelles Dieu a semé le vestige de ses attributs; la plus petite d'entre elles porte en ses flancs et à sa surface comme le fragment d'un beau livre; le monde matériel est un poème harmonieux. Il y a plus encore, Dieu ayant décrété un ordre surnaturel, il a voulu que la créature physique en exprimât la pensée dans sa constitution. Elle n'est plus seulement l'alphabet des attributs divins dans l'ordre naturel, une écriture plus savante est mise en elle; l'homme appelé à une fin surnaturelle n'est ni distrait ni troublé par le contenu du livre de la nature; il y peut lire les plans esquissés de l'œuvre par excellence.

La nature physique est ramassée dans l'homme, l'esprit y est aussi; Nous avons pu dire que l'homme était le nœud brillant sous lequel est ordonnée la création tout entière. L'universalité est désormais vivante de la vie de l'esprit.

Ce n'était pas assez. Dieu, en créant l'homme, réalisait une œuvre d'un caractère propice aux démonstrations plus splendides

qu'il avait résolues. En conséquence, il prend lui-même la nature humaine, il se fait homme; l'esprit infini va dévoiler par l'instrument corporel des secrets de sagesse que nul n'aurait soupçonnés.

La création ne vit plus seulement de la vie de l'esprit; par l'union du Verbe avec l'homme elle a déjà la vie divine; elle aura un jour ces effusions dont nous avons parlé, qui s'étendront de Rome par la chair du Christ à ses derniers confins. Le spirituel et le temporel s'étaient appelés l'un l'autre dans un être très-noble; Dieu les unit glorieusement à la personne de son Verbe. La nature physique reçoit une transfiguration incomparable; la voilà l'organe des hautes pensées, elle est la traduction de l'infinie intelligence; le Verbe se montre vie et lumière surnaturelles à travers les clôtures animées du corps de l'homme.

Le Verbe ne délaissera jamais l'humanité qu'il a prise. Il l'a emportée au ciel, il est avec elle dans les tabernacles; du haut de ces deux trônes, elle est toujours le beau principe de la vie de l'Église. Le Verbe incarné habite tout à la fois la gloire et les ombres mystiques, cependant l'Église a besoin de le voir et de l'entendre ici bas; il y a pourvu. Le voici apparu d'une autre manière dans la chair. Cette chair, il ne se l'est pas unie personnellement comme la première, l'union contractée n'en est pas moins profonde et réelle. Il donne à un homme une participation de ses propres attributs, il se crée un Vicariat véridique, lui-même est présent dans une personne humaine; le Pape, c'est le Verbe incarné qui se continue.

L'Église naquit sous un Chef visible, elle doit durer sous un Chef visible, sinon elle sera altérée dans sa forme. Nous avons un Chef, être magnifique, le second après le Christ, le premier au dessus de tous les hommes. Ne soyez pas surpris qu'à une apparition sans pareille, l'univers ait jeté un grand cri. On a pu dire avec vérité que le monde en la voyant a été dans la stupeur, ou mieux encore que le Pape est la stupeur du monde, *Papa stupor mundi*. « La Papauté, dit Pétrarque, n'a rien au dessus

d'elle; on pense que cette chose incomparable a pris son nom de l'admiration et des profonds étonnements de l'univers. » En effet, les syllabes qui composent ce nom sont une exclamation redoublée.

Les raisons que nous avons données plus haut de la nécessité d'une Royauté temporelle pour le Chef de l'Église empruntent une nouvelle force à cette présence très-réelle du Verbe dans sa personne. Le Verbe n'est pas sujet, il est le Roi.

Si les peuples avaient l'intelligence, ils rivaliseraient entre eux à qui sera rangé sous un tel maître. Dieu n'a laissé ni aux sorts ni au concours cette belle condition; il a élu de toute éternité la terre et le peuple. Dieu veut ce peuple comme il voulait l'Israélite autrefois. Personne ne lui put ravir ce dernier, il sut le tenir dans sa forte main tout le temps nécessaire; personne ne lui ravira l'autre, il en a besoin jusqu'à la fin du monde; ni les ravisseurs du dehors, ni les murmureurs du dedans ne changeront cela. Il y eut des mauvais dans Israël, on commença dès le désert à menacer la Royauté divine, on reprit maintes fois depuis l'orgueilleuse tentative, Dieu réduisit toujours ces essais de so-disante émancipation; il maintint ses décrets et continua la gloire au peuple d'Israël. De l'extérieur, des Rois habiles et forts essayèrent souvent de démolir la Royauté du Verbe attendu; lisez l'histoire, vous verrez ce qui leur en revint. Son peuple et sa terre d'aujourd'hui, Dieu les gardera non moins vaillamment; son bras n'est pas usé, ni le dedans ni le dehors ne sont plus puissants contre lui en un temps qu'en l'autre.

Le Verbe resté présent d'une présence sensible sur notre terre, proclamerait dans son commandement temporel les principes que son Vicaire proclame. Il serait aussi aisé aux détracteurs d'accuser le Verbe incarné que celui qui le représente. On lui voudrait ôter les choses humaines, à lui aussi, sous prétexte qu'il les endommage. On lui reprocherait ses dédains de la liberté, ses négligences envers les intérêts, il y aurait les mêmes calomnies et les mêmes menaces.

Dieu dicta à Moïse une loi politique et économique très-savante, qui faisait le peuple beau dans l'ordre humain et la terre fleurie. Il ne retrancha aux Israélites que les excès des nations d'alentour; tout le reste leur fut donné: les écoles, les arts utiles, l'industrie appliquée aux nobles choses. Le Verbe n'a pas fait le peuple soumis à son Vicaire de moindre condition. La loi terrestre qui le régit brille par sa sagesse, de belles choses sont épanouies chez lui, il y manque la fièvre du dehors; Dieu présent tiendrait ce mal écarté ainsi que le fait son Vicaire. Que voulez-vous? Il faut vous résigner à trouver Dieu sur une région prédestinée, armé de sa lumière, de sa sagesse, de la double science de ses choses à lui et des choses humaines. Vous lui opposez vos inventions, il vous oppose son intelligence; vous le menacez, il n'est pas ému; vous prétendez faire des ruines, il entend garder son édifice; vous lui prophétisez la mort, il ne meurt pas.

Oui, sur la terre Romaine les choses doivent être gouvernées et conduites comme elles le sont. Nous parlons des principes dirigeants. Où il y a des hommes, il y a des abus; quel peuple n'attend pas des améliorations pratiques? La prudence, cette vertu régulatrice, y est nécessaire; toute entreprise d'où elle est absente est folle ou dangereuse; on hausse les épaules quand on voit de médiocres scribes morigéner sans façon le Vicaire du Verbe. La région sur laquelle un Dieu règne temporellement doit avoir sa loi propre; un peuple de patriens est toujours à part.

Tous ces propos sur le temporel de l'Eglise, qu'on y pense ou non, sont une attaque perpétuelle au dogme de l'Incarnation du Verbe. Ce grand et beau dogme, le fondement de notre foi, suppose le corps et les choses temporelles. Dieu n'a fait les miracles que nous adorons, il ne déploie ses attributs, il ne nourrit les âmes, ne compose son ciel que par le moyen du corps. Un tel mystère est étourdissant pour l'orgueil, il est très-justifiable en soi; Dieu se montre et agit admirablement. Le corps n'est donc pas étranger à l'esprit, le grand esprit de Dieu est venu à nous

par le corps, nous allons à Dieu par la même voie. Cette chose propre à si peu en apparence, sans âme et sans pensée, est dotée d'unions inattendues, elle se transfigure et sert aux riches manifestations de l'esprit incréé. Déjà elle était grande par l'homme, elle l'est bien davantage par Dieu.

N'invoquez plus les prétextes de la dignité de l'esprit. Dieu sent sa propre dignité mieux que personne; mieux que personne il entend la dignité humaine. Il a uni l'esprit humain au corps, lui-même a recherché l'union avec notre nature où le corps se trouve; ne lui en remontez pas, il sait ce qu'il fait.

Les Juifs ne voulurent pas de cette manifestation divine; ils crurent l'extirper sur le bois de la croix. Ils s'y prenaient mal, la mort du Christ en fut le plus énergique accent. Si les bourreaux ne se firent pas faute de flageller la Victime et de lui couvrir la face de crachats, ils ne parvinrent pas pourtant à dévaster ses nobles lignes. Et la lèvre du Christ persévéra comme un luth non brisé; elle disait des paroles plus mélodieuses qu'aucune parole entendue.

Rome païenne se chargea de continuer l'œuvre des déicides : on sait comme elle remplit sa tâche.

Les modernes bourreaux changent de tactique, ils savent qu'il sert de peu d'en venir aux coups violents pour faire taire les saints discours; ils ont la leçon donnée par la grande histoire des Papes martyrs. Un fier esprit déployé sur les cimes du front, des lèvres résonnantes de grandes paroles, le beau témoignage éclatant toujours, le fer changé en semeur de fleurs radieuses sur une chair indomptée; tout cela est plus fâcheux qu'utile au plan des destructeurs.

Ils feront autrement. Dieu a pris aux règnes de la nature des éléments purs pour répandre sa vie dans les veines de l'humanité. L'eau, les baies de l'olivier, les grappes de la vigne, l'épi d'or des froments sont les véhicules de son éternelle lumière; eh bien! on ira à la nature de son côté; si elle est enrichie

d'éléments purs, n'a-t-elle pas dans ses plis des éléments sinistres? On les prendra; on usera envers ce Dieu magnifique de rudes représsailles; il donnait la vie brillante, on lui donnera une mort sans gloire.

On empoisonnera savamment sa représentation humaine, elle passera par les degrés de l'ignominie, elle s'affaîssera flétrie, décolorée, jetant des paroles hébétées. Aux heures de la mort, larve pâissante, elle prêterà à rire, elle tombera au bruit des sifflets, sa chute aura pour oraison funèbre le mépris et le dégoût. Ces gens-là sont affreux¹. Tout comme la suprême musique du Christ était prophétisée, les paroles de son témoin par excellence sont annoncées aussi.

Dieu gardera libre la lèvres d'où sortent les choses immortelles. Mieux que ces princes justes qui défendaient par leurs lois de tracer des stigmates flétrissants sur le visage de l'homme mené au supplice, parce que, disaient-ils, ce visage est le reflet de la beauté divine, Dieu veillera à la splendeur du front de ses Vicaires; on n'arrachera pas au Représentant sacré la science des nobles morts, patrimoine de sa dynastie.

D'autres ne trouvent pas ces expédients assez décisifs. Tuer un Pape par le fer ou le poison, c'est plus qu'un crime, c'est une faute. En supprimant l'homme, on aide à démontrer que la Papauté est immortelle. Après un homme, un autre homme; la fière tige s'élance toujours. Cette dynastie des Papes est une floraison à part, le sang et la chair n'y sont pour rien. Le pouvoir inénarrable du Vicaire du Christ sort d'une parole divine; les haches et les venins ne touchent pas à cette parole. Force est donc de renoncer à faire finir la Papauté par le meurtre, on n'avancerait rien.

En conséquence, on ira à de meilleurs calculs. On attaquera la Papauté en elle-même. Si on réussissait à altérer son essence,

¹ Leurs horribles plans ont été dévoilés par l'histoire contemporaine.

si on lui imposait telles conditions qu'il lui fût impossible de se déployer librement, le but serait atteint. Du jour où il fut ici par des Vicaires, le Verbe a pris une ampleur orgueilleuse, il a beaucoup envahi; il faut le refouler énergiquement. La région et le peuple qu'il a usurpés, il les restituera avant tout. Pour le reste, on verra plus tard, la logique est inexorable. En effet; il n'a pas le droit de pratiquer des larcins sur le domaine des hommes, qu'il reste dans sa nature divine et ne touche à rien du nôtre. La terre veut son bien, elle n'entend pas souffrir un déchet, tous ses éléments lui doivent rentrer. Une gloire surnaturelle la touche peu; elle n'admet pas les usages mystiques auxquels le Verbe emploie sa chair depuis tant de siècles, le froment et le vin servant au dogme, elle les revendique; le bois des forêts, les granits, les métaux riches, le lin, la blanche cire enlevés pour décorer ou abriter le développement de la vie de ce Verbe; elle les reprend, c'est son droit: hors la loi humaine, ce Dieu violateur! Son Vicaire se glissera, de son mieux, le long des âges, contraint et amoindri; sa présence n'apparaîtra plus terrible au mal, elle sera de peu pour le bien; on l'aura rendue insignifiante.

En vain, Dieu renouvellera ses munificences à chaque élection d'un Pape. Tenue par ceux de la terre en très-étroite gêne, sa grande création fera médiocre figure. On le convaincra de prodigalités inutiles, on le lassera à la longue; il verra enfin que la terre est résolue à se défendre contre ses brillantes invasions.

Les agressions au temporel de l'Église révèlent une savante tactique; tout ceci marche à la destruction de la Papauté elle-même. Le meurtre donnerait de la gloire, il aboutirait à faire éclater l'essence vivace du Vicariat saint, c'est bien mieux avisé d'aller droit à l'essence sacrée, de l'altérer autant que possible. Ce grand germe blessé, il languira; c'est ce qu'il leur faut. Sans doute, de telles espérances sont de la folie. Mais il importait de les dévoiler et de montrer le plan de guerre contre cette Papauté née pour tout bien et contre tout mal.

L'enfer s'y prend de toutes manières pour prévaloir ; il s'ingénie depuis les commencements ; à proportion que l'Antéchrist approche, les expédients s'accumulent ; l'enfer peut mettre en œuvre ses inventions successives de haine, il ne prévaudra pas. Une parole sera son désespoir éternel.

Les Rois ont reçu de grandes prérogatives ; le prophète ne craint pas d'appeler leur assemblée, l'assemblée des Dieux ; il nous peint le Dieu suprême apparu dans leur cercle et les jugeant. *Deus stetit in synagoga Deorum, in medio autem Deos diudicat.* Dieu n'a cessé d'exercer ce contrôle ; il le doit à sa souveraineté infinie et à l'importance de la charge des Rois. Invisible, immense, il est partout ; nos faibles langages le disent plus présent quelque part, quand son action y est plus profonde.

Mais le Verbe s'étant incarné, il se posa visible au milieu des puissants de la Palestine, Dieux terrestres de la contrée. Il prononça son jugement sur eux.

Représenté par un Vicaire, il sera toujours visible en cette terre. À l'heure présente il se dresse dans une majesté plus haute, il juge les Rois. Écoutez ; sa sentence est précédée de graves considérations.

Les Rois de l'Europe sont ses fils, tous l'ont nommé leur père à des époques meilleures. Si plusieurs le méconnaissent aujourd'hui, il garde le droit de les aimer et l'espérance de les voir reprendre envers lui un cœur filial. Il a fait pour tous de très-excellentes choses ; sans la parole Romaine les ténèbres et la barbarie couvriraient le brillant Occident. Les Rois sont haïs, les meilleurs sceptres sont signalés comme des verges de bourreau. La race des hommes mauvais tourne ses principales furies contre le droit du Verbe incarné, elle le secoue violemment. Elle a brisé en passant autant de sceptres qu'elle a pu, demain elle ira aux autres. Une punition terrible attend les complices des ennemis du Christ, les complices couronnés surtout. Les choses de Dieu sont la base des choses humaines.

Rois, gardez-vous de prononcer des arrêts iniques, de glorifier le visage des pécheurs. *Usquequo indicatis iniquitatem et facies peccatorum sumitis?* Votre trône est un lit de justice, votre visage le miroir du vrai incorruptible; en vous voyant, le mauvais doit trembler.

Le Roi est tenu de couvrir de son bouclier le pauvre et le faible, de les arracher de la main de l'oppresseur. Représenté en cette terre, si j'ai aimé à être orné de la faiblesse physique, quand le méchant portera la main contre moi, à vous de venger ma cause. *Egenum de manu peccatoris liberate.*

Malheur! s'écrie le prophète, ils n'ont pas su, les Rois, ils n'ont pas eu l'intelligence; *nescierunt neque intellexerunt*; ils n'ont pas su, *nescierunt*; les Rois doivent étudier les faits qu'ils ont à juger, rechercher les éléments indignes dont ils se composent, leurs corruptions flagrantes. *Neque intellexerunt*, l'intelligence leur a manqué. Il faut aller au sens intérieur des crimes, ne pas s'arrêter au dehors. L'attaque à un droit très-saint est un sacrilège, c'est aussi une menace à tous les droits. La cause du Roi des âmes est la cause de l'ordre universel.

Les Rois s'éloignent dans les ténèbres, ils fuient la lumière, *in tenebris ambulant*. Les vengeances célestes éclateront; les Rois prétendaient consolider la terre avec leur sagesse; les fondements de la terre vont être ébranlés, *movebuntur omnia fundamenta terrae*.

Rois, Dieux terrestres, vous mourrez comme le plus petit des hommes, les princes tombent eux aussi dans le sépulcre. « *Vos autem sicut homines moriemini, sicut unus de principibus cadetis.* »

Levez-vous, Seigneur, jugez la terre; vous avez les nations en héritage. *Surge Deus, iudica terram, quoniam tu haereditabis in omnibus gentibus*¹. Votre droit n'est défendu par personne, ceux que vous aimiez à associer à vos gloires vous laissent seul; vous seul, jugez. Vous imploriez des aides non par impuissance, mais

¹ Psalm. LXXXI.

par amour. Levez-vous dans votre solitude redoutable, prononcez vos arrêts et exécutez-les. Votre héritage est invincible, nul n'y peut rien, ni la terre :

La paix, c'est la tranquillité de l'ordre, dit Saint Augustin ; l'ordre est la disposition des choses égales et inégales. Que les choses gardent leur rang ; la paix fleurit. Qu'elles le perdent, la tranquillité majestueuse de l'ordre est troublée, la paix s'en va. L'homme ne peut pas changer la disposition que Dieu a établie. Il n'existe pas un ordre de faux aloi, la paix qui en viendrait serait un leurre.

À chaque être sa place, avant tout celle de Dieu. On n'est pas innocent pour ne pas aller jusqu'à l'athéisme. On a beau dire à Dieu qu'on lui laisse le premier rang dans le sanctuaire de la pensée humaine, que pour rien au monde on ne s'attaquerait à son trône lointain, c'est dérisoire. Dieu est entré dans le système des choses visibles sous la forme de l'homme, il s'est incarné. Quand se préparait sa chair, nous l'avons assez dit, il prenait place dans la Palestine ; venu, il se choisit des lieux d'honneur, Bethléem, le Thabor, le Calvaire. Désormais vivant dans une impérissable représentation, Rome est son lieu. La place de Dieu est à Rome. Il s'est mis là, il y sera jusqu'à la fin.

Les rayons de terre nécessaires à la Royauté temporelle forme défensive de sa liberté, il les lui faut. Briser ou détacher ces rayons, c'est contester sa place à Dieu telle qu'il l'a décrite, c'est remuer les choses, attenter à la disposition souveraine. La tranquillité de l'ordre est troublée par son côté le plus haut, on n'aura pas la paix.

Des peuples déistes peuvent être sans souci d'une place déterminée appartenant à Dieu sur la terre. Leur Dieu n'a été vu d'aucun, il ne se montrera jamais. Les peuples qui adorent le Verbe incarné sont tenus à de plus grands respects. Notre Dieu est ici, représenté perpétuellement dans la personne de l'un de nous. Le prince faible tombe devant plus fort que lui ; dans ce cas, la

paix sort d'une victoire. Deux lutteurs de forces égales se harcelent sans espoir de paix. Dieu est la force souveraine, la terre n'aura de paix qu'en lui obéissant. Dieu ne balèze pas dans les folles luttes engagées par l'orgueil. « Il est fort, et il est sage, voilà pourquoi l'écrivain sacré a pu dire : Qui a osé s'élever contre Dieu et a trouvé la paix ? Job, ajoute Saint Grégoire, proclame les attributs divins de la sagesse et de la force, pour nous inspirer une crainte qui nous ramène à la connaissance de nous-mêmes. Dieu est appelé sage parce qu'il ne frappe que les coupables. On n'égare pas sa sagesse, on n'évite pas les coups de sa puissance. Il ordonne sagement et fortement les choses, l'âme humaine n'a qu'à se dresser contre la règle, elle tombe abîmée dans sa révolte. Aussi, il est écrit : Qui lui a résisté et a eu la paix ! Celui qui a tout créé admirablement, décerne les rapports légitimes. L'endroit par lequel on lui fait opposition est celui où les accords de la paix se détruisent ; les êtres cessent d'être ordonnés, du moment qu'ils perdent la disposition de l'arrangement suprême. Ils ont refusé de persévérer dans la tranquillité sous les prescriptions divines, c'est justice que laissés à eux-mêmes, ils roulent dans la confusion. La paix n'est pas dans leur propre fonds, elle leur venait d'en haut, ils l'ont contredite en la personne de son auteur.

Il y a loin de ces beaux enseignements aux théories creuses sur l'autorité de l'opinion, sur l'humanité, sur les sociétés et leurs aspirations et leurs conquêtes, sur les nouveaux régimes. L'Olympe, chargé de toutes ces figures, est un tréteau bruyant. Dieu a son ciel visible en un lieu très-connu, Rome est ce lieu illustre.

Les guerriers chez les Hébreux, à partir de Josué le grand capitaine, jusqu'aux vaillants Machabées, tirent l'épée pour sauver et maintenir la racine de la fleur humaine qui devait s'épanouir sur la personne du Verbe. Ils assurent au décret de Dieu son accomplissement ; les succès de leurs guerres sont des préludes. Les douze juges d'Israël, magistrats et soldats, représentent par

parcelles le Sauveur futur, ils en sont les Vicaires; ils donnent le salut à Israël de deux façons brillantes. Leurs jugements tiennent l'intelligence des Hébreux affranchie d'erreur, l'épée de leurs mains venge la liberté. Magistrats dans la science de la vie, chefs dans les batailles, partout sauveurs, ils figuraient par leurs nobles gestes et leurs prophétiques triomphes les lointaines victoires du Christ. En conséquence, ils auront un jour des couronnes d'or sur la tête et seront assis sur des trônes autour du Verbe.

Après que le Verbe eut pris cette chair si pieusement et si vaillamment gardée, il se choisit un Vicaire auquel il donna d'autres ordres. Jusqu'alors l'usage du glaive lui était agréable dans la main de ses envoyés; il fallait sauver la tige sainte. Aujourd'hui que la tige a fleuri, le fer doit être remis au fourreau. Quand il était nécessaire, on s'en servait louablement, désormais il ne l'est plus; la parole seule, glaive de plus noble trempe, y suffira.

Mais pendant les luttes miraculeuses de l'esprit, aux heures où le Vicaire du Christ jette d'une main infatigable la flèche de la lumière, est-ce à dire qu'aucun ne prendra le fer pour assurer au grand athlète la liberté de la lutte? S'ils viennent les rivaux du Verbe avec des épées et des engins de batailles, les fils pieux de l'Église sont-ils condamnés à laisser faire ce monde des ténèbres?

Il importe d'écarter toute erreur sur ce sujet.

La chair du Verbe était en germe dans un peuple, le peuple entier devait durer pour la conservation de ce germe; les Hébreux refusaient à bon droit de laisser entamer leur intégrité, ils gardaient un sang magnifique et repoussaient de grossiers mélanges.

La chair prédestinée est enfin arrivée à la personne divine. Organe inviolable, elle ne flotte plus aux veines de l'Hébreu, rien ne l'entraînera dans le nombre vulgaire; le Saint-Esprit l'a construite de son doigt fort, elle règne exaltée au dessus des violences et des confusions d'ici-bas.

L'Hébreu avec son fer ne militait ni pour la liberté ni pour les droits de personne au dehors: il se défendait. Aujourd'hui il y a

des droits à protéger au loin ; l'humanité attend les effusions de la lumière. C'est donc à l'inverse de ce qui fut pratiqué autrefois. La guerre conservait aux Israélites leur être national, elle les laissait étrangers aux nobles soucis de l'Apostolat. L'épée n'est pas tirée pour assurer l'existence de l'Église, elle est employée dans l'intérêt des multitudes ; on renverse l'obstacle brutal jaloux des grandeurs de notre race.

Et cependant, il importe de ne rien méconnaître. Si Jésus-Christ a ordonné à son Vicaire de paître les troupeaux raisonnables, de faire l'œuvre de l'évangéliste ; s'il doit attaquer l'ennemi non avec le glaive et le fer matériels mais avec la parole, il n'en est pas moins vrai que l'épée séculière appartient d'une certaine façon au Pontife. Écoutez Saint Bernard : « O Eugène, ne prends pas le fer, tu as reçu l'ordre de le mettre dans le fourreau. Si quelqu'un allait nier pour cela qu'il t'appartienne, il me semble que cet homme n'entendrait pas assez la parole du Seigneur lorsqu'il disait : mets ton épée dans le fourreau. Ce glaive est donc tien ; il sortira à ton signal, sinon par l'effort de ta main. Certainement, s'il n'était ta propriété à aucun titre, quand les Apôtres disaient au Sauveur : Voici deux glaives, il ne leur aurait pas répondu : c'est assez ; il aurait dit : C'est trop. L'Église a donc l'un et l'autre glaive, le spirituel et le matériel ; celui-ci doit être tiré pour l'Église, celui-là par l'Église elle-même ; l'un par la main du Prêtre, l'autre par la main du soldat sur le signal du Pontife et sur l'ordre de l'Empereur. »

Ainsi, l'antique Vicariat de Dieu reste avec ses deux attributions. Que la seconde ne soit pas pour le but d'autrefois, elle n'en a pas moins un but très-légitime. Seulement, le Pontife ne l'exercera pas par lui-même ; le représentant humain du Verbe ne peut pas convenablement être un homme de guerre, appuyé sur le javelot et sur la lance ; ses mains sont embellies de lumière, la parole est sa forme ; à ses fils, la mission de se lever quand il en sera besoin. Les Princes sont très-honorés, il semblait qu'ils

fussent bornés à une mission temporelle ; entrés dans l'Église, une consécration sainte les décore, leur prérogative est accrue ; à leur manière aussi, ils représentent le Verbe, leur Royauté est le complément du Vicariat immortel.

Nous avons démontré plus haut la nécessité d'un pouvoir temporel attaché à la Papauté, à cause de son droit à l'indépendance ; les superficiels trouveront étrange que nous réclamions par de-là encore les concours d'extérieur. Ils croiront y voir l'aveu de l'incapacité d'un pouvoir temporel lié fatalement à la Papauté ; inapte à se défendre, il est donc inutile. On a démesurément ressassé cette injure au pouvoir temporel du Pape. Nous allons répondre.

Nous voulons pour le Vicaire du Christ la souveraineté temporelle, parce que nous voulons l'indépendance de notre Père et notre propre liberté. La souveraineté est dans le droit, sa force est morale et non matérielle. Ne serait-elle que là où les bataillons sont épais et où le fer abonde ?

Si le Vicaire de Dieu est souverain temporel, qu'importe la petite étendue de ses terres et la faiblesse numérique de ses hommes d'armes ? Les hommes d'armes, chez lui, sont une décoration plutôt qu'un instrument de batailles. Il a les droits et le rang du Souverain, cela suffit à sa dignité et à son indépendance en face de l'honnêteté et de la justice.

Mais, vienne un temps où le monde portera des sauvages conjurés dans les ténèbres ; qu'est-ce que le droit pour de tels hommes ! Ils l'abhorrent. Leurs troupes semées dans l'Europe, semblables aux fléaux de l'Écriture, se précipiteront aux coups du sifflet. Un monstre regrettait que la race humaine n'eût pas une seule tête, il l'aurait abattue. L'Église n'a qu'une tête, s'ils doivent renoncer à l'abattre, ils la meurtriront, ils la jetteront sur les chemins, qu'elle aille chercher des pierres pour se reposer.

C'est à nous que s'adressent ces fureurs ; ils vont où est notre principe, notre lumière, notre vie, ils y vont avec des haines implacables ; le pouvoir temporel de la Papauté évidemment ne

suffit pas. Le devoir des catholiques est de marcher et de porter aux sauvages la leçon énergique qu'ils méritent. La France comprend cette doctrine, elle l'a inscrite dès les premiers jours dans sa tradition nationale.

Voyez ces Francs qui entrent dans les Gaules, ils sont les élus d'en haut ; l'Église a désormais son bras robuste. Tout est Arien en Europe ou barbare ; les remparts matériels de la lumière sont menacés : Dieu leur prépare un vengeur, c'est la France. La France est née pour une noble fonction ; cela lui est dit quand elle reçoit son baptême ; elle écoute, elle n'oubliera pas. À présent, qu'ils se mettent à l'œuvre, les démolisseurs de l'Église, une indomptable épée les attend.

La France est ici pour coopérer à l'œuvre de Dieu, elle est construite et animée à cette fin. Rome est la source de la lumière, le ciel nous emploie à garder ce trésor, nous sommes les adversaires nés des ténèbres. Les guerres du Seigneur, *bella Domini*, se poursuivent. Si le Verbe est sûr de la victoire, il daigne s'associer des causes secondes ; la France est l'une de ces causes et la première par l'ancienneté. Le plus beau des combats est engagé ; Dieu par son Église d'un côté, de l'autre l'esprit du mensonge par la foule confuse de ses adhérents ; à son Église Dieu attribue un grand auxiliaire.

Ce sort est magnifique. Dès son berceau spirituel, notre patrie aimée est investie d'une haute fonction, elle la remplit pendant quatorze siècles, elle la continuera jusqu'à la fin ! Quand le jour des suprêmes justices sera venu, lorsque le Verbe consacrerait dans l'éternité heureuse les faits brillants et purs de la liberté humaine, ce sera une grande gloire aux monarques et aux individus de cette nation, à cette nation, peut-être gardant là-haut une forme d'unité dans l'unité infinie, de se rappeler leurs travaux en terre pour les triomphes du Verbe alors dévoilé.

Il y a loin de cette destinée aux destinées humanitaires, comme ils disent. Ce qui là dedans est contradictoire à la pensée de Dieu

ne vaut pas la peine qu'on en parle, ce qui a l'air d'être quelque chose est contenu suréminemment dans notre dogme. L'Église fait tout cela et cent fois mieux encore, avant eux, sans eux, avec sa divine énergie. Les parodies du Verbe incarné, sont très à la mode, le menteur des commencements ne change pas. Singe de la vérité, il lui oppose perpétuellement une copie dérisoire. Depuis que la Vérité substantielle s'est révélée dans la chair, il a eu un sublime thème à corrompre; son emphase vient de là.

La France est comme une partie intégrante dans le plan de Dieu. Si elle n'a pas des promesses formelles, Dieu a compté sur ce fragment illustre pour l'accomplissement de ses desseins. Dans l'âme du peuple il a mis la générosité, dans l'âme des chefs l'intelligence et le noble vouloir; une grâce spéciale est destinée à cette nation, — grâce pour les beaux dévouements envers l'Église.

On parle beaucoup du vœu des peuples, on s'incline devant sa manifestation. La France a son vœu auquel elle s'obstine; elle prétend servir l'Église, elle fleurit et dure pour cela. Que certaines nations ne sachent pas ce que Dieu attend d'elles, la France sait pourquoi elle est née, elle veut vivre sa vie.

Nous aimerions à vous dire les splendeurs de la France. Les Gaules étaient déjà choisies de Dieu. Les Apôtres venus pour les évangéliser savaient que le Verbe avait décrété de se former un peuple substantiel dans la foi, c'est-à-dire immuable dans la croyance; riche de grâce, il devait procurer au Royaume du Christ de vastes accroissements; les belles Chrétientés s'y épanouirent dès les premiers jours. Pierre envoyait aux Gaules les amis et les témoins intimes de Jésus-Christ; les Gaules connurent le Sauveur par la lèvre de ses familiers.

Mais Dieu a un dessein plus haut. Les forêts du nord abritent une race forte. « Les hommes qui la composent dédaignent les noms des tribus voisines, ils se proclament les Sicambres. Ce peuple montre une telle énergie, que, de quelque côté qu'il tourne le pied, il a les airs d'un dominateur. Dieu tout-puissant, à qui il

suffit de vouloir, prévoyait que cette race embrasserait un jour très-dévolement la foi à son Verbe incarné ; il lui conféra les honneurs de l'empire et les joies de la liberté. Ce peuple fier, sans joug sur la tête, fut dès-lors le peuple des Francs, c'est-à-dire le peuple libre ¹. »

On sait la belle histoire de son baptême ; il a noblement rompu avec les Dieux menteurs. Remy le grand Evêque, entouré d'Evêques, dit la prophétie glorieuse de la France et les longues bénédictions du ciel ².

¹ Chron. Centul.

² Parmi ces Evêques était Saint Waast, Evêque d'Arras. Saint Waast est né dans le pays des Lémovices. Après la bataille de Tolbiac, Clovis se rendait vers Saint Remy prêtre très-illustre, les Francs en foule le suivaient. Le Roi prit avec lui Waast d'un grand renom de piété et de doctrine. Pendant le voyage, le solitaire disait à Clovis les mystères de la foi. La France a eu pour premier précepteur un Apôtre sorti de notre province. Dieu a semé dans le ciel bleu des étoiles, il a distribué sur les espaces de la terre les Saints docteurs chargés de répandre la lumière de la vraie foi ; Waast était une lampe sacrée envoyée sur le chemin de Clovis. Jésus-Christ fut raconté à la France par un homme né chez nous ; la grande gloire française tire ses commencemens des doctes catéchèses d'un fils des Lémovices.

Il y avait à Athènes l'école des marcheurs, on y enseignait des choses de peu. Le Royal élève apprit en marchant la vraie philosophie divine ; il allait, hâté, aux fontaines de la vie ; chaque pas de sa course était une initiation, une préparation brillante.

Remy et Waast sont les pères de la France par les émulations de la piété ; l'un a donné la doctrine, l'autre les ondes du Sacrement. Tous deux ont offert au Roi éternel un présent très-gracieux, un Roi de la terre appelé à de grandes choses ; ils sont deux oliviers fertiles, deux brillants chandeliers. Par leur ministère, Clovis a franchi le seuil de l'éternelle lumière, il a cru au Christ ; avec lui la très-forte nation des Francs y a cru aussi.

Saint Waast élevé plus tard sur le siège d'Arras fut au nombre des Evêques qui souscrivirent le beau testament de Saint Remy. L'accent prophétique, les promesses et les menaces de ces pages chrétiennes et françaises, eurent l'adhésion de Saint Waast. Le premier de tous les Evêques présents, il trace ces mots : « Moi, Waast Evêque, je maudis celui que maudit Remy mon père, je bénis celui auquel il donne la bénédiction ; j'étais présent, j'ai souscrit. »

Il nous a semblé que ces détails édifieraient. Ils sont très-glorieux à notre province. Le lien étroit du sang nous rattache à la France ce chef-d'œuvre de Dieu.

Bientôt des paroles vénérables arrivent à la France : c'est son titre de noblesse rédigé par le Vicaire du Verbe. « L'Église se réjouit de l'enfantement d'un grand Roi. O Clovis, fils illustre et glorieux, console ta mère, elle s'appuie sur toi comme sur une colonne de fer Dieu a pourvu à son Église en ta personne, tu es une défense et un bouclier ¹. »

Écoutez l'illustre annaliste Baronius : « Il n'y avait dans l'univers chrétien aucun Prince catholique. Les Rois et les Empereurs étaient enchaînés à l'hérésie. L'Italie, Rome elle-même gémissait sous l'épée d'un Goth Arien. Contre toute espérance, Dieu se suscite un serviteur fidèle, le Roi des Francs ; c'est Clovis le très-chrétien ; il professe la foi catholique, il en est l'énergique défenseur. Sorti des superstitions païennes, il fut l'instrument de la lumière évangélique sur les soldats qui l'entouraient, il la transmet à une postérité florissante. »

Un autre historien ² a dit ces paroles : « Nous ne cesserons d'affirmer qu'aux Francs appartient la défense de l'Église Romaine. C'est pour cela que leurs Rois l'emportent sur tous les Princes de l'univers par des titres d'une excellence incomparable ; ils sont appelés les fils premiers nés de l'Église, les très-chrétiens. Pierre, l'Apôtre auquel Jésus-Christ a confié l'Église, lui-même la recommande cette Église aux Rois des Francs, il les charge de l'affranchir des mains ennemies. »

La France ne manque pas à ses destinées. « Il n'aura pas menti celui qui dira que la France a été le port serein où la barque de Pierre fut toujours bien accueillie, quand les orages la battaient ³. »

« Autant la dignité royale l'emporte sur le vulgaire, autant votre empire dépasse les empires. Être Roi, ce n'est pas tant rare ; d'autres le sont. Être catholique, d'autres ne l'ont pas mérité et c'est un bonheur. Comme un fanal jette ses lueurs dans la nuit,

¹ Anast. Epist. ad Clodov.

² Spondan.

³ Baron.

votre foi étincelle à travers les ténèbres des nations hérétiques. Ce que les autres Rois se glorifient d'avoir, vous l'avez. Vous possédez un précieux avantage, ils ne connaissent pas ce premier des biens dont vous êtes orné. » Ce magnifique éloge nous a été donné par un grand Saint qui gouvernait glorieusement l'Église ¹.

Nous sommes forcé d'abrégé. Jamais aucune nation n'a reçu de la bouche des Vicaires du Verbe autant de félicitations et d'actions de grâces ; le Verbe révèle sa pensée sur nous par des bouches qui n'adulent pas. Nous étions élus avant de naître, nous avons été consacrés à notre naissance ; quelques rares tentations de déchoir ont été vite réprimées. Nos annales resplendissent de dévouements réels.

Le Roi des Francs est le fils de l'Église Romaine, celui des autres nations en est le soldat.

Le Français n'est pas seul à demander à Dieu pour ses Monarques la lumière et la grâce. Les Souverains Pontifes excitent la catholicité tout entière à prier en leur faveur. Innocent IV, Clément V, Léon X offrent des jours d'indulgence à ceux qui feront ces prières. Liés à l'Église Romaine par un nœud solide, fondement béni, aides illustres des grandeurs du Siège Apostolique, colonnes, boucliers de la vérité, ces Monarques sont comme revêtus d'un caractère universel ; prier pour eux, c'est servir la grande Église.

Les Francs, avant d'être chrétiens, n'ont pas persécuté le Christ ; les souillures de l'hérésie n'atteignirent pas leur intelligence ; plus d'un peuple d'Europe fut moins heureux. Nous n'avons ni le crime, ni la honte dans nos origines. La race Française était destinée à défendre le sang du Christ, elle ne le verse pas. Notre fière intelligence a refusé de se prostituer aux rêveries de l'homme ², elle n'a jamais résisté au Saint Esprit de Dieu. Le doux nom de

¹ S. Greg. Magn.

² Le protestantisme n'est pas la France.

Jésus-Christ résonna à notre oreille dans toute sa grâce ; c'était la fortune légitime d'un peuple appelé à servir l'Église Immaculée. La pureté de l'esprit et la probité de la main étaient des qualités indispensables dans l'auxiliaire permanent du Verbe ; à l'Église sainte était due l'assistance d'une race irréprochable. Il est beau celui de qui l'âme ne s'ouvrit qu'à la vérité, dont la main fut toujours l'instrument d'un noble travail. Il est plus beau encore le peuple dont la grande âme fut toujours le sanctuaire inexpugnable de la lumière du Christ, qui mit à travers les siècles sa forte main aux labeurs illustres.

L'élément naturel chez les Francs était apte aux grandes choses ; la Providence tint écartées les méprises qui l'auraient déparé, elle y inséra une grâce puissante et se composa un être de nation propre à ses desseins. La Providence ne se trompait pas, notre histoire est là. Que viennent-ils les scribes modernes entamer l'essence glorieuse ? La dent débile s'attaque à une colonne de fer. Petites gens qui ne savent pas que Dieu nous prit par la main, qu'il a accompli par nous d'admirables gestes, qu'il en veut accomplir encore. Il serait temps qu'on s'arrêtât ; ils jouent avec le crime, ils dissuadent la France de sa vie et de sa gloire, ils nous insultent. La plume des scribes imite l'aile des oiseaux de la nuit, la fastidieuse clameur de ces cymbales ¹ se prolonge sur une noble et catholique terre ; les vases du papier passent à toute heure, ils portent à la France le breuvage de l'oubli. La France repousse l'offrande impie, elle veut se souvenir.

Les Rois Francs avant de mourir, léguaient à leurs fils le devoir Français par excellence ; du haut de leur dernière couche, plus législateurs que jamais ils promulguaient la loi sacrée ; ils proscrivaient à l'avance des Royaux conseils de leur lignée l'idéologie nébuleuse des âges futurs. La France est tenue de se mettre sans cesse entre le Vicaire du Verbe et ses ennemis, elle

¹ Isai.

est tenue d'intervenir, comme on dirait aujourd'hui : Voici sa loi fondamentale dans une brève et noble clarté.

Le prophète l'a vue sous la figure d'un ange, elle sortait de sa caudale nuée ; armée de la faux elle marche, moissonneur robuste, vers les herbes vénéneuses, elle délivre les champs sacrés du Verbe. Autant de fois les herbes montent et s'épaississent, autant de fois le dard redouable se balance et frappe ¹.

Henri VIII d'Angleterre à la veille de sa lamentable rupture, voulait empêcher François I, le catholique Roi, de décerner des respects au Vicaire de Dieu Clément VIII ; un mauvais génie essayait déjà d'allérer l'âme de la France. L'insulaire mit sur les traces de François I des ambassadeurs chargés de lui conseiller les dédains envers le Pontife ; le Roi, sous le regard des explorateurs, fit vaillamment son devoir, l'œil ennemi lui donnait plus d'élan. Et quand le sectaire prochain eut osé murmurer : « j'aimais son alliance jusqu'à aujourd'hui, le Fils de l'Église répliqua fièrement : je romps avec celui qui veut que je méconnaisse ma mère ². »

¹ Lyran. in Apocalyp. c. 11.

² François I eut une entrevue avec Léon X dans cette même ville de Bologne sur laquelle pleure le bien-aimé Pie IX aujourd'hui. « Très-saint Père, lui dit-il, je suis charmé de voir face à face le Souverain Pontife Vicaire de Jésus-Christ. Je suis le fils et le serviteur de Votre Sainteté, je suis prêt à exécuter tous ses ordres. » Léon répondit : « C'est à Dieu et non à moi que ceci s'adresse. » Ce colloque exprime bien l'alliance de la foi religieuse et de la dignité de l'âme au sein de l'Église.

On raconte qu'un homme vint à Rome du fond des Espagnes pour voir Tite Live ; après l'avoir vu, il partit sans daigner jeter un regard sur la ville. C'était donner un grand prix au front d'un historien. Nous concevons le bonheur des croyants quand ils contemplent la face du Souverain Pontife, elle est le reflet de cette face de Dieu qui fait la joie des élus. Si un peu de génie reluisant sur un front d'homme est tant recherché par des spectateurs avides, que doit-il être du génie de Dieu certainement apparu sur une tête humaine ? Ceux-là même qui ne sont pas de l'Église ne se défendent pas d'émotion devant cette splendeur.

Puisque nous parlons de François I, nous voulons rappeler à nos diocésains un homme qui fut Evêque de Tulle, Pierre du Châtel. Admis dans

Clovis entendant le récit de la passion du Christ, s'écriait : que n'étais-je là avec mes Francs ? Il montrait un cœur filial, il se trompait d'heure ; le Christ voulait mourir. Après quatorze siècles, les Francs sont au pied d'un nouveau Calvaire, on prépare une autre passion du Christ ; la frimée Franque serait-elle émoussée ? Mais il n'est pas besoin de fer, les capitaines de nos légions n'ont qu'à prendre des branches aux vignes du chemin, le cep antique à la main comme le Centurion, qu'ils aillent ; nul n'attendra la pointe de leurs épées, ni le soldat de parade qui est là-bas, ni le sénateur d'hier ; ils ne trouveront pas le premier rangé en bataille, le second ne sera pas assis sur sa chaise curule au seuil de ses demeures, attendant la mort.

Nous avons dit le devoir des peuples et des Rois catholiques envers le Souverain Pontife. Nous nous sommes étendu avec amour sur les obligations de la France en particulier ¹.

Dieu nous garde de ne pas féliciter vivement les Rois de l'Europe qui accourront à la défense de la Papauté ; d'où qu'ils viennent, ils seront bénis ; mais nous voudrions pour notre patrie les prééminences du dévouement ; elle est la fille aînée de l'Eglise.

l'intimité du Roi à cause de ses connaissances riches et variées, il sut plus d'une fois tenir à la Cour un noble langage. Et justement cette question des biens temporels de l'Eglise était fort agitée alors comme aujourd'hui. L'Anglais Henri VIII venait de donner aux princes un exemple séduisant, il s'était emparé des biens ecclésiastiques de son Royaume. Pierre du Châtel contribua beaucoup à la fondation du collège Royal.

¹ Un auteur anonyme écrivait en 1406 qu'un homme considérable de la maison Royale de France lui avait confié que chez les seigneurs Francs on entretenait très-soigneusement la concorde entre l'Eglise Romaine et la nation. Les pères faisaient apprendre de mémoire à leurs fils un quatrain en langue vulgaire où était exprimé ce devoir. Voici le sens des deux premiers vers : l'Eglise et le Royaume de France sont unis d'un lien heureux. Les derniers étaient ceux-ci :

Quand l'un de l'autre partira
Chacun d'eux si s'en sentira.

(Marc. de conc. sacerd. et imp.)

Nous ajouterons en passant que le Vicaire de Jésus-Christ a certainement comme Prince temporel, le droit de défendre son Principat par l'épée. Qu'il comprime ou renverse la révolte chez lui quand ses forces y suffiront, il remplira un devoir, il n'en devient pas pour cela un homme de guerre; les déclamations d'une sentimentalité niaise ne le déchargent pas.

Il a mieux que l'épée. Une arme invisible très-réelle et très-redoutable lui a été donnée, avec elle il défend ses droits. Or, c'est ce qu'on ne lui veut permettre pour rien au monde.

Il ne s'agit pas d'une question de foi, disent-ils. Leur étonnement est grand que le souverain Pontife parle en sa qualité de prince spirituel, de ses droits sur les patrimoines de l'Eglise et de ses devoirs envers eux. Vicaire de Jésus-Christ, il n'a rien à voir dans les choses de l'ordre temporel; il devrait s'en souvenir. Le souverain Pontife n'oublie aucune vérité, il connaît aussi les erreurs et les méprises de l'esprit humain.

Les choses temporelles sont souvent l'objet des injustices, des violences, des crimes; le maître suprême de la morale devra-t-il rester muet devant ce mal? On l'a commis pour une chose de la terre, il n'a pas à s'en mêler! Alors que fait-il ici le Vicaire du Christ? Il valait bien la peine de le constituer immortel, de le munir d'une haute assistance; aille le monde son train, que tout appétit se déploie, que tout méfait s'accumule. Le grand voyant peut tenir son œil ouvert, s'il le veut, sa lèvre ne s'ouvrira pas. Il est là pour assister au spectacle des péchés et des crimes de l'homme; s'il ne lui plaît pas de battre des mains, nul ne l'y force; mais qu'il se garde de reprendre et de corriger. Le monde est une scène de licence, on n'y admet pas la loi du Christ.

Mais au moins il ne peut pas sans profanation appliquer des peines spirituelles dans un intérêt tout terrestre. Il y a l'intérêt terrestre qui est le dernier, nous en parlerons bientôt; il y a l'acte coupable qui lèse cet intérêt. Or l'acte coupable est-il oui ou non justiciable du Magistrat suprême de la morale divine? Cet

acte, sans doute, s'est traduit en formes sensibles, mais il est issu du cœur, il est le fils de la liberté intérieure; il se range donc dans la classe des faits de l'esprit, il tombe sous les vindictes spirituelles. Qu'est-ce que l'on punit ou que l'on récompense dans les faits, sinon les déterminations de l'âme?

Étaient-ce des faits temporels ces violences d'une autre époque, la guerre sauvage entre les hommes, l'écrasement du faible, la dévastation des campagnes, des charruées, des troupeaux? Certes, l'Europe alors était couverte d'horribles faits de l'ordre temporel. Les souverains Pontifes n'excédaient pas, Nous le pensons, quand ils frappaient de peines spirituelles redoublées les auteurs de ces désordres. Ils sauvaient la société et créaient les nations modernes. Si des sophistes en ces temps-là leur eussent refusé l'exercice de leur noble droit, s'ils avaient été écoutés de la foule des violents, l'injustice aurait triomphé; où en seriez-vous? Et à l'heure présente, le ciel vous préserve d'être écoutés. Vous entreprenez avec vos plumes une lutte inintelligente contre la justice et les lumières divines, vous préparez l'empire exclusif de la force brutale. Si le Prince spirituel n'a rien à voir sur le théâtre des choses humaines, jamais donc on n'y entendra sa voix. Vous vous chargez de tout avec les chaînes et le fer; l'humanité est un épais troupeau que la verge mènera, le sceptre de lumière ne touchera plus son front.

Les peines spirituelles finirent par dompter des races rudes. Ce que la politique ne réduisait pas, l'esprit sorti du sanctuaire le disciplina et l'orna. Et voyez, vous avez tant peur de la violence extérieure; un des sophismes courants est celui-ci: que l'on ne saurait tirer l'épée contre des peuples révoltés, que la force les irriterait, et mille autres considérations de ce genre. Eh bien! n'altérez pas dans l'esprit des croyants la notion des peines spirituelles; laissez-les dans leur intégrité et la vigueur de leur essence. Elles atteignent l'âme, le sang ne coule pas. Tant terribles qu'elles soient, elles ont plus de miséricorde que de rigueur,

elles sont temporaires, elles finissent par l'amendement du coupable, aussi sont-elles appelées médicinales. Celui qui les endure prend d'elles l'heureuse occasion de réfléchir sur son crime et de le détester, ce sont des vindictes sacrées dont l'âme se rachète quand elle le veut.

Les justices humaines sont éclipsées. Elles n'ont pas, comme la divine, cette prérogative de prendre l'homme par le dedans. Elles sont obligées de le saisir ou par la tête qu'elles tranchent, ou par les pieds qu'elles lient. Une fois entre leurs mains, le coupable ne repart plus; s'il arrive de le voir reparaître, il aura fallu une faveur rare. Le supplicié de l'Église se réhabilite et s'affranchit de son plein droit; il n'est pas un des condamnés par l'Église qui n'y puisse rentrer avec les splendeurs du Saint.

Mais, nous dira-t-on, toujours est-il que dans le cas présent, le glaive de l'esprit est tiré pour ramener une chose temporelle au Souverain Pontife; c'est presque scandaleux. Faut-il répéter ce que nous rappelions plus haut? Le glaive de l'esprit a ramené la charrue aux mains du laboureur, le champ à son maître, les trésors au commerçant. Le même glaive a tenu les mers affranchies des pirates; par lui, les pauvres naufragés n'ont pas eu à endurer après la tempête les brutalités de l'homme leur semblable. Nous n'en finirions pas si nous racontions en détail les services rendus par ce noble glaive, sans effusion de sang, sans violence, sans guerre.

Ce qui s'accomplit dans le monde des âmes a d'heureux retentissements. Les âmes unies à des corps, et par ces corps entre elles et à la nature, pratiquent l'ordre des rapports, et tout le temporel s'ordonne.

Dans la question du pouvoir temporel du Souverain Pontife, ces idées ont un accent plus vif. Le patrimoine de Saint Pierre est sacré, il a été formé pour le but principal de Dieu, d'une façon toute divine. Des causes secondes presque miraculeuses y ont concouru; la France est illustre entre toutes. Il est le plus

ancien des pouvoirs, il a aidé à faire sous le soleil des choses à côté desquelles le reste n'est qu'un jeu. Briser le droit d'un prince terrestre, c'est un crime, démolir la principauté terrestre du Roi de l'esprit, c'est un sacrilège. Les peines spirituelles sont très-séantes là, ou nulle part.

Serait-ce parce que le Souverain Pontife est lui-même ce Roi dont le territoire est violé, qu'il ne pourrait sans indécence employer son arme à lui pour le rédimer? Ce dire serait étrange. Nous croyons, au contraire, que s'il est tenu de venger et de protéger les droits foulés dans cet univers, une obligation plus sévère lui est imposée de les venger chez lui. Ceci tient à la loi de tout être vis-à-vis de lui-même, à la loi de sa conservation. Mais si cet être n'est pas pour lui, s'il est pour les autres, l'obligation devient plus grande et prend un superbe caractère. Vous ne pouvez plus crier à l'étroit égoïsme, la victime se défend pour l'universalité. Les Rois ont bien quelque chose du caractère universel, leur univers est petit; le Souverain Pontife est pour le véritable univers. Son indépendance, sa liberté sont le patrimoine des âmes jusqu'aux limites de l'espace et du temps. Il se protège en son lieu afin de n'avoir de chaînes nulle part où il y a des âmes; il défend la terre, il défend le ciel, toutes les choses divines et humaines. Ne confondez pas le dévouement et l'égoïsme ¹.

Ils font les indignés parce que cet acte d'intelligence et de courage se produit au dix-neuvième siècle. Le nombre dix-neuf

¹ Le souverain Pontife frappe les violateurs des formes conservatrices de sa liberté, afin de rester dans l'indépendance de son dévouement; il veut être le vrai serviteur des serviteurs de Dieu. Personne n'endommagera impunément cette manière toute divine de régner. C'était un bruit autrefois que la prêtresse de Delphes appelée Pythie, n'était qu'un instrument de Philippe Roi de Macédoine; *la Pythie Philippise*, disait-on. L'or et les influences l'avaient gagnée, le triste oracle était devenu la risée universelle.

L'oracle incomparable qui est à Rome, aura l'hommage d'une vénération profonde et ininterrompue. Aucun nom de Roi humain ne servira jamais à la critique moqueuse de ses dires. Le Vicaire de Dieu ÉVANGÉLISERA toujours.

aurait-il, par hasard, quelque vertu occulte? Les choses divines sont indépendantes des siècles, leur gloire est de les traverser, toujours souveraines. Au quarantième siècle, et plus loin encore, elles seront ce qu'elles sont; les philosophies et les conquêtes de l'humanité, telles quelles, n'y pourront rien; la parole du Verbe n'est jamais liée.

La cité sainte garde son autel, ses dogmes, le trône de son Roi, l'arsenal de ses armes; rien ne s'altère avec le temps, ni ne s'amoindrit, ni ne se rouille. Des indignations comiques peuvent se montrer par fois du côté de la terre, l'Église est sérieuse et imperturbable comme le ciel ¹.

Enfin que prétendent-ils? La force, pour rétablir l'autorité du Souverain Pontife, leur conscience ne leur permet pas d'y recourir. La justice spirituelle est très-déplacée ici selon eux. Il ne reste donc à ce pouvoir le plus légitime et le plus nécessaire, qu'à se voiler la face et à attendre la fin; parce qu'il est au service du plan de Dieu, il doit mourir.

C'est le lieu de réduire à sa valeur un propos médiocre qui revient sans cesse. On a pour la puissance spirituelle du Pape, des scrupules et des transes; ils tiennent à la dégager des enveloppes épaisses; cela la compromet et la défigure, elle finirait par s'éteindre dans la poussière des choses humaines. Nous connaissons ces discours, ils sont vieux; l'hérésie a parlé depuis long-temps comme cela, elle a torturé les textes sacrés au profit de sa thèse. Nos ouvrages de controverse sont pleins des réfutations solides qu'en ont faites les théologiens aux diverses époques.

¹ Un païen (Sénèque) disait: « Sache qu'un homme *un* est une grande chose; hors des rangs du sage tu ne trouveras pas l'homme *un*; nous tous, foule, nous sommes des êtres de forme multiple. Ce païen parlait juste, mais son sage lui-même, où le prenait-il? L'homme *un* c'est le Pape; applaudissez, elle est quelque part, la grande chose; elle règne à Rome. Ils sont étranges, ceux qui lui reprochent de ne pas subir les mille figures dont se couvre la foule; ils veulent faire de la grande chose, une chose de rien.

Non, le céleste Royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Ce monde était incapable de le produire, il n'a dans ses flancs ni les éléments ni la loi d'une création surnaturelle. Mais ce même Royaume est bien dans ce monde et pas ailleurs; il y est, fier de sa grande naissance; il se pose où Dieu l'a mis avec l'aisance et la dignité qui lui conviennent.

C'est vrai encore, le Prince de l'Église ne prendra jamais pour exemplaire de son commandement l'empire exercé par les Rois à l'époque où parlait Notre Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur décria un archétype bien meilleur; il faudra l'imiter dans l'Église d'abord et ensuite dans la sphère temporelle quand le moment sera venu. Notre Seigneur n'interdisait pas le pouvoir temporel à ses Apôtres, il les mettait en garde contre les scandales du siècle. Si vous étiez conséquents vous iriez jusqu'à lui attribuer la condamnation de tout pouvoir terrestre. Le Verbe incarné n'a pas commis cet excès; aux Rois de la terre comme aux Rois de son Église, il a dit la science vraie du pouvoir; le pouvoir ne doit être dans toutes les sphères qu'une noble servitude au profit des peuples.

Mais la crèche, la vie pauvre du Sauveur, le calvaire, les humbles débuts de l'Évangile, les catacombes, le martyre, les exils, pourquoi avoir renoncé à tout cela? Est-ce que le monde n'a pas été subjugué nonobstant ces dénuements et cette faiblesse? L'Église oublie son génie et sa gloire.

Vous ne voyez pas que Jésus-Christ entendait ôter aux plagiaires le goût de la contrefaçon? Oui, ce que l'on vient d'énumérer a été véritablement; la terre fournissait peu de secours, en revanche aussi Dieu dépensait beaucoup.

Une étoile, langue brillante, après avoir parlé aux Rois de l'Orient, tressaillait sur le faite de l'étable. Avant l'étoile, des anges avaient chanté un beau cantique sur les prés et les collines d'alentour. Le pauvre Jésus semait les prodiges en son chemin, il domptait la mort; il multipliait le froment sous ses doigts mieux

que la nature en ses campagnes. C'est vrai, il était nu sur le calvaire et il mourait; mais tout trembla à sa dernière heure, depuis le soleil jusqu'aux rochers de notre planète. Certes, il avait une grande place en cet univers alors, tout le temporel ressortait de lui. Il ressuscita; l'Esprit Saint envoyé aux Apôtres changea soudain ces pauvres bateliers; ils ont une doctrine incomparable, ils parlent tous les langages, ils sèment les prodiges à leur tour; ils endurent la mort, mais leurs os gardent l'empire. Allons, évidemment la contrefaçon n'est pas possible, qu'on se le tienne pour dit.

À présent que la démonstration est faite, que prétendez-vous? Faut-il que Jésus-Christ et son Église traversent la durée sous cette forme d'impérieuse douleur? L'Évangile est fondé, il ira au terme sans altération; la parole divine vous en donne la certitude. Dieu n'est plus tenu aux prodigalités éblouissantes des premières heures, son Vicaire est suffisamment autorisé; qu'à présent les causes secondes, si sévèrement écartées, reprennent leur cours. Elles ne méritaient pas l'honneur d'être employées au commencement, leur présence eût été nuisible à l'introduction du Représentant céleste. Aujourd'hui rien n'est à craindre, qu'elles apparaissent et se mettent à une coopération qui les ennoblira.

Certainement, Jésus-Christ et après lui l'Église ont adressé de fiers dédains aux choses temporelles; l'Église aujourd'hui ne se départ pas; à tout Vicaire de Dieu comme au plus petit des Fidèles, c'est une obligation de professer pour les choses qui passent l'estime qu'elles méritent. Beaucoup de ces hommes qui ont défendu si vaillamment le temporel de l'Église, qui sont morts pour lui, avaient commencé par disperser noblement dans la main des pauvres leurs patrimoines particuliers; leurs combats en faveur du temporel de l'Église ont des visées plus hautes. Ils ne le défendent pas pour lui-même, ils le réclament dans l'intérêt de leur divine charge; ils s'arrachent leurs tuniques propres et ils les donnent, ils meurent pour conserver la robe de l'Église.

Mais nous ne devons pas faire des concessions lâches. Jésus-Christ enfant avait reçu l'or et les parfums des Mages; quand il prêchait, des disciples opulents pourvoyaient à sa vie matérielle. Il avait des sommes appliquées à l'entretien du collège Apostolique, Judas en était chargé. C'était, dit saint Augustin, la forme du fisc futur de l'Église. Aussi Notre Seigneur voulut apprendre aux âges que le temporel de l'Église est vêtu de l'immunité; lorsqu'il daigna, quoique indépendant, payer le gardien des passages, il ne toucha pas à cette somme devenue sacrée, il fit prendre dans les eaux du lac un poisson qui apportait une drachme.

L'Église voyait rouler à ses pieds les larges offrandes des Fidèles, le prix des métairies et des édifices lui était livré, on traitait les violateurs de cette fortune comme sacrilèges. Dans les catacombes, l'or brillait aux autels et sur les saints vases. L'Église, du fond de ces fosses souterraines, tenait en propriété au soleil des champs, des maisons, des héritages. Cela se vit lorsque Constantin devenu Chrétien fit un édit qui restituait à l'Église ses propriétés ravies.

Certes, nous n'entendons pas prouver par ces détails que l'Église infidèle à son grand esprit aimait follement les choses temporelles. Nous n'y réussirions pas; elle mourait sans cesse, elle quittait tout plutôt que de trahir une petite lettre du symbole. Mais enfin elle faisait voir en ces temps de ferveur et de lumière que sa naissance divine, son esprit splendide, ne la dispensaient pas de s'aider des choses du temps; elle les rassemblait en guise d'instruments subalternes, mais obligés. Elle savait qu'elle était appelée à vivre dans le monde des corps, qu'elle même avait un côté temporel; elle ne jouissait pas, elle usait néanmoins. Eh bien! ce sont aujourd'hui mêmes principes et même pratique, parce que ni l'Église ni la terre n'ont changé d'essence. Ces essences auront jusqu'à la fin des rapports nécessaires; que voulez-vous? C'est l'inévitable loi.

Les adversaires du pouvoir temporel de la Papauté invoquaient tout-à-l'heure les paroles de Notre-Seigneur. Nous vous avons dit le vrai sens de ces paroles et c'est assez. Il sera bien néanmoins de présenter quelques considérations propres à dissiper les derniers préjugés, s'il en restait encore.

La Royauté temporelle du chef de l'Église n'est pas à une famille selon la chair ; tout homme où qu'il soit né, sur la soie ou sur la bure, à ce point de l'espace ou à cet autre, peut devenir le plus grand Prince de l'esprit ; il est Roi par là même. Sa principauté terrestre n'est bonne qu'à le défendre en son essence divine, elle ne servirait de rien aux labeurs vains de la politique, aux conquêtes. On ne monte sur ce trône qu'à un âge avancé, on y meurt vite ; au jour du couronnement d'un Pape, le lévite brûle sous ses yeux une gerbe d'éloupes, lui disant : Saint-Père, ainsi passe la gloire. Le Très-Saint Père ne tarde pas à s'en convaincre, les longs règnes de la Papauté sont introuvables. On a donné diverses raisons de la brièveté de la vie des Papes ; nous pouvons y ajouter celle-ci.

Il fallait convaincre l'univers que la puissance et la durée du pouvoir spirituel ont une cause première, infatigable, supérieure aux causes secondes ; les hommes passeront hâtés sur ce trône magnifique, l'invisible Monarque seul ne le déserte pas. À la puissance spirituelle est attaché l'appendice de la Royauté terrestre ; en cet endroit les petits esprits auraient trouvé de l'ambition, on saura que l'ambition n'est guère de mise dans ces courts espaces d'années ; non seulement ils ne penseront pas à des héritiers, les Papes, ils ont à peine le temps de se regarder eux-mêmes dans leur humaine splendeur. Les Souverains Pontifes sont comme ces guerriers de l'Écriture qui ne se couchent pas au bord du fleuve, qui prennent en courant un peu d'eau dans le creux de la main ; ils ont une grande guerre, les moments pressent.

L'humain doit passer vite pour que le divin paraisse toujours. À ces avertissements soutenus appartient le privilège d'inspirer à

chacun de ceux qui viennent une grande ardeur de bien faire. Là où les heures sont courtes et la fonction sublime, il n'y a pas de temps à perdre. Aussi la Papauté immortelle en elle-même ne souffre aucun dommage de ces successions rapides ; voyez ces beaux travaux d'une même suite, d'une magnificence croissante.

Si une représentation humaine était nécessaire, il y aura une grande sobriété dans l'usage que Dieu en fait, on verra bien que le capital de l'œuvre est à lui. Les hommes revêtus d'un si grand honneur peuvent s'attendre à être peu de temps sur la grande scène ; ils prêtent pour quelques jours leur cœur et leur lèvres, le Verbe entend être toujours lui ; après ceux-ci, d'autres vont venir. De pareils procédés de la part de Dieu sont très-propres à préserver les Pontifes de tout orgueil en ce qui touche à leur grand pouvoir spirituel, ils les préservent mieux encore par rapport à la Royauté terrestre. Une imperturbable leçon leur est donnée ; les Papes savent, à n'en pas douter, que ces grands apanages de tout genre appartiennent à un autre qu'à eux, les fumées de la superbe ne les énivrent pas ¹.

¹ Ou l'on trouve fort peu raisonnable qu'un Prêtre soit Roi. Voici quelques considérations propres à dissiper cette illusion.

Le sacerdoce a précédé la Royauté ; les rapports de l'homme avec Dieu sont antérieurs aux rapports des hommes entre eux dans l'ordre politique. Quand le pouvoir politique fut devenu nécessaire, il naquit tout naturellement aux mains de ceux qui avaient le pouvoir sacerdotal ; les Prêtres furent les premiers Rois. L'histoire le montre (*).

S'il n'existait pas un ordre surnaturel où le sacerdoce est créé immédiatement de Dieu, les deux pouvoirs se trouveraient dans la même personne. Le Prince serait Roi et Prêtre en même temps.

Les païens, qui n'avaient pas la révélation, avaient des Rois Prêtres. Le pontificat était très-ambitionné par les princes : les empereurs Romains le gardèrent jalousement. On trouve aujourd'hui encore le sacerdoce et l'empire réunis sur la même tête chez les peuples infidèles.

Dieu, en créant un pouvoir spirituel surnaturel suprême un pour tout l'univers, a donné par cela même l'exclusion aux Rois de la terre. Ce qui

(*) Voyez les aveux de l'Encyclopédie du 18^e siècle, art. Sacerdoce.

C'est Jésus-Christ qui tient les deux sceptres ; sa représentation humaine est emportée comme une poussière ; s'il n'était là, lui — le Roi substantiel — tout aurait disparu depuis long-temps. Quand il consentit à accepter pour la formation de son pouvoir terrestre l'aide des causes secondes, il sut leur imposer un tel air de réserve qu'elles n'eurent que très-peu de l'humain. On a pu dire qu'il y avait dans ces concours une espèce d'arcane.

Une belle cérémonie se pratiquait autrefois au couronnement du Souverain Pontife. Le Vicaire de Jésus-Christ marchait vers l'Eglise de Latran ; à l'angle d'une rue, les Juifs habitants de Rome l'attendaient. Prosternés, ils disaient en langue hébraïque la gloire de leur loi, et demandaient au Pontife de lui décerner des hommages. Celui-ci, après les avoir écoutés, leur faisait cette réponse : « Hommes Hébreux, nous louons et vénérons votre loi, puisque le Dieu Tout-Puissant, par la main de Moïse, la donna à vos pères ; mais vos observances et vos vains commentaires, nous les condamnons. Le Sauveur, que vous attendez inutilement encore, est déjà venu ; la foi Apostolique prêche à l'univers Notre Seigneur Jésus-Christ qui avec le Père et l'Esprit Saint vit et règne,

est un ne peut pas être multiple, ce qui est surnaturel doit être conféré directement et ne se trouve que là où Dieu le met.

En communiquant le pouvoir surnaturel à quelqu'un, Dieu n'exclut pas de cet homme le pouvoir temporel. Le pouvoir temporel n'est pas un, il est multiple ; il peut donc être aux mains d'un Prêtre comme aux mains de tout autre. Il n'est pas surnaturel, il pourra donc naître là comme il naît ailleurs. Et néanmoins nous avons vu que le pouvoir temporel du Souverain Pontife sent beaucoup sa naissance presque directe ; en cela il est plus légitime qu'aucun.

L'idéal parfait de la Providence est réalisé dans le Vicaire de Jésus-Christ, le Prêtre Roi. Ailleurs on est obligé de composer cet idéal de fragments ; on prend au Pontife l'élément le plus élevé, celui qui est pour l'âme et ses besoins ; on va au Prince pour l'élément inférieur. Ce n'est qu'à la condition de réunir ces deux principes qu'on se procurera une Providence complète, si nous pouvons parler ainsi : souvent on ne réussit pas à se faire un tout harmonique, l'accord n'est pas toujours entre les deux pouvoirs.

Dans la région où le Pontife est Roi, l'idéal de la Providence est complet ; l'âme du sujet reste tout entière sans péril de division sous une aile divine

vrai Dieu, dans les siècles des siècles ¹. » Le Juif a beau vanter sa loi, il n'arrêtera pas la marche triomphale. Pauvre peuple, il ignore que les clôtures de sa langue hébraïque sont brisées depuis long-temps ; le nom du Verbe incarné resplendit dans les formes solides de la langue Romaine, ce beau nom est entré glorieux dans tous les idiomes, il est leur parure. Chaque jour le Juif de Rome voit partir pour les extrémités du monde les Évangélistes aux beaux pieds, il voit les messagers des nations accourir devant la chaire immortelle. Le Verbe est sorti de l'enveloppe prophétique, il règne sur l'univers.

De pauvres Hébreux voudraient remettre dans son germe la grande fleur épanouie, ôter du monde les parfums, la vie, la lumière ; ils prétendent enserrer les grandes choses sous des syllabes semblables à des bandelettes ; le Dieu s'est élancé pour ne plus s'arrêter, l'ardent soleil ne rétrograde pas. Le Pape laisse en leur aveuglement des esprits qui refusent d'entendre.

Nous nous représentons une multitude d'hommes aux pensées plus étranges venus de tous les points sur le passage du Souverain Pontife. Arrêtez et écoutez-nous, s'écrient-ils.

qui garde à la fois les âmes et les corps. Si les grandes choses sont la première occupation de cette suprématie plénière, le surcroît des choses temporelles n'est pas négligé ; Dieu lui-même ne fait pas autrement.

Nous ne sommes pas surpris que les pouvoirs terrestres aient succombé ça ou là, à la tentation de devenir pouvoirs spirituels. Ils ambitionnaient le rôle entier de la Providence, ils voulaient être pour leurs peuples un idéal complet. Mais ils tentaient l'impossible ; il n'y a qu'un seul pouvoir spirituel suprême, Dieu l'a créé immédiatement et l'a fait pour un but surnaturel.

Qu'on ne trouve donc plus étrange qu'aux lieux où ce pouvoir spirituel a été mis, les deux attributions se déploient dans la même personne. Le Prêtre-Roi n'y est pas une formation hétérogène, c'est l'expression la plus haute et la plus belle des participations divines, telles que la réverait un penseur d'élite. Et cela vous explique pourquoi il y a sur cette terre un Prêtre très-réel Roi en même temps, pourquoi il n'y en a qu'un, et pourquoi il est à Rome.

Ceux qui s'indignent à la pensée d'un Prêtre-Roi sont des gens sans réflexion, ou des ennemis déclarés de toute représentation divine directe. Nous comprenons mieux les colères de ceux-ci que les préjugés de ceux-là.

¹ Sacrar. Cerem. S. Eccles. Rom.

Les uns lui disent : Vous avez assez de vos brillants patrimoines spirituels. Assis sur des branches d'or, demeurez-y suspendu entre le ciel et la terre ; ne touchez jamais celle-ci du pied, elle vous souillerait. Balancez-vous dans les airs, blanche colombe, envoyez aux quatre coins du ciel vos divins gémissements, le monde vous admirera.

D'autres ont des tons plus hautains. Le Juif demandait un Christ rétrogradant, ils exigent un Christ plus large. Il faut renoncer au dogme étroit, béatifier les aspirations modernes, sanctifier tous les instincts. La vieille Église est déchue, sa liturgie usée ; c'est à choisir : ou le Pape acceptera le Dieu nouveau, ou il cédera la place.

Le Souverain Pontife les a entendus : Vous n'avez pas le sens des choses divines ; le Juif veut attarder le Dieu de l'amour ; vous, vous voulez le supplanter. Dieu vient à son heure ; venu, il reste, nul bras ne le mettra dehors. Il n'accepte la leçon de personne ; vous prétendez le mener aux abîmes, il ne vous y suivra pas. Le ciel est sa demeure éternelle, il a pris Rome pour le lieu de son commandement visible, de Rome il transfigure l'univers. Je suis là par sa parole, vraie et inexpugnable loi ; j'y suis, être fragile en ma nature, plus fort que le diamant par son vouloir.

Sachez-le, vous qui avez parlé les premiers, je suis un travailleur, je ne suis pas une idole. Vous, les autres, vos ancêtres se sont montrés, il y a long-temps, dans les plaines de Sennaar. Ils élevaient une tour contre le ciel ; leur lèvres se déchira, les langages confus sortirent de la déchirure ; ouvriers de l'orgueil, ils furent dispersés. Vous êtes de race malheureuse, cette race ne sait pas bâtir. Du reste, vous choisissez mal votre lieu ; la terre que vous menacez, Dieu se l'est appropriée avant les siècles. Il y a posé les fondements de sa Cité, éternelle maison des âmes ; les assises sont taillées ici selon ses plans par un ouvrier prédestiné, cet ouvrier ne quitte pas sa tâche. On peut le tuer à côté de son travail, l'homme tombe ; après lui d'autres et d'autres encore jusqu'à la fin, la suite des travailleurs n'est jamais rompue.

Le Souverain Pontife reprend sa marche vers le trône immortel. Ils ont juré de le lui tourner en Calvaire, ils ne savent pas que pour les Vicaires du Christ comme pour le Christ lui-même, les Calvaires sont des trônes.

Nous continuerons à prier, Nos Très-chers Frères, selon les intentions de Notre bien-aimé Père, le Souverain Pontife. Les moqueries débitées sur les prières que fait l'Église, en quelque lieu qu'elles s'étalent, sont de pauvres arguments; souvenez-vous qu'il n'y a nulle part de sagesse supérieure à celle de la grande Église de Jésus-Christ Notre-Seigneur; le sans- façon jovial vis-à-vis d'Elle est le signe des esprits vulgaires, si ce n'est pas autre chose. Prenons garde aux terribles représailles dont parle l'Écriture; il y a dans la justice de Dieu des moqueries destinées à la prétendue sagesse des hommes.

Et sera lue Notre présente Lettre pastorale dans toutes les Églises paroissiales, dans les Chapelles de nos Séminaires, Communautés religieuses, Collèges, Hospices et maisons de détention de Notre Diocèse, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Tulle, sous Notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire de Notre Évêché, le 23 Février 1860, fête de Saint Mathias Apôtre.

✠ J.-B.-LÉONARD *Évêque de Tulle*

Par mandement de Monseigneur
J. FORTENADE *Chan. hon., Secrétaire de l'Évêché*

FINE

INDICI

INDICE PRIMO

DELLE LETTERE, MANDAMENTI, ECC. CONTENUTI IN QUESTO VOLUME.

L' EPISCOPATO FRANCESE

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI AIX

<u>L' Arcivescovo di Aix al Sovrano Pontefice (1 Agosto 1859).</u> . . . Pag.	3
<u>Lettera Circolare dell' Arcivescovo di Aix al Clero della sua Diocesi (3 Novembre 1859).</u> »	7
<u>Lettera del Vesc. di Digne al Sovrano Pontefice (8 Giugno 1859).</u> »	9
<u>Lettera Circolare del Vescovo di Digne al Clero della sua Diocesi (10 Ottobre 1859).</u> »	11
<u>Il Vesc. di FRÉJUS e TOULON al Sovrano Pontefice (1 Ottobre 1859).</u> »	17
<u>Mandamento del Vescovo di FRÉJUS e TOULON (12 Ottobre 1859).</u> . . . »	19
<u>Il Vescovo di GAP al Sovrano Pontefice (30 Luglio 1859) . . . »</u>	23
<u>Lettera Pastorale del Vescovo di GAP al Clero della sua Diocesi (24 Dicembre 1859).</u> »	25
<u>Il Vescovo di MARSIGLIA al Sovrano Pontefice (6 Luglio 1859) . »</u>	29
<u>Lettera Circolare del Vescovo di MARSIGLIA ai Curati e Rettori della sua Diocesi (7 Luglio 1859) »</u>	31
<u>Mandamento del Vescovo di MARSIGLIA (21 Novembre 1859) . . »</u>	33
<u>Il Vescovo di AIACCIO al Sovrano Pontefice (12 Ottobre 1859) . . »</u>	37
<u>Mandamento del Vescovo di AIACCIO (24 Ottobre 1859) . . . »</u>	39
<u>Il Vescovo di ALGERI al Sovrano Pontefice (26 Luglio 1859) . . »</u>	47
<u>Circolare del Vescovo di ALGERI (25 Agosto 1859) »</u>	49

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI ALBI

<u>L' Arcivescovo di ALBI al Sovrano Pontefice (10 Ottobre 1859) . »</u>	51
<u>Circolare dell' Arcivescovo di ALBI al Clero della sua Diocesi (15 Ottobre 1859) »</u>	52
<u>Il Vescovo di CANONS al Sovrano Pontefice (25 Ottobre 1859) . . »</u>	54

<u>Circolare del Vescovo di CAHORS al Clero della sua Diocesi (12 Ottobre 1859)</u>	<u>Pag. 55</u>
<u>Il Vescovo di MENDE al Sovrano Pontefice (14 Ottobre 1859)</u>	<u>» 57</u>
<u>Lettera Circolare del Vescovo di MENDE al Clero della sua Diocesi.</u>	<u>» 59</u>
<u>Osservazioni del Vescovo di PERPIGNANO sopra gli attentati diretti contro la Sovranità temporale del Papa</u>	<u>» 62</u>
<u>Adesione del Clero di PERPIGNANO a' sentimenti del proprio Vescovo (6 Novembre 1859)</u>	<u>» 89</u>
<u>Il Vescovo di RODEZ al Sovrano Pontefice (1 Agosto 1859)</u>	<u>» 91</u>
<u>Circolare del Vescovo di RODEZ al Clero della sua Diocesi (8 Novembre 1859)</u>	<u>» 94</u>

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI AUCH

<u>L'Arcivescovo ed il Clero di AUCH al Sovrano Pontefice (14 Ottobre 1859)</u>	<u>» 113</u>
<u>Circolari dell'Arcivescovo di AUCH al Clero della sua Diocesi (8 e 26 Luglio 1859)</u>	<u>» 115</u>
<u>Lettera del Vescovo di AIRE o DAX al Clero della sua Diocesi</u>	<u>» 121</u>
<u>Il Vescovo di BAYONNE al Sovrano Pontefice (10 Gennaio 1860) — Nell'Appendice</u>	<u>» 841</u>
<u>Lettera Pastorale del Vescovo di BAYONNE al Clero della sua Diocesi (15 Dicembre 1859)</u>	<u>» 123</u>
<u>Circolare del Vescovo di TARBES al Clero della sua Diocesi (6 Novembre 1859)</u>	<u>» 127</u>

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI AVIGNONE

<u>L'Arcivesc. di AVIGNONE al Sovrano Pontefice (18 Ottobre 1859).</u>	<u>» 131</u>
<u>Mandamento dell'Arcivescovo di AVIGNONE al Clero della sua Diocesi (6 Gennaio 1860)</u>	<u>» 133</u>
<u>Lettera Circolare del Vescovo di MONTPELLIER al Clero della sua Diocesi (1 Novembre 1859)</u>	<u>» 142</u>
<u>Il Vescovo di NIMES al Sovrano Pontefice</u>	<u>» 145</u>
<u>Lettera Pastorale del Vescovo di NIMES al Clero della sua Diocesi (17 Aprile 1859)</u>	<u>» 147</u>
<u>Lettera Pastorale e Mandamento del Vescovo di NIMES al Clero della sua Diocesi (1 Novembre 1859)</u>	<u>» 214</u>
<u>Lettera del Vescovo di NIMES al Clero della sua Diocesi intorno all'opuscolo intitolato: <i>Le Pape et le Congrès</i> (5 Gennaio 1860).</u>	<u>» 237</u>
<u>Circolare del Vescovo di VALENZA al Clero della sua Diocesi (19 Ottobre 1859)</u>	<u>» 287</u>

<u>Il Vescovo di VIVIERS al Sovrano Pontefice (14 Novembre 1859). Pag.</u>	<u>291</u>
Mandamento del Vescovo di VIVIERS al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (24 Ottobre 1859).	» 292

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI BESANÇON

<u>Il Cardinale Arcivescovo di BESANÇON al Sovrano Pontefice (6 Lu- glio 1859).</u>	» 295
<u>Mandamento del Cardinale Arcivescovo di BESANÇON al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (12 Dicembre 1859).</u>	» 296
<u>Lettera Pastorale del Vescovo di BELLEY al Clero della sua Dio- cesi (28 Ottobre 1859).</u>	» 311
<u>Il Vescovo di BELLEY al Sovrano Pontefice (1 Novembre 1859).</u>	» 315
<u>Lettera Circolare del Vescovo di BELLEY al Clero della sua Dio- cesi (11 Gennaio 1860).</u>	» 317
<u>Il Vescovo di METZ al Sovrano Pontefice (9 Ottobre 1859).</u>	» 330
<u>Mandamento del Vescovo di METZ al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (21 Novembre 1859).</u>	» 332
<u>Il Vescovo ed il Capitolo di SAINT-DIE al Sovrano Pontefice (5 No- vembre 1859).</u>	» 338
<u>Mandamento del Vescovo di SAINT-DIE al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (25 Ottobre 1859).</u>	» 340
<u>Il Vescovo di STRASBURGO al Sovrano Pontefice (18 Ottobre 1859).</u>	» 345
<u>Lettera Pastorale del Vescovo di STRASBURGO al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (18 Ottobre 1859).</u>	» 347
<u>Mandamento del Vescovo di VERDUN al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (28 Ottobre 1859).</u>	» 349

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI BORDEAUX

<u>Il Card. Arcivescovo ed i Vescovi riuniti in Concilio provinciale nel- la città di AGEN al Sovrano Pontefice (11 Settembre 1859).</u>	» 353
<u>Decreto del Concilio Provinciale.</u>	» 355
<u>Lettera Circolare del Vescovo di AGEN al Clero della sua Diocesi (29 Ottobre 1859).</u>	» 360
<u>Circolare del Vescovo di ANGOULÈME al Clero della sua Diocesi (19 Novembre 1859).</u>	» 362
<u>Lettera del Vescovo di LA ROCHELLE al Clero della sua Diocesi (18 Ottobre 1859).</u>	» 367
<u>Il Vescovo di LUXON al Sovrano Pontefice (22 Ottobre 1859).</u>	» 368
<u>Lettera Circolare del Vescovo di LUXON al Clero della sua Diocesi (22 Ottobre 1859).</u>	» 370

L'antico Vesc. di LUÇON al Sovrano Pontefice (18 Gennaio 1860).	Pag. 373
Il Vescovo di PÉRIGUEUX e SARLAT al Sovrano Pontefice (28 Ottobre 1859)	» 377
Mandamento del Vescovo di PÉRIGUEUX e SARLAT al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (25 Ottobre 1859)	» 379
Il Vescovo di POITIERS al Sovrano Pontefice (28 Luglio 1859)	» 389
Lettera Pastorale del Vescovo di POITIERS al Clero della sua Diocesi (28 Settembre 1859)	» 393

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI BOURGES

(La Sede di Bourges è vacante.)

Il Vescovo di CLERMONT al Sovrano Pontefice (21 Ottobre 1859).	» 399
Lettera del Vescovo di CLERMONT al Clero della sua Diocesi (17 Ottobre 1859)	» 401
Il Vescovo ed il Clero del PUY al Sovrano Pontefice (25 Gennaio 1860)	» 405
Lettera Pastorale del Vescovo del PUY al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (18 Ottobre 1859)	» 407
Il Vescovo di LIMOGES al Sovrano Pontefice (4 Agosto 1859)	» 413
Il Vescovo di SAINT-FLOUR al Sovrano Pontefice (18 Ottobre 1859).	» 414
Circolare del Vescovo di SAINT-FLOUR al Clero della sua Diocesi (20 Ottobre 1859).	» 416
Lettera Pastorale del Vescovo di TULLE al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (25 Febbraio 1860) — Nell'Appendice.	» 875

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI CAMBRAI

L'Arcivescovo di CAMBRAI al Sovrano Pontefice (20 Luglio 1859).	» 419
Lettera Circolare dell'Arcivescovo di CAMBRAI al Clero della sua Diocesi (25 Ottobre 1859)	» 421
Mandamento del Vescovo di ARRAS al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (18 Settembre 1859).	» 424
Lettera del Vescovo di ARRAS indirizzata all'Autore dell'opuscolo intitolato: <i>Le Pape et le Congrès</i> (5 Gennaio 1860).	» 429

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI LIONE

Il Cardinale Arcivescovo di LIONE al Sovrano Pontefice (7 Ottobre 1859)	» 437
Mandamento del Cardinale Arcivescovo di LIONE al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (7 Ottobre 1859)	» 439

<u>Il Vescovo di AUTUN, CHALON e MAÇON al Sovrano Pontefice</u> <u>(10 Agosto 1859)</u>	Pag. 446
Lettera Circolare del Vescovo di AUTUN, CHALON e MAÇON al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (11 Ottobre 1859).	» 448
Lettera Pastorale del Vescovo di AUTUN, CHALON e MAÇON al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (7 Agosto 1859).	» 454
<u>Il Vescovo di DIJON al Sovrano Pontefice (8 Gennaio 1860)</u> . .	» 462
Lettera Pastorale e Mandamento del Vescovo di DIJON al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (25 Dicembre 1859).	» 464
Lettera Circolare del Vescovo di GRENOBLE al Clero della sua Dio- cesi (24 Ottobre 1859)	» 475
Mandamento del Vescovo di LANGRES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (15 Dicembre 1859) — <i>Nell'Appendice</i>	» 847
<u>Il Vescovo di SAINT-CLAUDE al Sovrano Pontefice (6 Luglio 1859).</u>	» 491
<u>Lettera Circolare del Vescovo di SAINT-CLAUDE al Clero della sua</u> <u>Diocesi (23 Ottobre 1859)</u>	» 493

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI PARIGI

<u>Circolare del Cardinale Arcivescovo di PARIGI al Clero della sua</u> <u>Diocesi (18 Ottobre 1859)</u>	» 499
<u>Il Vescovo di BLOIS al Sovrano Pontefice (25 Gennaio 1860)</u> . .	» 503
Lettera Pastorale del Vescovo di BLOIS al Clero della sua Diocesi (1 Novembre 1859)	» 505
<u>Il Vescovo di CHARTRES al Sovrano Pontefice — <i>Nell'Appendice</i></u> .	» 843
Lettera Pastorale del Vescovo di CHARTRES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (14 Maggio 1859) — <i>Nell'Appendice</i> . .	» 845
<u>Il Vescovo di MEAUX al Sovrano Pontefice (20 Ottobre 1859).</u> .	» 509
Lettera Circolare del Vescovo di MEAUX al Clero della sua Diocesi (16 Ottobre 1859)	» 511
<u>Il Vescovo di ORLÉANS al Sovrano Pontefice (14 Agosto 1859)</u> .	» 514
Mandamento del Vescovo di ORLÉANS al Clero della sua Diocesi (6 Agosto 1859).	» 516
Lettera del Vescovo d'ORLÉANS al Clero della sua Diocesi (4 Ot- tobre 1859)	» 530
Protesta del Vescovo d'ORLÉANS riguardo agli attentati diretti con- tro il Sovrano Pontefice e la Santa Sede (30 Settembre 1859). .	» 531
<u>Il Vescovo di VARSAGLIA al Sovrano Pontefice (24 Luglio 1859).</u>	» 550
Lettera Pastorale e Mandamento del Vescovo di VARSAGLIA al Clero della sua Diocesi (3 Agosto 1859)	» 552
<u>Lettera del Vescovo di VARSAGLIA al Clero della sua Diocesi</u> <u>(11 Ottobre 1859).</u>	» 557

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI REIMS

<u>Mandamento del Cardinale Arcivescovo di REIMS al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (15 Novembre 1859)</u>	Pag. 559
<u>Lettera Pastorale e Mandamento del Vescovo di AMIENS al Clero o ai Fedeli della sua Diocesi (5 Settembre 1859)</u>	n 565
<u>Il Vescovo di BEAUVAIS al Sovrano Pontefice (8 Ottobre 1859)</u>	n 569
<u>Lettera del Vescovo di BEAUVAIS al Clero della sua Diocesi (25 Agosto 1859)</u>	n 571
<u>Il Vescovo di CHALONS SUR MARNE al Sovrano Pontefice (4 Gennaio 1859)</u>	n 573
<u>Il Vescovo di SOISSONS al Sovrano Pontefice (5 Ottobre 1859)</u>	n 575
<u>Lettera Pastorale e Mandamento del Vescovo di SOISSONS al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (11 Luglio 1859)</u>	n 577
<u>Lettera Pastorale e Mandamento del Vescovo di SOISSONS al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (5 Ottobre 1859)</u>	n 583

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI ROUEN

<u>L'Arcivescovo di ROUEN al Sovrano Pontefice (6 Gennaio 1860)</u>	n 596
<u>Mandamento dell'Arcivescovo di ROUEN al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (29 Ottobre 1859)</u>	n 599
<u>Il Vescovo di BAYEUX e LISIEUX al Sovrano Pontefice (18 Gennaio 1860)</u>	n 604
<u>Lettera Pastorale del Vescovo di BAYEUX e LISIEUX al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (8 Novembre 1859)</u>	n 607
<u>Il Vescovo di COUTANCES al Sovrano Pontefice (7 Novembre 1859)</u>	n 615
<u>Mandamento del Vescovo di COUTANCES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (24 Ottobre 1859)</u>	n 616
<u>Il Vescovo di EYREUX al Sovrano Pontefice (9 Ottobre 1859)</u>	n 621
<u>Circolare del Vescovo di Séez ai Curati della sua Diocesi (28 Dicembre 1859) — Nell'Appendice</u>	n 856

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI SENS

<u>L'Arcivescovo di SENS al Sovrano Pontefice (6 Agosto 1859)</u>	n 623
<u>Lettera Circolare dell'Arcivescovo di SENS al Clero della sua Diocesi (15 Ottobre 1859)</u>	n 627
<u>Il Vescovo di MOULINS al Sovrano Pontefice (15 Ottobre 1859)</u>	n 634
<u>Lettera del Vescovo di MOULINS al Clero della sua Diocesi (9 Ottobre 1859)</u>	n 636

<u>Il Vescovo di NEVERS al Sovrano Pontefice (10 Gennaio 1860) .</u>	<u>Pag. 638</u>
<u>Lettera Pastorale del Vescovo di NEVERS al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (12 Ottobre 1859).</u>	<u>» 640</u>
Mandamento del Vescovo di TROYES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (24 Maggio 1859) — <i>Nell'Appendice</i>	» 859
Mandamento del Vescovo di TROYES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (28 Dicembre 1859) — <i>Nell'Appendice</i>	» 863

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI TOLOSA

L'Arcivescovo di TOLOSA al Sovrano Pontefice (17 Novembre 1859).	» 644
Il Vescovo di CARCASSONA al Sovrano Pontefice (3 Novembre 1859).	» 646
Lettera Circolare del Vescovo di CARCASSONA al Clero della sua Diocesi (12 Settembre 1859)	» 648
Lettera del Vescovo di MONTAUBAN ai Curati della sua Diocesi (10 Agosto 1859)	» 650
Il Vescovo di PAMIEERS al Sovrano Pontefice (8 Agosto 1859)	» 653
Lettera Circolare del Vescovo di PAMIEERS al Clero della sua Diocesi (9 Settembre 1859).	» 655
Il Vescovo di PAMIEERS al Sovrano Pontefice (27 Dicembre 1859).	» 657

PROVINCIA ECCLESIASTICA DI TOURS

L'Arcivescovo di TOURS al Sovrano Pontefice (24 Luglio 1859).	» 659
Lettera Circolare dell'Arcivescovo di TOURS al Clero della sua Diocesi (8 Ottobre 1859)	» 661
Il Vescovo di ANGERS al Sovrano Pontefice (10 Luglio 1859).	» 668
Il Vescovo di ANGERS al Sovrano Pontefice (19 Ottobre 1859).	» 670
Lettera Pastorale del Vescovo di ANGERS al Clero della sua Diocesi (10 Ottobre 1859)	» 671
Il Vescovo di LAYAL al Sovrano Pontefice (24 Dicembre 1859).	» 676
Lettera Pastorale del Vescovo di LAYAL al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (18 Novembre 1859).	» 678
Il Vescovo del MANS al Sovrano Pontefice (31 Dicembre 1859).	» 682
<i>Parole del Capitolo della stessa Chiesa al proprio Vescovo . .</i>	<i>» 684</i>
Lettera Pastorale del Vescovo del MANS al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (20 Ottobre 1859).	» 686
Lettera Circolare del Vescovo di NANTES al Clero della sua Diocesi (14 Maggio 1859).	» 688
Mandamento del Vescovo di NANTES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (8 Ottobre 1859).	» 692

Il Vescovo di NANTES al Sovrano Pontefice (2 Febbraio 1860) .	Pag. 695
Il Clero di NANTES a Monsignor Vescovo (Gennaio 1860) .	» 698
Il Seminario di NANTES a Monsignor Vescovo.	» 700
Mandamento del Vescovo di QUIMPER e LÉON al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (10 Ottobre 1859)	» 702
L'Arcivescovo di RENNES al Sovrano Pontefice (1 Agosto 1859) .	» 705
Circolare dell'Arcivescovo di RENNES ai Curati della sua Diocesi (12 Ottobre 1859)	» 706
L'Arcivescovo di RENNES al Sovrano Pontefice (18 Gennaio 1860) .	» 709
Il Vescovo di SAINT-BRIEUC al Sovrano Pontefice (7 Luglio 1859) .	» 711
Il Vescovo di SAINT-BRIEUC al Sovrano Pontefice (28 Ottobre 1859) .	» 713
Circolare del Vescovo di SAINT-BRIEUC al Clero della sua Diocesi (15 Ottobre 1859)	» 715
Lettera del Vescovo di SAINT-BRIEUC al Clero della sua Diocesi (2 Dicembre 1859)	» 719
Il Vescovo di VANNES al Sovrano Pontefice (12 Ottobre 1859) .	» 721
Mandamento del Vescovo di VANNES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (8 Ottobre 1859)	» 722

L'EPISCOPATO BELGICO

Il Cardinale Arcivescovo ed i Vescovi del BELGIO al Sovrano Pontefice (3 Novembre 1859)	Pag. 731
Il Card. Arcivescovo di MALINES al Sovrano Pontefice (12 Ottobre 1859)	» 739
Mandamento del Card. Arcivescovo di MALINES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (10 Ottobre 1859)	» 741
Mandamento del Card. Arcivescovo di MALINES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (1 Febbraio 1860)	» 745
Il Vescovo di BRUGES al Sovrano Pontefice (8 Luglio 1859) . .	» 752
Il Vescovo di BRUGES al Sovrano Pontefice (8 Ottobre 1859) . .	» 754
Mandamento del Vescovo di BRUGES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (20 Ottobre 1859)	» 756
Mandamento del Vescovo di BRUGES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (2 Febbraio 1860)	» 759
Il Vescovo di GAND al Sovrano Pontefice (8 Ottobre 1859) . . .	» 764
Il Vescovo di LIEGI al Sovrano Pontefice (12 Luglio 1859) . . .	» 766
Istruzione Pastorale del Vescovo di LIEGI al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (28 Ottobre 1859)	» 768
Mandamento del Vescovo di NAMUR al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (17 Maggio 1859)	» 787

Circolare del Vescovo di NAMUR al Clero della sua Diocesi (23 Ottobre 1859)	Pag. 789
Il Vescovo di TOURNAY al Sovrano Pontefice (8 Ottobre 1859).	» 791
Mandamento del Vescovo di TOURNAY al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (20 Maggio 1859).	» 794
Mandamento del Vescovo di TOURNAY al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (15 Ottobre 1859).	» 796

L' EPISCOPATO ELVETICO

Mandamento del Vescovo di BASILEA a tutti i Fedeli della sua Diocesi (8 Febbraio 1860)	Pag. 801
Circolare del Vescovo di LOSANNA e GINEVRA ai Curati della sua Diocesi (6 Gennaio 1860)	» 822
Circolare del Vescovo di S. GALLO al Clero della sua Diocesi (30 Novembre 1859)	» 825
Il Vescovo di SION al Sovrano Pontefice (28 Luglio 1859)	» 829
Lettera Pastorale del Vescovo di SION al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (15 Dicembre 1859).	» 832

APPENDICE

N. B. Le seguenti Lettere trovansi eziandio segnate più sopra nelle rispettive loro Province ecclesiastiche.

Il Vescovo di BAYONNE al Sovrano Pontefice (10 Gennaio 1860).	Pag. 841
Il Vescovo di CHARTRES al Sovrano Pontefice	» 843
Lettera Pastorale del Vescovo di CHARTRES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (14 Maggio 1859)	» 845
Mandamento del Vescovo di LANGRES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (15 Dicembre 1859).	» 847
Circolare del Vescovo di SÉEZ ai Curati della sua Diocesi (28 Dicembre 1859)	» 856
Mandamento del Vescovo di TROYES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (24 Maggio 1859).	» 859
Mandamento del Vescovo di TROYES al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (28 Dicembre 1859).	» 863
Lettera Pastorale del Vescovo di TULLE al Clero e ai Fedeli della sua Diocesi (25 Febbraio 1860)	» 875

INDICE SECONDO

NEL QUALE SONO DISPOSTE PER ORDINE ALFABETICO LE SEDI,
DEI CUI ARCIVESCOVI E VESCOVI SI REGANO LE LETTERE, I MANDAMENTI, ECC.
IN QUESTO VOLUME.

A

AGEN, Provinc. di <i>Bordeaux</i>	Pag. 360
AIACCIO, Provincia di <i>Aiz</i> . . .	» 37
AIRE e DAX, Provinc. di <i>Auch</i> . .	» 121
AIX, — Arcivescovo	» 5
ALBI, — Arcivescovo	» 51
ALGERI, Provincia di <i>Aiz</i> . . .	» 47
AMIENS, Provincia di <i>Reims</i> . .	» 365
ANGERS, Provincia di <i>Tours</i> . .	» 668
ANGOULÈME, Provincia di <i>Bordeaux</i>	» 362
ARRAS, Provincia di <i>Cambrai</i> . .	» 424
AUCH, — Arcivescovo	» 113
AUTUN, CHALON e MACON, Provincia di <i>Lione</i>	» 446
AVIGNONE, — Arcivescovo . . .	» 131

B

BASILEA	» 801
BAYEUX e LISIEUX, Provincia di <i>Rouen</i>	» 604
BAYONNE, Provincia di <i>Auch</i> . .	» 123
» » » » »	» 841
BEAUVAIS, Provincia di <i>Reims</i> . .	» 569
BELLEY, Provincia di <i>Besançon</i>	» 311

BESANÇON, — Arcivescovo .	Pag. 295
BLOIS, Provincia di <i>Parigi</i> . . .	» 503
BORDEAUX, — Arcivescovo . . .	» 353
BOURGES, — Arcivescovo . . .	» 399
BRUGES, Provincia di <i>Malines</i> .	» 752

C

CAHORS, Provincia di <i>Albi</i> . . .	» 54
CAMBRAI, — Arcivescovo . . .	» 419
CARCASSONA, Prov. di <i>Tolosa</i> .	» 646
CHALON, Vedi AUTUN.	
CHALONS SUR MARNE, Provincia di <i>Reims</i>	» 573
CHARTRES, Provinc. di <i>Parigi</i> .	» 843
CLERMONT, Provincia di <i>Bourges</i>	» 399
COUTANCES, Provinc. di <i>Rouen</i> .	» 615

D

DAX, Vedi AIRE.	
DIGNE, Provincia di <i>Aiz</i> . . .	» 9
DIJON, Provincia di <i>Lione</i> . . .	» 462

E

EVREUX, Provincia di <i>Rouen</i> . .	» 621
---------------------------------------	-------

F

FRÉJUS e TOULON, Provincia
di Aiz Pag. 17

G

GAND, Provincia di *Malines* . » 764
GAP, Provincia di Aiz . . . » 23
GINEVRA, Vedi LOSANNA.
GRENOBLE, Provinc. di *Lione*. » 475

L

LANGRES, Provincia di *Lione*. » 847
LA ROCHELLE, Provincia di
Bordeaux » 367
LAVAL, Provincia di *Tours*. . » 676
LÉON, Vedi QUIMPER.
LIEGI, Provincia di *Malines*. » 766
LIMOGES, Provinc. di *Bourges* » 413
LIONE, — Arcivescovo. . . . » 437
LISIEUX, Vedi BAYEUX.
LOSANNA e GINEVRA » 822
LUÇON, Provinc. di *Bordeaux*. » 368

M

MACON, Vedi AUTUN.
MALINES, — Arcivescovo . . » 731
MANS, Provincia di *Tours*. . » 682
MARSIGLIA, Provincia di Aiz. » 22
MEAUX, Provincia di *Parigi*. » 509
MENDE, Provincia di *Albi*. . » 57
METZ, Provincia di *Besançon* » 330
MONTAUBAN, Provincia di *Tolosa* » 650
MONTPELLIER, Provincia di
Arignone » 142
MOULINS, Provincia di *Sens*. » 634

N

NAMUR, Provinc. di *Malines* Pag. 787
NANTES, Provincia di *Tours*. » 688
NEVERS, Provincia di *Sens*. » 638
NIMES, Provincia di *Arignone*. » 145

O

ORLÉANS, Provinc. di *Parigi*. » 514

P

PAMIEHS, Provincia di *Tolosa*. » 653
PARIGI, — Arcivescovo . . . » 499
PÉRIGIEUX e SARLAT, Provin-
cia di *Bordeaux* » 377
PERPIGNANO, Provinc. di *Albi*. » 62
POITIERS, Provincia di *Bor-
deaux* » 389
PUY, Provincia di *Bourges*. . » 405

Q

QUIMPER e LÉON, Provincia di
Tours » 702

R

REIMS, — Arcivescovo. . . . » 559
RENNES, Provincia di *Tours*. » 705
RODEZ, Provincia di *Albi*. . . » 91
ROUEN, — Arcivescovo . . . » 596

S

SAINT-BRIEUC, Provincia di
Tours » 711
SAINT-CLAUDE, Provincia di
Lione. » 491
SAINT-DIÉ, Prov. di *Besançon*. » 338

SAINT-FLOUR, Provincia di	TOLOSA, — Arcivescovo. . . Pag. 644
<i>Bourges</i> Pag. 414	TOURNAY, Provinc. di <i>Malines</i> » 791
SARLAT, Vedi PÉRIGUEUX.	TOURS, — Arcivescovo . . . » 659
SÉZÉ, Provincia di <i>Rouen</i> . . » 856	TROYES, Provincia di <i>Sens</i> . » 859
SENS, — Arcivescovo . . . » 623	TULLE, Provincia di <i>Bourges</i> . » 875
SAN GALLO » 825	
SION » 829	V
SOISSONS, Provincia di <i>Reims</i> . » 575	VALENZA, Prov. di <i>Avignone</i> . » 287
STRASBURGO, Provincia di <i>Be-</i>	VANNES, Provincia di <i>Tours</i> . » 721
<i>sançon</i> » 345	VARAGLIA, Provincia di <i>Pa-</i>
	<i>rigi</i> » 350
T	VERDUN, Provincia di <i>Besan-</i>
TARBES, Provincia di <i>Auch</i> . . » 127	<i>çon</i> » 349
TOLONE, Vedi FRÉJUS.	VIVIERS, Provinc. di <i>Avignone</i> » 291

